SIR EDWARD BULWER LYTTON

PELHAM

OU

AVENTURES D'UN GENTLEMAN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

20236

Pelham, ou les Aventures d’un gentleman (1828)

Edward Bulwer-Lytton

Hachette, Paris, 1874

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII
- Chapitre VIII
- Chapitre IX
- Chapitre X
- Chapitre XI
- Chapitre XII
- Chapitre XIII
- Chapitre XIV
- Chapitre XV
- Chapitre XVI
- Chapitre XVII
- Chapitre XVIII
- Chapitre XIX
- Chapitre XX
- Chapitre XXI
- Chapitre XXII
- Chapitre XXIII
- Chapitre XXIV
- Chapitre XXV
- Chapitre XXVI
- Chapitre XXVII
- Chapitre XXVIII
- Chapitre XXIX
- Chapitre XXX
- Chapitre XXXI
- Chapitre XXXII
- Chapitre XXXIII
- Chapitre XXXIV
- Chapitre XXXV
- Chapitre XXXVI
- Chapitre XXXVII
- Chapitre XXXVIII
- Chapitre XXXIX
- Chapitre XL
- Chapitre XLI
- Chapitre XLII
- Chapitre XLIII
- Chapitre XLIV
- Chapitre XLV
- Chapitre XLVI
- Chapitre XLVII
- Chapitre XLVIII
- Chapitre XLIX
- Chapitre L
- Chapitre LI
- Chapitre LII
- Chapitre LIII
- Chapitre LIV
- Chapitre LV
- Chapitre LVI
- Chapitre LVII
- Chapitre LVIII
- Chapitre LIX
- Chapitre LX
- Chapitre LXI
- Chapitre LXII
- Chapitre LXIII
- Chapitre LXIV
- Chapitre LXV
- Chapitre LXVI
- Chapitre LXVII
- Chapitre LXVIII
- Chapitre LXIX
- Chapitre LXX
- Chapitre LXXI
- Chapitre LXXII
- Chapitre LXXIII
- Chapitre LXXIV
- Chapitre LXXV
- Chapitre LXXVI
- Chapitre LXXVII
- Chapitre LXXVIII
- Chapitre LXXIX
- Chapitre LXXX
- Chapitre LXXXI
- Chapitre LXXXII
- Chapitre LXXXIII

- Chapitre LXXXIV
- Chapitre LXXXV
- Chapitre LXXXVI

CHAPITRE PREMIER

Je suis fils unique. Mon père était le fils cadet de l'un de nos plus anciens comtes, ma mère était la fille sans dot d'un pair écossais. M. Pelham était un whig modéré, et donnait de somptueux dîners. Lady Frances, ma mère, était une femme de goût, elle avait un faible prononcé pour les diamants et la vieille porcelaine de Chine.

Les gens du commun ne comprennent rien aux nécessités impérieuses de la vie élégante, et le crédit qu'ils accordent est aussi court que leur généalogie. Six ans après ma naissance, il y eut une saisie chez nous. Ma mère montait justement en voiture pour rendre visite à la duchesse de D… ; elle déclara qu'elle ne pouvait sortir sans ses diamants. L'huissier, de son côté, déclara qu'il lui était impossible de les perdre de vue. On fit un compromis, l'huissier accompagna ma mère à C… et fut présenté comme un précepteur, « un homme d'un singulier mérite, » dit ma mère à voix basse, mais si modeste ! Heureusement l'huissier fut abasourdi, et perdant toute son assurance, garda le secret. À la fin de la semaine, les diamants allèrent chez le joaillier, et lady Frances porta de fausses pierres.

Ce fut, je crois, environ un mois après cet événement qu'un cousin au sixième degré laissa à ma mère vingt mille livres. « Cela arrive juste à point pour payer nos créanciers les plus importuns et remonter mes équipages pour Melton, dit M. Pelham.

— Cela arrive juste à point pour racheter mes diamants et remonter la maison, » dit lady Frances.

Ce fut lady Frances qui l'emporta. Mon père alla faire courir son dernier cheval à Newmarket, et ma mère reçut neuf cents personnes sous une tente à la turque. Le turc eut beaucoup de succès et le grec n'en eut pas moins ; car le cheval de mon père *perdit*, ce qui fit qu'il empocha cinq mille livres,

et ma mère, de son côté, parut si charmante en sultane, que sir Seymour Conway en devint éperdûment amoureux.

M. Conway venait de causer deux divorces, de sorte que toutes les femmes de Londres se mouraient pour lui. Jugez de l'orgueil que lady Frances conçut de ses attentions.

Peu de temps après, la mort de mon grand-père mit mon oncle en possession du titre et des biens de la famille. Mon oncle était ce que l'on appelle dans le monde, un original ; il bâtissait des écoles pour les paysans, il faisait grâce aux braconniers et diminuait les prix de ses fermages ; si bien que, en raison de ces excentricités et d'autres semblables, il passait pour un imbécile aux yeux des uns, pour un fou aux yeux des autres. Ce n'est pas qu'il fût, du reste, dépourvu de tout sentiment humain, car il paya les dettes de mon père et nous remit en position de jouir tranquillement de notre ancienne splendeur. Mais cet acte de générosité ou de justice fut bien gâté par les conditions qu'il eut la petitesse d'y mettre : figurez-vous qu'il exigea de mon père la promesse de renoncer au whist et d'abandonner le turf ; quant à ma mère, il voulut absolument qu'elle prît en aversion les diamants, et qu'elle devînt indifférente aux charmes des magots de la Chine.

CHAPITRE II

À dix ans j'allai à Eton. J'avais été élevé jusqu'alors par ma mère qui, en sa qualité de parente éloignée de lord *** (celui qui a publié des « Pensées sur l'art culinaire »), se croyait en possession d'un droit héréditaire au mérite littéraire. L'histoire était son *fort ;* en effet elle avait lu tous les romans historiques du jour, aussi mon éducation fut-elle particulièrement soignée au point de vue de l'histoire.

Il me semble en ce moment encore voir ma mère près de moi, couchée sur un sopha et me répétant des histoires sur la reine Élisabeth et lord Essex, puis me parlant d'une voix languissante, renversée en arrière, dans une pose pénible, des avantages du goût en matière littéraire, et m'avertissant que je ne devais jamais lire plus d'une demi-heure de suite, de peur d'attraper mal à la tête.

J'allai donc à Eton, et dès le second jour de mon arrivée je fus à moitié assommé pour avoir refusé, avec tout l'orgueil d'un Pelham, de rincer les tasses à thé. Je fus sauvé des griffes de mon tyran par un enfant qui n'était guère plus âgé que moi, mais qui, en raison de sa taille, était réputé le plus redoutable champion de toute l'école. Son nom était Réginald Glanville ; à partir de ce moment nous devînmes inséparables, et notre amitié dura pendant tout le temps qu'il resta à Eton, c'est-à-dire jusqu'à l'année qui précéda mon départ pour Cambridge.

Son père était un baronnet, d'une famille très-ancienne et très-riche ; sa mère avait du mérite et encore plus d'ambition. Elle faisait de sa maison l'une des plus attrayantes de Londres. Se montrant rarement dans les grandes réunions, elle n'en était que plus vivement recherchée dans ces soirées choisies où l'on ne reçoit que l'élite du beau monde. Sa fortune, quoique considérable, n'était qu'un élément accessoire parmi les charmes qu'offrait sa maison. On n'y voyait ni ostentation inutile, ni fierté de mauvais goût, ni bassesse, ni cette condescendance et ce patronage que

quelques-uns ont toujours au service des petites gens. Enfin les journaux du dimanche eux-mêmes, n'avaient pas trouvé de mal à en dire, et les femmes de cadets, si difficiles à contenter, en étaient réduites à ricaner en silence.

« C'est une excellente liaison, me dit ma mère, quand je lui parlai de mes relations d'amitié avec Réginald Glanville, elle vous sera plus utile que d'autres qui pourraient paraître d'une plus grande importance. Rappelez-vous, mon cher, que dans tous les amis que vous faites à présent, vous devez considérer les avantages que vous en pourrez retirer plus tard ; c'est là ce que nous appelons connaître le monde, et c'est pour acquérir la connaissance du monde que vous avez été envoyé dans une école publique. »

Je pense, néanmoins, à ma honte, que, malgré les instructions de ma mère, il se mêlait très-peu de considérations intéressées à mon amitié pour Réginald Glanville. Je l'aimais avec une chaleur d'attachement qui m'a depuis surpris moi-même.

C'était un garçon d'un caractère singulier. Il avait l'habitude, dans les belles journées d'été, alors que tous les autres jouaient, de se promener sur le bord de la rivière, seul, sans autre compagnie que ses pensées qui avaient déjà, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant, une teinte de mélancolie sombre et passionnée. L'extrême réserve de ses manières le faisait soupçonner de froideur ou d'orgueil, et cette réputation lui avait attiré l'antipathie de tout le monde. Pourtant personne n'avait plus de franchise et de chaleur au service de ses amitiés, plus d'attention à obliger les autres et plus d'indifférence pour ses propres intérêts. Une absence complète d'égoïsme et une bienveillance active et empressée formaient les traits distinctifs de son caractère. Je l'ai vu endurer avec une patience et une bonté sans égale, les provocations les plus injurieuses de la part de camarades plus faibles que lui. Mais que moi ou quelque autre de ses amis intimes, nous vinssions à être injuriés ou attaqués, sa colère était implacable. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, il était arrivé, par un exercice précoce, à donner de la force à ses muscles et de l'agilité à ses membres. Il avait de plus du courage et une volonté ferme, et par là il conquit toujours, en dépit de sa réserve et de son impopularité, le premier rang parmi nous, dans les exercices où nous faisions, encore enfants, l'essai des qualités qui contribuent puissamment

plus tard, lorsqu'on est devenu homme, à vous assurer une bonne situation dans le monde.

Tel était, autant qu'une ébauche imparfaite peut en donner l'idée, le caractère de Réginald Glanville, celui de tous mes jeunes compagnons qui différait le plus de moi, mais aussi celui que j'aimais le plus et dont la destinée devait être par la suite le plus étroitement enlacée à la mienne.

J'étais dans la première classe lorsque je quittai Eton. Comme je passais pour un enfant remarquablement bien élevé, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour les admirateurs du système actuel d'éducation, de faire ici une pause et d'apprendre quelle était alors l'étendue de mes connaissances. — J'étais en état de faire cinquante vers latins en une demi-heure ; je pouvais expliquer, sans me servir d'une traduction anglaise, tous les auteurs latins faciles, et, à l'aide d'une traduction, quelques-uns des auteurs difficiles. — Je lisais couramment le grec et je pouvais même le traduire, à l'aide de la traduction interlinéaire, qu'on appelle communément un guide-âne[1]. On me considérait comme un sujet excessivement distingué, parce que je n'avais mis que huit années à acquérir toutes ces belles connaissances, dont il ne me restait plus rien, vous pouvez bien le croire, à l'âge de vingt-cinq ans, attendu que l'occasion d'en faire usage ne se présente jamais dans le monde. Comme je n'avais pas appris un mot d'anglais pendant tout ce temps ; comme je m'étais attiré les railleries de mes camarades et l'épithète de *piocheur* pour avoir voulu un jour, en dehors des heures de classe, lire les poésies de Pope ; comme ma mère, depuis mon entrée au collège, avait cessé de me donner des leçons, et comme, malgré ce qu'en peuvent dire les maîtres, on n'apprend rien aujourd'hui d'inspiration, il s'en suivait que, pour ce qui concerne la littérature anglaise, les lois anglaises et l'histoire d'Angleterre (à part les susdites histoires de la reine Élisabeth et de lord Essex), vous avez également le droit de supposer que j'étais, à dix-huit ans, quand je quittai Eton, dans la plus profonde ignorance.

C'est à cet âge que je fus transplanté à Cambridge, où je fleuris pendant deux ans dans la robe bleu et argent de *Fellow-commoner* de Trinity-Collége. Au bout de ce temps (comme j'étais de sang royal) j'obtins de droit le grade *honoraire*. Je suppose que le grade *honoraire* a été inventé par opposition au grade *honorable* qui n'est obtenu que par des hommes au

visage pâle, portant lunettes et bas de coton, au bout de trente-six mois d'une application infatigable.

Je ne me rappelle pas très-bien comment je passais mon temps à Cambridge. J'avais un piano dans ma chambre, et une salle de billard à moi, dans un village à deux milles de la ville. Grâce à ces deux ressources, je trouvai moyen d'exercer mon esprit plus qu'on n'eût pu raisonnablement s'y attendre. À dire vrai, tout Cambridge exhalait un parfum de goûts et d'habitudes des plus vulgaires. Les hommes y buvaient de la bière par barils, et y mangeaient du fromage par quintaux ; ils étaient mis comme des jockeys, parlaient argot comme des filous, couraient pour des paris, juraient quand ils avaient perdu, fumaient au nez des gens et crachaient sur le parquet. Ils n'étaient jamais plus glorieux que lorsqu'ils avaient pu conduire la malle ; leur plus bel exploit était de se battre avec les cochers, et leur amour le plus délicat consistait à lancer des œillades aux servantes de cabaret.

On peut croire que je quittai sans trop de regrets de tels compagnons. Lorsque j'allai prendre congé du *tutor* de notre collége, il me dit, en me tenant affectueusement la main : « M. Pelham, votre conduite a été exemplaire ; vous n'avez pas marché étourdiment sur les parterres de gazon du collège, ni lancé votre chien sur le *proctor*, ni conduit votre équipage en *tandem* pendant le jour, ni cassé les réverbères pendant la nuit ; vous n'êtes jamais venu étaler votre ivresse à la chapelle et vous n'êtes pas allé faire la caricature de vos maîtres dans les salles de cours : c'est là la conduite que tiennent ici d'ordinaire les jeunes gens riches et de bonne famille, mais telle n'a pas été la vôtre, Monsieur, vous avez été l'honneur de notre collége. »

Ainsi finit ma carrière académique. Quiconque se refusera à convenir qu'elle fut honorable pour mes maîtres, profitable à moi-même et utile au reste du monde, je le déclare petit esprit, illettré, et incapable de rien comprendre aux avantages de l'éducation moderne.

---

1. ↑ La justice me fait un devoir de reconnaître que, depuis la publication de ce livre, notre système d'éducation dans les écoles publiques s'est singulièrement amélioré. À considérer ces grandes pépinières dans leur ensemble, on peut douter qu'il y ait au monde des établissements mieux raisonnés en théorie pour concilier leurs études classiques avec les habitudes viriles et les sentiments honorables, dont l'union forme le caractère distinctif du gentleman anglais.

CHAPITRE III

Lorsque je quittai Cambridge, ma santé était très-faible, et comme personne n'était encore rentré à Londres, j'acceptai l'invitation que m'avait faite sir Lionel Garrett, de l'aller voir à sa campagne. En conséquence, par une rude journée d'hiver, plein d'espoir dans l'influence vivifiante de l'air et de l'exercice, je me trouvai, soigneusement empaqueté dans trois habits, sur la grande route de Garrett-Park.

Sir Lionel était un de ces caractères comme on en rencontre tant en Angleterre, et le décrire, c'est décrire toute l'espèce. Il appartenait à une ancienne famille et ses ancêtres avaient tous résidé, depuis des siècles, dans leurs terres de Norfolk. Sir Lionel entra en possession de sa fortune dès sa majorité et arriva à Londres à vingt-et-un ans ; c'était alors un garçon lourd et sans élégance, portant un habit vert et des cheveux plats. Ses amis de la capitale étaient de ce monde où l'on est au-dessus du *bon ton* lorsqu'on n'y prétend pas, mais où l'on manque son but et où l'on perd complètement l'équilibre, jusqu'à faire une chute incommensurable au-dessous du *bon ton*, lorsqu'on y veut absolument prétendre.

Je veux parler de ce monde que j'appellerai *respectable*, composé de vieux pairs de la vieille école, et de gentilshommes campagnards qui s'obstinent à aimer le houblon national et à déprécier le vin de France ; de généraux qui *ont servi* dans l'armée, de frères aînés qui ont hérité d'autre chose que de biens hypothéqués, et de cadets qui ne confondent pas leur capital avec leur revenu. À ce monde il faut ajouter encore toute la *baronnie*, car j'ai remarqué que les baronnets allaient par bande et par essaim comme les abeilles ou les Écossais ; aussi ai-je l'habitude, quand je suis chez un baronnet et que je parle à quelqu'un que je ne n'ai pas l'avantage de connaître, de lui dire tout d'abord « sir John ! »

Il ne faut point s'étonner si, vivant au milieu de ce monde, sir Lionel Garrett cessa bientôt d'être le jeune garçon à l'habit vert et aux cheveux

plats, pour devenir un jeune homme pincé, frisé, donnant dans les chevaux et les longs favoris, dansant toute la nuit, flânant tout le jour, la coqueluche des vieilles dames, et le point de mire des jeunes.

Un soir, pour son malheur, sir Lionel Garrett fut présenté chez la célèbre duchesse de D*** ; dès ce moment la tête lui tourna. Jusque-là, il s'était toujours imaginé qu'il était quelque chose, qu'il était sir Lionel Garrett, riche de quelques avantages personnels et de huit mille livres de revenu. Il s'aperçut là qu'il n'était rien, à moins d'aller chez lady G*** S***, et de saluer lady S***. Dédaignant la valeur qu'il pouvait trouver en lui-même, il crut absolument indispensable à son bonheur, de ne devoir sa valeur qu'aux autres et à ses relations dans le monde. Peu lui importait d'être un homme riche, de bonne maison, considérable : ce qu'il voulait, c'était d'être un homme du *bon ton ;* ou sinon il n'était plus qu'un atome, un ver de terre, et non un homme. Pour y atteindre, sir Lionel travaillait comme un avocat à Gray's Inn ou un galérien à la chiourme. Le bon ton n'est pas encore trop difficile à conquérir pour un célibataire ; or, sir Lionel allait enfin toucher à ce noble but si ardemment désiré, lorsqu'il vit, courtisa et épousa lady Harriett Woodstock.

Cette jeune dame appartenait à une famille médiocrement riche et de date récente ; elle poursuivait, comme sir Lionel, le rêve de parvenir à la réputation d'être de la *fashion*. Mais il ignorait qu'elle se donnait tant de mal pour y arriver. Il vit qu'elle était *admise* dans la bonne société et il s'imagina qu'elle y *trônait*. Elle ne faisait que suivre la mode et il crut qu'elle la dirigeait. Lady Harriett avait vingt-quatre ans et était veuve ; elle n'avait aucune répugnance à se marier et à changer son nom de Woodstock contre celui de Garrett. Elle entretint le baronnet dans son erreur jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour la réparer.

Le mariage ne rendit pas sir Lionel plus sage. Sa femme avait la même tournure d'esprit que lui. Ils auraient pu mener grand train en province, ils aimèrent mieux faire mince figure à la ville ; ils auraient pu se choisir des amis parmi des personnes considérables par leur rang et leur position honorable ; ils préférèrent être choisis eux-mêmes à titre de connaissances, par des personnes du *bon ton*. La société était le but et le mobile de leur existence, et, la seule chose à quoi ils prissent plaisir, c'était la peine même qu'ils se donnaient pour atteindre ce but. N'ai-je pas eu raison de dire que

j’allais peindre des individus d’une espèce très-commune ? Est-il quelqu’un de mes lecteurs qui ne reconnaisse là cette classe surabondante de notre population, dont tous les membres se croiraient insultés si, tout en les trouvant très-honorables, on ne leur accordait que le rang qu’ils ont ; qui regardent comme un honneur de devoir ce qu’ils sont à leurs relations ; qui renoncent à la douceur de vivre pour soi-même, aiment mieux se créer le tourment de vivre pour des personnes qui ne donneraient pas une épingle de leur existence. Malheureuses victimes de la vanité, qui ont besoin de se faire dicter leurs inspirations par les autres, et qui travaillent, gémissent, suent sang et eau, pendant tout le cours de leur vie, pour arriver à aliéner leur indépendance.

J’arrivai à Garrett-Park juste à temps pour faire ma toilette avant le dîner. Comme je descendais l’escalier, après avoir accompli cette cérémonie, j’entendis mon nom prononcé par une voix douce et zézeyante. « Henri Pelham, chère, quel joli nom ! et lui, est-il joli garçon ? — Il est plutôt distingué, » telle fut la désobligeante réponse noyée dans un accent lent et pompeux ; elle était faite par une personne que je reconnus aussitôt pour lady Harriett Garrett.

« Peut-on faire quelque chose de lui ? reprit la première voix.

— Quelque chose ? reprit avec indignation lady Harriett, mais il sera lord Glenmorris, et il est fils de lady Frances Pelham !

— Ah ! dit négligemment la voix zézeyante, mais sait-il faire des vers et jouer des *proverbes ?*

— Non, lady Harriett, dis-je en m’avançant, mais permettez-moi de répondre par votre entremise et d’assurer lady Nelthorpe que je sais admirer les personnes qui ont ce talent.

— Ah ! vous me connaissez, dit la dame à la voix zézeyante. Je vois que nous serons bons amis, » et s’écartant de lady Harriett, elle prit mon bras et se mit à discourir sur les personnes et les choses, la poésie et la Chine, les jeux français et la musique, jusqu’au dîner, où je me trouvai assis près d’elle, faisant tous mes efforts pour éteindre son feu, à l’aide de l’attrait puissant d’un poisson à la Béchamel.

Je saisis l’heureuse occasion que m’offrait cette pause, pour jeter un coup d’œil sur le petit cercle dont lady Harriett était le centre. En premier lieu il y

avait M. Davison, grand économiste politique, gentleman gros, court, noir, avec un air tranquille, serein, endormi. Auprès de lui était une petite femme mince, vive comme la poudre, toujours en mouvement, promenant son petit œil gris et inquisiteur tout autour de la table, avec une activité inquiète. C'était, à ce que me dit plus tard lady Nelthorpe, une certaine miss Trafford, personne excellente pour passer les fêtes de Noël à la campagne, et que chacun s'arrachait ; admirable mime, admirable actrice et admirable lectrice. Elle faisait des poëmes et des souliers, tirait les cartes et disait la bonne aventure, qui se vérifiait, ma foi !

Il y avait là aussi M. Wormwood, le *noli-me-tangere* des lions littéraires, un auteur qui émaillait sa conversation non de fleurs mais d'épines. Personne ne pouvait l'accuser de donner dans ce défaut de la flatterie si commun chez ses semblables ; pendant le cours d'une longue vie, il n'avait jamais été accusé d'avoir dit une seule parole aimable. Il était trop détesté pour n'être pas recherché par tout le monde. Quiconque est arrivé à une réputation, fût-ce même celle d'être désagréable, est sûr d'être courtisé. En face de lui était assis lord Vincent qui, avec un mérite réel, affectait d'être pédant ; c'était un de ces hommes qui sont toute leur vie des *jeunes gens d'avenir*, qu'on trouve jusqu'à quatre heures après midi en robe de chambre, assis en face d'un in-quarto ; qui vont passer six semaines à la campagne à chaque saison, pour y forger péniblement une réplique impromptu, et ont toujours sous presse un ouvrage qui ne paraîtra jamais.

Quant à lady Nelthorpe elle-même, je l'avais vue souvent. Elle avait quelque réputation de talent, était extrêmement affectée, écrivait des pièces de vers dans des albums, jetait du ridicule sur son mari qui était un grand chasseur de renards ; enfin elle avait un goût particulier pour les beaux arts.

Il y avait encore quatre ou cinq autres personnes très-inconnues et très-vulgaires, c'étaient des cadets, bons tireurs, mais de mauvais partis, des dames d'un certain âge, qui habitaient Backer-Street, et qui auraient volontiers passé la nuit au whist ; et de petites innocentes qui n'avaient jamais bu de vin et qui disaient *Monsieur !*

Je dois, néanmoins, faire une exception en faveur de la belle lady Roseville, qui était peut-être la femme la plus séduisante du jour. C'était elle évidemment qui était le grand personnage, et il devait en être ainsi partout où elle se trouvait, pourvu qu'il y eût des gens capables de rendre

hommage au *bon ton*. Je n'ai jamais vu une personne plus belle. Ses yeux étaient du bleu le plus foncé, sa carnation des plus délicates, ses cheveux du plus beau châtain ; M. Wormwood lui-même n'avait pas pu trouver le plus petit défaut dans l'ovale délicat ni dans la symétrie élégante de son visage.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de vingt-cinq ans, elle était dans cette situation qui seule donne de l'indépendance à une femme, le veuvage. Lord Roseville qui était mort depuis deux ans n'avait vécu que quelques mois après son mariage ; il avait pu, en si peu de temps, apprécier toute l'excellence de sa femme et il le montra bien, car, en mourant, il lui laissa la totalité des biens dont il pouvait disposer et qui étaient considérables.

Elle aimait beaucoup la société des gens lettrés, sans avoir pourtant aucune prétention à entrer dans cette docte classe. Mais ce qui faisait surtout le charme de sa personne c'étaient ses manières ; elles différaient entièrement de celles de toute autre personne sans que rien dans les moindres détails trahît le secret de cette différence. Or, à mon sens, le propre d'une éducation parfaite c'est de réussir à charmer les gens, sans leur laisser voir rien de particulier, rien de saillant, qui puisse leur faire deviner le secret de la fascination qu'ils subissent.

« Avez-vous été à P. cette année ? dit lord Vincent à M. Wormwood.

— Non, lui répondit celui-ci.

— J'y ai été, dit miss Trafford qui ne perdait jamais une occasion de glisser son mot. «

— Ah ! eh bien ! vous ont-ils fait coucher à *La Couronne*, selon leur habitude ? Après vous avoir fait faire cinquante milles pour les venir voir, ils donnent toujours pour excuse que leur maison est trop petite, qu'ils n'ont plus de lits, qu'ils sont tous occupés, et que l'auberge n'est pas loin ! Ah, je ne l'oublierai de ma vie, cette auberge avec son enseigne royale, et ses lits raboteux.

— On dort mal quand on est coiffé d'une couronne.

— Ah ! ah ! parfait, s'écria miss Trafford, qui avait le nez fin, et qui arrivait toujours la première pour sonner l'hallali d'un calembour ; oui, c'est ce qui nous est arrivé : ce pauvre vieux lord Belton, avec ses rhumatismes, et cet immense général Grunt, avec son asthme, plus trois

célibataires et moi, nous fûmes déportés sains et saufs dans cet hospice des gens sans asile.

— Ah ! Grunt ! Grunt ! dit lord Vincent qui saisit avidement cette nouvelle occasion de lancer un calembour. Il y passa justement la nuit en même temps que moi, et quand je vis le lendemain matin sa lourde personne se balancer à la porte, je dis à Temple : « Ah, voici le plus « grand cadeau que j'aie jamais reçu de la couronne. »

— Excellent, dit M. Wormwood gravement, je déclare, Vincent, que vous devenez tout à fait spirituel. Vous connaissez Jekyl, n'est-ce pas ? ce pauvre garçon comme il faisait bien les calembours ! ce n'est pas chose amusante, surtout à dîner, que les faiseurs de calembours. Monsieur Davison, qu'est-ce que c'est que ce plat qui est tout près de vous ?

— *Salmis de perdreaux aux truffes*, répondit l'économiste, bien connu pour sa gourmandise.

— Des truffes ! dit M. Wormwood, est-ce que vous en avez mangé ?

— Oui ! dit Davison avec une énergie inusitée, et ce sont les meilleures que j'aie goûtées depuis longtemps.

— C'est très-possible, dit Wormwood, d'un air abattu. Je les aime beaucoup, mais je me garde bien d'y toucher ; les truffes portent terriblement à l'apoplexie, je ne dis pas cela pour vous, car je pense que vous pouvez en manger en toute sûreté. »

Wormwood était un homme grand et maigre, avec un cou long d'une aune. Davison était, je l'ai dit, court et gras, on ne lui voyait pas le cou, et il avait la tête dans les épaules comme une morue.

Ce pauvre M. Davison tourna au blanc le plus mat ; il s'agita sur sa chaise, et lança un regard d'effroi et de colère à ce plat qu'il regardait naguère avec amour ; puis murmurant le mot « apoplexie » il demeura bouche close et ne desserra plus les dents de tout le dîner.

M. Wormwood avait atteint son but. Il avait mis mal à l'aise et réduit au silence deux personnes, et répandu un nuage de tristesse sur tout le monde. Le dîner se termina, comme tous les dîners ; les dames se retirèrent, et les hommes se mirent à boire et à parler politique. M. Davison quitta la salle le premier pour aller regarder le mot TRUFFE dans l'Encyclopédie ; lord

Vincent et moi sortîmes ensuite, de peur, suivant l'expression caractéristique de mon compagnon, que si nous restions un moment de plus, « ce diable de Wormwood ne nous envoyât coucher tout en larmes. »

CHAPITRE IV

J'avais annoncé à ma mère mon intention de rendre visite à Garrett Park, et dès le second jour de mon arrivée, je reçus la lettre suivante :

« Mon cher Henry,

« J'ai été bien aise d'apprendre que tu allais mieux. J'espère que tu prendras grand soin de toi. Je pense que tu ferais bien de porter des gilets de flanelle, c'est une excellente chose pour le teint ; à propos de teint et de couleurs, je n'aime pas l'habit bleu que tu portais la dernière fois que je te vis, tu es mieux en noir, ce qui est grand compliment à te faire, car il faut avoir l'air très-distingué pour bien porter le noir.

« Tu sais, mon cher, que ces Garrett ne sont par eux-mêmes rien que de très-ordinaire ; tu voudras bien, en conséquence, faire attention à ne pas te lier trop intimement avec eux ; cependant c'est une bonne maison, et la plupart des gens que tu rencontreras là, sont bons à connaître pour une raison ou pour une autre. Rappelle-toi, Henry, que les relations (je ne dis pas les amitiés) avec des personnes de second ou de troisième ordre sont toujours sûres. Cela tient à ce qu'ils ne sont pas assez indépendants pour recevoir qui ils veulent, et à ce que le rang qu'ils occupent dans le monde dépend de leurs invités. Tu peux être assuré aussi que le ménage aura extérieurement du moins toutes les apparences du *comme il faut*, et cela pour la même raison. Tâche d'acquérir le plus de connaissance que tu pourras dans l'*art culinaire ;* c'est une qualité tout à fait indispensable. Il faut tâcher aussi d'attraper quelques notions de métaphysique, si l'occasion s'en présente ; c'est une chose dont on parle beaucoup en ce moment.

« J'apprends que lady Roseville est à Garrett-Park. Il faut que tu aies beaucoup d'attentions pour elle ; tu auras probablement bientôt l'occasion de *faire ta cour*, c'est le moment ou jamais. À Londres, elle est tellement

entourée de tous côtés, qu'elle est presque inaccessible : tu aurais là trop de rivaux. Sans te flatter, je te tiens pour le plus joli garçon et le plus aimable qu'il y ait à Garrett-Park ; et ce serait de ta part une faute impardonnable, que de ne pas faire partager cette manière de voir à lady Roseville. Il n'y a rien de tel, mon cher fils, qu'une liaison (en tout bien tout honneur, s'entend) avec une femme à la mode. Dans le mariage l'homme abaisse la femme jusqu'à son niveau ; dans une *affaire de cœur*, il s'élève jusqu'à elle. Je n'ai pas besoin, j'en suis sûre, après ce que je viens de te dire, d'insister davantage sur ce point.

« Écris-moi et tiens-moi au courant de toutes tes démarches. Si tu veux bien m'envoyer la liste des personnes qui sont à Garrett-Park, je te dirai la ligne de conduite que tu dois suivre avec chacune d'elles.

« Inutile de te dire que je n'ai rien de plus à cœur que ton bien, et que je suis ta mère bien affectionnée,

« Frances Pelham.

« *P. S.* — Ne parle pas trop avec les jeunes gens et souviens-toi que ce sont les femmes qui font les réputations dans le monde. »

« Très-bien, me dis-je en lisant cette lettre, ma mère a raison, et maintenant à lady Roseville ! »

Je descendis pour le déjeuner. Miss Trafford et lady Nelthorpe étaient dans la salle et tenaient entre elles une conversation sans doute fort intéressante ; miss Trafford paraissait surtout y mettre beaucoup de véhémence.

« Qu'il est beau ! disait lady Nelthorpe au moment où j'entrais.

— Est-ce de moi que vous parlez ? lui dis-je.

— De vous ? ô vanité des vanités, me répondit-elle. Non, nous parlions d'une aventure romanesque arrivée à miss Trafford et à moi, et nous discutions sur le héros de cette aventure. Miss Trafford déclare qu'il est affreux, et moi je dis qu'il est beau ; aussi vous voyez, M. Pelham, que pour ce qui est de vous…

— Il ne peut y avoir qu'une opinion, mais cette aventure ?

— La voici, s'écria miss Trafford, qui avait grand'peur de voir lady Nelthorpe parlant la première accaparer tout l'intérêt de la narration. Nous nous promenions, il y a deux ou trois jours au bord de la mer, ramassant des coquillages et causant du *Corsaire*, quand un gros et féroce…

— Un homme ? dis-je en l'interrompant.

— Non, un chien, reprit miss Trafford, s'élance tout à coup d'une caverne, creusée dans le roc, et se dirige en grondant vers cette chère lady Nelthorpe et vers moi. Il avait l'air le plus effrayant et le plus sauvage qu'on puisse imaginer ; il nous aurait certainement mises en pièces si un grand…

— Il n'était pas déjà si grand, dit lady Nelthorpe.

— Ma chère, pourquoi m'interrompez-vous ? dit miss Trafford avec dépit, soit ! un tout petit homme, alors, enveloppé dans un manteau…

— Une grande redingote, dit d'un ton traînant lady Nelthorpe. Miss Trafford poursuivit sans tenir compte de la rectification… n'eût, avec une incroyable rapidité, franchi le rocher…

… Et rappelé son chien, dit lady Nelthorpe.

— Oui, ne l'eût rappelé, poursuivit miss Trafford, jetant un regard autour d'elle. Elle cherchait à surprendre sur nos visages les symptômes de l'étonnement qu'y devait nécessairement produire le récit d'un événement aussi extraordinaire.

— Voici quelque chose de bien plus étrange, dit lady Nelthorpe ; bien qu'il eût, par ses habits et sa tournure, l'air d'un gentleman, il ne s'arrêta pas pour nous demander si nous étions alarmées ou blessées, à peine nous regarda-t-il.

— Oh ! ce n'est pas cela qui m'étonne, dit M. Wormwood, qui entrait en ce moment en compagnie de lord Vincent.

— Il s'évanouit comme un fantôme au milieu des rochers, aussi vite qu'il était apparu.

— Ah ! vous avez vu ce garçon-là, vous aussi, dit lord Vincent, c'est comme moi ; et je puis dire que c'est un personnage diabolique et tout à fait extraordinaire.

Comme un fauve lion dont la pupille sombre
D'un éclat effrayant parfois brillait dans l'ombre,
Il promenait sur moi de farouches regards
Secouant ses cheveux sur son visage épars.

— Les vers sont bien cités et bien appliqués, monsieur Pelham !

— En vérité ? dis-je, quant à l'application je n'en saurais juger, car je n'ai pas vu le héros de l'aventure.

— Oh ! c'est admirable ! dit miss Trafford, et c'est justement la description que j'en aurais faite en prose. Mais, je vous prie, où, quand et comment l'avez-vous vu ?

— Votre question, madame, ressemble au grand mystère de la Trinité, *tria juncta in uno*, répondit lord Vincent, mais je veux y répondre avec la simplicité d'un quaker : hier matin je revenais d'une des réserves de sir Lionel, et j'avais envoyé devant le garde, afin de pouvoir plus à mon aise…

— Apprendre par cœur des traits d'esprit pour le dîner, dit M. Wormwood.

— Comprendre le sens du dernier ouvrage de M. Wormwood, continua lord Vincent. Mon plus court chemin était de traverser ce cimetière qui est à un mille d'ici, et qui est bien ce qu'il y a de plus beau dans ce vilain pays. Car il y végète un arbre et trois chardons. Comme je mettais le pied dans cet endroit, je vis tout à coup un homme se lever de terre. Il resta un instant immobile, puis (évidemment il ne me voyait pas) il joignit les mains, les éleva vers le ciel, et murmura des mots que je ne pus entendre distinctement ; comme je m'avançais davantage vers lui, non sans éprouver un certain malaise, un grand chien noir, qui jusque-là était resté à l'état de chien *couchant*, s'élança sur moi avec un grognement féroce.

Sonat hic de nare canina
Litera,

comme dit Perse. J'étais trop terrifié pour bouger de place ;

Obstupui, steteruntque comæ.

Et j’eusse été infailliblement converti en pâtée à chien, si notre connaissance commune ne fût sortie de sa rêverie pour rappeler son animal par son vrai nom : *Terreur*. Après cela, rabattant son chapeau sur ses yeux, l’homme passa rapidement devant moi et disparut avec son chien. Je ne pus me remettre de ma frayeur pendant une heure un quart. Je marchais, ô mon Dieu ! comme je marchais ! Je songeais à faire ma paix avec le ciel, et à m’amender, car, comme le dit avec vérité Pline :

> Timor est emendator asperrimus.

M. Wormwood était en proie, pendant ce récit, à une vive impatience et méditait une sortie contre lord Vincent, lorsque l’entrée de M. Davison vint faire diversion et changer son plan d’attaque.

« Juste ciel ! dit M. Wormwood, en laissant tomber son petit pain, vous paraissez bien malade aujourd’hui, M. Davison ! la face est rouge, les veines gonflées ! Terribles truffes ! Miss Trafford, voudriez-vous avoir la complaisance de me passer le sel ? »

CHAPITRE V

Plusieurs jours se passèrent. J'avais fait tous mes efforts pour gagner les bonnes grâces de lady Roseville, et en tant que simple connaissance, je n'avais pas trop à me plaindre du succès de mes efforts. Mais il ne pouvait pas être question d'autre chose. Je m'en aperçus bientôt, malgré ma vanité (qui n'était pas mon moindre défaut). Son esprit avait une tournure complètement différente du mien ; elle semblait appartenir, je ne dirai pas à un meilleur, mais à un autre monde que moi. Nous n'avions pas une pensée, pas une opinion commune ; nous avions sur toutes choses des manières de voir absolument opposées. J'eus bientôt la conviction qu'elle était d'une nature tout à fait contraire à celle qu'on lui attribuait généralement, et qu'il y avait là-dessous tout autre chose que le pur mécanisme d'une femme du monde. Elle était douée d'une grande sensibilité, elle avait même un caractère romanesque, ses passions étaient vives, et son imagination plus vive encore. Mais la douce langueur de ses manières étendait sur ces replis profonds de son cœur un voile que ne pouvaient percer les regards d'un observateur superficiel.

Il y avait des moments où je croyais m'apercevoir qu'elle était intérieurement agitée et malheureuse ; mais elle était trop versée dans l'art de dissimuler pour laisser voir autre chose.

Je me consolai aisément, je l'avoue, de perdre l'occasion, dans ce cas particulier, d'une de ces bonnes fortunes auxquelles je suis accoutumé ; le fait est que je poursuivis un autre objet. Tous les hommes étaient grands amateurs de la chasse. C'est un genre d'amusement que je n'ai jamais beaucoup aimé. La première fois que j'ai pris en dégoût cette espèce de récréation raisonnée, c'était à une battue. Au lieu d'attraper quelque gibier, c'est moi qui fus attrapé. D'abord, comme une bouteille qu'on fait rafraîchir dans un seau à glace, je demeurai plongé trois heures durant dans un fossé plein d'eau. Ce n'est pas tout, pendant cette faction il m'arriva de recevoir

deux coups de fusil dans mon chapeau : on le prenait pour un faisan, et un autre dans mes guêtres de cuir : on les prit pour un lièvre. Pour, couronner le tout, quand on s'aperçut de ces méprises successives, j'attendais au moins des excuses de ceux qui avaient attenté à mes jours de propos délibéré. Pas du tout, ils avaient l'air presque désappointés d'avoir manqué leur coup.

Sérieusement la chasse au fusil est un amusement barbare, bon pour les majors de régiment, les princes du sang, et autres gens de même espèce. Marcher, c'est déjà assez désagréable ; mais marcher avec un fusil sous le bras, une poire à poudre qui vous bat la hanche ! exposer sa vie à la merci des mauvais tireurs et à l'atrocité de ceux qui ne manquent pas leur coup, c'est à mon avis une fatigue douloureuse, égayée par la chance d'être tué.

Cette digression me mène à déclarer, que je ne me joignis jamais, ni aux célibataires fluets ni aux hommes à double menton qui battaient en long et en large les réserves de sir Lionel Garrett. Je pris l'habitude, au contraire, de faire de longues promenades tout seul, et j'en fus récompensé par un accroissement de force et de santé.

Un matin, la chance envoya sur mon chemin *une bonne fortune*, dont j'eus bien soin de profiter. À partir de ce moment la famille d'un fermier nommé Sinclair (l'un des tenants de sir Lionel) fut alarmée par des bruits étranges et surnaturels : une chambre occupée par une jeune personne de la famille, fut, de l'aveu même du clerc de la paroisse (une espèce d'esprit fort, plus que sceptique), spécialement reconnue pour être hantée par les esprits.

Les fenêtres de cette chambre s'ouvraient et se fermaient ; on entendait à l'intérieur des voix aériennes, et l'on en voyait sortir des ombres noires longtemps après que la jolie habitante de cette chambre s'était retirée comme le reste de la famille pour se livrer au repos. Mais la chose la plus étrange, ce fut la fatalité qui s'acharna après moi et sembla me marquer pour une mort prématurée. Moi qui me tenais si soigneusement hors de la portée des armes à feu en tant que chasseur, j'échappai à grand'peine, par deux fois, au danger d'être fusillé comme revenant. C'était là une trop chétive compensation du mal que je me donnais pour faire un chemin de plus d'un mille, par des nuits qui n'étaient ni étoilées, ni claires. Aussi pris-je la résolution de laisser là le rôle de *revenant*, non pas au figuré, mais au

naturel, et de faire ma visite d'adieu à l'habitation du fermier Sinclair. La nuit où j'accomplis cette résolution fut l'une des plus mémorables de ma vie.

Il avait plu si abondamment pendant le jour que la route de la maison était devenue impraticable, et quand il fut temps de partir, je demandai avec une vive émotion, s'il n'y avait pas un chemin plus commode pour m'en retourner. La réponse fut satisfaisante, et ma dernière visite à la ferme de Sinclair fut terminée.

CHAPITRE VI

Suivant les renseignements qu'on m'avait donnés, la nouvelle route que je devais suivre était un peu plus longue, mais meilleure que celle que je prenais d'habitude. Elle devait me conduire à la maison, en traversant le cimetière que, par parenthèse, lord Vincent avait décrit dans son anecdote du mystérieux étranger. La nuit était claire, mais il faisait du vent ; une faible lumière filtrait à travers les nuages qui passaient rapidement devant la lune, alors dans son plein. Elle brillait à travers l'atmosphère glacée, de cet éclat froid et transparent particulier à nos hivers septentrionaux. Je marchai rapidement jusqu'au cimetière, malgré moi je m'arrêtai, et quelque défiance naturelle que j'eusse des idées romanesques, je me mis à considérer pendant quelques instants la beauté surprenante de la scène qui m'entourait. L'église était très-vieille, isolée, d'une teinte grise ; elle était du style gothique le plus ancien. Deux grands ifs noirs s'inclinaient de chaque côté sur des tombes qui, à en juger par leur taille, par leurs décorations, devaient être la dernière demeure de quelques ci-devant seigneurs du sol. À gauche, la terre était revêtue d'une touffe épaisse et luxuriante d'arbres verts, et devant ce taillis se dressait immense, nu, dépouillé, un chêne austère, véritable image de la désolation et de la ruine ; on voyait éparses çà et là quelques pierres tumulaires, pour la plupart cachées par de longues herbes grimpantes qui s'entrelaçaient tout autour ; — et, par-dessus tout, le ciel bleu et la lune tranquille répandaient cette lumière solennelle dont l'effet si vivement perçu par les sens ne saurait être rendu par des paroles.

J'étais sur le point de me remettre en marche quand soudain mes yeux furent frappés par la vue d'une grande et sombre figure, enveloppée comme moi d'un long manteau à la française ; cette figure s'avançait lentement de l'autre côté de l'église et s'arrêta près du taillis dont je viens de parler. J'étais caché à ce moment par l'un des deux ifs.

La figure demeura immobile pendant un moment, puis elle se jeta à terre et se mit à sangloter si fort que je l'entendais de l'endroit où j'étais caché. Je ne savais si je devais attendre ou avancer ; cet homme me barrait justement le chemin et il pouvait être dangereux de troubler cette apparition qui n'était rien moins qu'immatérielle. Toutefois ma curiosité était excitée et j'avais les pieds à moitié gelés, deux raisons pressantes pour ne pas hésiter plus longtemps. Puis, à dire vrai, je n'ai jamais été très-effrayé de quoi que ce soit, pas plus des morts que des vivants. Je sortis donc de l'obscurité et je m'avançai doucement. Je n'avais pas fait trois pas que le personnage se releva et se tint droit et immobile devant moi. Son chapeau était tombé et la lune éclairait en plein son visage. Je reculai d'effroi, glacé non par l'expression sauvage d'angoisse peinte sur ses traits abattus et défaits, ni par le changement subit de cette expression en un air d'inquiétude et de fureur lorsque ses yeux tombèrent sur moi, c'est que malgré les terribles ravages dont on voyait les traces sur ce visage naguère encore si brillant des grâces de la jeunesse, je reconnus du premier coup des traits nobles et remarquables. C'était Réginald Glanville que je voyais là devant moi !

Je me remis bientôt de ma première surprise, je m'élançai vers lui et l'appelai par son nom. Il se détourna vivement, mais je ne le laissai pas échapper. Je glissai ma main sous son bras et l'attirai à moi. « Glanville ! m'écriai-je, c'est moi ! c'est ton vieil ami Pelham, Henry Pelham. Grands Dieux ! je te retrouve enfin, mais dans quel état ! »

Glanville me repoussa à l'instant, prit sa tête dans ses mains et tomba à terre en poussant un cri sauvage qui eut un retentissement sinistre dans ce lieu solitaire. Il était de nouveau étendu à l'endroit d'où il venait tout-à-l'heure de se lever. Je m'agenouillai près de lui, je lui pris la main, je lui parlai dans les termes les plus tendres que je pus trouver.

Mes nerfs étaient si agités, mes sens si émus de cette étrange et soudaine rencontre, que je sentis mes larmes couler sur cette main que je tenais dans la mienne. Glanville se tourna vers moi, me regarda un moment comme pour bien me reconnaître ; puis, tombant à son tour dans mes bras, il se mit à pleurer comme un enfant.

Cette faiblesse dura quelques minutes, alors il se releva subitement ; l'expression de son visage était entièrement changée ; de grosses larmes

coulaient sur ses joues, mais l'air austère et superbe de ses traits semblait démentir les sentiments féminins qu'un moment de faiblesse avait laissé percer.

« Pelham, me dit-il, vous m'avez vu dans un état où j'aurais désiré n'être vu d'aucun homme. C'est la dernière fois que je me laisserai aller à une pareille folie. Dieu vous garde ! nous nous reverrons plus tard, et alors vous ne vous souviendrez de cette nuit que comme d'un songe. »

Je voulus répondre ; mais il se retourna rapidement, traversa en un instant le massif, et disparut aussitôt.

CHAPITRE VII

Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, et je sortis le matin de bonne heure avec la résolution de découvrir la retraite de Glanville. Puisqu'on l'avait aperçu si souvent dans le voisinage, il ne pouvait demeurer bien loin.

J'allai d'abord à la ferme Sinclair. Là, on me dit qu'on l'avait souvent remarqué, mais on ne put me donner du reste aucun renseignement. Je me dirigeai alors vers la côte ; il y avait tout à fait au bord de la mer une petite auberge appartenant à sir Lionel. Je n'ai jamais vu de perspective plus froide ni plus triste que celle qui se déroulait à plusieurs milles autour de cette misérable cabane. Comment l'aubergiste lui-même pouvait-il vivre là ? c'est encore un mystère pour moi. À mon avis une mouette seule ou un Écossais pouvait se résigner à vivre ou plutôt à mourir de faim dans un pareil lieu.

« Voilà un bon endroit, pensai-je, pour avoir des nouvelles de Glanville. »

J'entrai dans la maison, je m'informai, et je sus qu'un gentleman étranger avait demeuré ces deux ou trois dernières semaines, dans une maisonnette, à environ un mille plus loin sur la côte ; je dirigeai mes pas de ce côté, et après avoir fait rencontre de deux corneilles et d'un douanier, j'arrivai sain et sauf à destination.

C'était une maison de meilleure mine que la misérable hutte que je venais de quitter. (C'est le cas de remarquer ici, que, dans toutes les situations et dans *toutes* les maisons[1], le public n'est pas trop bien servi). Mais la situation n'en était pas moins solitaire et désolée. Elle appartenait à un individu moitié pêcheur moitié contrebandier, et se dressait au fond d'une sorte de baie entre deux rochers à pic, d'une teinte sombre. Devant la porte, des filets de formes diverses séchaient sous les rayons bienfaisants d'un soleil d'hiver. Un bateau hors de service, la quille en l'air, servait d'habitation à une poule entourée de sa famille. Au milieu des poulets se

promenait d'un air solennel un vieux corbeau célibataire qu'ils semblaient avoir pris en pension. Je jetai un regard de défiance sur le « pensionnaire solennel » qui s'avançait sur moi en sautillant d'un air très-hostile, et je franchis le seuil d'un pas rapide pour me soustraire à une agression imminente.

« Je sais, dis-je à une vieille femme noire et sèche, qui avait l'air d'un hareng-saur ressuscité, qu'il loge ici un gentleman.

— Non, monsieur, me répondit-elle ; il nous a quittés ce matin. »

Cette réponse me fit l'effet d'une douche d'eau froide, je restai glacé et stupéfait sous ce coup imprévu.

Comme je redoublais de questions, la vieille me fit monter dans une misérable petite chambre où l'on se sentait saisi par l'humidité. Dans un coin était le lit encore défait, c'était une sorte de mauvais grabat ; en face, un tabouret à trois pieds, une chaise et une vieille table en bois de chêne sculpté, sans doute quelque cadeau d'un seigneur du voisinage. Sur cette table étaient éparses, des feuilles de papier, une plume, une tasse fêlée à moitié pleine d'encre et une baguette de fusil cassée. Comme ma main se dirigeait machinalement vers cet objet, la vieille me dit, dans un charmant patois que je ne pourrais reproduire sans le gâter et que je me vois, à mon grand regret, forcé de traduire : « Ce gentleman, monsieur, a dit qu'il venait ici pour chasser pendant quelques semaines ; il avait un fusil, un grand chien et un petit porte-manteau. Il est resté près d'un mois ; il avait l'habitude de passer toutes ses matinées dans les marais, et pourtant c'était un mauvais tireur, car il n'a jamais rien rapporté. Nous craignons, monsieur, qu'il n'ait l'esprit un peu dérangé, parce qu'il avait l'habitude de sortir seul la nuit, et de rester quelquefois dehors jusqu'au matin. Du reste, il était bien tranquille, et il s'est conduit avec nous en vrai gentleman. Nous, ne nous mêlons pas de ce qui ne nous regarde pas, seulement mon mari pensait que…

— Pardon, lui dis-je, comment se fait-il qu'il vous ait quittés si subitement ?

— Mon Dieu ! monsieur, je n'en sais rien ! mais il nous avait dit depuis plusieurs jours qu'il ne resterait plus qu'une semaine, aussi n'avons-nous pas été surpris lorsqu'il nous a quittés ce matin à sept heures. Pauvre

monsieur ! mon cœur saignait, en lui voyant la figure si pâle et l'air si souffrant. »

Alors je pus voir les yeux de la bonne vieille se remplir de larmes ; mais elle les eut bientôt essuyées, et prenant avantage de ce surcroît d'émotion persuasive ajouté à son ton naturellement plaintif : « Mais vous, monsieur, me dit-elle, si vous connaissez un jeune homme qui aime la chasse au marais et qui désire un joli petit appartement bien tranquille…

— Je lui recommanderai certainement celui-ci, répondis-je.

— Vous ne le voyez pas à présent dans son beau, reprit la maîtresse du logis, mais l'été, voyez-vous, c'est un endroit charmant !

— Délicieux ! » dis-je en grelottant, et je me précipitai dans l'escalier ; je ressentais déjà des douleurs d'oreille, et un rhumatisme dans une épaule.

Et c'était là, pensai-je, la demeure de Glanville depuis près d'un mois ! Je m'étonne qu'il ne se soit pas fondu, et qu'il n'ait pas été changé en un brouillard humide.

Je regagnai mon logis en passant par le cimetière. Je m'arrêtai à l'endroit où je l'avais vu lors de notre dernière rencontre. Une petite pierre tumulaire s'élevait sur ce monticule de terre où il s'était agenouillé ; cette tombe était bien simple. La date de l'année et du mois (qui montraient que la mort de la personne enterrée là remontait seulement à quelques semaines) et les initiales G. D., c'était là toute l'épitaphe. Près de cette tombe on en voyait une autre qui se faisait remarquer par une pompeuse inscription, à la mémoire d'une dame Douglas. Il n'y avait rien de commun entre ce somptueux monument et la modeste pierre du tombeau précédent. La seule ressemblance qu'il y eût entre les deux tombes, c'était l'initiale D. qui se lisait sur l'une et sur l'autre. Quant au style d'architecture, il était absolument différent. L'une renfermait sans doute la dépouille d'un humble villageois, l'autre celle de la châtelaine du manoir.

Je ne pus donc parvenir à déchiffrer le sens de cette énigme, et je revins à la maison plus contrarié et plus désappointé du peu de succès de mon expédition, que je n'aurais voulu me l'avouer à moi-même.

Lord Vincent m'aborda dans le vestibule. « Charmé de vous voir, me dit-il, j'arrive de… (la ville voisine) ; j'ai voulu voir par quelle espèce de sauvages elle était habitée. On y fait de grands préparatifs pour un bal ;

toutes les chandelles de suif sont achetées et retenues d'avance, et j'ai entendu un violon très-peu civilisé,

Dont les sons imitaient le cri de l'hirondelle.

L'unique boutique de modes de la ville était remplie de grosses *squiresses*, qui faisaient provision de mousseline, pour faire mousser le bal ; et les mansardes, quoiqu'il ne fût encore que quatre heures, étaient encombrées de rubicondes demoiselles qui, semblables aux vagues dans la tempête dont parle Shakspeare,

Déjà faisaient friser leurs monstrueuses têtes !

---

1. ↑ Le parlement anglais s'appelle *the house*, la maison.

CHAPITRE VIII

Le séjour de Garrett-Park commençait à me paraître fastidieux. Lady Roseville partait pour H*** où j'étais moi-même invité. Lord Vincent méditait une excursion à Paris. M. Davison nous avait déjà quittés. Miss Trafford s'en était allée, Dieu sait depuis combien de temps, et je n'étais pas du tout disposé à rester là comme « la dernière rose d'été » à jouir d'un bonheur solitaire à Garrett-Park. Vincent, Wormwood et moi, nous convînmes de partir en même temps.

Le jour de notre départ arriva. Nous descendîmes déjeuner comme d'habitude. La voiture de lord Vincent attendait à la porte ; son groom se promenait autour de son cheval de selle favori.

« Vous avez là une belle jument, lui dis-je, en jetant sur l'animal un coup d'œil de connaisseur, tandis que, sans négliger les intérêts de mon estomac, j'atteignais au milieu de la table le *pâté de foie gras*.

— Une jument[1] ! s'écria l'incorrigible faiseur de calembours enchanté de ma méprise. J'aurais cru que vous connaissiez mieux votre rudiment, *propria quæ maribus*[2].

— Hum ! dit Wormwood, quand je vous vois, moi, je suis toujours sûr au moins de me rappeler ma règle de *sicut in præsenti*.

Lord Vincent se redressa et parut en proie à une violente colère. Wormwood continua tranquillement de grignoter sa rôtie et lady Roseville qui, ce matin-là par extraordinaire, était descendue au déjeuner, se trouva présente fort à propos pour museler l'ours tout doucement. Cette nature sauvage était-elle modifiée par les doux sourires et la douce voix de la belle comtesse, c'est ce que je ne saurais dire. En tout cas il est certain qu'il entama avec elle une conversation où il se montra tout aussi poli que le premier venu. Ils parlèrent de littérature, de lord Byron, des *conversazione* et de Lydia White.

« Miss White, dit lady Roseville, a non-seulement elle-même la plus grande distinction de langage, mais encore elle sait faire part aux autres de cet avantage. Les dîners, qui sont en général si stupides, sont, chez elle, presque délicieux. Si je vous disais que j'y ai vu des Anglais, de nos contemporains, avec l'air très-heureux ; un ou deux même étaient presque naturels !

— Ah ! dit Wormwood, voilà qui est rare. Chez nous tout est d'emprunt. Nous ressemblons exactement à l'Anglais amoureux de Portia dans le *Marchand de Venise*. Nous tirons notre pourpoint d'un pays, notre haut-de-chausses d'un autre et nos manières de partout. La mode chez nous ressemble à cet homme, dans un des contes de Lesage, qui changeait constamment de domestiques et qui n'avait jamais pour eux qu'un livrée immuable, nécessairement endossée par tous les nouveau-venus, qu'ils fussent petits ou grands, gras ou maigres. Nous adoptons les habitudes les plus opposées et les plus antipathiques à notre nature, ce qui fait que nous avons toujours l'air gauche et contraint. Mais il est vrai que les *soirées* de Lydia White sont très-agréables.

— La dernière fois que je dînai chez elle, nous étions six, et quoique nous n'eussions pas l'avantage de posséder lord Vincent, la conversation alla son train sans interruption et sans anicroche, et tout le monde, même S., eut de l'esprit.

— Vraiment, s'écria lord Vincent, eh ! de grâce, M. Wormwood, racontez-nous donc ce que vous avez dit ce soir-là.

— Oui-dà, répondit le poète avec un ricanement peu flatteur pour la personne de lord Vincent, je pensai à la tournure de Votre Seigneurie et je dis… les *grâces !*

— Hum ! Hum ! *gratia malorum tam infida est quam ipsi*, comme dit Pline, » murmura lord Vincent en se levant de table et en boutonnant son habit.

Je profitai du silence qui suivit pour m'approcher de lady Roseville et lui faire mes adieux à voix basse. Elle me répondit avec bienveillance et même avec une certaine chaleur. Elle me pressa, d'une manière qui jouait la sincérité à s'y méprendre, de ne pas manquer de la venir voir aussitôt qu'elle serait de retour à Londres. Je me hâtai de prendre congé de tout le

monde, et, une demi-heure après, j'étais à plus d'un mille de Garrett-Park et de ses habitants. Je ne peux pas dire que pour quelqu'un comme moi, qui aime assez à se laisser gâter et à se faire servir, il y ait rien de bien délicieux dans ces visites à la campagne. Passe encore pour des gens mariés. En qualité de gens mariés, ils ont droit à une certaine considération. On peut parfois leur octroyer une chambre à coucher un peu plus grande qu'une niche à chien, et une glace qui ne leur fait pas une bouche de travers comme une attaque de paralysie. Mais nous autres célibataires, nous ne savons pas tous les ennuis et tous les désagréments qui nous attendent, quand nous avons le malheur de nous confier aux hasards d'une hospitalité rurale. Nous sommes relégués dans une mansarde, à la merci des rats, et exposés aux incursions des hirondelles ; nos ablations se font dans une cuvette fêlée, et nous sommes si éloignés de toute assistance humaine, que l'impulsion donnée à nos cordons de sonnettes va se perdre à la moitié de l'escalier.

Deux jours avant mon départ de Garrett-Park, une énorme souris s'empara de mon savon à barbe et l'emporta ; je vis cela de mes yeux sans trouver aucun moyen de résister à cette agression. Oh ! les misères d'un célibataire sont au-dessus de tout ce qu'on peut croire ! et ce qu'il y a de pis, c'est que sa position de célibataire semble lui enlever tout droit même à la compassion. Un célibataire peut faire ceci, un célibataire doit faire cela, cette place-ci sera toujours bonne pour un célibataire, un célibataire s'accommodera de cela, voilà les maximes que j'ai été accoutumé à entendre constamment répéter sans que personne y contredît jamais, pendant tout le cours de ma vie. À force de nous infliger un traitement et un régime par trop sans gêne, on a fini par s'en faire une habitude : cela va tout seul.

---

1. ↑ En anglais, *Mare* signifie une jument ; *maribus*, mot latin, aux mâles. Jeu de mot intraduisible.
2. ↑ Règle de Despautère sur les genres.

CHAPITRE IX

Je fus enchanté de me retrouver à Londres. Je me fis conduire d'abord à la maison de mon père dans Grosvenor-square. Toute la famille, c'est-à-dire ma mère et lui, était allée à H. et, malgré mon aversion pour la campagne, je crus pouvoir m'aventurer à aller jusque chez lady…, passer un ou deux jours. J'arrivai donc à H. C'est une habitation princière. Quel vestibule ! Quelle galerie ! Je trouvai ma mère au salon, admirant un portrait du feu roi. Elle s'appuyait sur le bras d'un grand jeune homme blond. « Henry, me dit-elle, en me présentant à lui, reconnaissez-vous votre ancien condisciple, lord George Clinton ?

— Certainement, dis-je (en réalité je ne me le rappelais pas du tout) ; et nous échangeâmes la poignée de main la plus cordiale du monde. Soit dit en passant, il n'y a pas de plus grande corvée, que d'être appelé à reconnaître des gens avec lesquels on a été au collège dix ans auparavant. D'abord, si vous n'avez pas été dans la même classe, c'est à peine si vous vous êtes connus et si vous vous êtes parlé. En second lieu, à supposer que vous ayez été dans la même classe, ce quelqu'un et vous, vous avez complètement changé de manière de voir depuis votre sortie du collège. En effet je n'ai jamais vu des camarades d'enfance se retrouver avec plaisir, après avoir conservé les mêmes goûts. Preuve évidente de la folie des gens qui envoient leurs fils à Eton et à Harrow pour y contracter des liaisons.

Clinton était à la veille de partir pour faire son tour d'Europe. Son intention était de rester un an à Paris et il était plein des rêves de bonheur qu'évoquait dans son esprit l'idée de voir cette ville. Nous passâmes toute la soirée ensemble, et nous prîmes un goût très-vif l'un pour l'autre. Longtemps avant d'aller me coucher, j'étais déjà gagné par la même passion que lui pour les aventures continentales et je lui avais à moitié promis de l'accompagner. Ma mère, lorsque je lui parlai de mes intentions

de voyage, fut d'abord au désespoir, mais peu à peu elle se réconcilia avec cette idée.

« Votre santé sera fortifiée par un air plus pur, me dit-elle, et votre prononciation française est encore loin d'être correcte. Prenez bien soin de vous, mon cher enfant, et surtout dès votre arrivée, prenez Coulon pour maître de danse. »

Mon père me donna sa bénédiction et un bon sur son banquier. En trois jours tous mes arrangements avec Clinton furent faits et le quatrième jour je retournai avec lui à Londres. De là nous partîmes pour Douvres, où nous nous embarquâmes, et pour la première fois de notre vie, nous dînâmes sur la terre française, étonnés de trouver si peu de différence entre les *deux* pays, et surpris surtout d'entendre jusqu'aux petits enfants parler si bien le français. En arrivant à Abbeville ce pauvre Clinton tomba malade. Nous fûmes obligés de nous arrêter pendant plusieurs jours dans cette abominable ville ; enfin, sur l'avis des médecins, Clinton retourna en Angleterre. Je revins avec lui jusqu'à Douvres, ensuite, impatient de ce retard, je ne pris de repos ni jour ni nuit que je ne fusse enfin arrivé à Paris.

Jeune, bien né, d'assez bonne mine, la bourse bien garnie, et ne me refusant aucune des jouissances qu'on peut se procurer avec de l'argent, j'entrai dans Paris avec le pouvoir et la volonté de jouir pleinement de ces *beaux jours* qui nous échappent, hélas, si vite !

CHAPITRE X

Je ne perdis pas de temps pour présenter mes lettres d'introduction, et je ne tardai pas à recevoir en échange des invitations pour des bals et des dîners. Paris regorgeait d'Anglais d'un meilleur acabit que ceux qui viennent d'habitude faire déborder ce réservoir du monde. Ma première invitation était pour un dîner chez lord et lady Bennington. Ils étaient du petit nombre d'Anglais reçus dans l'intimité des meilleures maisons de Paris.

En entrant à Paris j'avais résolu d'adopter un caractère ; car j'ai toujours été ambitieux par nature, et jaloux de me distinguer du reste du monde. Après avoir longtemps pensé au personnage que je jouerais, j'imaginai que rien ne serait mieux fait pour déplaire aux hommes et conséquemment pour plaire aux femmes, que de jouer le rôle d'un fat achevé. En conséquence, je me mis à porter les cheveux bouclés, j'eus soin de me vêtir tout bonnement avec une simplicité singulière (une personne du commun eût justement fait le contraire) et, affectant un air langoureux à l'excès, je me présentai pour mes débuts chez lord Bennington. La société était peu nombreuse et se composait par parties égales de Français et d'Anglais ; les premiers étaient tous d'anciens émigrés et l'on ne parlait qu'anglais pendant presque tout le temps.

Je fus placé à dîner, à côté de miss Paulding, jeune personne d'un certain âge, assez connue à Paris, très-élégante, causant beaucoup et enchantée d'elle-même. Elle avait pour voisin de l'autre côté, un jeune homme pâle, à l'air maladif, qui se nommait M. Aberton.

« Ah Dieu, dit miss Paulding, quelle jolie chaîne vous avez là, M. Aberton !

— Oh oui, répondit M. Aberton ; je pense qu'elle doit être jolie car je l'ai achetée chez Bréguet avec la montre. » (Les gens du commun achètent leur

opinion toute faite en même temps que le reste à l'étalage du marchand et règlent leur estime sur le prix de l'objet ou sur la mode.)

« Et vous, M. Pelham, me dit miss Paulding en se tournant vers moi, avez-vous déjà une montre de Bréguet ?

— Une montre ! m'écriai-je, pouvez-vous penser que je consente jamais à porter une montre ! Je ne connais rien d'aussi plébéien que cela ! Qui est-ce qui porte une montre ? les marchands qui passent neuf heures à leur comptoir et n'ont qu'une heure à consacrer à leur dîner ! ces gens-là ont besoin de savoir l'heure qu'il est ; mais nous ? pour un rendez-vous peut-être ; mais quand on reconnaît à un homme assez de mérite pour lui donner un rendez-vous, c'est bien le moins qu'on lui reconnaisse aussi le droit de se faire attendre. »

Ce mot fit ouvrir de grands yeux à miss Paulding ; quant à M. Aberton, il demeura bouche béante ! Une jolie Française qui était assise en face de moi (madame d'Anville) se mit à rire et se mêla aussitôt à notre conversation, dans laquelle, pendant tout le dîner, je jouai le même rôle.

Madame d'Anville était enchantée et miss Paulding étonnée. M. Aberton disait entre ses dents : le *fat !* et cet imbécile de lord Luscomb avait l'air de dire : quel faquin ! enfin tout le monde, même la vieille madame de G…, semblait me regarder comme un impertinent destiné à devenir bientôt la coqueluche universelle.

Quant à moi, j'étais fort satisfait de l'effet que j'avais produit ; je me retirai avant tout le monde, afin de laisser aux hommes le temps de dire du mal de moi. Quand les hommes disent du mal d'un autre homme, les femmes, pour entretenir la conversation et aussi par coquetterie, se croient obligées de prendre sa défense.

Le lendemain j'allai faire un tour aux Champs-Élysées.

Je me suis toujours piqué d'être bon cavalier, et mon cheval était le plus fringant et le plus beau de tout Paris. La première personne que je vis ce fut M^me^ d'Anville. Justement j'étais en train de ramener la bride à mon coursier et le vent se jouait à travers les longues boucles de mes cheveux ; je savais bien que je me présentais en ce moment avec tous mes avantages. Je lançai donc mon cheval vers son équipage, qu'elle fit arrêter

immédiatement, et je m'empressai de lui rendre mes devoirs et de lui faire ma cour.

« Je vais tantôt chez la duchesse D… me dit-elle, c'est son jour, y viendrez-vous ?

— Je ne la connais pas.

— Dites-moi le nom de votre hôtel et vous recevrez une invitation à dîner aujourd'hui.

— Je loge à l'hôtel de —, rue de Rivoli, pour le moment au second étage. L'année prochaine je suppose, grâce aux progrès ordinaires de la vie *d'un garçon*, je serai au troisième, car ici la personne et la bourse jouent à la bascule : quand l'une descend, l'autre monte. »

Nous causâmes environ un quart d'heure pendant lequel j'employai tous mes soins à faire comprendre à la jolie Française que j'avais reporté sur elle toute la bonne opinion que j'avais montrée la veille sur moi-même.

Comme je retournais chez moi, je rencontrai M. Aberton avec trois ou quatre de ses amis. Avec cette fine fleur de politesse particulière aux Anglais, ils tournèrent tous en même temps les yeux pour les fixer et les concentrer sur moi. « *N'importe*, dis-je en moi-même, ils faudra qu'ils soient diablement forts pour trouver quelque chose à redire à mon cheval ou à ma personne. »

CHAPITRE XI

Madame d'Anville tint sa promesse. L'invitation me fut exactement envoyée ; et à dix heures et demie je me fis conduire rue d'Anjou.

Les salons étaient remplis de monde. Lord Bennington se tenait près de la porte et à côté de lui j'aperçus mon vieil ami lord Vincent qui paraissait extrêmement *distrait ;* ils vinrent l'un et l'autre à ma rencontre en même temps. « Ne vous avisez pas, leur dis-je en moi-même, en voyant la démarche majestueuse de l'un et l'expression comique de la physionomie de l'autre, ne vous avisez pas (que vous veuillez jouer la tragédie ou la comédie) de trancher avec moi du Garrick. »

Je parlai d'abord à lord Bennington parce que je compris que j'en aurais plus tôt fini avec lui ; après quoi j'eus à essuyer, pendant un quart d'heure, le débordement de traits d'esprit que ce pauvre lord Vincent accumulait depuis plusieurs jours sans pouvoir s'en défaire. Je pris rendez-vous avec lui pour dîner le lendemain chez Véry, et je le plantai là pour me glisser jusqu'à madame d'Anville.

Elle était entourée d'hommes, et elle parlait à chacun d'eux avec cette vivacité qui est si gracieuse chez une Française et qui serait si vulgaire chez une Anglaise ; ses yeux n'étaient point dirigés de mon côté ; mais elle s'aperçut de ma présence, grâce à ce sens exquis que possèdent les coquettes. Aussitôt elle changea de place afin de me donner occasion de m'asseoir à côté d'elle. Je n'eus garde de perdre une aussi belle chance de gagner ses bonnes grâces et de perdre du même coup celles de toute la gent masculine qui l'entourait. Je me laissai tomber nonchalamment sur le siège qu'elle venait de laisser vide et je me mis à parler avec l'effronterie la plus imperturbable, et il faut le dire aussi, avec l'habileté la plus consommée. J'eus bien soin de ne dire que des choses fort agréables pour elle, mais en même temps très-déplaisantes pour son entourage. Wormwood lui-même n'eût pas mieux réussi. Ces messieurs partirent l'un après l'autre, et nous

restâmes seuls au milieu de la foule. Alors je changeai complètement de ton. Le sentiment succéda à la satire et l'abandon à l'afféterie. En un mot, j'étais si décidé à plaire que je ne pouvais manquer de réussir.

Ce fut là l'objet principal de ma soirée mais ce ne fut pas le seul. Il aurait fallu que je fusse bien dépourvu de cette faculté d'observation dont je me flattais particulièrement d'être doué, si je n'avais, pendant les trois heures que je restai chez madame D., noté tous les personnages marquants à quelque titre que ce fût, soit par le rang soit par un simple ruban. La duchesse était une jolie femme, blonde, d'une tournure élégante ; elle avait plutôt l'air d'une Anglaise que d'une Française. Lorsque je lui présentai mes hommages, elle était au bras d'un comte italien assez connu à Paris. Pauvre O…, j'ai appris depuis qu'il s'était marié. Il ne méritait pas un si grand malheur ! Sir Henry Millington se tenait auprès d'elle ; il était soigneusement empaqueté dans son habit et dans son gilet. Certainement il n'y a pas d'homme mieux ouaté dans toute l'Europe.

« Venez ici vous asseoir à côté de moi, Millington, lui cria la vieille lady Oldtown. J'ai une bonne histoire à vous conter sur le duc de… »

Sir Henry à grand peine fit décrire un quart de cercle à sa magnifique tête, et murmura quelques excuses. Le fait est que le pauvre homme n'était pas ce soir-là en état de s'asseoir ; il avait mis l'habit *à se tenir debout*. Lady Oldtown, Dieu merci, se console facilement. Elle ne tarda pas à remplacer le baronnet par un Allemand qui avait des moustaches superbes.

« Qui sont, dis-je à madame d'Anville, ces jolies demoiselles en blanc qui ont une conversation si animée avec M. Aberton et avec lord Luscombe ?

— Quoi ! me répondit-elle, il y a dix jours que vous êtes à Paris et vous n'avez pas encore été présenté aux demoiselles Carlton ? Permettez-moi de vous dire que votre réputation parmi vos compatriotes à Paris dépend uniquement de leur arrêt.

— Et de votre faveur, ajoutai-je,

— Ah ! dit-elle, vous devez être originaire de France, vous avez quelque chose de parisien. »

Je commençai par la remercier comme il convenait de ce compliment qui est le plus flatteur qu'on puisse faire à un Anglais. J'ajoutai : « Dites-moi

sincèrement quelle est l’opinion que vous avez conçue de mes compatriotes pendant votre séjour en Angleterre ?

— Je vous dirai, répondit madame d’Anville, qu’ils sont braves, honnêtes, généreux, mais à demi-barbares. »

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, je reçus une lettre de ma mère. « Mon cher Henry » ainsi commençait l'épître de ma tendre mère !

« Mon cher Henry,

« Vous voilà définitivement entré dans le monde ; je sais bien qu'à votre âge on ne suit guère les avis d'une mère, mais mon expérience peut ne pas vous être inutile. Voici quelques préceptes que je vous donne pour ce qu'ils valent et qui peuvent contribuer à votre instruction et à votre bonheur. J'espère d'abord que vous avez remis vos lettres d'introduction à l'ambassadeur, et que vous ne manquerez pas d'aller chez lui le plus souvent possible. Faites surtout votre cour à l'ambassadrice. C'est une charmante femme que tout le monde aime, et l'une des très-rares personnes de notre nation avec lesquelles on puisse être civil sans aucun risque. À propos de la civilité anglaise, vous vous êtes aperçu, j'espère, qu'il faut avoir d'autres manières avec les Français qu'avec les Anglais. Chez nous la moindre apparence de sensibilité ou d'enthousiasme, est un moyen certain d'attirer la moquerie ; mais en France vous pouvez vous hasarder à faire montre de quelque sensibilité. Soyez-en sûr, si vous affectez l'enthousiasme, ils vous feront passer pour un homme de génie et vous reconnaîtront par surcroît toutes les qualités du monde. En Angleterre, vous le savez, si l'on a l'air de désirer faire la connaissance d'un homme, c'est une raison pour qu'il vous batte froid, il s'imagine que vous en voulez à sa femme ou à ses dîners. En France au contraire vous ne perdez rien à être poli ; il ne se trouvera personne pour traiter votre civilité de présomption ou d'intrigue. Si la princesse de T… et la duchesse de D… vous invitent (ce qui ne peut manquer d'arriver sitôt que vous aurez remis vos lettres), allez chez elles deux ou trois fois par semaine, le soir, quand ce ne serait que pendant quelques minutes. Il est très-difficile de se faire admettre dans le

grand monde en France, mais quand vous y êtes entré, c'est votre faute si vous ne pénétrez pas jusqu'à l'intimité.

« Il y a beaucoup d'Anglais qui se font une sorte de scrupule de rendre visite le soir ; cette crainte est tout à fait déplacée. Les Français ne sont jamais honteux et embarrassés comme les Anglais, dont la personne, la famille et la maison ne sont jamais prêtes pour une visite, excepté quand tout est arrangé à l'avance pour une réception.

« Il ne faut pas vous figurer que ce que les Français appellent de l'aisance dans les manières soit la même chose que ce que nous appelons du même nom en Angleterre. Vous ne devez pas vous étendre sur votre fauteuil, ni mettre vos pieds sur les tabourets, ni, en un mot, vous oublier un seul instant quand vous causez avec une femme.

« Vous avez beaucoup entendu parler de la galanterie des dames françaises ; mais rappelez-vous qu'elles exigent d'un homme beaucoup plus d'attentions que les Anglaises et qu'après un mois d'une cour assidue un seul moment de négligence peut vous faire perdre le fruit de tous vos soins.

« Mon cher enfant, n'interprétez pas mal ces conseils ; il va sans dire que toutes vos *liaisons* seront purement platoniques.

« Votre père est retenu ici par la goutte, et il est d'une humour terriblement maussade, aussi j'évite autant que possible de le rencontrer ; j'ai dîné hier chez lady Roseville ; vous lui plaisez beaucoup, elle trouve vos manières excellentes. Elle dit qu'elle ne connaît personne qui puisse être (quand vous voulez vous en donner la peine) d'une originalité aussi brillante ni d'un aussi excellent ton que vous. Lord Vincent est, m'a-t-on dit, à Paris ; quoiqu'il soit fatigant avec son érudition et son latin, c'est un homme de beaucoup d'esprit et fort en vogue ; ne manquez pas de cultiver sa connaissance.

« Si vous êtes jamais embarrassé pour prendre une personne dont vous désirez gagner les bonnes grâces, il y a un moyen qui est infaillible, et que vous fournira la connaissance générale de l'espèce humaine : *la flatterie !* Il faut savoir en varier la qualité et la dose avec art et discernement ; mais c'est là une affaire de plus ou de moins, et en somme on la fait toujours accepter et l'on plaît. Seulement il ne faut jamais (ou du moins le plus rarement et possible) flatter quelqu'un en présence d'un tiers : en pareil cas

vous blessez les autres, et la personne même que vous voulez prendre pour dupe est toute honteuse du rôle que vous lui faites jouer.

« En général, les petits esprits ne sont occupés que des autres tout en ayant l'air de ne penser qu'à eux ; vous, au contraire, vous devez paraître exclusivement engoué de ceux qui vous entourent, et n'avoir pourtant aucune pensée qui ne se rapporte à vous-même. Un sot, mon cher Henry, se flatte lui-même ; un homme d'esprit flatte les sots.

« Dieu vous garde, mon cher enfant. Prenez bien soin de votre santé ; n'oubliez pas Coulon, et croyez à l'affection de votre mère.

« F. P… »

Comme je finissais de lire cette lettre et que je m'habillais pour le soir, la voiture de lord Vincent s'arrêta à ma porte. J'ai horreur de cette affectation que mettent certaines personnes à faire attendre les gens, et je sortis si vivement que je rencontrai le facétieux lord au milieu de l'escalier.

« Il fait un vent diabolique, lui dis-je quand nous fûmes installés dans sa voiture.

— Oui, me dit-il, mais le moraliste Horace nous enseigne qu'il y a des remèdes pour tous les maux,

Jam galeam[1] Pallas et ægida currusque parat,

c'est-à-dire que la providence qui nous envoie la brise nous donne en même temps un bon manteau et une voiture. »

Nous fûmes bientôt arrivés au Palais-Royal. Véry était rempli de monde. « Oh, voilà une société bien mêlée ! » dit lord Vincent qui en sa qualité de demi-libéral est un aristocrate fieffé ; et il se mit à promener ses regards sur les Anglais de toute espèce qui encombraient la salle.

C'était en effet une réunion un peu mélangée ; on y voyait des gentilshommes campagnards ; des jeunes gens sortant des universités, des officiers en demi-solde, des commis de la cité en frac militaire avec des moustaches : deux ou trois individus de meilleure mine, mais en réalité

moitié chevaliers d'industrie et moitié gentlemen ; tous, en un mot, offraient autant d'échantillons de cette tribu nomade qui s'en va répandre sur le continent le renom de la vieille Angleterre et la rendre ridicule.

« *Garçon, garçon !* criait un gros gentleman qui était avec deux autres personnes à une table voisine de la nôtre, *donnez-nous une sole frite pour un, et des pommes de terre pour trois !* »

« Hum ! dit lord Vincent, voilà des garçons qui vont avoir bonne opinion du goût des Anglais. Préférer les soles frites et les pommes de terre à tous les mets délicats que l'on peut commander ici, quelle perversion du goût ! c'est tout simplement préférer les poésies de Bloomfield à celles de Byron. La délicatesse du goût est une affaire de tempérament, et un homme qui en manque en cuisine doit en manquer aussi en littérature. Une sole frite et des pommes de terre ! Si j'avais écrit un livre dont le mérite consistât dans l'élégance, je me garderais bien de le montrer à un pareil homme. Mais par exemple il doit admirablement raisonner sur le *Cobbett's register* ou sur le « *faites vous-même votre bière*. »

— Vous avez bien raison, dis-je, mais qu'est-ce que nous allons commander ?

— *D'abord des huîtres d'Ostende*, dit lord Vincent en prenant la carte ; quant au reste, *deliberare utilia mora utilissima est*. »

Nous fûmes bientôt plongés dans tous les plaisirs et dans tous les ennuis d'un dîner.

« *Petimus*, dit lord Vincent en se servant d'un *poulet Austerlitz, petimus bene vivere, quod petis hic est*. »

Nous n'étions pourtant pas bien convaincus de la vérité de cette parole à la fin du dîner. Si la moitié des plats étaient bien conçus et bien réussis, l'autre moitié était mauvaise en proportion. Depuis longtemps Véry a cessé d'être le prince des restaurateurs. Les Anglais de bas étage qui y sont venus en foule ont fini par ruiner entièrement la place. Comment le garçon ou le cuisinier peut-il raisonnablement respecter des gens qui ne prennent pas de potage et qui commencent par le rôti ; qui ne savent pas distinguer le bon du mauvais ; qui mangent des rognons à dîner au lieu de les manger à déjeuner et qui tombent en extase devant une *sauce Robert* et des *pieds de cochon ;* qui ne peuvent pas dire du premier coup si le Beaune est de *première*

qualité, ou la *fricassée* faite avec un poulet de la veille ; qui ont mal à l'estomac quand ils ont mangé un champignon, et qui meurent d'une indigestion pour avoir avalé une *truffe ?* Ô Anglais ! Anglais ! Que ne restez vous chez vous et que ne mourez-vous dans votre propre maison, ou d'une apoplexie ou d'une indigestion de pudding !

Quand nous eûmes pris le café, il était plus de neuf heures, et lord Vincent avait affaire à l'ambassade à dix ; nous partîmes donc aussitôt.

« Que pensez-vous de Véry ? lui dis-je en sortant.

— Ce que je pense, répliqua-t-il, quand je me rappelle l'affreuse chaleur de cette salle où j'ai failli m'endormir, le temps énorme qu'on a mis à faire rôtir la bécasse, le chiffre éhonté de l'addition, je dis de Véry ce qu'Hamlet dit du monde : *Weary, stale, and unprofitable !* (Véry vieillit et n'est plus bon à rien) »

1. ↑ L'auteur anglais joue à la fois sur le mot anglais *gale* qui veut dire vent froid et sur le mot latin *galeam* (casque).

CHAPITRE XIII

Je me promenais par désœuvrement dans le Palais-Royal (que les Anglais, suivant un proverbe ridicule, appellent la capitale de Paris, quoiqu'en réalité on ne voie jamais s'y promener ni un Français distingué ni une Française qui se respecte). Curieux de voir la physionomie des petits cafés, j'entrai dans un estaminet de mauvaise mine, je pris un *Journal des théâtres* et je demandai de la limonade. À la table voisine de la mienne deux ou trois Français, d'un aspect peu recommandable, parlaient à haute voix de l'Angleterre et des Anglais. Leur attention ne tarda pas à se fixer sur moi.

Avez-vous jamais fait cette remarque ? Lorsque les gens sont disposés à ne pas vous trouver de leur goût, tout ce que vous pouvez faire les agace, l'action la plus innocente, le geste le plus inoffensif, s'il est en dehors de leurs coutumes et de leurs habitudes. À peine ma limonade eut-elle fait son apparition que je m'aperçus d'un mouvement de déplaisir croissant chez mes voisins de table. D'abord, on ne doit pas, comme vous pensez bien, boire de la limonade, en France, pendant l'hiver ; ensuite il y avait de ma part une sorte d'ostentation à me faire servir cet article qui est l'un des plus chers qu'on puisse demander. Par malheur je laissai échapper mon journal qui alla tomber sous la table des Français. Au lieu d'appeler le garçon, j'eus la sottise de me baisser moi-même pour le ramasser ; or il était justement sous le pied de l'un d'eux. Je le priai très-poliment de vouloir bien se déranger ; il ne me répondit pas. Avec la meilleure volonté du monde je ne pus m'empêcher de le pousser légèrement. À l'instant même il se leva de table en colère, et toute la société suivant son exemple fut aussitôt debout. La jambe offensée frappa trois fois le parquet et je fus immédiatement assailli d'une bordée d'injures inintelligibles. À cette époque j'étais très-peu accoutumé à la véhémence française, et absolument incapable de répondre aux invectives que je recevais.

Au lieu de répondre je me demandai aussitôt ce que j'avais de mieux à faire dans la circonstance. Si j'ai l'air de vouloir m'en aller, me disais-je, ils vont me prendre pour un couard, et ils m'insulteront dans la rue. Si je les défie, il faudra que je me batte avec des espèces de boutiquiers ; si je frappe celui d'entre eux qui crie le plus fort, il arrivera de deux choses l'une ; ou bien il se taira, ou bien il me demandera raison. Dans le premier cas, tout sera pour le mieux ; dans le second, eh bien ! j'aurai une meilleure excuse que maintenant pour me battre avec lui.

Ma résolution fut prise. Jamais de ma vie je ne m'étais senti moins en colère, et ce fut avec le plus grand calme et la plus parfaite tranquillité, que je l'interrompis au beau milieu de sa harangue par un coup de poing qui l'étendit par terre.

Il se releva à l'instant. « Sortons, dit-il à voix basse, on ne frappe pas impunément un Français ! »

À ce moment un Anglais qui était resté inaperçu dans un coin obscur du café, se leva et me prenant à l'écart :

« Monsieur, me dit-il, vous ne pouvez pas vous battre avec cet homme, c'est un petit marchand de la rue Saint-Honoré ; je l'ai vu de mes propres yeux à son comptoir ; souvenez-vous qu'un *bélier peut tuer un boucher*.

— Monsieur, lui dis-je, je vous remercie mille fois de vos renseignements. Quant à me battre, je le dois, et je vous donnerai, comme l'Irlandais, mes raisons après : peut-être voudrez-vous bien être mon second ?

— Avec plaisir, » me dit l'Anglais (un Français aurait dit : avec regret).

Nous sortîmes tous ensemble du café, mon compatriote leur demanda s'ils avaient l'intention d'aller chez l'armurier prendre des pistolets.

« Des pistolets ! dit le témoin du Français, nous ne nous battons qu'à l'épée.

— Non, non, dit mon nouvel ami, *on ne prend pas le lièvre au tambourin*. C'est nous qui sommes l'offensé, et c'est nous par conséquent qui avons le choix des armes. »

Par bonheur j'entendis cette discussion et je dis à mon second : « Des épées ou des pistolets c'est tout un pour moi, je me sers également bien des

deux, seulement faites vite. »

On choisit donc l'épée ; et on se procura promptement des armes. Les Français ne laissent jamais refroidir leurs querelles. Comme il faisait une nuit superbe et qu'on y voyait très-clair, nous nous rendîmes sur-le-champ au bois de Boulogne. Nous choisîmes un endroit écarté et qui devait être, je suppose, le rendez-vous ordinaire pour ce genre de rencontres. J'étais plein de confiance, car je me savais de première force à l'escrime. De plus, j'avais l'avantage du sang-froid, tandis que mon héroïque adversaire me paraissait fort ému. Nous croisâmes le fer, et il ne me fallut que quelques instants pour découvrir que j'avais entre les mains la vie de mon partenaire. « C'est bien, me dis-je, pour cette fois je veux être généreux. »

Le Français se fendit sur moi en désespéré. Je le désarmai, et ramassant aussitôt son épée je la lui présentai en lui disant :

« Je suis très-heureux maintenant, monsieur, de pouvoir vous offrir mes excuses. Serez-vous assez bon pour les considérer comme suffisantes ? Un homme qui ressent si vivement une injure doit savoir aussi la pardonner. »

Jamais Français résista-t-il à une phrase bien tournée ? Mon héros reçut son épée en s'inclinant profondément ; il avait les larmes aux yeux.

« Monsieur, me dit-il, vous m'avez vaincu deux fois. »

Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde et nous remontâmes, après force salutations, dans nos fiacres respectifs.

« Laissez-moi, dis-je, quand je me trouvai seul avec mon second, vous remercier cordialement de votre assistance ; et permettez que je cultive une connaissance qui est née sous d'aussi singuliers auspices. Je loge à l'hôtel de ***, rue de Rivoli, mon nom est Pelham ; le vôtre… ?

— Thornston, me répondit mon compatriote. J'ai hâte, monsieur, de profiter de votre offre et de faire une connaissance dont je suis très-honoré. »

Nous continuâmes ainsi à nous faire des politesses jusqu'à mon hôtel ; mon compagnon s'enveloppa alors dans son manteau, et repartit à pied pour se présenter (me dit-il d'un air mystérieux) à certain rendez-vous dans le faubourg Saint-Germain.

CHAPITRE XIV

Je ne connais pas de caractère plus difficile à décrire que celui de lord Vincent. Si je voulais imiter certains écrivains qui pensent que la meilleure manière de peindre le caractère d'un individu, c'est d'en saisir une particularité essentielle et de reproduire ce trait distinctif à chaque instant et en tout lieu, ma tâche serait plus facile. Je n'aurais qu'à présenter au lecteur un homme dont la conversation n'était que jeux de mots et citations, un mélange d'Yorick et de Partridge. Ce serait pourtant faire tort au caractère que je veux peindre. Il y avait des moments où lord Vincent, engagé sérieusement dans une discussion, ne laissait pas échapper un seul jeu de mots. Les citations n'arrivaient que comme des exemples d'une application sérieuse, et non comme les fantaisies d'un esprit bizarre. Il possédait une érudition très-variée et une mémoire d'une étendue et d'une fidélité surprenantes. C'était un critique sévère, et il avait un art tout particulier pour citer des passages de l'auteur qu'il analysait, à l'appui de ses observations. Semblable en cela à la plupart des hommes, s'il était d'une très-grande rigidité sur les principes en philosophie, il était en pratique d'une tolérance fort accommodante. L'inflexibilité et l'austérité de ses doctrines pouvaient le faire prendre pour un Caton ; ce qui ne l'empêchait pas d'être un véritable enfant, par sa facilité à céder au caprice du moment. Il aimait la méditation et les recherches, mais il aimait encore plus la joie et le plaisir. C'était à la fois le plus instructif et le plus gai des compagnons. Quand il se trouvait seul avec moi ou avec des gens qui me ressemblaient, son pédantisme prenait (plus ou moins car il était toujours pédant) la forme de la plaisanterie. Avec les *savants* et les *beaux-esprits*, il devenait grave, sévère et sarcastique. Il était plutôt porté à contredire qu'à appuyer les opinions ordinaires, et par cela même, entraîné trop souvent à émettre des paradoxes. Pourtant la solidité de ses raisonnements même les plus véhéments, et la force d'esprit qui lui permettait de ne penser que par lui-

même, éclataient dans toutes ses productions. Je n'ai jusqu'ici montré qu'une des faces de sa conversation. Dorénavant j'aurai assez souvent l'occasion de m'y appesantir et de la présenter de temps en temps au lecteur avec une physionomie plus grave.

Sous la surface de ce caractère, se cachait profondément une ambition inquiète ; peut-être, à cette époque, n'en avait-il pas lui-même conscience. Nous ne connaissons le secret de notre propre nature qu'avec le temps ; si nous sommes *sages*, il faut nous en savoir gré à nous-mêmes ; si nous sommes *grands*, il ne faut en savoir gré qu'à la fortune.

Ce fut cette connaissance que j'avais du caractère de lord Vincent qui décida de notre intimité. Je reconnaissais dans cet homme qui jusqu'alors s'essayait à jouer un rôle, une ressemblance avec moi-même ; lui de son côté, peut-être, vit que je n'étais pas seulement le petit-maître et l'homme de plaisir que je voulais paraître, quant à présent.

Lord Vincent était petit et sa tournure manquait d'élégance, mais il avait une physionomie pleine de finesse ; ses yeux étaient noirs, brillants, pénétrants ; son front haut et pensif corrigeait le sourire enjoué de sa bouche qui, sans cela, aurait donné à ses traits une trop grande expression de légèreté. Il n'était pas positivement mal mis, mais il dédaignait tous les artifices de la toilette, il était propre et cela lui suffisait. Voici quel était son costume habituel : un habit brun beaucoup trop grand pour lui, une cravate de couleur, un gilet à petits pois, un pantalon gris et des guêtres ; ajoutez à cela des gants de daim irréprochables, plus une grosse canne, et le portrait sera complet.

Les manières étaient polies ou rudes, familières ou hautaines, suivant son caprice. Il n'y avait rien de moins commun et rien de moins apprêté que sa tenue. Quel don rare, par parenthèse, que celui des bonnes manières ! cela ne se définit pas et cela ne se donne pas. Il vaut mieux pour un homme avoir reçu ce don, que de posséder richesse, beauté, talents ; s'il manque un peu d'esprit, ses manières y suppléeront et au delà ! Celui qui jouit de cet avantage inappréciable, c'est-à-dire qui sait plaire, pénétrer, persuader, suivant les circonstances, possède le secret le plus subtil des diplomates et des hommes d'État, et il ne lui faut qu'un coup de hasard, une occasion, pour devenir *grand*.

CHAPITRE XV

Il y avait réception chez M. de V. Vincent et moi étions les seuls Anglais invités. Comme l'hôtel de V. est dans la même rue que mon hôtel nous dînâmes ensemble chez moi, et nous nous rendîmes de là au ministère.

La société était raide et guindée comme elle l'est invariablement dans les réunions de ce genre. Aussi nous fûmes enchantés d'apercevoir M. d'A., connu pour son talent de la conversation et l'une des célébrités du moment comme écrivain ultra. Autour de lui s'étaient groupées plusieurs personnes dans un coin du salon.

Profitant de ce que nous connaissions cet aimable Français, nous nous joignîmes à ce petit groupe ; la conversation ne roulait que sur des sujets littéraires. Comme on faisait allusion à l'*Histoire de la littérature* par Schlegel et à la sévérité de ses jugements sur Helvétius et les philosophes de son école, nous en vînmes à discuter le mal qu'avaient pu faire les libres penseurs en philosophie.

« Pour ma part, dit Vincent, je ne puis pas deviner pourquoi dans des livres où il y a beaucoup de vérités et peu d'erreurs, beaucoup de bien et peu de mal, nous sommes portés à ne voir que le mal et l'erreur, à l'exclusion absolue des choses bonnes et vraies. Tous les hommes dont l'esprit est assez laborieux et assez pénétrant pour se plaire dans la lecture des recherches métaphysiques, sauront bien trier la paille du grain et l'erreur de la vérité. Ce sont les jeunes gens, les personnes légères et superficielles qui se laissent facilement égarer par l'erreur et qui sont incapables d'en discerner la fausseté ; mais dites-moi si ce sont les personnes légères, jeunes et superficielles qui lisent d'habitude les spéculations abstraites et subtiles des philosophes. Non, non. Ce qui fait du tort à la morale et à la vertu, ce sont les études mêmes que monsieur Schlegel recommande ; l'étude de la littérature elle-même, le théâtre, la

poésie, les nouvelles qui sont à la portée des esprits frivoles, voilà les vrais ennemis de la religion et du progrès moral.

— Eh quoi ! s'écria M. de G. (petit écrivain et grand lecteur de romans), n'allez-vous pas nous proposer de renoncer à notre littérature mondaine, nous interdire les romans, et nous faire brûler nos théâtres !

— Certes non, répliqua Vincent, et c'est précisément en cela que je diffère de certains écrivains modernes de votre propre pays, pour la plupart desquels je professe du reste une grande vénération. Je ne voudrais rien détruire de ce qui fait le charme et l'amusement de la vie, je voudrais seulement distinguer ce qui est pernicieux de ce qui est élégant ; s'il y avait un serpent parmi mes fleurs, je ne déracinerais pas pour cela mes fleurs mais je tuerais le serpent. Quels sont ceux à qui les fictions et la littérature font du tort ? nous l'avons vu, ce sont les esprits légers et superficiels. Quels sont ceux qui en retirent au contraire quelque profit ? les esprits qui ont de la mesure et du discernement ; qui en retire du plaisir ? tout le monde. Ne vaudrait-il pas mieux, dès lors, au lieu de priver quelques-uns d'un profit, tous d'un plaisir, en bannissant de notre Utopie la poésie et la fiction, corriger et élever les esprits qui trouvent le mal là où ils ne trouveraient que le bien s'ils étaient suffisamments instruits. Admettons avec Helvétius que tous les hommes naissent avec une dose égale de perfectibilité, ou contentons-nous de dire avec tous les autres métaphysiciens que l'éducation peut faire faire à l'esprit humain un progrès incalculable. Dans l'un comme dans l'autre cas, il est bien clair que nous pouvons répandre des notions vraies au lieu de notions fausses, et rendre les vérités communes aussi aisées à discerner et à adopter que les erreurs communes. Mais si nous arrivons à ce résultat, et vous m'accorderez qu'on peut facilement y atteindre, en commençant par nos enfants ; si nous fortifions leur esprit au lieu de l'affaiblir, si nous éclairons leur jugement au lieu de l'obscurcir, dès lors nous écartons les effets préjudiciables des fictions. Et, de même que nous avons appris à l'enfant à se servir d'un couteau sans se couper les doigts, nous lui apprenons à faire usage de la fiction sans que cela tourne à son préjudice. Quel est le philosophe qui a jamais eu à se repentir d'avoir lu les romans de Lesage ou d'avoir vu jouer les comédies de Molière ? Vous voyez bien, M. de G., que si je regarde la littérature mondaine (puisque tel est son nom) comme dangereuse pour les

gens superficiels, je ne m'en prends pas pour cela à la littérature elle-même mais seulement aux esprits superficiels.

— Je ne crois pas, dit M. d'A., la tâche aussi facile que vous le dites, et que vous puissiez rendre tous les hommes si savants.

— Non, répondit Vincent. Mais vous pouvez jusqu'à un certain point arriver à ce résultat chez les enfants. Si vous ne niez pas les prodigieux effets de l'éducation, vous êtes bien forcé d'admettre qu'elle doit au moins donner le sens commun, car si elle ne sert même pas à cela, elle ne sert à rien. Eh bien, le sens commun est juste ce qu'il faut pour distinguer le bien du mal, dans la vie comme dans les livres. Mais pour cela il ne faut pas que votre éducation se compose d'une leçon de sagesse en public et d'un exemple de folie dans le particulier ; il ne faut pas contrarier les effets du sens commun chez l'enfant en lui inculquant des préjugés ou en encourageant ses faiblesses ; il n'est pas nécessaire que votre enseignement le mène très-loin, pourvu qu'il le mette dans le droit chemin. Maintenant, pour ce qui est des fictions, vous ne devez pas commencer, comme on fait dans l'éducation moderne, par donner à l'enfant la maladie, quitte ensuite à lui administrer de l'eau chaude pour la chasser : vous ne devez pas lui mettre en mains la fiction avant de lui avoir donné un seul principe pour guider son jugement et l'éclairer à cet endroit, sinon voilà son esprit empoisonné à tout jamais et trop affaibli par l'abus qu'il en a fait, pour digérer l'antidote. Non ; fortifiez d'abord son intelligence par le secours de la raison, après vous amuserez son imagination avec la fiction. N'excitez point son imagination avec les mots de gloire et d'amour, avant d'avoir préparé son jugement à apprécier ce que c'est, en réalité, que la gloire et l'amour. Apprenez-lui, en un mot, à *réfléchir* avant de lui permettre de se livrer complètement au plaisir d'*imaginer*. »

Ici il y eut une pause. M. d'A. parut contrarié et ce pauvre M. de G. pensa que, d'une manière ou d'une autre, ses romans étaient en question. Pour l'apaiser, je tournai la conversation sur un sujet qui permettait quelques flatteries à l'endroit de l'amour-propre national ; peu à peu nous en vînmes à parler du peuple français.

« Jamais, dit Vincent, caractère ne fut plus souvent décrit et plus mal compris. Ainsi on vous a appelés superficiels. Je pense que de tous les peuples vous êtes le dernier qui méritiez ce reproche. Si nous prenons la

minorité, vos philosophes, vos mathématiciens, vos hommes de science sont consultés par ceux des autres pays, comme des autorités de premier ordre. Si nous prenons la majorité, l'accusation est encore plus mal fondée. Comparez chez vous la foule, gentilshommes ou plébéiens, avec la foule en Allemagne, en Italie, même en Angleterre, et j'avoue, en dépit de mes préventions nationales, que la comparaison sera infiniment en votre faveur. Le gentilhomme campagnard, l'homme de loi, le *petit-maître* anglais, sont des gens d'une nullité proverbiale ; leur réputation est faite à cet égard. Chez vous, les classes de la société qui correspondent à ces différentes catégories, ont de sérieuses notions de littérature et quelquefois même de science. Vos commerçants, vos domestiques, ont aussi l'esprit plus cultivé et plus exempt de préjugés que les Anglais de même condition. Le fait est que chez vous tout ce monde se pique d'être savant, et c'est la raison principale qui fait qu'on vous accuse d'être superficiels. Nous voyons chez vous l'homme à la mode et le *petit bourgeois* se donner des airs de philosophe et de critique ; et comme ils ne sont ni des Scaliger ni des Newton, nous oublions que nous avons affaires à des bourgeois ou à des petits-maîtres, et nous enveloppons du même coup tous vos philosophes et tous vos critiques dans le reproche qui ne devrait atteindre que les individus dont nous venons de parler : des petites gens.

« Nous autres Anglais, à la vérité, nous ne nous exposons pas à cela ; nos dandys, nos marchands, ne disent pas leur dernier mot sur la *philosophie* de l'esprit humain ni sur les *beaux-arts*. Et pourquoi cela ? Ce n'est pas qu'ils en sachent plus que leurs pareils en France, au contraire c'est qu'ils en savent moins.

— Vous faites plus que nous rendre justice sur ce point dit M. d'A., mais seriez-vous disposé à nous rendre justice à d'autres égards ? Vos compatriotes ont une propension marquée à nous accuser de manquer de cœur et de véritable sensibilité. Pensez-vous que cette accusation soit fondée ?

— Pas le moins du monde, répliqua Vincent. La même raison qui fait peser sur vous l'accusation de légèreté, me semble se représenter ici, c'est-à-dire cette vanité du boutiquier du Palais Royal, qui est générale dans votre pays, et qui vous porte à mettre en montre le plus d'étalage que vous pouvez. Vous affectez une grande cordialité, de l'enthousiasme même pour

les étrangers ; puis vous leur tournez le dos et vous les oubliez. Est-ce à dire que vous manquez de cœur ? Les Anglais ne montrent aucune cordialité, aucun enthousiasme aux étrangers, c'est vrai ; mais ils leur tournent tout aussi bien le dos, et les oublient tout aussi vite. La différence entre eux et vous c'est que vous êtes prévenants, et qu'ils ne le sont pas ; or si nous devons recevoir des étrangers, pourquoi ne pas être polis autant que possible avec eux ? Bien loin d'attribuer le désir de leur plaire à un manque de sincérité, je pense que cela est mille fois plus aimable et plus bienveillant que de leur témoigner à l'anglaise, en prenant un air morose et réservé, qu'ils n'ont rien à attendre de nous. Si je n'ai qu'une demi-lieue à faire avec un homme, pourquoi ne chercherais-je pas à la lui rendre aussi agréable que possible ? Si je préfère le bouder et l'envoyer à tous les diables, pourquoi me gonfler d'orgueil sous prétexte que j'ai conscience de ma valeur ? Pourquoi m'écrier : moi du moins j'ai bon cœur ? Ah ! monsieur d'A., puisque la bienveillance est inséparable de la moralité, il est clair qu'il faut être bienveillant dans les petites choses comme dans les grandes, et que l'homme qui s'efforce de rendre la vie agréable à ses semblables, ne fût-ce que pour un instant, vaut mieux que celui qui n'a pour eux que de l'indifférence ou pire encore, du mépris. Ainsi je suis loin de penser, au fond, que cette bienveillance et cet accueil facile soient incompatibles avec la sincérité en amitié. Au contraire, je ne sache pas que vous soyez (en ce qui concerne les mœurs de votre pays) moins bons amis, moins bons maris, ou moins bons pères, que nous.

— Oh ! m'écriai-je, vous vous oubliez, Vincent ! Est-ce qu'il peut y avoir des vertus domestiques ailleurs qu'auprès d'un feu de charbon de terre ? Les affections de famille ne sont-elles plus synonymes de *foyer domestique ?* Et peut-on trouver le foyer domestique ailleurs que dans la vieille Angleterre ?

— C'est vrai, dit Vincent, il est certainement impossible qu'un père et ses enfants s'aiment autant les uns les autres par un beau jour d'été aux Tuileries ou à Versailles, avec la musique, la danse et la douce brise, que s'ils étaient groupés dans une salle obscure dont le foyer enfumé est accaparé *par le bon père* et *la bonne mère*. Là en effet les pauvres petits enfants assis à l'autre bout de la table, chuchotent en grelotant et contiennent l'ardeur expansive de leurs sentiments naturels, de peur de faire

du bruit. Si bien que les idées de Croquemitaine et de foyer domestique, de verges et de cher papa deviennent inséparables dans leur esprit. »

Tout le monde rit, à cette sortie, et monsieur d'A. dit en se levant pour partir : « Très-bien, très-bien. Mylord, vos compatriotes sont de grands généralisateurs en philosophie ; ils ramènent toutes les actions humaines à deux grands critériums : la gaîté, pour eux, c'est la marque d'un esprit superficiel, et la bienveillance la preuve d'un cœur sans foi. »

CHAPITRE XVI

En arrivant à Paris j'avais pris un maître de français pour me perfectionner dans la prononciation parisienne. Ce brocanteur de pronoms s'appelait Margot. C'était un homme grand, solennel, d'une gravité imperturbable. Il n'aurait pas eu son pareil pour être croque-mort. Ses cheveux étaient d'un jaune pâle, et semblaient avoir emprunté quelque chose à la couleur bilieuse de son teint. Ce teint était d'un jaune de safran si foncé qu'on eût dit qu'il avait à sa disposition non pas un foie, mais dix pour lui fournir une jaunisse si riche en couleur. Il avait le front haut, étroit, et chauve. Ses pommettes étaient extrêmement proéminentes et ses joues si maigres que plus heureuses en cela que Pyrame et Thisbé séparés à jamais, elles pouvaient s'unir et s'embrasser en dedans sans obstacle. Sa face longue et pointue ressemblait à une pyramide renversée, et elle était garnie, de chaque côté, d'une paire de favoris misérables et mal nourris qui semblaient avoir peine à se soutenir au milieu de ces symptômes généraux d'atrophie et de décadence. Cette charmante physionomie servait de couronnement à un personnage si long, si droit, si ténébreux, qu'on eût dit un obélisque poitrinaire.

Mais le caractère distinctif de l'homme c'était cette gravité merveilleuse dont j'ai parlé. Il était impossible d'arracher à sa figure un sourire : autant aurait valu s'adresser aux pincettes. Il ne faudrait pas croire pour cela, que M. Margot fût le moins du monde un homme mélancolique. Il aimait la plaisanterie, le vin et les bons dîners, absolument comme aurait fait un homme gras ; on croyait voir une antithèse vivante quand on entendait une bonne histoire, ou un mot plaisant s'échapper gaillardement de cette grande bouche tordue ; c'était à la fois du pathos et du paradoxe, quelque chose comme la souris sortant de son trou dans la cathédrale d'Ely.

J'ai dit que cette gravité était le caractère principal de la physionomie de M. Margot ; je me trompais ; il avait deux autres traits tout aussi

caractéristiques : l'un était une admiration ardente pour les actions chevaleresques, l'autre une admiration ardente pour lui-même. Ce sont là des traits assez communs du caractère français ; mais en les poussant à l'extrême M. Margot sortait du commun. C'était le plus parfait modèle du *chevalier amoureux*, un mélange de Don Quichotte et de Lauzun. Quand il parlait du temps présent, il jetait toujours un regard sur le passé et racontait une anecdote sur Bayard. Quand il conjuguait un verbe, il s'arrêtait pour me dire que le verbe favori de ses élèves du sexe féminin était *je t'aime*.

Enfin il racontait, sur ses bonnes fortunes et sur les exploits de quelques autres personnes, des histoires qui, sans aucune exagération, étaient aussi longues et aussi peu substantielles que lui-même. Ses bonnes fortunes étaient du reste son thème favori. À l'entendre, on aurait pu croire que son visage en empruntant la finesse d'une aiguille à boussole, en avait emprunté aussi la vertu magnétique ! telle était la gentillesse et la modestie de M. Margot !

« C'est fort extraordinaire, me disait-il, fort extraordinaire ! car je n'ai guère le temps de m'occuper de ces sortes d'affaires ; ce n'est pas, monsieur, comme si j'avais des loisirs à consacrer à tous les petits préliminaires par lesquels on fait naître une *belle passion. Non, Monsieur*, je ne puix pas aller à l'église, au théâtre, aux Tuileries, pour goûter un instant de repos, que je ne sois *partout accablé* par ma bonne fortune. Je ne suis pas beau, Monsieur, du moins, pas très-beau ; il est vrai que j'ai de l'expression, un certain *air noble* (mon cousin germain, Monsieur, est le chevalier *de* Margot) et surtout de *l'âme* dans la physionomie. Les femmes aiment l'âme, Monsieur ; quand on a quelque chose d'intelligent et de spirituel, il n'en faut pas davantage pour leur plaire ; mais c'est égal, mes succès ont quelque chose de singulier !

— *Dame aussi, monsieur*, lui répondis-je, avec de la dignité, de l'expression et de l'âme, comment voulez-vous trouver une seule Française dont le cœur vous résiste ! Non, vous ne vous rendez pas justice. On a dit de César qu'il était grand sans effort ; à plus forte raison, M. Margot doit-il être heureux sans se donner de mal.

— Ah ! Monsieur, reprit le Français, de qui l'on pouvait dire :

Aussi faible, aussi grave et sérieux sans doute
Que le vieux Lanesbro dansant avec la goutte,

ah ! monsieur, il y a dans vos remarques une profondeur et une vérité dignes de Montaigne. Comme il est impossible de se rendre compte des caprices d'une femme, il est conséquemment impossible d'analyser le mérite qu'elles trouvent en nous. Mais, Monsieur, tenez, dans la maison que j'habite, il y a une dame anglaise, *en pension ;* eh bien, Monsieur, vous devinez le reste ! elle a pris un caprice pour moi, et cette nuit même elle doit m'introduire dans son appartement. Elle est très-jolie. — *Ah ! qu'elle est belle ! une jolie petite bouche, une denture éblouissante, un nez tout à fait grec, enfin un vrai bouton de rose !* »

Je témoignai à M. Margot combien j'étais jaloux de sa bonne fortune ; il s'étendit longuement sur ce sujet et s'en alla. Un instant après Vincent entra : « J'ai une invitation à dîner pour nous deux, aujourd'hui, me dit-il, voulez, vous venir ?

— Très-volontiers, lui répondis-je, mais quelle est la personne qui nous fait cet honneur ?

— Madame Laurent, répondit Vincent, une de ces dames qu'on ne trouve qu'à Paris, et qui vivent de tout autre chose que de leurs revenus. Elle tient une table passable, fréquentée par des Russes, des Polonais, des Autrichiens et des Français désœuvrés :

Peregrinæ gentis amœnum hospitium.

Jusqu'ici elle n'a pas eu le bonheur de faire la connaissance d'un seul Anglais (cependant elle a en pension une de nos compatriotes) et (comme elle a le désir de faire fortune le plus vite possible) elle est très-jalouse d'avoir l'honneur de faire notre connaissance. On lui a parlé fort avantageusement de notre fortune et de notre sagesse, et elle se flatte de voir en nous les Grandes-Indes en personne. À dire le vrai, une Française pense qu'elle ne doit jamais renoncer à faire fortune, tant qu'il y a quelque riche imbécile dans le monde,

Stultitiam patiuntur opes ;

voilà son espoir ; et

Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus,

voilà sa devise.

— Madame Laurent, répétai-je, mais c'est le nom de l'hôtesse de M. Margot, j'en suis sûr.

— J'espère que non, s'écria Vincent, dans l'intérêt de notre dîner. Car la mine de ce Monsieur ne fait guère honneur à la cuisine de son hôtesse :

En faisant bonne chère on devrait être gras.

— Après tout, dis-je, nous pouvons toujours essayer de la bonne dame pour une fois. Je suis curieux de voir une compatriote à nous, celle probablement dont vous parliez, et que M. Margot m'a peinte sous les plus brillantes couleurs. De plus, elle s'est prise d'un violent caprice pour mon solennel précepteur. Que pensez-vous de cela, Vincent ?

— Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, me dit-il, la dame n'a qu'à dire comme le moraliste :

Amour, vertu, valeur, amitié, dons charmants !
Tout cela pêle-mêle, avec ces ossements
Est enfoui. La tombe a des beautés étranges ! »

Je répondis par quelques calembours et nous allâmes faire un tour aux Tuileries pour gagner de l'appétit, avant de paraître au dîner de madame Laurent.

À cinq heures et demie, nous nous rendions à l'endroit indiqué. Madame Laurent nous reçut avec des marques non équivoques de satisfaction, et nous présenta immédiatement à la dame anglaise. C'était une jolie blonde à

la mine éveillée, dont les yeux et la bouche annonçaient, à ne s'y pas tromper, plus de gaîté que d'honnêteté, et plus d'esprit que de sincérité.

Monsieur Margot ne tarda pas à faire son entrée. Quoiqu'il dût être très-surpris de me voir, il ne laissa paraître aucune jalousie de nos attentions pour son *inamorata*. Certes, le brave Monsieur était beaucoup trop satisfait de lui-même pour être tourmenté de ces soupçons auxquels sont sujets les amoureux peu favorisés. Je m'assis à table à côté de la jolie Anglaise qui s'appelait Green.

« Monsieur Margot, lui dis-je, m'a souvent parlé de vous avant que j'eusse le plaisir de me convaincre par moi-même qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les sentiments que vous lui inspirez.

— Ah ! s'écria mistress Green avec un malin sourire, vous connaissez donc M. Margot ?

— J'ai cet honneur, lui dis-je, je reçois de lui tous les matins des leçons d'amour et de prononciation ; et il enseigne l'un et l'autre à merveille. »

Mistress Green se mit à éclater de rire.

« *Ah ! le pauvre professeur*, s'écria-t-elle, quel être ridicule !

— Il me raconte, dis-je gravement, qu'il est accablé de *bonnes fortunes*, peut-être même se flatte-t-il que vous n'êtes pas tout à fait insensible à ses hommages.

— Dites-moi, monsieur Pelham, me dit la blonde mistress Green, pouvez-vous passer ce soir par cette rue à minuit et demi ?

— Je m'arrangerai pour cela, lui répondis-je quelque peu surpris de cette question.

— Eh bien ! n'y manquez pas, me dit-elle, et maintenant parlons de la vieille Angleterre. »

En sortant je racontai à Vincent l'histoire de mon rendez-vous.

« Quoi ! dit-il, Monsieur Margot éclipsé ? c'est impossible !

— Vous avez raison, répliquai-je, aussi n'ai-je pas cet espoir ; il doit y avoir là-dessous quelque bonne plaisanterie dont nous pouvons bien nous donner le spectacle.

— J'y consens de tout mon cœur, répondit Vincent ; en attendant, allons chez la duchesse de G***. »

J'y consentis et nous nous fîmes conduire rue de…

La duchesse de G*** était un magnifique spécimen des personnages de l'ancien régime, grande, majestueuse, des cheveux gris crêpés qui étaient bien à elle, coiffée d'un bonnet haut de forme, en blonde du plus bel éclat. Elle avait été de la première émigration, et elle avait passé quelques mois chez ma mère qu'elle faisait profession de placer au rang de ses meilleures amies. La duchesse offrait au plus haut degré ce singulier *mélange* d'ostentation et d'ignorance si particulier aux anti-révolutionnaires. Elle était femme à parler de la dernière tragédie avec le ton emphatique d'un connaisseur, et immédiatement vous demandait, comme Marie-Antoinette, pourquoi le pauvre peuple demandait du pain à grands cris, quand il pouvait acheter de si jolies petites brioches à deux sous ?

« Pour vous donner une idée des Irlandais, disait-elle un jour à une marquise très-questionneuse, sachez que ce sont des gens qui aiment mieux les pommes de terre que le mouton ! »

Ses soirées étaient des plus agréables. Elle réunissait tout ce qu'il y avait d'hommes remarquables par leur nom ou leur talent dans le parti ultra, et elle avait la prétention d'être un Mécène en jupons ; mathématiciens, romanciers, poètes, naturalistes, tout le monde y trouvait la porte ouverte à deux battants, et elle causait avec chaque personne d'un ton d'aisance parfaite, sans jamais être prise au dépourvu.

On venait précisément de jouer une pièce nouvelle et la conversation après quelques oscillations préliminaires roula sur ce sujet.

« Vous voyez, nous dit la duchesse, que si vous avez des auteurs, nous avons des acteurs. À quoi cela vous sert-il de nous vanter votre Shakspeare, si votre Liseton, avec tout son mérite, ne peut être comparé à notre Talma ?

— Pourtant, dis-je, en conservant ma gravité avec un aplomb qui faillit faire éclater Vincent et quelques autres Anglais, madame avouera qu'il existe une ressemblance frappante entre ces deux personnes pour la figure, et pour la sublimité du jeu.

— *Pour ça, j'en conviens*, répliqua cette excellente duchesse qui rappelait si bien quelque personnage de la *Critique de l'École des femmes,*

mais cependant Liseton n'a pas la nature, l'âme, la grandeur de Talma.

— Voulez-vous dire cela que nous n'avons pas d'acteurs de talent ? dit Vincent.

— Mais non, *dans le genre comique, par exemple, Kean votre bouffon met dix fois plus d'esprit et de drôlerie dans ses rôles que La Porte*.

— L'impartialité et la profondeur du jugement de madame n'admettent pas de réplique sur ce point, lui dis-je ; mais que pense-t-elle de l'état actuel de notre littérature dramatique ?

— Ah ! répliqua la duchesse, vous avez de grands poètes ; mais quand ils veulent écrire pour la scène ils ne font rien de bon ; la pièce de Rob-Roy de votre Walter Scott est bien inférieure à son roman.

— C'est un grand malheur, dis-je, que Byron n'ait pas voulu mettre son Childe Harold en tragédie ; il a tant *d'énergie, d'action, de variété !*

— C'est bien vrai, reprit la duchesse avec un soupir, mais la tragédie, après tout, n'a été bien comprise qu'en France ; nous seuls l'avons poussée jusqu'à la perfection.

— Pourtant, dis-je, Goldoni a écrit quelques bonnes tragédies.

— C'est possible ! dit-elle, mais une rose ne fait pas un jardin. »

Et satisfaite de cette observation, la *femme savante* se tourna vers un voyageur célèbre et entama avec lui la question du passage du Pôle Nord.

Il y avait là un ou deux Anglais de mérite ; Vincent et moi nous allâmes les rejoindre.

« Vous êtes-vous trouvé avec le prince de Perse ? me dit sir George Lynton ; c'est un homme de beaucoup de talent et très-désireux de s'instruire. Il a l'intention de publier ses observations sur Paris ; je suppose que nous aurons là un admirable complément aux Lettres Persanes de Montesquieu !

— Je le voudrais bien, dit Vincent, il n'y a pas de meilleures satires des pays civilisés que les observations des visiteurs moins avancés. Au contraire les voyageurs civilisés, en nous décrivant les mœurs des sauvages, au lieu de nous faire concevoir du mépris pour les gens qu'ils visitent, font tomber la satire sur les visiteurs mêmes. Tacite n'aurait pas pu imaginer une satire

plus belle et plus noble de la dépravation de Rome, que celle qu'il laisse entrevoir dans son traité de la simplicité des peuples Germains.

— Quel est, dit monsieur d'E. (*un intelligent ci-devant*), votre écrivain politique le plus estimé ?

— Cela est difficile à dire, répondit Vincent ; autant de partis différents, autant d'idoles ; mais je pense que je puis m'aventurer à nommer Bolingbroke comme l'un des plus populaires. On aurait peine à trouver un nom plus souvent cité et discuté que le sien. Cependant ce n'est pas par leur valeur politique que se recommandent surtout ses écrits politiques ; ils renferment des sentiments élevés, et des vérités de premier ordre semées çà et là. Mais il écrivait à une époque où la législation, fort débattue, était assez mal entendue, et considérée plutôt comme un admirable expédient du moment que comme une œuvre parfaite en elle-même. La vie de Bolingbroke est plus instructive que ses écrits ; et l'auteur qui nous donnera une biographie complète et impartiale de cet homme extraordinaire, comblera une des plus importantes lacunes de la littérature philosophique et politique de l'Angleterre.

— Il me semble, dit monsieur d'E., que ce qui manque surtout à votre littérature, ce sont les biographies ; n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Sans aucun doute ! répondit Vincent, nous ne possédons pas un seul ouvrage qui puisse être considéré comme un modèle de biographie (si ce n'est peut-être la vie de Cicéron par Middleton). Ici se présente une remarque que j'ai souvent faite en comparant nos philosophes avec les vôtres. Vous excellez dans les biographies, les mémoires, la comédie, les observations satiriques sur certaines classes de la société, les aphorismes ingénieux ; mais vous êtes plutôt portés à considérer l'homme dans ses rapports avec la société, et à étudier les divers mouvements de l'activité humaine, qu'à vous plonger dans la contemplation des opérations abstraites et métaphysiques de l'esprit. Nos écrivains, au contraire, se complaisent davantage dans les spéculations abstraites ; ils aiment à considérer l'homme isolé, à le regarder penser quand il est seul dans sa chambre, tandis que vous, vous aimez mieux le voir agir dans le monde au milieu de la foule.

— Il faut avouer, dit M. d'E., que s'il en est ainsi, à supposer que vos philosophes soient plus profonds, les nôtres sont plus utiles. »

Vincent ne répondit pas.

« Mais, dit sir George Lynton, en ce sens même vos philosophes auraient le dessous car, comme leurs maximes sont moins généralement applicables, il en résulte qu'elles sont moins utiles. Les ouvrages qui traitent de l'homme dans ses relations avec la société ne peuvent être absolument applicables qu'autant que dure le genre de relations sociales dont ils traitent. Par exemple, le théâtre fait la satire d'une certaine classe d'individus : eh bien, quelle que soit la profondeur des réflexions, et l'exactitude des détails satiriques, cette critique devient nécessairement surannée quand la classe d'individus contre lesquels elle était dirigée devient surannée elle-même ; tel pamphlet politique qui convient parfaitement sous certain gouvernement, sera absurde sous un autre ; tel roman qui dépeint exactement l'époque actuelle, paraîtra étrange et bizarre à la génération suivante. De même les ouvrages qui traitent de l'homme dans sa vie de relation et non de l'homme en *lui-même*, ne sont populaires qu'à l'époque et même dans le pays où ils ont pris naissance. Tandis que, d'un autre côté, les ouvrages qui traitent de l'homme en lui-même, qui saisissent, dévoilent, analysent l'esprit humain, le montrent tel qu'il est, ceux-là, qu'ils parlent des anciens ou des modernes, des sauvages ou des Européens, seront évidemment applicables et par conséquent utiles, à toutes les natures et dans tous les temps. Celui qui découvre la circulation du sang, comme celui qui découvre l'origine des idées, sera un philosophe pour quiconque a des idées, ou des veines. Au contraire celui qui se contente de décrire minutieusement les mœurs d'un seul pays, ou les actions d'une seule personne, n'est que le philosophe d'un pays, d'une époque. Si vous voulez bien, Monsieur d'E., m'accorder cela, vous verrez peut-être, que les philosophes qui traitent de l'homme dans la vie de relation ne sont pas aussi utiles, parce que leurs œuvres sont plus passagères et plus variables. »

J'étais quelque peu fatigué de cette conversation, et quoiqu'il ne fût pas encore minuit je pris le prétexte de mon rendez-vous pour me retirer. Je me dirigeai donc vers la maison de madame Laurent.

« Je suppose, dis-je à Vincent, que vous ne voulez pas quitter cette discussion.

— Pardonnez-moi, dit-il, pour un homme de sens, le plaisir est presque aussi profitable que la métaphysique. *Allons !* »

CHAPITRE XVII

Nous nous dirigeâmes vers la rue où demeurait madame Laurent. En attendant, chers lecteurs, permettez que je cesse un instant de parler de moi, pour vous présenter mon ami Monsieur Margot dont toutes les aventures me furent racontées plus tard en détail par mistress Green qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

À l'heure convenue, il frappa à la porte de ma blonde compatriote, et fut introduit avec précaution. Il était vêtu d'une robe de chambre vert de mer, en soie ; et avec son corps long, maigre, efflanqué, il avait plutôt l'air d'un brochet mort d'inanition, que d'un être humain.

« Madame, dit-il d'un air solennel, permettez que je vous offre mes remercîments les plus sincères pour l'honneur que vous m'avez fait. Vous me voyez à vos pieds. » Et ce disant le maigre amoureux mit gravement un genou à terre.

« Relevez-vous, Monsieur, lui dit mistress Green. J'avoue que vous avez su toucher mon cœur ; mais ce n'est pas tout. Vous venez de me montrer que vous étiez digne de la bonne opinion que j'ai conçue de vous. Ce n'est pas, monsieur Margot, votre personne qui me touche. Non ! ce sont vos sentiments nobles et chevaleresques. Prouvez-moi qu'ils sont sincères, et vous pourrez tout attendre de mon admiration.

— Quelle preuve vous faut-il, madame ? dit M. Margot en se relevant et en ramenant avec grâce les plis de sa robe de chambre vert de mer autour de sa taille.

— Par votre courage, votre dévouement et votre galanterie ! je n'en demande qu'une preuve, et vous pouvez me la donner à l'instant. Vous vous souvenez, Monsieur, qu'un jour, dans les temps romanesques, une dame lança son gant dans la cage d'un lion, et dit à son amant de le lui rapporter. Monsieur Margot, l'épreuve à laquelle je veux vous soumettre est moins

sévère, regardez (et mistress Green ouvrit la fenêtre). Regardez, je lance mon gant dans la rue, descendez me le chercher.

— Vos ordres sont des lois pour moi, dit le romanesque Margot, j'y cours à l'instant. » À ces mots, il se dirigea vers la porte.

« Arrêtez, monsieur ! dit la dame, ce n'est pas ainsi que vous devez descendre, il faut que vous sortiez par le même chemin que mon gant, par la fenêtre.

— Par la fenêtre, madame ! dit M. Margot, avec un étonnement solennel, c'est impossible ; cet appartement est au troisième étage, et je me briserais en mille pièces.

— Pas le moins du monde, répondit la dame. Dans le coin de cette chambre il y a un panier auquel (assurée d'avance de votre résolution) j'ai eu le soin d'attacher une corde ; c'est dans ce panier que vous descendrez. Voyez, monsieur, quels expédients peut suggérer un amour plein de prévoyance !

— H-e-m ! dit lentement M. Margot, qui ne goûtait pas du tout cette façon de descendre, mais la corde peut se rompre, ou bien votre main peut la laisser échapper.

— Touchez la corde, pour lever vos doutes ; et puis, pouvez-vous croire que mon affection ne me fera pas prendre deux fois plus de soin de votre personne que je n'en prendrais de moi-même ? Fi ! ingrat Monsieur Margot, fi ! »

Le mélancolique chevalier jeta un regard rechigné sur le panier. « Madame, dit-il, j'avoue que j'éprouve une certaine aversion pour le plan que vous me proposez : permettez que je prenne l'escalier, qui est le chemin le plus usité ; votre gant sera tout aussi bien ramassé par votre amant, qu'il sorte par la porte ou par… la fenêtre. C'est seulement, madame, lorsque les moyens ordinaires nous font défaut que nous devons recourir aux moyens extraordinaires.

— Sortez, Monsieur ! s'écria mistress Green, sortez ! je vois clairement que toute votre chevalerie n'est que vantardise ! Sotte que j'étais, de vous aimer comme je le faisais ! sotte que j'étais de croire trouver un héros là où je ne vois maintenant qu'un…

— Arrêtez, madame, je vais vous obéir, mon cœur est ferme, faites bien attention à la corde !

— Galant Monsieur Margot ! » s'écria la dame, et elle alla dans sa chambre à coucher appeler sa femme de chambre à son aide. La corde était d'une grosseur très-rassurante et le panier avait des dimensions énormes. On le fixa à la corde par un fort crochet et l'on commença à le descendre.

« J'y vais, madame, dit M. Margot en prenant la corde, mais c'est réellement là un exploit fort dangereux.

— Allez, monsieur, et que saint Louis vous protège !

— Arrêtez ! dit M. Margot, laissez-moi mettre mon habit ; la nuit est froide et ma robe de chambre est très-légère.

— Nenni, nenni, mon chevalier, reprit la dame. Je vous aime ainsi vêtu ! Cela vous donne un air de grâce et de dignité tout à fait enchanteur !

— Oui, mais je mourrai de froid, madame, dit M. Margot vivement.

— Bast ! répondit l'Anglaise, quel est le chevalier qui a jamais craint d'attraper un rhume ? Du reste, vous vous trompez ; la nuit est chaude, et puis vous êtes si bien en robe de chambre !

— Dites-vous vrai ? s'écria le vaniteux Margot avec un air de satisfaction indicible ; si cela est ainsi, n'y pensons plus ; mais je pourrai rentrer par la porte ?

— Oui, répondit la dame ; vous voyez que je n'en demande pas trop à votre dévouement ; allons, entrez !

— Tenez ! m'y voilà ! » dit le maître de français, en introduisant son corps dans le panier qui commença aussitôt à descendre.

À cette heure avancée, la rue était vide et il n'y avait point de ronde de police. Le mouchoir de la dame s'agitait en signe d'encouragement et de triomphe. Lorsque le panier fut arrivé à une vingtaine de pieds du sol, mistress Green cria à son amant qui n'avait cessé de tenir tourné vers elle son visage sérieux et doucement mélancolique :

« Voyez, voyez, monsieur, là, tout près de vous. »

L'amant se retourna aussi rapidement que le permettait la solennité de ses manières. À cet instant la fenêtre se referma, la lumière s'éteignit, et le

panier resta immobile. Voilà donc M. Margot debout dans son panier, et le panier suspendu immobile dans les airs.

Quelles furent exactement les réflexions de M. Margot dans cette situation, c'est ce que je ne saurais dire, attendu qu'il ne m'en a jamais fait confidence. Mais au bout d'une heure environ, Vincent et moi qui nous étions attardés en route, nous vîmes en arrivant dans la rue, à la lueur d'un réverbère, un corps opaque accolé au mur de la maison de Madame Laurent, à une hauteur d'environ vingt pieds au-dessus du sol.

Nous pressions le pas pour voir ce que c'était, lorsqu'une voix triste et monotone, que je connaissais bien, nous interpella en ces termes :

« Pour l'amour de Dieu, messieurs, venez à mon secours. Je suis victime de la méchanceté d'une femme perfide, et je m'attends à tout moment à être précipité sur le sol.

— Grands dieux ! dis-je, mais ce ne peut être que la voix de M. Margot. Que faites-vous donc là ?

— Je gèle, répondit M. Margot d'un ton dolent et en grelotant.

— Mais dans quoi êtes-vous là ? car je ne vois qu'une masse noire.

— Je suis dans un panier, répliqua M. Margot, et je vous serais bien obligé si vous m'aidiez à en sortir.

— Bien volontiers, dit Vincent (car pour moi j'avais une envie de rire qui me coupait la parole). Vous avez mis là votre *château Margot* dans un cellier bien froid. Mais vous voulez qu'on vous délivre, c'est plus aisé à dire qu'à faire. Comment ferons-nous pour vous décrocher de là ?

— Ah ! répliqua M. Margot, en effet, comment faire ? Il y a pour sûr, dans la loge du portier, une échelle assez longue pour atteindre jusqu'ici ; seulement, pensez quelles gorges chaudes ce portier fera de moi. Cela va se savoir, je serai tympanisé, messieurs, je serai tympanisé et ce qui est pis, je perdrai mes élèves !

— Mon bon ami, lui dis-je, il vaut mieux pour vous perdre vos élèves que la vie. D'ailleurs le jour ne tardera pas à paraître, et alors, au lieu d'être un objet de risée pour votre portier seulement, vous deviendrez un objet de risée pour toute la rue. »

M. Margot poussa un gémissement. « Allons, mes amis, dit-il, apportez l'échelle. Oh ! la diablesse ! Comment ai-je pu être assez sot ? »

Tandis que M. Margot exhalait son chagrin en plaintes inarticulées, nous entrâmes dans la loge, nous fîmes lever le portier, nous le mîmes au courant de l'*accident*, et nous revînmes avec l'échelle. Cependant un œil vigilant avait observé nos démarches ; la fenêtre s'était rouverte si doucement que personne ne s'en était aperçu. Le portier qui était un joyeux compère, avec une bonne figure, se tint en bas avec sa lanterne tandis que nous dressions l'échelle qui arrivait juste à la hauteur du panier.

Le chevalier nous regardait faire avec beaucoup d'attention, et nous pûmes alors, à la lueur de la lanterne, voir en plein sa ridicule figure. Ses dents claquaient, et le froid, joint à l'inquiétude, donnait à sa figure desséchée quelque chose de sévère et de solennel. La nuit était froide, et, à chaque instant, un courant d'air glacé s'engouffrait dans la robe de chambre vert de mer, la retroussait et la relevait, comme par dérision, par-dessus la tête du misérable. À chaque instant la brise moqueuse jouait avec la robe de chambre ; le panier était d'un accès difficile ; le contenu du panier s'agitait beaucoup sans arriver à grand'chose. Pour toutes ces raisons, le sauvetage de M. Margot fut un travail long et difficile, quand il fallut le transborder du panier à l'échelle. À la fin il parvint à allonger une longue jambe toute tremblante.

« Dieu soit loué ! » s'écria le pieux professeur, mais il se hâtait trop de chanter victoire. M. Margot stupéfait sentit le panier s'élever à cinq pieds au-dessus de l'échelle, emportant son prisonnier une jambe en l'air ; on eût dit un ballon avec son drapeau.

L'ascension avait été si rapide que M. Margot n'avait pas eu le temps de pousser une exclamation. Quand il put réfléchir aux conséquences de ce nouvel incident, il dit d'un ton lamentable et plein de pensers amers : « A-t-on jamais vu chose pareille ? c'est bien désagréable, — encore si je pouvais rentrer ma jambe dans le panier ou en sortir mon corps ! »

Nous nous tordions de rire ; il nous était impossible de faire aucun commentaire sur l'ascension imprévue du langoureux M. Margot, lorsque subitement le panier redescendit avec tant de force que du coup la lanterne

tomba des mains du portier. En même temps le professeur fut précipité à terre si lourdement qu'on entendit craquer ses os.

« Mon Dieu ! dit-il, c'est fait de moi ! Je vous prends à témoin qu'on m'assassine. »

Nous le tirâmes du panier et nous le conduisîmes dans la loge du portier. Mais les malheurs de M. Margot n'étaient pas finis. La chambre était remplie de monde. Il y avait madame Laurent, le comte allemand, à qui le professeur apprenait le français, le vicomte français à qui il apprenait l'allemand ; il y avait là tous les pensionnaires de la maison, les dames aux dépens desquelles il se vantait, les hommes à qui il se vantait. Don Juan, en enfer, n'est pas exposé à faire de plus fâcheuses rencontres, parmi ses anciennes connaissances !

« Quoi ! s'écrièrent-ils tous ensemble, Monsieur Margot, est-ce vous qui nous avez ainsi effrayés ? nous croyions la maison attaquée. Le général russe est en train de charger ses pistolets ; c'est bien heureux pour vous que vous n'ayez pas jugé à propos de rester plus longtemps dans cette situation. Dites-nous, monsieur, s'il vous plaît, qu'est-ce qui a pu vous donner l'idée de vous montrer ainsi en public, vêtu d'une simple robe de chambre, par une nuit si froide ? n'avez-vous pas de honte ?… »

On en jeta bien d'autres à la tête du pauvre professeur, qui se tenait là, tout transi. Il tournait ses yeux à droite et à gauche, les portant de l'un à l'autre, à mesure qu'une exclamation partait d'un des points de la chambre.

« Je vous assure, dit-il à la fin….

— Non ! non ! cria-t-on, toute explication est inutile.

— *Mais, Messieurs*, reprit le malheureux Margot, d'un ton plaintif.

— Taisez-vous, s'écria M^{me} Laurent, vous avez déconsidéré ma maison !

— *Mais, madame, écoutez-moi !*

— Non ! non ! disait l'Allemand, nous vous avons vu, nous vous avons vu !

— *Mais, monsieur le comte*.

— Fi ! fi ! disait le Français.

— *Mais, monsieur le vicomte*. »

À ce moment toutes les bouches s'ouvrirent à la fois, et, la patience de M. Margot étant poussée à bout, il entra dans une violente colore. Ses bourreaux feignirent une égale indignation, si bien qu'il s'élança hors de la chambre aussi vite que le permettaient ses pauvres os disloqués. À ses trousses, toute la bande criait, hurlait, grondait, et riait à qui mieux mieux.

Le lendemain matin je dus me passer de ma leçon de français ; c'était assez naturel ; mais le surlendemain et le jour suivant se passèrent sans que M. Margot vînt s'excuser. Alors je fus inquiet de ce pauvre homme. J'allai donc trouver madame Laurent pour m'informer de lui ; jugez de ma surprise : il avait, dès le lendemain de sa mésaventure, quitté son logement, avec le mince bagage de ses livres et de ses effets ; il avait laissé une lettre pour madame Laurent avec le montant de ce qu'il lui devait, et depuis, on n'avait plus entendu parler de lui.

Je ne l'ai jamais revu. Le pauvre professeur perdit le peu d'argent qu'on lui devait pour ses leçons ; tant il est vrai que pour un homme du caractère de M. Margot, l'intérêt est toujours subordonné à la passion de la vanité.

CHAPITRE XVIII

Un matin que j'allais à cheval au bois de Boulogne, pour y rencontrer madame d'Anville, je vis une amazone qui était en danger d'être jetée à terre. Son cheval avait eu peur d'un équipage anglais conduit en tandem ou de l'homme qui était sur le siège, et se cabrait violemment ; il était évident que la dame avait grand'peur et qu'elle perdait de plus en plus sa présence d'esprit. Un homme qui l'accompagnait et qui avait peine à contenir son propre cheval, semblait avoir la meilleure volonté du monde d'aller à son secours, sans y parvenir. Une foule de bavards regardaient sans bouger de place en disant : « *Mon Dieu !* quel danger ! »

J'ai toujours eu une grande répugnance à me mettre en scène et à faire de l'héroïsme, et une plus grande antipathie encore pour les *femmes en détresse !* Cependant, l'effet de la sympathie est tel chez le plus endurci d'entre nous, que je m'arrêtai un instant, d'abord pour regarder, ensuite pour porter secours. En effet il n'y avait plus un moment à perdre. Je sautai à bas de mon cheval, je saisis le sien d'une main par les rênes qu'elle n'avait plus la force de retenir, et de l'autre je l'aidai à descendre. Quand tout danger fut passé, le monsieur qui l'accompagnait parvint à mettre pied à terre, et je ne fus plus, je l'avoue, surpris du peu d'empressement qu'il avait montré, quand je sus que la dame en danger était sa femme. *Il* me prodigua ses remercîments et *elle* les souligna, pour ainsi dire, par le regard dont elle les accompagna. Sa voiture l'attendait à peu de distance. Le mari s'éloigna pour la faire avancer et je restai seul avec la dame.

« Monsieur Pelham, me dit-elle, j'ai beaucoup entendu parler de vous par mon amie madame d'Anville, et depuis longtemps j'avais le désir de faire votre connaissance. Je ne me doutais pas que nos relations dussent commencer par une obligation aussi grande. »

Flatté d'être déjà connu par mon nom, et de me voir l'objet de l'intérêt de la dame avant même de l'avoir rencontrée, vous devez bien penser que je

mis tout en usage pour ne pas perdre le fruit d'une occasion que j'avais si heureusement fait naître. En donnant la main à ma nouvelle connaissance pour l'aider à monter en voiture, je lui pressai la main, et j'eus le plaisir de sentir qu'elle pressait la mienne en réponse.

« Irez-vous à l'ambassade ce soir ? me dit la dame, au moment où l'on refermait la portière de sa voiture.

— Certainement, si vous devez y être, répondis-je.

— En ce cas, nous nous reverrons, » me dit-elle, et son regard m'en disait davantage.

Je continuai ma promenade au bois, et, laissant mon cheval à mon domestique près de Passy où je devais retrouver madame d'Anville, je poursuivis ma route à pied. J'arrivais précisément à l'endroit convenu, et j'étais déjà en vue de mon *inamorata*, quand je fus croisé par deux hommes qui parlaient avec vivacité. Ils ne me remarquèrent pas, mais il est rare qu'on puisse échapper à mon observation. L'un des deux était Thornton ; l'autre, qui pouvait-ce être ? Où avais-je vu cette figure pâle d'une expression si frappante ? Je regardai de nouveau. Je fus satisfait de penser que ma première impression m'avait trompé. Les cheveux étaient d'une couleur complètement différente : « Non, non ! me dis-je, ce n'est pas lui, mais comme il lui ressemble ! »

Je fus distrait et absorbé pendant tout le temps que je restai avec madame d'Anville. La figure du compagnon de Thornton me hantait comme un fantôme ; et, à dire vrai, il y avait des moments où le souvenir de mon nouvel engagement pour le soir, me rendait indifférent pour cette femme dont j'avais, en ce moment, l'honneur gênant de posséder les bonnes grâces.

Madame d'Anville ne fut pas longue à s'apercevoir de la froideur de mes manières. Quoique Française, elle en éprouva plus de chagrin que de ressentiment.

« Vous commencez à vous fatiguer de moi, mon ami, me dit-elle, et quand je considère votre jeunesse et les tentations qui vous assiègent, je ne suis pas surprise. Cependant j'avoue que cette pensée me fait plus de peine que je n'aurais cru.

— Bah ! *ma belle amie*, lui dis-je, vous vous trompez ; je vous adore ; mais il se fait tard ! »

Madame d'Anville soupira et nous partîmes. « Elle n'est plus à moitié aussi agréable qu'elle l'était, » me dis-je en montant à cheval : et je me mis à penser à mon rendez-vous chez l'ambassadeur.

Je pris un soin tout particulier de ma toilette ce soir-là, et je me fis conduire à l'ambassade, rue du faubourg Saint-Honoré, une grande demi-heure plus tôt que d'habitude. Je fus longtemps dans les salons avant de découvrir mon héroïne du matin. La duchesse de H… vint à passer.

« Quelle admirable femme ! dit à M. Aberton M. Howard de Howard, un maigre gentleman, qui n'avait de valeur que par ses ancêtres.

— Certes ! répondit Aberton, mais, à mon goût, la duchesse de Perpignan la vaut bien, la connaissez-vous ?

— Non !… oui !… dit M. Howard de Howard, c'est-à-dire pas précisément, pas très-bien !… (Un Anglais n'avoue jamais qu'il ne connaît pas une duchesse.)

— Hem ! dit M. Aberton en passant sa large main dans ses cheveux souples et soyeux, hem ! y a-t-il quelque chose à faire, croyez-vous, de ce côté ?

— Je pense que l'*on* pourrait y arriver si c'était… quelqu'un qui ne fût pas trop mal de sa personne, répondit l'aristocrate à figure de spectre en regardant ses deux fantômes de jambes.

— Dites-moi, reprit Aberton. Que pensez-vous de miss… ? on dit que c'est une héritière.

— Ce que j'en pense ? dit M. Howard de Howard, qui était aussi pauvre qu'il était mince… mais, j'y ai pensé.

— On dit que ce fat de Pelham tourne autour d'elle. (M. Aberton était loin de s'imaginer au moment où il faisait cette remarque que j'étais justement derrière lui.)

— Je ne pense pas que cela soit vrai, dit le secrétaire d'ambassade, il est si occupé de madame d'Anville !

— Peuh ! dit Aberton d'un ton dictatorial. Elle n'a jamais pensé à lui.

— En êtes-vous bien sûr, dit M. Howard de Howard ?

— Sans doute, car enfin il n'a jamais montré une lettre d'elle, et il n'a jamais dit à personne qu'il eût une *liaison* avec elle !

— Ah ! cela suffit, dit M. Howard de Howard. Mais n'est-ce pas là la duchesse de Perpignan ? »

M. Aberton se retourna, j'en fis autant, nos yeux se rencontrèrent, les siens se baissèrent, et c'était bien le moins, après l'épithète peu courtoise dont il venait d'accompagner mon nom. Néanmoins, j'avais trop bonne opinion de moi pour m'occuper le moins du monde de lui. D'ailleurs, à ce moment je fus tout éperdu de surprise et de plaisir, en découvrant que cette duchesse de Perpignan n'était autre que mon inconnue du matin. Elle surprit mon regard et s'inclina en souriant. « Maintenant, pensai-je en m'approchant d'elle, voyons un peu si nous pourrons éclipser M. Aberton ? »

Tous les amoureux sont les mêmes. Aussi, je ferai grâce aux lecteurs de ma conversation de ce soir-là. S'ils veulent bien se rappeler que c'était Henry Pelham qui était le galant, je suis persuadé qu'ils seront presque assurés, à l'avance, de son succès.

CHAPITRE XIX

Je dînai le lendemain aux Frères Provençaux (un excellent restaurant, par parenthèse), où l'on vous sert du gibier irréprochable, et où l'on rencontre peu d'Anglais. Après dîner, je me mis à courir les tripots dont le Palais-Royal est rempli.

Dans une de ces maisons, la foule et la chaleur étaient telles, que je me serais retiré immédiatement si je n'avais été frappé de l'expression d'intérêt puissant peinte sur le visage de l'un des spectateurs, à une table de *rouge et noire*. C'était un homme d'environ quarante ans, au teint blême ; ses traits étaient bien accentués et de ceux que l'on appelle généralement : beaux traits. Mais il y avait dans ses yeux et dans sa bouche une expression sinistre, qui donnait à sa physionomie un air plutôt désagréable qu'engageant. À peu de distance de lui, et jouant, avec un air d'insouciance et de *nonchalance* qui faisait un remarquable contraste avec l'anxiété douloureuse de l'autre, était assis M. Thornton.

À première vue, on s'apercevait qu'ils étaient, avec moi, les seuls Anglais présents dans cet endroit. J'étais encore plus frappé de l'attitude du premier de ces personnages que de la présence en ce lieu de M. Thornton : il y avait dans l'air de cet étranger quelque chose de distingué qui jurait avec le milieu où il semblait s'être fourvoyé. Au contraire, les allures et le costume de mon *ci-devant* second s'y trouvaient mieux à leur place.

« Quoi ! un autre Anglais, » me dis-je comme je me retournais, en apercevant une grande redingote d'un drap épais et grossier, qui certainement ne recouvrait pas des épaules continentales. Celui qui la portait se tenait juste en face de l'étranger au visage pâle, de l'autre côté de la table. Son chapeau était rabattu sur ses yeux. Je manœuvrai de façon à pouvoir distinguer ses traits. C'était précisément la personne que j'avais vue avec Thornton le jour précédent. Je n'oublierai jamais le regard dur et féroce qu'il dirigeait sur le visage agité et anxieux du joueur qui était en

face de lui. Ce n'était ni le plaisir, ni la haine, ni le mépris, qui faisaient étinceler ses yeux et se montraient aux plis de sa bouche, non, c'était un mélange diabolique de ces trois passions fondues ensemble.

Cet homme ne jouait, ne parlait, ni ne bougeait. Il paraissait complètement étranger aux sentiments de ceux qui l'entouraient. Il était là, debout, enseveli dans ses pensées sombres et impénétrables ; et ses yeux ne quittaient pas un seul instant la figure du joueur qui ne voyait pas ce regard, cette expression diabolique et d'une fixité effrayante. Je ne pouvais m'arracher de ce lieu. Je me sentais enchaîné par un intérêt mystérieux et indéfinissable ; mon attention fut tout à coup attirée dans une autre direction par une longue exclamation que poussa le joueur au teint pâle. C'était la première fois que cela lui arrivait, malgré son anxiété. L'accent déchirant de ce cri excita en moi une vive sympathie pour celui dont les sentiments longtemps contenus venaient de faire ainsi explosion.

D'une main tremblante, il prit dans une vieille bourse les quelques napoléons qui lui restaient. Il les mit tous sur la rouge ; puis il se pencha sur la table, la bouche ouverte, les mains croisées et crispées ; ses nerfs semblaient tordus comme dans les dernières convulsions de l'agonie. Je m'aventurai à porter mes yeux sur l'homme au regard fixe, il était là toujours immobile, ne perdant pas de vue le joueur. Seulement il avait une expression de joie plus marquée que tout à l'heure. Même cette joie était si maligne, si haineuse, que j'eusse été moins effrayé par un regard de colère ou de haine franche. Je baissai les yeux et redoublai d'attention au jeu : en un moment la fortune tourna en faveur de la noire. L'étranger avait perdu. Il ne laissa pas échapper un seul mot. Il regarda d'un œil vague le long râteau qui entraînait sa dernière espérance avec son dernier écu ; il se leva, quitta la salle, et disparut.

L'autre Anglais ne tarda pas à le suivre. Il laissa échapper un petit rire sourd, qui ne fut entendu peut-être que de moi seul ; et, sortant de l'atmosphère de jurons et d'exclamations grossières qu'on respirait dans ce pandœmonium, il se dirigea rapidement vers la porte. Quand je le perdis de vue, je sentis comme si l'on m'enlevait un poids de sur le cœur.

CHAPITRE XX

Je finissais de déjeûner, le lendemain matin, et je pensais à cette scène de la nuit dernière, lorsqu'on annonça lord Vincent.

« Comment va le galant Pelham ? me dit-il en entrant.

— À dire la vérité, lui répondis-je, je suis encore ce matin sous l'influence d'idées noires, et votre visite vient comme un rayon de soleil en novembre.

— Voilà une pensée brillante, dit Vincent, et je m'en vais bientôt faire de vous un joli petit poëte ; faites-vous seulement éditer en un gentil volume in-octavo avec une dédicace à lady D. À propos, avez-vous jamais lu ses pièces ? Vous savez qu'elle ne s'est fait imprimer que pour ses amis.

— Non ! » dis-je.

À la vérité, Sa Seigneurie aurait pu m'interroger sur n'importe quelle œuvre littéraire, j'aurais cru manquer à mon rôle si je n'avais fait la même réponse.

« Non ? répéta Vincent, permettez-moi de vous dire que vous devez toujours avoir l'air de connaître un livre qui n'a pas été livré au public. Pour être admiré, il faut toujours savoir ce que les autres ne savent pas, et l'on a par ce moyen toute liberté de déprécier la valeur de ce que les autres savent. Ne restez pas dans l'antichambre de la science. Là vous êtes exposé à vous rencontrer avec tous les commençants. Vantez-vous d'avoir accès dans le sanctuaire, et il n'y aura pas une personne sur mille qui ose discuter avec vous. Avez-vous lu le dernier pamphlet de M. de C. ?

— Ma foi ! dis-je, j'ai été si occupé !

— *Ah, mon ami !* s'écria Vincent, la plus grande preuve d'oisiveté qu'on puisse donner, c'est de se plaindre d'être très-occupé. Eh bien ! vous avez perdu, car le pamphlet est bon. C. a un esprit extraordinaire, quoique d'une

portée médiocre ; cela ressemble au jardin d'un bourgeois de Londres, un petit parterre ici, là une petite pagode chinoise, un chêne dans un coin, une petite couche de champignons dans un autre, et, dominant le tout, une ruine gothique au fond, en face de la porte-fenêtre cintrée ; en une enjambée on le traverse : ce sont les quatre parties du monde dans une taupinière. Mais tout y est bien dans son genre ; il n'y a rien dont l'arrangement ne soit prémédité et de la dernière élégance.

— Que pensez vous ? lui dis-je, du baron de… le ministre de… ?

— Oh ! lui ! répondit Vincent,

Son esprit peut-être
N'a pas mis une fois le nez à la fenêtre.

Il a l'air sombre et effaré, il est plein des noirs fantômes de l'ancien *régime*. C'est une chauve-souris qui voltige autour des cloîtres d'une ancienne abbaye. C'est un pauvre, *antique*, et petit esprit ! mais je ne veux rien dire de plus sur lui :

Pour un objet si chimérique
C'est par trop être satirique.

Ainsi laissons là l'esprit du baron de… ! » Voyant lord Vincent si disposé à mordre, je dirigeai immédiatement sa rage contre M. Aberton,

« Aberton ! vous me demandez si je connais cet aimable jeune homme ! oui, une espèce d'individu qui, lorsqu'il parle de la haute société, dit : *nous ;* qui met en vue sur sa cheminée la *fleur* des cartes de visite qu'il a reçues, et qui s'écrit à lui-même des *billets doux* de duchesse ; un in-12 « *pensées précieuses* » relié en veau. Oh, je connais bien l'homme, il se met bien, n'est-ce pas ?

— Ses habits sont bien faits, répondis-je naïvement.

— Ah oui ! dit Vincent, c'est un homme qui va chez le meilleur tailleur et qui lui dit : « Faites-moi un collet comme celui de lord tel et tel, » qui ne porterait pas un gilet neuf avant d'en savoir la coupe patronnée et autorisée, et qui prend ses airs à la mode et sa sottise chez les meilleurs fournisseurs.

C’est de ces gens qui sont trop honteux d’eux-mêmes pour n’être pas fous de leurs habits ; ils font comme les marins chinois, qui brûlent de l’encens *devant une aiguille*[1].

— Et M. Howard de Howard ? lui dis-je en riant, que pensez-vous de lui ?

— Quoi ! le maigre Eupatris ? s’écria Vincent, c’est l’incarnation de la ligne droite, *une longueur sans largeur*. Son ami inséparable, M. Aberton, courait l’autre jour après lui dans la rue Saint-Honoré, et en le voyant poursuivre cette maigre apparition, je dis à Bennington : « J’ai trouvé le vrai Pierre Schlemil. — Qui ça ? me dit avec une naïveté sérieuse sa grave Seigneurie. — C’est M. Aberton, lui répondis-je, ne le voyez-vous pas qui *court après son ombre ?* » Mais l’orgueil de ce pauvre garçon est quelque chose de si amusant ! Il est cousin au quinzième degré du duc, et son exorde favori est celui-ci :

> Lorsque j’hériterai des titres de mes ancêtres.

L’autre jour il assistait à la conversation de deux ou trois jeunes gens assez sots, qui discutaient sur la religion et le gouvernement, et qui vinrent à tenir des propos irréligieux. (M. Howard de Howard est lui-même trop peu substantiel pour n’avoir pas de tendances au spiritualisme.) Cependant il se contenta de s’agiter sur sa chaise. On se mit ensuite à dire du mal du souverain ; M. Howard de Howard s’agita de nouveau sur sa chaise ; mais voilà que ces jeunes gens passèrent à l’aristocratie qu’ils n’épargnèrent pas davantage ; là-dessus ce diminutif de grand personnage (*magni nominis umbra*) ne put se contenir plus longtemps. Il se leva, lança un regard sévère aux jeunes gens interdits et leur tint ce discours : « Messieurs, je suis demeure assis en silence pendant que vous tourniez en dérision mon roi et que vous blasphémiez mon Dieu ; mais maintenant que vous attaquez l’aristocratie, je ne puis plus méconnaître vos intentions blessantes : *Messieurs, c’est une insulte personnelle*. »

— Dites-moi, Vincent, lui demandai-je après un instant de silence, avez-vous quelquefois rencontré, à Paris, un monsieur Thornton ?

— Thornton ? Thornton ? me dit-il, en ayant l'air de rappeler ses souvenirs ? Lequel ? est-ce Tom Thornton ?

— Je pense que ce doit être cela, lui répondis-je ; cet individu qui doit s'appeler Tom Thornton a le visage plein et coloré et porte une cravate à petits pois ; Tom, c'est cela, il doit s'appeler Tom !

— N'est-cc pas un individu entre vingt et trente ans, dit Vincent, un peu court, qui a les cheveux et les favoris roux ?

— Précisément, lui dis-je, est-ce que tous les Tom ne se ressemblent pas ?

— Ah ! dit Vincent, je le reconnais bien ; c'est un garçon adroit et habile, mais c'est un misérable. C'est le fils d'un intendant du Lancashire ; il a été élevé pour être procureur ; mais comme il avait de la gaîté et de l'entrain il devint le favori du maître de son père, une espèce de Mécène qui protégeait les joueurs de bâton, les joueurs et les jockeys. Dans cette maison il fit la connaissance de quelques personnes d'un rang distingué mais qui avaient les mêmes goûts que leur hôte : ces gens-là qui prennent la rudesse et la vulgarité de ses manières pour de l'honnêteté et ses proverbes prétentieux pour de l'esprit, l'admirent dans leur société. C'est chez une de ces personnes que je l'ai vu. Je pense que depuis peu ses affaires se sont un peu gâtées ; quels que soient les motifs qui l'ont fait émigrer d'Angleterre à Paris (quelques abominations mal blanchies… quelques *innocentes noirceurs*, comme dit Charles Lamb en parlant des ramoneurs), je n'imagine pas quel métier il peut faire. Je croirais volontiers qu'il vient ici pour tâcher de gagner sa vie ; car partout où il y a des Anglais assez sots pour être dupes, il y a des Anglais assez fripons pour les exploiter.

— Assurément, lui dis-je, mais est-ce qu'il y a ici assez de sots pour nourrir les coquins ?

— Oui, parce que les coquins sont comme les araignées, ils se mangent les uns les autres, quand ils n'ont pas pu attraper autre chose. Or, Thornton ne risque rien, tant que subsistera la loi naturelle qui veut que les plus grands fourbes dévorent les plus petits, car il n'est pas possible de trouver un plus grand fourbe que lui… Si vous avez fait sa connaissance, mon cher Pelham, je vous conseille de faire attention à vous, car si l'on venait me dire plus tard qu'il ne vous a pas volé, mendié, ou emprunté de l'argent,

j’aimerais autant croire que M. Howard de Howard est devenu gras et que M. Aberton a cessé d’être un imbécile. Et maintenant, noble Pelham, au revoir. *Il est plus aisé d’être sage pour les autres que de l’être pour soi-même*. »

1. ↑ Les Chinois, considérant la boussole comme un don de Dieu, ont pour cet instrument un respect idolâtre.

CHAPITRE XXI

Il y avait quelques semaines que j'étais à Paris, et je n'étais pas trop mécontent de la façon dont j'avais employé mon temps. J'avais tiré de moi le meilleur parti possible, puisque j'avais, autant que faire se pouvait, combiné l'utile avec l'agréable ; ainsi, j'allais le soir à l'Opéra, et le matin j'apprenais à danser. Si je passais ma soirée chez la duchesse de Perpignan, ce n'était pas sans m'être exercé pendant une heure *à la salle d'armes*. Bref, je me donnais beaucoup de mal pour compléter mon éducation. Je souhaite que tous les jeunes gens qui fréquentent le continent en puissent dire autant.

Un jour (une semaine environ après ma conversation avec Vincent), je me promenais tranquillement, dans une allée du Jardin des Plantes, méditant sur les mérites du *Rocher de Cancale* et de la duchesse de Perpignan, quand j'aperçus un homme de haute taille, vêtu d'un habit de drap grossier et épais, d'une couleur sombre, que je reconnus tout d'abord avant de voir la figure de celui qui le portait. Il sortait d'une allée voisine de celle que je suivais. Il s'arrêta un moment et regarda autour de lui comme s'il attendait quelqu'un. Presque aussitôt, une femme qui semblait avoir une trentaine d'années, assez mal mise, apparut dans une direction opposée. Elle s'approcha de lui, ils échangèrent quelques mots, puis elle prit son bras, et ils s'engagèrent dans une autre allée où je les perdis de vue. Cet homme, c'était le compagnon de Thornton au bois de Boulogne, et le héros de la maison de jeu du Palais-Royal. Je n'aurais jamais cru qu'un visage si noble malgré sa dureté, pût réserver ses sourires pour une femme d'aussi bas étage que paraissait l'être cette femme. Après tout, nous avons tous nos petites faiblesses, comme disait ce Français, en mettant cuire dans sa marmite la tête de sa grand-mère.

J'étais moi-même à cette époque de ceux qui se laissent prendre à un joli visage, quelque grossiers que soient les vêtements de celle qui le possède. Quoique je ne puisse pas dire que je sois jamais tombé assez bas pour

devenir amoureux d'une femme de chambre, pourtant je me sens disposé à une grande tolérance envers un homme au-dessous de trente ans à qui cela arriverait. Pour montrer combien mes dispositions étaient douces et bienveillantes, je dirai que dix minutes après avoir assisté à un rendez-vous aussi mal assorti, je me surpris moi-même à suivre une jolie petite *grisette*, jusque dans une espèce de petit *cabaret*, qui était à l'époque dont je parle (et qui est probablement encore), vers le milieu du jardin. Je m'assis et je demandai ma boisson favorite, de la limonade ; la petite grisette qui était avec une vieille femme, peut-être sa mère, et un *beau gros garçon*, sans doute son amoureux, s'assit en face de moi, et se mit avec l'incroyable coquetterie des femmes de son pays, à partager son attention entre le *gros garçon* et moi. Le pauvre diable ! il paraissait ne prendre qu'un plaisir médiocre aux œillades significatives échangées par-dessus son épaule droite, et à la fin, sous prétexte de se soustraire à un courant d'air qui venait de la fenêtre ouverte, il vint se placer exactement entre nous deux. Mais cette manœuvre ingénieuse n'eut pas tout le succès qu'il en attendait ; il n'avait pas réfléchi à une chose, c'est que, moi aussi, j'étais doué de la faculté de me mouvoir ; aussi, je reportai ma chaise environ à trois pieds plus loin et je rendis ainsi tout à fait inutile la contre-marche de l'ennemi.

Mais ce jeu ne dura pas longtemps. Le jeune homme et la vieille femme parurent s'accorder à trouver que cela n'était pas convenable. Aussi, semblables à des généraux expérimentés, résolurent-ils de vaincre en battant en retraite. Ils burent leur orgeat, payèrent, placèrent au milieu d'eux le régiment douteux, et quittèrent le champ de bataille. Je n'étais pas disposé le moins du monde à tomber dans un violent désespoir pour si peu ; aussi restai-je assis à la fenêtre, prenant ma limonade et murmurant : « Après tout, les femmes ne sont qu'un ennui ! »

En dehors du *cabaret* et juste devant ma fenêtre, il y avait un banc que, moyennant quelques sous, on pouvait accaparer pour soi seul ou sa compagnie.

Un homme et une femme vinrent s'y asseoir.

Les premiers sons de la voix de l'homme, quoiqu'il parlât très-bas, me firent bondir hors de ma place. Je lançai un regard rapide au dehors, et je me rassis. Je venais de voir l'Anglais que j'avais rencontré dans le jardin, et la femme qui l'avait rejoint.

« Deux cents livres sterling, dis-tu ? murmura l'homme, il faut que nous ayons tout !

— Mais, reprit la femme, à voix basse, il dit qu'il ne veut plus toucher à une carte. »

L'homme se mit à rire. « Folle ! lui dit-il, les passions ne se domptent pas aussi facilement. Combien y a-t-il de jours qu'il a reçu d'Angleterre ce restant de comptes ?

— Trois jours, reprit la femme.

— Et c'est bien là tout ce qui lui reste de sa fortune ?

— Tout.

— Je suppose alors, que, quand il aura dépensé cet argent, il sera réduit à la mendicité.

— Sans doute, dit la femme avec un demi-soupir. »

L'homme rit de nouveau, puis reprit sur un autre ton :

« Alors, alors, cette soif brûlante qui me dévore sera enfin étanchée. Je vous le dis, femme, il y a des mois que je n'ai pas connu un jour, une nuit, une heure, où ma vie ait été semblable à la vie d'un autre homme. Mon âme tout entière s'est fondue en une seule pensée ardente : touchez cette main, ah ! vous tremblez ; eh bien ! cette fièvre brûlante n'est rien, auprès du feu intérieur qui me dévore ! »

Ici sa voix devint si basse que je ne pus plus l'entendre. La femme avait l'air de s'efforcer de le calmer ; à la fin elle lui dit :

« Mais ce pauvre Tyrrel ! vous ne voulez pas le laisser mourir de faim, seul, abandonné ?

— Seul, non ! s'écria-t-il, avec un accent féroce. Quand cet homme sera tout à fait à l'agonie, quand il sera épuisé par la fatigue, le chagrin, la maladie et la faim, quand il sera étendu sur son lit, mourant, quand le râle de la mort le tiendra à la gorge et qu'un voile épais commencera à s'étendre sur ses yeux, quand le remords peuplera sa chambre de fantômes infernaux, et que, dans sa couardise, il adressera en tremblant une humble prière au ciel, *alors, je serai là !* »

Il y eut un long silence troublé seulement par des sanglots que la femme semblait s'efforcer de comprimer. Enfin l'homme se leva, et, d'une voix si douce qu'on eût dit une musique, il lui dit les choses les plus tendres. Elle céda bientôt à ses accents persuasifs et lui répondit d'un air décidé :

« Eh bien oui ! en dépit de mes remords, pourvu que je ne te perde pas, vie, honneur, espoir, mon âme même, je te sacrifie tout ! »

À ces mots ils quittèrent le banc où ils étaient assis et disparurent.

CHAPITRE XXII

J'étais assis, seul, le matin, un jour ou deux après cette aventure, quand Bedos, mon valet de chambre, entra et m'annonça *une dame.*

Cette *dame* était une grande et belle personne, habillée comme une gravure de *modes*. Elle s'assit d'elle-même, releva son voile, et après quelques instants de silence, elle me demanda si j'étais content de mon appartement.

« Très-content, lui dis-je, quelque peu surpris de cette espèce d'interrogation.

— Vous voudriez peut-être qu'on y changeât quelque chose ? reprit la dame.

— Non, *mille remercîments*, lui dis-je. Vous êtes vraiment trop bonne de vous intéresser ainsi à mon établissement.

— Ces rideaux auraient besoin d'être arrangés, et ce sofa d'être remplacé par un autre plus élégant, continua mon nouvel intendant.

— Réellement, lui dis-je, je suis très-flatté, peut-être madame veut-elle avoir mon appartement ; si cela est, qu'elle ne se fasse aucun scrupule de le dire.

— Oh ! non, répliqua la dame, je ne m'oppose pas du tout à ce que vous restiez ici.

— Vous êtes trop bonne, » répliquai-je en m'inclinant profondément.

Il y eut ici une pause de quelques instants ; j'en profitai pour dire : « Je pense, Madame, que j'ai l'honneur de parler à… « la maîtresse de l'hôtel, » me dit tranquillement la dame. Je suis venue simplement vous faire une petite visite pour vous demander comment vous vous trouviez, et pour voir s'il ne manquait rien à votre installation. »

C’est un peu tard, pensai-je, puisqu’il y a déjà six semaines que je suis dans la maison ; en même temps, je repassais dans ma tête les différents rapports que l’on m’avait faits sur les dispositions de mon hôtesse à la galanterie. Voyant que je ne pouvais faire autrement, je me résignai, avec la patience d’un martyr, au sort qui m’attendait. Je me levai, je m’approchai de sa chaise, je pris sa main (qui était rude et maigre) et la serrai affectueusement en manière de remercîment.

« J’ai vu beaucoup d’Anglais, me dit la dame, en s’exprimant pour la première fois dans notre langue.

— Ah ! » lui dis-je, avec un nouveau serrement de main.

À ce moment, Bedos entra et vint me dire, à l’oreille, que madame d’Anville était dans l’antichambre.

« Grands Dieux ! m’écriai-je, connaissant ses dispositions à la jalousie ! Qu’est-ce qu’il faut faire ? Rendez-moi un service, madame, et en même temps je pris par la main la malheureuse maîtresse d’hôtel, et ouvrant une porte de derrière : « Par là, lui dis-je, vous pouvez facilement vous échapper. *Bonjour !* »

À peine avais-je fermé la porte et mis la clef dans ma poche, que madame d’Anville entra.

« Est-ce par votre ordre que votre domestique me fait attendre dans l’antichambre ? » me dit-elle avec hauteur.

Je m’efforçai de faire ma paix, mais tous mes frais d’amabilité furent en pure perte, elle était jalouse de mon intimité avec la duchesse de Perpignan, et elle était bien aise d’avoir un prétexte pour me faire une scène. Heureusement elle allait au Luxembourg ; en raccompagnant jusque-là, j’avais chance d’apaiser sa colère.

Nous sortîmes donc pour aller au Luxembourg. Je fis, en partant, à Bedos, différentes petites recommandations, et lui donnai congé jusqu’au soir. Une heure ne s’était pas passée que la mauvaise humeur de madame d’Anville m’avait donné un prétexte pour affecter moi-même des dispositions semblables. Mortellement ennuyé d’elle, et aspirant à ma délivrance, je le pris sur un ton élevé, me plaignis de son mauvais caractère, de sa froideur ; tout cela fut dit rapidement et, sans lui donner le temps de me répondre, je la laissai dans le Luxembourg, et je me dirigeai du côté de

Galignani, comme un homme à qui l'on vient d'enlever la camisole de force.

Je trouvai Lord Vincent chez Galignani, lisant avec attention un choix d'extraits des meilleurs auteurs anglais.

« Ah ! mon ami, me dit-il, je suis enchanté de vous voir. J'ai eu aujourd'hui un mot superbe. Les jeunes Bennington étaient en train de noyer un pauvre diable de petit chien ; le plus jeune des enfants (celui à qui appartenait la mère de la victime) assista à la noyade d'un air attentif et impassible, jusqu'à ce que la bête eut rendu le dernier soupir. Alors il se mit à fondre en larmes. « Pourquoi pleurez-vous ? lui dis-je. — C'est que, me répond le jeune Cynophile, nous avons été si cruels de noyer ainsi ce pauvre petit chien ! — Peuh ! dis-je. *Quid juvat errores mersâ jam puppe fateri*[1] ? » N'est-ce pas que c'était assez bon ? Vous vous rappelez bien ces vers de Claudien. Pelham ! jugez de l'effet qu'a dû faire cette citation sur ces lourdauds qui ne sont pas forts en latin. Eh bien ! avez-vous eu des nouvelles de M. Thornton ?

— Non, lui dis-je, mais je suis déterminé à avoir bientôt le plaisir de le voir.

— Faites comme il vous plaira, dit Vincent ; seulement je vous préviens que vous êtes comme un enfant qui veut jouer avec un couteau.

— Je ne suis pas un enfant, lui dis-je ; ainsi le rapprochement ne vaut rien. Il faudra que ce soit le diable en personne, à moins toutefois qu'il ne soit Écossais, s'il parvient à me mettre dedans. »

Vincent secoua la tête. « Venez dîner avec moi au Rocher de Cancale, me dit-il, nous serons six, tous gens d'esprit !

— *Volontiers ;* mais nous pouvons, avant, faire un tour aux Tuileries, à moins que vous n'ayez autre chose à faire,

— Bien, » me dit Vincent en passant son bras sous le mien.

Nous nous fîmes conduire chez Vincent. Là il se trouva que son valet de chambre était sorti et avait emporté la clef.

Nous voilà roulant vers le Rocher de Cancale, et nous faisons notre entrée dans le célèbre restaurant de la rue Montorgueil.

La fin du dîner fut très-gaie. Vincent faisait des jeux de mots et des citations plaisantes, et nous de rire et d'applaudir ensemble. Le bourgogne circulait avec un entrain que chaque mot venait accroître.

Après le café, nous fûmes si enchantés les uns des autres que nous résolûmes de ne pas nous quitter ; en conséquence nous nous acheminâmes tous vers mon appartement, pour puiser de nouvelles inspirations et une gaîté encore plus brillante, dans un bol de punch au curaçao.

Nous entrâmes dans mon salon avec fracas ; et Bedos fut aussitôt mis à l'œuvre pour la confection du punch.

Nous eûmes bientôt allumé un feu splendide et nos esprits s'enflammèrent en proportion.

« *Nunc est bibendum*, » dit Vincent, lorsque Bedos plaça le punch sur la table.

Tout à coup, l'on entendit dans le couloir comme une plainte étouffée. On se précipite, et on trouve l'hôtesse que j'avais enfermée par mégarde.

Quand elle vit tant de monde réuni, elle prit le parti de s'évanouir. On s'empressa autour d'elle, on la plaça sur le sofa, où Dartmore lui administra une grande tasse de punch au curaçao. Peu à peu elle revint à elle, poussa trois soupirs plaintifs, puis elle se releva et lança un regard sauvage autour d'elle.

La moitié d'entre nous riaient et moi, malheureux, j'étais du nombre ; l'hôtesse hors d'elle-même n'eût pas plus tôt vu cela qu'elle s'imagina qu'on l'avait rendue victime d'une mystification préméditée. Ses lèvres tremblèrent de fureur, elle proféra les imprécations les plus terribles et si je ne m'étais pas retiré dans un coin, elle aurait été capable, rien qu'avec les armes dont la nature avait pourvu ses mains, de flétrir à tout jamais les amours et les grâces qui habitaient sur le visage d'Henry Pelham.

À la fin, quand elle vit qu'elle n'avait pour le moment aucune chance de réussir dans ses attaques, elle se redressa, appliqua un soufflet retentissant sur la joue de ce pauvre Bedos, parce qu'il faisait une grimace, et sortit de la chambre à grands pas.

Nous nous ralliâmes alors autour de la table, plus disposés que jamais à pétiller d'esprit, et ce fut, jusqu'au petit jour, un feu roulant de bons mots

sur l’héroïne du couloir.

1. ↑ *Puppy* en anglais veut dire petit chien ; l’auteur joue sur les mots *puppy* et *puppe*.

CHAPITRE XXIII

Je m'éveillai le lendemain avec un grand mal de tête accompagné de fièvre. Ah ! ces carrousels nocturnes seraient admirables s'ils n'avaient toujours un lendemain. Je pris mon *sauterne* avec de l'eau de Seltz dans ma chambre à coucher ; comme toute indisposition a le don de me rendre méditatif, je repassai dans mon esprit tout ce que j'avais fait depuis mon arrivée à Paris. Je m'étais fait, et Dieu sait que je n'avais pas eu grand mal, une célébrité dans le monde ; on ne parlait que de moi. Il est vrai que c'était pour me critiquer ; l'un trouvait à redire à ma cravate, un autre à mon esprit, le maigre M. Aberton disait que je mettais des papillotes de papier brouillard, et sir Henry Millington, l'homme aux habits rembourrés, disait que je n'étais moi-même qu'un chiffon de papier. L'un blâmait ma tenue à cheval, un second ma manière de danser, un troisième demandait comment il pouvait se trouver une femme qui eût du goût pour moi et un quatrième répondait qu'aussi n'y en avait-il pas une seule.

Cependant il y avait un point sur lequel amis et ennemis tombaient d'accord, c'est que j'étais un fat achevé, et un véritable Narcisse, amoureux de lui-même.

Peut-être ne se trompaient-ils pas beaucoup en cela. Comment se fait-il, par parenthèse, que le plus sûr moyen de mécontenter tout le monde, ce soit d'être content de soi ? Si quelqu'un, homme ou femme, admirateur connu de lui-même et de ses propres perfections, vient à entrer dans une chambre, voyez de suite comme toutes les personnes de son sexe paraissent troublées, inquiètes, malheureuses ! Pour elles, il n'y a plus je ne dirai pas de joie, mais de tranquillité, et si elles pouvaient anéantir l'auteur involontaire de leur chagrin, je crois fort qu'il n'y a pas de tolérance chrétienne qui pût arrêter les effets de cette animosité poussée à l'extrême.

Pour un fat il n'y a pas de pardon, pour une coquette pas de pardon. Ils sont, pour ainsi dire, des hérétiques de la société, il n'y a pas de crime

horrible qu'on ne leur impute ; ils n'ont pas la même religion que les autres, ils se font un Dieu de leur propre vanité, et par là ils offensent la vanité orthodoxe de tous les autres. La bigoterie allume contre eux le bûcher de l'*auto-da-fe* en criant au scandale ! Qu'y a-t-il, hélas, de plus implacable que la rage de la vanité ? Quoi de plus actif que ses persécutions ? Enlevez à un homme sa fortune, sa maison, sa réputation, mais flattez sa vanité en lui ravissant tour à tour chaque dépouille, et il vous pardonnera. Comblez-le de bienfaits, rassasiez-le de jouissances, mais irritez son amour-propre, et de l'homme le meilleur, vous ferez un ingrat. Il vous fera une piqûre mortelle s'il le peut. Vous ne pouvez pas vous en fâcher, c'est vous-même qui en avez distillé le venin. Aussi ne comptez jamais sur la reconnaissance de celui que vous obligez. Il n'y a qu'un esprit élevé pour qui la reconnaissance ne soit point un sentiment gênant. Si vous voulez avoir du plaisir, vous en trouverez plus à recevoir, à solliciter même des faveurs, qu'à en accorder ; car la vanité de celui qui oblige est toujours flattée, celle de l'obligé l'est rarement.

Mais c'est là une digression étrangère à notre sujet ; retournons à notre récit. J'avais, depuis quelque temps, très-peu fréquenté les Anglais. Les lettres d'introduction de ma mère m'avaient ouvert les portes des meilleures maisons de France ; et c'est là que je passais toutes mes soirées. Hélas ! Quel heureux temps que celui où ma voiture m'attendait à la porte du Rocher de Cancale, pour me conduire d'une visite à l'autre ; et comme j'en variais la nature et les degrés suivant mon caprice ! Tantôt, c'étaient les brillantes soirées de madame de ***, tantôt le troisième étage de quelque beauté moins illustre qui présidait à la dissipation et à l'*écarté ;* tantôt les conversations littéraires de la duchesse de S*** ou du vicomte de *** et puis l'excitation fébrile de la maison de jeu. Je passais de l'un à l'autre, avec cet appétit pour le plaisir, que la variété entretient et conserve. Jamais de désenchantement, toujours le même entrain joyeux. Plein de cette santé qui supporte et de cette jeunesse qui colore tous les excès et toutes les excitations, je buvais d'une lèvre avide à cette source de plaisirs enchanteurs que m'offrait la capitale.

J'ai déjà parlé de la duchesse de Perpignan, mais je n'en ai dit que quelques mots ; je pense qu'il est nécessaire que je fasse mieux connaître ce personnage. Depuis le soir où je l'avais rencontrée à l'ambassade, je lui

avais fait une cour assidue. Je découvris bientôt qu'elle avait une espèce de liaison assez singulière avec l'un des attachés, un petit monsieur mal fait, les épaules en l'air, la face pâle, qui portait un habit bleu et un gilet chamois, écrivait de mauvais vers, et se croyait beau. Tout Paris disait qu'elle était éprise à l'excès de ce jeune homme. Quant à moi, je ne la connaissais pas depuis quatre jours, que j'avais découvert ceci, elle ne pouvait s'éprendre à l'excès que de deux choses : des pâtés aux huîtres et du *Corsaire* de lord Byron. Son esprit était le plus merveilleux mélange qu'on pût voir, de sentiment et de sensualité. Dans ses amours c'était une vraie Lucrèce ; dans son épicuréisme, elle eût rendu des points à Apicius lui-même. Elle aimait les soupirs, mais elle adorait les soupers. Elle était femme à tout sacrifier à son amant, excepté son dîner. L'attaché eut bientôt une querelle avec elle, et je fus installé dans les honneurs platoniques de sa place.

D'abord, j'avoue que je fus flatté d'avoir fixé son choix, et quoiqu'elle fût terriblement exigeante en fait de *petits soins*, je parvins à conserver son affection, et ce qu'il y a de plus étonnant, la mienne aussi, pendant un mois presque entier. Ce qui me refroidit, ce fut l'événement suivant :

J'étais un soir dans son boudoir, quand sa *femme de chambre* vint nous dire que le duc arrivait. Malgré l'innocence de notre attachement, la duchesse fut excessivement troublée ; il y avait à gauche de l'ottomane où nous étions assis une petite porte… « Non, non, pas par là, » me cria la dame ; mais moi qui ne voyais pas d'autre retraite, j'entrai néanmoins ; et avant qu'elle eût le temps de m'en faire sortir, le duc était dans la chambre.

Pendant ce temps, je m'amusai à examiner les merveilles du nouveau monde dans lequel je venais d'être plongé si brusquement. Sur une petite table, près de moi, était déposé un bonnet de nuit d'une forme et d'une structure singulière ; je l'examinai comme une curiosité ; de chaque côté était placée *une petite côtelette de veau cru* cousue au bonnet avec de la soie verte (je me souviens encore des moindres détails de cette aventure) ; une belle perruque d'un blond doré reposait à côté sur un support (la duchesse ne voulait jamais me laisser jouer avec ses cheveux) ; sur une autre table était une rangée de dents, d'une blancheur éblouissante. Je demeurai environ un quart d'heure dans ce laboratoire des grâces ; au bout de ce temps, la soubrette (la duchesse avait eu le bon goût de disparaître)

vint me délivrer et je me glissai dans l'escalier avec la joie d'une âme qui a fait son temps de purgatoire.

Depuis ce moment la duchesse m'honora d'une haine mortelle. Sotte non moins que méchante, ses plans de vengeance furent aussi ridicules dans l'exécution qu'impitoyables dans l'intention. Une fois, il ne s'en fallut de rien que je ne fusse empoisonné dans une tasse de café ; un autre jour, elle essaya de me tuer en me frappant à l'endroit du cœur avec un couteau à papier.

Loin d'être découragée par le mauvais succès de ces attentats, ma belle ennemie avait résolu ma mort ; il lui restait encore un moyen pour atteindre son but ; elle le tenta, ainsi que le lecteur le verra bientôt.

M. Thornton était venu deux fois me demander, et deux fois je lui avais rendu sa visite sans qu'aucun de nous pût profiter de cette réciprocité de politesses. Il était lié avec le mystérieux héros de la maison de jeu et du *Jardin des Plantes ;* je prenais, malgré moi, un intérêt très-vif à ce personnage mystérieux, car j'étais sûr de l'avoir vu auparavant dans une situation et dans des circonstances fort différentes ; tout cela me poussait à cultiver cette connaissance que j'aurais dû, d'après les renseignements de Vincent, m'efforcer d'éviter. Je résolus donc de faire une nouvelle tentative pour le trouver chez lui ; et mon mal de tête s'étant un peu dissipé, je me dirigeai vers le faubourg Saint-Germain, où il demeurait.

J'aime ce *quartier !* si jamais je retourne à Paris, c'est là que je veux habiter. C'est un monde tout différent de celui des rues que connaissent et qu'habitent en général les Anglais en résidence à Paris ; vous êtes chez les Français, au milieu des débris fossiles de l'ancien *régime*. Les maisons elles-mêmes ont un air de désolation mais en même temps de grandeur vénérable. Vous n'y côtoyez pas les hôtels neufs et modernes des nouveaux riches. Tout, jusqu'à l'inégalité des pavés, témoigne d'un profond mépris pour les innovations. Vous traversez un des nombreux ponts de la Seine et vous entrez dans une autre époque, vous respirez l'atmosphère du siècle dernier. Là, point de boutiques aux riches étalages, françaises par le clinquant, anglaises par la cherté des prix ; point de ces habits roides et de ces démarches guindées qui caractérisent nos compatriotes ; ces rues mélancoliques ne sont pas *anglaisées*. De vastes hôtels à la façade sombre, et qui montrent un mépris superbe pour le *comfort ;* des magasins tels qu'ils

devaient être déjà sous le règne aristocratique de Louis XIV, alors que le contact impur des Anglais n'en avait pas encore exclu la politesse et le bon marché ; des édifices publics, témoins éloquents de la charité du *grand monarque*, des carrosses aux larges flancs superbement décorés, des chevaux normands à la taille élevée et à tous crins ; des hommes aux manières hautes mais courtoises, sur lesquels la révolution semble avoir passé sans y avoir laissé son empreinte démocratique ; tout concourt à communiquer à l'esprit une impression vague et indicible d'antiquité. Quelque chose de solennel dans la gaîté même, de fané dans la pompe, jette un air de langueur sur tout ce que l'on voit ; c'est là qu'est le grand peuple Français, dans toute sa pureté ; celui que n'ont altéré ni les révolutions, ni le commerce des tribus vagabondes qui viennent affluer dans ce grand marché des plaisirs.

Les étrangers qui encombrent les quartiers situés de ce côté-ci de la Seine, ne vont pas de l'autre côté ; entre eux et le faubourg Saint-Germain, il y a un abîme, l'air y est différent ; nos sentiments, nos pensées, la nature elle-même, tout change, sitôt que nous avons passé ce Styx, qui sépare les gens errants sur les bords des vrais naturels de ce quartier. L'esprit n'est pas refroidi, mais plutôt épuré et ennobli par une sorte de crainte respectueuse ; on est saisi et pénétré par cette majesté de la vieillesse, et l'on foule le pavé de ces rues mélancoliques avec la dignité d'un homme qui se rappelle les splendeurs de l'ancienne cour et le rang qu'il y tenait.

J'arrivai au logement de Thornton, rue Saint-Dominique. « *Monsieur est-il chez lui ?* » dis-je à la portière. C'était une vieille femme qui lisait en ce moment un roman de Crébillon.

« *Oui, monsieur, au quatrième*, » me répondit-elle. Je m'engageai dans l'escalier qui était noir et sale, et après une ascension très-fatigante, j'arrivai enfin à la demeure élevée de M. Thornton.

« Entrez ! » cria une voix, en réponse au coup que j'avais frappé. J'obéis au signal et je me trouvai dans une chambre assez grande qui servait à de nombreux usages. Un rideau de soie bleu foncé fort délabré était tendu devant une sorte de retraite et séparait la *chambre à coucher*, du *salon ;* comme ce rideau était alors à moitié ouvert, on pouvait entrevoir les mystères de l'antre qu'il était censé voiler ; le lit était encore défait, il paraissait d'une propreté douteuse ; un foulard rouge, qui avait servi de

bonnet de nuit, pendait au pied du lit ; à peu de distance, près de l'oreiller, on voyait un châle, une ombrelle et une vieille pantoufle. Sur une fable, entre deux fenêtres dont les vitres étaient obscures et les châssis grossiers, apparaissaient un bol fêlé où fumait encore la lie d'un punch au gin, deux bouteilles à demi pleines, un fromage moisi, et un saladier. Sous la table par terre, traînaient deux gros livres et un chapeau de femme.

Thornton lui-même était assis près d'un misérable petit feu, dans une bergère. Tout près de lui était une autre table encore couverte des débris d'un déjeûner, une cafetière, une boîte au lait, deux tasses, un pain entamé, un plat vide, un paquet de cartes, un dé à jouer, et un livre de mauvais goût, tout ouvert à portée de sa main.

Tout ce qui l'entourait portait l'empreinte d'une basse débauche ; l'homme lui-même, avec sa figure rouge et sensuelle, ses mains sales, et le négligé libertin de toute sa personne, représentait dignement le *genius loci*.

Tout ce que je viens de décrire, plus l'ombre fugitive d'une femme disparaissant derrière une porte, un coup d'œil rapide me l'avait fait apercevoir, à l'instant même où je faisais mon entrée.

Thornton se leva, avec un air moitié insouciant, moitié confus, et m'exprima, dans des termes qui valaient mieux que sa tenue, le plaisir en même temps que la surprise qu'il éprouvait de ma visite. Il y avait dans sa conversation une singularité qui lui donnait à la fois un air de finesse et de vulgarité ; c'était, comme on l'a dit plus haut, une profusion de proverbes, les uns vieux, les autres nouveaux, quelques-uns sensés, mais qui tous sentaient ce vocabulaire dont fait jamais usage un homme d'une conversation tant soit peu distinguée.

« Je n'ai qu'une chambre, me dit-il en souriant, mais Dieu merci, à Paris on ne juge pas les gens sur leur appartement. Petit logis, petits soucis. Il y a peu de garçons qui aient un logement plus somptueux que le mien.

— C'est vrai, lui dis-je, et si j'en juge par les bouteilles qui sont sur cette table et par ce chapeau que je vois là-dessous, vous trouvez qu'il n'y a pas d'habitation trop humble ou trop élevée pour le plaisir.

— Parbleu, vous êtes dans le vrai, monsieur Pelham, répliqua Thornton avec un rire épais et grossier, une sorte de gloussement qui m'en apprit plus sur son compte que n'aurait pu le faire une conversation d'une heure

entière. Je me soucie peu de cela, des décorations de la table, pourvu que la chère soit bonne, et des colifichets de la coiffure pourvu que la figure soit jolie ; le goût de la cuisine en vaut mieux que l'odeur. Allez-vous chez madame B***, rue Grétry ? hein ? monsieur Pelham, je gage que vous y allez !

— Non, lui dis-je avec un rire bruyant et avec un frisson intérieur. Mais vous, vous m'avez l'air de connaître les bons endroits ? Quant à moi, je suis encore étranger à Paris, et je ne m'y amuse que médiocrement. »

La face de Thornton brilla : « Je vous dirai, mon bon ami, pardon, je voulais dire monsieur Pelham, que je veux vous procurer le plus grand plaisir du monde, si seulement vous voulez perdre avec moi un peu de votre temps, ce soir même, peut-être.

— Je regrette, lui dis-je, d'être engagé pour toute la semaine ; mais il me tarde de cultiver une connaissance qui est si bien d'accord *avec mes propres goûts*. »

Les yeux gris de Thornton lancèrent un éclair.

« Voulez-vous déjeuner avec moi samedi ? me dit-il.

— Je serais trop heureux ! » lui répondis-je.

Il y eut ici une pause, j'en profitai pour dire : « Je crois vous avoir vu une ou deux fois avec un grand et bel homme qui porte une large redingote d'une singulière couleur. Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander son nom ? je suis sûr de l'avoir vu auparavant on Angleterre ? »

Je regardai attentivement Thornton en disant cela. Il changea de couleur et répondit à mon regard par un mouvement rapide de son petit œil gris et brillant, puis :

« Je ne sais pas du tout, répliqua-t-il, ce que vous voulez dire ; mes connaissances à Paris sont si nombreuses et variées ! cela peut être Johnson, ou Smith, ou Howard, ou enfin quelque autre personne.

— C'est un homme d'environ six pieds, lui dis-je, mince, très-bien fait, pâle, qui a les yeux clairs, les cheveux très-noirs, et porte des moustaches et des favoris. Je l'ai vu une fois avec vous au Bois de Boulogne, et une autre fois depuis dans une maison de jeu du Palais-Royal. À coup sûr, maintenant, vous ne pouvez manquer de vous rappeler qui c'est ! »

Thornton était évidemment déconcerté.

« Oh ! dit-il après un instant, et en attachant de nouveau sur moi son regard faux et inquiet, son nom ! il y a très-peu de temps que je le connais. Mais comment donc s'appelle-t-il ? attendez ; » et M. Thornton avait l'air de se plonger dans un dédale de souvenirs confus.

Je voyais, de temps en temps, son œil se diriger vers moi, avec une expression de défiance et de curiosité, et se baisser aussitôt.

« Ah ! dis-je négligemment, je sais qui c'est !

— Oui ? s'écria Thornton sortant complètement de sa réserve.

— Pourtant, dis-je sans paraître remarquer son interruption, cela ne peut pas être : la couleur des cheveux est si différente ! »

Thornton parut de nouveau perdu dans ses souvenirs.

« War — Warbur — ah ! je l'ai maintenant, cria-t-il, Warburton, c'est cela, c'est bien son nom ; est-ce le même que vous croyiez, monsieur Pelham ?

— Non, dis-je, avec un air de satisfaction complète. Je m'étais trompé. Bonjour, il se fait tard. À samedi donc, monsieur Thornton ; au plaisir de vous revoir. »

« Quel rusé animal ! me dis-je en quittant son appartement. Pourtant *on peut être trop fin*. Maintenant je le tiens. »

Le plus sûr moyen de faire une dupe, c'est de laisser supposer à votre victime, que c'est vous qui êtes la sienne.

CHAPITRE XXIV

Je trouvai à mon retour, Bedos, mon valet incomparable, couvert de sang et écumant de rage.

« Qu'y a-t-il ? lui dis-je.

— Ce qu'il y a ! » répéta Bedos, avec une voix presque étouffée par la fureur.

Alors, heureux de pouvoir exhaler sa rage, il lâcha une volée d'injures à l'adresse de notre *Dame du château*. Je parvins à la fin, à grande peine, à comprendre ce qui suit, au milieu de ses récriminations. L'hôtesse, enragée et déterminée à assouvir sa vengeance sur quelqu'un, l'avait fait venir dans son appartement, puis, l'accostant avec un sourire, l'avait invité à s'asseoir et l'avait régalé d'un *vol-au-vent* tout chaud et d'un verre de curaçao. Pendant qu'il se félicitait de sa bonne fortune, elle s'était esquivée, et à sa place s'étaient présentés trois grands gaillards armés de bâtons.

« Nous vous apprendrons, dit le plus gros des trois, nous vous apprendrons à enfermer les dames sous clef pour vous donner l'agrément d'une plaisanterie grossière ! » et sans autre explication, ils tombèrent sur Bedos avec une ardeur et une vigueur sans égales. Le vaillant valet, qui avait bec et ongles, se défendit de son mieux, mais il lui fallut succomber sous le nombre, et il fut rossé d'importance ; à ce moment la dame entra et le pria de ne point faire de cérémonie, de continuer à s'amuser, ajoutant qu'elle espérait que quand il serait las de cet exercice, il voudrait bien accepter un autre verre de curaçao.

« C'est cela, me dit Bedos, pleurant, c'est cela qui m'a fait le plus de mal, c'est de penser qu'elle me traitait si cruellement après m'avoir bourré de vol-au-vent. Voyez-vous, monsieur, je peux supporter l'envie et l'injustice, mais la trahison, ça me va au cœur ! »

Quand ces trois batteurs en grange furent fatigués, la dame satisfaite, et Bedos à moitié mort, on laissa sortir le malheureux valet ; la maîtresse de l'hôtel lui mit en main une note dont elle me priait très-humblement de prendre connaissance aussitôt que je rentrerais. J'y trouvai le compte de mes dépenses ; on me faisait savoir en outre que le mois finissant le lendemain et ma chambre ayant été promise à des amis particuliers de la dame, je devais avoir la bonté de chercher un autre appartement.

« Porte mes effets à l'hôtel de Mirabeau, » lui dis-je, et le soir même je déménageai.

J'étais invité pour ce jour-là à un dîner littéraire chez le marquis d'Al*** ; et comme je savais que j'y trouverais Vincent, je me rendis avec plaisir à l'hôtel de mon hôte. On allait se mettre à table quand j'arrivai. Il y avait là pas mal d'Anglais. Lady ***, excellente femme dans toute l'acception du mot, qui affectait toujours de me choyer, me cria en m'apercevant : « *Pelham, mon joli petit mignon*, il y a un siècle que je ne vous ai vu, donnez-moi votre bras. »

Madame d'Anville était juste à côte de moi ; quand je la regardai, ses yeux s'emplirent de larmes ; je me reprochai aussitôt l'indifférence que je lui avais récemment montrée, et, allant à elle, je fis seulement signe de la tête à lady *** et lui dis en réponse à son invitation : « *Non, perfide, c'est à mon tour maintenant d'être cruel*, rappelez-vous vos coquetteries avec M. Howard de Howard !

— Peuh ! dit lady *** en prenant le bras de lord Vincent, votre jalousie repose sur une base bien légère.

— Voulez-vous me pardonner ? murmurai-je à l'oreille de madame d'Anville, en la conduisant à la salle à manger.

— Est-ce que l'amour ne pardonne pas tout ? » me répondit-elle.

Du moins, pensai-je, l'amour ne dit pas de si jolies choses.

La conversation roula bientôt sur les livres. Quant à moi, je prenais rarement part à cette époque à ces sortes de discussions. Il y a longtemps que j'ai posé ce principe : lorsque votre réputation ou votre notoriété est établie, vous avez tort de parler à plus d'une personne à la fois. Si vous ne brillez pas, vous êtes un sot, si vous brillez, vous ennuyez les autres. Vous devenez ou ridicule ou impopulaire. Ou votre bêtise fait tort à votre amour-

propre, ou votre esprit fait tort à l'amour-propre des autres. Je me tins donc silencieux à ma place avec un air de satisfaction recueillie, me contentant de murmurer des *très-bien, c'est vrai !* Dieu merci, du moins, la suspension d'une de nos facultés accroît la puissance des autres ; mes yeux et mes oreilles veillaient en sentinelles attentives pendant que mes lèvres se reposaient. Tout en paraissant insouciant et indifférent à toutes choses, je ne laissais pourtant rien échapper ; j'ai deux qualités qui me servent, et qui peuvent tenir lieu de talent : *J'observe et je me souviens*.

« Vous avez lu l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* de Jouy ? dit notre hôte à lord Vincent.

— Oui, et j'en ai une médiocre opinion. C'est une perpétuelle aspiration à la pointe, noyée dans un style lourd et pâteux ; on dirait un nageur inexpérimenté qui se soulève avec un grand effort et bat l'eau de ses bras, en soulevant autour de lui des flots d'écume, sans jamais avancer d'une brasse. C'est se donner bien du mal *pour ne pas se noyer*. Certainement, monsieur d'A…, votre littérature est en décadence. Enflés dans le drame, superficiels en philosophie, fades en poésie, vos écrivains semblent dire aujourd'hui avec Boileau :

Souvent de tous nos maux la raison est le pire.

— À coup sûr, s'écria madame d'Anville, vous conviendrez que les poésies de Lamartine sont belles.

— Je conviens, dit-il, que c'est un de vos meilleurs poètes ; et je connais peu de pages dans votre langue, qui vaillent les deux premières stances des *Méditations*, sur Napoléon, et cette pièce de vers exquise qui s'appelle *Le Lac ;* mais vous conviendrez aussi, qu'il manque d'originalité et de nerf. Ses pensées sont pathétiques mais elles n'ont pas de profondeur. Il gémit mais il ne pleure pas. Dans son désir d'imiter lord Byron il a retourné le grand miracle. Au lieu de changer l'eau en vin, il a changé le vin en eau. D'ailleurs il est d'une obscurité impardonnable. Il pense avec Bacchus (vous vous rappelez, monsieur d'A…, les vers d'Euripide que je ne veux pas citer) qu'il y a quelque chose d'auguste dans les ombres, mais il a appliqué cette pensée à faux. Dans son obscurité il n'y a rien de sublime,

c’est le fond d’un tableau hollandais. Ce n’est qu’un hareng saur ou un vieux chapeau qu’il a revêtus pompeusement d’ombre et de mystère !

— Mais ses vers sont si coulants, dit lady ***.

— Ah ! reprit Vincent :

> … Quand la rime enfin se trouve au bout des vers
> Qu’importe que le reste y soit mis de travers.

— Hélas ! dit le vicomte d’A…, qui lui-même était un auteur d’une assez grande célébrité, je tombe d’accord avec vous que nous ne reverrons plus un Voltaire ni un Rousseau.

— Je trouve qu’il y a peu de justice dans ces regrets que l’on exprime si souvent, répliqua Vincent. Vous ne verrez plus, c’est vrai, un Voltaire ni un Rousseau, mais vous verrez des auteurs qui les vaudront. Le génie n’est jamais épuisé par un seul homme. Dans notre pays, les poètes qui vivaient après Chaucer, dans le quinzième siècle, se plaignaient de la décadence de leur art, ils ne pouvaient pas prévoir Shakspearc. Du temps de Hayley, qui se serait jamais douté que Byron s’élèverait si haut ? Eh bien, Shakspeare et Byron sont venus comme les nouveaux mariés « au milieu de la nuit » et vous avez les mêmes chances de produire, non pas sans doute un autre Rousseau, mais un écrivain qui ne fera pas moins d’honneur à votre littérature.

— Je pense, dit lady ***, que la *Julie* de Rousseau a été surfaite ; j’avais tant entendu parler de la *Nouvelle-Héloïse* quand j’étais demoiselle, et l’on m’avait dit si souvent que c’était se perdre que de lire ce roman, que je m’empressai d’acheter le livre dès le premier jour de mon mariage. Je vous avoue que je n’ai jamais pu l’achever.

— Je n’en suis pas surpris, dit Vincent, mais Rousseau n’en est pas moins, après tout, un homme de génie. Dans ses ouvrages, l’intrigue n’est pas à la hauteur du style, et il a eu raison de dire : *ce livre ne conviendra qu’à un petit nombre de lecteurs*. Il n’y a personne qui ne soit charmé de la lecture d’une de ses lettres, mais quatre volumes c’est plus qu’on ne peut supporter : *un pâté d’anguille à perpétuité*. Mais la beauté capitale de cette conception puissante d’un esprit passionné et méditatif, se montre surtout dans la forme inimitable que revêt sa pensée ; dans la vérité, la douceur, la

profondeur de ces pensées elles-mêmes. Quand lord Édouard a dit : *c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie*, il a renfermé dans cette simple phrase une vérité profonde et incontestable. C'est après de semblables traits que se révèle surtout la nature dans les écrits de Rousseau. Trop occupé de lui-même pour pénétrer le caractère des autres, cette étude de soi-même lui a pourtant donné la connaissance des replis les plus cachés du cœur humain. Il savait deviner à l'instant les motifs et les causes des actions, mais il manquait de la patience nécessaire pour tracer la marche lente et sinueuse de leurs effets. Il surprenait les passions au gîte mais il ne les suivait pas à la piste. Il connaissait l'*humanité* en général, mais il ne connaissait pas les hommes en détail. Aussi, quand il fait un aphorisme ou une réflexion, vous sentez aussitôt en vous-même qu'il dit vrai ; mais s'il veut analyser cette réflexion, s'il argumente, raisonne, s'il essaie de prouver, il cesse d'être naturel et vous le rejetez, ou bien il cesse d'être vrai et vous le réfutez. C'est en cela qu'il tombe lui-même dans cette *manie commune* qu'il reproche aux autres philosophes, *de nier ce qui est et d'expliquer ce qui n'est pas*. »

Après quelques moments de silence, M^me^ d'Anville prit la parole : « Je pense, dit-elle, que c'est dans ces réflexions où vous admirez tant Rousseau, qu'excellent en général nos auteurs ?

— Vous avez raison, madame, dit Vincent, et cela vient de ce que vos hommes de lettres sont toujours en même temps hommes du monde. Aussi leurs remarques rapides sont-elles destinées à s'imprimer dans l'esprit aussi bien que dans les livres. Leurs observations sont fines et revêtues d'une forme gracieuse, mais il est bon de remarquer que la même cause qui fait l'éclat d'un aphorisme, l'empêche d'atteindre à la profondeur. Ces gens du monde littérateurs ont un grand tact pour observer, mais ils n'ont pas la patience, ni peut-être le temps, de se livrer à des recherches suivies. Ils font des maximes, mais ils ne vous laissent jamais voir par quelle suite de raisonnements ils y sont arrivés. Aussi sont-ils plus brillants que vrais. Un écrivain anglais n'osera presque jamais faire une maxime qui renferme peut-être en deux lignes un des plus importants problèmes de la morale, sans apporter à l'appui plusieurs pages d'explications. Un moraliste français abandonne une maxime complètement à elle-même. Il ne vous dit ni comment il est arrivé à ce raisonnement, ni quelle en est la conclusion ; *le*

plus fou souvent est le plus satisfait ; c'est ce qui fait que vos raisonneurs, s'ils sont moins ennuyeux que les Anglais, sont par contre plus dangereux et doivent être regardés comme des modèles d'élégance, plutôt que de réflexion. Un homme apprendra à penser avec vos écrivains, mais il apprendra à penser juste avec les nôtres. Maintes observations de La Bruyère et de La Rochefoucault, de ce dernier surtout, ont passé pour vraies simplement parce qu'elles étaient fines. Elles ont exactement le même mérite que ces jolis vers de Corneille qui sont, permettez-moi de vous le dire avec éloge, si français :

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir. »

Le marquis profita du silence qui suivit la boutade de Vincent, pour quitter la table ; à l'exception de Vincent qui prit congé, tout le monde passa au salon. « *Qui est cet homme-là ?* dit l'un. — *Comme il est épris de lui-même*, comme il est niais ! cria un autre. — *Comme il est laid !* dit un troisième. Quel goût en littérature, quel bavard, quel esprit superficiel, et quelle assurance ! il ne vaut pas la peine qu'on lui réponde. Il est insupportable, en un mot, désagréable, révoltant, déplaisant et malpropre ! » Telles furent les opinions les plus flatteuses qu'on émit sur l'infortuné Vincent. Les vieux blâmaient son *mauvais goût* et les jeunes son *mauvais cœur*, parce que les premiers attribuent toujours les opinions qui ne sont pas d'accord avec les leurs à une dépravation du goût ; et les seconds, le tort de ne pas partager leur enthousiasme, à une dépravation du cœur.

Quant à moi, je rentrai à la maison, enrichi de deux observations nouvelles : la première c'est qu'il ne faut jamais parler de quelque chose qui intéresse la nation étrangère dont on est l'hôte autrement qu'on ne ferait si on y était né (la critique d'une nation devient bien vite un affront pour les personnes) ; secondement, que ceux qui connaissent l'humanité par théorie, la connaissent rarement en pratique. La sagesse qui conçoit un principe est accompagnée de l'abstraction et de la vanité qui le détruisent. Je veux dire que les philosophes de cabinet sont souvent trop défiants pour mettre en action leurs observations, ou trop pressés de les exposer pour cacher leur dessein. Lord Vincent se fait fort de posséder cette science du monde. Il a beaucoup lu et beaucoup réfléchi, il croit connaître les hommes, il émet des

aphorismes pour les gouverner ou leur plaire. Il va dans le monde, pour se faire moquer de lui par les uns, et pour blesser les autres. Tel est un sage dans son cabinet, qui n'est qu'un sot dans un salon ; et le parfait modèle de l'homme du monde, c'est celui qui a le moins réfléchi à ce que c'est que le monde.

CHAPITRE XXV

Le lendemain je reçus une lettre qui avait été adressée à mon ancien logement de l'hôtel de*** ; timbrée de Paris, elle était de Thornton ; la voici :

« Mon cher Monsieur,

« Je regrette vivement qu'une affaire particulière me prive du plaisir de vous recevoir chez moi samedi. J'espère être plus heureux une autre fois. Je serais très-désireux de vous présenter, à la première occasion, à mes amis de la rue Grétry, car j'aime à obliger nos compatriotes. Je suis sûr que quand vous y serez allé une fois vous aurez hâte d'y revenir. Je vous prie encore une fois de recevoir mes excuses et je suis,

« cher monsieur,
« votre très-humble serviteur,
« THOMAS THORNTON.

« Rue Saint-Dominique, vendredi matin. »

Cette lettre me fit faire des réflexions nombreuses et variées. Quel motif avait poussé M. Tom Thornton, ce rusé coquin, à différer, de son propre gré, le moment de plumer un pigeon qu'il avait de si bonnes raisons de croire tombé dans ses filets ? Il n'avait plus évidemment le même empressement à cultiver ma connaissance ; en rompant notre rendez-vous sans la moindre cérémonie, il ne fixait même pas de jour pour une nouvelle rencontre. Qu'est-ce qui pouvait avoir changé ses vues sur moi ? Si les renseignements de Vincent étaient exacts, il était naturel de supposer qu'il comptait mettre à profit ses relations avec moi, par conséquent son intérêt devait le pousser à les continuer et à les rendre plus intimes.

De deux choses l'une, ou bien il n'avait plus le même besoin de faire une dupe, ou bien il ne croyait plus pouvoir me duper. Pourtant ni l'une ni l'autre de ces suppositions n'était plausible. Il n'était pas probable qu'il fût devenu honnête, ou riche tout d'un coup ; d'autre part je ne lui avais donné aucune raison de me croire plus méfiant que ceux qu'il avait déjà trompés. Au contraire j'avais eu l'air de mettre à me lier avec lui une ardeur qui ne prouvait pas beaucoup en faveur de ma connaissance du monde. Plus j'y aurais pensé et plus j'aurais été embarrassé, s'il ne s'était fait dans mon esprit un rapprochement entre son mouvement de retraite actuel, et ses relations avec l'étranger qu'il appelait Warburton. Il est vrai de dire que je n'avais aucune raison pour appuyer cette supposition ; c'était une conjecture sans fondement apparent, et certes fort invraisemblable ; pourtant je ne sais par quelle sorte d'association d'idées échappant à l'analyse, je ne pouvais m'en débarrasser.

« Je le saurai bientôt, » me dis-je, et m'enveloppant dans mon manteau, car il faisait un froid terrible, je me dirigeai vers le logement de Thornton. Je ne pouvais m'expliquer à moi-même l'intérêt profond que je prenais à ce Warburton (ainsi qu'on l'appelait) et à tout ce qui semblait devoir me faire découvrir sur son compte quelque chose de plus précis. Je revoyais son attitude dans la maison de jeu ; je songeais à sa conversation avec une femme dans le Jardin des Plantes, et je voyais avec étonnement un homme d'une apparence aussi aristocratique lié avec Thornton, et toujours surpris dans des situations et dans une société aussi peu honorables. C'était plus qu'il n'en fallait pour occuper fortement mon esprit ; certains souvenirs confus, et je ne sais quelle association d'idées m'assiégeaient en sa présence, et j'étais poursuivi de son souvenir lorsque je ne le voyais pas.

Absorbé par ces réflexions je traversais le Pont-Neuf lorsque j'aperçus l'homme que Warburton avait si attentivement épié à la maison de jeu. Ce devait être le Tyrrel qui avait fait le sujet de la conversation du Jardin des Plantes. Il passa lentement près de moi et je pus voir sur son visage sombre et fortement accentué, les signes d'un profond épuisement. Il marchait au hasard, sans regarder ni à droite ni à gauche, avec cet air songeur et distrait des gens qui sont en proie à une passion vive et absorbante.

Nous arrivions à l'autre côté de la Seine, quand je vis approcher la femme du Jardin des Plantes. Tyrrel (car tel était son nom ainsi que je

l'appris plus tard) s'arrêta lorsqu'elle fut près de lui, et lui demanda d'un ton dur, où elle avait été ? Comme je n'étais qu'à quelques pas derrière lui, je pus voir très-nettement le visage de cette femme, Elle avait de vingt-huit à trente ans. Ses traits étaient décidément beaux, quoiqu'ils eussent quelque chose de trop mince et de trop aquilin. Ses yeux étaient bleus et un peu enfoncés, et son teint avait une pâleur et une langueur maladives. En somme l'expression de son visage, quoique un peu dure, n'était pas sans charme. Lorsqu'elle rendit à Tyrrel son salut qui n'avait été rien moins qu'aimable, ce fut avec un sourire qui la rendit en ce moment tout à fait belle.

« Où j'ai été ? dit-elle, mais j'ai été voir cette nouvelle église qu'on disait si *superbe !*

— Il me semble, répliqua l'homme, que dans notre situation, ce ne sont pas là précisément des spectacles fort amusants.

— Non, Tyrrel, lui dit-elle en prenant son bras et en marchant avec lui à quelques pas devant moi, non, quoique nous soyons riches maintenant en comparaison de ce que nous étions ; et si vous jouez encore, vos deux cents livres peuvent devenir une fortune. Vos pertes vous ont rendu habile, et vous pouvez maintenant les faire tourner à votre avantage. »

Tyrrel ne répondit rien à ces paroles ; seulement il avait l'air de faire en lui-même des calculs.

« Deux cents livres ! il y en a déjà vingt de parties ! dans quelques mois tout cela aura fondu. Qu'est-ce que c'est au bout du compte que ce que nous avons maintenant ? juste de quoi ne pas mourir de faim. Mais il est vrai qu'avec du bonheur, cela peut nous donner de l'aisance.

— Et pourquoi n'auriez-vous pas de bonheur ? On a vu faire des fortunes avec moins pour commencer, dit la femme.

— C'est vrai, Marguerite, répondit le joueur, et si je n'ai pas de bonheur après tout, cela ne fera qu'avancer le moment fatal d'un mois ou deux ; mieux vaut un prompt arrêt qu'une longue torture !

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux essayer de quelque nouveau jeu où vous auriez plus d'expérience, ou bien encore où les chances seraient plus grandes qu'à rouge et noire ? demanda la femme.

Est-ce que vous ne pourriez soutirer quelque chose à ce grand bel homme qui est si riche, à ce que dit Thornton ?

— Ah ! si cela se pouvait, murmura Tyrrel avec un air de convoitise. Thornton m'a dit qu'il lui avait gagné des mille et des cents et que cela n'était qu'une misère pour lui en comparaison de son revenu. Thornton est un bon enfant sans souci, et il me laisserait peut-être prendre ma part du butin, mais alors, quel jeu pourrais-je lui proposer ? »

À ce moment je dépassai ce couple bien assorti et je perdis le reste de leur conversation. « Bien, pensai-je, si ce précieux personnage doit mourir de faim, ce sera bien fait ! pour deux raisons, d'abord à cause de ses mauvais desseins sur l'étranger, ensuite et surtout à cause de l'estime qu'il a pour Thornton. Si ce n'était qu'un fripon, on pourrait avoir pitié de lui, mais être à la fois un fripon et un sot, c'est une combinaison du diable, pour laquelle l'opinion n'admet pas le purgatoire, cela va tout droit à la damnation. »

J'arrivai bientôt à la maison de M. Thornton. La même vieille femme, enfoncée dans la lecture du même roman de Crébillon, me fit la même réponse que précédemment. Je me mis à monter l'obscur et sale escalier qui semblait là pour faire voir que la route du vice n'est pas aussi agréable qu'on le suppose généralement. Je frappai à la porte, et ne recevant pas de réponse, j'entrai. La première chose que je vis, ce fut la grosse redingote brune de Warburton ; ce personnage me tournait le dos. Il parlait avec énergie à Thornton, ce dernier était assis nonchalamment avec une de ses jambes passée par-dessus un des bras du fauteuil.

« Ah ! M. Pelham, s'écria-t-il, en quittant cette position qui manquait un peu d'élégance, je suis enchanté de vous voir — M. Warburton, M. Pelham — M. Pelham, M. Warburton. »

Ma nouvelle et mystérieuse connaissance se redressa de toute sa hauteur et répondit par un salut très-léger à mes compliments de présentation. Quelqu'un du commun l'aurait trouvé incivil. Quant à moi, je supposai seulement que c'était un homme qui ne connaissait pas le monde. Un homme du monde n'est jamais incivil. Il se retourna après cet effort de politesse et se laissa tomber sur le sofa de telle façon qu'il me tournait le dos.

« Je m'étais trompé, pensai-je, en croyant que celui-là sortait de la catégorie des gens de l'espèce de Thornton, les deux font la paire. »

« Mon cher monsieur, dit Thornton, j'ai été bien fâché de ne pas vous avoir à déjeûner — certain engagement m'en a empêché — *verbum sap*… Monsieur Pelham, vous comprenez, n'est-ce pas… des yeux noirs, la peau blanche, etc. » Et le drôle se frottait les mains en riant.

« Bon, lui dis-je, je ne peux pas vous en vouloir quoique j'y aie perdu ; un œil noir et un pied mignon sont bien certainement des excuses suffisantes. Qu'en pense M. Warburton ? et en disant cela je me tournai vers celui à qui s'adressait ma question.

— En vérité, répondit-il (il parlait sèchement mais d'une voix dont l'accent me parut déguisé et artificiel, et il ne quittait pas sa position peu courtoise), M. Thornton est le seul juge de la délicatesse de ses goûts en particulier et de la valeur de ses excuses en général. »

M. Warburton me dit ces mots avec amertume et d'un ton ironique. Thornton se mordit les lèvres, plutôt je pense à cause du ton qu'à cause de la nature de la réponse. Ses petits yeux gris prirent une expression de malignité et de dureté qui convenait beaucoup mieux au caractère de sa physionomie que la légèreté et l'insouciance habituelle de ses regards.

« Ils ne sont pas si bons amis après tout, me dis-je, et maintenant changeons nos batteries. »

« À propos, repris-je, est-ce que parmi vos nombreuses connaissances de Paris, vous n'avez jamais rencontré un M. Tyrrel ? »

Warburton se releva brusquement et se rassit aussitôt. Thornton attacha sur moi un de ces regards qui me rappelaient tout à fait un dogue en furie, se demandant s'il va mordre ou passer son chemin.

« Je connais un M. Tyrrel, me dit-il après un instant.

— Quelle espèce d'homme est-ce ? lui demandai-je d'un air indifférent, c'est un grand joueur n'est-ce pas ?

— Il aime à mettre de temps à autre sur la rouge ou sur la noire, répliqua Thornton. J'espère pour vous que vous ne le connaissez pas, monsieur Pelham !

— Mais ! dis-je en éludant la question, sa réputation n'a rien à souffrir d'un goût aussi répandu, à moins toutefois que vous ne pensiez que ce soit un joueur de profession plus adroit que malheureux.

— Dieu me pardonne, je ne dis rien de semblable, répliqua Thornton, vous n'attraperez pas un ancien légiste à commettre pareille imprudence !

— Plus le fait est vrai plus l'accusation est diffamatoire, dit Warburton en ricanant.

— Non, reprit Thornton, je n'ai rien à dire contre M. Tyrrel — rien — cela peut être un très-brave homme, et je pense qu'il l'est ; mais si c'est pour en faire votre ami, monsieur Pelham (et M. Thornton me dit cela d'un air très-affectueux) je vous conseille de fréquenter le moins possible les gens de cette espèce.

— Vraiment ! lui dis-je, vous piquez ma curiosité, il n'y a rien, vous le savez, qui intéresse comme un mystère. »

Thornton eut l'air d'avoir compté sur une autre réponse ; et Warburton s'écria d'un ton brusque :

« Quiconque s'engage dans un chemin inconnu par un temps de brouillard, risque fort de se perdre.

— C'est vrai, lui dis-je, mais c'est plus agréable de courir cette chance que de suivre une route dont on connaît tous les arbres. Le danger et la nouveauté ont plus d'attrait pour moi que la sécurité et l'uniformité. Du reste, comme je joue rarement, je ne cours pas grand risque à faire connaissance avec des joueurs. »

Il y eut là un nouveau silence, et jugeant que j'avais tiré de M. Thornton et de son hôte peu courtois tout ce que j'en pouvais tirer, je pris mon chapeau et les saluai.

« Je ne sais pas, me dis-je, si cette visite m'a servi à grand chose. Voyons, d'abord je n'ai pas appris pourquoi M. Thornton a rompu notre rendez-vous, car en admettant son excuse, il aurait pu prendre un autre jour. C'est ce qu'il n'aurait pas manqué de faire s'il avait tenu à continuer ses relations avec moi. J'ai néanmoins découvert ceci : d'abord il désire que je n'aie aucun rapport avec Tyrrel ; ensuite, à en juger par les sarcasmes de Warburton et la vivacité de ses réponses, ils ne sont guère amis, quelle que

soit leur intimité ; et troisièmement Warburton, avec son affectation étudiée à me tourner le dos, a eu l'intention d'être malhonnête ou de se dissimuler de son mieux. » Cette seconde supposition après tout était la plus vraisemblable ; en somme je demeurai parfaitement convaincu que j'avais deviné l'homme.

CHAPITRE XXVI

En rentrant chez moi, je trouvai sur ma table la lettre suivante de ma mère.

« Mon cher Henry,

« Je suis heureuse d'apprendre que vous vous amusez à Paris, que vous avez été souvent chez les D… et les C… ; que Coulon parle de vous comme de son meilleur élève, que votre cheval favori est fort admiré, et que vous n'avez dépassé le chiffre de votre pension que de mille livres sterling. Ce n'est pas sans peine que j'ai amené votre oncle à vous faire parvenir un bon de quinze cents livres qui suffira, je l'espère, à vous mettre à flot.

« Il ne faut pas, mon cher enfant, être à l'avenir aussi extravagant dans vos dépenses, et cela, pour une bonne raison, c'est que je ne sais pas comment vous feriez pour vous tirer d'affaire. Votre oncle, je le crains, ne sera pas toujours aussi généreux ; quant à votre père, il ne peut pas vous venir en aide. Vous devez comprendre par conséquent plus que jamais la nécessité pour vous d'épouser une héritière. Il n'y en a que deux en Angleterre (je parle de filles de bonne maison) qui soient dignes de vous. Celle qui vous conviendrait le mieux a cent mille livres de revenu, l'autre n'en a que dix mille. La première est vieille, laide et d'un très-mauvais caractère ; la seconde est assez gentille, agréable et a juste vingt-et-un ans. Mais vous devez comprendre qu'il n'y a pas seulement à songer à celle-ci, tant que nous n'aurons pas essayé de l'autre. Je vais les inviter toutes deux à mes *soirées* du samedi, d'où j'aurai soin d'écarter tous les célibataires, pour que là, du moins, vous soyez sans rivaux.

« Maintenant, mon cher fils, avant d'entamer un autre sujet qui est de grande importance pour vous, je vous prie de vous rappeler que le plaisir n'est jamais un but, mais un moyen, autrement dit, que vos chevaux et vos

amusements à Paris, vos visites et vos *liaisons*, ne doivent être, vous ne l'avez jamais oublié, j'espère, qu'un moyen méthodique de briller dans le monde. J'ai maintenant à vous introduire sur un nouveau théâtre avec un but tout différent, et des plaisirs qui ne ressembleront en rien à ceux que vous avez connus jusqu'à présent.

« Je sais que vous n'êtes pas comme une foule de jeunes niais que ce préambule pourrait effaroucher. Votre éducation a été trop soignée pour que vous redoutiez l'ennui ou la fatigue des pas et des démarches qu'il faudra faire afin de vous pousser dans le monde.

« Arrivons au fait. On s'attend d'un jour à l'autre à la vacance dans l'un des sièges au parlement dont dispose votre oncle au bourg de Buyemall ; le membre qui l'occupe actuellement, M. Toolington, n'a pas une semaine à vivre, et votre oncle désire vivement que vous preniez la place. Ce bourg appartient donc à lord Glenmorris, mais pourtant il n'en est pas tout à fait maître, ce que je trouve fort étrange, d'autant que mon père qui n'était pas moitié aussi riche que votre oncle, pouvait, sans se gêner le moins du monde, envoyer deux membres au parlement. Mais je ne comprends pas grand'chose à tout cela ; il est bien possible que votre oncle, le pauvre cher homme, ne sache pas bien s'arranger. En tout cas, il dit qu'il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que vous reveniez immédiatement en Angleterre, et que vous alliez le trouver à sa maison du …shire. Il est probable que vous éprouverez quelques difficultés, mais votre élection en somme n'est pas douteuse. Cette visite à lord Glenmorris sera en même temps une excellente occasion pour vous de vous assurer son affection ; vous savez qu'il y a quelque temps qu'il ne vous a vu et que la plus grande partie de son bien est libre et peut être substituée. Si vous entrez à la Chambre, il faudra que vous ne perdiez pas de vue un instant ce but important, et je ne doute pas de votre succès. J'ai entendu parler M. Canning l'autre jour, et je trouve que sa voix ressemble beaucoup à la vôtre. Enfin, je ne doute pas de vous voir ministre d'ici à quelques années.

« Vous voyez, mon cher fils, qu'il est absolument nécessaire que vous partiez immédiatement. Vous verrez lady*** et vous tâcherez de vous faire des amis solides de toutes les personnes importantes de votre connaissance, pour vous retrouver toujours sur le même pied si vous retournez à Paris. Il ne faut pour cela que quelques politesses. L'expérience m'a appris que

partout (excepté peut-être en Angleterre) on ne peut que gagner à être poli, quoique, par parenthèse, ce dernier mot soit un de ceux dont vous ne devez jamais vous servir ; il sent trop la *place Gloucester*.

« Vous devez aussi avoir bien soin, à votre retour en Angleterre, de faire le moins d'usage possible de phrases françaises ; il n'y a rien de si vulgaire ni de si déplaisant. Je n'ai jamais rien vu de plus drôle qu'un livre nouveau qui m'est tombé ces jours-ci entre les mains et qui a la prétention de donner une description exacte de la bonne société. Ne sachant que nous faire dire en anglais, l'auteur ne nous fait parler que français. Je me suis souvent demandé avec étonnement ce que les gens du commun pensent de nous, puisque dans leurs romans ils affectent de faire de nous un portrait si différent d'eux-mêmes. J'ai bien peur au contraire que nous ne leur ressemblions que trop en tout, si ce n'est, peut-être, que nous sommes plus simples et plus naturels. Plus on est élevé moins on a de prétentions, parce qu'on en a moins besoin. C'est là la raison principale qui fait que nos manières sont meilleures que celles des petites gens ; les nôtres sont plus naturelles parce que nous n'imitons personne ; les leurs sont affectées parce qu'ils cherchent à nous imiter ; et tout ce qui est emprunté, est vulgaire. Une affectation originale est quelquefois de bon ton, une affectation imitée est toujours mauvaise.

« Allons, mon cher Henry, je finis cette lettre qui est beaucoup trop longue pour être intéressante. J'espère vous voir dans une dizaine de jours, à partir du moment où vous aurez reçu ma lettre. Si vous pouvez m'apporter un cachemire, j'aurai grand plaisir à constater si vous avez bon goût. Dieu vous garde, mon cher fils.

« Votre mère affectionnée,

« Frances Pelham.

« P. S. J'espère que vous allez quelquefois à l'église. Je suis fâchée de voir que les jeunes gens d'aujourd'hui aient si peu de religion ; c'est du plus mauvais goût. Vous pourriez emmener avec vous ma vieille amie M^me^ de *** pour choisir le cachemire ; prenez bien soin de votre santé. »

Cette lettre, que je lus attentivement, me fit faire de sérieuses réflexions. Mon premier mouvement fut de regretter d'être obligé de quitter Paris ; mais le second fut au contraire de me féliciter à l'idée du nouvel horizon qui s'ouvrait inopinément devant moi. Le grand art du philosophe est de tâcher de contre-balancer chaque désavantage par un bien équivalent, et, quand il ne peut le faire, de s'imaginer qu'il le fait. Je me mis donc à regarder moins ce que j'allais perdre que ce que j'allais gagner à quitter Paris. D'abord, j'étais assez las de ses amusements : il n'y a pas d'affaires qui fatiguent autant que le plaisir. Il y avait longtemps que je soupirais après un changement : et voilà que ce changement venait me trouver. Et puis, à vrai dire, j'étais enchanté d'avoir un prétexte pour me soustraire à une nombreuse cohorte de *folles amours*, à commencer par M^{me} d'Anville. Et cette circonstance, que les gens qui raclent de la guitare et filent le parfait amour auraient considérée comme excessivement désagréable, me semblait tout à fait heureuse et providentielle.

Ayant ainsi soulagé mon esprit de ces premiers regrets du départ, je lui permis de regarder dans l'avenir quels pourraient être les avantages de mon retour en Angleterre. Mon goût pour la variété et les émotions me faisait trouver par anticipation un vif plaisir dans cette élection, qui réunissait l'attrait émouvant de la lutte à la certitude du succès.

J'étais d'ailleurs ennuyé des petits soins que réclame la société des femmes, et j'avais hâte de les changer contre les objets ordinaires de l'ambition d'un homme. Ma vanité me disait que mes succès de ce côté étaient un présage de ceux qui m'attendaient de l'autre. De retour en Angleterre, avec une nouvelle scène et de nouveaux mobiles, j'étais décidé à prendre un rôle tout différent de celui que j'avais joué jusque-là.

CHAPITRE XXVII

Je ne suis pas de ces gens qui mettent plusieurs jours à se décider à une chose lorsqu'elle se peut faire en un seul.

« Dans trois jours à partir d'aujourd'hui, dis-je à Bedos, à neuf heures et demie du matin, je quitte Paris pour retourner en Angleterre.

— Oh, ma pauvre femme ! dit le valet de chambre, elle va mourir de chagrin si je la quitte.

— Alors restez, » lui dis-je.

Bedos fit un mouvement d'épaules.

« Je préfère, à toutes choses, rester avec Monsieur.

— Quoi ! à tout, même à votre femme ? »

L'habile coquin mit sa main sur son cœur et s'inclina.

« Il ne faut pas que votre fidélité vous fasse du tort. Vous amènerez votre femme avec vous. »

Le drôle parut consterné : « Non, dit-il, non, je ne veux pas abuser de la générosité de Monsieur.

— J'y tiens, pas un mot de plus.

— Je demande un million de pardons à Monsieur, mais ma femme est très-souffrante et incapable de supporter le voyage.

— Alors, un aussi excellent mari que vous ne saurait songer à abandonner sa pauvre femme malade et privée de ses soins.

— Pauvreté ne connaît pas de loi. Si je ne consulte que mon cœur, et que je reste, je mourrai de faim, *et il faut vivre*.

— *Je n'en vois pas la nécessité*, » répondis-je, en montant en voiture. Cette répartie, je le dis en passant, n'est pas de moi ; c'est la réponse sans réplique d'un juge à l'excuse d'un voleur.

Je fis le tour de mes connaissances pour procéder à un échange de regrets réciproques. Tout se passa dans les règles. Ma dernière visite fut pour la duchesse de Perpignan. (Je réservais M^me^ d'Anville pour un autre jour.) La vertueuse et sage duchesse était dans son *boudoir* de réception. Je jetai un regard, en entrant, sur la fatale petite porte. Quand une fois des relations entamées se sont terminées convenablement j'ai la plus grande répugnance à y faire la moindre allusion. Aussi, ne dis-je jamais un mot à la duchesse de nos anciens égarements. Je lui parlai ce jour-là du mariage d'une personne, de la mort d'une autre, et enfin de mon propre départ.

« Quand nous quittez-vous ? me dit-elle vivement.

— Dans deux jours ; le chagrin de mon départ sera adouci pour moi si j'ai le bonheur de recevoir quelques commissions de madame la duchesse pour l'Angleterre.

— Je n'en ai pas à vous donner, » me dit-elle. Alors, d'une voix basse, et de façon à ne pas être entendue des désœuvrés qui étaient toujours là, à son petit lever, elle ajouta : « Vous recevrez un mot de moi ce soir. »

Je m'inclinai, changeai de conversation, et partis.

Je reçus le soir même un billet de la duchesse de Perpignan : il était ainsi conçu :

« My dear *Friend*,

« Si ce mot est équivoque dans notre langue, il ne l'est pas dans la vôtre, c'est pour cela que je vous l'écris en anglais. Je voudrais bien ne pas vous laisser quitter ce pays emportant de moi l'opinion que vous en avez maintenant, et cependant je ne puis trouver de mots assez magiques pour opérer ce changement. Oh ! si vous saviez combien je suis digne de pitié ! si vous pouviez lire un instant dans ce cœur désolé et flétri. Si vous pouviez suivre pas à pas, les progrès que j'ai faits dans la folie et le désordre, vous verriez que tout ce que vous pouvez condamner et détester en moi, est bien plutôt l'œuvre des circonstances et du hasard qu'un vice de mes sentiments. Je suis une *beauté* de naissance, j'ai été élevée en beauté, c'est à cette réputation de beauté que j'ai dû mon rang et mon pouvoir. Et c'est à ces avantages de ma figure que j'ai dû la ruine de mon âme ; vous avez vu ce que j'emprunte à l'art aujourd'hui ; je me fais honte à mes yeux en écrivant

cette phrase, mais n'importe puisque c'est depuis ce moment que je vous ai fait honte à vous. Vous ne vous êtes pas dit, pour mon excuse, que j'avais vécu dans l'entraînement des plaisirs pendant toute ma jeunesse, et qu'aujourd'hui arrivée à l'âge mûr, je n'y puis pas renoncer. J'ai longtemps été reine par mes charmes, et toutes les ressources de l'art me semblent bonnes aujourd'hui plutôt que de renoncer à mon empire. Mais en entretenant ma vanité, je n'ai pas eu le courage d'étouffer la voix de mon cœur. Pour une femme, aimer est si naturel, qu'il n'y a pas une femme qui résiste au besoin d'aimer : chez moi l'amour a toujours été un sentiment et non une passion.

« Le sentiment et l'amour-propre ont été mes séducteurs. Je disais tout à l'heure que j'avais dû mes erreurs aux circonstances et non à ma nature. Vous me direz qu'en accusant l'amour et l'amour-propre d'avoir séduit mon âme, je me contredis ; vous vous trompez, j'avais naturellement en moi l'amour et la vanité, c'est le monde où j'ai vécu, ce sont les événements auxquels j'ai assisté, qui ont donné à ces deux courants intérieurs une direction mauvaise et dangereuse. J'étais faite pour aimer ; *à l'homme de mon choix*, j'aurais tout sacrifié ; je fus mariée à un homme que je détestais, et je ne connus le fond de mon cœur que lorsqu'il était trop tard.

« Mais passons ; vous allez quitter la France ; nous ne nous reverrons peut-être jamais, jamais ! Vous pourrez revenir à Paris, mais je ne serai plus ; *n'importe*. Je resterai la même jusqu'au bout, je *mourrai en reine*.

« Comme dernier témoignage des sentiments que j'ai eus pour vous, je vous envoie avec cette lettre une chaîne et une bague. Je vous demande comme dernière faveur de les porter pendant six mois, et avant tout de les avoir sur vous demain aux Tuileries pendant deux heures. Vous rirez de ma requête ; elle vous semblera frivole et romanesque, et peut-être aurez-vous raison. L'amour met dans les sentiments une exagération que la raison condamne. Ne soyez donc pas étonné que le mien surtout exagère. Vous ne me refuserez pas, j'en suis sûre. Adieu. Nous ne nous reverrons jamais dans ce monde, adieu. »

« E. P. »

« Voilà une singulière effusion de sentiments, me dis-je, après avoir lu ce billet. Après tout, elle montre plus de cœur et de caractère que je n'aurais supposé. » Je pris la chaîne, c'était un bijou maltais, elle n'était pas jolie et n'avait de remarquable qu'un anneau en cheveux qui y était joint et si bien enchâssé qu'il aurait fallu la briser pour l'en détacher. « Voilà, me dis-je, un singulier caprice. Mais pas plus singulier que la personne elle-même ; et comme cela sent d'une lieue son aventure et son intrigue, je ne manquerai pas à tout événement de me montrer aux Tuileries demain avec la chaîne et la bague. »

CHAPITRE XXVIII

J'allai aux Tuileries à l'heure où l'on s'y promène d'habitude. Je mis en évidence la chaîne et l'anneau, dont l'éclat tranchait vivement sur la couleur noire de mes vêtements. Il n'y avait pas dix minutes que j'étais dans le jardin, quand j'aperçus un jeune Français, de vingt ans à peine, qui regardait d'un air singulier mon nouvel ornement. Il passa et repassa à côté de moi, beaucoup plus souvent que ne l'y forçait le va-et-vient de la promenade ; enfin il m'aborda le chapeau à la main, et me dit à voix basse, qu'il désirait vivement avoir avec moi un mot d'explication. Je vis tout d'abord que c'était un homme comme il faut, et je le suivis sous les arbres dans l'endroit le plus retiré du jardin.

« Permettez-moi, me dit-il, de vous demander d'où vous viennent cette chaîne et cette bague ?

— Monsieur, lui répondis-je, vous me comprendrez si je vous dis que l'honneur d'une autre personne est intéressé dans ce secret.

— Monsieur, dit le Français, en rougissant, j'ai déjà vu ailleurs ces objets ; en un mot, ils m'appartiennent. »

Je me mis à sourire et mon jeune héros prit feu : « *Oui, monsieur*, reprit-il d'un ton élevé et avec vivacité, ces objets m'appartiennent, et vous allez me les rendre immédiatement, sinon il vous faudra soutenir par les armes la prétention que vous avez de les porter.

— Vous ne me laissez pas le choix de la réponse, monsieur, lui dis-je, je vais chercher un ami qui va s'entendre avec vous immédiatement. Soyez assez bon pour m'indiquer votre adresse. » Le Français, qui était dans un violent état d'agitation, me tendit sa carte. Nous nous saluâmes et tirâmes chacun de notre côté. Je regardais la carte que je tenais dans ma main et sur laquelle étaient écrits les mots suivants : C. de Vautran, rue de Bourbon, numéro… quand je m'entendis saluer par l'apostrophe suivante :

« Eh bien, me connais-tu, n’es-tu pas Alonzo ? »

Je n’eus pas besoin de regarder pour savoir que c’était lord Vincent qui me parlait. « Mon cher camarade, lui dis-je, je suis enchanté de vous voir, » et sur-le-champ je lui racontai à l’oreille les particularités de mon aventure. Lord Vincent m’écouta avec les marques du plus vif intérêt, et m’assura avec beaucoup de cordialité qu’il avait le plus vif désir de me servir, tout en regrettant que ce fût pour une pareille affaire.

« Peuh ! lui dis-je, un duel en France n’est pas la même chose qu’en Angleterre ; ici c’est un événement fort ordinaire, une bagatelle, moins que rien ; on se donne un rendez-vous pour se battre, comme pour aller dîner ; seulement le dîner est chose imposante et solennelle. On fait un peu la moue, on se lève matin pour écrire un bout de testament et tout est dit. Ainsi expédiez-moi cette affaire le plus vite possible, afin que nous puissions aller dîner après au Rocher de Cancale.

— Très-bien, mon cher Pelham, dit Vincent, je ne puis pas vous refuser mes services, et comme je suppose que M. de Vautran choisira l’épée, votre habileté bien connue dans le maniement de cette arme me rassure. C’est la première fois que je me trouve mêlé à une affaire de cette nature, mais j’espère que tout ira bien :

« Nobilis ornatur lauro collega secunda, »

comme dit Juvénal : au revoir. » Et lord Vincent s’éloigna, consolé à moitié de son inquiétude et de ses craintes pour ma vie, par le plaisir d’avoir accouché d’une si heureuse citation.

Vincent est le seul homme que j’aie jamais connu avec un bon cœur et la manie de faire des pointes. Il n’y a pas pour cette sorte de gens en général d’aussi sérieuse occupation que celle de chercher des jeux de mots ; et l’habitude qu’ils ont de torturer les mots, le bon sens, les rend parfaitement insensibles à la mort d’un ami. Je me mis à parcourir de long en large les allées des Tuileries, et je commençais à être horriblement fatigué de cet exercice, quand lord Vincent reparut. Il avait l’air grave, et je vis aussitôt

qu'il n'avait rien de bon à m'apprendre. Le bois de Boulogne, le pistolet, dans une heure, tels étaient les trois points essentiels de sa conférence.

« Le pistolet ! dis-je, eh bien ! soit. J'aurais préféré l'épée, dans l'intérêt de ce jeune homme autant que dans le mien. Mais treize pas et un coup d'œil sûr, et ce sera une affaire faite. Nous boirons une bonne bouteille de Chambertin aujourd'hui, Vincent ! » Mon facétieux ami ne riait que faiblement, et pour la première fois de sa vie il ne me répondit pas. Nous allâmes tranquillement et gravement à mon hôtel pour chercher des pistolets, et nous gagnâmes le lieu du rendez-vous silencieusement, comme il convient à des philosophes.

Le Français et son témoin étaient déjà sur le terrain. Je vis que mon adversaire était pâle et agité, non pas, je pense, par la crainte mais par la colère. Lorsque nous fûmes en place, Vincent vint à moi et me dit à voix basse :

« Au nom du ciel, laissez-moi arranger l'affaire si c'est possible.

— Cela n'est pas en votre pouvoir, » lui dis-je en recevant de ses mains mon pistolet. Je regardai fixement M. de Vautran et je visai. Son pistolet, sans doute à cause du tremblement de sa main, partit un peu plus tôt qu'il ne voulait et la balle effleura mon chapeau. J'eus plus de succès que lui ; je l'atteignis à l'épaule, juste à l'endroit que je visais. Il chancela, fit quelques pas, mais sans tomber.

Nous nous empressâmes autour de lui ; une pâleur livide se montra sur son visage à notre approche. Il murmura entre ses dents quelques paroles inarticulées, et se retourna vers son témoin.

« Voulez-vous demander si monsieur de Vautran est satisfait ? » dis-je à Vincent, et je me retirai à quelque distance.

« Son témoin, me dit Vincent (après une courte conférence avec lui), a répondu à ma question, que la blessure de M. de Vautran ne lui laissait pas pour le moment le choix. » Là-dessus je pris le bras de Vincent et nous remontâmes dans ma voiture.

« Je vous fais mon sincère compliment du succès de ce duel, me dit Vincent, M. de M… (le second de Vautran) m'avait appris, lorsque je suis allé le trouver, que votre adversaire était un des tireurs de pistolet les plus renommés de Paris, et qu'une dame qu'il aimait depuis longtemps, avait

mis pour prix à ses faveurs, la mort de l'homme qui porterait cette chaîne. Vous êtes diablement heureux, mon bon ami, que sa main ait tremblé comme cela ; mais je ne savais pas que vous fussiez si bon tireur !

— Oh ! répondis-je, je ne suis pas ce qu'on appelle dans le monde un tireur consommé ; ainsi je ne saurais pas fendre une balle à quinze pas sur une lame de canif, mais je réponds de toucher à tout coup un but moins large qu'un homme : et sur le terrain ma main est aussi sûre que dans un tir.

— *Le sentiment de nos forces les augmente*, répliqua Vincent. Dois-je dire au cocher de nous conduire au Rocher de Cancale ? »

CHAPITRE XXIX

Comme je retournais chez moi avec Vincent en revenant de la rue Montorgueil, je vis dans la rue St-Honoré, devant nous, deux personnes ; la haute et noble stature de l'une d'elles me la fit reconnaître immédiatement. Ces deux personnes étaient arrêtées devant une porte d'hôtel qui s'ouvrit avec cette facilité et cette discrétion qui n'appartiennent qu'à des concierges français. J'arrivai à la porte comme elle se fermait, mais j'avais eu le temps de voir les cheveux noirs et le visage pâle de Warburton. Mes yeux rencontrèrent le numéro de l'hôtel. « Pour sûr, dis-je, j'ai déjà été dans cette maison. — C'est assez probable, grommela Vincent qui était gris à faire plaisir. C'est une maison à deux fins : on y peut jouer aux cartes ou coqueter avec les femmes ; c'est comme on veut. »

À ces mots, je me rappelai l'hôtel et ses habitants. Il appartenait à un vieux gentilhomme qui, à la veille d'être mis en terre, aimait encore à s'accrocher aux bonnes choses sur le bord de la fosse. Il vivait avec une petite femme fort élégante qui portait son nom et jouissait de toutes les prérogatives d'une épouse légitime. Ils avaient deux salons ouverts, l'un pour *les petits soupers*, l'autre pour *les petits jeux*. On y jouait en effet aux jeux de l'amour et du hasard, et l'on y perdait avec une égale facilité sa bourse et son cœur. En un mot, le marquis et sa *jolie petite femme* étaient un couple heureux et habile qui menaient joyeuse vie, et honorablement et décemment, aux dépens d'autrui.

« Allons, Pelham, me cria Vincent, comme je restais à la porte, hésitant à entrer, jusques à quand voulez-vous me laisser geler à cet air froid et piquant ?

Quousque abutere patientia nostra, Catilina ?

— Entrons, lui dis-je, je connais les êtres et nous allons trouver….

— De jeunes vices ! d'aimables iniquités ! dit Vincent.

« Allons mon garçon, dit Robin Hood, conduis-moi, je te l'ordonne ! »

À ces mots, je frappai ; la porte obéissante s'ouvrit, et nous montâmes au premier, à l'appartement du marquis.

Les salons étaient remplis de monde, la *soi-disant* marquise voltigeait d'une table à l'autre parlant et coquetant avec tout le monde ; le marquis lui-même, avec un œil larmoyant et une main tremblante, faisait le Don Juan auprès des nombreuses Elvires et Annas et Angélinas qui remplissaient son salon. Vincent s'efforçait de me suivre à travers la foule, mais sa vue troublée et sa marche incertaine le faisaient tomber d'un embarras dans un autre ; enfin il en arriva à ne plus pouvoir avancer. Un Français, grand, gros, qui mesurait à peu près cinq pieds de large sur six de hauteur, était penché (obstacle insurmontable) juste devant lui, et entièrement absorbé par les émotions d'une table d'écarté. Il ne se doutait pas seulement des efforts répétés de Vincent tantôt à droite tantôt à gauche, pour passer outre.

À la fin, l'irascibilité du bel esprit croissant en raison de son impuissance, il saisit dans ses bras l'obstacle énorme et lui dit d'un ton tranchant et querelleur : « Dites-moi, monsieur, savez-vous pourquoi vous ressemblez au Lotus dans le septième ciel de Mahomet ?

— Monsieur ! s'écria le Français étonné.

— Eh bien ! monsieur (dit Vincent donnant lui-même la réponse à son énigme), c'est parce qu'une fois arrivé là il n'y a plus moyen de passer. »

Le Français (qui était un de ces hommes qui pardonnent tout en faveur d'un *bon mot*) se mit à rire, salua, et se dérangea. Vincent se faufila et me rejoignit en disant :

« Fortiaque adversis opponite pectora rebus. »

Cependant je cherchais des yeux les objets de ma poursuite ; à ma grande surprise, je ne les apercevais pas. « Ils sont peut-être dans l'autre pièce, »

me dis-je, et je passai de ce côté. Le souper était fini et une vieille *bonne* était tranquillement occupée à s'administrer à elle-même quelques friandises. Il n'y avait pas d'autre trace d'êtres humains (et encore peut-on dire qu'une vieille femme soit un être humain). J'étais fort étonné de ne pas voir Warburton et son compagnon. J'entrai dans la salle de jeu encore une fois, je regardai dans tous les coins, j'examinai tous les visages, en vain. Désappointé et vexé de cette poursuite inutile, qui ne m'avait pourtant pas fait perdre grand'chose, je pris le bras de Vincent et nous sortîmes.

Je passai la matinée suivante avec madame d'Anville. Une Française se console facilement de la perte d'un amant — elle le convertit en un ami, et elle pense (avec raison) qu'elle gagne au change. Nous mîmes nos regrets en maximes et nos adieux en antithèses. Ah ! c'est une chose délicieuse que de boire avec Alcidonis (dans le conte de Marmontel) de la liqueur de la fiole rose, et de jouer avec la fantaisie au lieu de s'abîmer dans sa passion comme un jeune fou. Il y a un temps où le cœur déborde de tendresse et, comme nos vices ainsi que nos vertus découlent de nos passions, il y a peut-être plus à espérer qu'à craindre pour l'avenir, de cet excès d'abondance. C'est le temps où l'attrait du plaisir peut faire commettre des fautes, mais par étourderie et non par calcul ; et l'amour, voltigeant au milieu des fleurs, butine son miel sans s'armer de son aiguillon. Ah ! l'heureux temps, admirablement dépeint par ce poète qui sait si bien faire passer le sentiment dans les mots !

« Le destin ne t'a point assombri, l'espoir n'a point fait épanouir tes fleurs pour qu'elles fussent aussitôt fanées, tu ne connais pas ces terreurs cruelles qui projettent leur ombre sur la lumière de nos dernières années. »

Pardon de cette digression qui n'est pas trop, vous en conviendrez, dans ma manière habituelle, mais laisse-moi, cher lecteur, t'avertir sérieusement de ne pas me juger encore. Quand tu auras été jusqu'au bout de ce livre, si tu dois en condamner le héros, eh bien ! je te laisserai tranquille (selon le conseil de l'honnête Dogberry) jusqu'à ce que tu sois de sang-froid ; et si tu ne me fais pas, alors, une meilleure réponse, c'est que tu n'es pas l'homme que je croyais.

CHAPITRE XXX

J'avais reçu pour ce jour, le dernier de mon séjour à Paris, une invitation de la duchesse de B***. Je savais qu'il y aurait peu de monde, et que je n'y rencontrerais que des membres de la famille royale. Je devais l'honneur de cette invitation à mon intimité avec les ***, qui étaient de grands amis de la duchesse, et je me promettais beaucoup de plaisir de cette soirée.

Il n'y avait que huit ou neuf personnes lorsque j'entrai dans la « chambre du Roi. » Je reconnus immédiatement le plus distingué de ces personnages, c'était le R***. Il vint à moi avec beaucoup de grâce, et me témoigna le plaisir qu'il avait à me voir.

« Vous avez été présenté, ce me semble, il y a environ un mois, me dit le R***, avec un sourire enchanteur, je m'en souviens très-bien. »

Je saluai.

« Êtes-vous dans l'intention de rester longtemps à Paris ? poursuivit le R***.

— J'ai retardé mon départ, répondis-je, seulement pour avoir l'honneur d'être admis ici ce soir. En agissant ainsi, Votre Majesté me permettra de le dire, j'ai suivi le sage prétexte de garder le plus grand plaisir pour la fin. »

Le royal chevalier accueillit ma réponse avec un salut, et un sourire encore plus doux que le premier, et entama avec moi une conversation qui dura quelques minutes. Je fus très-frappé de l'air et des manières du R***. Elles étaient pleines de dignité, sans aucune affectation de hauteur. Il parlait très-bien anglais, et l'attention qu'il eut de s'adresser à moi dans cette langue, était pleine de tact et de délicatesse ; la finesse de ses observations ne devait rien à son rang. On était frappé de leur justesse, et l'air dont elles étaient faites, aurait paru très-gracieux même chez un simple particulier. Jugez, des lors, si elles me charmèrent chez le R***. Le haut de son visage a quelque chose de proéminent, d'agréable, et ses yeux ont une expression

de douceur remarquable. Sa taille est élancée et très-bien prise ; peut-être, cependant, sa personne est-elle mieux faite pour plaire dans le particulier que pour faire impression en public. En somme, c'est un des rares personnages d'un rang aussi élevé qu'on désirerait connaître, à titre d'égal, dont la supériorité hiérarchique est acceptée avec plaisir.

Comme le R*** avait cessé de parler et se retournait avec une grande courtoisie vers le duc de ***, je me rapprochai, en saluant, de la duchesse de B***. Cette princesse a les manières vives et piquantes ; aussi chacun doit regretter pour son propre compte qu'elle soit d'un rang si élevé ; elle parlait avec beaucoup de volubilité à un homme de haute taille et d'une figure niaise, c'était un ministre. Elle me sourit gracieusement lorsque je m'approchai d'elle. Elle me parla des plaisirs de notre pays. « Vous n'êtes pas, me dit-elle, aussi amateurs de la danse que nous.

— Nous n'avons pas le même exemple auguste pour nous servir de motif et de modèle, » dis-je en faisant allusion au goût bien connu de la duchesse pour cet exercice. La duchesse d'A*** survint comme je disais ces mots, et la conversation se soutint avec une grande aisance jusqu'au moment où l'on forma la partie de whist du R***. Son partner était madame de la R***, l'héroïne de la Vendée. C'était une grande et forte femme, singulièrement vive et intéressante ; elle semblait douée à la fois de l'énergie physique et morale nécessaires pour accomplir des actions encore plus héroïques que celles par lesquelles elle s'était déjà signalée.

Je vis bientôt qu'il valait mieux ne pas rester trop longtemps. J'avais fait une impression favorable, et, en pareil cas, j'ai pour règle constante de me retirer immédiatement. Restez, s'il le faut, des heures entières, jusqu'à ce que vous ayez plu, mais retirez-vous aussitôt après votre succès. Un grand génie ne doit pas languir trop longtemps dans un salon ni dans le monde. Il faut qu'il quitte l'un et l'autre avec éclat. En conséquence de cette règle, je n'eus pas plus tôt trouvé que ma cour avait été suffisamment bien faite, que je me levai pour me retirer.

« Reviendrez-vous bientôt à Paris ? me dit la duchesse de B***.

— Je ne pourrai pas résister au désir que j'en ai, lui dis-je, *mon corps reviendra pour chercher mon cœur*.

— Nous ne vous oublierons pas, me dit la duchesse.

— Votre Altesse Royale vient de me donner la tentation de ne pas revenir, » répondis-je, et je sortis.

Il était trop tôt pour rentrer ; à cette époque j'étais trop jeune et trop actif pour me coucher avant minuit passé.

Comme je songeais à la meilleure manière d'employer le reste de ma soirée, je me rappelai tout à coup l'hôtel de la rue Saint-Honoré où Vincent et moi nous nous étions présentés avec si peu de cérémonie la veille au soir. Dans l'espérance d'être plus heureux cette fois et de rencontrer enfin Warburton, j'ordonnai au cocher de me conduire à la demeure du vieux marquis.

Le salon était aussi rempli que d'habitude. Je perdis quelques napoléons à l'écarté, pour payer ma bienvenue, et je me mis à faire ma cour, à bâtons rompus, à l'une des gentilles amorces qui se tenaient là.

Au milieu de cette occupation je laissais errer mon esprit et mes yeux. Je ne pouvais me départir de l'espoir de voir encore une fois Warburton avant mon départ de Paris, et toutes les réflexions qui confirmaient mes soupçons sur son identité venaient redoubler l'intérêt que je prenais à ses relations avec Tyrrel et le *débauché* vulgaire de la rue Saint-Dominique. J'étais en train de faire une réponse langoureuse à ma Cynthia du moment, quand une voix anglaise retentit tout à coup à mon oreille. Je promenai mes yeux autour de moi et je vis Thornton en conversation intime avec un homme qui me tournait le dos, mais que je reconnus aussitôt pour Tyrrel.

« Oh ! il ne tardera pas à venir, dit le premier, et nous le saignerons dans les règles ce soir. C'est singulier que vous qui jouez beaucoup mieux que lui, vous ne l'ayez pas plumé hier soir ! »

Tyrrel répondit à voix basse et je ne pus l'entendre ; un instant après, la porte s'ouvrit et Warburton entra. Il se dirigea aussitôt vers Thornton et son compagnon, et après les salutations d'usage, Warburton dit de ce ton de modulation artificielle qu'il avait l'habitude de donner à sa voix : « Je suis sûr, Tyrrel, que vous avez hâte de prendre votre revanche. Perdre contre un novice comme moi, c'est plus qu'il ne faut pour doubler le chagrin de la défaite et le désir des représailles. »

Je ne pus entendre la réponse de Tyrrel ; mais le trio disparut derrière une porte que je n'avais pas remarquée jusque-là, et qui donnait probablement

entrée dans le boudoir de nôtre hôtesse. La soi-disant marquise le leur ouvrit elle-même et Thornton la remercia de ce bon office avec un clignement d'œil caractéristique, tout à fait digne de sa réputation de galanterie. Aussitôt que la porte se fut refermée sur eux, j'allai droit à la marquise, et, après quelques compliments préliminaires, je lui demandai si la chambre où *messieurs les Anglais* étaient entrés, était également ouverte à tous les invités.

« Oh ! me dit-elle avec quelque hésitation, ces messieurs jouent plus gros jeu qu'on ne fait ici d'habitude, et l'un d'eux est sujet à s'irriter des avis et des réflexions de la galerie. Hier soir, après qu'ils eurent joué pendant quelques instants seulement, M. Thornton, un vieil ami à moi (ici la dame baissa les yeux) me demanda la permission de se retirer avec ses amis dans la chambre du fond, et comme je le connais bien, je n'ai eu aucun scrupule à lui accorder ce qu'il me demandait !

— Alors je suppose, lui dis-je, que, en ma qualité d'étranger, je n'ai pas la permission d'aller les rejoindre.

— Voulez-vous que je le leur demande ?

— Non, ce n'est pas la peine. » En conséquence je me rassis et je parus de plus en plus occupé à dire de *jolies choses* à ma compatissante voisine. Cependant, malgré toute ma dissimulation, il me fut impossible de soutenir plus de quelques minutes, une conversation dont l'objet était si complètement étranger à mes préoccupations réelles. Ce fut avec un véritable plaisir que je vis ma compagne, blessée de mon indifférence, se lever et me laisser seul avec mes pensées.

Qu'est-ce que pouvait gagner Warburton (à supposer que ce fût bien la personne que je croyais) à se déguiser ainsi qu'il faisait ? Il était trop riche pour chercher un profit dans ses gains à la table de jeu, quelle que fût la somme qu'il gagnât à Tyrrel, et trop au-dessus de Thornton dans l'échelle sociale, pour tirer aucun plaisir ni aucun avantage de ses relations avec un pareil personnage. Les sombres menaces de vengeance dans le Jardin des Plantes et son allusion aux deux cents livres que Tyrrel possédait, me mettaient, à la vérité, sur la voie de son but réel. Mais alors, pourquoi ce déguisement ? Avait-il été connu de Tyrrel auparavant, sous sa figure naturelle, et s'était-il passé, entre eux, quelque chose qui rendît nécessaire

aujourd'hui cette précaution ? Cela paraissait assez probable ; mais Thornton était-il dans le secret ? Et s'il s'agissait d'une vengeance, cet homme de bas étage était-il son complice ? Ou bien, ce qui était plus probable, le traître ne comptait-il pas les jouer l'un et l'autre ? Quant à Tyrrel, ses propres projets sur Warburton étaient suffisants pour empêcher qu'on ne le plaignît de tomber dans l'abîme qu'il avait creusé pour les autres.

Cependant le temps se passait, il se faisait tard et le plus grand nombre des invités était sorti. Je ne pouvais m'arracher de ce lieu ; je jetais de temps en temps un regard sur la porte de la chambre du fond, avec une sensation d'anxiété indicible. Je désirais, et en même temps je craignais de la voir s'ouvrir. J'étais ému comme si ma propre destinée était en quelque chose mêlée à ce qui se passait là, dans cette chambre, et je ne pouvais me décider à partir sans savoir comment cela avait fini.

Enfin la porte s'ouvrit ; Tyrrel sortit le premier ; il était pâle, ses joues étaient enfoncées ; cela pouvait s'expliquer suffisamment par les émotions qu'il avait dû éprouver pendant deux heures. Je remarquai que ses dents étaient serrées et ses mains crispées, comme lorsqu'on cherche par une tension excessive des muscles à résister à la fièvre et à l'agonie de l'esprit. Warburton et Thornton le suivirent. Celui-ci, avec son air habituel d'indifférence, promena ses petits yeux ronds et vifs du marquis à moi, et rougit légèrement. Néanmoins il ne laissa pas de me saluer avec son impudence accoutumée ; mais Warburton passa comme Tyrrel sans faire attention à ce qui l'entourait.

Il tenait ses grands yeux noirs fixés sur la personne qui marchait devant lui, sans que son regard déviât d'une ligne. La beauté remarquable de ses traits, que ne pouvait masquer la longueur de sa chevelure en désordre et de ses énormes favoris, était comme illuminée par un éclair de joie sauvage. Je me détournai de lui avec effroi.

Au moment où Tyrrel quittait la chambre, Warburton lui posa la main sur l'épaule : a Arrêtez-vous, lui dit-il, je vais du même côté que vous ; et je veux vous accompagner. » Il se retourna vers Thornton, qui était en grande conversation avec le marquis, et lui fit signe de la main de ne pas le suivre. À l'instant même il sortit avec Tyrrel.

Je ne pus rester plus longtemps. J'éprouvais une sorte d'inquiétude fébrile qui me poussait en avant. Je quittai le salon, et je me trouvai sur le palier avant que les deux joueurs fussent au bas de l'escalier. Warburton n'était qu'à quelques pas de moi ; l'escalier était faiblement éclairé par la lueur d'une lampe expirante ; il ne se retourna pas pour me regarder, et sa préoccupation probablement l'empêcha de m'entendre.

« Vous pouvez encore revenir sur l'eau, dit-il à Tyrrel.

— Impossible, répliqua ce dernier, avec un ton d'angoisse et de désespoir qui me perça le cœur. Je suis réduit à la mendicité, je n'ai plus rien au monde, il ne me reste plus qu'à mourir de faim ! »

Comme il disait ces mots, j'aperçus à la lueur pâle et incertaine de la lampe, que Warburton se couvrait la figure avec sa main.

« N'avez-vous plus d'espoir ? n'avez-vous pas un endroit d'où vous puissiez tirer quelque secours ? Votre pauvreté est-elle absolue, et n'avez-vous réellement à attendre que la famine ? » reprit-il d'une voix sourde et contenue.

Nous arrivions dans la cour. Warburton n'était qu'à un pas derrière Tyrell, celui-ci ne répondait pas ; seulement quand il passa de l'obscurité de l'escalier à la lumière de la cour qu'éclairait la lune, je pus voir de grosses larmes qui coulaient silencieusement sur ses joues. Warburton le toucha de la main.

« Retournez-vous ! lui cria-t-il tout d'un coup, la coupe n'est pas encore pleine pour vous, regardez-moi et rappelez-vous ! »

Je hâtai le pas. La lumière tombait en plein sur les traits de celui qui parlait, ses cheveux noirs avaient disparu, mes soupçons étaient fondés ! Je reconnus du premier coup la belle chevelure et le noble front de Reginald Glanville. Tyrrel le regarda lentement comme s'il cherchait à se rappeler quelque terrible souvenir qui grandissait en lui à chaque instant avec une horreur croissante. Le visage sévère de Glanville allait s'assombrissant.

Tyrrel poussa un faible cri, et tomba à terre sans connaissance.

CHAPITRE XXXI

J’ai toujours eu en horreur d’être placé, comme on dit, en évidence : et certes, je m’y trouvais placé cette fois de la belle manière. Un homme à mes pieds, dans des convulsions, tandis que l’auteur du mal se dérobait prudemment, laissant à ma charge le soin de garder, de ranimer et de conduire à domicile la personne affligée, tout cela faisait un enchaînement de circonstances désagréables, aussi opposé que possible au caractère de Henry Pelham. Décidément la fortune était contre moi.

Après un instant de réflexion, je frappai chez le portier, je me procurai de l’eau froide, et je baignai les tempes de Tyrrel. Au bout de quelques moments il revint à lui. Il ouvrit les yeux lentement et se mit à regarder avec inquiétude autour de lui. « Parti ! (murmura-t-il) parti ! qu’est-ce qu’il venait faire ici dans un pareil moment ? se venger ? de quoi ? je ne pouvais pas lui dire ce qui l’avait tuée, il ne doit s’en prendre qu’à sa propre folie. Je ne crains rien ; je brave sa méchanceté. »

En disant ces mots, Tyrrel se redressa sur ses pieds :

« Voulez-vous que je vous conduise chez vous ? lui dis-je. Vous n’êtes pas encore bien. Je vous en prie. »

Je parlais avec une certaine chaleur et une certaine sincérité. Le malheureux me considéra attentivement pendant un moment, et reprit :

« Qui est-ce à la fin ? Qui est-ce qui me parle, qui est-ce qui a encore pour un homme perdu, un mendiant, des paroles d’intérêt et de bienveillance ? »

Je mis son bras sous le mien, et je le conduisis de la cour dans la rue. Il me surveillait du regard avec un air d’inquiétude ; cependant, peu à peu, il parut reprendre ses esprits et, quand il eut enfin conscience de sa situation présente et de ce qui venait de se passer, il me pressa la main avec chaleur. Après avoir gardé quelques instants le silence, pendant que nous nous

dirigions lentement vers les Tuileries, il me dit : « Pardonnez-moi, monsieur, de ne pas vous avoir remercié suffisamment de votre bonté et de vos attentions pour moi. Je suis maintenant tout à fait remis. L'air étouffant de cette chambre où je suis resté renfermé pendant plusieurs heures, l'excitation fébrile du jeu, tout cela a agi sur une organisation déjà fort délabrée, et causé cette indisposition passagère. Je suis maintenant, je vous assure, tout à fait remis, et je ne veux pas abuser plus longtemps de votre bienveillance.

— Vraiment, lui dis-je, vous feriez mieux de ne pas refuser mes services dans ce moment-ci. Souffrez que je vous accompagne jusque chez vous ?

— Chez moi ? murmura Tyrrel, en poussant un profond soupir. Non, non ! puis comme s'il revenait à lui : Je vous remercie, dit-il, mais, mais… »

Je vis son embarras et l'interrompant :

« Bien ! si je ne vous suis plus utile, je vais prendre congé de vous. J'espère que nous nous rencontrerons sous des auspices plus favorables pour faire connaissance. »

Tyrrel me salua, me pressa de nouveau la main et nous nous séparâmes. Je hâtai le pas pour rentrer à mon hôtel en suivant la longue rue de Rivoli.

Lorsque je fus à quelques pas devant Tyrrel, je me retournai pour le regarder. Il était resté à la même place où je l'avais laissé. Je vis à la clarté de la lune, qu'il avait les yeux et les bras levés vers le ciel. Cela ne dura qu'un moment ; son attitude changea, le temps de le regarder, et il continua à marcher lentement et avec calme dans la même direction que moi. Aussitôt rentré dans mon appartement, je me mis au lit, mais je ne pus dormir. La scène extraordinaire dont j'avais été témoin, l'expression sombre et féroce du visage de Glanville, marqué de l'empreinte des passions les plus terribles, le souvenir effrayant et mystérieux dont l'horreur s'était peinte sur la face livide et bouleversée du joueur ; le mystère du déguisement de Glanville ; cette vengeance impitoyable, et l'anxiété brûlante que je ressentais, non par un vain intérêt de curiosité, mais par suite de mon affection profonde et ancienne pour Glanville, toutes ces émotions se pressaient en foule dans mon esprit agité et malade. Je ne pus goûter un seul instant de repos.

Ce fut avec cette singulière sensation de plaisir, que peuvent seuls apprécier ceux qui ont souvent passé la nuit dans la douleur et l'inquiétude, que je vis la lumière du soleil pénétrer à travers mes volets, et que j'entendis Bedos aller et venir dans ma chambre.

« À quelle heure monsieur veut-il les chevaux de poste ? me demanda cet inappréciable valet.

— À onze heures, » lui répondis-je, et je sautai à bas du lit tout joyeux du changement à vue que le seul mot de voyage produisait dans mon esprit.

Je me mis à table pour déjeûner, tournant machinalement les pages du *Galignani's Messenger*, quand le passage suivant attira mon attention :

« On parle, dans les salons du faubourg, d'un duel qui a eu lieu le… entre un jeune Anglais et monsieur D… La cause de ce duel est, dit-on, une rivalité entre ces deux messieurs qui prétendaient l'un et l'autre aux bonnes grâces de la belle duchesse de P. Or, si ce que l'on dit est vrai, elle ne se soucie ni de l'un ni de l'autre des deux galants, et garde ses faveurs pour un certain *attaché* de l'ambassade anglaise. »

« Voilà, me dis-je, comme on écrit l'histoire, Tous ceux qui liront cela croiront savoir la vérité. Quand un auteur écrit les mémoires de la cour, voilà à quelle source il puise ses anecdotes et ses scandales, et, cependant, peut-on être plus près de la vérité, et la dénaturer plus complètement ! Dieu merci, du moins, on n'est pas allé jusqu'à me soupçonner d'être favorisé d'un amour aussi dégradant que celui de la duchesse. Je passerai tout au plus pour un imbécile de me battre pour elle, mais être aimé d'elle c'en serait assez pour me perdre de réputation.

« Les chevaux, monsieur, me dit Bedos.

— La note, monsieur, » me dit le garçon.

Hélas faut-il que ceci et cela soient toujours accouplés ensemble et que nous ne puissions jamais nous mettre en route sans ce terrible procès-verbal de notre séjour. Bref, la note fut intégralement acquittée, les chevaux hennirent, la portière s'ouvrit, j'entrai dans la voiture, Bedos monta

derrière, les fouets claquèrent, les chevaux partirent au galop ; ainsi se terminèrent mes aventures dans ce cher Paris.

CHAPITRE XXXII

C’est un des plus délicieux souvenirs des beaux jours de ma jeunesse que celui des voyages en poste à quatre ou même à deux chevaux. En France où les chevaux ne sont rien moins que rapides, le plaisir des voyages n’est pas tout à fait aussi grand qu’en Angleterre. Cependant pour un homme qui est fatigué d’une résidence et qui soupire après le changement, qui aime l’agitation, et qui n’est pas encore blasé sur les émotions, il y a plus de charmes à se trouver sur la grande route que dans le plus moelleux fauteuil, et cette petite prison qu’on appelle une chaise de poste, est d’un séjour plus délicieux que les salons cérémonieux du palais de Devonshire.

Nous arrivâmes le lendemain de bonne heure sains et saufs à Calais.

« Monsieur dîne-t-il dans sa chambre ou à *table d’hôte ?*

— Dans sa chambre, c’est clair, » dit Bedos, qui trancha la question avec un air d’indignation. La dignité d’un valet de chambre français est inséparable de celle de son maître.

« Vous êtes trop bon, Bedos, lui dis-je, je dînerai à table d’hôte. Quels sont les gens qu’on y trouve en général ?

— Mon Dieu, monsieur, dit le garçon, les voyageurs se succèdent ici avec une telle rapidité, que nous voyons rarement deux jours de suite les mêmes visages. Nous changeons presque aussi souvent qu’un ministère anglais.

— Vous êtes facétieux, lui dis-je.

— Non, monsieur, reprit le *garçon*, qui était à la fois bel-esprit et philosophe ; non, mes organes digestifs sont très-délicats et par conséquent je suis naturellement mélancolique. *Ah ma foi, oui, très-triste*. » Et en disant ces mots, le sentimental changeur d’assiettes mit sa main sur son cœur ou son estomac, je ne saurais dire au juste lequel des deux, et soupira avec amertume.

« Dans combien de temps dîne-t-on ? » lui dis-je. Ma question rappela le garçon à lui-même.

« À deux heures, monsieur, à deux heures ; » et faisant tournoyer sa serviette d'un air d'importance, ce mélancolique personnage se dirigea vers de nouveaux voyageurs, pour les complimenter à leur tour et leur faire confidence de ses mauvaises digestions.

Après que j'eus fait ma *toilette*, bâillé trois fois et bu deux bouteilles de soda-water, je sortis pour voir la ville. Comme je me promenais en flânant, je m'entendis appeler par mon nom. Je me retournai et je vis sir Willoughby Townsend. C'était un vieux baronnet antédiluvien, un reste fossile des merveilles que possédait l'Angleterre avant que le déluge des manières françaises vînt submerger nos anciennes coutumes, et former avec les débris du passé un nouvel ordre de choses et une nouvelle race d'hommes.

« Ah ! mon cher Pelham, comment cela va-t-il ? Et cette digne lady Frances, votre mère, et votre excellent père, ils vont bien ? enchanté.

« Russelton, dit sir Willoughby en se tournant vers un homme d'un certain âge auquel il donnait le bras, vous vous souvenez bien de Pelham, un vrai whig, grand ami de Shéridan ? permettez-moi de vous présenter son fils. M. Russelton, M. Pelham ; M. Pelham, M. Russelton. »

À ce nom mon esprit fut assailli de mille souvenirs ; le contemporain et le rival de Napoléon, l'autocrate du grand empire de la fashion et des cravates, le puissant génie devant qui s'était inclinée humblement l'aristocratie, devant lequel les gens de bon ton restèrent ébahis, qui d'un seul geste dictait des lois à la plus haute *noblesse* d'Europe, qui avait introduit, pour ne citer qu'un seul exemple, l'usage de l'empois dans les cravates et qui tenait plus à la coupe élégante de son habit qu'à l'affection d'un ami, et dont le nom était associé à tous les triomphes que peut procurer l'audace, cette grande vertu du beau monde ; enfin l'illustre, l'immortel Russelton en personne était là, debout devant moi ! Je reconnus en lui un esprit semblable, mais supérieur au mien, et je m'inclinai devant lui avec un sentiment de profonde vénération que nul mortel ne m'inspira jamais au même degré.

M. Russelton sembla se plaire aux marques évidentes de mon respect, et me rendit mon salut avec une dignité moqueuse qui m'enchanta. Il m'offrit

un de ses bras, je le saisis avec transport, et nous continuâmes tous trois ensemble notre promenade.

« Ainsi, dit sir Willoughby, ainsi, Russelton, vous vous plaisez ici ? Vous avez de quoi vous amuser, je suppose ; il ne manque pas d'Anglais, vous n'avez pas oublié l'art de persiffler les gens, n'est-ce pas, mon vieux camarade ?

— Si je l'avais jamais oublié, dit M. Russelton lentement, la seule vue de sir Willoughby Townsend suffirait pour m'en rafraîchir la mémoire. Oui, continua le vénérable débris, après un instant de silence ; oui j'aime assez cette résidence ; j'y jouis d'une bonne conscience et d'une chemise blanche ; qu'est-ce qu'un homme peut désirer de plus ? J'ai fait ici la connaissance d'un perroquet apprivoisé auquel j'ai appris à dire, toutes les fois qu'il passe devant lui un Anglais ridicule avec un cou roide et une démarche nonchalante : *Vrai Breton, vrai Breton*. Je prends soin de ma santé et je réfléchis à la vieillesse. J'ai lu *Gil Blas*, et les *Devoirs de l'homme ;* en somme, tout en éduquant mon perroquet et en m'instruisant moi-même, je crois que je passe mon temps d'une façon aussi louable et aussi décente que l'évêque de Winchester, ou mylord de A*** lui-même. Vous arrivez de Paris, je suppose, monsieur Pelham ?

— Je l'ai quitté hier.

— Il est rempli sans doute de ces horribles Anglais, qui vont fourrer leurs grands chapeaux et leurs petits esprits dans toutes les boutiques du Palais-Royal, pour faire les doux yeux aux demoiselles de comptoir, et achever d'apprendre le français à force de marchander et de se disputer pour un sou. Oh ! les monstres ! j'en ai mal au cœur rien que d'y penser ; l'autre jour, l'un d'eux s'est mis à m'accoster et à me parler patriotisme et cochon de lait ; c'était à vous donner la fièvre. Heureusement que j'étais près de chez moi, je n'ai eu que le temps de rentrer au plus vite, sans cela j'en mourais. Jugez un peu de ce qui serait arrivé si je m'étais trouvé loin de chez moi quand il m'a accosté, à mon âge je n'aurais jamais pu supporter un pareil choc, j'en aurais eu une attaque dont je ne me serais pas relevé. J'aime à croire, du moins, qu'ils auraient bien voulu indiquer la cause de ma mort sur mon épitaphe : *Ci-gît John Russelton, esq., mort d'un Anglais, à l'âge de…, etc.* Peuh ! Si vous n'avez pas d'engagement, monsieur Pelham, je

vous prierai de vouloir bien dîner aujourd'hui avec moi ; Willoughby et son parapluie seront de la partie.

— Volontiers, lui dis-je, quoique j'eusse formé le dessein de faire des observations sur les hommes et les choses *à la table d'hôte* de mon hôtel.

— En vérité, je suis tout à fait désolé de vous priver d'un si grand divertissement, répliqua M. Russelton. Chez moi vous ne trouverez que du Laffite passable et un plat exotique que ma *cuisinière* appelle une *côtelette de mouton*. Je suis curieux de voir comment elle s'y prendra aujourd'hui pour varier la monotonie du mouton. La première fois que je commandai une côtelette, je pensais avoir suffisamment expliqué ce que je voulais, c'est-à-dire un morceau de viande d'un côté et un gril de l'autre, à sept heures je vis venir une *côtelette panée ! Faute de mieux*, il me fallut avaler cette composition, noyée dans une sauce détestable ; si bien que je dormis une heure à peine dans toute la nuit, et que j'en eus le cauchemar. Le lendemain, je pensais qu'il n'y aurait plus de méprise ; la sauce était absolument prohibée ; tous les ingrédients étaient sévèrement et particulièrement interdits ; il était convenu que la côtelette serait cuite au naturel, dans son jus ; j'ôte le couvercle et que vois-je ? une poitrine de mouton montrant ses os et ses cartilages comme le torse du gladiateur mourant. Je ne pus résister à ce coup ; je n'avais plus la force de me mettre en colère, je me mis à pleurer sur ma chaise. Aujourd'hui je tente l'épreuve pour la troisième fois, je verrai enfin si les cuisiniers français consentiront à me laisser mourir de faim au naturel. Pour ma part, je n'ai plus assez d'estomac pour supporter les artifices de la cuisine ; j'ai usé ma puissance digestive pendant ma jeunesse, à avaler les soupers de Saint-Léger et les promesses de payer de Sheridan. Dites-moi, monsieur Pelham, avez-vous essayé de Staub pendant votre séjour à Paris ?

— Oui, et je le trouve bien au-dessus de Stultz que j'ai depuis longtemps jugé digne seulement d'habiller les jeunes mineurs de l'université d'Oxford et les vieux majors d'infanterie.

— C'est vrai, dit Russelton, souriant finement de ce trait décoché à un industriel dont il était peut-être un peu jaloux ; c'est vrai, Stultz vise à faire des *gentlemen* plutôt que des habits, il y a dans ses piqués une prétention aristocratique, qui est d'un vulgaire à faire peur. Vous reconnaîtrez un habit de Stultz n'importe où, et c'est déjà assez pour le condamner ; dès l'instant

qu’un homme est connu par une coupe invariable, et, qui pis est, sans originalité, on ne le discute plus, c’est un homme fini. Parlez-moi d’un homme qui fait la réputation de son tailleur, et non d’un tailleur qui a l’impudence de vouloir mettre un homme à la mode.

— Bravo, pardieu ! s’écria sir Willoughby, qui était aussi mal habillé qu’une pomme de terre en robe de chambre, bravo ! c’est aussi mon opinion. J’ai toujours recommandé à mes tailleurs de me faire des habits qui ne fussent ni à la mode ni passés de mode ; de ne pas prendre modèle sur les vêtements des autres, et de faire leurs coupes non pas d’après un triangle isocèle, mais d’après la forme de mon corps. Regardez-moi cet habit-ci, par exemple ! » Et sir Willoughby Townsend s’arrêta tout court pour nous faire admirer à notre aise son costume.

« Ça, un habit ! dit Russelton avec un air de surprise naïve, en le saisissant par le collet avec le pouce et l’index comme s’il n’était pas bien sûr de son fait ; ça, sir Willoughby, pouvez-vous appeler cette chose-là, un habit ? »

CHAPITRE XXXIII

Peu d'instants après la réponse de Russelton au panégyrique que sir Willoughby avait fait de sa propre toilette, je quittai ces deux illustres personnages, que je devais rejoindre trois heures après pour dîner. Je rentrai à mon hôtel pour prendre un bain, et écrire plusieurs lettres. La première fut pour M^{me} d'Anville. Je la remplis d'antithèses et de maximes, sûr ainsi de la charmer ; la seconde fut pour ma mère, que je prévins de mon arrivée ; et la troisième pour lord Vincent, que je chargeais de quelques commissions oubliées.

J'écris assez difficilement ; aussi, après avoir bâillé, étiré mes membres et fait courir quelque temps ma plume sur le papier, je m'aperçus que je n'avais que le temps de me mettre au bain et de m'habiller, et que mes lettres ne seraient jamais finies. Je me dirigeai vers la demeure de Russelton, dans les meilleures dispositions, et très-décidé à profiter, le plus que je pourrais, de la conversation de ce personnage original.

Il me reçut dans une toute petite chambre ; étendu devant le feu dans un fauteuil, regardant ses pieds avec complaisance et paraissant songer à toute autre chose qu'à ce que lui disait sir Willoughby Townsend, le bonhomme dissertait avec véhémence sur la politique et la loi des céréales. Malgré l'élévation de la température, il y avait un petit feu dans l'âtre, ce qui, joint à la vivacité des efforts de sir Willoughby pour convaincre son hôte, produisait une abondante transpiration chez ce pauvre gentleman. Russelton au contraire semblait goûter une fraîcheur délicieuse, et se tenait penché sur le feu comme un concombre sur sa couche. Sir Willoughby s'arrêta tout d'un coup, hors d'haleine, et tenta d'ouvrir la fenêtre.

« Que faites-vous ? pour l'amour de Dieu, que faites-vous ? cria Russelton avec un soubresaut ; est-ce que vous voulez me tuer ?

— Vous tuer ? dit sir Willoughby avec effroi.

— Oui, me tuer ! N'est-ce pas assez déjà du froid qui règne dans ce maudit port de mer, sans aller encore ouvrir mon humble retraite à tous les courants d'air déchaînés ? Est-ce que depuis six mois je n'ai pas un rhumatisme dans l'épaule gauche et la fièvre dans le petit doigt ? Faut-il encore que vous veniez terminer tout d'un coup ma misérable existence en ouvrant cet abominable châssis ? De ce que vous, naturel du Yorkshire, grand, gros, fort et imperméable, vous ne craignez ni vent ni pluie, s'ensuit-il que moi, John Russelton, je sois aussi impénétrable, et que vous puissiez impunément permettre aux vents d'est de venir se jouer dans ma chambre comme des enfants, traînant après eux rhumes, asthmes et catarrhes ? Je vous prie, sir Willoughby Townsend, de vouloir bien permettre que je meure d'une mort plus naturelle et plus civilisée. » Et ce disant, Russelton se laissa retomber dans son fauteuil, d'un air épuisé.

Sir Willoughby, qui se souvenait des beaux jours de gloire de cet humoriste, et qui le vénérait comme un temple où la divinité respire encore quoique ses autels soient renversés, ne fit à cette remontrance d'autre réponse qu'un long soupir suivi de ces mots : « Bien, Russelton, calmez-vous ; c'est égal, vous êtes un drôle d'original. »

Russelton se tourna alors vers moi et m'invita avec un air de langueur féminine, à m'asseoir auprès du feu. Comme je suis naturellement frileux, et que j'aime à battre les gens sur leur propre terrain, j'approchai ma chaise tout près de l'âtre, déclarant que le temps était très-froid, et je demandai la permission de sonner pour avoir du bois. Russelton me regarda pendant un moment, puis avec une politesse qu'il n'avait pas daigné montrer jusque-là, il approcha son siège du mien, et entama une conversation que, malgré ses saillies de mauvais goût et la bizarrerie de ses manières, je trouvai singulièrement intéressante.

On annonça le dîner et nous passâmes dans une autre pièce. Ce pauvre sir Willoughby, avec son gilet déboutonné, et soufflant comme un roquet phthisique, se mit à grogner quand il vit que la salle à manger était encore plus petite et plus chaude que la chambre que nous venions de quitter. Russelton lui servit aussitôt de la soupe bouillante et lui dit, en lui faisant offrir du piment par le domestique :

« Vous voyez, mon cher Townsend, que c'est là un potage bien approprié à la rigueur de la saison. »

Le dîner se passa assez tranquillement, à part l'agonie de notre gros ami, dont Russelton savourait à loisir les souffrances. Les côtelettes de mouton dont on nous avait menacés ne firent pas leur apparition ; le dîner, quoique un peu maigre, était bien préparé et encore mieux servi. Le pauvre baronnet se leva de table au dessert et, prétextant une indisposition subite, se dirigea vers la porte.

Quand il fut sorti, Russelton se renversa en arrière sur sa chaise et se mit à rire pendant plusieurs minutes, d'un rire étouffé et convulsif, au point que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Après quelques plaisanteries sur sir Willoughby, la conversation tomba sur d'autres personnes. Je ne tardai pas à voir que Russelton était un homme aigri et désappointé ; ses remarques sur le monde étaient autant de sarcasmes, son esprit était plein de fiel et débordait ; il mordait en grondant. Jamais homme au monde, j'en suis convaincu, n'est devenu vraiment philosophe dans la solitude et la retraite. Les gens qui, pendant des années, n'ont été occupés que de frivolités, n'ont pas la grandeur d'âme voulue pour devenir indifférents aux petites choses qu'ils ont convoitées toute leur vie, et dont ils ont fait l'unique objet de leur ambition.

« Avez-vous lu les mémoires de… ? me dit M. Russelton. Non. Eh bien ! je croyais qu'il n'y avait personne qui ne les eût au moins feuilletés. J'ai eu parfois l'idée d'utiliser ma retraite, en écrivant les événements de ma vie. Je pense que je pourrais ainsi jeter sur les choses et les hommes un nouveau jour qui ferait fuir dans leur trou mes contemporains comme des hiboux.

— Votre vie, lui dis-je, devrait fournir en effet la matière d'un livre aussi instructif qu'amusant.

— Ah ! répondit Russelton ; amusant pour les sots et instructif pour les fourbes. Je suis un exemple lamentable d'ambition déçue. Si toutes les cravates d'Angleterre sont aujourd'hui empesées, c'est à moi qu'on le doit, et je finis ma carrière en nouant ma cravate à Calais devant un miroir de trois pouces de large. Vous êtes un jeune homme, monsieur Pelham ; vous ne faites qu'entrer dans la vie, probablement avec les mêmes dispositions (quoique dans des conditions plus favorables) que moi-même. Peut-être en ne faisant qu'obéir à un sentiment de vanité personnelle, ma conversation

cependant ne vous sera-t-elle pas inutile et vous dédommagera-t-elle de ne m'entendre parler que de moi.

« Je suis venu au monde avec un amour désordonné de la gloire et une grande admiration pour l'originalité ; ces penchants auraient pu faire de moi un Shakspeare, ils firent plus, ils firent de moi un Russelton ! À l'âge de six ans je coupai ma jaquette en forme d'habit, et du meilleur jupon de ma tante je me fis un gilet. À huit ans je dédaignais de parler comme le vulgaire, et quand mon père me disait d'aller lui chercher ses pantoufles, je lui répondais que j'avais l'âme trop haut placée pour m'abaisser aux fonctions d'un laquais. À neuf ans j'étais déjà presque initié aux convenances. Je repoussais la bière avec un air de dignité offensée, et j'aimais le maraschino à la folie. Je mourais de faim à la pension, cependant je ne voulus jamais manger une miette de pudding, et je donnais douze sous par semaine sur vingt-cinq que j'avais à dépenser, pour faire cirer mes souliers. À mesure que je grandissais, le cercle de mes idées s'étendait. Je me livrais sans réserve à l'ambition qui me dévorait ; je laissai là mes anciens amis qui étaient des envieux et non des émules de mon génie, et j'employai trois marchands à la confection de mes gants : l'un pour la main, l'autre pour les doigts, et le troisième pour le pouce. Cette conduite remarquable me valut d'être courtisé et admiré par une nouvelle classe de gens. Car le grand secret pour être courtisé c'est d'éviter les autres et de paraître enchanté de soi-même ; et c'est tout simple, à qui diantre voulez-vous plaire, si vous ne vous plaisez pas à vous-même ?

« Avant de quitter le collège, je devins amoureux. Tout autre garçon de mon âge en pareille occurrence se fût cru obligé de gémir, de laisser croître sa barbe en signe de désespoir, et de faire des vers. Je ne fis rien de tout cela ; si pourtant, j'essayai de faire des vers, mais à ma grande surprise, je découvris que mon génie n'était pas universel. Je débutais ainsi :

Douce nymphe pour qui je réveille ma muse.

« Cela commençait bien, mais il fallait trouver une rime pour le second vers, et je ne sais pourquoi le maudit mot de *soulier* qui ne rimait guère avec *muse* me revenait toujours en tête. Toutes mes autres tentatives furent couronnées d'un égal succès : par exemple ayant mis fleur à la fin d'un

vers, je terminai le suivant par machine à vapeur ; je faisais rimer désespoir avec soir et bocage avec potage. Bien convaincu enfin que la poésie n'était pas mon fort, je redoublai d'attention à ma toilette.

« Je reportai sur mes habits et sur ma cravate toute la force d'inspiration qu'avaient vainement réclamée mes vers ; en somme, je pensais que la meilleure preuve que je pusse donner à ma Dulcinée de la vivacité de ma passion pour elle, c'était de lui montrer combien je ressentais d'affection et de vénération pour moi-même.

« Ma maîtresse ne put s'empêcher de m'admirer mais elle me refusa son amour. Elle convenait que M. Russelton était l'homme le mieux mis de toute l'université, et qu'il n'y avait pas de mains plus blanches que les siennes ; deux jours après cet aveu, elle se faisait enlever par un grand garçon joufflu du Leicestershire.

« Je ne lui en voulus pas ; j'en eus pitié ; mais à dater de ce jour je fis vœu de ne jamais redevenir amoureux. J'ai tenu mon serment, quoiqu'il m'en ait coûté, et je me suis vengé sur toutes les personnes du sexe de l'insulte que l'une d'elles m'avait faite.

« Avant de commencer le rôle que je devais jouer le reste de ma vie, j'étudiai avec attention le caractère de mes futurs spectateurs. Je vis que les Anglais les plus fashionnables avaient un respect servile pour le rang et cédaient facilement devant des prétentions hautement déclarées. Je reconnus qu'ils n'admiraient les gens qu'autant qu'ils avaient de belles relations ; et qu'ils faisaient la courbette devant quiconque avait une haute opinion de lui-même. La première chose à faire était de connaître le grand monde, la seconde de le diriger. J'étais bien mis et j'avais de beaux chevaux, cela suffisait pour me faire bien venir des jeunes gens. J'étais mauvaise langue, et j'avais l'air de ne m'étonner de rien, c'était plus qu'il ne fallait pour me faire admirer des matrones. C'est un célibataire et une femme mariée qui tiennent les clefs de la société. L'entrée m'en fut bientôt ouverte ; et bien plus, je ne tardai pas à y occuper une place choisie ? Je fus aussi vite imité qu'initié. Je faisais rage, j'étais le lion. Pourquoi ? Étais-je meilleur, plus riche, plus beau, plus habile que les autres gens de mon espèce ? non, non (et ici Russelton grinça des dents avec un air de rage et de mépris). Et quand j'aurais été tout cela, quand j'aurais été un résumé de toutes les perfections humaines, je n'aurais pas été à moitié aussi apprécié

que je l'étais. C'était (je veux vous dire à vous, monsieur Pelham, le secret véritable de mes succès), c'était parce que je marchais sur eux que, semblables aux herbes odorantes, ils m'envoyaient leurs parfums en retour.

« Oh ! c'était, pour mon esprit aigri et dégoûté, une joie enivrante que de voir ces mêmes hommes qui m'auraient repoussé avec hauteur s'ils l'avaient osé, se tordre sous la lanière de mon fouet immobile dans ma main ou que j'agitais à mon gré. J'étais un magicien qui tenais enchaînés des génies impatients de me mettre en pièces, par le seul charme de mon audace sans égale ; et Dieu sait si j'en usais.

« Allons, allons, tout cela est passé, il n'y faut plus songer. Le pouvoir humain, dit un proverbe qui est de toutes les langues, est de courte durée. Alexandre ne put pas jouir toujours de ses conquêtes, et Russelton se vit enfin abandonné par sa bonne étoile. Napoléon est mort en exil, et je ferai comme lui, mais nous aurons eu tous les deux notre jour, et le mien aura été plus brillant que le sien, car il sera resté pur jusqu'au soir. Je suis plus heureux que l'on ne pense, car : *Je ne suis pas souvent où est mon corps*. Je vis dans un monde de souvenirs, je foule encore aux pieds les blasons et l'hermine, ces gloires des petits grands. Je promulgue encore des lois, et aucun libertin n'est assez hardi pour ne pas les adopter avec enthousiasme. Je tiens ma cour et dicte mes arrêts ; semblable à un fou, je me fais, des brins de paille de ma cellule, des sujets et un royaume, et quand à la fin, revenu d'un rêve si brillant à la triste réalité, je me vois vieux, abandonné, oublié, m'affaissant peu à peu, au fond d'un petit village sur un sol étranger, j'ai besoin d'appeler à mon aide tout l'orgueil de mon ancienne royauté pour ne pas succomber sous le poids d'un tel revers de fortune. Si je me sens disposé à la mélancolie, eh bien, j'éteins mon feu, et je m'imagine que j'ai démoli une duchesse. Je me glisse dans ma chambre solitaire pour revoir en rêve les fantômes de ma jeunesse ; pour m'enivrer avec des princes, dicter des lois aux nobles, et pour me relever le lendemain matin (ici la figure et les manières de Russelton changèrent soudain pour prendre un air de gravité méthodiste) en remerciant le ciel de m'avoir conservé un habit et un estomac dont l'étoffe n'est pas trop usée, et de m'avoir permis d'échapper sain et sauf à cette vilaine compagnie, de renoncer au désordre et de vivre proprement pendant le reste de mon existence sublunaire. »

Après ces longues explications de M. Russelton, la conversation devint froide et décousue. Je ne pouvais m'empêcher de rêver à tout ce que je venais d'entendre, et mon hôte était lui-même évidemment absorbé dans les souvenirs qu'il venait d'évoquer. Nous étions assis en face l'un de l'autre, rêveurs et distraits comme un homme et une femme mariés depuis deux mois. Enfin je me levai et fis mes adieux. Russelton reçut mes compliments avec sa froideur habituelle, mais il poussa avec moi la politesse plus loin qu'il n'était habitué de le faire, car il me reconduisit jusqu'à la porte.

Au moment de la refermer il me rappela et me dit : « M. Pelham, quand vous repasserez par ici, venez me voir, et, comme vous allez être très-répandu dans le monde, *veuillez vous informer de ce que l'on pense de ma manière de vivre*. »

CHAPITRE XXXIV

Je pense que je puis, sans faire trop de tort au lecteur, passer sous silence les incidents de mon voyage du lendemain, de Calais à Douvres (horrible souvenir !). Je lui épargnerai également le détail des impôts que prélèvent sur les voyageurs les aubergistes entre ce port de mer et Londres. Il n'est pas non plus absolument nécessaire pour le plan de cet ouvrage, de compter toutes les bornes milliaires qu'on rencontre entre la métropole et le château de Glenmorris où ma mère et mon oncle attendaient avec impatience l'arrivée du futur candidat.

Ce fut par un beau soir que je fis mon apparition dans le parc. Il y avait bien des années que je n'étais venu en ce lieu ; et je sentis comme un orgueil de famille s'emparer de moi lorsque je regardai la magnifique étendue de pays, plaines et coteaux, qui se déroula à mes yeux aussitôt que ma voiture eut dépassé la vieille loge du concierge toute tapissée de lierre. De beaux groupes d'arbres se dressaient de chaque côté et semblaient par leur antiquité attester celle de la famille qui les avait plantés ; le soleil dardait sur un lac dormant au pied d'une colline, ses rayons dont la lumière réfléchie par l'écume des ondes se décomposait en mille gouttelettes brillantes comme des saphirs ; les sombres sapins qui bordaient le lac, éclairés par cette riche lumière, semblaient galonnés d'or, et me rappelaient la livrée du duc de ***.

Lorsque je descendis devant la porte du château, les domestiques qui se tenaient rangés en bon ordre et en si grand nombre que j'en fus étonné, me reçurent avec une animation et des démonstrations de joie qui me firent voir, du premier coup, que leur maître vivait à l'ancienne mode. Y a-t-il un homme, à notre époque, qui sache inspirer à ses domestiques le moindre sentiment d'intérêt ou de respect pour lui et pour toute sa race ? Il ne vient à l'esprit de personne de penser que ces gens-là aient, en dehors des services que nous exigeons d'eux, une existence propre et indépendante de la nôtre.

En dehors de leur service, à peine savons-nous seulement s'ils existent. De même que la Providence a fait les étoiles pour la terre, elle a fait les domestiques pour les *gentlemen ;* et comme les étoiles et les domestiques n'apparaissent que quand nous en avons besoin, je suppose qu'ils n'existent réellement que dans ces heureux moments et que, dans l'intervalle, leur existence est pour ainsi dire suspendue.

Pour en revenir à mon arrivée, car je m'aperçois que j'ai le défaut très-grave d'avoir un amour trop prononcé pour les spéculations et les réflexions abstraites, je fus introduit en grande cérémonie dans une immense salle toute tapissée d'énormes bois de cerfs et d'armures rouillées. De là on me fit passer dans une autre pièce dont le plafond était supporté par des colonnes de pierre, et où il n'y avait pas d'autre ornement que les armes de la famille, puis dans une antichambre toute tendue en tapisserie représentant les amours du roi Salomon et de la reine de Saba ; enfin j'arrivai à l'appartement honoré de la présence auguste de lord Glenmorris. Ce personnage était assis sur un sopha en compagnie de trois épagneuls et d'un chien couchant. Il se leva à la hâte lorsque je fus annoncé ; puis, réprimant l'ardeur de son premier mouvement, qui allait le porter peut-être à une chaleur d'accueil mal séante, il me tendit la main d'un air de bienveillante protection, et en pressant la mienne, il m'examina de la tête aux pieds pour voir jusqu'à quel point ma physionomie justifiait cette condescendance.

Quand il se fut donné toute satisfaction à cet égard, il s'enquit de l'état de mon appétit. Il sourit avec bienveillance quand je lui avouai que j'étais tout prêt à lui fournir à cet égard les renseignements les plus satisfaisants. (La première pensée des gens de l'ancien régime qui ont bon cœur, est de vous bourrer l'estomac.) Il fit alors signe à un vieux domestique en cheveux blancs qui se tenait là, attendant ses ordres, et qui disparut aussitôt. Lord Glenmorris voulut bien m'informer que tout le monde avait fini de dîner, mais que je serais servi dans un instant ; que M. Toolington était mort quatre jours avant, que ma mère était en ce moment en tournée électorale pour moi et que mes qualités de candidat seraient mises à l'épreuve dès le lendemain.

Après cette communication, il y eut un instant de silence.

« Quelle belle résidence que celle-ci ! » lui dis-je, avec enthousiasme. Ce compliment naïf plut à lord Glenmorris.

« Oui, me répondit-il, et je l'ai embellie encore plus que vous ne pourriez croire.

— Vous avez fait sans doute des plantations de l'autre côté du parc.

— Non, me dit mon oncle en riant, la nature avait tout fait pour ce lieu quand j'y suis entré, sauf une seule chose, et cet ornement que j'y ai ajouté est le triomphe de l'art.

— Et qu'est-ce donc, lui demandai-je, est-ce l'eau ?

— Vous vous trompez, me répondit lord Glenmorris, cet ornement, ce sont des *visages heureux*. »

Je regardai mon oncle avec surprise. Je ne saurais dire combien je fus frappé de l'expression de sa physionomie où brillait une calme sérénité ; on eût dit qu'elle était éclairée par un rayon de soleil.

« Vous ne pouvez pas comprendre cela dans ce moment-ci, Henry, me dit-il, après un moment de silence, mais vous verrez par la suite que de toutes les règles pour améliorer une propriété, celle-ci est la plus facile à apprendre. Assez sur ce point. N'avez-vous pas été au désespoir de quitter Paris ?

— J'aurais été désolé en effet de le quitter il y a quelques mois, mais quand j'ai reçu la missive de ma mère, j'ai trouvé les tentations du continent bien faibles en comparaison de celles qui m'attendaient ici.

— Quoi ! est-ce que vous en êtes déjà arrivé à cette grande époque de la vie où la vanité fait peau neuve et où l'ambition succède au plaisir ! Mais, remerciez le ciel, ma morale va s'arrêter là, votre dîner est servi. »

Je remerciai en effet le ciel bien dévotement, et je me hâtai avec joie d'aller faire honneur à l'hospitalité de mon oncle.

Je finissais de dîner, lorsque ma mère entra. Vous pouvez bien penser, qu'en raison de sa tendresse maternelle, elle ne se possédait pas de joie, et cela se comprenait. D'abord, les boucles de mes cheveux étaient beaucoup plus noires qu'autrefois, ensuite, j'avais vraiment bonne mine. Nous passâmes toute la soirée à discuter les graves questions qui avaient motivé mon rappel. Lord Glenmorris me promit de l'argent et ma mère me promit ses conseils, et moi, de mon côté, je les ravis en leur promettant de bien user de l'un et des autres.

CHAPITRE XXXV

Le bourg de Buyemall avait été pendant longtemps la propriété incontestée de lord Glenmorris, jusqu'au jour où un riche banquier nommé Lufton acheta une propriété considérable dans le voisinage de Glenmorris-Castle. Cet événement qui fut comme le signe précurseur d'une révolution dans le bourg de Buyemall, eut lieu la première année où mon oncle prit possession de son domaine. Quelques mois après, une vacance ayant eu lieu dans le bourg, mon oncle proposa un candidat de son parti, mais au grand étonnement de lord Glenmorris, et à la grande joie des bourgeois de Buyemall, M. Lufton se présenta en opposition au candidat Glenmorris. À cette époque de lumières, les innovations ne respectent même pas les institutions les plus sacrées du passé. Les électeurs du bourg, pour la première fois depuis leur formation en corps électoral, commencèrent à hésiter, puis finirent par une rébellion ouverte. La faction Lufton, *horresco referens*, fut triomphante, et le candidat rival fut nommé. Depuis ce jour le bourg de Buyemall fut ouvert à tout le monde.

Mon oncle, qui était un homme d'un excellent naturel, et qui professait des opinions étranges à l'endroit de la représentation libre et du droit des électeurs, ne fut guère ému de cet événement. Il se contenta depuis lors, de porter son intérêt et son influence sur l'un des deux représentants, laissant les Lufton entièrement maîtres de disposer de l'autre siège dont ils continuèrent à avoir le monopole sans conteste.

Durant les deux dernières années, feu M. Toolington, le candidat de mon oncle, se mourait lentement d'une hydropisie, et les Lufton avaient eu pendant tout ce temps des attentions si particulières pour les honnêtes électeurs du bourg, qu'on les soupçonnait vivement de vouloir tenter un vigoureux effort afin de faire nommer encore un candidat à eux dans les nouvelles élections, ce qui les aurait mis en possession des deux sièges. Depuis un mois, ces soupçons s'étaient changés en certitude. M. Auguste

Léopold Lufton, le fils aîné de Benjamin Lufton, avait annoncé publiquement son intention de se présenter pour succéder à M. Toolington ; c'était là l'ennemi contre lequel je devais entrer en ligne.

Telle avait été, en abrégé, l'histoire du bourg, jusqu'au moment où je vins me mêler aux événements. Dès le second jour de mon arrivée au château, l'avertissement suivant parut à Buyemall :

« Aux électeurs indépendants du bourg de Buyemall.

« Messieurs,

« En me présentant devant vous, je prétends à une faveur, qui n'est ni sans précédents ni sans fondement. Ma famille réside, depuis des siècles, au milieu de vous, et n'a jamais cessé d'y jouir de cette influence que doivent donner une confiance naturelle et un échange de bons offices. Si j'avais le bonheur d'être choisi par vous, pour vous représenter, vous pourriez compter sur tous mes efforts pour mériter cet honneur. Un mot sur les principes auxquels je me rallie : Ce sont ceux qui sont professés par les hommes les plus sages et les meilleurs du pays ; ce sont ceux qui également opposés aux empiètements de la couronne et à la licence du peuple, servent le mieux les intérêts du peuple et de la couronne. Voilà, Messieurs, sur quoi je me fonde en aspirant à l'honneur d'obtenir vos suffrages, et c'est avec le plus profond respect pour votre corporation ancienne et honorée, que je signe, votre très-obéissant serviteur,

« Henry Pelham. »

Telle fut la première manifestation publique de mes intentions ; cette pièce qui était due à la plume de M. Sharpon, notre homme de loi, fut considérée, par nos amis, comme un chef-d'œuvre ; en effet, ainsi que ma mère le fit observer sagement, elle ne me compromettait en rien, ne me vouait à aucun principe, et contenait des opinions que tous les partis devaient trouver excellents.

La première maison où j'allai rendre visite, appartenait à un clergy-man de bonne famille qui avait épousé une dame de Baker-street : de sorte que le Révérend Combermere Saint-Quintin et sa femme se considéraient comme appartenant à la noblesse. Malheureusement j'arrivai dans un mauvais

moment. En entrant dans l'antichambre, je vis un valet de pied crasseux qui portait une platée de pommes de terre dans la salle à manger. L'autre Ganymède (une espèce de valet de pied en chef) qui m'ouvrit la porte, arrangeait encore son habit de livrée qu'il venait de passer à la hâte en m'entendant sonner ; il avait la bouche pleine de pain et de fromage ; il me fit entrer dans la salle à manger. Je pensai que tout était perdu pour moi, lorsqu'en entrant, je vis la dame du lieu qui servait à son plus jeune enfant une espèce de drogue, que j'ai appris depuis être du *pudding aux mûres*. Un autre braillard criait d'un air affamé : « une pomme de terre, papa ! »

Le père en personne, découpait pour ce petit monde, avec sa serviette passée dans la boutonnière du haut de son gilet. Quant à la mère, à l'abri d'une grande bavette toute tachée de gelée de viande et de sauce de pudding aux mûres, elle était assise dans une attitude majestueuse et sereine, sur un haut tabouret, comme Junon sur l'Olympe. Elle se montrait joyeuse plutôt que fâchée du vacarme confus d'un tas de petites divinités domestiques, qui mangeaient, criaient, s'éclaboussaient et se chamaillaient autour d'elle. Ce fut au milieu de ce bruit et de cette confusion que le candidat à la représentation du bourg de Buyemall fut introduit dans l'intérieur de la famille de nobles personnes M. et M^{me} Saint-Quintin.

La dame se leva aussitôt qu'elle entendit prononcer mon nom. Le révérend Combermere Saint-Quintin fut pétrifié. L'assiette qui voyageait du plat de pudding au plus jeune enfant s'arrêta dans sa course comme le soleil à la voix de Josué. Le morceau que l'aîné des fils portait à sa bouche resta fixé à sa fourchette. Les sept dormants ne furent pas plus soudainement et plus complètement surpris par les charmes de l'enchanteur. « Ah ! m'écriai-je en m'avançant vivement, de l'air le plus joyeux et le plus aimable, quel bonheur pour moi de vous trouver tous à goûter ! Je me suis levé et j'ai déjeuné de si bon matin aujourd'hui, que je suis réellement affamé. Voyez comme cela se trouve bien, Hardy (dis-je en me tournant vers un des membres de notre société électorale qui m'accompagnait), justement je vous disais à l'instant que je ne savais pas ce que je donnerais pour trouver M. Saint-Quintin à table. Voulez-vous me permettre, madame, d'être un des vôtres ? »

Madame Saint-Quintin rougit, se troubla et murmura quelques mots que je résolus de ne pas entendre. Je pris une chaise, promenai mes yeux autour

de la table faisant exprès de ne les arrêter sur rien, et je dis : « Du veau froid ! ah, ah ! il n'y a rien que j'aime autant que cela. Seriez-vous assez bon, M. Saint-Quintin, pour me le passer ? Holà ! mon petit homme, voyons si tu sauras me donner une pomme de terre. Tu es un brave garçon. Quel âge as-tu, mon jeune, héros ? À voir votre mère on vous donnerait deux ans, mais à vous voir on vous en donnerait six.

— Il aura quatre ans au mois de mai prochain, dit sa mère, rougissant, cette fois, de plaisir.

— Vraiment, repris-je en l'examinant avec attention ; puis me tournant vers le révérend Combermere, j'ajoutai sur un ton plus grave : « Je crois que vous avez une branche de votre famille fixée en France ; j'ai vu là-bas un Saint-Quintin qui est duc de Poitiers.

— Oui, dit M. Combermcre, oui, il y a encore en Normandie des Saint-Quintin, mais j'ignorais qu'ils eussent le titre de duc.

— Oh ! lui dis-je d'un air surpris, et jetant un nouveau regard sur l'enfant : « c'est une chose étonnante comme les ressemblances de famille se conservent longtemps. J'étais grand ami avec les enfants du duc. Mais pardon si je vous redemande un peu de ce veau, il est si bon et je suis si affamé !

— Combien de temps êtes-vous resté à l'étranger ? me demanda madame Saint-Quintin qui avait escamoté sa bavette et lissé ses boucles, opération dont j'avais adroitement favorisé le succès en regardant à propos d'un autre côté pendant deux ou trois minutes.

— Sept ou huit mois. Le fait est que le continent, pour nous autres Anglais, est bon à voir mais non à habiter ; cependant on y trouve quelques avantages. Par exemple, M. Saint-Quintin, on conserve là le respect qui est dû à l'ancienneté de la naissance ; ici, vous le savez, c'est l'argent qui fait l'homme, comme dit le proverbe.

— Oui, dit M. Saint-Quintin avec un soupir, c'est vraiment une abomination de voir tous ces parvenus s'élever autour de nous et reléguer au second plan tout ce qui est respectable par son antiquité. C'est une époque dangereuse, M. Pelham, une époque dangereuse. Partout des innovations mises à la place des institutions les plus sacrées ! Je suis sûr, M. Pelham, que vos principes sont radicalement hostiles à ces doctrines à la

mode qui ne peuvent nous conduire qu'à l'anarchie et à la confusion ; oui, à l'anarchie !

— Je suis enchanté de voir que nous sommes complètement du même avis, lui dis-je, je ne puis pas souffrir tout ce qui peut nous *conduire à l'anarchie et à la confusion !*

— Eh bien alors, dit M. Combermere en rapprochant sa chaise de la mienne, alors, M. Pelham, nous pouvons causer. Les femmes n'entendent rien à la politique. »

Après avoir exprimé ce sage aphorisme, M. Combermere se mit à rire d'un rire solennel et réservé qui allait bien à sa physionomie. Je m'associai à cette allégresse pendant deux ou trois secondes. Ensuite, ayant toussé trois fois, je pris une figure de circonstance, et m'enfonçai dans le cœur de la question (*in medias res*).

« M. Saint-Quintin, lui dis-je, vous êtes informé, je pense, de l'intention où je suis de briguer les suffrages des électeurs du bourg de Buyemail. Je n'ai pas dû y songer un instant sans me proposer de venir d'abord auprès de vous avant de faire aucune autre visite, pour solliciter l'honneur de votre suffrage. » M. Combermere parut satisfait et s'apprêtait à répondre. « Oui, répétai-je, vous êtes la première personne à laquelle je rends visite. »

M. Combermere sourit. « Bien, dit-il, nos familles ont été depuis longtemps sur le pied d'une intimité parfaite.

— Depuis, m'écriai-je, depuis Henri VII les maisons de Saint-Quintin et de Glenmorris sont alliées. Vos ancêtres, vous le savez bien, étaient établis dans le comté avant les nôtres, et ma mère m'a assuré qu'elle avait lu dans je ne sais quel vieux livre, une longue relation d'une fête donnée par un de vos ancêtres à l'un des miens, dans le château de Saint-Quintin. J'espère, monsieur, que nous n'avons rien fait pour démériter de cette confiance et de cet appui que les vôtres nous ont accordés depuis si longtemps. »

M. Saint-Quintin s'inclina avec une satisfaction marquée, sans mot dire ; à la fin pourtant, il retrouva la parole. « Mais vos principes, M. Pelham ?

— Ce sont les vôtres, mon cher monsieur ; tout pour combattre l'*anarchie* et la *confusion*.

— Mais la question catholique, M. Pelham ?

— Oh ! la question catholique, répétai-je, c'est une question d'une grande importance ; elle ne passera pas, non, M. Saint-Quintin, non, elle ne passera pas ; comment pouvez-vous croire, mon cher monsieur, que dans une question aussi importante, j'agisse contre ma conscience ? »

Je prononçai ces mots avec chaleur, et M. Saint-Quintin était trop convaincu ou trop timide pour insister d'avantage sur un point aussi délicat. Je remerciai ma bonne étoile quand je le vis s'arrêter, et sans lui donner le temps d'entamer une autre question, je lui dis :

« Oui, M. Saint-Quintin, vous êtes la première personne à qui j'aie rendu visite. Le rang que vous occupez dans le pays, l'ancienneté de notre naissance, à coup sûr, me commandaient cette conduite ; mais je n'ai songé qu'à une chose, c'est à l'ancienneté des liens qui unissent les Saint-Quintin et les Pelham.

— Très-bien, dit le révérend Combermere, très-bien, monsieur Pelham, vous pouvez compter sur mon appui, et je souhaite du plus profond de mon cœur, tous les succès du monde à un jeune homme qui a des principes aussi excellents. »

CHAPITRE XXXVI

En sortant de chez M. Combermere nous allâmes chez un marchand de vin, homme brusque, rude, et radical, que j'avais peu de chance de gagner à ma cause. Mais le succès que je venais d'obtenir auprès de l'Armado clérical m'avait donné du courage, et je bravai toute crainte, quoique j'eusse les meilleures raisons du monde de ne pas espérer. Combien il est impossible d'établir des règles de conduite certaines pour arriver à gouverner les hommes, alors même qu'on connaît parfaitement le caractère des gens qu'il s'agit de gagner à sa cause ! Soyez digne et cérémonieux avec les Saint-Quintin, m'avait dit ma mère, et ce conseil, en thèse générale, était excellent. Si j'eusse trouvé les Saint-Quintin dans leur salon de réception, madame en grande toilette, les enfants bien tenus et réservés, j'eusse été aussi majestueux que Don Quichotte dans sa robe de chambre de brocart ; mais les trouvant en déshabillé, je devais affecter une très-grande simplicité, une aisance et une bonhomie parfaites. Je ne devais pas avoir l'air de quelqu'un qui est accoutumé à plus de luxe que je n'en voyais là ; il ne fallait pas, en dissimulant mal mon amour-propre, leur rappeler la blessure que le leur venait de recevoir. La grande difficulté était de mêler à cette familiarité un certain respect, tout comme aurait pu faire l'ambassadeur de France avec l'auguste personne de George III, s'il avait trouvé Sa Majesté à table à une heure après midi mangeant un ragoût de mouton aux navets.

Je me félicitai autant d'avoir vaincu cette difficulté, que si j'avais remporté la plus belle victoire ; c'est que, en effet, inoffensif ou sanguinaire, à la guerre comme dans une élection, le triomphe qui flatte le plus notre vicieuse nature, c'est la conquête de nos semblables.

Mais il faut retourner à notre marchand de vins, M. Briggs. Sa maison était à l'entrée du bourg de Buyemall, entourée d'un petit jardin où brillaient des crocus et des tournesols ; à droite s'élevait un berceau sous

lequel, le soir, en été, on pouvait voir le respectable propriétaire du lieu, avec son gilet déboutonné. Ce respectable bourgeois ne dédaignait pas dans ces moments de calme et de bien-être, de demander à la bienfaisante herbe de Virginie quelques moments de rêveries célestes et de douce contemplation. Là, tout en lançant des bouffées de fumée, en regardant ses crocus aux brillantes couleurs, et en songeant vaguement à ses commandes du jour, M. Briggs roulait dans sa tête des idées vastes sur l'importance qu'avaient l'empire Britannique, le bourg de Buyemall, et dans le bourg de Buyemall l'honorable John Briggs.

Je frappai, et la porte me fut ouverte par une gentille petite servante qui me sourit gentiment. Je fus introduit dans un petit parloir où était assis, sirotant un verre de grog, une espèce d'individu, gros, court, monosyllabique, dont la tournure répondait parfaitement au nom de Briggs. Il n'y avait pas à s'y tromper.

« M. Pelham, me dit ce gentleman, qui portait un habit de drap brun, un gilet blanc, une culotte chamois à longues jarretières et des guêtres de même couleur et de même étoffe que la culotte, veuillez vous asseoir, pardonnez-moi si je ne me lève pas ; je suis comme l'évêque du conte, monsieur Pelham, je suis trop vieux pour me lever ; » et là-dessus M. Briggs fit entendre un petit rire saccadé et plaintif, auquel je répondis naturellement par le plus bel éclat de rire dont je fusse capable.

Je n'eus pas plus tôt commencé à rire que M. Briggs s'arrêta court, me lança un regard pénétrant et inquisiteur, secoua la tête et recula sa chaise de trois ou quatre pieds. « Voilà un mauvais présage, me dis-je, il faut que je sonde un peu plus ce monsieur avant de m'aventurer à le traiter comme les autres individus de son espèce !

— Vous avez ici une jolie installation, M. Briggs, lui dis-je.

— Ah ! monsieur Pelham, j'ai aussi un joli petit vote qui ferait encore mieux votre affaire, à ce que je crois.

— Oh ! lui dis-je, monsieur Briggs, pour être franc avec vous, je vous avouerai que je suis venu vous voir pour vous demander votre voix ; donnez-la-moi, ne me la donnez pas, c'est comme vous voudrez. Vous pouvez être bien certain que je n'emploierai pas les petites manœuvres électorales à l'aide desquelles on cherche à amadouer les électeurs et à leur

soutirer leur vote. Je vous demande votre voix, comme un homme libre à un homme libre. Si vous pensez que mon adversaire soit le représentant qu'il faut pour votre bourg, au nom du ciel, nommez-le ; si au contraire vous placez votre confiance en moi, je ferai mon possible pour ne pas la trahir.

— Bien dit, monsieur Pelham, s'écria M. Briggs, j'aime la franchise, et vous parlez selon mon cœur. Mais vous devez savoir que l'on n'aime pas à se laisser escamoter son indépendance d'électeur par un gaillard à la langue bien pendue qui vous envoie au diable aussitôt que l'élection est faite. On n'aime pas, ce qui est pis encore, se laisser effaroucher par quelqu'un de ces jolis messieurs, de ces fats qui ont toujours leur généalogie à la main, qui étalent sur leur face l'orgueil de leurs milliers d'arpents, et qui croient vous faire beaucoup d'honneur en vous demandant votre voix ! C'est une triste époque pour un pays libre comme celui-ci, monsieur Pelham, quand on voit un tas de mendiants vaniteux comme ce curé Quincy (c'est comme cela que j'appelle ce révérend imbécile de Combermere Saint-Quintin) qui s'imaginent avoir le droit de régenter et d'influencer d'honnêtes gens qui pourraient les acheter et au-delà, eux et toute leur famille. Je vous le dis, monsieur Pelham, nous ne ferons jamais rien de ce pays-ci, tant que nous ne serons pas délivrés de ces aristocrates terriens avec leurs ancêtres et leur hâblerie. J'espère que vous êtes de mon avis, monsieur Pelham.

— Oh ! répondis-je, il est certain qu'il n'y a rien d'aussi respectable, en Angleterre, que les intérêts de notre commerce. Un homme qui s'est fait lui-même en vaut mille de ceux qui ne sont quelque chose que par leurs ancêtres.

— C'est très-vrai, monsieur Pelham, » dit le marchand de vin en rapprochant sa chaise de la mienne. Alors, posant sur mon bras un de ses doigts gros et courts, il me regarda en face, d'un air investigateur et me dit : « La réforme parlementaire, qu'est-ce que vous dites de cela ? Vous n'êtes pas partisan des anciens abus et de la corruption moderne, je suppose, monsieur Pelham !

— Pas le moins du monde ! m'écriai-je avec un air d'honnête indignation. J'ai une conscience, voyez-vous, monsieur Briggs, j'ai une conscience, comme homme public, non moins que comme homme privé !

— Admirable ! s'écria mon hôte.

— Non, continuai-je, en m'animant de plus belle, non, monsieur Briggs, je ne veux pas ici faire parade de mes principes avant d'avoir montré ce que je peux faire. Le moment de proclamer ses principes ne vient que quand on en a montré les bons effets en les mettant en action. Je ne veux pas, monsieur Briggs, vous demander votre voix comme une faveur, ainsi que le fera peut-être mon adversaire. Il s'agit ici d'une confiance mutuelle entre mes commettants et moi. Quand je me présenterai de nouveau devant vous, il faut que vous ayez le droit de me demander compte de la façon dont j'aurai pu répondre à votre confiance comme votre représentant. Monsieur Briggs, j'ose dire que cette manière de me présenter à vous peut paraître sans gêne et fort impolitique, mais je suis un homme tout rond ; je dis les choses crûment, et je dédaigne l'art vulgaire des menées électorales, monsieur Briggs !

— Donnez-nous un coup de main, s'écria le marchand de vins transporté, oui, un coup de main, et je vous promets mon appui, enchanté de voter pour *un jeune gentleman qui a des principes aussi excellents !* »

Et voilà, cher lecteur, comment M. Briggs devint, depuis cette entrevue, l'un de mes plus fermes soutiens. Je ne veux pas m'étendre plus longtemps sur cette partie de ma carrière ; les conversations qui précèdent sont un échantillon suffisant de mes qualités électorales. J'ajouterai que, après avoir payé mon tribut de dîners, de liquides, de déclamations, de mensonges, d'équivoques, de corruption électorale, de tapage, de têtes cassées, et de promesses rompues, grâce aussi à ce bon Mercure qui préside aux élections, ma candidature fut élevée sur le pavois, et je me trouvai bel et bien nommé représentant du bourg de Buyemall.

CHAPITRE XXXVII

Huit jours après, j'étais assis dans la bibliothèque du château de Glenmorris ; le tumulte de la lutte s'était apaisé, et le calme avait succédé au bruit éclatant de la victoire ; je me délectais tranquillement avec la rôtie au beurre, dont j'avais coutume alors comme aujourd'hui de faire mon déjeûner, lorsque mon oncle vint me débiter le speech Suivant :

« Henry, vos succès viennent de vous ouvrir une carrière nouvelle ; je suppose que votre intention est d'y persévérer.

— Certainement, répondis-je.

— Mais vous savez, mon cher Henry, que malgré le talent que j'ai été agréablement surpris de découvrir en vous pendant le cours des élections, vous manquez cependant de cette culture sérieuse qui vous est nécessaire si vous voulez briller à la chambre des Communes. Entre nous, Henry, un peu de lecture ne vous ferait pas de mal.

— Très-bien, lui dis-je. Par exemple si je commençais par les romans de Walter Scott ; on les dit fort intéressants.

— C'est vrai, me répondit mon oncle, mais vous n'y trouverez pas des notions d'histoire bien précises, ni des principes de philosophie ou de politique bien profonds. Que comptez-vous faire aujourd'hui, Henry ?

— Rien, répondis-je dans l'innocence de mon âme.

— Je croirais volontiers, Henry, que c'est là votre réponse habituelle à une pareille question.

— Je le crois aussi, répondis-je ingénument.

— Eh bien, alors, on va enlever le déjeûner et nous allons faire *quelque chose* ce matin.

— Volontiers, » dis-je, en agitant la sonnette.

La table fut desservie et mon oncle commença son examen. Le pauvre cher homme ne se doutait guère, d'après ma tenue habituelle et la nature de mon éducation, qu'il n'y avait guère, en littérature, de sujets que je ne connusse aussi à fond que lui-même. Je jouis de sa surprise, lorsque, peu à peu, je vis qu'il découvrait toute l'étendue de mes connaissances : mais je fus quelque peu mortifié de voir qu'il en était plus surpris que ravi.

« Vous avez, me dit-il, un grand fonds d'instruction, beaucoup plus considérable, je l'avoue, que je n'aurais pu me l'imaginer : mais ce sont des connaissances positives et non des notions générales, que je désire vous voir acquérir. Je voudrais que vous fussiez dépourvu des unes afin de vous doter plus facilement des autres. L'objet de l'éducation est de nous inculquer des principes qui doivent ensuite nous guider et nous instruire : la connaissance des faits n'est utile qu'autant qu'ils viennent confirmer ces principes ; la connaissance des principes doit, par conséquent, précéder celle des faits. Que penser, dès lors, d'un système d'éducation qui renverse cet ordre naturel, consiste à bourrer la mémoire de faits plus ou moins authentiques, et à laisser, au contraire, complètement dans l'ombre, les principes qui seuls peuvent nous aider à retirer quelque avantage et quelque profit de cette masse de notions hétérogènes ? L'instruction sans le savoir, n'est qu'un amas de préjugés, un tas de matière inerte qui encombre la porte de l'intelligence et ne laisse point de place au sens commun. Arrêtons-nous un instant et passons en revue ceux de nos contemporains que l'on regarde généralement comme les plus instruits ; dites-moi un peu si cette grande instruction les a rendus vraiment plus sages. Dites-moi si, chez ces gens-là, un nom propre ne suffit pas pour sanctionner une opinion, une citation pour constituer un axiome ? Ce qu'ils savent n'est bon qu'à leur servir d'excuse pour ce qu'ils ignorent. Je parie qu'il ne vous faut pas un mois pour acquérir des aperçus plus justes et plus profonds qu'ils n'en ont acquis pendant tout le cours de leur vie. La grande erreur de l'éducation c'est de former l'esprit par les auteurs de l'antiquité d'abord, et de contrôler les principes du présent avec les maximes et l'autorité du passé. Nous suivrons, dans notre plan, un ordre inverse de la méthode ordinaire. Nous apprendrons les doctrines du jour, comme les premiers éléments et les plus nécessaires de tous, et nous jetterons ensuite un regard sur celles du passé, à titre de recherches plus curieuses qu'utiles.

« Vous voyez cette petite brochure ; c'est un écrit de M. Mill sur le gouvernement.

« Nous allons le consulter à fond, et après cela, nous pourrons dire que nous en savons plus sur les principes les plus élevés de la politique, que les deux tiers des jeunes gens dont vous avez été accoutumé à entendre porter aux nues la culture intellectuelle. »

En même temps, mon oncle ouvrit la brochure. Il me fit voir que les raisonnements en étaient serrés et mathématiques, qu'on n'y trouvait point de prise ni de matière à controverse ; puis chemin faisant, il combla, grâce à la profondeur, à la clarté et à l'étendue de son esprit, les lacunes que le logicien politique avait laissées à la réflexion du lecteur le soin de remplir. Mon oncle avait cette grande qualité, dans l'exposition du sujet, de ne pas vouloir tout expliquer ; il ne faisait jamais parade de ses lectures, et il n'embrouillait point par des commentaires inutiles ce qui était simple et facile à comprendre.

Lorsque nous eûmes terminé cette première séance, je fus tout étonné du jour qui se faisait dans mon esprit. J'étais comme Sindbad le marin lorsque, errant dans la caverne où il avait été enterré vivant, il aperçut la première lueur du jour, filtrant à travers une crevasse.

Naturellement plein d'ardeur pour tout ce que j'entreprenais, charmé d'appliquer mes connaissances et habitué à bien examiner la valeur des différents objets qui avaient jusqu'ici attiré mon attention, je fis de grands progrès dans mes nouvelles études. Lorsque mon oncle m'eut mis en possession de principes certains et définis, nous commençâmes à les confirmer par des faits. Par exemple, lorsque nous eûmes fini l'*essai sur le gouvernement*, nous examinâmes les différentes constitutions de l'Angleterre, de l'Amérique Anglaise, et de la France, les trois pays qui ont la prétention d'avoir le meilleur gouvernement, et nous fûmes en état de bien voir et de bien apprécier les défauts et le mérite respectifs de chacun de ces systèmes. Pourquoi ? Parce que nous avions avant cet examen commencé par établir certaines règles d'investigations et de contrôle. Mon scepticisme à l'endroit des faits fut ce qui contribua le mieux à me donner une instruction positive. En effet, je n'avais pas de préjugés à combattre ; pas de notions vagues glanées çà et là dans mon passé, pas de ces maximes populaires auxquelles on tient quelquefois comme à des vérités.

Chaque chose défilait pour ainsi dire devant moi comme devant un juge impartial, le prestige, l'illusion de sectes ou de partis n'existaient point pour moi. Chaque argument, chaque opinion étaient soumis à l'épreuve rigoureuse de la logique. Enfin, en peu de temps, je pus reconnaître la justesse des prévisions de mon oncle, en voyant combien mon instruction était devenue plus solide. Nous parcourûmes tous les admirables articles de Mill dans l'Encyclopédie, les livres les plus populaires de Bentham, puis nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de l'économie politique. Je ne sais pas pourquoi l'on a dit que cette science manquait d'intérêt. Je ne m'y fus pas plus tôt appliqué que je ne pus plus m'en arracher. À partir de ce moment, je n'ai jamais cessé d'en faire l'objet de ma constante application, moins à titre d'étude que par amusement. Mais à cette époque, le but de mon oncle n'était pas de faire de moi un profond économiste. « Si je désire, me disait-il, vous faire connaître les principes de cette science, ce n'est pas pour vous mettre en état d'en faire parade, c'est pour vous sauver du reproche de l'ignorer complètement ; ce n'est pas pour vous faire découvrir la vérité, c'est pour vous faire reconnaître l'erreur. De toutes les sciences, l'économie politique est celle qui occupe le moins de place dans les livres, et c'est la plus difficile à bien connaître, parce que l'étude des points les plus élevés de cette science demande une ardeur de réflexion qui compense des lectures naturellement incomplètes. L'ouvrage de Ricardo, en y joignant quelques commentaires de vive voix sur certains points, doit nous suffire pour le présent. J'espère donc vous montrer combien la grande science de la politique publique est inséparablement liée à celle de la moralité privée. Et c'est là, Henry, le but le plus élevé de tous. » Mais revenons à l'objet présent de nos études.

Je finis par acquérir, plutôt par les conversations de mon oncle que par les livres, une connaissance des éléments de la vraie science, suffisante pour me satisfaire moi-même et faire plaisir à mon professeur. Je dois dire, à l'honneur de mes études et de mon maître, que j'en retirai un profit intellectuel dont je me ressens encore à cette heure. J'arrivai à une connaissance claire des principes de la morale. Jusque-là le peu d'habileté que je pouvais posséder n'avait été employée qu'à des actes que vous n'avez, lecteur bienveillant, que trop condamnés, j'en ai peur. Mes bons sentiments, car je n'étais pas né mauvais, ne me servaient plus le moins du

monde, dès le moment qu'une violente tentation se présentait sur ma route. Je n'avais pas d'autre guide que la passion, pas d'autre règle que l'impulsion du moment. Quel autre résultat pouvait-on attendre de mon éducation ? Si j'étais immoral, c'était que l'on ne m'avait jamais appris à être moral. Il n'y a rien peut-être qui soit moins inné que la vertu. J'avoue, du reste, que les leçons de mon oncle n'opérèrent point un miracle ; que, vivant dans le monde, j'ai ou ma part de ses erreurs et de ses folies. Le tourbillon était trop fort, l'atmosphère trop contagieuse ; j'ai su éviter du moins les fautes auxquelles mon tempérament me portait avec le plus d'entraînement. Je cessai de considérer le monde comme un jeu où il fallait tenir les cartes honnêtement, autant que possible, mais où il n'était pas absolument défendu de tricher un peu. Je ne continuai pas à séparer complètement mes intérêts de ceux des autres hommes ; si je tentais de les aveugler, ce ne fut ni par des moyens illégitimes ni par des motifs de pur égoïsme. Si… mais allons, Henry Pelham, c'est assez faire votre éloge pour le moment, et après tout, la suite de vos aventures montrera bien si vous vous êtes réellement amendé.

CHAPITRE XXXVIII

« Mon cher enfant, me dit un jour affectueusement ma mère, vous devez bien vous ennuyer ici. À dire vrai, moi je m'y ennuie. Votre oncle est un excellent homme, mais il ne sait pas rendre sa maison amusante ; et je m'aperçois avec effroi qu'il veut faire de vous un amateur de bouquins. Après tout, mon cher Henry, vous avez assez de mérite pour vous fier à votre propre habileté. Les grands hommes ne lisent jamais !

— C'est vrai, ma chère mère, lui dis-je en réprimant mal un bâillement et en déposant sur la table le livre de M. Bentham sur les erreurs populaires. C'est vrai, je partage tout à fait votre manière de voir. Avez-vous vu dans le *Post* de ce matin s'il y avait beaucoup de monde à Cheltenham ?

— Oui, Henry ; et puisque vous m'en parlez, je pense que vous ne pourriez mieux faire que d'y aller passer un mois ou deux. Quant à moi, il faut que j'aille retrouver votre père que j'ai laissé chez lord H… C'est un séjour, entre nous, fort peu divertissant, mais on y joue l'écarté et j'y verrai cette chère lady Roseville, votre ancienne connaissance.

— Bien, lui répondis-je d'un air distrait, je suppose alors que nous partirons au commencement de la semaine prochaine, nous suivons la même route jusqu'à Londres et la nécessité de vous accompagner sera une excuse suffisante auprès de mon oncle. Il ne pourra trouver mauvais que je laisse là pour vous ces livres ennuyeux.

— *C'est une affaire faite*, répliqua ma mère, et je vais parler moi-même à votre oncle. »

En conséquence, déclaration fut faite de nos intentions de départ. Lord Glenmorris reçut cette ouverture avec une parfaite indifférence en ce qui concernait ma mère ; mais il exprima le chagrin qu'il éprouvait de se séparer de moi sitôt. Néanmoins quand il vit que j'étais plutôt honoré que

satisfait de son insistance pour me retenir, il se désista avec une délicatesse dont je fus enchanté.

Le jour de notre départ arriva. La voiture était à la porte, les bagages dans le vestibule, le déjeuner sur la table, j'avais mon manteau, mon oncle était dans son fauteuil : « Mon cher enfant, me dit-il, j'espère que nous nous reverrons bientôt ; vous avez des qualités qui vous permettront de faire beaucoup de bien à vos semblables ; mais vous aimez le monde et, quoique vous n'ayez pas d'aversion pour le travail, vous êtes porté au plaisir, et vous risquez de gâter les dons naturels que vous possédez. Après tout vous êtes instruit, aujourd'hui, des choses de la vie publique aussi bien que de celles de la vie privée, vous saisissez la différence qu'il y a entre le bien et le mal. Mais sachez que si, dans la science de la politique, les règles que vous avez apprises sont absolues et immuables, dans l'application elles doivent varier suivant le temps et les circonstances. Il faut savoir plier, ajourner et même abandonner fréquemment ces doctrines invariables et d'une vérité absolue, mais incompatibles avec l'inconstance des temps. Il faut quelquefois même renoncer à l'espoir incertain d'obtenir un grand bien, pour la certitude d'en réaliser un moindre. Mais dans la science de la morale privée, nous n'avons pas le droit de dévier d'un iota de notre règle de conduite. Ni le temps ni les circonstances ne sauraient nous excuser d'en changer. L'honnêteté stricte n'admet pas de variation, la probité ne souffre pas l'ombre d'un détour. Nous devons marcher droit devant nous sans faiblesse et sans hésitation, persuadés que le chemin de l'honneur est comme ce pont qui conduit de la terre au ciel dans la religion de Mahomet. Si nous nous en écartons de l'épaisseur d'un cheveu, nous sommes perdus irrévocablement. »

À ce moment, ma more vint nous rejoindre en disant : « Allons, mon cher Henry, tout est prêt, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Mon oncle se leva, me prit la main et y glissa un portefeuille qui était bien garni, ainsi que je m'en assurai plus tard. Nous nous fîmes des adieux affectueux et édifiants, et après avoir traversé une double haie de serviteurs alignés militairement dans la grande salle d'attente, nous montâmes en voiture et nous partîmes au grand galop.

CHAPITRE XXXIX

Je ne restai à Londres qu'un jour ou deux. Je ne connaissais pas encore la vie des eaux, et mon goût pour l'observation me rendait très-impatient d'arriver à destination. Aussi au premier beau jour, je partis pour Cheltenham. Je fus très-frappé de l'aspect de cette ville. C'est dans ces rendez-vous des eaux qu'il faudrait amener les étrangers pour leur donner une idée exacte de la magnifique opulence et du luxe universel de l'Angleterre. Notre pays a dans chaque province, ce que la France n'a qu'à Paris, une capitale entièrement consacrée à la gaîté, à l'oisiveté et au plaisir. Londres est trop affairé d'un côté, trop pompeux de l'autre, pour plaire à un étranger qui n'a pas d'excellentes recommandations pour des cercles particuliers. Mais à Brighton, à Cheltenham, à Hastings, à Bath, il peut, comme à Paris, trouver tous les amusements de la société sans connaître une seule personne.

Ma voiture s'arrêta à l'hôtel ***. Un garçon gros et gras avec un pantalon collant à boucles d'or me conduisit à mon appartement. Je me trouvai logé dans une assez belle chambre donnant sur la rue et ornée de deux tableaux représentant des rochers et des rivières avec une superbe nuée de corneilles volant à l'horizon. L'illusion était complète, seulement les oiseaux étaient un peu plus grands que les arbres. Au-dessus de la cheminée où j'espérais trouver une glace, il y avait un grave portrait du général Washington avec un bras en l'air, tout à fait comme une théière. Entre les deux fenêtres (mauvaise disposition pour le jour) était accroché un miroir oblong vers lequel je me dirigeai aussitôt et où j'eus le plaisir de voir mon teint de la couleur des rideaux qui pendaient de chaque côté et projetaient sur la glace la teinte riante d'un vert gazon. Je reculai avec effroi et je regardai le garçon. Si je m'étais vu dans un miroir reflétant la couleur délicate de rideaux roses, j'aurais dit au garçon d'un air aimable et souriant : « auriez-vous l'obligeance de me donner la carte ». Mais dans

l'état présent des choses, je lui dis d'un ton rogue : « apportez-moi la carte. »

Le garçon roide comme un piquet s'inclina avec solennité et sortit lentement. Je regardai encore une fois tout autour de moi et je découvris deux ornements qui m'avaient échappé à première vue, c'était une bouilloire et un livre. Dieu soit loué, me dis-je en prenant le livre, cela ne peut pas être un ouvrage de Jérémie Bentham, non, c'était le guide à Cheltenham. Je regardai au chapitre des divertissements… bal paré au salon, tous les… je ne sais plus quel jour de la semaine c'était ; en tout cas c'était ce jour-là même, ce jour signalé par mon arrivée dans le petit salon de l'hôtel ***.

« Dieu soit loué ! » me dis-je, en voyant Bedos entrer avec mes effets, et je lui ordonnai aussitôt de tenir tout préparé d'avance, pour que je pusse aller au bal paré à dix heures et demie. Le garçon rentra avec la carte : « soupe, côtelettes de mouton, beefsteaks, roostbeefs, pieds de mouton, etc., etc., *lion, oiseaux.*

— Donnez-moi de la soupe, lui dis-je, une tranche ou deux de lion et une demi-douzaine d'oiseaux.

— Monsieur, me dit le solennel garçon, nous ne pouvons vous servir qu'un lion tout entier, et nous n'avons plus que deux oiseaux.

— Dites-moi, lui demandai-je, est-ce que vous êtes dans l'habitude de tirer vos provisions de bouche de la ménagerie d'Exeter-Change, ou si vous élevez ici des lions en basse cour comme de la volaille ?

— Monsieur, me répondit le garçon refrogné qui ne se permettait jamais un sourire, on nous apporte des lions des environs tous les jours.

— Combien les payez vous, lui dis-je ?

— Trois shillings et demi la pièce, environ, monsieur.

— Hum ! Les marchés d'Afrique sont donc encombrés, me dis-je ! Dites-moi, comment servez-vous cet animal ?

— Farci et rôti, avec une couche de gelée de groseilles.

— Quoi ! comme un lièvre ?

— Un lion c'est un lièvre, monsieur.

— Quoi !

— Oui, monsieur, c'est un lièvre. Mais nous lui donnons le nom de lion, à cause de la loi sur la chasse.

— Voilà une belle découverte, me dis-je, ils ont inventé une nouvelle langue à Cheltenham, il n'y a rien de tel que de voyager pour se former l'esprit. Et les oiseaux, lui dis-je, ce ne sont ni des colibris ni des autruches, je suppose.

— Non, monsieur, ce sont des perdrix.

— C'est bien, alors, donnez-moi de la soupe, une côtelette et un oiseau, comme vous dites, et faites vite.

— Monsieur va être servi à la minute, » répondit le pompeux garçon, et là-dessus il disparut.

S'il y a, dans le cours de cette vie si variée et si agréable, quoique les jeunes gens et les jeunes filles l'accusent, en vers, de monotonie et de tristesse, un quart d'heure réellement désagréable, c'est celui qui précède le dîner lorsqu'on est en voyage, et à l'auberge. Néanmoins grâce à la philosophie et à la fenêtre, je trouvai moyen d'adoucir les ennuis de ce quart d'heure, et quoique je fusse à moitié mort de faim, j'affectai une superbe indifférence, même, lorsqu'à la fin, mon dîner fut servi. Je me mis à jouer pendant toute une minute avec ma serviette, avant d'attaquer la soupe, et je finis par verser dans mon assiette, de ce breuvage alimentaire, avec une lenteur et une dignité qui ne pouvaient manquer de me gagner le cœur du solennel garçon. La soupe valait un peu mieux que de l'eau chaude, et la côtelette de mouton à la sauce, l'emportait un peu sur un morceau de cuir au vinaigre. Quoi qu'il en soit, je l'attaquai avec la vigueur d'un Irlandais, et je l'arrosai du plus détestable liquide qu'on ait jamais décoré du *venerabile nomen* de claret[1]. L'oiseau était si dur qu'on aurait pu le faire passer pour une autruche en miniature.

Après ce splendide repas, je me rejetai en arrière sur ma chaise, avec la quiétude d'un homme qui a bien dîné, et je m'assoupis jusqu'à ce que le moment fût venu de faire ma toilette.

Maintenant, me dis-je, en me mettant devant ma glace, faut-il que je séduise par ma gentillesse ou que j'étonne par ma sublimité, les

fashionables de Cheltenham ? Ah ! bah ! de ces deux genres, le second ne vaut plus rien, Byron l'a gâté. « Allons, Bedos, ce n'est pas la peine de sortir cette chaîne, je veux un habit noir, un gilet noir et un pantalon noir. Brossez mes cheveux, pour les défriser, le mieux que vous pourrez, et donnez à *l'ensemble* de ma personne un air de négligé gracieux.

— *Oui, Monsieur, je comprends*, » répondit Bedos.

Je fus bientôt habillé, car c'est le dessein et non l'exécution de toutes les grandes conceptions, qui demande de longues délibérations. L'action ne saurait jamais être trop prompte. On alla chercher une voiture, et Henry Pelham fut emporté vers la salle de bal.

---

1. ↑ Vin de Bordeaux.

CHAPITRE XL

En entrant, je vis plusieurs têtes qui marquaient la mesure de l'air de « *Cherry ripe*. » Toute une rangée de cols raides, ornés de cravates d'une longueur et d'une largeur irréprochables, se dressait devant moi. Un grand jeune homme maigre avec des cheveux noirs et rudes et la raie sur le côté, était occupé à mettre des gants blancs de Woodstock, et affectait de promener son regard tout autour de la salle, avec une suprême indifférence de bon ton.

« Ah ! Ritson, dit un autre jeune Cheltenhamois à l'homme aux gants de Woodstock, est-ce que vous n'avez pas encore dansé ?

— Non, Smith, sur mon honneur, répondit M. Ritson, il fait une chaleur si insupportable ! les gens comme il faut ne dansent pas. *Cela ne se fait plus*.

— Ah ! reprit M. Smith qui avait l'air d'un excellent garçon, et qui portait un habit bleu à boutons de cuivre, avec une épingle d'or à sa cravate : Ah ! est-ce qu'on ne danse pas à Almack ?

— Non, sur l'honneur, murmura M. Ritson, on peut encore se permettre de *marcher* un quadrille ou de *tourner* une valse, comme dit mon ami lord Bobadob, rien de plus, mais au diable la danse, il n'y a rien de si mal porté ! »

Un gros homme à la face rouge, d'une trentaine d'années, avec des cheveux d'un blond cendré, tout mouillés, un gilet éblouissant et un jabot mal repassé, vint rejoindre MM. Ritson et Smith.

« Ah ! sir Ralph, s'écria Smith, comment va ? Vous avez chassé toute la journée, je suppose.

— Oui, mon vieux, je bats le pays depuis que je suis levé ; quelle course ! Morbleu ! j'aurais voulu que vous vissiez ma jument grise ! Morbleu ! c'est une fameuse bête !

— Êtes-vous chasseur, Ritson ? demanda M. Smith.

— Oui, répondit M. Ritson, en jouant prétentieusement avec ses gants de Woodstock, mais je ne chasse que dans le Leicestershire, avec mon ami lord Bobadob ; on ne chasse que là. »

Sir Ralph regarda en silence ce monsieur, avec un air de mépris, pendant que M. Smith, comme un âne entre deux bottes de foin, se tenait indécis, hésitant à faire son choix entre les mérites du baronnet et ceux du beau Ritson. Pendant ce temps, une espèce de petite femme souriante et qui faisait des grâces, avec des tire-bouchons et des fleurs dans ses cheveux, vint folâtrer autour de ces trois Messieurs.

« Oh ! vraiment, M. Smith, dit-elle, vous devriez danser ; un jeune homme à la mode comme vous ! — Qu'est-ce que les jeunes filles diront de vous ? et la séduisante personne accompagna ces mots d'un rire enchanteur.

— Vous êtes trop bonne, mistress Dollimore, lui répondit M. Smith en rougissant et en s'inclinant, mais M. Ritson me dit que la mode est passée de danser.

— Oh ! s'écria mistress Dollimore, cela ne m'étonne pas de sa part : il est si désagréable, si imparfait. Vous auriez bien tort de suivre son exemple, M. Smith ; et la bonne dame se mit de nouveau à rire aux éclats.

— Oh ! mistress Dollimore, dit M. Ritson, en passant ses doigts dans ses horribles cheveux, vous êtes trop sévère ; mais dites-moi, mistress Dollimore, savez-vous si la comtesse viendra ce soir ?

— Par exemple, monsieur Ritson, vous le roi de la mode, vous devez savoir cela mieux que moi ; j'ai entendu dire qu'elle viendrait.

— Est-ce que vous connaissez la comtesse ? dit M. Smith à M. Ritson, avec un air de surprise respectueuse.

— Oh ! très-bien ! répondit le coryphée de Cheltenham, en jouant avec ses gants de Woodstock ; j'ai souvent dansé avec elle à Almack.

— Danse-t-elle bien ? demanda mistress Dollimore.

— Oh ! supérieurement, répondit M. Ritson, c'est une si charmante et si délicieuse petite personne. »

Sir Ralph, ennuyé visiblement de cette conversation fashionable, alla parader ailleurs.

« Quel est, s'il vous plaît, ce gentleman ? dit mistress Dollimore.

— Sir Ralph Rumford, répondit Smith vivement, un de mes amis intimes de Cambridge.

— Je serais curieuse de savoir s'il fera un long séjour ici, dit mistress Dollimore.

— Je l'espère, dit M. Smith, si toutefois nous lui plaisons.

— Il faut absolument que vous me le présentiez, dit mistress Dollimore.

— Ce sera avec le plus grand plaisir, dit cet excellent M. Smith.

— Sir Ralph est-il un homme du monde ? dit M. Ritson.

— C'est un baronnet, répondit emphatiquement M. Smith.

— Ah ! répliqua Ritson, mais ce pourrait être un homme d'un rang élevé, sans être pôur cela un homme du monde.

— C'est vrai, murmura mistress Dollimore.

— Je ne sais pas, répliqua M. Smith, d'un air ébahi et embarrassé, mais il a 7000 livres sterling [1] de rente.

— Ah ! vraiment, » s'écria mistress Dollimore, oubliant son rôle et reprenant le ton qui lui était habituel ; à ce moment une jeune fille portant, comme elle, des tire-bouchons et des fleurs dans les cheveux, vint la rejoindre, et l'appela du doux nom de *maman*.

« Avez-vous dansé, mon amour ? lui demanda mistress Dollimore.

— Oui, maman, avec le capitaine Johnson.

— Oh ! » dit la mère en remuant la tête, et en donnant à sa fille un petit coup de coude significatif, et elle l'emmena à l'autre bout du salon, pour aller parler de sir Ralph Rumford et de ses sept mille livres sterling de rentes.

« Bon, me dis-je ; voilà de drôles de gens, mais voyons ! pénétrons un peu plus avant dans cette contrée sauvage ; et je me dirigeai vers le milieu du salon.

— Qui est-ce ? dit M. Smith, à voix basse, en me voyant passer près de lui.

— Sur l'honneur ! lui répondit Ritson, je n'en sais rien, mais il a diablement bon air.

— Merci, monsieur Ritson, répondit ma vanité : vous n'êtes pas si désagréable, après tout. »

Je m'arrêtai pour voir danser ; un gentleman, d'un âge mûr, à l'air respectable, était près de moi. Les gens du commun, quand ils ont passé la quarantaine, deviennent fort sociables. Mon voisin toussa deux fois, et se prépara à me parler. Il faut que je l'encourage, me dis-je, et je me tournai vers lui de l'air le plus engageant du monde.

« Beau salon, monsieur, me dit-il aussitôt.

— C'est vrai, lui répondis-je en souriant, et il n'y manque pas de monde.

— Ah, monsieur, me répondit mon voisin, Cheltenham n'est plus ce qu'il était il y a quinze ans. J'ai vu jusqu'à douze cent cinquante personnes dans cet établissement. (Il y a des gens qui ont la manie terrible de toujours viser à l'exactitude des chiffres.) Oui, monsieur, poursuivit mon *laudator temporis acti*, et par-dessus le marché, la moitié au moins des Lords d'Angleterre était ici !

— Vraiment ! dis-je avec un air de surprise approprié à l'importance de cette communication, mais la société est encore très-bonne ici, n'est-ce pas ?

— Oh ! très-distinguée, mais ce n'est plus aussi brillant qu'autrefois.

— Quels sont, s'il vous plaît, ces deux gentlemen ? lui dis-je en regardant MM. Ritson et Smith.

— Des jeunes gens très-bien, me dit mon voisin, le grand est M. Ritson ; sa mère a une maison dans Baker-Street, et donne des soirées fort élégantes. C'est un jeune homme fort distingué ; mais un fat achevé !

— Et l'autre ? dis-je.

— Oh ! c'est un M. Smith ; son père était un brasseur très-connu, il est mort récemment, laissant à chacun de ses fils trente mille livres[2] ; le jeune Smith est un garçon de goût, et il ne demande qu'à dépenser son argent galamment. Il a une grande passion pour la vie élégante, et c'est pour cela qu'il s'attache à M. Ritson qui est tout à fait lancé.

— Il ne pouvait choisir un meilleur modèle.

— C'est vrai, reprit mon Asmodée, avec une naïve simplicité ; mais je lui souhaite d'imiter seulement son élégance, sans lui emprunter sa fatuité.

— Je meurs, me dis-je en moi-même, si je reste plus longtemps avec ce bonhomme, » et j'allais me glisser plus loin, quand une grande et majestueuse douairière entra dans le salon, accompagnée de deux filles décharnées ; je ne pus résister au désir de rester pour savoir qui c'était.

« Quelles sont ces dames ? » demandai-je à mon ami improvisé.

Mon ami me regarda d'un air de surprise assez peu respectueux. « Comment ! me dit-il, mais c'est la comtesse de Babbleton en personne, avec ses deux filles, l'honorable lady Jane Babel, et l'honorable lady Marie Babel. C'est le grand monde de Cheltenham, et n'est pas admis qui veut dans leur société ! »

Cependant lady Babbleton et ses deux filles s'avançaient dans le salon, saluant et faisant des signes de tête à droite et à gauche, pendant que tout le monde, s'écartant, se tenait sur deux rangs et s'inclinait respectueusement. Mes yeux expérimentés découvrirent en un instant que lady Babbleton, en dépit de son titre et de son air majestueux, n'était rien moins qu'une personne de bon ton. Ses filles (qui ressemblaient à des ombres de squelettes) avaient une apparence d'affabilité aigre, qui était aussi loin que possible des manières de la bonne société.

J'avais la plus grande envie d'en savoir plus long. Aux yeux des Cheltcnhamois, c'était la comtesse avec ses deux filles, toute autre explication était superflue. Pourtant, j'étais déterminé à en apprendre davantage, et je me promenais dans le salon, méditant profondément, ce qui est la meilleure méthode pour faire des découvertes, quand je fus subitement tiré de ma rêverie par la voix de sir Lionel Garrett ; je me retournai et, à ma grande joie, je me trouvai en face de cet excellent baronnet.

« Pardieu, Pelham, me dit-il, je suis enchanté de vous voir. Lady Henriette, voici votre ancien favori, M. Pelham. »

Lady Henriette ne se possédait pas de joie.

« Donnez-moi votre bras, me dit-elle, il faut que j'aille parler à lady Babbleton, l'odieuse femme !

— Chère lady Henriette, lui dis-je, expliquez-moi donc ce que lady Babbleton a été.

— Mais c'était une modiste qui a attrapé le feu Lord, un idiot, *voilà tout !*

— Voilà une réponse parfaitement satisfaisante, lui répondis-je.

— Oui, *courte et bonne*, comme dirait lady Babbleton, répondit lady Henriette en riant.

— Par opposition à ses filles qui sont longues et méchantes.

— Oh ! que vous êtes caustique ! me dit d'un air précieux lady Henriette (qui n'était guère, comme distinction, que de trois degrés au-dessus de la comtesse de Cheltenham) ; mais dites-moi, y a-t-il longtemps que vous êtes à Cheltenham ?

— D'aujourd'hui, à quatre heures et demie.

— Alors vous ne connaissez aucun des lions d'ici ?

— Non, et j'ajoutai en moi-même : excepté le lion que j'ai eu à dîner.

— Allons ! laissez-moi expédier lady Babbleton, et après cela je m'institue votre cicérone. »

Nous nous dirigeâmes vers lady Babbleton qui s'était débarrassée de ses filles, et se tenait assise dans un isolement plein de dignité, tout au bout du salon.

« Ma chère lady Babbleton, s'écria lady Henriette en prenant les deux mains de la douairière, je suis si heureuse de vous voir, et comment vous portez-vous ? et vos charmantes filles, comment vont-elles ? aimables filles ! et depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Nous arrivons, répliqua l'ancienne modiste en se levant à moitié et en agitant ses plumes d'un mouvement saccadé, comme un perroquet nerveux ; il faut bien que nous fassions comme les autres personnes de notre condition, lady Henriette, quoique, pour ma part, j'aime la vieille coutume de dîner tôt, et de finir les amusements de la soirée avant minuit, mais je tâche de suivre tant que je puis les personnes de notre rang. *Nous nous* devons à la société, lady Henriette, pour encourager la moralité publique

par notre exemple ; nous ne sommes pas dans l'aristocratie pour autre chose ! » et après avoir ainsi parlé, la comtesse se redressa d'un air de dignité morale tout à fait édifiant.

Lady Henriette me regarda, et voyant que mes yeux disaient, « allez toujours, » aussi clairement que des yeux puissent parler, elle continua ainsi :

« Qui voyez-vous ici, lady Babbleton ?

— Tout le monde, répliqua la douairière, j'aime à encourager le pauvre monde ; je ne sais pas ce que c'est que d'être fière parce que l'on a un titre, lady Henriette.

— Non, répliqua la digne moitié de sir Lionel Garrett, tout le monde en effet parle de votre condescendance, lady Babbleton ; mais n'êtes-vous pas effrayée de la tâche que vous vous imposez d'aller ainsi partout.

— Oh, répondit la comtesse, j'admets très-peu de personnes dans mon intimité chez moi, mais je vais chez tout le monde comme cela se trouve. Alors me regardant, elle dit tout bas à lady Henriette :

— Quel est ce joli jeune homme ?

— M. Pelham, répondit lady Henriette ; et se tournant vers moi, elle nous présenta dans les formes l'un à l'autre.

— Êtes-vous parent de lady Frances Pelham ? me demanda la douairière.

— Je suis tout simplement son fils, lui dis-je.

— Ah ! mon Dieu ! dit lady Babbleton, la drôle de chose ! quelle jolie femme et quelle élégance ! elle ne sort guère, n'est-ce pas ? Je ne l'ai rencontrée que rarement.

— Je ne pense pas non plus que Votre Seigneurie rencontre souvent ma mère, elle ne va pas partout comme cela se trouve.

— Chaque rang a ses devoirs, dit gravement lady Henriette ; votre mère, monsieur Pelham, peut rétrécir, autant qu'il lui plaît, le cercle de ses relations, mais le haut rang de lady Babbleton l'oblige à plus de condescendance pour les autres ; c'est comme les ducs de Sussex et de Gloucester qui vont en des endroits où ni vous ni moi ne voudrions aller.

— C’est très-vrai, dit l’innocente douairière, jamais vous n’avez fait de remarque plus sensée. Étiez-vous à Bath l’hiver dernier, monsieur Pelham ? continua la comtesse dont les idées flottaient d’un sujet à un autre comme un navire sans gouvernail.

— Non, lady Babbleton, j’étais pour mon malheur dans un lieu bien moins distingué.

— Où donc ?

— À Paris.

— Oh ! vraiment ! moi je ne suis jamais sortie de ce pays-ci. Je ne comprends pas que des personnes d’un certain rang consentent à quitter l’Angleterre ; à mon avis leur devoir est de rester chez elles pour encourager nos manufactures.

— Ah ! m’écriai-je en touchant le châle de lady Babbleton, que voilà un joli échantillon des chefs-d’œuvre de Manchester.

— Comment, de Manchester ! s’écria la pairesse stupéfaite ; mais c’est un vrai cachemire, vous imaginez-vous que je vais porter des étoffes anglaises, M. Pelham ?

— Je demande mille pardons à Votre Seigneurie. Je ne me connais pas en toilette, mais pour en revenir à ce que vous disiez, je suis tout à fait de votre avis : nous devons encourager nos manufactures et ne pas sortir du pays ; d’ailleurs on ne peut rester longtemps sur le continent, quand on a eu la faiblesse de s’y laisser prendre ; on soupire bientôt après son cher pays.

— Cette remarque est très-juste, dit lady Babbleton, voilà ce que j’appelle du patriotisme et de la moralité. Quel dommage que tous les jeunes gens d’aujourd’hui ne vous ressemblent pas ! Oh mais, voici l’un de mes meilleurs amis qui vient par ici, c’est M. Ritson, le connaissez-vous ? voulez-vous que je vous présente à lui ?

— Que le ciel m’en préserve ! m’écriai-je dans un état de frayeur qui me fit perdre ma présence d’esprit au mépris des convenances ; venez, lady Henriette, allons retrouver sir Lionel. » À ces mots lady Henriette s’empressa de reprendre mon bras, fit un signe d’adieu à lady Babbleton, et se retira avec moi dans le coin le plus obscur du salon.

Là, nous lâchâmes la bride à notre envie de rire, pendant quelque temps, puis : « Est-ce possible ! m'écriai-je en me levant brusquement, est-ce bien Tyrrell ?

— Que vous a fait cet homme ? » s'écria lady Henriette.

Je retrouvai bientôt mon sang-froid et me rassis : « Pardonnez-moi, je vous prie, lady Henriette, lui dis-je, mais je crois voir, ou plutôt je suis sûr de voir là une personne que j'ai rencontrée déjà dans des circonstances bien extraordinaires. Voyez-vous cet homme brun, en grand deuil, qui vient d'entrer dans le salon et qui cause en ce moment avec sir Ralph Rumford ?

— Oui, je le vois, c'est sir John Tyrrell, répondit lady Henriette, il n'est à Cheltenham que depuis hier. C'est toute une histoire.

— Dites-moi-la donc, m'écriai-je vivement.

— Eh bien ! il était fils unique d'un membre de la branche cadette des Tyrrell ; vieille famille, comme le nom l'indique. Il était fort lancé il y a quelques années dans un monde de roués, où il s'était rendu célèbre par ses aventures galantes. Sa fortune était loin de pouvoir suffire à ses dépenses, alors il s'est mis à jouer et a perdu le peu de bien qui lui restait. Il a quitté l'Angleterre, et a fréquenté les maisons de jeu de bas étage de Paris où il a mené une existence précaire et dégradée, jusqu'au moment où, il y a environ trois mois, deux personnes qui étaient héritières avant lui des biens et du titre de la famille vinrent à mourir ; il s'est trouvé ainsi investi d'un héritage auquel il ne s'attendait guère. On dit qu'on l'a trouvé dans le dernier degré de misère et de pénurie à Paris, au fond de quelque galetas. Quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui sir John Tyrrell, à la tête d'une belle fortune, et malgré une certaine rudesse de manières qu'il a probablement contractée dans la mauvaise compagnie, il est très-aimé et même admiré du petit nombre des gens comme il faut qui tiennent le haut du pavé à Cheltenham. »

À ce moment Tyrrell passa près de nous, il surprit mon regard, s'arrêta court, et rougit. Je le saluai, il sembla un moment indécis sur le parti qu'il devait prendre ; cette hésitation ne dura qu'un moment. Il me rendit mon salut avec une grande cordialité, et me donna une poignée de mains très-affectueuse, m'exprima le plaisir qu'il avait à me rencontrer, me demanda

ou je demeurais et me dit qu'il me rendrait certainement visite. Là-dessus il me quitta et se perdit bientôt au milieu de la foule.

« Où l'avez-vous rencontré ? me dit lady Henriette.

— À Paris.

— Ah ! était-il là en bonne compagnie ?

— Je ne sais pas, lui dis-je. Bonne nuit, lady Henriette ; » et prenant mon chapeau d'un air d'extrême lassitude, je disparus de cette société mélangée, où s'étalaient une *fashionabilité* de bas étage et une *distinction* des plus vulgaires.

---

1. ↑ 175,000 francs de rente.
2. ↑ 750,000 fr.

CHAPITRE XLI

Tu concevras facilement, cher lecteur, toi qui es entièrement dans ma confidence depuis le début de cette histoire, et que je traite en ami et en familier, quoique jusqu'à présent je ne t'aie guère donné sujet de m'estimer beaucoup, tu concevras facilement ma surprise en me trouvant, d'une façon si inattendue, en présence de mon ancien héros de la maison de jeu. Je restai d'abord tout étonné du changement si singulier qui s'était opéré dans sa fortune depuis notre dernière rencontre. Mes pensées me reportèrent immédiatement à cette scène terrible que j'ai racontée, et à ce lien mystérieux qui existait entre Tyrrell et Glanville. Comment celui-ci accueillerait-il la nouvelle de la fortune inespérée de son ennemi ? Sa vengeance était-elle enfin satisfaite, ou bien comment trouverait-il aujourd'hui le moyen de se venger ?

Un millier de pensées analogues m'occupèrent l'esprit jusqu'au matin. Je sonnai alors Bedos et lui dis de me faire la lecture pour m'endormir. Il commença à me lire une pièce de M. Delavigne, et dès les premières lignes de la seconde scène, je faisais mon entrée dans le pays des songes.

Je m'éveillai à deux heures, je m'habillai, pris mon chocolat, et j'étais sur le point de mettre mon chapeau sur ma tête en cherchant le degré d'inclinaison qui allait le mieux à ma figure, quand je reçus le billet suivant :

« Mon cher Pelham,

« *Me tibi commendo*. J'ai appris ce matin, à l'hôtel, que vous étiez ici ; mon cœur s'est rempli de joie à cette nouvelle. Je suis venu pour vous voir il y a deux heures, mais, comme Antony, « *vous passez les nuits en fêtes*. » Ah ! que ne puis-je ajouter avec Shakspeare que vous étiez « *néanmoins debout*. » J'arrive de Paris, cet *umbilicus terræ*, et je veux vous conter mes

aventures depuis notre séparation, pour votre satisfaction particulière, « parce que je vous aime ; » mais il faut que vous me donniez rendez-vous. En attendant, « que les dieux puissants vous protègent ! »

« VINCENT. »

L'hôtel d'où Vincent datait cette épître était dans la même rue que mon propre caravansérail, et je m'y rendis aussitôt. Je trouvai mon ami assis devant un *in-folio*, dont il essaya en vain de me persuader qu'il voulait faire la lecture. Notre entrevue fut des plus cordiales.

« Mais, dit Vincent, comment ferais-je pour vous féliciter de vos nouveaux honneurs ? je n'étais pas préparé à vous trouver changé de roué en sénateur.

Vous n'avez pas perdu votre temps, quand il s'est agi de recueillir des votes, et maintenant hissez votre pavillon, quittez votre air fatigué et vos mouvements d'épaules accompagnés de Hum et de Heu ! Étendez le bras, élevez la voix et dites-leur en face toutes vos craques,

comme dit Burns : ce qui veut dire que maintenant il faut que vous étonniez les rats de Saint-Étienne.

— Hélas ! dis-je, le malheur est que dans cette maison-là, il faut mettre une amorce à chaque souricière.

— Bast, un rat mord à tous les fromages depuis le Gloucester jusqu'au Parmesan, et vous pourrez bien vous aussi en attraper un morceau pour votre compte. En parlant de la chambre, avez-vous vu dans les journaux, que le sénateur W*** est à Cheltenham ?

— Je n'en savais rien. Je suppose qu'il se bourre de discours et de soupe à la tortue pour la session prochaine !

— C'est incroyable, dit Vincent, combien votre nouvelle dignité civique vous délie la langue. À peine un homme est-il nommé maire, qu'il se croit un Cicéron pour le moins. Vous me rappelez que, le lord maire me demandant un jour comment se disait déclamation en latin, je lui répondis : « Cela s'appelle *Hippomaires* ou *la manie des maires*. »

Lorsque j'eus rendu par un rire éclatant, un hommage suffisant à la verve satirique de Vincent, il ferma son in-folio, demanda son chapeau, et nous allâmes flâner dans les rues.

« Quand retournez-vous à Londres ? me dit Vincent.

— Pas avant que mes devoirs législatifs m'y appellent.

— Et jusque-là, restez-vous ici ?

— Comme il plaira aux dieux. Mais bonté divine, Vincent, que voilà une jolie fille ! »

Vincent se retourna. « *O Dea certe* », murmura-t-il et il s'arrêta.

L'objet de notre exclamation se tenait devant une boutique qui faisait le coin de la rue, et semblait attendre quelqu'un qui était à l'intérieur. Son visage au moment où je l'aperçus, était tourné vers moi. Jamais je n'avais rien vu de si beau et de si aimable. Elle paraissait avoir environ vingt ans ; ses cheveux étaient du châtain le plus riche, avec un reflet doré qui, tranchant sur cette teinte foncée, semblait un rayon de soleil qui s'était pris là, dans ses tresses luxuriantes, et qui ne savait comment s'en échapper. Ses yeux étaient bruns, grands, profonds, et modestement voilés (pour me servir d'une expression du jour) par de longs cils noirs. Son teint seul aurait suffi à la rendre belle, tant il était transparent et pur : le sang brillant de pourpre là-dessous comme des roses au fond d'un frais ruisseau ; en admettant, pour justifier ma comparaison, que des roses eussent la complaisance de pousser dans cette situation. Son nez avait ce modelé fin et délicat, qu'on ne rencontre guère que dans les statues grecques, qui joignent la netteté et la fermeté des contours à la délicatesse et à la grâce la plus féminine. L'arcade qui le reliait à sa jolie bouche était si charmante, d'une légèreté et d'une pureté si exquise, qu'on eût dit un gentil pont construit par l'amour lui-même pour conduire dans son île. Un peu en dehors de la bouche du côté droit était une fossette qui accusait si exactement chaque sourire, chaque mouvement de ces lèvres roses, qu'on aurait juré qu'il y faisait chaque fois passer son ombre ; c'était comme les rapides changements d'un ciel d'avril se reflétant sur une vallée. Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et sa figure qui unissait toute la première fraîcheur de la jeune fille aux grâces plus accentuées de la femme, présentait des contours si réguliers, et un fini si parfait, que l'œil le plus exercé n'aurait pu y trouver le plus

petit défaut ; il n'y avait rien à ajouter, rien à retrancher. Mais par-dessus tout elle brillait d'un éclat éblouissant et l'on se sentait, à son approche, pénétré comme d'une influence divine.

« Qu'en pensez-vous, Vincent ? dis-je.

— Je dis avec Théocrite dans son épithalame à Hélène….

— Non, non, lui dis-je, je ne veux pas que sa présence soit profanée par une citation. »

À ce moment la jeune fille se détourna vivement et rentra dans la boutique ; c'était celle d'un papetier.

« Entrons, dit Vincent, j'ai besoin de pains à cacheter. »

Je ne me le fis pas dire deux fois ; nous entrâmes. Mon Armide se tenait au bras d'une dame âgée. Elle rougit en nous voyant ; notre mauvaise fortune voulut que la vieille dame eût fini ses emplettes, si bien qu'un instant après elles avaient disparu.

« Eût-on jamais pensé, dans un endroit semblable, trouver beauté pareille ? »

me dit Vincent, et il avait raison cette fois.

Je ne répondis rien. Tout le reste du jour je fus soucieux et préoccupé : Vincent s'apercevant que je ne riais plus de ses plaisanteries, et que je n'applaudissais plus à ses citations, me dit qu'il s'était opéré en moi un changement des plus tristes, et, prétextant un rendez-vous, se débarrassa d'un auditeur aussi obtus.

CHAPITRE XLII

Le lendemain je résolus d'aller trouver Tyrrell, en voyant qu'il n'avait pas tenu sa promesse de me rendre visite le premier. Je désirais vivement ne pas perdre une occasion de lier avec lui plus ample connaissance. En conséquence je dis à mon valet de chambre de s'informer de sa demeure ; il se trouva qu'il logeait dans le même hôtel que moi. M'étant assuré qu'il n'était pas sorti, je me fis introduire chez lui par le garçon en chef de l'établissement.

Il était assis auprès du feu dans une attitude nonchalante et pensive. Son corps nerveux et sa taille élégante étaient enveloppés dans une riche robe de chambre de brocart, drapée avec négligence ; ses bas retombaient sur ses talons, ses cheveux étaient en désordre, et la lumière passant à travers la fente des rideaux de la fenêtre à demi entrouverts, faisait briller quelques touffes de cheveux blancs épars au milieu de son abondante chevelure noire. Le malheur ou son imprudence voulait qu'il reçût obliquement la lumière qui, éclairant en plein certaines parties de son visage, mettait en évidence les rides profondes que l'âge et la dissipation y avaient creusées autour des yeux et de la bouche. Je restai saisi de son air hagard et de ses traits vieillis.

Il se leva avec assez de bonne grâce lorsqu'on m'annonça ; et le garçon ne se fut pas plus tôt retiré qu'il vint à moi, me donna une chaude poignée de main et me dit : « Laissez-moi vous remercier maintenant, des attentions que vous avez eues pour moi, dans un moment où je n'étais guère en état de vous exprimer ma reconnaissance. Je serai très-fier de pouvoir cultiver votre intimité. »

Je lui répondis sur le même ton, et dans le cours de la conversation je trouvai moyen de le charmer si bien qu'il consentit à passer le reste du jour avec moi. Nous commandâmes nos chevaux pour trois heures, notre dîner

pour sept et, en attendant qu'on sellât nos montures, je le quittai pour lui donner le loisir de faire sa toilette.

À la promenade nous ne parlâmes guère que de généralités, des différences nombreuses qui existaient entre la France et l'Angleterre, des vices, des femmes, de la politique, de tout, excepté des évènements qui avaient été la cause première de nos relations. Ses remarques indiquaient un esprit vigoureux, mal réglé, et qui mettait l'expérience à la place du raisonnement. Il y avait un tel relâchement dans ses principes et une telle licence dans ses opinions que j'en fus effrayé (et pourtant j'avais vu des roués de toutes les couleurs). Sa philosophie consistait à considérer comme la première règle du sage, le mépris de toute chose. Il parlait des hommes avec l'amertume de la haine, et des femmes avec la légèreté du dédain. Il avait appris de la France le libertinage, moins l'élégance qui le pare ; si ses doctrines étaient basses, le langage dont il les revêtait était plus vulgaire encore. Et quant à ce principe qui fait la moralité des classes élevées, et qu'un scélérat même est obligé de respecter en paroles, à cette religion qui ne trouve point de persifleurs, à ce code qui n'a point d'adversaires, l'*honneur* en un mot, le mobile de la société dans laquelle nous vivons, ne lui paraissait être qu'une autorité dérisoire. La crédulité des esprits romantiques et l'inexpérience des jeunes gens pouvaient seules s'y laisser prendre.

En somme, il me parut que c'était un homme hardi et méchant, ayant tout juste assez d'intelligence pour arriver à être un malhonnête homme, mais pas assez pour s'apercevoir que c'était le plus mauvais parti qu'il pût prendre dans son intérêt. Il avait juste assez d'audace pour être indifférent aux dangers que le crime fait courir, mais trop peu, pour les conjurer ou les vaincre. Du reste il préférait le grand trot au petit galop, se piquait d'être viril, portait des gants de daim, buvait du vin de Porto *de préférence*, et regardait le beefsteack et la sauce aux huîtres, comme les mets les plus délicats qu'on pût trouver sur la carte. Maintenant, je pense, chers lecteurs, que vous vous faites une idée assez exacte de son caractère.

Après dîner, tout en vidant notre seconde bouteille, je pensai que le moment était opportun pour le questionner sur la nature de ses relations avec Glanville. Il changea de visage dès que je prononçai ce nom ; pourtant il se remit bientôt : « Oh ! me dit-il, vous voulez parler du soi-disant

Warburton ; je l'ai connu il y a quelques années, c'était un pauvre jeune homme assez niais, à moitié fou à ce que je crois, et qui m'en voulait beaucoup à cause de quelques désagréments que nous avons eus ensemble du temps qu'il était encore petit garçon.

— Et pour quelle raison ? lui demandai-je.

— Rien, rien de grave, répondit Tyrrell ; et il ajouta d'un air fat : je crois que j'avais été plus heureux que lui dans une certaine intrigue. Ce pauvre Glanville est un peu romanesque, vous savez. Mais en voilà assez là-dessus, allons-nous aux salons ?

— Avec plaisir, » lui dis-je, et nous nous rendîmes aux salons.

CHAPITRE XLIII

Deux jours après ma longue conversation avec Tyrrell, je voulus de nouveau rendre visite à ce digne personnage. À ma grande surprise j'appris qu'il avait quitté Cheltenham. Je me rendis alors chez Vincent que je trouvai couché selon son habitude, sur son sofa, et entouré de livres et de papiers.

« Entrez, Pelham ! me dit-il comme j'hésitais sur le seuil de sa porte, entrez. Je me suis amusé avec Platon toute la matinée. Je ne comprends pas pourquoi les anciens ont tant de charme pour nous. Je serais porté à croire avec Schlegel que c'est à cause de cet air de repos parfait, de ce calme de l'âme que respirent tous leurs écrits. Tout ce qui chez nous n'aurait l'air que de lieux communs acquiert chez eux je ne sais quelle élévation et quel pathétique. La trivialité chez eux paraît de la profondeur, la hardiesse extravagante semble l'élan d'une imagination luxuriante. Le fait est, qu'en dépit de tous leurs défauts, vous y trouvez partout des traces d'une grande originalité de pensée ; il y a je ne sais quelle grandeur contemplative dans leurs idées qui n'a rien d'emprunté dans la forme. Prenez, par exemple, ces fragments de Mimnermus sur la brièveté de la vie ; y a-t-il un sujet qui paraisse plus commun ? y a-t-il rien de moins saisissant que les sentiments qu'il exprime ? Et cependant on y trouve à chaque ligne une profondeur de mélancolie douce et tendre qu'il est impossible de définir. De tous les écrivains anglais qui possèdent le mieux cet art de donner de l'intérêt et de la force à ces sentiments ou à ces sujets qui n'ont pour eux ni la nouveauté de l'invention ni l'élégance des ornements, je n'en connais aucun qui égale lord Byron ; c'est là certainement le mérite principal de ce poète extraordinaire. Examinez Childe-Harold avec soin, et vous serez surpris de découvrir combien il y a peu de profondeur réelle ou de piquante nouveauté dans les réflexions qui semblent les plus profondes et les plus neuves. Vous êtes enchaîné par la beauté vague mais puissante du style, et par le cachet

profond d'originalité qui y est partout imprimé. Semblable à l'oracle de Dodone, il fait des forêts ses tablettes, et il écrit ses inspirations sur des feuilles que l'arbre a laissé tomber de ses branches, mais vous ne sauriez dire où est la source de cette inspiration ; ce n'est ni la vérité ni la beauté de ses idées que vous admirez, même quand vous vous y laissez prendre ; non, c'est seulement le mystère dont il les accompagne.

— Pardon, lui dis-je, ne croyez-vous pas qu'une des causes de cette inspiration dont vous parlez et qui ne paraît être autre chose qu'une méthode rêveuse d'exprimer les choses, même les plus indifférentes, c'est l'isolement dans lequel vivaient les poètes et les philosophes de l'antiquité ? Je pense (quoique je n'aie pas votre talent de citation) que Cicéron appelle la contemplation de la nature, *la pâture de l'esprit ;* en effet l'esprit confiné par le fait de la solitude, dans la contemplation d'un petit nombre d'objets, médite plus profondément sur ceux qu'il embrasse. L'habitude de cette méditation pénètre et transforme tout le système, et tout ce qui en émane ensuite prend cette teinte contemplative et rêveuse dont vous parliez tout à l'heure.

— C'est merveilleux ! s'écria Vincent, et depuis quand avez-vous appris à lire Cicéron et à disserter sur *l'esprit ?*

— Ah ! dis-je, je suis peut-être moins ignorant que je ne fais semblant de le paraître ; il entre dans mes vues d'être aujourd'hui un dandy, plus tard qui sait si je n'aspirerai pas à être un orateur, un bel esprit, un savant, ou un Vincent. Vous verrez alors qu'il y a eu dans ma vie par ci par là quelques quarts d'heure employés d'une manière plus profitable que vous ne croyez. »

Vincent se leva en proie à une excitation nerveuse, puis se rasseyant, fixa sur moi pendant quelques instants avec attention ses yeux noirs et brillants ; l'ensemble de sa personne prit subitement un air de grandeur et de gravité que je ne lui avais jamais vu.

« Pelham, me dit-il enfin, c'est pour jouir de ces rares élans de votre nature généreuse que j'ai recherché votre société et votre amitié. Moi non plus je ne suis pas tout à fait ce que je parais. Le monde verra un jour qu'Halifax n'est pas le seul homme d'État que l'étude de la littérature ait rendu plus propre au grand travail des affaires. En attendant, laissez-moi

passer pour un pédant et un bibliophile. Je dirai comme cet aventurier plus hardi que je ne suis, *je sais mon heure*. Pelham, cette session sera rude. Vous y préparez-vous ? — Oh ! répondis-je en retombant dans mon affectation habituelle de langueur, j'aurai trop à faire avec Stultz, Nugec, et Tattersall et Bantz et cent autres accapareurs de mes loisirs. Rappelez-vous que c'est la première fois que je viens passer la saison à Londres depuis ma majorité. »

Vincent saisit son journal d'un air chagrin ; pourtant il se piquait trop d'être homme du monde, pour faire paraître son déplaisir : a Parr, Parr, toujours Parr, dit-il, les journaux sont bourrés de ce nom-là. Dieu sait que je respecte l'instruction autant que personne ; mais je la respecte pour l'usage qu'on en fait et non pour elle-même. Néanmoins, je ne veux pas prendre à partie sa réputation, cela ne durera qu'un jour. Les littérateurs qui ne lèguent que leur nom à la postérité n'ont qu'un court crépuscule de réputation posthume. À propos, connaissez-vous mon calembour sur Parr et le major ?

— Non, dis-je.

— Voici : Parr et moi, avec deux ou trois autres, nous dînions chez ce pauvre T. M., l'auteur de l'Antiquité de l'Inde ; le Major…, grand voyageur, entama une discussion avec Parr sur Babylone ; le docteur s'échauffa et fit pleuvoir sur son malheureux antagoniste une telle grêle de citations, que celui-ci étonné par tout ce bruit, et terrifié par les auteurs grecs que débitait le docteur, se vit obligé de s'avouer vaincu. Parr alors se tourna vers moi d'un air triomphant et me dit : quelle est votre opinion, mylord ? qui de nous deux a raison ?

— *Adversis Major, Par secundis*, lui répondis-je.

— Vincent, lui dis-je après avoir payé mon petit tribut d'admiration à son calembour, Vincent, je commence à me fatiguer de ce genre de vie, je veux m'emballer avec mes livres, et aller aux eaux de Malvern pour y vivre tranquille en attendant qu'il me faille aller à Londres. Ainsi, à partir d'aujourd'hui, vous ne me verrez plus.

— Je ne puis, me répondit Vincent, combattre une résolution aussi louable, quoique j'y perde beaucoup ; » et après quelques instants de conversation à bâtons rompus, je le laissai jouir tranquillement de la société

de Platon. Le soir même j'allai à Malvern, et j'y menai une existence monotone, partageant mon temps en deux parts égales, l'une pour l'esprit, l'autre pour le corps, et prenant cette habitude de réflexion contemplative que Vincent admirait tant dans les écrits des auteurs de l'antiquité.

Au moment où j'allais quitter ma retraite, je reçus la nouvelle d'un événement qui compromettait singulièrement mon avenir. Mon oncle, qui avait atteint l'âge raisonnable de cinquante ans sans avoir jamais manifesté l'intention de se marier, était subitement tombé amoureux d'une dame de son voisinage, et l'avait épousée après une cour qui n'avait duré que trois semaines.

« Je me serais très-peu occupée de ce mariage, me disait avec beaucoup de générosité ma pauvre mère dans une lettre que je reçus plus tard, si la dame n'avait pas jugé à propos d'augmenter la famille, chose que je considérerai toujours comme un empiétement inexcusable sur vos droits. »

Je confesse qu'à la première nouvelle de cet événement, j'éprouvai un chagrin amer ; mais la raison me fit considérer ensuite, que j'avais eu de tout temps de grandes obligations à mon oncle, et je compris qu'il y aurait de ma part injustice et mauvaise grâce à me montrer irrité d'une conduite que je n'avais point qualité pour contrôler, ou mortifié de la perte de prétentions telles que les miennes, c'est-à-dire fort équivoques en bonne justice. Un homme de cinquante ans a peut-être bien le droit de consulter les intérêts de son propre bonheur, tout autant qu'un homme de trente ans ; et s'il s'attire par le choix qu'il fait, la risée des gens qu'il n'a jamais obligés, c'est du moins chez ceux qu'il a obligés, qu'il doit s'attendre à trouver tout appui et toute déférence.

La tête pleine de ces idées, j'écrivis à mon oncle une lettre de félicitation sincère et affectueuse. Sa réponse fut, comme lui-même, bienveillante, tendre et généreuse ; il m'informait qu'il m'assurait définitivement ma pension de mille livres sterling, et que, dans le cas où il aurait un fils, il me laisserait, après sa mort, un revenu de deux mille livres. Il finissait en m'assurant que son seul regret, en épousant une dame qui était, à tous égards, la femme la plus capable de le rendre heureux, c'était la répugnance sincère qu'il avait à me priver d'une position que non-seulement (il le disait avec plaisir) j'avais méritée, mais à laquelle je ne pouvais que faire honneur.

En recevant cette lettre, je fus touché de la bonté de mon oncle ; et loin de me plaindre du parti qu'il avait pris, je lui souhaitai, du fond du cœur, tous les bonheurs possibles, même un héritier, ce qui me priverait, hélas ! du titre de lord Glenmorris.

Je prolongeai mon séjour à Malvern de quelques semaines. L'événement, qui venait d'apporter un si grand changement à ma fortune, n'en opéra pas moins dans mon caractère. Je pris une ambition plus sérieuse et plus solide. Au lieu de gaspiller mon temps en de vains regrets sur la situation que je venais de perdre, je pris la résolution d'en conquérir une plus brillante et plus glorieuse, par moi-même. Je me décidai à mettre en œuvre, pour atteindre ce but, le peu d'habileté et de talent que je possédais ; et quoique l'accroissement de mon revenu, grâce à la générosité de mon oncle, suffît à me mettre au-dessus de tous les besoins et me permît un certain luxe, je me dis que cela ne devait pas m'encourager à m'abandonner à mon indolence.

C'est dans cette humeur et cette disposition d'esprit que je me rendis à Londres.

CHAPITRE XLIV

Je me rappelle bien de quels sentiments j'étais animé, lorsque j'entrai à Londres et que je pris possession de l'appartement qui m'avait été préparé chez Mivart. Depuis un an il s'était produit un grand changement dans mon esprit ; j'avais cessé de regarder le plaisir comme un but ; j'en recherchais plutôt maintenant les jouissances comme un moyen puissant de faire mon chemin dans le monde. Je n'étais pas moins fat qu'avant, ni moins délicat sur l'article des chevaux et de la toilette ; mais je m'étais placé, dans mon dandysme, à un tout autre point de vue qu'auparavant. Sous une apparente insouciance, je cachais un esprit pénétrant, investigateur ; sous une affectation d'extravagance et une grande légèreté de manières, je dissimulais une ambition sans limites et une résolution qui ne reculait devant aucun moyen.

Je n'avais pas fini de déjeûner, le surlendemain de mon arrivée, lorsqu'on m'annonça M…, tailleur.

« Bonjour, monsieur Pelham ; enchanté de vous voir de retour. Ne suis-je pas venu trop matin ? je vous dérange peut-être ? voulez-vous que je repasse ?

— Non, monsieur, je suis prêt à vous recevoir, vous allez prendre de nouveau ma mesure.

— Vous avez tout à fait bonne mine, monsieur Pelham, tout à fait bonne mine, répliqua le tailleur en m'inspectant de la tête aux pieds, tandis qu'il préparait ses mesures ; nous avons besoin d'un peu de ouate cependant ; il nous faut de la ouate ici ; notre poitrine ne bombe pas tout à fait assez, et nous ajouterons un pouce de plus à la largeur des épaules ; il faut bien faire son effet dans ce monde, monsieur Pelham, et un peu plus serré à la taille, qu'en dites-vous ?

— Monsieur, lui dis-je, vous voudrez bien, premièrement, prendre exactement ma mesure, et secondement suivre mes instructions. Avez-vous fini de me prendre mesure ?

— C'est fini, monsieur Pelham, répondit mon *manmaker*, d'une voix grave et solennelle.

— Eh bien ! à présent, vous aurez la bonté de ne pas rembourrer le moins du monde mon habit, vous voudrez bien ne pas me faire la taille d'un iota plus mince que cela ne convient à la disposition naturelle de cette partie de mon corps, et vous consentirez, je n'espère pas moins de votre bonté infinie, à me laisser tel que le bon Dieu m'a fait.

— Mais, monsieur, il nous faut de la ouate, nous sommes trop grêle, tous ces messieurs les gardes du corps sont ouatés, monsieur.

— Monsieur, lui répondis-je, ne dites pas *nous*, s'il vous plaît, quand vous parlez de vous et de moi ; et puis, vous permettrez que j'aie des habits comme un gentleman qui, je vous prie de le comprendre, n'est pas un garde du corps et qui ne demande qu'à pouvoir se montrer dans les rues, sans être pris pour un Guy Fawkes du cinq novembre. »

M… parut tout déconfit. « Nous n'aurons pas de succès, monsieur, quand nous serons finis, non, nous n'en aurons pas, je vous assure. Je reviendrai samedi à onze heures. Bonjour, monsieur Pelham, on ne nous rendra jamais justice si nous ne cherchons pas à faire de l'effet dans le monde. Bonjour, monsieur Pelham. »

Mais assez parlé des tailleurs en personne ; disons un mot pourtant de cet art divin, dont ils sont les professeurs. Hélas ! ô instabilité de toutes les sciences humaines ! Il y a quelques mois, alors que je publiais la première édition de ce mémorable ouvrage, je donnais sur la manière de s'habiller quelques règles qui sont déjà passées de mode. Ce que je vais dire maintenant est hors de l'atteinte de ce grand innovateur qu'on appelle la mode, et peut s'appliquer, non pas au caprice d'un jour, mais à toutes les époques connues. Je confie sans crainte ces maximes à la sagacité du lecteur perspicace qui a déjà distingué dans ce livre ce qui est ironique de ce qui est sérieux, l'adjurant de se rappeler ce que dit Sterne que, « chaque chose a son côté plaisant, son côté sérieux et son enseignement ; le tout est de savoir le découvrir. »

MAXIMES.

I. — Ne cherchez pas tant, dans l'habillement, la commodité que l'ornement. L'art ne doit pas copier la nature, il doit l'embellir. Apelles blâmait Protogène d'être trop naturel.

II. — Que votre habillement ne s'éloigne jamais par trop du goût général. Le monde regarde l'excentricité comme une preuve de génie, dans les grandes affaires, comme une preuve de sottise dans les petites.

III. — N'oubliez jamais que vous vous habillez pour fasciner les autres et non vous-même.

IV. — Tenez-vous l'esprit libre de toute violente émotion, à l'heure de votre toilette. Une sérénité philosophique est tout-à-fait indispensable au succès. Helvétius dit, avec raison, que nos erreurs viennent de nos passions.

V. — Rappelez-vous qu'il n'y a que ceux dont le courage ne peut être mis en question qui puissent se risquer à prendre des airs efféminés. Ce n'était que sur le champ de bataille que les Spartiates se couvraient de parfums et se frisaient les cheveux.

VI. — Ne laissez jamais croire que votre chaîne ou vos bagues aient été choisies à votre propre goût ; ces choses-là sont du domaine des femmes et l'on ne doit paraître les porter que pour elles. C'est ennoblir la fatuité que de la couvrir d'un sentiment.

VII. — Pour *gagner* l'affection de votre maîtresse, montrez-vous peu soucieux de votre costume ; pour la *conserver*, prenez grand soin de vous. Le premier point témoigne de la violence de votre passion, le second, de votre respect pour elle.

VIII. — Un homme, qui vise à être mis dans la perfection, doit être un profond calculateur. Il ne faut pas s'habiller pour aller chez sa maîtresse, comme on s'habille pour aller chez un ministre ; ni se présenter chez un oncle avare, avec le même costume que si l'on rendait visite à un fastueux cousin ; il n'y a pas de diplomatie plus subtile que celle de la toilette.

IX. — Le grand personnage dont vous voulez vous concilier les bonnes grâces est-il un petit maître ? allez le voir avec un gilet comme le sien.

L’imitation, a dit l’auteur de « Lacon, » est la plus sincère des flatteries.

X. — Si l’on est beau on peut porter une toilette à effet, sinon il faut s’étudier à avoir une mise irréprochable ; tout comme nous demandons qu’il y ait quelque chose à admirer chez les grands hommes et qu’il n’y ait rien à excuser chez les hommes ordinaires.

XI. — Le vêtement demande une étude chez les vieillards comme chez les jeunes gens. La négligence n’est pas moins malséante chez les uns que chez les autres ; une réflexion rendra bien notre pensée sur le goût différent qui convient à ces deux extrémités de la vie, c’est que la jeunesse est faite pour être aimée, la vieillesse pour être respectée.

XII. — Un sot peut avoir une toilette magnifique, mais il ne saura jamais se mettre bien. Car pour se bien mettre il faut du jugement ; La Rochefoucauld l’a dit avec raison :

> On est quelquefois un sot avec de l’esprit, mais on ne l’est jamais avec du jugement.

XIII. — Il peut y avoir plus de pathétique dans la coupe d’un collet d’habit ou dans la frisure d’une boucle de cheveux, qu’un esprit superficiel ne se l’imaginerait. Serions-nous aujourd’hui aussi disposés que nous le sommes à nous apitoyer sur le sort malheureux de Charles I^{er} et à lui pardonner son manque de sincérité, si ses portraits nous le montraient avec une perruque à rouleaux et une queue de rat. Van Dyck, en cela, s’est montré un plus grand philosophe que Hume.

XIV. — Ce qu’il y a de plus gracieux dans l’art de la toilette, c’est la propreté ; ce qu’il y a de plus vulgaire, c’est la symétrie.

XV. — La toilette embrasse les deux codes de la moralité publique et privée ; le soin, comme devoir envers les autres, la propreté, comme devoir envers nous-mêmes.

XVI. — Soyez habillé de telle façon qu’on ne soit jamais tenté de dire de vous : « Quel homme bien mis ! » mais : « Comme il a l’air distingué ! »

XVII. — Soyez sobre de couleurs, et ayez soin d’adoucir les tons trop éclatants par une teinte plus paisible, qui fera le fond de toutes les autres. Apelles ne se servait que de quatre couleurs et ne manquait jamais de mitiger par un vernis plus foncé celles qui lui paraissaient trop éclatantes.

XVIII. — Il n’y a rien d’insignifiant pour un observateur profond. C’est dans les bagatelles que l’esprit se trahit. « Quels sont les endroits de cette lettre, disait un roi à l’un de nos diplomates les plus habiles d’aujourd’hui, où vous voyez percer l’irrésolution ?

— Sire, répondit-il, c’est dans les *ns* et dans les *gs !* »

XIX. — Un homme bienveillant évitera de choquer jamais les sentiments des autres, par un excès, soit de négligence soit de prétentions ; vous pouvez, d’après cela, mettre en doute la philanthropie, et d’un homme négligé et d’un homme trop recherché dans sa toilette.

XX. — Des bas qui tombent sur les talons montrent qu’on ne tient pas à plaire, mais une bague de diamants peut être un signe de malveillance.

XXI. — Les inventions, en matière de toilette, doivent être comme les perfectionnements du style, qu’Addison définit ainsi : « des raffinements naturels, mais dont il ne faut pas qu’on s’aperçoive. »

XXII. — Celui qui aime les frivolités elles-mêmes, est un homme frivole. Celui qui ne les estime que pour les conclusions qu’on en peut déduire, ou les avantages qu’on en peut retirer, est un philosophe.

CHAPITRE XLV

Mon cabriolet était à la porte et j'allais y monter, quand je vis un groom sur un cheval magnifique et très-vif qu'il avait de la peine à contenir. Comme j'avais le désir, à cette époque, de me monter en chevaux, autant que mes moyens me le permettaient, j'envoyai mon petit laquais (mon tigre) demander au groom, si le cheval était à vendre et à qui il appartenait. Le cheval n'était pas à vendre et il appartenait à sir Réginald Glanville.

Je fus tout saisi d'entendre prononcer ce nom ; je rejoignis le groom et lui demandai l'adresse de Glanville. Sa maison était au n°…, Pall Mall. Je résolus de lui rendre visite le jour même, mais, sur l'observation du groom, qu'on le trouvait rarement chez lui dans l'après-midi, j'allai d'abord chez lady Roseville pour parler d'Almack et du beau monde et me mettre au courant des nouvelles scandaleuses et des satires du jour.

Lady Roseville était chez elle. Je trouvai son salon tout rempli de femmes ; la belle comtesse était une des rares personnes qui persistaient dans l'habitude de recevoir le matin. Elle me fit l'accueil le plus affectueux.

Voyant (ce qui était une grande faveur dans son intimité) le plus bel homme du jour quitter sa place à côté d'elle pour me laisser le champ libre, je m'y installai tranquillement et négligemment, tout en répondant à cette haute et sérieuse marque de considération par un léger sourire.

Dieu merci, le plus bel homme du jour n'est jamais le lion d'un salon, quand Henry Pelham accompagné de son ange gardien, que ses ennemis appellent *sa bonne opinion de lui-même*, y fait son entrée.

Je babillai sur une foule de sujets, et lady Roseville me dit en souriant :

« Je vois, monsieur Pelham, que vous avez appris, du moins, l'art de faire les frais de la conversation, pendant votre voyage à Paris.

— Je comprends, lui dis-je ; je parle trop, n'est-ce pas ? c'est vrai, j'avoue mon tort, il n'y a rien de si désobligeant ; c'est si vrai que moi, l'homme le plus civil, le meilleur, le plus simple dans ses manières qui existe en Europe, je me suis toujours fait détester, positivement détester, à cause de ce seul petit défaut. Ah ! l'homme qui a tous les cœurs pour lui dans une société, c'est cet être sourd et muet de qui on dit : *Comment s'appelle-t-il ?*

— Oui, dit lady Roseville, la popularité est une déesse qui veut être honorée par des nullités ; moins on a de droits à être admiré, plus on peut prétendre à être aimé.

— C'est parfaitement vrai en général, lui dis-je, par exemple, moi, je représente la règle, et vous l'exception. Moi, parfait modèle de toutes les perfections, on me déteste *parce que ;* vous, parfait modèle des mêmes perfections, on vous idolâtre *quoique*. Mais dites-moi les nouvelles littéraires d'ici. Je suis las des fatigues de l'oisiveté, et, pour employer dignement mes loisirs, j'ai résolu de devenir un savant.

— Oh ! Lady C*** est en train d'écrire un commentaire sur Ude, et madame de Genlis, un traité sur les livres apocryphes ; le duc de N*** publie un livre sur la tolérance, et lord L***, un essai sur la connaissance de soi-même. Quant aux nouvelles des pays lointains, j'ai appris que le duc d'Alger mettait la dernière main à une Ode à la Liberté, et que le collège de la Cafrerie préparait un volume sur les voyages au pôle nord.

— Eh bien, lui dis-je, si je raconte ces nouvelles-là d'un air sérieux, gageons que je trouverai quantité de gens qui y croiront ; une fiction débitée avec solennité a plus de chances de passer pour vraisemblable que la vérité même énoncée d'un ton indécis ; sans cela comment les prêtres de Brama et de Mahomet gagneraient-ils leur vie ?

— Ah ! voilà que vous devenez trop profond, monsieur Pelham !

— *C'est vrai*, mais… »

Lady Roseville ne me laissa pas le temps d'achever : « Comment se fait-il, me dit-elle, que vous, qui pouvez parler en érudit des choses d'érudition, vous sachiez en même temps causer avec tant de légèreté de choses légères ?

— Ah ! lui dis-je, en me levant pour partir, c'est que les grands esprits sont disposés à penser que toutes les choses auxquelles ils attachent une valeur quelconque sont d'une égale importance. C'est ainsi qu'Hésiode qui était, vous le savez, un grand poète, quoiqu'il ait eu le tort de trop imiter notre Shenstone, nous dit que Dieu a distribué ses dons entre les hommes, donnant aux uns la valeur, aux autres le génie de la danse. Il m'était réservé, à moi, lady Roseville, de réunir les deux perfections. Adieu ! »

Ainsi, me dis-je, lorsque je fus seul, nous sommes obligés de tuer le temps à dire des sottises, jusqu'à ce que le destin nous apporte quelque chose de mieux. Attendant sur le rivage de la mer qu'un vent favorable emporte le vaisseau de notre destinée vers les aventures et la fortune, nous nous amusons avec les cailloux et les algues que nous trouvons sous la main.

CHAPITRE XLVI

En sortant de chez lady Roseville, j'allai à l'hôtel de Glanville. Il était chez lui. Je fus introduit dans un bel appartement tapissé de riche damas, et rempli de glaces. À droite du salon, il y avait un petit réduit tout encombré de livres. Cette chambre, qui était évidemment un lieu de retraite favori, était ornée de girandoles d'argent et de nacre. Les boutons des portes étaient faits de la même matière.

Ce cabinet s'ouvrait sur un salon spacieux et magnifique, dont les murs étaient couverts d'excellents tableaux flamands et italiens. De cet appartement je passai, conduit par un valet obséquieux, avec force révérences, dans une quatrième chambre où était assis Réginald Glanville négligemment enveloppé dans sa robe de chambre. Grands Dieux ! me dis-je en l'approchant, est-ce bien là l'homme qui avait choisi pour résidence une misérable cabane exposée à tous les vents !

Notre entrevue fut aussi cordiale que possible ; Glanville, quoique pâle et mince, me parut être mieux portant que je ne l'avais jamais vu depuis notre enfance. Il était ou affectait de paraître dans les dispositions les plus gaies. Quand ses yeux bleus brillaient d'un vif éclat, tandis que ses lèvres souriaient et que son beau et noble visage s'éclairait d'un rayon de joie, je me dis que je n'avais jamais vu un plus beau modèle de la beauté masculine.

« Mon cher Pelham, me dit Glanville, si vous voulez, nous nous verrons souvent ; je vis presque toujours seul ; j'ai un excellent cuisinier qui m'a été envoyé de France par le maréchal de***, un fameux gourmet. Je dîne tous les jours à huit heures précises, et je n'accepte jamais de dîner en ville. Ma table est toujours servie pour trois personnes et vous êtes sûr de trouver ici à dîner toutes les fois que vous n'aurez pas d'engagement ailleurs. Que pensez-vous de mon goût en fait de tableaux ?

— Je n'ai qu'une chose à dire, lui répondis-je, c'est que, depuis que je sais que je dois dîner si souvent avec vous, je souhaite que votre goût en fait de vins soit seulement à moitié aussi bon.

— Nous sommes tous, me dit Glanville avec un léger sourire, nous sommes tous, comme dit un vieux proverbe très-sensé, de grands enfants. Notre premier jouet est l'amour, le second le bruit et le besoin d'attirer sur nous l'attention, chacun suivant son genre d'ambition. Il y en a qui choisissent les chevaux, d'autres les honneurs, d'autres les festins, d'autres, le mobilier ou les tableaux. Tant il est vrai, Pelham, que nos premiers désirs sont les plus purs : en amour, nous ne sommes avides des belles choses qu'en vue de l'objet aimé ; dans le faste nous ne sommes occupés que de nous-mêmes. Ainsi la première couche de notre esprit est fertile et productive pour les autres ; la seconde, plus aride, suffit à peine à notre propre consommation. Mais voilà assez de morale. Voulez-vous m'emmener dans votre voiture ? je vous promets que vous n'aurez jamais vu personne de plus prompt à sa toilette.

— Non, lui dis-je, je me suis fait une règle de ne jamais promener dans ma voiture un ami mal habillé, j'aime mieux que vous preniez votre temps, et alors je vous permettrai de venir avec moi.

— Allons, soit. Lisez-vous quelquefois ? Si cela est, mes livres sont faits pour être ouverts et vous pouvez les feuilleter pendant que je vais me mettre à ma toilette. Tenez, voici deux ouvrages, l'un en vers, l'autre, en prose. Le second traite de la question catholique : tous les deux me sont dédiés. — Seymour, mon gilet ! — Voyez ce que l'on gagne à meubler sa maison autrement que tout le monde ; on devient un *bel esprit* et un Mécène immédiatement. Croyez-moi, si vous êtes assez riche pour cela, soyez excentrique, il n'y a pas de meilleur passeport pour la célébrité. — Seymour, mon habit ! Je suis à vos ordres, Pelham. Vous voyez bien qu'on peut s'habiller convenablement en peu de temps.

— « On », je ne dis pas ; mais tout le monde, non. »

Je remarquai que Glanville était en grand deuil, et je pensai, d'après cette circonstance et le titre que je lui avais entendu donner d'abord, que son père venait de mourir. Je dus bientôt renoncer à cette explication. Il y avait plusieurs années qu'il avait perdu son père. Glanville me parla de sa

famille : « Pour ce qui est de ma mère, dit-il, je désire particulièrement vous présenter à elle ; je ne vous dirai rien de ma sœur ; je crois qu'elle vous surprendra. Je l'aime plus que tout au monde, maintenant, » et en disant cela, il pâlit.

Nous étions dans le parc ; lady Roseville passa près de nous, nous la saluâmes tous les deux. Je fus frappé de la soudaine rougeur qui se montra sur son visage lorsqu'elle nous rendit notre salut. Ce ne peut pas être pour moi, me dis-je. Je regardai Glanville, sa figure avait repris toute sa sérénité, et ses traits étaient revenus à leur expression habituelle de calme, fier, mais non pas déplaisant.

« Vous connaissez lady Roseville ? lui dis-je.

— Beaucoup, » me répondit-il laconiquement et il changea de sujet de conversation. Comme nous allions sortir du parc par la porte de Cumberland, nous fûmes arrêtés par un embarras de voitures ; une voix forte, rude et d'un accent vulgaire appela Glanville par son nom, je me retournai et vis Thornton.

« Au nom du ciel, Pelham, avançons ! » me cria Glanville, sauvez-moi une bonne fois de cet atroce plébéien.

Thornton s'avançait sur la chaussée pour nous rejoindre, je lui fis de la main un salut assez civil (car je ne froisse jamais personne) et je sortis rapidement par l'autre porte sans avoir l'air de remarquer qu'il eût envie de nous parler.

« Dieu soit loué ! » me dit Glanville, et il tomba dans une rêverie dont je ne pus le distraire que lorsque je le déposai à sa porte.

En rentrant chez Mivart, je trouvai la carte de lord Dawton et une lettre de ma mère ainsi conçue :

« Mon cher Henry,

« Lord Dawton ayant eu la bonté de me promettre d'aller vous voir en personne, et de vous remettre ce billet, je saisis avec empressement cette occasion pour vous dire combien je désire que vous cultiviez sa connaissance. C'est, vous le savez, l'un des membres les plus éminents de l'opposition. Et si jamais, ce qui est possible, les whigs revenaient au

pouvoir, il aurait grande chance d'être premier ministre. J'espère, cependant, que vous ne verrez pas les choses à ce point de vue seulement. Les whigs sont un affreux parti (politiquement parlant), ils votent pour les catholiques romains et ne peuvent jamais arriver aux emplois ; mais cela ne les empêche pas de donner de très-beaux dîners, et, en attendant que vous ayez choisi votre ligne politique, il n'y a pas de mal que vous en tiriez le meilleur parti. À propos, j'espère que vous verrez beaucoup lord Vincent ; tout le monde dit le plus grand bien de son talent ; et il n'y a pas plus de quinze jours il a dit publiquement de vous, que dans son opinion vous étiez le jeune homme qui aviez le plus d'avenir, et l'esprit le plus naturellement distingué. J'espère que vous ne perdrez pas de vue vos devoirs parlementaires ; et surtout Henry, je vous en prie, voyez Cartwright, le dentiste, le plus tôt possible. J'ai l'intention de retourner à Londres trois semaines plus tôt que je ne voulais d'abord, afin de vous y rendre quelques services. J'ai déjà écrit à cette chère lady Roseville, que je la priais de vous présenter chez lady C…s et à lady***, ce sont les deux seules maisons qui vaillent la peine qu'on les fréquente en ce moment. On m'a dit qu'il avait paru dans ces derniers temps un horrible, vulgaire et misérable livre, sur… ; comme vous devez être très-versé dans la littérature moderne, je pense que vous le lirez et que vous m'en direz votre avis. Adieu, mon cher Henry.

« Votre mère affectionnée à tout jamais,

« Frances Pelham. »

J'étais encore à mon dîner solitaire, quand je reçus le billet suivant de lady Roseville :

« Cher monsieur Pelham,

« Lady Frances désire que lady C… fasse votre connaissance ; c'est aujourd'hui son jour, et je vous envoie une carte d'invitation. Comme je dîne à… j'aurai l'occasion de faire votre éloge avant votre arrivée.

« C. Roseville. »

Je serais bien curieux de savoir, me disais-je tout en faisant ma toilette, si lady Roseville est, oui ou non, amoureuse de son nouveau correspondant ? J'allai de bonne heure chez lady C… et avant de me retirer, j'étais

détrompé ; ma vanité avait reçu un échec. Lady Roseville jouait à l'écarté quand j'entrai ; elle me fit signe d'approcher, je lui obéis. Son antagoniste était M. Bedford, un fils naturel du duc de Shrewsburg, et l'un des meilleurs et des plus beaux dandys de la capitale. Il y avait cercle autour de la table, lady Roseville jouait admirablement bien, on pariait gros pour elle. Tout à coup sa figure changea, sa main se mit à trembler, sa présence d'esprit l'abandonna, elle perdit la partie. Je levai les yeux et je vis juste en face d'elle, mais dans une attitude insouciante et tout à fait tranquille, Réginald Glanville. Nous n'eûmes que le temps d'échanger un salut, car lady Roseville quitta la table, prit mon bras et m'emmena à l'autre bout du salon pour me présenter à la maîtresse de la maison.

Je lui dis quelques mots, mais elle était distraite et ne m'entendait pas ; ma pénétration ne demanda pas d'autres preuves qu'elle n'était pas tout à fait insensible aux charmes de Glanville. Lady *** fut aussi civile et aussi insignifiante que le sont en général ces poupées du grand monde, et comme je m'ennuyais à mourir, je me retirai bientôt dans le coin le plus obscur du salon. Glanville vint m'y retrouver.

« Il est bien rare, me dit-il, que je vienne dans ces réunions ; mais ce soir ma sœur m'a persuadé de venir m'y aventurer avec elle.

— Est-ce qu'elle est ici ? lui dis-je.

— Oui, me répondit-il, elle vient de passer dans la salle des rafraîchissements avec ma mère ; sitôt qu'elles seront rentrées, je vous présenterai. »

Pendant que Glanville me parlait, trois dames entre deux âges, qui depuis dix minutes avaient entre elles une conversation très-animée, s'approchèrent de nous.

« Lequel est-ce ? lequel est-ce ? » dirent deux d'entre elles, assez haut pour que nous pussions les entendre.

« Celui-ci ! » répliqua la troisième ; et, venant droit à Glanville, elle s'adressa à lui, à mon grand étonnement, dans des termes hyperboliquement élogieux :

« Votre ouvrage est admirable, admirable ! lui dit-elle.

— Oh ! tout à fait, dirent les deux autres, faisant écho.

— Je ne dirai pas, recommença la Coryphée, que j'en aime la morale… au moins, pas sans réserve, non, non, pas sans réserve.

— Pas tout à fait sans réserve, » répétèrent ses coadjutrices.

Glanville prit son air le plus superbe, et, après trois profonds saluts accompagnés d'un sourire qui annonçait un dédain peu équivoque, il tourna sur ses talons et s'éloigna.

« Votre Grâce a-t-elle jamais vu un ours pareil ? dit l'un des échos.

— Jamais ! répondit la duchesse d'un air mortifié. Mais c'est égal, je ne le lâcherai pas comme cela. Il est bien beau, pour un auteur ! »

Je descendais l'escalier, ennuyé à périr, lorsque Glanville me mit la main sur l'épaule.

« Voulez-vous que je vous emmène chez vous ? me dit-il, ma voiture est en bas. »

Je fus trop heureux d'accepter.

« Depuis quand êtes-vous devenu auteur ? lui dis-je dans la voiture.

— Depuis quelques jours, me répondit-il. J'ai essayé de tout…, et de tout en vain. Oh ! mon Dieu, que je serais heureux d'avoir une illusion ! faut-il que je sois toute ma vie martyr d'une vérité brûlante, toujours présente, éternelle, ineffaçable. »

Glanville prononça ces mots avec une énergie sauvage ; il se tut pendant une minute, puis reprit d'une voix altérée :

« Mon cher Pelham, ne cédez jamais à la tentation trompeuse de vous faire imprimer ; car dès ce jour on vous regarderait comme une propriété publique, et le dernier animal d'Exeter-Change aurait plus de liberté que vous. Mais nous voici chez Mivart. Adieu. Je passerai chez vous demain matin, si l'état pitoyable de ma santé me le permet. »

Là-dessus nous nous séparâmes.

CHAPITRE XLVII

La saison n'était guère avancée, et déjà j'étais dégoûté de tous ces ennuis que la société décore du sobriquet de *plaisirs*. J'en arrivai rapidement à me renfermer dans un cercle étroit d'où je sortais rarement. Je m'étais déjà acquis une certaine réputation d'excentricité, de fashion, et ce qui m'étonna le plus, de talent. Ma vanité était satisfaite de voir que j'étais universellement recherché, tandis que je m'abandonnais à mes goûts en devenant aussi rare que possible. Je voyais beaucoup Vincent dont les connaissances variées et le grand talent devenaient de plus en plus évidents pour moi, à mesure que nos relations devenaient plus intimes et que les événements politiques dont cette année était remplie, lui donnaient l'occasion de les faire briller dans la pratique. J'allais parfois chez lady Roseville qui me traitait plutôt comme un ami de longue date que comme une connaissance ordinaire. Je sentais tout le prix de cette distinction, car elle avait le mérite de donner à sa maison toute la splendeur et tout l'agrément possible, et de justifier admirablement le rang distingué qu'elle occupait dans la société.

J'aurais été sans doute fort assidu aux séances de la chambre des Communes sans un léger accident, qui ne vaut guère la peine qu'on en parle et que je vais raconter en peu de mots, pour ne pas renouveler mon chagrin. J'étais à peine entré en possession de mon siège, que je fus forcé de l'abandonner. M. Lufton, mon compétiteur malheureux, fit faire une pétition contre moi, m'accusant de manœuvres déloyales, c'était son expression. Dieu sait ce qu'il voulait dire. Je suis sûr que la chambre n'en sut pas davantage, lorsqu'elle cassa mon élection, et déclara monsieur Lufton dûment élu.

Il n'y avait jamais eu pareille émotion jusque-là dans la famille Glenmorris. Mon oncle en eut une attaque de goutte remontée et ma mère s'enferma pendant une semaine tout entière. Quant à moi, quoique je fusse

blessé au cœur, je supportai ce malheur avec assez de philosophie, en apparence du moins. Je ne cessai pas pour cela de m'occuper des affaires politiques.

Quelle fut mon adresse et quels succès j'obtins dans les tentatives que je fis pour réparer le tort que me faisait la perte de mon influence parlementaire, c'est ce que le lecteur verra en temps et lieu par la suite de cette histoire.

Je voyais Glanville continuellement. Lorsqu'il était d'une humeur passable, c'était un compagnon dont la conversation était pleine d'intérêt, quoiqu'il ne fût jamais tout à fait ouvert ni communicatif. Sa parole était vive, mais sans saillie, il était sarcastique sans amertume, sa conversation était pleine de réflexions philosophiques et de maximes instructives, ou du moins prêtant à des discussions intéressantes. C'était un esprit vaste, profond, brillant, mais d'une imagination sombre ; son éducation était très-variée mais un peu désordonnée. Il aimait les paradoxes et savait les soutenir avec une subtilité et une force d'intelligence telles que Vincent, qui était un de ses grands admirateurs, disait qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Il était sujet de temps en temps à des accès de tristesse et de désespoir qui ressemblaient tout à fait à de la folie. Dans ces moments-là il restait silencieux, oubliait ma présence et tout ce qui l'entourait. Ce n'était qu'au sortir de ces crises, alors que le jeu de sa physionomie s'était arrêté pour faire place au calme et à l'immobilité, qu'on pouvait voir dans toute leur étendue les signes de sa décadence prématurée. Ses joues étaient creuses et pâles, ses yeux éteints avaient cet aspect vitreux et égaré qu'on ne voit que chez les gens atteints d'une grave maladie du corps ou de l'esprit et qui indiquent, dans les superstitions de certains pays, une mystérieuse communion de l'âme avec les habitants d'un autre monde. Parfois il sortait brusquement de son extase et reprenait la conversation où il l'avait laissée, sans paraître soupçonner le long temps qui s'était écoulé pendant sa rêverie. D'autres fois il se levait lentement et se retirait dans son appartement qu'il ne quittait plus de toute la journée.

Il faut bien que le lecteur sache qu'il n'y avait rien d'affecté ni d'artificiel dans ces absences, quelle qu'en fût la nature. Il n'y avait rien là qui ressemblât à ces effets dramatiques et à ces tressaillements subits dont font un si fréquent usage les jeunes gens amoureux de Lara et de lord Byron.

Personne n'était plus éloigné que lui de l'afféterie. L'ouvrage qu'il avait publié et qui était une histoire singulière, sauvage, mélange de passion et de raison, était trop original ou du moins trop abstrait pour avoir beaucoup de succès auprès des lecteurs ordinaires de romans.

Le livre n'eut donc que peu de popularité par lui-même, mais il valut à son auteur une grande réputation. Tous ceux qui l'avaient lu se sentaient pris d'un désir vague et indéfinissable de voir et de connaître l'homme qui avait composé un si singulier ouvrage.

Il était le premier à rire de l'intérêt qu'il inspirait et à dérouter ses admirateurs. Il fuyait les manifestations enthousiastes et sympathiques. Quand il se voyait entouré d'un cercle de gens avides de recueillir les paroles tombées d'une si belle bouche, et d'entrer en communication avec un esprit si bizarre et si rempli d'imagination, il prenait plaisir à exprimer des sentiments tout à fait différents de ceux qu'il avait montrés dans son livre, et à détruire ainsi lui-même l'effet qu'il avait produit. Mais il ne s'exposait que rarement à ces « épreuves d'un auteur. » Il ne se montrait guère que chez lady Roseville ; encore se passait-il parfois une semaine sans qu'il y parût. Solitaire, bizarre dans ses habitudes et son caractère, il vivait au milieu du monde comme un homme occupé d'un objet qui n'intéresse que lui ; et son existence n'avait rien de commun avec celle de ses semblables. Il affichait un grand luxe qui n'était point dans ses goûts. Sa table gémissait sous le poids d'une magnifique vaisselle plate trop belle même pour l'ordinaire d'un prince, mais cette vue ne lui causait aucun plaisir. Ses vins, ses mets, étaient exquis, mais il y goûtait à peine ; et, ce qui paraîtra une singulière inconséquence, il avait horreur de l'ostentation. Il admettait peu de gens dans son intimité, et nul n'y avait pénétré plus avant que moi. Je ne vis jamais plus de trois personnes à sa table. Son goût pour les arts, son amour de la littérature, ses efforts pour arriver à la réputation ne semblaient être, comme il le disait lui-même, que les distractions d'un homme qui cherche à oublier et dont l'esprit est sans cesse assiégé par un souvenir qui l'obsède.

« Je plains cet homme encore plus que je ne l'admire, me dit Vincent un soir que nous revenions de chez Glanville. Il est atteint de la maladie *nullâ medicabilis herbâ*. Que ce soit le passé ou le présent qui l'afflige, que ce soit le souvenir des maux passés, ou la satiété des biens présents, toujours

est-il qu'il a adopté la plus triste de toutes les philosophies. Il ne rejette point les agréments de la vie, il s'en entoure même, mais comme une pierre qui se couvre de mousse, et qui reste sèche, dure, insensible à la fraîcheur de la douce verdure qui l'entoure. De même qu'un cercle ne peut toucher un autre cercle qu'en un seul point, ainsi chaque chose qui s'offre à lui de quelque côté qu'elle vienne et à quelque partie de son âme qu'elle s'adresse, ne le touche que par un côté, qui est la blessure de son chagrin. Que ce soit l'*oblivio* ou l'*otium* qu'il cherche, partout il trouve qu'il lui manque un trésor : — *Nec gemmis neque purpura venale nec auro*. »

CHAPITRE XLVIII

« Holà ! mon bon ami ; comment allez-vous ? Je suis diablement content de vous voir en Angleterre, » vociféra une voix forte, claire, d'un ton de bonne humeur. C'était par une froide matinée, je me rendais en grelottant, de Brook Street à Bond Street. Je me retournai et vis lord Dartmore, mon ancien convive au Rocher de Cancale. Je lui rendis son compliment, comme je l'avais reçu, avec une grande cordialité. Je fus aussitôt rivé au bras de Dartmore et entraîné à Bond Street, dans ce rendez-vous de tous les bons enfants bruyants et tapageurs, qu'on appelle l'Hôtel ***.

Je suivis mon guide dans un petit appartement bas de plafond que Dartmore me dit être sa résidence. Je m'y trouvai au milieu d'une vingtaine de jeunes gens qui formaient bien la plus belle troupe de vigoureux gaillards que j'eusse jamais vue en dehors d'un régiment en marche.

Dartmore était tout frais échappé d'Oxford ; ses camarades sortaient tous du collège de Christchurch : leurs occupations favorites étaient la boxe et la chasse (comme à Five's Court) ; ils passaient les nuits à la taverne et les matinées à Bow-Street. Jugez un peu de l'effet que dut faire une pareille compagnie sur le héros de ce livre ? La table était couverte de gants de boxe, de cannes de combat, de haltères ; on y voyait aussi un grand pot à bière en étain et quatre fleurets dont un était cassé par le milieu.

« Eh bien, cria Dartmore à deux jeunes gens bien découplés, qui avaient mis habit bas, quel a été le vainqueur ?

— Oh ! ce n'est pas encore décidé, » lui répondit-on et aussitôt, le plus grand des deux porta à l'autre un coup de poing, à main gantée, qui aurait terrassé Ulysse lui-même. Or Ulysse, si j'ai bonne mémoire, n'y allait pas de main morte à ce jeu-là.

Ce léger avertissement fut le prélude un peu brusque d'un assaut dont les péripéties furent suivies avec attention par les assistants rangés en cercle ; je

ne témoignai pas moins d'ardeur ni moins d'intérêt que les autres à cette lutte, cachant sous ma mine courageuse, ce qui est arrivé à bien d'autres en pareil cas, une disposition très-marquée à la peur.

Lorsque l'assaut qui se termina à l'avantage du plus petit des deux champions fut fini, Dartmore me dit : « Allons, Pelham, boxez avec moi.

— Vous êtes trop bon, lui répondis-je, en employant pour la première fois ce ton traînant que j'affectais dans les salons. Je vis un sourire et un clignement d'œil courir dans l'assistance.

— Eh bien ! alors, voulez-vous tirer avec Staunton ou faire un assaut de canne avec moi ? me dit le comte de Carlton, un petit monstre, aussi impudent que mal bâti.

— Oh ! lui répondis-je, je sais à peine manier un fleuret et encore moins me servir d'une canne, mais je serai heureux d'échanger un coup de canne ou deux avec lord Carlton.

— Non, non, dit cet excellent Dartmore, non, Carlton est le meilleur tireur de canne que j'aie jamais vu, » et il ajouta en parlant bas : « D'ailleurs il tape dur et n'épargne pas son adversaire.

— En vérité ! répondis-je à haute voix et de mon air le plus affecté, c'est grand dommage car je suis excessivement délicat, mais comme j'ai promis de me mesurer avec lui, je n'aime pas à me dédire. Voulez-vous permettre que je regarde la poignée ? l'osier tient bien, j'espère, car je ne voudrais pas avoir les doigts ratissés pour tout au monde. À présent, à la besogne. Je ne suis pas du tout à mon aise, Dartmore. » Et en disant cela je riais intérieurement de la joie qui se peignait sur les traits de Carlton et des assistants, à l'idée de voir un dandy rossé d'importance. Je pris une canne et me mis en garde, de l'air le plus gauche, et dans la pose la moins gracieuse que je pus prendre.

Carlton se plaça en face de moi dans la posture la plus académique, affectant à dessein un air de hauteur et de nonchalance, qui lui attira effectivement l'admiration générale.

« Est-ce pour tout de bon, et sans ménagement ? lui dis-je.

— Sans aucun doute, me répondit Carlton vivement.

— Très-bien, » lui dis-je ; et mettant mon chapeau je lui dis : « Vous devriez peut-être en faire autant ?

— Oh ! non ! me répondit Carlton d'un ton superbe, je saurai bien garantir ma tête sans cela ! » Et là-dessus nous commençâmes.

Je ne me fendis pas d'abord, négligeant de profiter de l'avantage de ma taille, et je me tins seulement sur la défensive. Carlton ne tirait pas mal pour un gentleman, mais il n était pas de force avec moi qui, à l'âge de treize ans, avais battu les gardes du corps à Angelo. Tout d'un coup, au moment où je venais d'exciter un rire général par la façon un peu gauche dont j'avais paré une attaque rapide de Carlton, je changeai de position, et tenant Carlton au bout de ma canne à longueur de bras, je le poussai dans un coin ; il fit alors une faute des plus imprudentes ; j'en profitai et, par une manœuvre bien connue dans les salles d'armes, je parai en fuyant un coup qu'il me portait dans les jambes, et fit retomber lourdement mon bâton sur sa tête, si bien que du coup, il tomba à terre.

J'eus d'abord quelque regret de l'avoir frappé si fort, mais jamais punition ne fut mieux méritée. Nous relevâmes le héros déconfit, et le plaçâmes sur une chaise pour le faire revenir à lui. Je reçus alors les félicitations de l'assistance avec une aisance et une franchise de manières qui les enchanta : il me fut impossible de me retirer ainsi, et je dus promettre à Dartmore de dîner avec lui et de passer le reste de la soirée avec lui et ses amis.

CHAPITRE XLIX

Un peu après sept heures j'étais au rendez-vous à… ; les jeunes gens sont rarement inexacts quand il s'agit de dîner. Nous étions six convives ; le repas était incroyablement mauvais et ridiculement extravagant ; il y avait de la tortue maigre, du gibier sans fumet, du champagne qui sentait la groseille à maquereau, et du vin du Rhin purgatif. Voilà bien les jeunes gens ; ils croient que ce qui coûte cher est nécessairement bon, et ils achètent des drogues plus cher que ne font les hypocondriaques les plus entichés de leurs médecines.

Naturellement, toute la bande déclara que le dîner était superbe ; on fit venir le maître d'hôtel en personne pour le féliciter, et on l'obligea, à sa grande terreur, à boire un verre de son propre vin du Rhin. Le pauvre homme ! on prit sa répugnance pour de la timidité, et on le força de la noyer dans un second verre du même breuvage. Il sortit avec un faux air d'humilité reconnaissante, et nous nous mîmes à faire circuler la bouteille avec la résolution de nous suicider sans doute, comme des Romains après une défaite. Vous devez penser que nous ne tardâmes pas à atteindre le but tant désiré qui était une ivresse confortable ; nous nous échappâmes de table à onze heures, avec les yeux battus, la bouche en feu, l'esprit rempli d'idées belliqueuses, jurant de répandre l'effroi, la mort et la destruction parmi les sobres et paisibles sujets de Sa Majesté.

Nous fîmes halte dans Arlington-Street ; comme ce lieu était le plus tranquille du voisinage, nous jugeâmes qu'il était très-propice pour tenir conseil et organiser nos forces. Dartmore, Staunton (jeune homme grand, mince, bien fait, et très-sot) et moi, formant l'avant-garde ; les trois autres marchèrent derrière nous.

Nous nous fîmes les uns aux autres les recommandations les plus judicieuses sur la manière dont nous devions nous conduire ; là-dessus nous poussâmes un cri terrible qui mit en émoi tous les habitants de la rue, et

nous nous remîmes en marche. Tout se passa à peu près bien jusqu'à Charing-Cross ; jusque-là nous n'avions été interpellés que trois fois par les watchmen[1], et une autre fois par deux énormes charretiers.

Près de la colonnade de l'Opéra, nous eûmes maille à partir avec trois watchmen qui firent les rodomonts. L'un d'eux osa porter la main sur Dartmore. Cette manifestation ne demeura pas impunie ; en un instant deux de *ces favoris de la lune*, de ces Charlots, comme on dit, avec bâtons, lanternes, et le reste, allèrent mesurer le terrain aux pieds de la statue de leur patron (Charles I^{er}) de royale mémoire ; mais le troisième tint bon. Il avait saisi Staunton et le tenait si rudement dans ses griffes que le pauvre garçon pouvait à peine respirer et pousser quelques plaintes inarticulées ; puis, avec la main qu'il avait libre, le watchman joua si bien de la crécelle que nous nous vîmes bientôt cernés de toute part. De même que lorsqu'une fourmilière est attaquée, de tous les côtés et de toutes les crevasses du monticule, surgit et se précipite un ennemi furieux dont l'agresseur imprévoyant ne soupçonnait pas l'existence, ainsi de chaque ruelle, de chaque allée, de chaque rue ou passage, s'élança vite et serrée une armée de champions nocturnes.

« Messieurs, dit Dartmore, il faut fuir ; *sauve qui peut*. » Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et tous ceux d'entre nous qui pouvaient se tenir sur leurs jambes prirent leur course avec une rapidité sans égale. J'ai comme un vague souvenir d'avoir été à la tête des fuyards. Je me rappelle bien que je traversai le Strand, et que je passai au travers d'une petite boutique, d'où s'échappait une odeur de thé et un cri monotone de « tout chaud ! tout chaud ! deux sous la tasse. » Je vois encore à travers le brouillard du souvenir, comme une vision, une vieille femme dans le ruisseau et un pot d'étain rempli de mystérieux ingrédients précipité hors de la boutique d'un fruitier « *virides inter lauros*, » comme eût dit Vincent. Nous détalions grand train, tandis que le bruit des crécelles et du piétinement de nos ennemis, s'obstinait à nous poursuivre.

« Que le diable emporte le dernier ! dit Dartmore hors d'haleine, en tâchant de me rattraper.

— Le watchman épargnera cette peine au seigneur Satan, » dis-je en retournant la tête. En effet un de nos amis était harponné par les griffes de

nos persécuteurs.

« Courons, courons, » répondit Dartmore.

À la fin, après d'innombrables périls, et des incursions variées dans des passages détournés, des cours et des allées, qui, semblables aux détours de la chicane, nous donnaient asile et assistance en dépit de tous les efforts de la justice, nous nous trouvâmes heureusement en sûreté, au milieu d'une grande place.

Nous nous arrêtâmes, et après que chacun de nous se fût assuré qu'il ne courait plus aucun danger, nous fîmes le dénombrement de nos pertes. Hélas ! Nous nous aperçûmes avec tristesse que notre troupe avait perdu sa queue ; nous étions réduits de moitié ; trois seulement sur six avaient échappé.

« La moitié ? dit le compagnon de Dartmore qui se nommait Tringle, une espèce d'érudit de collège, très-fier de sa science. La moitié, cela vaut moins que le tout, mais la moitié vaut mieux que rien du tout.

— Voilà, lui dis-je, un axiome sans réplique ; mais maintenant que nous voilà sains et saufs, et que nous avons du temps devant nous, ne seriez-vous pas un peu d'avis que nous nous sommes conduits d'une façon peu chevaleresque envers la meilleure moitié de nous-mêmes en la laissant ainsi tranquillement tomber aux mains des Philistins ?

— Nullement, me répondit Dartmore. Dans une partie où personne n'a fait vœu de sobriété, on n'est pas en droit d'exiger que des personnes qui ne sont même pas capables de prendre soin d'elles-mêmes, prennent soin des autres. Non ; dans de semblables exploits nous ne pratiquons pas d'autre maxime que celle de la conservation personnelle.

— Permettez-moi, me dit Tringle en me saisissant par mon habit, de vous exposer quelques principes scientifiques. L'hydrostatique, vous le savez, nous montre que la force de cohésion est moindre dans les liquides que dans les solides ; eh bien ! par la même raison, les personnes qui ont transformé la solide substance de leur chair en une espèce de sac à vin ne peuvent pas non plus adhérer aux autres aussi fortement que lorsqu'elles étaient à jeun.

— Bravo ! Tringle, s'écria Dartmore, et maintenant, Pelham, j'espère qu'après un *éclaircissement* aussi lumineux, vos scrupules sont à jamais apaisés.

— Vous m'avez convaincu, dis-je ; abandonnons les malheureux à leur triste sort et à sir Richard. Mais qu'allons-nous faire maintenant ?

— Oh ! d'abord, dit Dartmore, tachons de nous reconnaître. Quelqu'un de vous sait-il où nous sommes ?

— Non, répondîmes-nous. » Nous demandâmes à un vieux bonhomme qui avait fêté Bacchus comme nous et qui regagnait en chancelant son domicile. Il se trouva que nous étions dans Lincoln's Inn Fields.

« Qu'allons-nous faire ? demandai-je ; rentrons-nous chez nous, ou bien allons-nous visiter la cave au cidre, ou embrasser la première fille que nous rencontrerons apportant ses charmes et ses carottes au marché de Covent Garden ?

— C'est cela, c'est cela, s'écrièrent en même temps Dartmore et Tringle.

— Alors, marchons, leur dis-je, fouillons Holborn, plongeons dans St-Giles et nous finirons bien par nous retrouver dans quelque coin du globe moins inconnu que celui-ci.

— Amen ! dit Dartmore, et nous nous remîmes en marche. Nous suivîmes une ruelle étroite, bien connue, j'imagine, de messieurs les hommes de plume, et nous entrâmes dans Holborn. La lune qui brillait d'un vif éclat répandait sa douce lumière sur une rangée de fiacres surmontés de leurs cochers assoupis et jetait une tristesse argentée, sur deux gardiens de nuit qui nous regardèrent, à ce qu'il nous sembla, d'un air de défiance et de soupçon.

Nous continuâmes ainsi à errer, jusqu'au moment où nous fûmes arrêtés par une foule d'un aspect misérable rassemblée à la porte d'une boutique triste, sombre et mélancolique, où brûlait une chandelle solitaire dont la mèche fumeuse luttait d'une façon désordonnée contre un terrible vent d'est. Sur les visages hagards et fatigués des gens qui se tenaient devant cette porte se peignait une expression générale et communicative de souffrance famélique, d'anxiété et d'envie, qui prédominait tellement au milieu des caractères variés de toutes ces physionomies, qu'elle leur imprimait à tous comme un cachet de famille, ou plutôt c'était comme le sceau dont le démon, non pas l'archi-démon, Lucifer, mais un de ses bergers subalternes, aurait marqué son troupeau.

Au milieu de cette foule, je découvris plus d'un visage que j'avais vu souvent dans mes pérégrinations équestres à travers la ville, porté sur les épaules d'un gueux importun, quelque ouvreur de portières, criant d'une voix lamentable, impitoyable :

« Voulez-vous que je tienne votre cheval, monsieur ? »

Le reste se composait de femmes d'un aspect triste et repoussant, de vieux vagabonds dont la face desséchée par la famine, les yeux chassieux, les joues pendantes, les membres tremblotants indiquaient assez qu'ils étaient atteints de ces maladies mortelles qui se nomment désespoir, abandon, manque de pain. Çà et là éclatait avec un accent irlandais quelque juron, auquel répondait la voix aiguë et cassée de quelque prêtresse décrépite et infatigable du plaisir (*le plaisir !*) Mais le caractère principal de cette foule, c'était le silence, un silence triste, passionné, absorbant. Et au-dessus de cette scène, la lune brillait tranquille et calme, heureuse de sa gloire sans tache et de sa divine auréole si pure, comme insensible à toutes les passions, à toutes les misères, à tous les vices de la pauvre humanité. Nous restâmes quelque temps à contempler le groupe qui était devant nous, puis nous nous attachâmes aux pas d'une vieille femme décrépite qui portait à la main une tasse fêlée. Elle se frayait un passage à travers la foule, et nous arrivâmes en la suivant toujours dans un de ces lugubres *pandemonia* qui sont la source et le refuge des vices de bas étage, c'est-à-dire dans une *boutique de gin*.

« Pauvres diables, dit Dartmore, à deux ou trois malheureux des plus empressés qui étaient près de nous, entrez, je régale. »

L'invitation fut acceptée avec une promptitude qui était le remercîment le plus flatteur que pût recevoir l'amphitryon. Nous nous mîmes silencieusement près du comptoir pendant qu'on servait nos *protégés*. Il y a toujours, selon moi, dans le vice quelque chose de sombre et d'effrayant qui bannit la gaîté. Les grimaces d'un fou peuvent être plus bizarres que celles d'un sot, mais elles ne donnent pas envie de rire parce que l'on songe moins à l'effet qu'à la cause.

Debout et appuyé à l'un des angles du comptoir, l'œil arrêté fixement sur nous, se tenait un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un costume singulier dont l'étoffe était aussi vieille que la coupe. Cet individu était

coiffé d'un grand chapeau à trois cornes posé coquettement sur l'oreille ; son habit noir semblait être un ramassis de toutes les ordures qu'il avait rencontrées sur sa route depuis dix ans, et autant par sa forme que par la façon dont s'en drapait son propriétaire, il avait comme un air moitié civil et moitié militaire, *arma et toga*. Au col de ce personnage était passé un ruban bleu d'une largeur surprenante et d'une fraîcheur, d'une splendeur magnifique, qui n'étaient nullement en harmonie avec l'ensemble du costume ; on y voyait pendu un lorgnon en étain dont les dimensions énormes correspondaient à celles du ruban. Sous son bras droit, apparaissait formidable et semblable à celle d'un sabre, la poignée d'un gros bâton, qui pouvait servir d'arme en temps de guerre, de support en temps de paix.

Les traits de cet homme étaient en parfaite harmonie avec ses habits ; on y voyait marquée à la fois la trace de la pauvreté et je ne sais quelle réminiscence d'une sorte de dignité qui y avait été empreinte dans de meilleurs jours. Ses deux petits yeux, d'un bleu clair, étaient ombragés par des sourcils épais et impérieux qui sortaient de dessous son chapeau comme Cerbère hors de sa niche. Pour le moment ces yeux avaient le regard fixe que donne l'habitude de l'ivresse, mais nous découvrîmes bientôt qu'ils pouvaient encore briller de tout leur éclat, et prendre une expression de malice presque juvénile. Son nez était grand, proéminent et aristocratique ; il eût été d'une forme agréable sans un accident de cause inconnue qui l'avait incliné du côté de l'oreille gauche, ce qu'un juge équitable en matière de beauté n'eût pas manqué de blâmer comme attentatoire aux prétentions légitimes de l'oreille droite. Les lignes de son visage étaient comme taillées dans le fer, et si sa physionomie eût été au repos, elle eût présenté quelque chose de dur et de sinistre ; mais un sourire qui soulevait en ce moment les coins de sa bouche, adoucissait ou du moins altérait l'expression habituelle de son visage.

« Monsieur, dit-il (après quelques minutes de silence), monsieur…, et en même temps il s'approchait de moi ; voudriez-vous me faire l'honneur d'accepter une prise de tabac ? »

En prononçant ces paroles il tapa tout doucement sur une bizarre tabatière en cuivre dont le couvercle portait l'image du feu roi.

« Avec grand plaisir, lui dis-je en m'inclinant profondément, ce sera une occasion de préluder au bonheur de faire votre connaissance. »

Mon gentleman de cabaret ouvrit sa tabatière avec un air d'importance, et me dit :

« Je n'ai que bien rarement le plaisir de rencontrer dans des lieux comme celui-ci, des gentlemen d'un extérieur aussi distingué que vous et vos amis. Je ne suis point homme à me tromper sur les apparences. Ce n'est pas pour moi, monsieur, qu'Horace a dit *specie decipimur*. Je m'aperçois que vous êtes surpris de m'entendre parler latin. Hélas, monsieur, au milieu de mes courses errantes et des vicissitudes de ma fortune, je puis dire avec Cicéron et Pline que l'étude des lettres a été ma plus grande consolation. *Gaudium mihi*, a dit un auteur ancien, *et solatium in literis : nihil tam lætum quod his non lætius, nihil tam triste quod non per has sit minus triste*. Misérable gredin, veux-tu me donner mon gin ! N'as-tu pas de honte de faire attendre ainsi un gentleman comme moi ! »

Cette apostrophe était à l'adresse du distributeur endormi des liqueurs spiritueuses, qui regarda un instant d'un œil alourdi son interlocuteur et répliqua : « Votre argent d'abord, monsieur Gordon, vous nous devez encore quinze sous !

— Sang et damnation ! oses-tu bien me parler de quelques misérables sous ? Sache que tu n'es qu'un valet mercenaire ; oui, coquin, retiens ça, un valet mercenaire ! » Le Ganymède somnolent ne répondit pas et la fureur de M. Gordon s'exhala en un murmure vague, confus, entrecoupé de jurons étranges qui roulaient et grondaient dans sa gorge comme le tonnerre dans le lointain.

À la fin pourtant il reprit un peu courage : « Monsieur, dit-il en s'adressant à Dartmore, c'est une triste chose que d'être à la merci de pareilles gens : la sagesse des anciens n'a jamais été plus en défaut que lorsqu'ils ont fait le panégyrique de la pauvreté : la pauvreté, monsieur, c'est pour les méchants le démon tentateur, c'est la perdition des braves gens, la malédiction pour les âmes fières, pour les hommes mélancoliques, c'est la *corde !*

— Vous êtes un drôle de vieux coq ! lui répondit sans se gêner Dartmore, en le regardant de la tête aux pieds ; tenez, voilà un demi-souverain pour vous. »

Les yeux bleus éteints de M. Gordon brillèrent à l'instant ; il saisit ce trésor avec une avidité dont il parut avoir un peu de honte un instant après, et dit en jouant d'un air indifférent avec la pièce de monnaie : « Monsieur, vous montrez une condescendance et, laissez-moi ajouter, une délicatesse de sentiments inusitée pour votre âge. Monsieur, je vous rendrai cela au premier jour, et laissez-moi en même temps vous dire que je suis très-flatté d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance.

— Merci, mon vieux, » dit Dartmore, en mettant son gant avant d'accepter la main de son nouvel ami, que celui-ci tendait avec une grâce et une dignité admirables ; malheureusement, cette main-là était noire et paraissait complètement brouillée avec le savon.

« Entends-tu, gredin ! » s'écria M. Gordon en se détournant tout d'un coup de Dartmore après une cordiale poignée de main, et en apostrophant l'homme du comptoir ; entends-tu ! donne-moi la monnaie de ce demi-souverain, et va au diable, et puis allonge-nous une double ration de ton meilleur ; allons, avec ton teint de fromage à la pie, et ta figure de carême, grippe-sou, grippe-estomac, sangsue des pauvres, corps sans âme. Venez, messieurs, si vous n'avez rien de mieux à faire, je veux vous mener à mon club ; nous sommes là un petit cercle, tous gens d'esprit ; il y en a bien quelques-uns qui ne sont pas des plus délicats, c'est vrai, mais nous ne sommes pas tous des Chesterfield. Monsieur, voudriez-vous me faire l'honneur de me dire votre nom ?

— Dartmore.

— M. Dartmore, vous êtes un gentleman. Holà ! sac à vin, gredin ! qui n'as d'esprit que celui que tu nous sers, sale petit ruisseau fangeux, avec ton corps qui n'est qu'un égout, et ta prétendue âme qui n'est qu'une sentine : donne-moi ma monnaie et mon gin, faquin ! Hein ? n'as-tu pas honte, Procuste de comptoir, d'avoir réduit notre appétit légal à ta gredine de pinte, de quinze sous ? Veux-tu une devise, tête de chien ? En voilà une qui te convient ; mesure pour mesure et le diable en paiement. Hum ! misérable courtaud de boutique, tu n'as pas plus d'esprit qu'une bouteille vide ! Quand tu iras en enfer, c'est toi qui feras aller le soufflet de la forge. Je te demande, canaille, si tu sais pourquoi tu es plus mal à ton aise que le diable dans un bain de pied rempli de soufre ? C'est que le diable dans ce cas-là

n’a que la moitié de lui-même de damnée, tandis que toi, gueux, tu es damné du haut en bas ! Venez, messieurs, je suis tout à votre service. »

---

1. ↑ Veilleurs de nuit.

CHAPITRE L

Nous suivîmes notre étrange ami hors de la boutique au milieu de la foule où il se faisait faire place en jouant des coudes. Il montrait le dédain le plus aristocratique et ne s'inquiétait aucunement des quolibets qu'on se permettait sur son costume et ses manières. Nous ne fûmes pas plus tôt sortis qu'il s'arrêta tout court au milieu du ruisseau, pour nous offrir son bras. C'était là un honneur dont nous n'étions point du tout jaloux, car sans parler de l'extérieur sordide de M. Gordon, il s'exhalait de ses vêtements une certaine odeur qui était peut-être supportable pour leur propriétaire, mais qui ne l'était guère pour ses voisins. Aussi, feignant de n'avoir pas compris son invitation, le priâmes-nous de marcher devant pour nous montrer le chemin. Il prit par une petite ruelle et après nous avoir fait passer à travers les plus piteuses allées que j'aie jamais eu le bonheur de voir, il s'arrêta devant une porte basse et frappa deux coups. La personne qui vint ouvrir était une fille en savates, qui bâillait démesurément. Elle avait comme agréments particuliers de grosses mains rouges et une profusion de cheveux d'un blond très-ardent. M. Gordon accueillit cette Hébé avec un baiser qui lui valut de la part de la belle une virulente apostrophe où le dégoût n'était nullement déguisé.

« Silence ! ma reine des clubs, ma sultane, dit M. Gordon ; silence ! Ces messieurs pourraient croire que vous êtes fâchée pour tout de bon. J'amène trois nouvelles pratiques à mon club. »

Ce discours apaisa un peu la houri furibonde du paradis de M. Gordon, et elle nous invita poliment à entrer.

« Halte ! dit M. Gordon d'un air d'importance. Il faut que j'entre d'abord pour demander à ces messieurs la permission de vous introduire… pure affaire de forme. Un mot de moi suffira. » Là-dessus, il disparut, nous laissant seuls pendant cinq minutes.

Il reparut enfin et, d'un air joyeux, il nous annonça que nous étions admis, mais que nous devions payer chacun un shilling pour notre bienvenue. Cette somme fut bientôt recueillie par lui et nous la vîmes disparaître dans la poche de son gilet. Ensuite, il nous fit passer du couloir dans une petite chambre où étaient assis sept ou huit hommes qui fumaient en buvant de la bière. En entrant, je vis M. Gordon s'avancer vers une espèce de comptoir et y déposer trois pence ; d'où je conjecturai, non sans raison, qu'il gagnait sur notre droit d'admission la somme de deux shillings neuf pence. Il s'avança ensuite d'un air arrogant vers le haut bout de la table, s'y assit crânement et demanda du ton d'un casseur d'assiettes une pinte d'absinthe et une pipe. Nous, de notre côté, ne voulant pas rester en arrière, nous nous fîmes servir les mêmes articles de luxe.

Après que nous eûmes allumé nos pipes et lancé quelques bouffées de fumée, je me mis à examiner nos compagnons ; ils avaient tous l'air d'être dans un piteux état, et désirant savoir si leur langage ressemblait à leur plumage, je me tournai vers M. Gordon et le priai à voix basse, de nous donner quelques détails sur le caractère et la condition des gens qui composaient son club. M. Gordon déclara qu'il était enchanté de notre proposition ; nous nous installâmes à une table séparée dans un coin de la salle et M. Gordon, après une longue rasade de son absinthe, commença ainsi :

« Vous voyez là-bas un animal, mince, maigre, cadavéreux, dont la figure intelligente a une expression mélancolique ; son nom est Chitterling Crabtree. Son père qui était un riche marchand de charbon lui a laisse 10, 000 livres sterling. Crabtree voulut se mêler de politique. Quand le destin a envie de ruiner un homme d'une habileté et d'une fortune médiocres, il en fait un orateur. M. Chitterling Crabtree assista à tous les meetings qui se tenaient à l'hôtel de la Couronne et de l'Ancre. Il souscrivit en faveur des âmes souffrantes de la liberté, il harangua, pérora, sua, écrivit ; il fut mis à l'amende et emprisonné, il recouvra sa liberté et se maria. Sa femme, qui n'était pas moins communiste que lui, s'enfuit avec un citoyen tandis que son mari prêchait le partage des biens. Chitterling sécha ses larmes et se consola avec cette réflexion que, dans un état social bien constitué, pareil événement serait impossible.

« M. Crabtree était arrivé à la moitié de la vie, et sa fortune décroissant selon la même proportion, avait diminué de moitié. On ne peut pas souscrire en faveur des amis de la liberté et déclamer dans des banquets, sans que la bourse s'en ressente. Mais il lui restait à boire le calice jusqu'à la lie. Le meilleur ami, le familier le plus intime de M. Chitterling Crabtree entreprit une spéculation dont les résultats devaient être magnifiques ; le succès était certain. Notre homme n'hésita pas à y mettre toute sa fortune, l'entreprise tomba dans l'eau, l'ami s'enfuit et M. Crabtree ruiné. Mais il n'était pas d'un caractère à se désespérer pour si peu. Qu'est-ce en effet que le pain, la viande et la bière, pour le champion de l'égalité ? Il retourna le soir au meeting et déclara qu'il se glorifiait de la perte de sa fortune, parce qu'il l'avait perdue pour la bonne cause. Il fut couvert d'applaudissements et alla se coucher plus heureux que jamais. Inutile de vous en dire davantage : *Vous le voyez ici ; verbum sat*. Il parle au club Cicéronien pour une demi-couronne par soirée, et il paie jusqu'à ce jour six pence de souscription par semaine pour la cause de la liberté et de la diffusion des lumières dans le monde entier.

— Pardieu ! s'écria Dartmore ; c'est un brave garçon et il faut que mon père fasse quelque chose pour lui. »

Gordon dressa l'oreille et continua ainsi :

« Passons, messieurs, au deuxième personnage que je veux vous décrire. Vous voyez ce gros homme de moyenne taille qui louche un peu et qui a une physionomie inquiète, fourbe et rusée ?

— Celui qui a une culotte de Casimir et une jaquette verte ? lui dis-je.

— Celui-là même, me répondit Gordon. Son vrai nom, quand il ne voyage pas sous un pseudonyme, est Job Jonson. C'est un des filous les plus remarquables de la chrétienté. C'est un fourbe si bien connu qu'il n'y a pas un pick-pocket dans toute l'Angleterre qui voulût se trouver en sa compagnie, s'il avait sur lui quelque chose à perdre. Il était l'enfant favori de son père, lequel avait résolu de lui laisser toute sa fortune qui était considérable. Le fils dévalisa un jour son papa sur la grande route, et le papa qui le reconnut le déshérita. Il entra alors chez un commerçant et arriva peu à peu à occuper la place de premier commis et à gagner le cœur de son patron qui voulut en faire son gendre. Trois jours avant le mariage, il

força la caisse, et fut mis à la porte le lendemain. Fussiez-vous en train de lui rendre le plus grand service du monde, il ne pourrait s'empêcher, en attendant, de mettre la main dans votre poche. Enfin il s'est volé à lui-même une douzaine de belles fortunes, une centaine d'amis, et grâce à son incroyable dextérité, il a fini de succès en succès par se réduire à la mendicité et à un pot de bière.

— Pardon, lui dis-je, mais je pense qu'une esquisse de votre propre vie serait plus amusante que l'histoire de toute autre personne ; trouvez-vous ma demande indiscrète ?

— Pas du tout, répliqua M. Gordon, je vais vous satisfaire en peu de mots :

« Je suis né gentleman, et j'ai été élevé avec beaucoup de soins ; on ne cessa de me répéter que j'étais un petit prodige, et l'on n'eut pas grand'peine à me le persuader. Je faisais des vers admirables, je dévalisais les vergers suivant les règles de la tactique militaire, je ne jouais jamais aux billes sans expliquer à mes camarades la théorie de l'attraction, et j'étais le mieux élevé et le plus mauvais petit gredin de toute l'école. Ma famille était fort embarrassée de savoir que faire d'un prodige comme moi ; les uns parlaient du barreau, les autres de l'église, un autre proposait la diplomatie, et un quatrième assurait à ma mère que si je pouvais être présenté à la cour, je serais lord chambellan dans l'armée. Pendant que mes amis délibéraient, je pris la liberté de décider de mon avenir ; et dans un accès d'humeur belliqueuse, je m'engageai dans un régiment qui partait pour faire campagne. Mes amis firent contre mauvaise fortune bon cœur, et l'on m'acheta un brevet d'enseigne.

« Je me souviens d'avoir lu Platon dans la nuit qui précéda notre première affaire ; le lendemain on me dit que je m'étais sauvé et que j'avais eu peur. Je suis sûr que c'était pure calomnie, car si cela avait été, je m'en serais souvenu ; au lieu que je fus au contraire dans une telle confusion que je ne pus rien me rappeler des événements de cette journée. Environ six mois après je me trouvai hors de l'armée et en prison : grâce à mes relations de famille, je sortis bientôt de ce mauvais pas et commençai à voyager. À Dublin, je me laissai enlever mon cœur par une veuve riche (à ce que je croyais) ; je l'épousai et il se trouva qu'elle était aussi pauvre que moi. Dieu sait ce que je serais devenu si je ne m'étais mis à boire ; ma femme ne

voulut pas être en reste avec moi, elle suivit mon exemple et moi je suivis son convoi un an plus tard. Depuis cette époque je me tins pour averti et je devins extrêmement sobre. Betty, mon amour, une autre pinte d'absinthe !

« J'étais donc redevenu libre à la fleur de mon âge, bel homme, comme vous voyez, messieurs, avec cela, fort et entreprenant comme un jeune Hercule. Je séchai mes larmes, je devins croupier la nuit à une table de jeu, et pendant le jour, je faisais le beau dans *** Street (car j'étais revenu à Londres). Je me rappelle très-bien qu'un jour, Sa Majesté actuelle eut la bonté, en passant, de remarquer ma peau de daim, — *tempora mutantur*.

« Eh bien, messieurs, un soir il y eut une rixe dans notre salon et mon nez fut invité avec peu de ménagement à passer à droite. J'allai, en toute hâte et fort effrayé, trouver un chirurgien qui, pour remédier à cet état de choses, le repoussa du côté gauche. Depuis lors, il n'a plus bougé, Dieu merci. Il est inutile de vous dire la nature de la querelle qui donna lieu à cet accident ; cependant, mes amis jugèrent prudent de me faire quitter l'emploi que j'occupais alors. J'allai ensuite en Irlande où je fus présenté à un « ami de la liberté » ; j'étais pauvre, c'est tout ce qu'il faut pour faire un patriote. On m'envoya à Paris pour y remplir une mission secrète : lorsque je revins, mes amis étaient en prison. Comme j'ai toujours eu du goût pour la liberté, je n'enviai pas leur sort. Je revins en Angleterre. M'étant arrêté à Liverpool avec une bourse très-peu garnie, j'entrai dans une boutique d'orfèvre pour me refaire, et six mois après je me trouvais en pleine mer faisant une excursion à Botany-Bay. À mon retour de ce pays, je résolus de tirer parti de mes connaissances en littérature. J'allai à Cambridge, j'écrivis des discours de rhétorique et traduisis Virgile à tant la feuille. Ma famille (grâce à mes lettres) découvrit, peu de temps après, où j'étais ; elle me fit une pension d'une demi-guinée par semaine, qu'elle me paie encore aujourd'hui ; grâce à cette petite ressource et à mes déclamations, je puis vivre. Depuis cette époque, ma résidence habituelle est à Cambridge ; je suis le favori des gradués et sous-gradués. J'ai réformé ma vie et mes manières et je suis devenu l'homme tranquille, étrange que vous voyez. L'âge finit par dompter les plus fougueux :

Non sum qualis eram.

Betty, apporte-moi mon absinthe et va-t'en au diable !

« Nous sommes dans ce moment en vacances, et je suis venu en ville avec l'idée de faire des lectures publiques sur l'état actuel de notre système d'éducation. M. Dartmore, à votre santé. Mon histoire est finie, et je vous prie de vouloir bien payer mon absinthe. »

CHAPITRE LI

Nous prîmes affectueusement congé de M. Gordon et nous nous retrouvâmes au grand air ; la pipe et l'absinthe avaient grandement contribué à entretenir notre ivresse, et nous étions plus éloignés que jamais de l'idée d'aller nous mettre au lit. Nous nous dirigeâmes, en riant et en plaisantant tout le long du chemin, vers une station de fiacres. Nous prîmes le premier venu et nous nous fîmes conduire à Piccadilly. Le cocher nous arrêta au coin de Haymarket.

« Deux passées ! cria le garde de nuit comme nous passions auprès de lui.

— Tu en as menti, gredin, lui dis-je, nous venons de passer *trois*. »

Nous étions tellement gais que cette mauvaise plaisanterie nous fit rire aux éclats. Voyant de la lumière à travers la porte du Salon Royal, nous frappâmes et l'on nous ouvrit. Nous nous assîmes à la seule table qui fût libre et nous nous mîmes à considérer les élégants citoyens qui encombraient la salle.

« Holà, garçon ! cria Tringle, du vin chaud. — Je ne sais pas comment cela se fait, mais le diable lui-même ne pourrait pas me guérir de ma soif. Le vin et moi nous éprouvons l'un pour l'autre une affinité chimique. — Vous savez que nous avons déjà vu qu'on pouvait apprécier la force d'attraction de deux corps l'un pour l'autre, d'après la force qui est nécessaire pour les séparer. »

Au moment où nous nous livrions à toutes les excentricités possibles, criant, et nous donnant en spectacle, un nouvel arrivant entra, s'approcha de nous, chercha partout des yeux un siège et, n'en voyant pas de libre, il s'avança tranquillement vers notre table. Il me dit alors : « Ha ! M. Pelham, comment cela va-t-il ? Voilà une bonne rencontre, avec votre permission je vais prendre mon grog à votre table. Je ne vous gêne pas, j'espère — plus on est de fous, hein ? Garçon, un grog, pas trop faible, entendez-vous ? »

Inutile de dire que ce beau discours sortait de la bouche de M. Tom Thornton. Il était à moitié pris de vin, et ses petits yeux perçants tournoyaient dans sa tête comme un tourbillon. Dartmore, qui était et qui est encore le meilleur garçon de la terre, salua l'ivresse de notre nouveau camarade comme un franc-maçon qui rencontre un frère, et lui fit place à côté de lui. Je ne pus m'empêcher de remarquer, à part moi, que Thornton paraissait moins soigné qu'autrefois. Son habit était percé au coude, son linge était sale et déchiré ; on ne voyait plus chez lui aucun vestige de cette recherche de mauvais goût qui était alors l'un des traits les plus saillants de son caractère. Il avait également perdu en grande partie cette santé florissante qui brillait jadis sur son visage ; ses joues étaient creuses, ses yeux enfoncés, son teint plombé malgré la rougeur que l'intempérance répandait en ce moment sur sa face. Néanmoins il était en verve, et il devint bientôt si amusant que Dartmore et Tringle furent enchantés de lui.

Quant à moi, l'antipathie que j'éprouvais pour cet homme me dégrisa et me rendit silencieux le reste de la nuit. Aussi comme Dartmore et son ami parlaient de se faire présenter à des dames de la connaissance de Thornton, et dont celui-ci disait le plus grand bien, je me séparai d'eux, et, tant bien que mal, je pris le chemin de la maison.

CHAPITRE LII

Vincent vint me voir le jour suivant.

« J'ai une nouvelle à vous apprendre, me dit-il, quelque chose d'assez lugubre. *Lugete, Veneres cupidinesque*. Vous vous rappelez la duchesse de Perpignan ?

— Je crois bien, lui répondis-je.

— Eh bien, poursuivit Vincent, elle n'est plus. Sa mort a été comme sa vie. Elle était sur le point de donner un grand bal en l'honneur des principaux étrangers, de passage à Paris, la veille elle fut prise d'une éruption épouvantable à la face. Elle fit venir des médecins, elle était au désespoir. « Guérissez-moi pour demain, leur dit-elle, et je vous donnerai ce que vous voudrez. — Madame, il est impossible de le tenter sans mettre votre vie en danger. — Allez au diable avec vos précautions ! dit la duchesse, qu'est-ce que la vie quand on est défiguré par une éruption. » Les médecins la prirent au mot et on lui appliqua un emplâtre sur la face, le lendemain la duchesse était plus belle que jamais, la fête eut lieu, elle était encore une Armide, une grande enchanteresse. Le souper fut annoncé. Elle prit le bras de l'ambassadeur de *** et traversa une foule enthousiaste et ravie. Elle s'arrêta un moment à la porte, tous les yeux étaient dirigés sur elle. Une convulsion effrayante agita son visage, ses lèvres tremblèrent, elle tomba à terre avec d'horribles contorsions. On la mit au lit. Elle resta pendant quelques jours sans connaissance ; lorsqu'elle revint à elle, elle demanda un miroir, elle avait la figure toute retirée d'un côté, il ne restait pas un seul vestige de sa beauté ; ce soir-là même elle s'empoisonna. »

Je ne saurais dire combien je fus ému de cette nouvelle. Quelque raison que j'eusse d'être indigné de la conduite de cette malheureuse femme envers moi, je ne pus trouver place dans mon cœur pour d'autres sentiments que la commisération et la tristesse. Vincent eut beaucoup de peine à me

faire accepter une invitation de lady Roseville pour le soir ; je ne m'y décidai que parce que je devais l'y retrouver ainsi que Glanville.

Néanmoins je vis arriver le soir avec plaisir, et quoique mon esprit fût encore tout plein du terrible récit du matin, je n'étais ni rêveur ni mélancolique lorsque j'entrai dans le salon de lady Roseville… *Ainsi va le monde.*

Glanville était là, triste comme d'habitude.

« Pelham, me dit-il, vous vous rappelez que chez lady*** un soir je vous dis que je désirais vous présenter à ma sœur ; je ne pus pas le faire alors car vous quittiez la maison comme ma sœur revenait du buffet. Voulez-vous que je vous présente aujourd'hui ? »

Je suivis Glanville dans un autre salon où, à ma grande surprise et à ma grande joie, je reconnus dans sa sœur la charmante étrangère que j'avais vue à Cheltenham et que je n'avais jamais oubliée.

Ce fut peut-être la seule fois de ma vie qu'il m'arriva d'être embarrassé. Mon salut aurait fait honte à un major d'infanterie, et mon discours sans suite prononcé d'une voix hésitante était digne d'un alderman confus en présence de Sa Majesté. Néanmoins quelques instants me suffirent pour reprendre mon sang-froid, et, me roidissant contre ma timidité, je tâchai d'être aussi aimable que possible.

Je causais depuis quelques minutes avec miss Glanville, lorsque lady Roseville vint à nous. Quoique cette charmante personne eût un peu de hauteur dans les manières et qu'elle fût plutôt une Junon qu'une Vénus, elle s'humanisa d'une manière si simple, si douce avec miss Glanville, qu'elle me gagna le cœur. Elle emmena ma jolie voisine vers un endroit du salon où était engagée une conversation très-animée sur la littérature. Décidé à mettre le temps à profit, je les y suivis et me trouvai assis à côté de miss Glanville. Lady Roseville s'assit de l'autre côté et je remarquai que toutes les fois qu'elle cessait de regarder la sœur c'était pour porter les yeux sur le frère, qui se tenait sombre, silencieux, et absorbé au milieu de la discussion qui s'agitait autour de lui.

La conversation roula sur les romans de Walter Scott, puis sur les romans en général, et finalement sur le roman d'Anastase.

« C’est grand dommage, dit Vincent, que la scène de ce roman soit si éloignée de nous. Mais c’est un grand malheur aussi pour Hope d’avoir :

Rétréci son esprit, et doté l’Orient de ce qui appartient à l’humanité tout entière ;

tandis qu’on le suit avec admiration au milieu de ses descriptions minutieuses d’un intérêt local, on oublie trop souvent de rendre justice à la beauté des caractères qu’il a peints et qui sont de tous les pays.

— Il faut, dit lady Roseville, pour produire une œuvre aussi parfaite, une réunion extraordinaire de qualités d’esprit.

— Si extraordinaire, en effet, reprit Vincent, que quoique nous ayons plusieurs poèmes épiques, dont un parfait, et plusieurs autres qui prétendent à la perfection, il n’y a pas au monde un seul roman parfait. Gil-Blas est celui de tous qui approche le plus de la perfection, et pourtant, il faut convenir qu’il manque d’un bout à l’autre de dignité, de droiture et de tout ce que l’on appelle beauté morale. Un auteur qui réunirait les qualités variées de Walter Scott à celles de Le Sage, avec une plus grande et une plus profonde connaissance de la morale que l’un et l’autre, pourrait atteindre à cette perfection que nul n’a pu réaliser depuis Apulée.

— À propos de morale, dit lady Roseville, ne pensez-vous pas que chaque roman doit avoir un but spécial et traiter d’un bout à l’autre une question de morale, ainsi que cela se voit dans Marmontel et dans miss Edgeworth.

— Non, répondit vivement Vincent, les meilleurs romans ne prouvent pas grand’chose, ou plutôt ils ont tous le même objet, c’est de nous faire mieux connaître le cœur humain. C’est là la philosophie du roman. Quiconque parvient à nous montrer ce que nous sommes et à nous découvrir à nous-mêmes le secret de notre nature, a bien mérité de la science et de la vertu, car *toute vérité est une leçon de morale*. Ce but si grand et si universel, se trouve selon moi, plutôt rétréci qu’étendu par la préoccupation exclusive de cette moralité unique dont vous parlez.

« Ainsi Dryden, dans ses essais sur l’histoire de la satire, préfère à bon droit Horace à Juvénal, au point de vue de l’instruction, parce que les satires

variées du premier sont dirigées contre tous les vices, tandis que celles du second, plus exclusives en général, ne s'attaquent qu'à l'un d'eux. Toute l'humanité, voilà le champ que les romanciers doivent cultiver, toute la vérité, voilà la morale qu'ils doivent chercher à méditer. C'est dans le dialogue, dans les maximes semées çà et là, dans les déductions tirées des événements, dans l'analyse des caractères qu'ils doivent par occasion instruire et moraliser. Ce n'est pas tout, — et je voudrais qu'un romancier qui vient de paraître récemment sur l'horizon voulût bien retenir ceci : — Ce n'est pas tout, pour un écrivain, d'avoir le cœur bien placé, d'être aimable et sympathique, d'avoir ce qu'on appelle des sentiments élevés, il faut encore qu'il sache mettre en relief une moralité vraie en elle-même ou utile, et profitable à la condition qu'on l'inculquera au lecteur. Avant de commencer à écrire, il faut qu'il connaisse à fond les opérations les plus abstraites et les plus métaphysiques de l'esprit. Si son instruction n'est pas à la fois profonde et précise, son amour pour le bien ne servira qu'à l'égarer, et il se pourra qu'il fasse passer les préjugés d'un cœur trop sensible pour les préceptes mêmes de la vertu. Plût à Dieu qu'on regardât comme nécessaire de s'instruire avant de prétendre instruire les autres. *Dire simplement que la vertu est vertu parce qu'elle est bonne en son fonds, et le vice tout au contraire, ce n'est pas les faire connaître*. Pour moi, si j'écrivais un roman, je voudrais commencer par devenir un observateur actif, vigilant et pénétrant, des hommes et des choses. Ensuite, je voudrais, après avoir ainsi examiné les effets dans la vie réelle, rechercher les causes dans les livres, et dans la méditation du cabinet. C'est alors, alors seulement, que je m'étudierais à acquérir les grâces légères du style et l'art de bien peindre. Mais je ne lâcherais la bride à mon imagination qu'après m'être bien convaincu qu'elle ne peut, ni enfanter des monstres au lieu d'hommes, ni des erreurs au lieu de vérités. Quant à mes moyens d'instruire ou d'amuser, je voudrais prendre des personnages qui ne fussent ni meilleurs ni pires que ne l'est l'humanité, et la moralité que je voudrais en faire ressortir se traduirait plutôt par des plaisanteries ou de l'ironie, que par des sermons et des tirades mélancoliques. Il n'y a jamais eu de défaut corrigé par la peinture de la perfection ; et si la légèreté et le ridicule sont, comme on le dit, les auxiliaires habituels du vice, je ne vois pas pourquoi on ne les emploierait pas aussi bien pour défendre la vertu. Il y a une chose dont vous pourrez être sûrs, c'est que le rire étant un des attributs distinctifs

de l’espèce humaine, jamais une intelligence brute, un cœur sauvage, ne s’y livre avec plaisir. »

Vincent se tut.

« Merci, mylord, dit lady Roseville, en prenant le bras de miss Glanville et en quittant la table, cette fois-ci vous avez bien voulu consentir à nous donner votre propre sentiment et non celui des autres ; vous n’avez presque pas fait de citations.

— Acceptez, » dit Vincent en se levant,

Acceptez un miracle au lieu d’un trait d’esprit.

CHAPITRE LIII

Quelque froid et mondain que je doive paraître, d'après le ton de ces mémoires, je puis dire sans crainte que l'une des plus délicieuses soirées que j'aie jamais passées, fut celle où je fus pour la première fois présenté à miss Glanville. Je rentrai chez moi, tout rempli de je ne sais quelle douce ivresse et de quelle joie intime qui donnait à ma vie un charme inconnu et une fraîcheur nouvelle. Deux heures avaient suffi pour changer le cours de mes pensées et de mes sentiments.

Miss Glanville n'avait rien d'une héroïne. Je hais vos héroïnes. Elle n'avait pas cette aisance tempérée par la modestie, et cette dignité tranquille, dont certains écrivains parlent avec tant de succès. Dieu merci, *elle était vivante !* Elle avait beaucoup d'esprit joint à une douceur enfantine, une extrême droiture de jugement, avec une délicatesse de gazelle. Quand elle riait, toute sa figure, les lèvres, les yeux le front, les joues, riaient à la fois. Son sourire, c'était les cieux ouverts ; lorsqu'elle était sérieuse, c'était avec une gravité si sublime, si élevée et en même temps si douce et si aimable que (pourvu qu'on fût doué de la moindre imagination) on se sentait enclin à concevoir, d'après ce joli modèle, une espèce nouvelle de Chérubins et de Séraphins, les anges de l'amour et de la sagesse. Peut-être n'était-elle pas, pour mon goût particulier, assez silencieuse en société ; mais lorsqu'elle parlait, c'était avec une propriété de termes et une justesse de pensées, qui me tenaient en suspens, si bien que si sa voix se taisait, je souffrais de ne plus l'entendre, Il me semblait alors qu'une merveille de la nature venait de disparaître.

Mais en voilà assez sur ce sujet pour le moment. Je tournais nonchalamment les feuillets d'un vieux livre, le lendemain de la soirée de lady Roseville, lorsque Vincent entra. Je remarquai que son visage était plus colère et que ses yeux brillaient d'un plus vif éclat que d'habitude. Il

regarda tout autour de la chambre, et s'approchant de moi, il me dit à voix basse :

« Pelham, j'ai en tête quelque chose d'important dont je désire causer avec vous. Mais d'abord permettez que je vous prie de mettre de côté, pour un moment, votre légèreté habituelle, et, laissez-moi dire aussi, votre affectation. Écoutez-moi avec cette candeur et cette solidité de jugement qui sont le fond de votre caractère.

— Mylord Vincent, lui dis-je, il y a dans vos paroles une élévation et une solennité qui me vont jusqu'à l'âme à travers mon bel habit de chez M… Je vous écouterai, comme vous le désirez, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga de votre discours.

— Mon cher ami, me dit Vincent, j'ai souvent remarqué que, en dépit de votre goût pour le plaisir, vous aviez l'esprit constamment tourné vers les sujets les plus élevés et les plus graves ; et j'ai bien auguré de votre talent et de votre avenir, en voyant le peu de montre que vous faisiez de l'un, et le peu de souci que vous semblez prendre de l'autre.

C'est une chose bien connue que l'humilité est l'échelle des jeunes ambitions.

« J'ai aussi remarqué que dans ces derniers temps, vous avez été beaucoup chez lord Dawton ; j'ai même entendu dire que vous vous êtes entretenu avec lui, deux fois, en tête-à-tête. Tout le monde sait que ce personnage espère faire arriver l'opposition au ministère, aux *grata arva* de la Trésorerie. Quoique les Whigs soient, depuis nombre d'années, éloignés des affaires, il y a des personnes qui prétendent prévoir la chance d'une coalition entre eux et M. Gaskell, aux principes duquel, ajoutent les mêmes personnes, ils se seraient ralliés peu à peu. »

Vincent s'arrêta un moment, et me regarda en face. Je dirigeai mes yeux vers les siens pour y lire sa pensée. Il changea de contenance et continua ainsi :

« Maintenant, écoutez-moi ; une telle coalition est impossible. Vous riez… Eh bien, je le répéte. Mon but est de former un troisième parti. Peut-être, pendant que les deux grands partis convoitent à l'avance la succession

du cabinet, s'en présentera-t-il subitement un troisième qui héritera. Faites-moi espérer qu'il n'est pas impossible que vous vous réunissiez à nous, et je vous en dirai davantage. »

Je restai pensif pendant quelques minutes avant de répondre à Vincent ; à la fin, je lui dis :

« Je vous remercie sincèrement de votre proposition ; dites-moi seulement le nom de deux membres de votre parti et je vous répondrai.

— Lord Lincoln et lord Lesborough.

— Quoi ! lui dis-je, le Whig qui a dit à la chambre haute que quelle que fût la misère du peuple on ne devait pas lui sacrifier un seul des privilèges despotiques de l'aristocratie. Allons donc ! je ne veux de lui à aucun prix. Quant à Lesborough, c'est un sot et un fanfaron, qui s'en va partout, faisant résonner son grand soufflet de forge oratoire, d'où il ne sort que de la fumée et du bruit. Je ne veux ni de l'un, ni de l'autre.

— Vous avez raison dans le jugement que vous portez sur mes deux confrères, me répondit Vincent, mais il faut nous servir de mauvais instruments pour atteindre notre but qui est bon.

— Non, non, lui dis-je, le premier charpentier venu vous dira le contraire. »

Vincent me regarda avec défiance.

« Tenez, me dit-il, je sais qu'il n'y a pas d'homme qui désire plus que vous des places, le pouvoir et la réputation. Est-ce vrai ?

— Oui, lui répondis-je.

— Joignez-vous à nous ; je vous trouve une place à la chambre des Communes immédiatement. Si nous réussissons, vous aurez le poste le plus élevé et le plus avantageux que je pourrai vous donner. *Maintenant, quel est ton roi, parle ou meurs*.

— Je vous répondrai par une phrase du même auteur : *Foin d'un petit emploi !* Savez-vous, Vincent, quelque étrange que cela puisse vous paraître, que j'ai quelque chose comme une conscience. Il est vrai que je l'oublie par-ci, par-là, mais si je devenais un personnage politique, la mémoire des autres se chargerait bientôt de m'en faire souvenir. Je connais bien votre parti, et je n'en connais pas, permettez-moi de le dire, qui soit

plus préjudiciable au pays, ni plus révoltant pour moi, aussi je vous affirme positivement que j'aimerais mieux nourrir mon caniche avec des tripes au lieu de lui donner de la crème et des fricassées de poulet, que de devenir un instrument entre les mains de gens comme Lincoln et Lesborough ; songez donc, des hommes qui parlent beaucoup et ne font rien, qui ajoutent l'ignorance de tous les principes de la législation, à l'indifférence pour tout ce qui est dans l'intérêt du peuple, qui sont pleins de vieux dictons et ne sauraient citer un exemple moderne, qui veulent niveler ce qui est en haut et foulent aux pieds ce qui est en bas. Mais ces gens-là ne feraient pas plus de cas de l'habileté dont vous me gratifiez, que le chasseur qui se sert du furet, lequel s'élance avec plaisir dans les terriers, et se fait destructeur pour le compte de son maître. Votre parti ne peut pas tenir. »

Vincent devint pâle.

« Et depuis quand, me dit-il, avez-vous appris les principes de la législation, et conçu ce louable zèle pour les intérêts du peuple ?

— Depuis, lui dis-je, que j'ai appris quelque chose. La première notion exacte que j'aie acquise est la suivante : C'est que mon intérêt est intimement lié à celui des êtres parmi lesquels je cours la chance d'être relégué. Si je leur nuis, je me nuis à moi-même, si je leur fais du bien, j'en profite en commun avec eux. Maintenant comme j'ai une grande affection pour le personnage qui a, en ce moment, l'honneur de vous parler, j'ai résolu d'être honnête pour l'amour de lui, autant que par zèle pour les intérêts du peuple. Quant au peu de connaissance que je possède des principes de la législation, et dont vous avez la bonté de me faire compliment, regardez les livres qui sont sur cette table, et les papiers qui sont sur ce pupitre, et sachez que depuis que j'ai eu le déplaisir de vous quitter à Cheltenham il ne s'est point passé un seul jour sans que j'aie consacré six heures au moins à lire et à écrire, dans ce seul but. Mais c'est assez parler de cela. — Montez-vous à cheval aujourd'hui ? »

Vincent se leva lentement, en récitant les vers d'un opéra italien :

Gli arditi tuoi voli
Gia noti mi sono
Ma in vano a quel trono

Tu aspiri con me ;
Trema per te !

« *Io tremo* (lui répondis-je), *Io tremo di te !*

— Bien, répondit Vincent ; et je vis que sa belle et généreuse nature avait déjà surmonté le ressentiment momentané que mon refus avait fait naître on lui. Bien, j'estime vos sentiments quoiqu'ils diffèrent des miens. Je puis compter sur votre discrétion ?

— Certainement, lui dis-je.

— Je vous pardonne, Pelham, ajouta-t-il, nous nous quittons bons amis !

— Attendez un moment, lui dis-je, et pardonnez si je me permets de donner un conseil à plus fort que moi. Il n'y a personne (et je puis le dire en toute sûreté de conscience, car si j'ai souvent adulé mes ennemis, je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais flatté mes amis), il n'y a personne qui ait une plus grande admiration pour votre mérite, que moi. Je désire ardemment vous voir dans une situation qui vous permette de vous développer ; réfléchissez un moment avant de vous lier non pas à un parti seulement, mais à des principes qui ne peuvent pas triompher. Vous n'avez qu'à vous montrer, et vous pouvez quand vous le voudrez diriger l'opposition ou arriver aux premiers postes dans l'administration. Attachez-vous à ce qui est certain, plutôt qu'à ce qui est douteux ; ou du moins restez neutre. Telle est ma confiance dans votre talent que si vous n'étiez pas uni à ces hommes-là, je vous promettrais sincèrement de combattre ou de tomber avec vous, quand même vous n'auriez pas pu rallier dans toute l'Angleterre un autre soldat à votre étendard ; mais…

— Je vous remercie, Pelham, me dit Vincent. En attendant que nous soyons ennemis en public, restons amis dans le particulier. Je ne demande rien de plus. Adieu. »

CHAPITRE LIV

Aussitôt que Vincent fut parti, je boutonnai mon habit et me dirigeai, par un terrible vent d'Est, vers l'hôtel de lord Dawton. Mon noble ami avait dit vrai, j'allais souvent chez ce personnage. Jusqu'ici je n'avais pas jugé à propos de parler de mes aventures politiques. J'ai dit précédemment que j'étais ambitieux, les personnes sagaces auront probablement déjà découvert que j'étais un peu moins ignorant que je n'affectais de le paraître. Je m'étais fait, parmi les amis de mon oncle, une réputation de talent, et je n'avais pas été plus tôt présenté à lord Dawton que je m'étais trouvé courtisé par des personnes distinguées et puissantes. Lorsque j'avais perdu mon siège au parlement, Dawton m'avait assuré qu'avant la fin de la session je serais nommé par l'un de ses bourgs. Quoique mon esprit se révoltât à l'idée que je pourrais être sous la dépendance d'un parti quelconque, je ne me fis pas de scrupule de m'engager conditionnellement à me rallier à lui. Telle était ma situation lorsque Vincent s'était présenté à moi. Je trouvai lord Dawton dans sa bibliothèque, avec le marquis de Clandonald, le père de lord Dartmore, l'un des hommes les plus haut placés sous le rapport du rang et de la fortune. (En même temps grâce à sa vanité et à son activité il était l'un des membres les plus influents de l'opposition.) Clandonald sortit, lorsque j'entrai. Les hommes qui sont dans les affaires se fient rarement aux jeunes gens, comme si le zèle et la sincérité de la jeunesse ne compensaient pas largement sa légèreté et son goût pour le plaisir.

Lorsque nous fûmes seuls, Dawton me dit : « Nous sommes fort inquiets de la motion qui doit être faite à la chambre des Communes. Nous n'avons personne sur qui nous puissions compter pour répondre convenablement ; et quoiqu'au bout du compte nous soyons convenus de réunir toutes nos forces pour le vote, notre chef de file, ce pauvre ***, est si mauvais que je crains bien que nous ne fassions triste figure.

— Donnez-moi, lui dis-je, la permission de rassembler le ban et l'arrière-ban de mes amis, et je m'engage à vous amener une légion de dandies à la sortie de la chambre. C'est tout ce que je puis faire ; que vos autres agents fassent le reste !

— Merci, mon jeune ami, me dit lord Dawton vivement, je vous remercie mille fois ; il faut que nous vous fassions entrer à la chambre le plus tôt possible ; vous nous serez d'un très-grand secours. »

Je saluai, mais je ne pus m'empêcher de sourire. Dawton feignit de ne pas s'en apercevoir. « Allons, lui dis-je, mylord, nous n'avons pas de temps à perdre. Je vous verrai peut-être demain soir à l'hôtel de Brooke et je vous ferai mon rapport sur le succès de mes démarches. »

Lord Dawton me serra la main avec force, et m'accompagna jusqu'à la porte.

Voilà notre futur premier ministre, peut-être, me dis-je à part moi. Mais il se trompe bien, s'il croit que Henry Pelham jouera près de lui le rôle du chacal auprès du lion. Il verra bientôt que je saurai prendre pour moi la proie qu'il pense que je chasse pour lui. En passant à Pall Mall, je songeai à Glanville. Je frappai à sa porte ; il était chez lui. Je le trouvai pensif, tenant sa tête appuyée sur sa main ; il avait devant lui une lettre ouverte.

« Lisez cela, me dit-il, en me la montrant. »

Je la lus ; elle était de l'agent du duc de *** et contenait sa nomination à un bourg de l'opposition.

« Encore un joujou, Pelham, me dit-il, avec un triste sourire, mais patience, et ils seront tous cassés.

— Cher, cher Glanville, lui dis-je tout ému, pouvez-vous parler ainsi ? Vous avez tout l'avenir devant vous !

— Oui, me dit-il, tout, vous avez raison, car tout ce qui me reste est dans le tombeau. Croyez-vous que je jouisse d'aucun des trésors que la fortune a accumulés autour de moi ? Croyez-vous que j'aie une seule joie, un seul moment de satisfaction parmi les mille plaisirs que les autres hommes ont en partage. Quand m'avez-vous vu heureux un seul moment ? Je vis comme si j'étais sur un rocher aride, nu, désolé, séparé du reste de l'humanité. Il ne me restait plus qu'une seule chose qui me rattachât à la vie, lorsque vous

m’avez vu à Paris. Je suis dégagé de ce côté et maintenant ma vie est sans but et sans utilité. Le ciel est miséricordieux ; encore un peu de temps, et cet état de fièvre et d’inquiétude cessera. »

Je pris sa main et la serrai.

« Tâtez, me dit-il, cette peau sèche et brûlante, comptez les pulsations de mon pouls pendant une minute et vous cesserez de me plaindre et de me parler de vivre. Il y a des mois que j’ai le jour et la nuit une fièvre qui me consume, qui me brûle la poitrine, et le cœur ; le feu travaille bien, et le brasier est près de s’éteindre faute d’aliment. »

Il s’arrêta et nous demeurâmes silencieux.

J’étais frappé de la fièvre que je sentais à son pouls, non moins qu’affecté du désespoir qu’annonçaient ses paroles. À la fin je lui parlai de prendre l’avis des médecins.

« Crois-tu, me dit-il d’une voix sombre et solennelle, qu’on puisse soulager un cœur malade, arracher de la mémoire… Ah ! arrière, ce souvenir, » et il se leva du sofa, alla à la fenêtre, l’ouvrit et s’y appuya en silence. Quelque temps après il se retourna vers moi, ses manières avaient repris leur calme habituel. Il me parla de l’impatiente motion que l’on préparait et promit de s’en occuper ; peu à peu j’amenai la conversation sur sa sœur.

Il m’en parla avec enthousiasme.

« Comme Hélène est belle ! me dit-il, sa physionomie reflète son âme tout entière. Ses pensées sont si pures, que toutes ses impulsions sont la vertu même. Jamais femme n’a été si naturellement bonne. Le vice paraît être quelque chose de si opposé à sa nature, que je ne puis pas m’imaginer qu’il lui soit possible de faire un péché.

— Ne voulez-vous pas venir avec moi chez votre mère ? dis-je ; j’y vais aujourd’hui. »

Glanville me répondit qu’il le voulait bien et nous allâmes ensemble chez lady Glanville à Berkeley Square. Nous fûmes reçus dans le *boudoir* de sa mère. Elle était seule avec sa fille. Notre conversation d’abord banale porta bientôt sur des sujets sérieux ; la sombre mélancolie de Glanville déteignait sur toutes ses pensées, lorsqu’il se laissait aller à les exprimer.

« Pourquoi, dit lady Glanville qui paraissait peinée de l'état de son fils, pourquoi n'allez-vous pas plus dans le monde ? Vous vous rongez l'esprit, vous vous tuez. Mon cher enfant, comme vous avez l'air souffrant ! »

Hélène, dont les yeux se remplissaient de larmes chaque fois qu'elle regardait son frère, posa sa belle main sur son épaule et lui dit : « Pour l'amour de ma mère, Réginald, prenez plus de soin de votre santé, il vous faut de l'air, de l'exercice, du plaisir.

— Non, répondit Glanville, il ne me faut que de l'occupation ; et grâce au duc de *** j'en ai maintenant. Je suis nommé représentant de ***.

— Ah ! que je suis heureuse, dit son excellente mère ; vous allez être tout ce que j'ai prédit que vous seriez ; » et dans l'excès de sa joie elle ne vit plus ses joues creuses, et ses yeux enfoncés dans leurs orbites.

« Vous rappelez-vous, dit Réginald en se tournant vers sa sœur, ces beaux vers de mon poème favori :

Les gloires humaines ne sont que de charmants songes et des ombres bientôt disparues. Sur le théâtre de cette vie périssable ma jeunesse a joué des scènes variées et s'est amusée à différents plaisirs bien doux à goûter, mais dont l'issue est tragique. Beauté, pompes, sensualités, que notre folie érige en idoles, sont des amis inconstants qui s'enfuient sitôt qu'une passion troublée nous enchaîne sur les créneaux démantelés du château-fort de notre âme désormais sans défense.

— Vos vers sont fort beaux, lui dis-je, même pour moi qui n'ai point le sens poétique, et qui n'ai jamais écrit un vers de ma vie ; mais je n'en aime pas la philosophie. Dans tous les sentiments empreints de mélancolie et qui ne distillent pour toute moralité que la tristesse, j'interroge la sagesse et cherche la vérité. Il n'y a pas de situation dans la vie que nous ne puissions rendre douce ou amère, à volonté. Si le passé est triste, je ne vois pas la nécessité de s'y appesantir. L'esprit capable d'un vigoureux effort peut le faire dans un sens comme dans l'autre ; l'énergie que vous déployez pour acquérir de l'instruction, vous servirait, si vous le vouliez, à vaincre le chagrin. Prenez la résolution de ne pas penser à ce qui vous afflige, détournez-vous résolûment de tout ce qui vous rappelle votre chagrin ; portez toute votre attention sur des objets nouveaux et attrayants ; faites

cela, et vous vaincrez le passé. Vous souriez, comme si cela était impossible ; il n'y a rien là de plus difficile que de se détourner d'une habitude prise et de se consacrer à un objet pour lequel on avait de la répugnance auparavant ; et pourtant l'esprit ne fait pas autre chose pendant tout le cours de la vie. D'ailleurs il me semble que c'est une chose contraire à la nature du cœur humain, que de trop regarder en arrière ; tous ses plans, tous ses projets, ses aspirations sont dans l'avenir ; c'est pour l'avenir et dans l'avenir que nous vivons. Nos passions mêmes, les plus violentes, ont en vue un objet à venir. La vengeance, l'avarice, l'ambition, l'amour, les désirs bons et mauvais, tout cela tend vers un but éloigné. Regarder en arrière, c'est marcher à reculons, contrairement aux lois de notre organisation : l'esprit n'adopte pas du premier coup une habitude et, quand elle est adoptée, il ne lui faut que peu de temps pour retourner à son penchant naturel. L'oubli est un bienfait moins difficile à conquérir que vous ne croyez. L'inquiétude de l'avenir chasse le souvenir du passé. »

Je m'arrêtai un instant, mais Glanville ne me répondit pas. Encouragé alors par un regard d'Hélène, je poursuivis ainsi : « Vous vous souvenez de ce vieil article de foi : si la mémoire nous a été donnée comme une malédiction, nous avons reçu par contre l'espérance comme un bienfait. Corrigez l'une par l'autre. Moi-même dans le cours de ma vie j'ai eu quelques faiblesses, peut-être même ai-je commis quelques mauvaises actions. Eh bien ! j'en ai chassé le souvenir, tout en me considérant par cela même comme averti pour l'avenir. De même que le corps, sans se rendre compte de ce que lui a appris progressivement l'expérience, repousse machinalement ce qui lui serait nuisible, ainsi l'esprit éloigne de lui ce qui l'a affligé ; et cela, par une sorte d'instinct, et sans avoir besoin de se représenter nettement ses anciens sujets d'affliction.

« Le philosophe romain mettait tout le secret du bonheur dans une seule maxime : ne pas s'étonner. Je n'ai jamais bien compris la moralité de cet axiome, le mien serait, « ne jamais regretter. »

— Hélas ! mon cher ami, dit Glanville, nous sommes de grands philosophes avec les autres, mais non avec nous-mêmes ; dès que nous ressentons un chagrin, adieu la sagesse. Le temps seul console : vos maximes sont fort sages, mais elles me confirment dans mon opinion, à savoir que nous tenterons en vain de trouver des préceptes certains pour la

direction de notre esprit, tant que notre esprit sera sous la dépendance de notre corps. Le bonheur comme le malheur est inné chez quelques personnes, et c'est en cela seulement que ces personnes ne sont point soumises aux circonstances extérieures. Faites que tous les hommes aient la même constitution, le même corps, que tous aient la même susceptibilité nerveuse, la même fidélité de mémoire, alors je vous accorderai que vous pouvez établir des règles applicables à tous les hommes. En attendant, votre maxime « ne jamais regretter » est aussi vaine que celle d'Horace, « ne jamais s'étonner ; » peut-être est-elle bonne pour vous, mais elle ne l'est pas pour moi. »

La voix de Glanville s'était affaiblie sur ces derniers mots et je ne voulus pas continuer plus longtemps cette discussion. Les yeux d'Hélène rencontrèrent les miens et son regard était si bienveillant, si reconnaissant pour ainsi dire que je me sentis transporté dans un autre monde. Quelques instants après, on annonça un ami de lady Glanville et je me retirai.

CHAPITRE LV

J'employai les deux ou trois jours qui suivirent, à visiter tous mes amis de la chambre des Communes et à les inviter à un dîner préparatoire au grand acte du vote sur la motion***. Je les conduisis moi-même jusqu'à la chambre, et là, ne me croyant pas assez directement intéressé dans la question pour assister en étranger là où j'aurais dû siéger comme acteur, j'allai attendre le résultat du vote à Brooks. Lord Gravelton, gros et fort gentilhomme, haut de six pieds, criait dans le café, et interpellait les garçons d'une voix de stentor. M***, l'auteur de***, lisait un courrier dans un coin, et lord Armadilleros, le premier et le plus haut personnage parmi les pairs d'Angleterre, se tenait les jambes en l'air, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, à la cheminée du salon qu'il accaparait ainsi à son profit. Je m'assis en silence et me mis à regarder l'article *Variétés* de la Revue d'Édimbourg. Peu à peu la chambre se trouva pleine de monde ; on parlait de la motion qui se faisait à la chambre et l'on calculait à l'avance l'influence des discours et le nombre des votes.

À la fin, un membre important du parlement arriva ; on fit cercle autour de lui : « Je viens d'entendre, dit-il, le discours le plus extraordinaire, sous le rapport de l'imagination et du savoir, que j'aie jamais entendu.

— De Gaskell ? n'est-ce pas ? s'écria-t-on en masse.

— Non, dit M***. Gaskell n'a pas encore parlé, c'est d'un jeune homme qui vient d'être élu il y a peu de temps. Il a été très-vivement applaudi et on lui a fait une véritable ovation.

— Quel est son nom ? dis-je, me doutant bien déjà de la réponse.

— On vient de me le dire à l'instant, comme je sortais de la chambre, me répondit M*** ; c'est sir Réginald Glanville. »

Alors je vis tous ceux que j'avais entendus auparavant blâmer la roideur de Glanville ou rire de son excentricité, ouvrir la bouche toute grande pour

se congratuler eux-mêmes de leur pénétration qui leur avait fait depuis longtemps admirer le talent de Glanville et prédire ses succès. Je quittai la « *turba Remi sequens fortunam*, » j'étais dans un état d'agitation fébrile. Ceux qui savent ce que c'est que d'apprendre inopinément la nouvelle d'un grand succès remporté par un homme pour lequel on a une vive affection, mais dont le succès même se trouve en lutte avec un autre intérêt qui vous tient au cœur, comprendront dans quel trouble d'esprit je me trouvais. L'air était froid et piquant ; je boutonnais mon habit, lorsque j'entendis une voix qui disait : « vous perdez votre gant, monsieur Pelham. »

L'homme qui me parlait ainsi était M. Thornton. Je le remerciai froidement de sa civilité, et je continuai ma route, mais il ne me laissa pas partir et me dit : « Si vous allez par Pall Mall je puis vous tenir compagnie pendant quelques minutes. »

Je le saluai avec une certaine *hauteur ;* mais comme je ne perds jamais une occasion de connaître plus à fond le caractère des gens, je lui dis que je serais heureux de l'avoir pour compagnon de route, autant que cela ne le dérangerait pas de son chemin.

« Il fait grand froid ce soir, M. Pelham, me dit-il au bout de quelques instants. J'ai dîné chez Hatchett, avec une vieille connaissance de Paris. Je suis bien fâché de ne pas vous avoir vu plus souvent en France, mais j'étais si occupé avec mon ami M. Warburton. »

En prononçant ce nom, Thornton me regarda en face, puis il ajouta : « À propos, je vous ai vu avec sir Réginald Glanville l'autre jour ; vous le connaissez, beaucoup, je suppose.

— Assez, lui dis-je, d'un air indifférent.

— Quel singulier caractère ! reprit Thornton. Moi aussi je le connais depuis plusieurs années. » Et en disant cela Thornton me lança de nouveau un regard scrutateur. Le pauvre sot ! Il fallait un peu plus de pénétration qu'il n'en avait pour lire dans le *cor inscrutabile* d'un homme né et nourri comme moi dans la dissimulation la plus consommée du bon ton.

« Il est très-riche, n'est-ce pas ? dit Thornton, après quelques moments de silence.

— Je le crois, lui dis-je.

— Hum ! reprit Thornton. Les choses ont aussi bien tourné pour lui qu'elles ont tourné mal pour moi, car j'ai eu juste autant de chance que la vache qui s'est empêtrée par les cornes. Je suppose qu'il n'a pas trop envie de me reconnaître, « *pauvreté chasse camaraderie ;* » bah ! au diable l'orgueil ! Parlez-moi d'un cœur honnête, toujours ouvert à l'amitié, hiver comme été, dans la disette comme dans l'abondance. Mon Dieu, je ne trouverai donc pas un ami qui veuille me prêter vingt livres ? »

Je ne répondis rien, Thornton soupira. « Monsieur Pelham, reprit-il, il est vrai que je vous ai connu pendant peu de temps, excusez la liberté que je prends ; mais si vous pouviez me prêter cette bagatelle, cela m'obligerait vraiment beaucoup.

— M. Thornton, lui dis-je, si je vous connaissais davantage et que je pusse vous venir en aide, vous seriez en droit d'attendre de moi un secours plus efficace que la bagatelle dont je puis maintenant disposer en votre faveur. Si réellement c'est vous rendre service que de vous prêter vingt livres, je vous les prêterai, à une condition, c'est que vous ne me demanderez plus jamais un liard. »

Le visage de Thornton s'éclaircit : « Mille, mille… murmura-t-il.

— Non, non, lui dis-je, pas de remerciements, promettez-moi seulement ce que je vous demande.

— Sur mon honneur ! dit Thornton, je ne vous demanderai plus jamais un liard ! »

Il paraît, me dis-je en moi-même, qu'il y a de l'honneur même chez les voleurs, et prenant dans ma bourse la somme demandée je la lui donnai. À dire vrai, quoique cet homme me déplût, ses vêtements râpés et son air misérable excitaient ma compassion. Pendant qu'il empochait l'argent, ce qu'il fit avec un plaisir non équivoque, un homme mince et élancé passa rapidement auprès de nous. Nous nous retournâmes tous les deux et reconnûmes Glanville. Il n'avait pas fait dix pas que nous le vîmes chanceler, s'arrêter et tomber sur le trottoir ; nous courûmes vers lui ; il était évanoui. Son visage était livide et portait les traces d'un épuisement profond. J'envoyai Thornton chercher de l'eau au café le plus voisin ; mais avant son retour, Glanville était revenu à lui.

« Tout… tout… est inutile, dit-il, d'une voix sombre et se parlant à lui-même, il n'y a d'oubli que dans la mort ! »

Il tressaillit en me voyant. Je le soutins par le bras, et nous marchâmes à pas lents.

« J'ai déjà entendu parler de votre discours, » lui dis-je. Glanville sourit avec cet air affaibli et souffrant, qui donnait même à son sourire si doux un aspect douloureux.

« Vous en voyez aussi les effets, l'excitation a été trop forte pour moi.

— Cela a dû être un beau moment, quand vous êtes revenu à votre banc.

— C'est un des moments les plus pénibles que j'aie passés ; il ne me parlait que de la mort. Que sont les honneurs pour moi à présent ? ô Dieu ! ô Dieu ! ayez pitié de moi ! »

Et Glanville s'arrêtant subitement se prit la tête à deux mains.

Pendant ce temps Thornton nous avait rejoints. Lorsque les yeux de Glanville s'arrêtèrent sur lui, une agitation fiévreuse se peignit sur ses joues. Les lèvres de Thornton se crispèrent avec une expression malicieuse. Glanville s'en aperçut et fronça le sourcil.

« Allez-vous-en ! dit-il d'une voix sourde (son œil brillait), allez-vous-en, à l'instant ; la vue de quelque chose d'aussi bas que vous me fait mal au cœur. »

Les yeux vifs et inquiets de Thornton brillèrent comme des charbons ardents, et il se mordit la lèvre jusqu'au sang ; cependant il se contenta de répondre :

« Vous paraissez agité ce soir, sir Réginald. Je souhaite que vous reveniez bientôt à une meilleure santé. Monsieur Pelham, votre serviteur. »

Nous continuâmes notre route, Glanville et moi, sans parler ; arrivé à sa porte, je le quittai, et n'ayant rien de mieux à faire, j'allai à la maison de jeu de N***. Il y avait là seulement dix ou douze personnes qui toutes se tenaient autour de la table ; je regardai en silence les filous faire leurs affaires aux dépens des sots, et les cadets corriger par leur habileté les torts de la fortune envers eux.

L'honorable M. Blagrave vint à moi.

« Est-ce que vous ne jouez jamais ? me dit-il.

— Quelquefois, lui répondis-je.

— Prenez-moi cent livres, me dit cet aimable homme.

— J'allais justement vous faire la même demande », répondis-je.

Blagrave se mit à rire de bon cœur. « Eh bien, me dit-il, répondez pour moi auprès d'un juif, et je répondrai à mon tour pour vous. C'est un drôle qui me prête de l'argent à quatre pour cent seulement. Mon respectable père est un diable de vieil avare, et pourtant je suis bien le fils le plus rangé qu'il y eût sous la calotte des cieux. Je ne vais ni à la chasse ni aux courses, et je ne fais aucune dépense si ce n'est au jeu ; il ne veut pas me passer cette petite distraction… vous m'avouerez que c'est là une conduite honteuse !

— Ô quelle incroyable barbarie ! lui dis-je ; en ce cas, vous faites bien de manger votre bien avec les juifs avant de le posséder ; il n'y a pas pour vous de meilleur moyen de vous venger de votre respectable père.

— Soyez tranquille, dit Blagrave, rapportez-vous-en à moi pour cela ! Allons il me reste cinq livres, je retourne au jeu. »

À peine m'eut-il quitté que je fus accosté par M. ***, un aventurier de bonne mine qui vivait, le diable sait comment, car maître Belzébuth paraissait prendre à lui un bien vif intérêt.

« Ce pauvre Blagrave ! me dit-il en suivant de l'œil ce charmant jeune homme, c'est un drôle de garçon. Il m'a demandé l'autre jour si j'avais jamais lu l'histoire d'Angleterre, et il m'a dit qu'il y était beaucoup question d'un de ses ancêtres, un général romain du temps de Guillaume le Conquérant, qui s'appelait Caractacus. Il m'a raconté aussi aux dernières courses de Newmarket qu'il avait fait un pari excellent, et il se trouva qu'il s'était arrangé de façon à gagner mille livres et à en perdre deux mille. Allons, allons, poursuivit-il avec un air de béatitude, j'aime encore mieux voir ici de ces niais-là, que ces satanés filous qui vous mettent à sec, sans avoir l'air d'y toucher. M. Pelham, ne vous fiez jamais à personne dans une maison de jeu. Les meilleurs visages sont ceux qui cachent les plus grands escrocs. Tentez-vous la fortune ce soir ?

— Non, lui dis-je, je me contenterai de regarder. »

Il se dirigea vers la table et s'assit à côté d'un jeune homme riche qui avait bien le meilleur caractère et le plus grand guignon qu'on pût voir. Après quelques coups il lui dit : « Lord ***, mettez votre argent un peu plus loin, vous en avez tant sur table que vous pourriez le confondre avec le mien, et c'est réellement très-désagréable. Songez, si vous alliez en mettre dans votre poche ? »

Lord *** prit une poignée de billets de banque et les fourra négligemment dans la poche de son habit. Cinq minutes après je vis M.*** glisser sa main *vide* dans la poche de son voisin et l'en retirer *pleine*. Une demi-heure après, il tendait un billet de cinquante livres au marqueur en lui disant : « Tenez, monsieur, voilà ce que je vous dois.

— Mon Dieu, lord ***, comme vous avez gagné ! ne laissez pas ainsi tout votre argent sur la table, mettez-le dans votre poche avec le reste. »

Lord ***, qui s'était aperçu du tour (mais qui était trop indolent pour faire de la résistance), se mit à rire.

« Non, non, dit-il, il est bien juste que vous me laissiez quelque chose. »

M. *** rougit et s'en alla.

« Diable de chance ! dit-il en passant près de moi, je ne sais pas pourquoi je m'obstine à jouer, il y a tant de filous ici ! Évitez les maisons de jeu, M. Pelham, si vous voulez vivre ;

— Et laisser vivre, » me dis-je.

J'allais sortir lorsque j'entendis un rire bruyant dans l'escalier, aussitôt je vis entrer Thornton qui plaisantait avec un marqueur. Il ne me vit pas. Il s'approcha de la table et tirant de sa poche le même billet de banque de vingt livres que je venais de lui donner, il en demanda la monnaie avec un air de *millionnaire*. Je n'attendis pas pour voir si sa chance serait bonne ou mauvaise, je m'en souciais peu. Je descendis l'escalier et au moment où l'on m'ouvrait la porte je me trouvai face à face avec sir John Tyrrell qui entrait.

« Eh quoi ! me dis-je, l'habitude est-elle encore si forte ? »

Nous nous arrêtâmes, et après avoir échangé quelques compliments, nous remontâmes ensemble au salon.

Thornton jouait aussi gaillardement avec son petit enjeu que lord C*** avec ses cent et ses mille. Il fit de la tête un petit salut familier à Tyrrell qui lui rendit son salut avec un air d'arrogance et de hauteur. Au bout de quelques minutes, le baronnet était au jeu pour son compte et en suivait les péripéties avec anxiété. J'avais satisfait ma curiosité en m'assurant qu'il n'y avait plus aucune intimité entre lui et Thornton, en conséquence je me retirai.

CHAPITRE LVI

C’était un singulier spectacle que de voir un homme comme Glanville, avec ses goûts dispendieux, ses habitudes de luxe, de grandes facultés particulièrement propres à le mettre en relief, courtisé par les personnages les plus élevés dans l’État, admiré de plus de la moitié des femmes de Londres, vivre d’une vie ascétique, loin du contact de ses semblables, et se complaire dans le plus sombre et le plus maladif désespoir. Pas une femme ne pouvait se vanter d’avoir eu la bonne fortune de fixer un instant ses regards. Il vivait au milieu des livres, et semblait ne vouloir d’autre compagnie que le passé. À toute heure de la nuit il veillait et travaillait et il faisait à peine jour que déjà on lui amenait son cheval. Il faisait une promenade de plusieurs heures, et à son retour, il employait tout le temps qui précédait son départ pour le parlement, à s’occuper des affaires et de la politique du jour. Dès son début, il n’avait cessé de prendre une part active à tous les débats importants, et ses discours avaient toujours eu cette supériorité et cette élévation de vues, qu’on avait remarquées chez lui le premier jour où il avait pris la parole. Chose singulière ! dans ses discours parlementaires, comme dans sa conversation ordinaire, on ne retrouvait ni ces opinions violentes et spéculatives, ni cet enthousiasme romanesque, où semblait l’incliner la tendance naturelle de son esprit. Ses arguments étaient toujours remarquables à cause de la solidité des principes sur lesquels ils s’appuyaient, et de la clarté et de la logique avec laquelle il en faisait l’exposé. L’ardeur fiévreuse de son tempérament se montrait, il est vrai, de temps à autre, dans l’énergie de sa diction, ou se trahissait par quelque explosion soudaine et imprévue de la puissance oratoire la plus impétueuse. Mais cela était si spontané, si naturel, que jamais même les plus froids et les plus sceptiques calculateurs de la chambre des Communes n’en témoignaient de déplaisir. C’est une contradiction assez commune dans la nature humaine (et elle semblait particulièrement remarquable chez

Glanville) de voir un homme d'imagination et d'esprit, doué du plus vigoureux bon sens, lorsqu'il s'agit de conseiller et de servir les autres, négliger d'en faire usage pour lui-même. Il fut bientôt désigné à l'opinion parmi les jeunes membres de la chambre comme le plus important et comme celui qui promettait le plus. Sa froideur même qui, dans la vie ordinaire, tenait à distance des gens du parti qu'il avait adopté, ne servit qu'à accroître leur respect sinon leur affection.

L'attachement que lady Roseville avait pour lui, n'était nullement un secret, et la célébrité de son nom dans le monde élégant, faisait que ses moindres gestes étaient un sujet constant de remarques et de conversations. Il arrivait trop souvent que cette charmante mais imprudente personne, au milieu même des regards les plus attentifs dirigés sur elle, oubliait tout pour poursuivre le roman de son attachement. Glanville non-seulement semblait n'en être point touché, mais il avait même l'air de ne pas s'en douter, et gardait toujours en face du monde la même réserve froide et raide, qui avait fini par faire de lui l'objet de toutes les conversations et de toutes les antipathies.

Trois semaines après le premier discours de Glanville à la chambre, j'allai le trouver avec une proposition de lord Lawton. Après l'avoir discutée, nous nous mîmes à parler de sujets plus intimes et, à la fin, il en vint à prononcer le nom de Thornton. Je ferai observer que jamais nous n'avions parlé de cet homme et que jamais Glanville n'avait fait aucune allusion à notre rencontre à Paris ni au déguisement et au faux nom qu'il avait pris à cette époque. Quel que fût ce mystère, il était évidemment d'une espèce assez triste, et ce n'était pas à moi à chercher à en soulever le voile. Ce jour-là, il se mit donc à parler de Thornton avec un air indifférent.

« J'ai, me dit-il, connu cet homme-là pendant quelque temps ; il m'a été utile là-bas, et je l'ai bien payé de ses services. Il a depuis fait plusieurs fois appel à ma bourse, mais je ne lui ai pas plus tôt donné de l'argent qu'il va le dépenser à la roulette. Je crois bien qu'il fait partie d'une bande de filous de la plus basse espèce, et je suis décidé à ne plus subvenir aux besoins crapuleux de ses camarades et de lui : c'est une méprisable et vile canaille qui ne reculerait devant aucune énormité, si on le payait bien. »

Glanville s'arrêta un instant, puis il ajouta en rougissant et d'une voix hésitante et embarrassée :

« Vous souvenez-vous de M. Tyrrell, à Paris ?

— Oui, lui dis-je, il est à présent à Londres et… » Glanville bondit comme si je l'avais frappé.

« Non, non, s'écria-t-il d'un air effaré ; il est mort à Paris, de misère, de faim.

— Vous vous trompez, lui dis-je, il est aujourd'hui sir John Tyrrell, à la tête d'une belle fortune. Je l'ai vu moi-même, il y a trois semaines. »

Glanville me prit le bras, fixa sur moi son regard brûlant et pénétrant, et je vis ses joues pâlir et devenir livides. À la fin il se retourna et murmura quelque chose entre ses dents. À ce moment la porte s'ouvrit et l'on annonça Thornton. Glanville s'élança vers lui, et le saisissant à la gorge. « Chien ! lui cria-t-il, tu m'as trompé, Tyrrell vit !

— À bas les mains, cria le joueur, en faisant une terrible grimace, à bas les mains, ou par le seigneur mon maître, vous allez recevoir coup pour coup.

— Misérable ! lui dit Glanville, et son pauvre corps usé et grêle, mais encore fort, tremblait par l'excès de la passion. Oses-tu bien menacer ? » Et en disant ces mots il lança Thornton contre la muraille avec tant de force que celui-ci rendit le sang par la bouche et par les narines. Le joueur se releva lentement et, tout en essuyant le sang qui lui couvrait la face, il fixa ses yeux méchants et hardis sur son agresseur avec une expression de haine et de vengeance qui me glaça d'effroi.

« Mon jour n'est pas encore venu maintenant, dit-il, d'une voix calme et tranquille. » Puis changeant soudain de ton et de manières, il s'approcha de moi, me fit une sorte de salut, et se mit à parler de la pluie et du beau temps.

Cependant, Glanville était tombé sur le sofa, épuisé, moins encore par l'effort qu'il venait de faire, que par la violence de sa passion. Il se leva bientôt et dit à Thornton : « Pardonnez-moi ma violence, et acceptez cela comme compensation, et il lui mit dans la main une grande bourse qui paraissait bien garnie. Thornton en véritable philosophe la reçut comme un dogue reçoit un os à moelle après avoir été battu. Tâtant la bourse avec ses gros doigts courts, comme pour bien s'assurer de la valeur de son contenu, il la fit disparaître prestement dans la poche de son pantalon ; après quoi il boutonna cette poche avec soin, abaissa dessus son gilet comme pour

protéger plus efficacement son trésor et, se tournant vers Glanville, lui dit, dans son langage vulgaire et pittoresque :

« Parlons peu, sir Réginald, mais parlons bien. L'argent est le meilleur onguent pour guérir les meurtrissures. Maintenant, dites, que voulez-vous ? demandez et je vous répondrai, à moins que vous ne trouviez que M. Pelham soit de trop ici. »

J'étais déjà près de la porte, avec l'intention de quitter la chambre, lorsque Glanville me cria : « Restez, Pelham, je n'ai qu'une seule question à adresser à M. Thornton. Tyrrell est-il encore vivant ?

— Oui, répondit Thornton avec un rire sardonique.

— Et à l'abri du besoin ? reprit Glanville.

— Oui.

— M. Thornton, dit Glanville d'une voix calme, je n'ai plus affaire à vous, vous pouvez vous retirer. »

Thornton s'inclina avec un air de respect ironique, et sortit.

Je me retournai pour regarder Glanville. Sa physionomie dont l'expression ordinaire était plutôt la dureté que la douleur, me sembla en ce moment véritablement effrayante. Les moindres plis de son visage étaient creusés comme de profonds sillons, ses sourcils étaient abaissés sur ses grands yeux où se peignaient la colère et la résolution, ses dents étaient serrées et sa lèvre supérieure mince, retroussée en signe de dédain, était pâle comme celle d'un mort. Sa main droite était crispée sur le dossier d'un fauteuil et supportait le poids de son corps amaigri. Le bois ne put résister à la violente pression de ses doigts de fer, et se brisa comme du verre. Cet accident, si léger qu'il fût, suffit pour le rappeler à lui-même. Il s'excusa de cette scène bizarre, de l'air d'un homme qui se possède complètement, et après lui avoir adressé quelques mots affectueux et sympathiques, je le laissai à cette solitude après laquelle je savais qu'il soupirait.

CHAPITRE LVII

Tout en marchant pour rentrer chez moi, je repassais dans ma tête les détails de la scène dont je venais d'être témoin ; alors les paroles de Tyrrell me revinrent en mémoire. Si Glanville le haïssait, c'est que Tyrrell l'avait supplanté dans une liaison de jeunesse. Cette version ne me parut pas trop vraisemblable. D'abord, ce n'était pas là une cause suffisante pour un pareil effet ; en second lieu, il était peu probable qu'un homme jeune et riche comme l'était Glanville, doué de tous les moyens de plaire, remarquablement beau, eût été supplanté par un pauvre débauché grossier de manières, d'un esprit inculte, et vieilli avant l'âge.

Pendant que je méditais sur ce mystère qui excitait ma curiosité autant que puisse être excitée la curiosité d'un homme sage par un évènement qui ne le touche pas directement, je fus accosté par Vincent. La différence de nos opinions politiques nous avait depuis quelque temps éloignés l'un de l'autre ; aussi fus-je quelque peu surpris de le voir s'emparer amicalement de mon bras et m'emmener du côté de Bond-Street.

« Écoutez-moi, Pelham, me dit-il, je vous ai déjà offert un établissement dans notre colonie. Il y aura bientôt de grands changements ; croyez-moi, un parti aussi radical que celui auquel vous vous êtes donné ne peut pas triompher ; le nôtre, au contraire, est à la fois modéré et libéral. Décidez-vous, il n'est que temps ; je sais que vous allez bientôt exposer en public vos opinions plus ouvertement que vous ne l'avez fait jusqu'ici, et alors il sera trop tard. À présent je maintiens avec Hudibras et les anciens qu'il est *bien plus honorable de : sauver un citoyen que de tuer un adversaire.*

— Hélas ! Vincent ! lui dis-je, je suis marqué pour le massacre, car vous ne pouvez me convaincre par des paroles, et il ne vous reste plus que les coups pour venir à bout de moi. Adieu, je vais chez lord Dawton, et vous, où allez-vous ?

— Je monte à cheval, et je vais rejoindre *parca juventus*, » dit Vincent en riant lui-même de sa plaisanterie. Nous nous serrâmes la main et partîmes chacun de notre côté.

Je suis vraiment désolé, cher lecteur, de ne pouvoir t'initier à tous les détails de mes intrigues politiques.

Le rôle actif que je dus jouer alors m'impose une grande réserve à l'endroit des manœuvres dont je fus témoin et acteur, et des principaux personnages qui en dirigeaient l'exécution. Il suffira de dire que la plus grande partie de mon temps était furtivement employée à une sorte de diplomatie intime qui flattait également mon goût pour l'activité, et ma vanité. J'avais inspiré à Dawton et à ses collègues une estime exagérée pour mon habileté. Je trouvai moyen de me soutenir à cette hauteur : je me levais avant le jour et j'employais au travail le plus soutenu, les heures que tous les autres membres de notre parti gaspillaient dans un sommeil énervant, fruit de la dissipation et des débauches de la veille. Débattait-on une question d'économie politique, mon argumentation était toujours la plus vive et la plus claire ; s'agissait-il d'examiner une période de notre histoire parlementaire, c'était moi que l'on chargeait d'en faire l'exposition. Grâce à madame d'Anville, avec laquelle j'avais des rapports constants (non plus comme soupirant mais comme ami), j'étais au courant, jusque dans les moindres détails, des projets et des manœuvres de la cour où se passait la plus grande partie de sa vie et où son mari était chargé de missions secrètes et très-importantes. Je n'épargnai rien pour étendre mes connaissances sur les points les plus minutieux et ajouter ainsi à la réputation dont je jouissais. Je me renseignais sur le caractère et la vie des individus qu'il était de notre intérêt d'intimider ou de gagner à notre cause. C'était moi qui étais chargé de recruter et d'amener à la chambre, les plus jeunes et les plus dissipés des députés, que des agents plus accrédités et plus puissants que moi ne pouvaient pas arracher au jeu de paume ou à la roulette.

Enfin, tout en conservant, grâce à ma naissance, à ma hauteur et à l'indépendance de mes manières, mon rang parmi les personnages les plus élevés de ce parti, je ne me faisais pas scrupule de me mettre au niveau des plus humbles par mon travail et par mon activité… Dawton disait que j'étais son bras droit ; au fond, j'étais plutôt sa tête que son bras, mais je paraissais très-flatté de son compliment.

Cependant, je prenais plaisir à montrer dans le monde l'excentricité de costume et de caractère que j'avais adoptée tout d'abord, et à cultiver ce grand art de faire sourire les femmes, où je trouvais le plaisir et l'encouragement qui me soutenaient dans mes luttes les plus sérieuses contre les hommes. Devant Hélène Glanville seule, je déposais cette affectation qui, je le savais, avait peu de chances de réussir auprès d'une personne d'un goût si pur et si délicat. Je découvris en elle non-seulement une âme charmante, pleine de candeur et de fraîcheur, mais un esprit élevé et profond. Elle était, au fond du cœur, peut-être aussi ambitieuse que moi, mais avec cette différence que mes aspirations étaient masquées par mon affectation, tandis que les siennes étaient adoucies par sa timidité et purifiées par sa piété. Il y avait des moments où je m'ouvrais à elle et où je puisais dans la sympathie et dans l'enthousiasme de ses regards, une force nouvelle.

Oui, me disais-je, je désire les honneurs mais c'est pour qu'elle les partage et qu'elle les ennoblisse. En un mot j'aimais comme aiment les autres hommes, et je me plaisais à mettre en elle une perfection, et à puiser dans cet amour une émulation, dont le temps devait montrer plus tard les effets.

Où me suis-je laissé ? comme dit l'Irlandais, je me suis laissé au moment où je me rendais chez lord Dawton. J'eus le bonheur de trouver chez lui ce personnage ; il était occupé à écrire sur une table couverte de brochures et de rapports.

« Chut ! Pelham, me dit Sa Seigneurie qui était un petit homme, grave, à l'air méditatif, et qui semblait toujours ruminer ; chut ! faites-moi donc le plaisir de chercher dans ce livre, la date du concile de Pise.

— C'est bien, mon jeune ami, me dit Sa Seigneurie une fois en possession du renseignement qu'elle me demandait ; je voudrais pour tout au monde avoir fini cette brochure pour demain ; c'est une réponse à… mais je suis si occupé que…

— Peut-être, lui dis-je, en lui demandant pardon de l'interrompre, pourrai-je réunir vos notes et, de vos feuilles sibyllines, faire un volume. Votre Seigneurie fournira la matière et moi la main-d'œuvre. »

Lord Dawton se confondit en remercîments ; il me développa le sujet de sa brochure et me laissa entièrement libre de lui donner la forme que je voudrais. Il n'avait pas la prétention de me le dicter. Je lui promis, s'il me fournissait pour cela les livres nécessaires, de lui livrer la brochure entièrement finie, pour le lendemain soir.

« Et maintenant, me dit lord Dawton, que nous avons arrangé cette affaire, quelles nouvelles de France ? »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Je pense, me dit tout bas lord Dawton en récapitulant les forces de son parti, qu'il nous faut gagner lord Guloseton.

— Quoi, ce facétieux disciple d'Épicure ?

— Lui-même, nous avons besoin d'un homme qui donne des dîners, il fait bien notre affaire ; du reste, il dispose de quatre voix à la chambre.

— Bien ! il est indolent et indépendant, l'affaire n'est pas impossible.

— Vous le connaissez ?

— Non. »

Dawton soupira. « Et le jeune A*** ? me dit l'homme d'État, après une pause.

— Il a une maîtresse qui le ruine, et il fait courir. Votre Seigneurie peut être sûre que tant qu'elle sera au pouvoir il lui appartiendra, et que sitôt qu'elle n'y sera plus, il ne faudra plus compter sur lui.

— Et B*** ? me dit Dawton.

. . . . . .
. . . . . .

CHAPITRE LVIII

Ma brochure eut un succès prodigieux. On en attribua la paternité à l'un des membres les plus habiles de l'opposition, et quoiqu'il y eût çà et là quelques écarts de style et (j'y pense maintenant, mais alors je n'y songeais guère, autrement je ne les aurais pas commis) quelques sophismes ; cependant elle atteignit le but que se propose l'ambition dans tous les genres, elle fut goûtée du public.

Quelque temps après, je descendais l'escalier du cercle d'Almack, lorsque j'entendis une altercation vive et bruyante qui avait lieu à l'entrée du salon de réception. À ma grande surprise, je vis lord Guloseton et un très-jeune homme, tous deux fort courroucés. Ce dernier venait pour la première fois à Almack et il avait oublié d'apporter sa carte d'introduction. Guloseton, qui appartenait à un tout autre monde que celui d'Almack, prétendait que son nom seul devait servir de garantie et d'introduction à son jeune ami. L'inspecteur des billets était irrité et inflexible. Comme il avait vu rarement ou peut-être même jamais lord Guloseton lui-même, il ne tenait aucun compte de son nom et de son autorité.

Comme je prenais mon manteau pour sortir, Guloseton s'adressa à moi, car la passion rend les hommes communicatifs. Enchanté d'avoir une bonne occasion de faire la connaissance de cet Épicurien, je m'offris à faire ouvrir les portes du cercle à son ami à l'instant même. L'offre fut acceptée avec empressement, et grâce à un mot écrit au crayon par lady*** le gardien des enfers, Caron, fut apaisé, et le malheureux put traverser tranquillement le Styx pour pénétrer jusqu'à l'Élysée.

Guloseton m'accabla de remercîments. Je remontai l'escalier avec lui, je manœuvrai de façon à me mettre dans ses bonnes grâces, je me fis inviter à dîner, pour le lendemain, et je revins enchanté de ma bonne fortune.

À huit heures du soir, le lendemain, je faisais mon entrée dans le salon de lord Guloseton. C'était un petit appartement meublé avec un grand luxe et avec assez de goût. Une Vénus du Titien, placée au-dessus de la cheminée, étalait la richesse et les grâces voluptueuses de sa beauté sans voile. De chaque côté se voyait un tableau à la touche délicate et aux tons dorés, de Claude le Lorrain ; c'étaient les seuls paysages qu'il y eût dans ce salon. Les autres tableaux étaient plus en harmonie avec la Vénus du luxurieux Italien. Il y avait un chef-d'œuvre de Peter Lely, une admirable copie du tableau : Héro et Léandre ; sur la table les *Basia* de *Johannes Secundus* et quelques ouvrages français sur la gastronomie.

Quant au *genius loci*, figurez-vous un homme de taille moyenne, d'un âge moyen, ayant les apparences d'une santé plutôt délicate que florissante. À le voir, rien n'annonçait qu'il fût adonné à la bonne chère. Ses joues n'étaient ni gonflées ni bouffies, son corps sans être mince, était cependant d'une obésité légère à porter, l'extrémité de son organe nasal avait, il est vrai, une teinte un peu plus rouge que le reste ; son front était haut et chauve, et quelques mèches qui l'ombrageaient encore étaient disposées avec art et bouclées à l'antique. Une paire de gros sourcils grisonnants que ce noble personnage avait, on ne sait pourquoi, l'habitude de relever et d'abaisser alternativement en parlant, protégeaient deux petits yeux ronds, perçants, malins, d'un vert tendre, qui roulaient sans cesse dans leurs orbites. Sa large bouche et ses lèvres épaisses, toujours souriantes, avaient une expression sensuelle.

Tel était lord Guloseton. À ma grande surprise, je ne vis pas paraître d'autre invité que moi.

« Un nouvel ami, me dit-il, comme nous descendions à la salle à manger, est comme un nouveau plat, il ne faut le partager avec personne si l'on veut en jouir et le déguster comme il faut.

— Voilà un noble précepte, lui dis-je avec enthousiasme. De tous les vices, le plus pernicieux est une hospitalité où l'on admet tout le monde sans distinction. Elle ne nous permet ni de causer ni de dîner ; et, réalisant la fable mythologique de Tantale, elle nous laisse mourir de faim au milieu de l'abondance.

— Vous avez raison, me dit Guloseton d'un air solennel, je n'invite jamais plus de six personnes à dîner, et je ne dîne jamais hors de chez moi ; car un mauvais dîner, monsieur Pelham, un mauvais dîner est la plus sérieuse, je le répète, la plus sérieuse de toutes les calamités.

— Oui, répliquai-je, car c'est une calamité sans remède ; un ami enterré peut être remplacé par un autre, l'honorabilité même se regagne, et l'on peut réparer une constitution délabrée. Un dîner perdu ne se remplace jamais, il en faut faire son deuil. L'appétit une fois chassé ne saurait revenir avant que l'estomac ait accompli de nouveau le travail long et compliqué qui le rend apte au grand œuvre de la digestion.

— Vous parlez comme un oracle, comme « *l'Oracle des cuisiniers*, » monsieur Pelham. Voulez-vous de ce potage *à la Carmélite ?* Mais qu'allez-vous faire de cet étui ?

— Cet étui, lui dis-je, contient ma cuillère, mon couteau et ma fourchette. La nature m'a affligé d'un défaut auquel je tâche de remédier par l'art, voilà pourquoi je me sers de ces instruments ; autrement dit je mange *trop vite*. C'est une très-malheureuse infirmité, car cela vous force à engloutir en une minute ce que l'on devrait savourer pendant cinq minutes à loisir. C'est un vice qui émousse le plaisir et qui l'abrège, c'est une affreuse profanation, une triste dilapidation d'un des bienfaits les plus précieux dont nous ait gratifiés la Providence. Aussi avais-je la conscience tourmentée ; mais cette habitude invétérée et datant de ma première enfance était difficile à vaincre. À la fin je résolus d'inventer pour mon usage une cuillère de si petite dimension, et une fourchette si mignonne, que je ne pusse porter à ma bouche que de très-petits morceaux ; et un couteau tellement émoussé et ébréché, que je fusse obligé de prendre un temps raisonnable pour découper les biens gastronomiques que le ciel mettrait à ma portée. Mylord, l'aimable Thaïs est assise près de moi sous la forme d'une bouteille de madère, permettez-moi d'en boire un verre avec vous.

— Avec plaisir, mon bon ami ; buvons à la mémoire des Carmélites à qui nous devons ce potage inimitable.

— Oui, m'écriai-je, laissons de côté les préjugés de sectes, et rendons justice à ces solitaires incomparables, qui, retirés loin des soucis, des vanités et des péchés de ce monde, se consacrèrent avec un zèle et une

ardeur pieuse à perfectionner la théorie et la pratique de la science gastronomique. Il nous était réservé de payer un juste tribut de reconnaissance à la mémoire de ces illustres reclus qui, au milieu des horreurs et des ténèbres de la barbarie, enfermés dans la solitude de leurs cloîtres, nous ont gardé intacts le dépôt et la tradition du luxe et des délicatesses romaines, dont grâce à eux nous avons encore aujourd'hui le secret. Buvons donc à la secte des Carmes, mais buvons aussi aux moines en général. Si nous avions vécu à cette époque, nous aussi nous aurions été moines !

— C'est une chose bien curieuse, me dit lord Guloseton, (entre parenthèse, comment trouvez-vous ce turbot ?) que l'histoire de la cuisine. On y trouve de puissants enseignements de morale et de philosophie. Les anciens paraissent avoir apporté plus de spiritualisme et d'imagination pure que nous, dans l'invention de leurs mets. Ils nourrissaient leur corps, comme leur esprit, d'illusions ; par exemple ils attachaient un prix inestimable aux langues de rossignols, et en mangeant l'organe musical de ces oiseaux ils se figuraient déguster leur musique même. C'est là ce que j'appelle la poésie de la gastronomie.

— Oui, lui dis-je avec un soupir, ils ont sans doute eu l'avantage sur nous en quelques points. Qui pourrait songer sans regrets et sans envie aux fameux soupers d'Apicius ? Le vénérable Ude insinue que cet art n'a pas fait de progrès. La cuisine (dit-il, dans la première partie de son ouvrage) ne compte que peu de novateurs.

— C'est avec la plus grande défiance de nous-mêmes, me dit Guloseton, la bouche pleine de vérités et de turbot, que nous devons nous hasarder à être d'un avis différent de celui de ce grand homme. En vérité, ma vénération pour son autorité et sa sagesse est telle que, si j'avais d'un côté l'évidence et la raison, de l'autre la parole du grand Ude, j'inclinerais, que dis-je ? je me sentirais déterminé à passer quand même de son côté.

— Bravo ! lord Guloseton, m'écriai-je avec enthousiasme, qu'un cuisinier est un mortel divin ! Pourquoi ne serions-nous pas fiers de nos connaissances en cuisine ? n'est-ce point l'âme des fêtes en tout temps et à tout âge ? Combien de mariages ont été le résultat d'un dîner de gala ! Combien de bonnes fortunes ont été la conséquence d'un bon souper ! À quel moment de notre existence sommes-nous plus heureux que quand nous

sommes à table ? Là, toute haine, toute animosité sommeillent, et le plaisir règne seul. Là, le cuisinier habile et attentif sait aller au-devant de nos goûts par le choix heureux des mets et la décoration élégante de la table. Là, nous trouvons la satisfaction de nos désirs ; notre esprit et notre corps se retrempent, et nous devenons aptes à goûter les délices de l'amour, de la musique, de la poésie, de la danse et de tous les plaisirs. Est-il juste de reléguer l'homme dont le talent a produit de si beaux résultats, au rang infime de simple domestique ?

— Oui, s'écrie le vénérable maître lui-même, dans un vertueux et prophétique paroxysme d'indignation : oui, mes disciples, si vous suivez attentivement les préceptes que j'ai formulés, l'amour-propre des hommes finira par être vaincu et ils avoueront à la fin, que la cuisine doit être rangée au nombre des sciences, et que ceux qui la professent méritent le nom d'artistes.

— Cher, cher monsieur, me dit Guloseton dans un élan chaleureux et sympathique, je découvre en vous des sentiments semblables aux miens. Buvons ensemble à la prolongation des jours du vénérable Ude.

— De tout mon cœur, lui dis-je, en remplissant mon verre jusqu'au bord.

— Quel malheur, reprit Guloseton, qu'Ude dont la science pratique était si parfaite, ait écrit ou laissé écrire par d'autres l'ouvrage qui a été publié sous son nom ! Il est vrai que l'introduction dont vous venez de réciter un passage avec tant d'âme, est composée avec une grâce et un charme inimitables ! mais les préceptes du livre sont insipides et même si erronés parfois, que nous avons lieu d'en suspecter l'authenticité. Mais, après tout, la cuisine n'est pas susceptible de devenir jamais une science écrite ; c'est une philosophie pratique.

— Ah ! par Lucullus, m'écriai-je, en interrompant mon hôte, que voilà une Béchamelle idéale ! oh ! quelle inimitable sauce ; voilà des poulets dignes de l'honneur qu'on leur a fait de les servir sur votre table ! Mylord, croyez-moi, de votre vie n'acceptez de poulet à la campagne :

J'ai toujours redouté la volaille perfide
Qui brave les efforts d'une dent intrépide,
Souvent par un ami dans les champs entraîné,
J'ai reconnu le soir le coq infortuné

Qui m'avait le matin, à l'aurore naissante,
Réveillé brusquement de sa voix glapissante ;
Je l'avais admiré dans le sein de la cour ;
Avec des yeux jaloux j'avais vu son amour.
Hélas, le malheureux, abjurant sa tendresse,
Exerçait au souper sa fureur vengeresse.

Pardonnez la longueur de ma citation en faveur de son à-propos.

— Je pardonne, je pardonne, me répondit Guloseton en riant de bon cœur de cette tirade ; puis s'arrêtant tout à coup, il me dit : Soyons sérieux, monsieur Pelham, il ne faut pas rire, cela pourrait troubler notre digestion.

— C'est vrai, répondis-je en reprenant mon sérieux, et si vous voulez me permettre encore une citation, vous verrez ce que dit mon auteur d'un dîner interrompu :

Défendez que personne, au milieu d'un banquet,
Ne vous vienne donner un avis indiscret,
Écartez ce fâcheux qui vers vous s'achemine :
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

— Admirable précepte ! dit Guloseton qui était aux prises avec un *filet mignon de poulet*. Vous rappelez-vous ce que fit le bailly de Suffren, alors qu'il était dans l'Inde, un jour qu'il fut dérangé de son dîner par une députation de gens du pays. « Dites-leur, répondit-il, que la religion chrétienne défend formellement à tout chrétien, lorsqu'il est à table, de s'occuper d'autre chose que de manger. » La députation se retira pénétrée du plus profond respect pour la dévotion de l'amiral français.

— Très-bien, dis-je après que nous nous fûmes épanouis gravement et tranquillement pendant quelques minutes pour donner à notre digestion le temps de bien s'établir ; très-bien, l'invention était bonne assurément, mais l'idée n'était pas absolument neuve, car les Grecs estimaient que manger et boire copieusement c'était rendre hommage aux Dieux. Aristote explique le sens du mot Θοιναι qui veut dire festins, par une dissertation étymologique d'où il résulte que l'on regardait comme un devoir de l'homme envers la Divinité, de s'enivrer ; cela donne assez bonne idée de nos modèles classiques de l'antiquité. Dans le Cyclope d'Euripide, Polyphème, qui était

sans aucun doute un profond théologien, dit que son estomac est son seul Dieu ; Xénophon nous apprend que les Athéniens dépassant tous les autres peuples par le nombre de leurs divinités, les dépassaient également par le nombre de leurs festins. Votre Seigneurie veut-elle que je lui serve une de ces cailles ?

— Pelham, mon enfant, dit Guloseton dont les yeux commençaient à rouler dans leurs orbites et à briller d'un éclat proportionné à la quantité et à la variété des liquides qu'il s'était assimilés, j'aime votre littérature classique. Polyphème était un garçon d'esprit, de beaucoup d'esprit, et ç'a été une indignité de la part d'Ulysse de lui crever l'œil. Il n'est pas étonnant que cet ingénieux sauvage se fît un dieu de son estomac ; n'était-ce pas pour lui sur cette terre, la source d'où découlaient visiblement les plaisirs les plus vifs, les délices les plus ravissantes et les plus constantes ? Il était tout naturel qu'il honorât cette source de jouissances et qu'il lui fît des offrandes pieuses ; imitons un si bel exemple. Faisons des réceptacles de notre digestion, un temple auquel nous consacrerons les biens les plus précieux que nous possédions ; qu'il n'y ait point de sacrifice pécuniaire trop grand pour nous quand il s'agira de faire à notre autel un don digne de notre divinité ; regardons comme une impiété d'hésiter en face d'une sauce extravagante ou d'un ortolan hors de prix ; et que le dernier acte de notre existence sublunaire soit un festin solennel en l'honneur de notre estomac, notre bienfaiteur de tous les jours.

— Amen, dis-je, l'épicuréisme en gastronomie est la clef de toute moralité. En effet, ne voyons-nous pas combien on est coupable de se laisser aller à une intempérance exagérée et dégoûtante ? Ne serait-ce pas faire preuve d'une ingratitude impardonnable envers cette grande source de jouissances que de la surcharger d'un poids qui l'oppresserait, la rendrait languissante, harassée, et lui ferait souffrir de cruelles douleurs ; et enfin de couronner cette œuvre impie par l'ingurgitation de quelque boisson nauséabonde dont le résultat serait de révolter notre divinité, de la torturer, de la bouleverser, de l'irriter, de l'affaiblir et de porter le trouble dans tout son être. Combien nous avons tort de nous abandonner à la colère, à la jalousie, aux projets de vengeance et à toutes les mauvaises passions ; en effet tout ce qui agit sur l'esprit ne réagit-il pas en même temps sur l'estomac ? Et comment pouvons-nous être assez vicieux, assez endurcis,

pour oublier, un seul instant, nos devoirs envers ce que vous avez si justement désigné sous le nom de notre bienfaiteur perpétuel.

— Vous avez raison, me dit lord Guloseton, buvons une rasade à la moralité de l'estomac. »

On servit le dessert. « J'ai bien dîné, dit Guloseton en étendant les jambes avec un air de suprême satisfaction. Mais (et ici mon philosophe soupira profondément) *nous ne pouvons plus dîner d'ici à demain !* Heureux, trois fois heureux, le menu peuple qui peut souper ! Plût au ciel que j'eusse un appétit perpétuel. Hélas ! instabilité des joies humaines ! Mais puisque pour le moment nous n'avons plus rien à désirer, livrons-nous à des joies rétrospectives. Que pensez-vous du *veau à la Dauphine ?*

— Permettez-moi d'hésiter à donner mon avis avant d'être éclairé par le vôtre.

— Eh bien, à dire vrai, j'avoue que j'ai été quelque peu mécontent, désappointé, à l'endroit de ce plat ; le fait est que le veau doit être tué dès sa plus tendre enfance. On le laisse trop grandir ; il devient alors quelque chose d'hybride qui n'a du veau que l'insipidité, et du bœuf que la dureté.

— Oui, lui dis-je, la seule supériorité des Français sur nous est dans le veau. Toutes leurs autres viandes manquent de ce jus rouge, de cette fraîcheur et de cette élasticité qui caractérisent les nôtres.

— Monsieur L*** convient de ce fait avec une candeur digne de sa grande âme. Mon Dieu ! quel Bordeaux ! quel corps, et permettez-moi d'ajouter quelle âme !

— Ce vin-là n'est pas fait pour être bu, il ne devrait être permis que de le goûter. Est-il possible, mylord, qu'il ne soit point d'usage de servir des parfums au dessert, ne seraient-ils pas bien là à leur place ? La confiserie (délicate invention des sylphes) imite la forme de la rose et celle du jasmin ; pourquoi n'emprunte-t-elle pas leurs odeurs ? Qu'est-ce que la nature sans parfums ? Tant que notre dessert en sera privé, c'est en vain que le Barde s'écriera :

> … L'observateur de la belle nature
> S'extasie en voyant des fleurs en confiture !

— Vous avez eu là une idée exquise, dit Guloseton, et la première fois que nous dînerons ensemble, nous aurons des parfums. Un dîner digne de ce nom doit s'adresser à tous les sens à la fois :

Joie au cœur, au toucher, au goût, à tous les sens !

Après un instant de silence, — Mylord, lui dis-je, quelle succulence dans cette poire ! Cela ressemble au style des vieux poëtes anglais. Que pensez-vous de la bonne entente apparente qui a lieu entre M. Gaskell et les Whigs.

— Je m'en tourmente, peu, répliqua Guloseton en se servant des confitures, la politique trouble la digestion. »

Bien, me dis-je, si je m'attaque à l'épicuréisme de cet homme, je n'en tirerai rien ; attaquons-le sur un autre point ; tous les hommes sont vains, il s'agit de découvrir où mon hôte met sa vanité.

« Les Ultra-Tories, lui dis-je, affectent une sécurité absolue ; ils ne tiennent aucunement compte des membres du juste milieu. L'autre jour, lord *** me disait qu'il s'inquiétait fort pou de M. *** quoiqu'il disposât de quatre voix. Vit-on jamais pareille arrogance !

— Certes ! dit Guloseton, d'un air de nonchalance et de profonde indifférence. Aimez-vous les olives ?

— Non, lui dis-je, je ne les aime pas ; ce goût aigre mêlé à une saveur huileuse, offense la délicatesse de mon palais. Mais, comme je vous le disais, les Whigs au contraire se mettent en frais pour leurs partisans ; c'est un parti dont un homme d'un rang élevé et d'une grande fortune jouissant de quelque influence parlementaire n'aurait pas de peine à devenir le chef, sans encourir aucun des ennuis attachés en général à une pareille situation.

— C'est très-possible, » dit Guloseton d'un air assoupi.

Il faut que je change de batterie, me dis-je. Tandis que je songeais à un nouveau plan d'attaque, un domestique entra et me remit le billet suivant.

« Au nom du ciel, Pelham, descendez ; je vous attends dans la rue, venez à l'instant si vous ne voulez pas qu'il soit trop tard pour me rendre le service que j'attends de vous. »

« R. Glanville. »

Je me levai aussitôt. « Excusez-moi, dis-je à lord Guloseton, on me demande sans retard.

— Ha ! ha ! fit le gourmand en riant, je sais ce que c'est, quelque gibier appétissant : *Post prandia Callirhoë !*

— Mon cher lord, lui dis-je, sans répondre à son insinuation, je suis au désespoir de vous quitter.

— Et moi de vous voir partir ; c'est une véritable bonne fortune que d'avoir à dîner une personne comme vous.

— Adieu ! mon hôte. — *Je sais vivre et manger en sage*. »

CHAPITRE LIX

Je trouvai Glanville se promenant devant la porte, d'un pas rapide et inégal.

« Dieu soit loué ! me dit-il, sitôt qu'il me vit ; j'ai été deux fois chez Mivart pour vous rencontrer. La seconde fois, j'ai trouvé votre domestique qui m'a dit où vous étiez. Je vous connais assez pour être sûr de votre amitié. »

Glanville s'arrêta brusquement ; et après un instant de silence il me dit à voix basse et en parlant vite : « Le service que j'ai à vous demander c'est d'aller trouver immédiatement sir John Tyrrell avec un cartel de ma part. Depuis la dernière fois que je vous ai vu, j'ai donné la chasse en vain à cet homme. Il avait quitté Londres ; il y est revenu ce soir et doit en repartir demain ; vous n'avez pas de temps à perdre.

— Mon cher Glanville, lui dis-je, je ne désire point apprendre les secrets qu'il vous convient de me cacher ; mais laissez-moi vous demander quelques instructions plus précises : comment dois-je provoquer en votre nom sir John Tyrrell ? et quelle réponse dois-je faire aux excuses qu'il pourrait présenter ?

— J'ai prévu votre demande, me dit Glanville avec une impatience mal dissimulée, vous n'avez qu'à lui remettre ce papier, cela évitera toute discussion. Lisez-le, je ne l'ai laissé décacheté que pour cela. »

Je jetai les yeux sur la lettre que Glanville avait remise entre mes mains, elle était ainsi conçue :

« Le temps est enfin venu pour moi de vous demander une satisfaction si longtemps différée. Le porteur de ce billet, qui est probablement connu de vous, conviendra, avec telle personne que vous désignerez, du lieu et de l'heure de notre rencontre. Il ignore la nature des torts dont j'ai à me

plaindre de votre part, mais il s'en rapporte à mon honneur ; votre second, je le présume, en agira de même avec vous. Quant à moi j'ai le droit de ne pas croire à votre honneur et de déclarer hautement que vous n'avez ni principe ni courage et que vous n'êtes qu'un manant et un poltron.

« Réginald Glanville. »

« C'est vous qui avez été mon premier ami, lui dis-je, après avoir lu cette flatteuse épître, et je ne déserterai pas le poste que vous me confiez ; mais je vous dirai en toute franchise et sincérité, que j'aimerais mieux me faire couper la main droite que de remettre ce billet à sir John Tyrrell. »

Glanville ne répondit pas ; nous marchâmes côte à côte ; tout à coup il s'arrêta et me dit : « Ma voiture est au coin de la rue, partez vite, Tyrrell loge à Clarendon ; vous me trouverez chez moi à votre retour. »

Je lui serrai la main et me hâtai d'aller accomplir ma mission qui était, je l'avoue, des plus déplaisantes et des plus désagréables. D'abord, il m'était pénible de prendre parti dans une affaire dont j'ignorais complètement la nature ; ensuite, je me disais que si cette rencontre devait se terminer par quelque catastrophe, le monde serait en droit de me blâmer hautement d'avoir accepté la mission de porter à un homme riche et de bonne famille une lettre aussi insultante, sans connaître les motifs de l'insulte. D'un autre côté, j'étais plus attaché à Glanville qu'on n'eût pu le croire à en juger par mon caractère apparent, et quoique je fusse par tempérament d'une complète indifférence à l'endroit d'un danger personnel, je tremblais comme une femme à l'idée du danger que je lui faisais courir en portant ce cartel. Mais ce qui pesait plus que toutes ces réflexions, sur ma résolution, c'était le souvenir d'Hélène. Si son frère venait à succomber dans cette rencontre, que je devais passer pour avoir conseillée, comment pourrais-je espérer qu'elle me garderait ces sentiments qui étaient, pour le présent, mes plus chères et mes plus douces espérances. J'étais assiégé par ces pénibles pensées lorsque la voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel de Tyrrell.

Le garçon me dit que sir John Tyrrell était à l'estaminet ; je m'y rendis aussitôt. Dans un cabinet voisin du poêle, je trouvai Tyrrell assis avec deux hommes, espèces de roués de l'ancien régime, de ceux qui prennent la débauche pour une marque de virilité, qui veulent montrer par là qu'ils sont

forts et vraiment anglais, et affichent comme une vertu ce qu'ils devraient cacher comme un vice. Tyrrell me salua familièrement lorsqu'il m'aperçut ; je compris en voyant des bouteilles vides placées près de lui et l'éclat dont brillait sa face habituellement pâle, qu'il n'avait pas été précisément sobre ce soir-là. Je lui dis à l'oreille que j'avais à l'entretenir d'un sujet d'une grande importance ; il se leva avec une répugnance visible, et après avoir bu un grand verre de vin de Porto pour se donner du cœur, il me conduisit dans un petit cabinet. Là, il commença par s'asseoir, après quoi, avec cet air moitié rude moitié poli qui lui était habituel, il me demanda ce qui m'amenait. Je ne lui répondis pas. Je me contentai de lui mettre dans la main le *billet doux* de Glanville. La chambre où nous étions n'était éclairée que par une seule chandelle et la flamme légère du foyer auprès duquel le joueur était assis projetait par intervalles une lueur subite sur ce visage sombre et fortement accentué. On eût dit une étude de Rembrandt.

J'approchai ma chaise de la sienne, et, recouvrant mes yeux de ma main, je me tins assis en silence, attendant l'effet qu'allait produire la lettre. Tyrrell (je le crois) avait été originairement d'une forte trempe, et avait contracté au milieu des désordres et des aventures de sa vie accidentée l'habitude de dissimuler ses émotions et de paraître insensible. Mais soit que son corps fût usé par les excès, soit que le langage insultant du billet le touchât au vif, il parut tout-à-fait incapable de maîtriser ses sentiments. La lettre avait été écrite à la hâte d'une main mal assurée ; les caractères en étaient mal formés, la lumière était insuffisante, et il était forcé de s'arrêter à chaque mot, de sorte que le fer entrait en quelque sorte peu à peu dans son cœur. La passion se traduisit autrement chez lui que chez Glanville ; chez celui-ci, c'était une rapide succession de sentiments violents, qui se pressaient comme les flots agités ; c'était la passion d'un cœur fort et sensible à l'excès, pour lequel un coup d'aiguille était un coup de poignard, et qui déployait la force d'un géant pour écraser l'insecte qui l'attaquait. Chez Tyrrell, c'était la passion agissant sur un cœur endurci et sur un corps usé, sa main tremblait, sa voix était hésitante, il ne pouvait plus commander aux muscles qui président à la parole ; mais il n'y avait chez lui ni ces élans d'indignation, ni ces étincelles que l'injure fait jaillir d'une âme bien trempée ; chez lui c'était le corps qui dominait et paralysait l'esprit ; chez Glanville c'était l'esprit qui gouvernait et faisait mouvoir le corps.

« M. Pelham, me dit-il, après avoir fait quelques efforts pour donner à sa voix de l'assurance, ce billet mérite réflexion. Je ne sais pas pour le moment qui sera mon second. Voulez-vous revenir me voir demain matin ?

— Je suis désolé, lui dis-je, mais j'ai pour instructions de vous demander une réponse immédiate. Sans doute que l'un de ces messieurs que j'ai vus tout à l'heure avec vous, voudra bien vous servir de second ? »

Tyrrell demeura un instant sans me répondre. Il s'efforçait de se donner une contenance, et il y réussit assez bien. Il éleva la main comme pour porter un défi et déchirant le papier d'un air délibéré, malgré le tremblement de ses doigts, il en éparpilla les fragments et les foula aux pieds.

« Reportez-lui d'abord ceci, dit-il, c'est que je lui renvoie les paroles infâmes et calomnieuses qu'il a proférées contre moi, que je foule aux pieds ses assertions avec le mépris que je ressens pour sa personne ; et qu'avant vingt-quatre heures je veux l'affronter devant la mort, comme je le brave pendant la vie. Du reste, M. Pelham, je ne puis pas dire avant demain matin quel sera mon second. Laissez-moi votre adresse et je vous ferai rendre réponse demain avant votre lever. Avez-vous quelque chose à ajouter.

— Rien, lui dis-je, en posant ma carte sur la table, j'ai accompli la plus ingrate mission dont j'aie jamais été chargé. Je vous souhaite le bonsoir. »

Je remontai en voiture et me fis conduire chez Glanville. Je pénétrai brusquement dans sa chambre ; il était appuyé sur une table et regardait attentivement une miniature. À côté était une boîte de pistolets. L'un des deux pistolets était en bon état et prêt à servir, l'autre était démonté ; la chambre était, comme d'habitude, remplie de livres et de papiers et sur les riches coussins de l'ottomane reposait ce grand chien noir, son vieux compagnon que j'avais vu souvent avec lui, le seul être au monde dont il pût supporter en tout temps la société. L'animal était roulé en boule, tenant ses yeux vifs et noirs fixés attentivement sur son maître ; sitôt que j'entrai il fit entendre, sans bouger de place, un grognement sourd en signe d'avertissement.

Glanville se redressa et, un peu confus, cacha le portrait dans un des tiroirs de la table, puis il demanda quelles nouvelles je lui apportais.

Je lui dis mot pour mot comment les choses s'étaient passées ; Glanville grinça des dents et sa main se crispa, puis, comme si sa colère était apaisée,

il changea subitement de sujet de conversation. Il se mit à parler avec beaucoup de verve et d'entrain des affaires du jour, de la politique, de Guloseton, dont il rit ; en un mot il parut aussi indifférent et insouciant à l'endroit des événements du lendemain que j'aurais pu l'être moi-même avec mon tempérament flegmatique.

Lorsque je me levai pour sortir, car je prenais trop d'intérêt à lui pour en prendre le moins du monde aux sujets dont il parlait, il me dit :

« Je vais écrire une lettre à ma mère et une autre à ma pauvre sœur ; vous les leur remettrez si je tombe, car j'ai décidé que l'un des deux doit rester mort sur la place. Je suis impatient de savoir de quelle heure vous conviendrez avec le second de Tyrrell. Dieu vous garde et à bientôt ! »

CHAPITRE LX

Le lendemain matin, j'étais à déjeuner quand il me vint un message de Tyrrell ; il y avait une lettre cachetée pour Glanville, et une autre à mon adresse, ainsi conçue :

« Mon cher Monsieur,

« La lettre ci-jointe adressée à sir Réginald Glanville expliquera les motifs pour lesquels je ne tiens pas ma parole. Il vous suffira de savoir que ces motifs sont de nature à me justifier complètement et à satisfaire pleinement sir Réginald. Il sera inutile de chercher à me voir ; j'aurai quitté Londres avant que vous ayez reçu cette lettre. Le respect de moi-même m'oblige d'ajouter, que, quelles que soient les raisons que j'aie de ne pas accepter une rencontre avec sir Réginald Glanville, cela ne m'empêchera pas d'exiger satisfaction de *quiconque* se croirait permis de me demander les raisons pour lesquelles il m'a convenu d'en agir ainsi.

« J'ai l'honneur, etc.

« John Tyrrell. »

Je ne pouvais en croire mes yeux et je relus cette lettre jusqu'à trois fois. D'après tout ce que je connaissais du caractère de Tyrrell, je n'avais pas de raisons pour le croire moins courageux que la plupart des hommes. D'ailleurs, quand je considérais la violence du langage de Glanville d'une part, et de l'autre la résolution que Tyrrell avait montrée le soir précédent, je ne savais à quel sentiment autre que la peur rapporter sa conduite actuelle. Au surplus je m'empressai de faire porter l'une et l'autre lettre à Glanville avec un mot de ma main, pour lui dire que je le verrais dans une heure.

Lorsque je me présentai chez lui, son valet de chambre me dit qu'aussitôt ma lettre reçue il était sorti précipitamment en disant seulement qu'il ne

rentrerait pas de toute la journée. Le soir même il devait faire une motion importante à la chambre. Il avait écrit une lettre dans laquelle il prétextait une maladie grave et subite et priait un autre membre de son parti de prendre la parole à sa place. Lord Dawton fut au désespoir, la motion fut rejetée à une grande majorité ; les journaux ne furent remplis pendant toute une semaine que de quolibets et de plaisanteries fâcheuses contre les Whigs. Jamais ce malheureux parti n'avait été réduit à un tel état d'abaissement ; jamais il n'avait paru plus dépourvu de toutes chances d'arriver au pouvoir. Ils étaient anéantis, *nominis umbra*.

Le huitième jour après la disparition de Glanville, il arriva tout-à-coup dans le cabinet, un événement qui mit tout le pays en émoi ; les Tories en tremblèrent jusqu'à la semelle de leurs pantoufles et virent avec effroi osciller leurs sinécures et leurs fructueux emplois. Tous les yeux se tournaient vers les Whigs et le hasard sembla leur donner en un instant ce que tous leurs efforts, toute leurs éloquence, tout leur art avaient été impuissants depuis plusieurs années à faire considérer même comme une éventualité éloignée.

Il y avait dans l'État un parti fort quoique secret qui se cachait sous un nom général mais qui travaillait avec un but personnel et croissait en nombre et en influence sans qu'on y prît garde. Parmi les chefs de ce parti était lord Vincent. Dawton qui le craignait et en était jaloux, considérait la lutte comme engagée plutôt entre eux deux que de Whigs à Tories. Il s'efforçait pendant qu'il en était encore temps, de grouper autour de lui une troupe d'alliés capables, dans le cas où le conflit aurait lieu, de lui assurer la supériorité. Le marquis de Chester était l'un des personnages les plus puissants du juste milieu ; il était de la plus haute importance de le gagner à la cause. C'était un homme vigoureux, indépendant, grand chasseur, qui vivait sur ses terres, mettant son ambition plutôt à améliorer les races de quadrupèdes, qu'à gouverner les mauvaises passions des hommes. Tel était le personnage auquel lord Dawton me supplia de porter un message en me chargeant de faire tous mes efforts pour l'amener à ses fins ; il fallait pour réussir toute mon habileté. C'était la mission la plus considérable qui m'eût été confiée jusque-là ; et je fus ravi d'avoir une si belle occasion de déployer mes talents diplomatiques. En conséquence, un beau matin, je

m’enveloppai de mon manteau, j’installai ma précieuse personne dans une chaise de poste et volai vers Chester Park dans le comté de Suffolk.

CHAPITRE LXI

J'aurais dû dire que, le lendemain du jour où j'avais fait remettre la lettre de Tyrrell à Glanville, j'avais reçu de lui en réponse un billet très-court et écrit à la hâte, dans lequel il me disait qu'il avait quitté Londres pour se mettre à la poursuite de Tyrrell et qu'il n'aurait point de repos qu'il ne l'eût contraint à lui rendre raison. Activement engagé comme je l'étais depuis quelque temps au milieu du tumulte des événements politiques, je n'avais pas eu le loisir de songer beaucoup à Glanville, mais lorsque je me trouvai seul dans ma voiture, la pensée de cet être singulier et du mystère qui planait sur sa conduite, s'empara de vive force de mon esprit, en dépit de la préoccupation où devait me jeter l'importante mission que j'allais accomplir.

J'étais mollement couché dans ma voiture, à un relai, c'était à Ware, je crois, lorsqu'une voix dont le souvenir se reliait à l'objet de mes méditations, vint frapper mon oreille. Je regardai à la portière et vis Thornton vêtu avec cette bizarre recherche qu'il affectionnait : culottes collantes et bottes à l'écuyère. Il fumait un cigare, tenait à la main un verre de grog, et exerçait ses talents oratoires dans un langage mêlé d'argot et de termes de jockeys, en s'adressant à deux ou trois hommes de son espèce qui paraissaient ses camarades. Ses yeux perçants m'eurent bientôt découvert et il s'élança à la portière de ma voiture avec cette assurance imperturbable qui lui était particulière.

« Ah ! ah ! monsieur Pelham, me dit-il, vous allez à Newmarket, je suppose ? c'est comme moi, et je compte trouver là quelques bons amis. Combien risquez-vous sur Favorite ?… Quoi ! vous ne comptez pas parier, monsieur Pelham ? Motus pour le moment, n'est-ce pas ? vous faites le mort, *brebis qui bêle perd sa goulée, n'est-ce pas ?*

— Je ne vais pas à Newmarket et je ne m'occupe pas de courses.

— Vraiment ! répondit Thornton, ah ! si j'étais riche comme vous, j'aurais bientôt fait de gagner ou de perdre une fortune sur le turf. Avez-vous vu sir Jonh Tyrrell ? Non. Eh bien ! il doit y venir. Rien ne peut le guérir de l'habitude de jouer ; il est joueur jusqu'à la moelle des os. Bonjour, monsieur Pelham, je ne veux pas vous retenir plus longtemps, il va tomber une fameuse ondée ; *le diable va battre sa femme avec un gigot de mouton*, comme dit le proverbe : votre serviteur, monsieur Pelham. »

À ces mots, mon postillon fit partir les chevaux et me débarrassa de ma *bête noire*. J'épargne au lecteur les différentes réflexions que je fis sur Thornton, Dawton, Vincent, la politique, Glanville et Hélène, et je l'introduis sans plus tarder à Chester Park.

Je fus conduit à travers un immense vestibule en vieux chêne du temps de Jacques I^{er}, dans une chambre qui ressemblait au salon principal d'un club : deux ou trois tables rondes étaient couvertes de journaux, de brochures, de calendriers des courses, etc. Il y avait une énorme cheminée devant laquelle étaient groupés des hommes de tous les âges et, je pourrais dire aussi, de tous les rangs ; mais quelque inégalité apparente qu'il y eût dans leur air et dans leur costume, ils appartenaient tous à l'aristocratie. Il y avait une chose dans cette chambre qui empêchait qu'on la prît pour un salon de club, c'était la présence d'un grand nombre de chiens qui étaient couchés à terre par groupes. On voyait dehors, devant les fenêtres, plusieurs chevaux avec la housse sur le dos, conduits à l'exercice dans le parc sur une plaine aussi unie qu'un jeu de boules de Putney. À l'une de ces fenêtres, penchés sur le balcon, se tenaient deux hommes qui prenaient le plus vif intérêt à cette scène. Le plus grand des deux était lord Chester. Il y avait dans son air une roideur et un défaut d'élégance qui me disposèrent mal en sa faveur : « *Les manières que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal*. »

Alors que j'étais à l'université (il y avait longtemps de cela), j'avais été présenté à lord Chester ; mais j'avais oublié sa figure et lui ne se souvenait même pas que je lui eusse été présenté. Je lui dis, à voix basse, que j'étais porteur d'une lettre assez importante à lui adressée par un ami commun, lord Dawton, et que je sollicitais l'honneur d'un entretien particulier à la convenance de lord Chester.

Sa Seigneurie me fit un salut qui tenait du jockey par la civilité et du grand maître des courses par la hauteur, et me conduisit à un petit appartement qui était le sien. (Entre parenthèse, je n'ai jamais compris pourquoi, en Angleterre, c'est toujours la plus mauvaise chambre de la maison qui est réservée au maître et honorée du titre d'appartement de Monsieur.) Je remis au seigneur de Newmarket la lettre qui lui était adressée et, tranquillement assis, j'attendis qu'il se prononçât.

Il la lut avec attention et sans mot dire, puis prenant dans sa poche un portefeuille rempli de billets de paris, de généalogies de chevaux, et autres *memoranda* pareils, il plaça la lettre dans cette honorable compagnie et me dit d'un air froid, mais qui voulait être courtois : « Mon ami lord Dawton, me dit que vous avez toute sa confiance, monsieur Pelham. J'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de rester à Chester Park deux ou trois jours, ce qui me donnera le temps de songer à loisir à la réponse que je dois faire à lord Dawton. Voulez-vous vous rafraîchir ? »

Je répondis oui à la première invitation et non à la seconde ; et lord Chester pensant apparemment qu'il lui était parfaitement inutile de me faire de plus longues questions ou observations en *a parte*, me ramena au milieu du salon où se tenaient tous les autres et me laissa faire ou renouveler connaissance avec qui je pourrais. Pour un homme habitué aux succès et aux égards dans les salons les plus raffinés de Londres, cette réception était dure. Je fus donc indigné des façons cavalières de ce seigneur campagnard. En dépit de son marquisat et de ses terres, il était au-dessous de moi autant pour l'ancienneté de la race que pour la culture de l'esprit. Je jetai les yeux autour de la chambre et ne vis personne de connaissance ; il me sembla que j'étais littéralement tombé dans un autre monde. Le langage que j'entendais tout autour de moi sonnait étrangement à mon oreille. Je m'étais fait une loi d'étudier les caractères des hommes de toutes les classes, à l'exception toutefois des chasseurs et coureurs ; c'est une espèce de bipèdes que je n'avais jamais voulu reconnaître comme appartenant à la race humaine. J'éprouvai alors le regret de n'être pas, en cela, resté fidèle à mes maximes. C'est une faute très-grave que d'encourager par là ses inférieurs à vous traiter avec dédain : voilà comme l'orgueil trouve toujours sa punition.

Je demeurai un quart d'heure dans cette étrange situation ; enfin, mon bon génie vint à mon secours, il me dit que, puisque je ne pouvais faire

société avec les bêtes à deux pieds, il fallait m'adresser aux quadrupèdes. Dans un coin du salon était couché un terrier noir de race anglaise pure, dans un autre coin il y avait un autre terrier petit, trapu et vigoureux, de race écossaise. Je ne tardai pas à être dans les meilleurs termes avec l'un et l'autre de ces *canine Pelei* (de grands cœurs dans de petits corps) et, les attirant peu à peu hors de leur retraite, jusqu'au milieu de la chambre, je fis de mon mieux pour les exciter l'un contre l'autre. Grâce à l'antipathie nationale, je pus m'en donner à cœur joie. La bataille réveilla bientôt tous les individus de la même espèce qui reposaient tranquillement sur différents points du salon, ils accoururent à la rescousse et, comme de vaillants hommes d'armes, se jetèrent au milieu de la mêlée. En un instant le tumulte et la confusion furent à leur comble ; les bêtes criaient, mordaient et se roulaient avec une férocité délicieuse. Ajoutez cela les différents propriétaires des chiens faisant cercle, les uns pour stimuler, les autres pour calmer la fureur des combattants. À la fin, le conflit fut apaisé. À force de coups de pieds, de coups de poings et de remontrances de la part de ceux qui avaient l'honneur de les posséder, les chiens finirent par sortir, qui avec la moitié de l'oreille emportée, qui avec une gueule fendue jusqu'aux oreilles, chacun en somme avec de glorieux horions, qui témoignaient de l'opiniâtreté de la lutte. Je n'attendis pas l'orage qui allait éclater, je le prévoyais bien, quand on viendrait faire une enquête sur l'origine de la guerre. Je me levai avec un air de nonchalance et en bâillant d'ennui, et je sortis de l'appartement ; j'appelai un domestique, je me fis indiquer ma chambre, je m'y installai et me plongeai dans la lecture de Mignet (Histoire de la révolution) tandis que Bedos était occupé à faire sa plus belle toilette.

CHAPITRE LXII

Je ne quittai ma chambre que lorsque le premier coup de cloche avait déjà retenti depuis assez longtemps pour que je pusse me bercer du doux espoir de ne pas trop attendre dans le salon, le moment le plus solennel de la vie civilisée, celui du dîner. Mes manières sont naturellement aisées et franches, mais je me pique de savoir prendre à l'occasion un certain air qui tient les gens à distance et défie toute impertinence. Ce jour-là je pris une double dose de dignité en entrant dans ce salon que j'étais sûr de ne pas trouver rempli de gens disposés à m'admirer. Il y avait quelques dames groupées autour de lady Chester et comme la vue du beau sexe a le don de me rendre toute mon assurance, je me dirigeai de ce côté.

Jugez de ma joie lorsque je découvris, au milieu de ce groupe, lady Harriett Garrett. Il est vrai que je n'avais pas une grande prédilection pour cette dame, mais la vue d'une négresse de connaissance eût été saluée par moi avec enthousiasme dans un lieu si désolé et si inhospitalier. Le plaisir que j'eus de voir lady Harriett me parut réciproque. Elle me demanda si je connaissais lady Chester, et comme je lui dis que non, elle me présenta immédiatement à cette dame. Dès ce moment je me trouvai comme chez moi, je repris possession de mes moyens, et je mis tout en œuvre pour être aussi charmant que possible. Quand on est jeune, essayer c'est réussir.

Je fis un récit animé de la bataille des chiens, entremêlé de sarcasmes à l'adresse des propriétaires, ce qui ne déplut pas le moins du monde à la marquise et à ses compagnes ; le fait est que, lorsqu'on annonça que le dîner était servi, elles se levèrent avec une gaîté bruyante qui ne rappelait guère l'étiquette aristocratique. Pour ma part, j'offris mon bras à lady Harriett et je lui fis assez de compliments dans le trajet du salon à la salle à manger pour faire tourner une tête plus solide que n'était celle de Sa Seigneurie.

Le dîner se passa assez agréablement tant que les dames y assistèrent, mais au moment où elles sortirent de table, j'éprouvai un sentiment analogue à celui d'un enfant gâté, lorsqu'il quitte sa tendre mère pour se trouver abandonné la première fois dans ce lieu étrange, froid, désolé qui s'appelle une pension.

Pourtant je n'étais pas d'humeur à laisser à l'ombre les fleurs de ma rhétorique. D'ailleurs, il m'était tout à fait indispensable de donner à mon hôte une meilleure opinion de mes talents. Je mis donc les coudes sur la table résolûment, pour prêter attention à toutes les conversations ; à la fin j'aperçus en face de moi, sir Lionel Garrett, personnage dont je n'avais même pas songé à demander des nouvelles, et à qui je ne songeais guère. Il était occupé à discuter avec vivacité et à grand bruit la loi sur la chasse. Grâce à Dieu, me dis-je, me voilà sur mon terrain. L'intérêt que chacun prenait à ce sujet et les éclats de voix qui accompagnaient le débat, fondirent bientôt toutes les conversations particulières dans une conversation générale.

« Eh quoi ! disait sir Lionel d'une voix très-haute, à un jeune homme modeste et tremblant qui sortait sans doute de Cambridge, et qui soutenait le côté libéral de la question. Croyez-vous qu'il soit de notre intérêt de permettre qu'on ne nous consulte jamais, et qu'on nous prive de notre unique amusement ? Quelle est donc, selon vous, la raison qui fait que les gentilshommes se dérangent de leurs campagnes pour aller à la chambre ? Ignorez-vous donc, monsieur, de quelle importance il est pour la nation que nous résidions sur nos terres ? Détruire la loi sur la chasse, c'est détruire notre existence nationale. »

Allons, me dis-je, voilà le moment de parler.

« Sir Lionel, lui dis-je, en lui adressant la parole d'un bout de la table à l'autre, je partage tout à fait votre sentiment ; je suis tout à fait d'avis, premièrement, qu'il importe absolument au salut de la nation de conserver la chasse, secondement que détruire la chasse c'est détruire, du même coup, l'existence des gentilshommes de province : il n'y a rien de plus clair que ces deux propositions ; mais je diffère de vous en ce qui concerne les dispositions nouvelles du projet de loi. Laissons complètement de côté, si vous voulez, les intérêts des classes pauvres et de la société en général ; ce ne sont pas là des considérations dignes de nous occuper un seul instant ;

n’envisageons la chose qu’au point de vue de nos intérêts comme *sportsmen*. J’espère qu’il me suffira de quelques mots pour vous prouver clairement que les changements proposés nous feront une situation beaucoup meilleure que celle que nous avons aujourd’hui. »

J’examinai alors brièvement, mais pourtant d’une façon qui prouvait que je connaissais à fond la matière, la nature des lois existantes, et le caractère des modifications qu’on voulait y apporter. Je parlai d’abord des deux principaux inconvénients qu’avait le système actuel, pour les gentilshommes de province, à savoir le grand nombre des braconniers et les frais considérables que nécessitait la garde des propriétés. Comme je vis que l’intérêt était général et soutenu, j’insistai sur ces deux points avec l’énergie la plus pathétique, je m’arrêtai un instant pour attendre la réponse de sir Lionel et de deux ou trois personnes de son opinion ; comme ils convinrent qu’en effet il était hautement désirable de remédier, s’il était possible, à ces deux inconvénients, je m’attachai à montrer que cela était possible et comment cela était possible. Je soutins que les modifications proposées à la loi n’avaient justement pas d’autre but que celui-là ; j’allai au-devant des objections qu’on pouvait me faire et j’y répondis par plusieurs propositions aussi claires et aussi concises que possible. Comme j’avais parlé avec une grande politesse et un grand esprit de conciliation, que j’avais évité de faire paraître le moindre intérêt pour tout être humain en dehors des personnes de qualité, je vis, en finissant ma harangue, que j’avais produit une impression favorable. La soirée acheva mon triomphe ; car lady Chester et lady Harriett arrangèrent si bien mon aventure avec les chiens, que cela passa pour une excellente plaisanterie et que je devins du coup, aux yeux de la compagnie, un charmant garçon, très-sensé et rempli d’esprit. Tant il est vrai qu’il n’est pas de situation que nous ne puissions, avec un peu de tact, faire tourner à notre avantage. Vous n’avez qu’à bien vous conduire, et vous conduirez tout le monde.

Quant à lord Chester, je lui eus bientôt gagné le cœur par quelques exploits d’équitation, et quelques anecdotes que j’improvisai sur la sagacité des chiens. Trois jours après mon arrivée, nous étions inséparables ; j’employai si bien mon temps que deux jours plus tard il me parla de l’amitié qu’il avait pour Dawton, et du titre de duc dont il avait envie pour lui-même. Ces deux motifs n’allaient pas mal ensemble, et il finit par me

promettre que sa réponse à mon supérieur serait aussi favorable que je le pourrais désirer ; le lendemain de cette promesse commença la *grande journée* de Newmarket.

Il va sans dire que toute la société devait se rendre aux courses, et bon gré mal gré il fallut me laisser enrôler avec les autres. Nous n'étions éloignés du terrain des courses que de quelques milles, et lord Chester me prêta un de ses chevaux. Le plus court était par une série de chemins de traverse, et comme la conversation de mes compagnons avait très-peu d'intérêt pour moi, je regardai la campagne que nous traversions avec plus d'attention que je n'en prête d'habitude au paysage. En effet, j'étudie la nature plutôt dans les hommes que dans les champs, et je ne connais pas de paysage qui présente aux yeux autant de variété ou autant de sujets de contemplation, que les inégalités du cœur humain.

Mais il devait survenir peu de temps après des événements terribles qui graveraient dans ma mémoire la scène agreste sur laquelle ma vue s'arrêtait en ce moment avec complaisance. C'étaient de larges plaines, tristes, avec des bouquets de pins et de mélèzes formant çà et là des masses noires. La route était inégale et raboteuse ; parfois un petit ruisseau mélancolique, grossi par les premières pluies du printemps, nous barrait le passage, et courait se perdre au milieu des hautes herbes d'un marais inhospitalier.

À six milles environ de Chester-Park nous rencontrâmes, sur notre gauche, une vieille maison avec une façade neuve. Les briques brunies par le temps qui en composaient les murs contrastaient étrangement avec les larges fenêtres à la vénitienne de date récente, dont les encadrements blancs brillaient d'un éclat éblouissant. Une élégante verandah tapissée de verdure régnait tout le long du portique, et aboutissait de chaque côté à une rangée de maigres sycomores qui simulaient une avenue. Sur le bord de la route on voyait une jolie petite grille peinte en blanc, et une jolie petite loge si lilliputienne qu'elle ressemblait à une boîte à thé. La terre était fraîchement remuée en plusieurs endroits ; preuve qu'on méditait de nouveaux embellissements. Çà et là se dressait quelque arbuste malingre entouré de palissades et qui semblait gémir en son pauvre petit cœur de se voir ainsi isolé dans sa prison.

En dépit de ce déploiement si riche et si bien entendu de grâces artistiques, ce lieu avait un aspect désolé et triste qui vous glaçait rien que

d'y jeter les yeux. Un marais verdâtre d'un côté, et de l'autre une ancienne étable ou plutôt un squelette de chevrons et de soliveaux, et derrière, une bordure sombre et maussade de sapins, ne contribuaient pas peu à répandre sur tout l'ensemble une teinte indéfinissable de tristesse.

Pendant que je considérais avec curiosité les différentes parties de ces délices du Nord, et que je m'étonnais du goût de deux corneilles qui se promenaient tranquillement sur cette terre malsaine au lieu de faire bon usage des grandes ailes noires dont la Providence les avait douées, je vis deux hommes à cheval sortir de derrière la maison et s'avancer dans l'avenue au grand trot. À peine avions-nous fait quelques pas en avant, qu'ils nous rejoignirent. Celui qui était en avant tourna la tête en passant près de moi et, arrêtant brusquement son cheval, démasqua à mes yeux désagréablement surpris, le visage de M. Thornton. La froideur de mon salut ne l'intimida nullement, non plus que l'air sévère de mes nobles compagnons qui, malgré la vulgarité de leurs goût, n'oubliaient jamais la dignité de leur naissance ; il m'accosta donc aussitôt d'un air familier.

« Je vous le disais bien, monsieur Pelham, *brebis qui bêle*, etc., j'étais sûr d'avoir le plaisir de vous retrouver, quoique vous eussiez fait le mystérieux. Eh bien, voulez-vous parier à présent ?… non ! ah vous êtes un finaud !… Je reste là, à cette jolie petite maison qui est à Dawson, un de mes bons amis, voulez-vous que je vous présente ?

— Monsieur, lui dis-je brusquement, vous êtes trop bon. Faites-moi le plaisir de rejoindre votre bon ami M. Dawson.

— Oh ! reprit Thornton avec son aplomb imperturbable, cela ne fait rien, il ne m'en voudra pas d'être un peu en retard. Pourtant (ici il vit que l'expression de mes yeux n'annonçait rien de bon), pourtant, il se fait tard et ma jument n'est pas des meilleures ; je vous souhaite le bon jour. » Là-dessus Thornton piqua des deux et s'éloigna.

« Qui diable avez-vous rencontré là, Pelham ? me dit lord Chester.

— C'est quelqu'un qui m'a accroché à Paris et qui réclame contre moi son droit de trouvaille en Angleterre. Mais permettez-moi, à mon tour, de vous demander à qui appartient ce lieu de plaisance que nous venons de dépasser ?

— À un M. Dawson dont le père était un gentilhomme campagnard, éleveur de chevaux, un homme très-respectable car j'ai fait avec lui un ou deux marchés excellents. Le fils est toujours sur le turf et y a contracté les mœurs les plus détestables ; il a une assez mauvaise réputation et il finira probablement par devenir un véritable escroc. Il a épousé, il y a peu de temps, une femme qui lui a apporté quelque fortune ; et c'est elle, je suppose, qui a ainsi changé et rajeuni sa maison. Allons, messieurs, nous voici en plaine, prenons-nous le trot ? »

Nous trottâmes pendant quelque temps mais nous fûmes bientôt arrêtés par une montée formidable, et comme en ce moment, lord Chester était fort occupé à faire l'éloge de son cheval à l'un des cavaliers de la compagnie, j'eus tout le temps d'examiner les lieux où nous nous trouvions. Au pied de cette montée dont nous faisions lentement l'ascension était un terrain vague, abandonné, qui s'étendait au loin ; un héron, qui s'éleva de cette lande en déployant ses vastes ailes, attira mon attention vers une mare couverte de joncs et à moitié abritée sous le feuillage d'un arbre caduc. À en juger par la largeur de son vaste tronc creusé par le temps, cet arbre devait avoir servi de refuge à cet oiseau et, peut-être, à d'autres animaux sauvages, à une époque déjà éloignée, quand tout le pays, à plusieurs lieues à la ronde, n'était pas plus civilisé, ni plus cultivé que le lieu désolé où ce vieil arbre solitaire plongeait ses racines séculaires. Il y avait quelque chose de bizarre et de grotesque dans la forme contournée et sinueuse de ses branches dénudées et rabougries : on aurait dit un spectre : il y avait surtout deux rameaux qui dépassaient les autres et s'avançaient comme deux bras suppliants, tandis que le tronc s'inclinant, comme un vieillard sur le bord de sa fosse, courbait sa tête dévastée. Ce n'est pas tout, le tronc fendu par le milieu, s'écartait en deux et figurait deux jambes comme pour ajouter à la vraisemblance de cette illusion gigantesque. L'imagination se représentait quelque métamorphose antédiluvienne, quelque fille des Titans conservant, sous sa forme nouvelle, quelque chose de l'attitude suppliante qu'elle avait prise en adressant sa dernière prière à l'Olympe impitoyable.

On ne voyait, au loin, que ce seul arbre ; les détours de la route et les inégalités du terrain nous cachaient complètement la maison devant laquelle nous avions passé et ses sycomores entremêlés de pins, triste plantation. La mare lugubre et l'arbre-fantôme qui semblait en être le gardien, la lande

aride qui s'étendait au loin, et ce pays désert où l'œil ne pouvait découvrir aucune habitation humaine, tout conspirait pour donner à cette scène un air désolé.

Je ne sais comment cela se fit, mais tandis que je regardais en silence autour de moi, il me sembla que j'avais déjà vu cet endroit. C'était comme un souvenir vague et confus qui tenait du rêve ; je me sentis frappé au cœur par une sorte de pressentiment douloureux et indéfinissable. Nous ne tardâmes pas à arriver au sommet de la côte et le reste de notre route étant plus facile et plus uni, nous accélérâmes l'allure de nos chevaux et nous fûmes bientôt arrivés au but de notre expédition.

Le terrain des courses avait son contingent ordinaire d'intrigants et d'imbéciles, de dupes et de fripons. Cette pauvre lady Chester qui avait pris par la grande route (car le chemin que nous avions suivi était impraticable pour les voitures, surtout pour les carrosses dont les cochers sont haut perchés), se faisait voiturer çà et là, image vivante du froid et de l'ennui. Quelques calèches isolées avaient un air triste et affligé, comme si elles étaient venues là pour suivre le convoi de leurs maîtres qui n'étaient pourtant point en danger de mort, et ne couraient d'autre risque que de perdre là leur réputation ou leur bourse. Comme nous avancions le long de la tribune, sir John Tyrrell passa près de nous. Lord Chester l'accosta avec familiarité et le baronnet se joignit à nous. Il avait été fanatique des courses dans son jeune temps, et il les aimait encore avec passion.

Il me parut que lord Chester ne l'avait pas vu depuis plusieurs années et, après une de ces conversations courtes mais caractéristiques comme : « Mon Dieu, qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu ! vous avez là un bon cheval. — Vous avez maigri. — Une bête bien bâtie. — Qu'est-ce que vous avez fait ? — de la vigueur. — Nous ne sommes pas en retard ! — fameux poitrail ! — Vous rappelez-vous le vieux Queensbury ? il avait bien de l'ardeur, fini, il est au diable ! — Où en sont les paris ? » lord Chester invita Tyrrell à venir au château avec nous. L'invitation fut acceptée avec empressement.

Emportés malgré nous, nous roulions, entourés de spectres.

SHELLEY.

Alors commencèrent le bruit, le tapage, les jurons, les mensonges, les parjures, les fourberies, l'agitation et le mouvement désordonné de la foule, l'ardeur, l'impatience, l'espoir, la terreur, les transports et l'agonie de la course. Une fois le premier brouhaha passé, l'un me demanda une chose, l'autre m'en cria une autre, je n'existai plus pour lord Chester, il ne fit plus attention à moi. Je me réfugiai près de la marquise ; elle était aussi maussade qu'on pût l'être par ce maudit vent d'est. Lady Harriett ne voulait parler que de chevaux ; sir Lionel ne voulait pas parler du tout. J'étais dans un désespoir affreux et les diables bleus qui assaillaient mon esprit n'étaient pas d'une couleur moins foncée que le nez de lady Chester. Muet, triste et boudeur, je m'éloignai de la foule en faisant des réflexions philosophiques sur les déplorables penchants de l'espèce humaine. On devient merveilleusement honnête quand on est en face d'un vice qu'on ne partage pas. Heureusement pour moi, mon bon ange me fit souvenir que j'avais, à trois milles du champ de courses, un vieil ami de collège qui, depuis que nous ne nous étions vus, était entré en possession d'un presbytère et d'une femme. Je connaissais trop bien ses goûts pour penser que les séductions d'un exercice équestre quelconque pussent l'arracher aux douceurs de sa bibliothèque et aux charmes respectables de ses livres. Espérant donc le trouver chez lui, je dirigeai mon cheval de ce côté, et, tout joyeux de mon escapade, je dis adieu aux courses.

J'arrivais à l'extrémité de la bruyère, au petit galop, lorsque mon cheval fit un écart pour éviter un objet qui était à terre ; c'était un homme enveloppé des pieds à la tête dans un grand manteau de cheval et dont la figure était si bien garantie contre les intempéries d'un ciel inclément que je ne pus absolument rien distinguer de ses traits à travers le chapeau et le cache-nez qui le recouvraient. Il avait la tête tournée avec un air d'anxiété visible vers la foule qu'on apercevait dans le lointain. Pensant que c'était un homme du peuple, je lui adressai en passant, du ton de familiarité dont j'use d'ordinaire avec les inférieurs, quelque remarque insignifiante sur les courses. Il ne répondit rien. Il y avait dans sa personne quelque chose qui piquait ma curiosité ; aussi, après l'avoir dépassé, me retournai-je pour le regarder encore. Il n'avait pas bougé d'une ligne. Le silence et le mystère laissent toujours dans l'esprit une impression pénible ; la vue de cet homme,

avec son déguisement et son immobilité silencieuse qui n'avaient pourtant à mes yeux rien que de bien innocent, me plongea dans une rêverie mélancolique.

J'ai pour principe de fuir le chagrin même en imagination, toutes les fois que je le puis ; aussi fis-je en sorte de changer la direction de mes pensées ; pour cela je m'amusai à me figurer l'effet que devait produire sur les épaules débiles de mon vieux camarade le double fardeau de la dignité cléricale et du mariage.

CHAPITRE LXIII

Christophe Clutterbuck était un individu ordinaire, d'une espèce très-commune, mais peu connue dans ce monde où les affaires et les intérêts tiennent tant de place. Je ne puis pas me flatter d'avoir à vous présenter en sa personne ce *rara avis* qu'on appelle un caractère neuf, et pourtant il y a quelque chose d'intéressant et de vraiment ignoré dans cette classe obscure et isolée dont je parle. Sur le point d'entrer dans la partie la plus sombre de mes mémoires, j'éprouve une satisfaction calme et douce à m'arrêter un instant pour crayonner en passant la physionomie de mon camarade de collège. Mon ami était entré à l'université avec une science dont se serait fait honneur un homme prêt à quitter le monde, et avec une naïveté dont aurait rougi un novice prêt à y débuter.

Calme, de mœurs douces et timides, on ne le voyait jamais franchir le seuil de son appartement si ce n'est pour répondre à l'appel des repas, des classes, ou des exercices religieux. Alors on apercevait son petit corps voûté, parcourant la cour quadrangulaire à pas précipités et évitant avec soin de marcher sur les bordures du maigre gazon interdit aux membres plébéiens de l'oligarchie collégiale. C'était à qui rirait et se moquerait de lui, parmi les étudiants plus favorisés du côté de la fortune que des sentiments, lorsque apparaissait l'humble écolier avec ses vêtements grossiers et son teint plombé.

Un seul visage s'épanouissait alors, c'était celui de l'homme sévère mais aimable qui nous enseignait les mathématiques. Il y avait dans son regard un mélange d'approbation et de pitié, lorsqu'il voyait son meilleur élève, dont la face pâle et les joues creuses attestaient l'ardeur pour le travail, se hâter après chaque récréation de retourner à ses chiffres arides et aux livres rongés des vers qui étaient tout son plaisir, toute sa joie, toute l'illusion de sa jeunesse.

C’est une triste chose et que comprendront seuls ceux qui ont été élevés dans un collège, que de voir le corps amaigri des aspirants aux honneurs académiques, d’observer comment la première fraîcheur, la verdeur, la joie, la vie même de la vie s’engloutissent à tout jamais dans un *labor ineptiarum* inutile aux autres et à eux-mêmes.

Nous plaignons de tous les sacrifices qu’ils font à l’idéal, le poète, le philosophe, le savant, mais nous savons aussi quelle en est la compensation.

De l’obscurité de leur retraite part une lumière, du silence de leur étude, une voix qui vient éclairer et convaincre. Nous pouvons nous les figurer dédaignant de se plaindre de leur dénûment présent parce qu’ils ont l’œil fixé sur l’avenir, et caressant au fond de leur cœur, avec un orgueil bien légitime, l’espoir de la récompense que leurs travaux leur promettent. Pour ceux qui peuvent jouir à l’avance du vaste champ de l’immortalité, qu’est-ce que les privations et la stérilité d’un présent misérable ? Mais l’homme qui ne s’est voué qu’à l’étude des langues et à l’érudition pure, qui n’est qu’une machine à apprendre, fonctionnant pesamment et sans utilité, un Christophe Colomb consumant dans la chiourme d’une galère, la rame en main, une énergie suffisante pour découvrir un monde, celui-là n’a point de rêve d’avenir, point d’espoir d’arriver jamais à l’immortalité, ni même à la réputation.

Hors des murs de son étroite cellule, il ne connaît rien ; élucider une langue morte est toute son ambition ; sa vie n’est qu’une longue journée de classes, de lexique et de grammaire, un château de glace qu’il faut tenir au frais, si on ne veut pas le voir fondre au premier rayon de soleil, curiosité inutile, ingénieuse stérilité ; qui va, pour peu que vous n’y preniez garde, vous couler entre les doigts, sans qu’il reste trace de l’espace qu’il occupait, ou de la peine qu’il a coûtée.

Lorsque j’entrai à l’université mon pauvre camarade avait remporté tous les succès et atteint à tous les honneurs auxquels il pouvait aspirer ; il avait été le Pitt des écoles, le prix d’honneur des sciences, enfin il était devenu fellow[1] de son collège. Il m’arriva souvent d’être placé à côté de lui à dîner. J’admirais son abstinence, j’aimais sa modestie, en dépit de la gaucherie de ses manières et de la coupe surannée de ses vêtements.

Peu à peu, je parvins à m'insinuer dans son intimité, et comme j'avais assez de goût pour l'étude, je saisissais souvent l'occasion de causer avec lui d'Horace et de le consulter sur Lucien.

Bien des fois, vers le soir, nous étions assis l'un près de l'autre, faisant assaut de mémoire et récitant alternativement des tirades de vers. Alors, si par hasard mon esprit ou ma mémoire me donnaient l'avantage sur lui et que je parvinsse à l'embarrasser, sa douceur l'abandonnait, il devenait bourru, et, me lançant à la tête quelque passage d'Aristophane, il me demandait d'une voix haute, et en fronçant le sourcil, qu'est-ce que j'avais à répondre à cela. Mais s'il arrivait, et c'était le cas le plus ordinaire, qu'il m'eût réduit au silence et forcé de m'avouer vaincu, il se frottait les mains en riant d'un rire étrange, puis il m'offrait dans la bonté de son cœur de me lire une ode grecque de sa composition en me régalant d'une tasse de thé. C'était par cette bonté et cette naïveté d'honnête homme qu'il s'était fait aimer de moi, aussi n'eus-je pas de répit, après ma sortie du collège, que je ne lui eusse fait obtenir le bénéfice dont il jouissait à présent. Depuis cette époque, il s'était marié à la fille d'un pasteur de son voisinage, évènement dont il m'avait fait part comme de juste ; mais quoique cette phase importante de la vie d'un savant ne remontât qu'à quelques mois, je l'avais reléguée, après avoir fait des vœux pour le bonheur domestique de mon ami, dans le coin le plus recule de ma mémoire.

La maison dont je commençais à approcher était petite mais confortable ; peut-être y avait-il quelque chose de triste dans les haies de l'enclos taillées à l'ancienne mode à angles droits, avec une régularité mathématique, ainsi que dans la lourde architecture et dans les briques sombres de l'habitation du révérend reclus. En revanche il y avait aussi dans l'apparence de cette maison quelque chose de calme et de tranquille qui s'accommodait bien aux goûts et aux habitudes de celui qui l'habitait. Au milieu d'une petite pelouse de forme régulière se voyait un vivier construit en briques et orné, à ses quatre angles, de saules pleureurs qui y inclinaient leur feuillage mélancolique. En face de ce réservoir était un hermitage ou berceau de lauriers dans le style rustique de l'école hollandaise ; il remontait évidemment au bon temps où florissait cette école. Au delà, une légère palissade formait la limite d'un verger qui s'étendait derrière le jardin d'agrément.

Le bruit que je fis en agitant la cloche sembla retentir avec une force singulière au milieu de ce lieu désert, et je pus voir à la fenêtre qui faisait face à la porte, tout ce remue-ménage de rideaux tirés, de visages se montrant furtivement aux vitres, et de retraite rapide, qui dénotent l'anxiété et la perplexité féminine, à l'apparition inattendue d'un étranger.

Au bout de quelques instants, l'unique domestique du pasteur, un brave homme entre deux âges, très-sale, vêtu d'une longue lévite et de culottes de casimir gris, m'ouvrit la porte et m'apprit que son maître était à la maison. Après avoir donné quelques instructions pressantes à mon introducteur qui était, comme les domestiques de plus d'une bonne maison, à la fois valet de chambre et palefrenier, pour qu'il prît bien soin du cheval, j'entrai dans la maison. Le domestique ne jugea pas qu'il fût nécessaire de me demander mon nom ; il ouvrit la porte du cabinet et m'annonça en ces termes : « Un gentleman, monsieur. »

Clutterbuck me tournait le dos, il était monté sur une échelle de bibliothèque, occupé à ranger de vieux livres ; en bas de l'échelle se tenait un jeune homme pâle et d'un aspect cadavérique, à contenance grave et sérieuse, et qui avait, dans toute sa personne, quelque chose de Clutterbuck lui-même.

Mon Dieu ! me dis-je, il est impossible qu'il ait mis le mariage assez vite à profit pour avoir déjà tiré ce pâle exemplaire de sa propre image, en sept mois de temps. Le brave garçon se retourna et faillit tomber de son haut en me voyant si près de lui. Il descendit précipitamment de son échelle et me serra la main avec une telle chaleur et une telle énergie qu'il m'en fit venir les larmes aux yeux comme il les avait lui-même.

« Doucement, mon brave ami, lui dis-je ; *parce precor*, ou vous allez me forcer à vous dire : *ibimus una ambo, flentes valido connexi fœdere*. »

Les yeux de Clutterbuck devinrent encore bien plus humides quand il entendit les sons harmonieux de cette langue qui était pour lui la langue maternelle. Il m'examina de la tête aux pieds, et arrachant à son repos et à son isolement un vieux fauteuil de crin dur ratatiné et couvert de poussière antique et vénérable, il m'y enfonça avant que j'eusse eu le temps de me mettre en garde contre cette cruelle hospitalité.

Oh ! mes pauvres culottes ! me dis-je ! *Quantus sudor inerit Bedoso*, pour vous rendre votre propreté primitive.

« Mais, d'où venez-vous ? me dit mon hôte qui aimait les apostrophes à la façon antique.

— Des jeux Pythiens, lui dis-je ; du *campus* de Newmarket. Si je ne me trompe, cet *insignis juvenis* vous ressemble étonnamment ? Il faut que ce soit un rival des Titans, s'il n'a encore que sept mois.

— Ah vraiment, mon digne ami, vous aimez à rire, cet enfant est mon neveu, un bon garçon très-travailleur. J'espère qu'il honorera dignement notre *alma mater*, la science. Il entre au collège de la Trinité au mois d'octobre prochain. Benjamin Jérémie, mon garçon, voici l'ami et le bienfaiteur dont je t'ai si souvent parlé. Va faire préparer ce que nous avons de meilleur, car il veut bien partager notre repas.

— Non réellement, » lui dis-je ; mais Clutterbuck posa affectueusement sur ma bouche cette main dont j'avais naguère éprouvé l'étreinte puissante aux dépens de mes pauvres doigts. « Pardonnez, mon ami, me dit-il, jamais un étranger ne sort d'ici sans avoir rompu le pain avec nous, mais un ami à plus forte raison. Va, Benjamin Jérémie, et dis à ta tante que M. Pelham dîne avec nous. Aie bien soin aussi que la bourriche d'huîtres (un cadeau de mon digne ami le D^{r} Swallowem) nous soit servie, et qu'elles soient bien arrangées ; c'est là une friandise classique et, en la dégustant, nous penserons à nos illustres maîtres les anciens. Et puis… Benjamin Jérémie, veille à ce qu'on nous serve le vin au cachet noir ; allons, va maintenant, Benjamin Jérémie.

— Eh bien, mon vieil ami, lui dis-je, quand la porte se fut refermée sur le neveu à la face blême et sans sourires, comment vous trouvez-vous du *connubium ?* Me donnerez-vous le même avis que Socrate à ses disciples ? En tout cas j'espère que ce ne sera pas en vertu de la même expérience personnelle.

— Hum, me répondit le grave Christophe, d'un ton qui me parut avoir quelque chose d'embarrassé et de nerveux. Vous êtes devenu bien gai depuis que nous ne nous sommes vus. Je suppose que vous avez réchauffé votre esprit au foyer ardent d'Horace et d'Aristophane.

— Non, lui dis-je, les vivants ne laissent à ceux qu'un sort pénible force à les fréquenter constamment, que bien peu de temps pour étudier les monuments des morts. Mais, parlons sérieusement, êtes-vous aussi heureux que je le désire ? »

Clutterbuck tint ses yeux baissés un instant ; puis, se tournant vers sa table, il posa une main sur un manuscrit et de l'autre me montra ses livres. « Avec une pareille société, me dit-il, comment ne serais-je pas heureux ? »

Je ne répondis pas, mais je mis la main sur son manuscrit ; il fit mine de résister mais faiblement, et seulement pour sauver sa modestie. Les écrivains, je le savais, sont comme les femmes, il ne leur déplaît pas d'être un peu violentés, aussi eus-je bientôt le papier en ma possession.

C'était un traité des participes grecs. Je crus que j'allais me trouver mal ; mais en voyant le regard inquiet que me lançait le pauvre auteur, je m'efforçai de donner à ma physionomie une expression de joie et j'eus l'air de lire et de commenter ces *difficiles nugæ* avec un intérêt proportionné au sien. Pendant ce temps le jeune homme était rentré. Il avait toute cette délicatesse de sentiments que donne toujours la culture de l'esprit, de quelque nature qu'elle soit. Il vint vers son oncle avec un pied de rouge sur ses pauvres joues creuses, et lui murmura à l'oreille quelque chose dont il n'était pas difficile de deviner le sens, à voir le trouble et l'embarras terrible qui en furent la conséquence.

« Allons, lui dis-je, notre connaissance date de trop loin pour qu'il y ait entre nous de la cérémonie. Votre *placens uxor*, comme toutes les dames en pareil cas, pense que votre invitation a été faite un peu sans réflexion ; et en vérité, j'ai une si longue course à faire pour m'en retourner que j'aimerais autant venir manger vos huîtres un autre jour.

— Non, non, me dit Clutterbuck, avec une vivacité dont son tempérament flegmatique était rarement susceptible, non, je vais aller la voir et lui faire entendre raison moi-même. *Femmes, obéissez à vos maris*, a dit le grand prédicateur ; » et l'ancien prix d'honneur des sciences se leva avec une telle impétuosité qu'il en renversa sa chaise.

Je l'arrêtai et lui dit : « Laissez-moi y aller moi-même, si vous voulez que je dîne avec vous. Le sexe est toujours favorablement disposé pour un

étranger, et il est probable que je serai plus persuasif que vous, malgré votre autorité légitime. »

Ce disant, je quittai la chambre avec une curiosité plus douloureuse qu'agréable, pour me présenter à la femme de mon camarade. Je m'adressai au domestique et lui dis de me précéder et de m'annoncer.

Je fus introduit à l'instant même dans la chambre où j'avais aperçu tous les signes de l'inquiétude et de la curiosité féminine ainsi que je l'ai dit plus haut. Là je découvris une petite femme vêtue d'une robe à la fois élégante et malpropre, avec un nez pointu, de petits yeux gris sans éclat ; son teint, très-vif au niveau des pommettes, allait blêmissant et prenait une teinte verdâtre aux environs de sa bouche large et maussade, qui, je l'imagine, ne s'entrouvrait que rarement pour sourire à l'infortuné possesseur de ses charmes. Cette personne, comme le révérend Christophe, était en compagnie ; elle avait avec elle une grande femme maigre d'un âge avancé et une jeune fille de quelques années plus jeune qu'elle-même, qui me furent présentées comme sa mère et sa sœur.

Mon entrée ne fut pas sans jeter ces personnes dans une grande confusion ; mais j'y portai remède. Je tendis la main si cordialement à la dame que j'attirai, malgré leur visible répugnance à venir à moi, deux de ses doigts osseux jusque dans les miens ; je les y retins et ne leur donnai la liberté qu'après les avoir soumis à une pression affectueuse fort propre à m'attirer sa confiance. Je mis ensuite ma chaise tout près de la sienne, et j'entrai en propos aussi familièrement, que si j'avais connu cette triade féminine depuis plusieurs années. J'exprimai toute ma joie de voir mon vieil ami si heureusement établi, avec une si bonne mine. Je hasardai une fine plaisanterie sur les bons effets du mariage, j'admirai un chat en tapisserie, que confectionnaient les mains vénérables de la vieille matrone, j'offris de lui faire cadeau d'un vrai chat angora avec des oreilles noires longues de cinq pouces et une queue aussi fournie que celle d'un écureuil. Après quoi je passai vivement et sans transition à l'invitation non autorisée de l'excellent maître de la maison.

« Clutterbuck, dis-je, m'a prié très-chaudement de rester à dîner ; mais avant d'accepter son offre, j'ai voulu à toute force venir demander à la maîtresse de la maison si elle n'y mettait pas son *veto*. Les messieurs, vous le savez, chère madame, n'entendent rien à ces choses-là, et je n'accepte

jamais une invitation d'un homme marié avant d'être sûr de la sanction de sa femme. Je sais, par ce qui se passe dans ma famille, combien cela importe. Ma mère (lady Frances) est la meilleure personne du monde : cependant mon père ne prendrait pour rien au monde la liberté (il faut bien dire les choses comme elles sont), d'inviter à dîner même son plus vieil ami, sans avoir auparavant consulté la maîtresse du logis ; il n'y a qu'une personne (dit ma mère, et elle dit vrai) qui puisse parler d'affaires de ménage, c'est celle qui en a la direction. Aussi pour me conformer à ce précepte, je ne me permettrai d'accepter une invitation ici que si c'est la maîtresse de la maison elle-même qui me convie.

— En vérité, me dit madame Clutterbuck en rougissant avec un mélange d'embarras et de satisfaction, vous êtes plein d'égards et de politesse, M. Pelham. Je voudrais seulement que M. Clutterbuck accordât à ces choses-là la moitié de l'attention que vous y apportez ; on ne peut s'imaginer le trouble et le dérangement qu'il me cause souvent. Si j'avais été prévenue de votre arrivée un peu à l'avance… mais j'ai bien peur que nous n'ayons absolument rien à la maison. Toutefois, si vous voulez courir les chances de notre pauvre dîner, M. Pelham…

— Votre bonté me ravit, m'écriai-je, et je ne vous cacherai pas plus longtemps le plaisir que j'ai à accepter l'invitation de mon vieil ami. »

Cette affaire ainsi arrangée, je continuai à causer pendant quelques minutes, appelant à mon aide tout mon entrain, et lorsque je rentrai dans la bibliothèque, ce fut avec la douce conviction d'avoir changé en amies des personnes disposées à me recevoir en ennemi.

En attendant le dîner qui avait lieu à quatre heures, Clutterbuck et moi, nous nous amusâmes à causer en sages. Il y avait dans les sentiments de cet homme une élévation et une générosité qui faisaient vivement regretter que la tournure de son esprit condamnât ces belles qualités à une sorte d'impuissance. Étant au collège, il n'avait jamais (*illis dissimilis in nostro tempore natis*) fait de courbette devant les personnages qui étaient en possession du pouvoir clérical. Dans l'exercice des devoirs de sa charge comme doyen de l'établissement, il avait toujours été d'une justice et d'un sévérité égale envers tous les élèves, qu'ils portassent le bonnet noir ou la toque à gland d'or. Un de ses élèves particuliers, dont le père était peut-être le plus riche propriétaire de bénéfices ecclésiastiques de toute la pairie, se

montra rebelle à ses admonestations répétées et se mit en état de désobéissance habituelle contre lui. Il ne voulut plus le garder, résigna ses fonctions de précepteur, et refusa d'accepter plus longtemps un salaire que le mauvais vouloir de son élève ne lui permettait pas de gagner en conscience. Il était ferme dans ses convictions cléricales ; mais d'une extrême douceur dans les jugements qu'il portait sur les autres. Il n'avait point emprunté ses idées sur la liberté chez les peuples grecs au livre de l'ignorant historien des républiques de la Grèce : et il ne prenait point texte de la douceur contemplative et de la philosophie antique, défigurée et calomniée, pour faire l'apologie de la bigoterie et des abus de notre époque[2].

Un des traits distinctifs de sa conversation c'était que, malgré les emprunts qu'il faisait aux vieux auteurs et ses allusions aux classiques, il ne tombait jamais dans l'abus des citations que son excellente mémoire aurait pu lui fournir. Il n'arrivait jamais, malgré l'élégance littéraire et la pureté antique de son langage, qu'un mot grec ou latin s'échappât de ses lèvres, si ce n'est lorsque nous faisions assaut de mémoire en récitant alternativement des vers, ou lorsqu'il était excité par le défi que lui portait quelqu'un de ses rivaux. Alors il faisait fondre sur son adversaire un tel torrent d'exemples authentiques que celui-ci était bientôt réduit au silence. Mais il s'engageait rarement dans ces sortes de tournois et il jouissait avec une extrême modération de son triomphe. Pourtant il aimait à entendre les autres faire des citations, et je savais que le plus grand plaisir que je pusse lui causer c'était d'en émailler ma conversation. Peut-être pensait-il que, de la part d'un homme comme lui dont personne ne mettait en doute le savoir, on eût pu regarder comme un vain étalage de science cet innocent plaisir de se servir d'une langue morte. Pourtant par une bizarre inconséquence qui est bien dans la nature humaine, il ne lui vint jamais à l'esprit que la pureté classique de son langage ou les occupations savantes auxquelles il se plaisait, dussent justement l'exposer à cette même imputation de pédanterie.

Cependant, de temps en temps, lorsqu'il était enflammé par son sujet, il y avait dans le ton de son langage et de ses sentiments quelque chose qui pouvait bien s'appeler de l'éloquence ; et sa modestie sincère et son enthousiasme honnête enlevaient à l'impression qu'il produisait, l'air d'affectation et d'emphase qu'elle aurait pu avoir sans cela.

« Vous avez ici une habitation calme et tranquille, lui dis-je ; il n'y a pas jusqu'aux corneilles, avec leur vénérable croassement si doux à mon oreille, qui ne semblent inviter au sommeil.

— Oui, me répondit Clutterbuck, j'avoue qu'il y a dans ce lieu retiré tout ce qui convient à mon caractère. Je me figure que je puis m'y livrer tout à mon aise à la contemplation qui est pour ainsi dire mon élément et mon aliment intellectuel ; et cependant je crains en cela (comme en toute chose) de tomber dans une étrange erreur, car je me souviens que durant mon court séjour à Londres, je m'étais accoutumé à considérer le bruit des voitures et des passants qui faisait trembler mes vitres, comme un avertissement de rentrer en moi-même et d'étudier avec plus de recueillement. En vérité, cette bruyante manifestation du labeur des hommes me rappelait combien peu me touchaient les grands intérêts de ce monde, et le sentiment de mon isolement au milieu de cette foule du dehors me ramenait vivement à la compagnie que je trouvais au-dedans de moi. En effet il semble que l'esprit se plaise à la contradiction et que, lorsqu'il est transplanté dans un sol où tout ce qui l'entoure porte un certain fruit, il aime par une singulière perversion, à en faire éclore un autre d'espèce toute différente. Vous ne croiriez pas, mon ami, que dans cette retraite solitaire, je ne puis empêcher mes pensées de se porter quelquefois vers ce monde si vif, si animé de Londres, dont je me souciais si peu alors que j'y habitais. Vous souriez, et pourtant cela est vrai ; et quand vous saurez que je logeais dans la partie occidentale de la métropole, tout près du noble palais de Somerset-House et par conséquent au centre de ce que les oisifs appellent le beau monde, vous ne serez pas surpris de ces migrations que se permettent quelquefois mes pensées. »

Ce brave Clutterbuck s'arrêta un instant et poussa un faible soupir :

« Faites-vous valoir ? cultivez-vous votre jardin ? lui dis-je, ce sont là des occupations qui ne manquent ni de noblesse, ni d'exemples classiques.

— Malheureusement, répondit Clutterbuck, je n'ai de goût ni pour l'un ni pour l'autre. J'éprouve une douleur aiguë et poignante dans la poitrine toutes les fois que je veux me baisser, et ma respiration est courte et asthmatique, et, pour dire le vrai, on ne m'arrache pas facilement à mes livres et à mes papiers. Je vais avec Pline à son jardin et je suis Virgile à sa ferme ; ces excursions mentales sont les seules auxquelles je me livre.

Quand je songe à mon goût pour l'application et à mon amour du repos, je suis tenté d'être fier de ces goûts qui sont tout au rebours de ceux que Tacite reproche à nos ancêtres les Germains, puisque

J'aspire au repos en fuyant la paresse. »

En cet endroit il ne put continuer : il lui prit une quinte de toux sèche, qui me perça le cœur. Hélas, me dis-je, en jetant les yeux sur les joues pâles et amaigries de mon pauvre ami, ce n'est pas son esprit seulement qui sera victime de la fatalité de ses études.

Je fus quelques instants avant de reprendre la conversation, et je recommençais à peine quand je fus interrompu par l'entrée de Benjamin Jérémie, porteur d'un message de sa tante, qui annonçait que le dîner serait prêt dans quelques minutes. Un nouvel entretien à voix basse s'engagea entre Christophe et son neveu. Le *ci-devant fellow* de Trinity-college jeta sur ses propres habits un regard embarrassé. Je vis qu'on lui avait envoyé dire qu'il était convenable qu'il fît un peu de toilette. Voulant lui donner le temps de se conformer à cet ordre, je priai le jeune homme de m'indiquer une chambre où je pusse me livrer aux ablutions d'usage avant le dîner ; et je le suivis dans l'escalier jusqu'à une sorte de cabinet de toilette en mauvais état, sans cheminée, où je trouvai un pot à eau en terre jaune et une cuvette. La serviette était d'un tissu si grossier que je ne voulus pas exposer la délicatesse de mon visage au contact de sa rudesse ; ma peau n'est pas faite pour d'aussi grossiers rapprochements. Pendant que je passais mollement et discrètement mes mains dans une eau crue qui n'avait point été puisée à la fontaine de Blandusie, essayant de tirer parti de cette affreuse substance qui porte le nom de savon de Windsor, j'entendis la respiration haletante de ce pauvre Clutterbuck dans l'escalier. Bientôt il entra dans une chambre voisine. Deux minutes après son domestique vint le trouver, car j'entendis la voix enrouée de cet homme qui lui disait :

« Il n'y a plus de vin cacheté, monsieur.

— Il n'y en a plus, bon Dixon. Vous vous trompez étrangement. J'en avais encore deux douzaines de bouteilles il n'y a pas quinze jours.

— Je ne sais pas, monsieur, répondit Dixon d'un ton à moitié impertinent, mais ce que je sais c'est qu'il y a de grandes bêtes, des espèces *d'alligators*, dans la cave, qui cassent toutes les bouteilles.

— Des alligators dans ma cave ! dit Clutterbuck au comble de l'étonnement.

— Oui monsieur, du moins une espèce de reptile venimeux qui y ressemble et que les gens par-ici appellent des salamandres.

— Quoi ! dit Clutterbuck innocemment, et sans s'apercevoir de l'ironie de sa question… Quoi, les salamandres ont brisé deux douzaines de bouteilles dans une semaine ! À coup sûr voilà qui est étrange, que de petits animaux de l'espèce des lézards aient des instincts aussi destructeurs !… peut-être ont-ils de l'antipathie pour l'odeur du vin. J'en parlerai à mon savant ami le D^r^ Dissectall ; il doit connaître la force et les habitudes de ces animaux. Alors montez-nous un peu de porto, bon Dixon.

— Oui, monsieur. Il n'y a plus d'orge ; je n'en ai pas à donner au cheval de ce monsieur.

— Allons, Dixon, ma mémoire me trompe étrangement ou je vous ai donné la somme de quatre livres et quelques shillings pour de l'orge vendredi dernier.

— Oui, monsieur, mais votre vache et les poules mangent tant ! et puis Dobbin l'aveugle a quatre rations par jour, et le fermier Johnson met toujours son cheval dans notre écurie, et puis mistress Clutterbuck et ces dames ont donné à manger l'autre jour à l'âne qu'on avait loué pour l'atteler à la petite charrette, et puis encore il y a les rats et les souris qui sont toujours après le grain.

— Je suis surpris au dernier point, répondit Clutterbuck, des dégâts que me cause cette vermine : il semble qu'ils considèrent mon pauvre bien comme étant leur propriété particulière ; faites-moi souvenir que je dois écrire au D^r^ Dissectall demain, mon bon Dixon.

— Oui, monsieur, et puis j'y pense, il y a… »

Ici M. Dixon fut interrompu au milieu de ses *item*, par l'entrée d'une troisième personne qui montra aussitôt qu'elle était bel et bien madame Clutterbuck.

« Quoi, vous n'êtes pas encore habillé, monsieur Clutterbuck ? quel lambin vous faites ! voyez un peu qui est-ce qui s'est jamais conduit avec une femme comme vous faites avec moi ? bon ! voilà que vous avez essuyé votre rasoir à mon bonnet de nuit, malpropre, sale que vous êtes !

— Je vous demande bien pardon, c'est vrai, je reconnais mon erreur dit Clutterbuck d'un ton qui annonçait une vive contrariété.

— Votre erreur ! cria mistress Clutterbuck avec une voix de fausset aiguë, retentissante et querelleuse, appropriée à la circonstance, mais c'est toujours la même chose ; tenez, je n'en puis plus et vous me poussez à bout, mais Dieu me pardonne, pauvre idiot ! je crois que vous avez passé vos méchantes jambes de fuseau dans les manches de votre habit croyant mettre votre culotte !

— En vérité, ma bonne amie, vos yeux sont plus clairvoyants que les miens : et mes jambes qui sont, comme vous le dites, un peu maigres, se sont introduites là où elles n'avaient que faire ; mais tout cela ne fait pas, Dorothée, que je mérite l'épithète d'idiot, dont il vous a plu de me gratifier, quelque ordinaires, quelque humbles que soient du reste mes facultés intellectuelles.

— Bah ! bah ! M. Clutterbuck, comment voulez-vous qu'on vous appelle, quand vous vous hébétez la tête toute la journée avec un tas de bouquins qui ne valent pas deux sols ! Maintenant, dites-moi un peu à quoi vous pensez d'aller inviter à dîner M. Pelham, quand vous savez que nous n'avons rien au monde si ce n'est un hachis de mouton et du pudding aux pommes ? Est-ce ainsi, monsieur, que vous traitez votre femme pour la récompenser de la bonté qu'elle a eue de vous épouser ?

— Réellement, répondit le patient Clutterbuck, je n'avais pas pensé à cela ; mais mon ami se soucie aussi peu que moi des jouissances grossières de la table, et le plaisir purement intellectuel de la conversation est tout ce qu'il est venu chercher sous notre toit.

— Le plaisir d'entendre des balivernes, M. Clutterbuck ! A-t-on jamais entendu dire des sottises pareilles ?

— D'ailleurs, reprit le maître de la maison sans relever l'interruption, nous avons à lui offrir quelque chose qui peut flatter le palais, un mets des plus délicats, et que lui comme moi, nous avons la faiblesse peu

philosophique de priser infiniment ; je veux parler des huîtres que nous a envoyées notre bon ami le D^r^ Swallowem.

— Que dites-vous donc, M. Clutterbuck ? ma pauvre mère et moi, nous avons soupé avec ces huîtres hier soir. Car elle et ma sœur meurent ici de faim, mais vous, il faut toujours que vous soyez servi et rassasié avant tout le monde !

— Non, non, répondit Clutterbuck, vous savez que vous m'accusez injustement, Dorothée ; mais, j'y songe, ne serait-il pas mieux de baisser un peu la voix, à cause de notre hôte (voilà encore une circonstance qui m'était sortie de la mémoire ;) car je l'ai fait entrer là dans la chambre à côté, pour qu'il pût se laver les mains, ce qui me semblait bien inutile vu leur extrême blancheur. Je ne voudrais pas qu'il vous entendît, Dorothée, de peur que dans son bon cœur il n'allât s'imaginer que je suis moins heureux qu'il ne croyait.

— Grand Dieu ! M. Clutterbuck ! » tels furent les seuls mots que j'entendis ensuite. Ce fut avec des larmes dans les yeux et la poitrine oppressée par les sentiments qui m'accablaient, en songeant à la situation matrimoniale de mon pauvre ami, que je descendis au salon. Je n'y trouvai que le pâle neveu : il était péniblement courbé sur un livre que je lui pris des mains ; c'était un « Bentley, sur Phalaris ; » j'eus peine à résister à l'envie de lancer ce livre au feu. « Encore une victime, me dis-je. Oh ! maudite soit l'éducation anglaise ! »

Peu à peu arrivèrent la mère et la sœur, puis Clutterbuck et enfin, parée de bijoux de chrysocale, la dame de la maison. Quoique j'eusse été élevé et nourri dans l'art de dissimuler mes impressions, j'avoue que je n'avais jamais fait l'essai d'une dissimulation aussi difficile que celle à laquelle je dus me soumettre. Pourtant, l'espoir d'améliorer la position de mon ami me soutint. Le meilleur moyen, me dis-je, d'amener sa femme à avoir pour lui plus de respect, ce doit être de lui montrer que les autres le respectent ; en conséquence, je m'assis auprès d'elle et après m'être concilié sa bienveillance par quelques compliments adroits et qui paraissaient empreints de la plus parfaite sincérité, je parlai avec la plus grande vénération du talent et du savoir de Clutterbuck ; je m'étendis sur la haute réputation dont il jouissait, sur l'estime générale qui lui était acquise, sur la

bonté de son cœur, la sincérité de sa modestie, l'intégrité de son honneur, en un mot sur tout ce qui me parut de nature à faire impression sur elle ; avant tout j'insistai sur l'éloge flatteur que faisaient de lui lord un tel, le comte de… et je frappai le dernier coup en ajoutant que j'étais sûr qu'il deviendrait évêque. Mon éloquence porta ses fruits ; pendant tout le dîner mistress Clutterbuck traita son mari avec une considération remarquable ; il semblait que mes paroles eussent fait pénétrer la lumière dans son esprit, transformé sa manière de voir à l'endroit du caractère de son seigneur et maître. En effet, qui ne sait que nous avons la vue courte et trouble quand il s'agit d'apprécier la nature de nos proches, et que nous ne voyons leurs qualités ou leurs défauts qu'à travers la lorgnette de l'opinion des étrangers. On doit bien se figurer que le dîner ne manqua pas d'accidents comiques, que le serviteur et les mets, la famille et l'hôte eussent pu fournir un ample sujet d'observations à un peintre moraliste comme Hogarth ou à un caricaturiste comme Bunbury. Mais j'étais trop sérieusement occupé à poursuivre mon objet et à observer les progrès que je pouvais faire pour me donner le temps même de sourire. Ah ! si jamais vous destinez votre fils à la diplomatie, montrez-lui quel usage utile il en peut faire s'il la veut employer à un but louable.

Lorsque les femmes se furent retirées, nous rapprochâmes nos chaises ; alors mettant ma montre sur la table et regardant le jour qui déclinait, je lui dis : « Profitons du peu de temps que nous avons à passer ensemble ; je n'ai plus qu'une demi-heure à rester ici.

— Et comment, mon ami, me dit Clutterbuck, apprendre la méthode d'employer bien son temps ? C'est là, soit pour de longues périodes, soit pour les plus courts moments, la grande énigme de la vie. Quel est celui qui s'est jamais écrié, en parlant de cette science la plus difficile de toutes : *Eurêka* (pardonnez mon pédantisme, ce mot grec m'est échappé).

— Allons, lui dis-je, ce n'est pas à vous, savant favorisé, chargé d'honneurs académiques, dont le temps n'est jamais perdu dans l'oisiveté, à faire cette question.

— Votre amitié émousse votre jugement et le dispose trop en ma faveur, me répondit le modeste Clutterbuck ; sans doute mon lot est de cultiver les champs de vérité qui nous ont été transmis par les sages de l'antiquité. J'ai lieu de m'applaudir, de n'avoir jamais été distrait de mes études ni frappé

dans mon indépendance, ces deux biens les plus précieux pour un esprit calme et méditatif. Mais il y a des moments où je doute presque de la sagesse de ma manière de vivre ; et lorsque, d'une main tremblante et fiévreuse, je dépose les livres qui m'ont tenu éveillé toute la nuit, que je gagne ma couche sans sommeil, où je cherche en vain le repos pour ce pauvre corps usé et fatigué, alors je voudrais pouvoir acheter la robuste santé d'un paysan, au prix de ma science vaine et imparfaite ; je voudrais prendre son ignorance heureuse qui ne désire rien de plus que le monde borné qu'elle connaît, parce qu'elle ne sait pas qu'il y ait rien au delà. Certainement, mon cher et excellent ami, il y a dans les écrits des anciens une philosophie honorable et tranquille qui est faite pour me maintenir dans une meilleure situation d'esprit. Lorsque je viens de puiser à cette source de pensées si douces mais si mélancoliques qui découle des ouvrages du tendre et gracieux Cicéron, j'éprouve un moment de satisfaction, et je conçois presque de l'orgueil de ce résultat de mes études chéries. Mais ces moments-là sont bien courts, bien fugitifs, et il les faut payer cher. Il y a une chose, mon cher Pelham, qui me chagrine depuis quelque temps, c'est que par le fait de cette attention excessive que l'Université, suivant une coutume fastidieuse, nous habitue à porter aux détails et aux minuties dans les textes anciens, il me semble que parfois la beauté de l'ensemble et l'esprit général du sujet m'échappent. J'éprouve parfois plus de plaisir à trouver des amendements ingénieux à un texte altéré, qu'à en saisir le sens et à en admirer le tour. Tandis que je redresse un clou crochu dans les cercles de ce tonneau, je laisse évaporer le vin. Pourtant je me réconcilie quelque peu avec moi-même lorsque je réfléchis que ce malheur m'est commun avec le grand Porson et le savant Parr, deux hommes après lesquels je rougirais d'oser me citer alors même que ce serait pour être blâmé comme eux.

— Mon ami, lui dis-je, je ne veux ni blesser votre modestie ni vous détourner de votre but ; mais ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux, et pour les autres et pour vous-même, alors que vous êtes dans toute la force de votre âge et de votre esprit, employer vos facultés et votre ardeur à quelque travail plus utile et moins aride que celui que vous m'avez laissé voir dans votre cabinet ? Bien plus, comme l'objet principal de l'homme qui veut perfectionner son esprit, est d'abord d'essayer de donner des forces à son corps, ne serait-il pas prudent pendant quelque temps de vous relâcher

de votre dévouement absolu à vos livres, de prendre de l'exercice au grand air, de détendre un peu la cordc de l'arc ; de vous mêler un peu plus aux vivants et de faire part aux hommes, soit dans la conversation soit par écrit, de toutes ces connaissances que vous avez amassées par un travail de plusieurs années ? Venez, sinon à la ville, du moins dans le voisinage ; le revenu de votre charge suffira pour vous le permettre sans inconvénient. Laissez vos livres dans votre bibliothèque, abandonnez votre troupeau à votre vicaire et… vous secouez la tête, est-ce que mes paroles vous déplaisent ?

— Non, non, mon bon et généreux conseiller ; mais où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. Je n'ai pas été sans avoir cette ambition vaine et insensée, la première passion qui pénètre dans le vaisseau agité et tourmenté de notre âme, et la dernière qui abandonne son pont ravagé et brisé par la tempête ; mais mon âme à moi, a découvert et atteint son but à un âge où chez les autres, il n'y a encore que vague et incertitude ; elle se nourrit de souvenirs, et ne veut pas s'aventurer sur une mer inconnue, à la poursuite d'un but incertain. Quant à mes études, comment pouvez-vous, vous qui avez bu abondamment à cette vieille source de Castalie, me conseiller de les quitter ? Est-ce que les anciens ne sont pas ma nourriture, ma consolation, mes amis, mes bienfaiteurs, ma joie ? Enlevez-les moi, et vous m'enlevez l'air et la lumière. D'ailleurs, mon cher Pelham, il y a une chose qui ne peut avoir échappé à votre observation, c'est qu'il est peu probable, d'après mon état actuel de santé, que je sois destiné à vivre de longues années. Le peu de jours qui me restent doivent être employés comme ceux qui les ont précédés ; quelles que soient les infirmités de mon corps, et les petits désagréments qui, je le crains, attendent les hommes les plus heureux alors qu'ils sont unis par les liens de l'hyménée à cette partie mobile et flottante de la création que nous appelons les femmes, j'ai mon refuge et ma consolation dans le poétique et divin Platon au cœur d'or. Je l'ai aussi dans la sentencieuse sagesse de Sénèque, qui a banni de ses ouvrages l'imagination. Eh bien, lorsque je suis averti de ma fin prochaine par les symptômes qui se pressent et éclatent en moi dans le silence de la nuit, j'éprouve un plaisir qui n'est ni sans grandeur ni sans gloire à songer que je pourrai aller rejoindre, dans le séjour des bienheureux, ces esprits brillants avec lesquels nous ne pouvons ici-bas converser que si

imparfaitement. J'entendrai alors découler des lèvres mêmes d'Homère, ses pures et sereines fictions, dans toute leur magnificence, et la voix d'Archimède lui-même m'expliquera ses problèmes immortels. »

Clutterbuck s'arrêta ; le feu de son enthousiasme s'était répandu sur ses joues creuses et sur son œil enfoncé dans l'orbite. Le jeune homme qui s'était tenu assis à l'écart, et en silence pendant notre entretien, appuya sa tête sur la table et se mit à sangloter ; je me levai, profondément affecté, pour offrir à cet homme auquel ils devaient être bien inutiles, les vœux et les bénédictions d'un disciple ardent mais non pas encore endurci du monde. Nous nous séparâmes, nous ne nous reverrons plus sur cette terre. La lumière s'est éteinte sous le boisseau. Il y aura demain six semaines que ce savant à l'âme si douce et si noble a rendu le dernier soupir.

---

1. ↑ Membre titulaire de l'état-major des collèges des universités anglaises.
2. ↑ C'est une véritable honte pour noire université que quelques collèges commandent ou même tolèrent sur leur liste classique, le bigot présomptueux qui nous a légué, dans son *histoire de la Grèce* un chef-d'œuvre de déclamation sans vigueur et de pédantisme sans instruction.

CHAPITRE LXIV

J'étais triste, mélancolique, pensif, lorsque je quittai le presbytère. Je maudissais du fond de mon cœur ce système d'éducation si stérile pour le plus grand nombre, si pernicieux pour quelques-uns. « Misérable illusion, me disais-je, qui ruine la santé et fausse l'intelligence, à l'aide de ces études aussi inutiles au monde que dangereuses pour celui qui les entreprend ; car elles le mènent à l'incapacité dans la vie publique, à l'ineptie dans la vie privée ; elles l'exposent à faire rire de lui des étrangers ; à être victime de sa femme, bafoué et volé par ses domestiques ? » J'avançais rapidement, fort occupé de ces réflexions, et je me retrouvai bientôt sur le terrain des courses. Je cherchai des yeux avec attention l'équipage brillant de lady Chester, mais en vain. La foule s'écoulait ; tous les personnages de distinction étaient partis ; les gens du peuple, groupés çà et là, criant et se débattant, paraissaient prêts à quitter le terrain. Les voix stridentes des distributeurs ambulants de cartes et de billets se taisaient, et tout allait bientôt rentrer dans le silence. Je parcourus la plaine espérant rencontrer quelqu'un de nos compagnons de voyage attardé. Hélas ! il n'y avait plus personne. Je dus donc, non sans ennui et sans regrets, opérer seul ma retraite.

Il était presque nuit, mais la lune brillait au milieu d'un ciel gris, et c'était bien le cas de lui adresser un sonnet car si jamais lumière fut accueillie par moi avec joie ce fut celle-là. Je songeais en effet aux chemins de traverse et au lugubre pays qu'il me faudrait parcourir avant d'atteindre au port désiré de Chester-Park. Comme je venais de quitter la grande route, le vent qui jusque là était vif et pénétrant tomba tout à coup, et je vis un nuage noir qui s'avançait derrière moi et fut bientôt au-dessus de ma tête.

En général une ondée ne me fait pas peur, mais, comme il arrive toujours, lorsque nous sommes mal disposés, que nous nous exagérons le moindre désagrément qui survient, je jetai un regard terriblement malveillant au

nuage qui me poursuivait. En même temps, je mis mon cheval à une allure qui convenait mieux à mes sentiments qu'aux siens, car la pauvre bête paraissait songer avec tristesse à l'écurie dépourvue d'avoine de mon ami Clutterbuck.

J'avais fait environ trois milles, lorsque j'entendis retentir derrière moi le sabot d'un cheval. J'allais si lentement que je fus bientôt rejoint ; le cavalier qui survint tira les rênes lorsqu'il arriva vers moi, et en me retournant je vis que c'était sir John Tyrrel.

« Bon, pensai-je, voilà qui est heureux : car je commençais à craindre de faire route tout seul par cette nuit froide.

— Je pensais que vous étiez rentré depuis longtemps à Chester-Park par ce mauvais temps, lui dis-je, vous n'avez donc pas quitté les courses avec notre société ?

— Non, répondit Tyrrell, j'avais affaire à Newmarket avec un drôle, qui a nom Dawson. Il a perdu contre moi un pari considérable, et il m'avait prié de l'accompagner en ville après la course pour toucher la somme. Comme il me dit qu'il habitait sur la route de Chester-Park et qu'il me dirigerait et au besoin m'accompagnerait pour me montrer le chemin qui n'est pas facile, je regrettai moins d'avoir abandonné Chester et ses amis. Vous savez, Pelham, quand le plaisir vous tire d'un côté et l'argent de l'autre, c'est le premier qui a tort. Mais pour en revenir à mon gredin, croiriez-vous que, à peine engagés sur la route de Newmarket, il me laisse à l'auberge sous prétexte d'aller chercher son argent, et qu'après l'avoir attendu pendant plus d'une heure dans une chambre froide, avec une cheminée qui fumait, et ne le voyant pas revenir, je pris le parti de sortir et de parcourir la ville. Je trouvai enfin mon Dawson tranquillement assis dans un tripot avec ce gueux de Thornton ? Jusque-là je n'avais jamais compris comment il fréquentait un pareil homme, mais tout s'expliqua. Il paraît qu'il jouait là à la roulette et essayait de rattraper l'argent nécessaire pour s'acquitter. Vous devez comprendre quelle fut ma colère, et comment elle s'accrut encore quand il se leva, vint à moi, m'exprima son regret, se plaignit de sa mauvaise chance, et me dit qu'il ne pourrait pas me payer avant trois mois. Vous conviendrez que je ne pouvais me risquer à faire route avec un pareil homme, il eût été capable de me voler ma bourse. Alors je retournai à mon auberge, j'y dînai, je fis seller mon cheval, et je demandai ma route de çà et

de là, aux passants. Enfin après avoir erré dans toutes les directions, me voilà dans le bon chemin.

— Je ne saurais être affligé de votre malheur, lui dis-je, puisque j'en profite. Mais ne pouvez-vous vous dispenser de trotter si vite ? j'ai peur que mon cheval ne soit pas en état de suivre le vôtre. »

Tyrrell jeta un regard d'impatience sur ma monture essoufflée. « C'est bien malheureux que vous soyez si mal monté, nous allons recevoir une pluie atroce. »

Pour lui faire plaisir, je tâchai d'accélérer le pas de ma monture. Le chemin était rugueux et difficile ; je venais de mettre au petit trot la pauvre bête harassée, lorsque son pied ayant porté à faux dans une ornière ou sur un caillou, ou pour toute autre raison, elle se mit tout à coup à boiter. L'impétuosité de Tyrrell s'exhala en jurons et nous mîmes tous deux pied à terre pour voir ce qui faisait boiter mon cheval, espérant que ce n'était peut-être qu'une petite pierre entrée dans son sabot. Tandis que nous étions occupés à cet examen, deux cavaliers passèrent près de nous. Tyrrell releva la tête et s'écria d'une voix contenue : « Parbleu ! c'est ce chien de Dawson avec son digne associé Tom Thornton.

— Qu'y a-t-il, messieurs ? s'écria ce dernier avec sa grosse voix. Puis-je vous être bon à quelque chose ? » Et sans attendre notre réponse, il mit pied à terre et vint à nous. Il n'eut pas plus tôt regardé la jambe de mon cheval qu'il nous assura que le mal était grave, et que ce que j'avais de mieux à faire c'était de ramener tout doucement l'animal à la maison.

Comme Tyrrell exprimait vivement son mécontentement de cet avis, l'escroc le regarda avec une expression qui ne me plut pas du tout ; puis, d'un ton très-civil et presque respectueux, il lui dit : « Si vous voulez, sir John, rentrer à Chester-Park avant M. Pelham, venez avec nous, nous vous montrerons le chemin. » (Voilà qui est joli, me dis-je, de vouloir me laisser là tout seul chercher mon chemin au milieu de ce labyrinthe rempli de pierres et de fondrières !) Cependant Tyrrell qui était de fort mauvaise humeur, refusa leur offre, d'une façon peu courtoise, ajoutant qu'il resterait avec moi aussi longtemps qu'il le pourrait et que lorsqu'il me quitterait il était probable qu'il trouverait bien son chemin tout seul. Thornton le pressa

vivement d'accepter son offre, lui disant même *sotto voce* que si c'était Dawson qui le gênait, il l'en débarrasserait, en l'envoyant devant.

« Je vous prie, monsieur, lui dit Tyrrel, de me laisser tranquille et d'aller à vos affaires. » À cette réponse aigre, Thornton jugea qu'il était inutile de rien ajouter ; il remonta à cheval et nous faisant un salut muet, d'un air de familiarité, il se remit en route avec son compagnon.

« Je suis fâché, dis-je, lorsque nous nous fûmes remis à marcher au pas, que vous ayez refusé l'offre de Thornton.

— Oh ! à dire la vérité, répondit Tyrrell, j'ai si mauvaise opinion de lui que j'étais tout à fait effrayé de l'idée de me trouver seul avec lui dans un chemin aussi désert et aussi sombre que celui-ci. J'ai sur moi (et il le sait) environ deux mille livres, car j'ai eu assez de bonheur dans mes paris de course aujourd'hui.

— Je n'entends rien aux habitudes de course, lui dis-je, mais je croyais que des sommes aussi importantes que celle-là ne se soldaient jamais sur le terrain même.

— Ah, répondit Tyrrell, c'est que j'ai gagné là-dessus, dix-huit cents livres à un cultivateur de Norfolk qui m'a dit qu'il ne savait pas quand il pourrait me revoir et a insisté pour me payer sur le champ. Ma foi ! je n'ai pas fait le difficile. Thornton se trouvait là et je n'ai pas été content de l'expression de ses yeux quand il m'a vu empocher l'argent.

Croiriez-vous, continua Tyrrell après un instant de silence, que je suis suivi depuis hier par un diable d'individu qui ne me perd pas de vue une minute ? Partout où je vais je suis sûr de le rencontrer. Il a toujours l'air de me surveiller de loin ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il se drape si bien et prend tellement soin de se tenir à distance, qu'il m'a été impossible d'apercevoir un* seul trait de sa physionomie. »

Je ne sais pourquoi, à ce moment, la singulière figure masquée que j'avais vue sur la lande au delà du terrain des courses, me revint à l'esprit.

« Ne porte-t-il pas un grand manteau de cheval ? dis-je à Tyrrell.

— Oui, me répondit-il, avec surprise, est-ce que vous l'avez remarqué ?

— J'ai vu un homme qui se rapporte à ce signalement, sur le champ de courses, lui dis-je, mais pendant un instant seulement. »

Notre conversation fut interrompue par de grosses gouttes de pluie qui se mirent à tomber sur nous. Le nuage obscurcissait la lune et s'avançait d'une manière menaçante au-dessus de nos têtes. Tyrrell n'était ni d'âge, ni de complexion, ni de caractère à supporter avec la même indifférence que moi la perspective d'être trempé jusqu'aux os.

« Allons, allons ! me cria-t-il, il faut que vous fassiez marcher votre cheval plus vite ; pour tous les chevaux du monde je ne voudrais pas être mouillé. »

Le ton impératif de cette observation ne me plut pas du tout.

« Impossible, lui dis-je, d'autant plus que le cheval n'est pas à moi, et qu'il paraît boiter encore plus fort que tout à l'heure ; mais que je ne vous retienne pas.

— C'est bon, me cria Tyrrell d'une voix brève et sèche qui me plut encore moins que sa précédente observation, mais comment vais-je faire pour trouver mon chemin si je pars sans vous ?

— Allez tout droit, lui dis-je, à un mille d'ici vous trouverez un poteau indicateur et vous prendrez à gauche ; vous ne serez pas longtemps sans rencontrer une côte rapide que vous descendrez ; au bas s'étend une vaste mare où vous verrez un vieil arbre d'une forme bizarre ; une fois arrivé là vous n'avez plus qu'à suivre tout droit jusqu'à une maison qui appartient à M. Dawson.

— Après, Pelham ? dépêchez-vous, dit Tyrrell d'un ton d'impatience, comme la pluie commençait à tomber dru.

— Quand vous avez dépassé cette maison, repris-je lentement, pour mieux jouir de son impatience, vous ferez environ six milles sur la droite et en moins d'une heure vous serez à Chester-Park. »

Tyrrell, sans me répondre piqua des deux. Bientôt le bruit de la pluie tombant à torrents et les mugissements du ciel en fureur me firent perdre la trace du cavalier.

En vain je cherchai des yeux un arbre, je ne pus pas même trouver le plus petit arbrisseau. La plaine s'étendait au loin, nue et aride, et de chaque côté la route était bordée par une haie morte et un fossé profond. *Melius fit patientia*, me dis-je, en souvenir d'Horace et de lord Vincent qui n'eût pas

manqué de me faire cette citation. Voulant détourner mes pensées de ma situation présente, je me mis à songer à mes succès diplomatiques auprès de lord Chester. En ce moment, c'est-à-dire environ cinq minutes après que Tyrrell m'eut quitté, je fus dépassé par un cavalier au grand trot ; la lune était cachée par les nuages ; et la nuit sans être tout à fait noire était cependant sombre et obscure ; aussi ne pus-je distinguer que l'apparence générale de ce cavalier. Un frisson de frayeur parcourut tout mon corps quand je vis qu'il était enveloppé dans un grand manteau. Je me remis bientôt en songeant qu'au bout du compte il n'y avait pas qu'un seul manteau au monde ; d'ailleurs, me disais-je, si c'est là l'homme qui poursuit Tyrrell, le baronnet est mieux monté que n'importe quel voleur de grand chemin ne l'a jamais été depuis le temps de Du Val. Outre cela il est assez fort et assez adroit pour se défendre admirablement. Ces réflexions calmèrent mes inquiétudes d'un moment et je me remis de plus belle à me congratuler de mon incomparable génie. Maintenant, me disais-je, j'ai bien gagné mon siège au parlement. Dawton sera sans conteste premier ministre, ou au moins le ministre le plus important par son rang et son influence ; il ne peut manquer de me pousser, car son intérêt est lié au mien ; et une fois que j'aurai mis un pied à Saint-Stéphens j'aurai bientôt mis la main sur un emploi : « le pouvoir » a dit quelqu'un « est comme le serpent, une fois qu'il a rencontré un trou où sa tête peut passer, il trouve bientôt le moyen d'y glisser tout le reste du corps. »

C'était avec de telles méditations que je tâchais de tromper le temps, de m'arracher au regret d'avoir un cheval boiteux, et de me sentir trempé jusqu'aux os. Enfin l'orage s'apaisa ; une pluie diluvienne dont la violence avait toujours été croissante fit place à un moment de calme bientôt suivi d'une nouvelle ondée moins terrible que la précédente. Elle cessa à son tour ; la lune se montra radieuse, les nuages noirs s'enfuirent au loin, laissant à découvert le ciel aussi brillant, aussi souriant que la belle lady*** lorsqu'elle entra au bal après avoir battu son mari à la maison.

À peine une seconde s'était-elle écoulée depuis que le bruit de l'orage avait cessé, lorsqu'il me sembla entendre des cris humains. Je m'arrêtai, comprimant les battements de mon cœur. — À ce moment j'aurais entendu une mouche voler. — Les cris ne se firent plus entendre, mon oreille ne saisit plus que le bruit des gouttes d'eau tombant de la haie et le murmure

des ruisseaux qui, gonflés par la pluie, se précipitaient dans le fossé de la route. À ce moment un hibou s'éleva de terre à côté de moi, et traversa la route en criant ; tout cela fut l'affaire d'un instant. Je souris, j'accusai mon imagination et je repris ma route. J'arrivai bientôt à cette descente rapide dont j'ai parlé plus haut ; je mis pied à terre pour plus de sûreté et prenant par la bride mon pauvre cheval harassé et surmené, je lui fis descendre la côte à la main.

À quelque distance devant moi j'aperçus quelque chose de noir qui s'agitait sur le gazon au bord de la route ; comme j'avançais, cet objet sortit de l'ombre et se mit à fuir rapidement ; à la clarté de la lune je reconnus que c'était un cheval sans cavalier. Un violent frisson m'agita, je cherchai autour de moi une arme quelconque, je m'approchai de la haie voisine et en arrachai un bâton solide avec lequel je pouvais me défendre. Ainsi armé j'avançai avec prudence, mais sans peur. J'étais arrivé au bas de la colline, la lumière de la lune tombait sur l'arbre solitaire et étrange que j'avais remarqué le matin. Triste, dénudé, gigantesque, ce vieil arbre se dressait au milieu d'une vaste plaine désolée ; il empruntait un aspect encore plus lugubre et plus effrayant aux froids et mornes rayons de la lune qui l'entouraient d'une pâle auréole, semblable à un linceul. Le cheval échappé vint se réfugier au pied de cet arbre. Je hâtai le pas, obéissant à je ne sais quelle impulsion, autant que me le permettait l'animal affaibli et épuisé que je traînais après moi. Tout à coup j'aperçus un cavalier qui fuyait à bride abattue à travers la plaine ; la lune l'éclairait, et je reconnus comme en plein jour l'homme au long manteau. Je m'arrêtai : mes yeux qui le suivaient toujours, tombèrent sur un objet sombre qui reposait à ma gauche, au bord de la mare. J'attachai la bride de mon cheval à la haie et saisissant mon bâton d'une main ferme, j'allai droit à cet objet ; je vis bientôt que c'était un homme couché et sans mouvement. Ses jambes étaient à moitié enfoncées dans l'eau et sa face était tournée vers le ciel. Son cou et sa poitrine étaient tachées de sang, ses cheveux rares, d'un noir foncé, étaient collés à sa tempe où se voyait une affreuse blessure. Je me baissai en frissonnant, je retenais ma respiration, je tremblais… ce visage, c'était bien celui de John Tyrrell.

CHAPITRE LXV

C’est une chose terrible, même pour un homme qui n’est point dépourvu de hardiesse, de se retrouver tout d’un coup seul avec un mort. Mais combien cette situation n’est-elle pas plus émouvante lorsqu’un instant avant nous avons vu, touché, plein de chaleur et de vie, ce pauvre corps qui maintenant gît à terre comme une masse inerte.

C’était là cet homme dont je venais de prendre congé avec froideur, avec colère, pour un mot, une vétille. Je pris sa main glacée ; elle retomba, et en ce moment je crus voir comme un mouvement s’opérer sur sa face livide. Je m’étais trompé, c’était un nuage transparent qui passait devant la lune ; le nuage passé, la lumière douce et pure éclaira de nouveau cette scène de sang et d’horreur, rendant plus sauvage et plus horrible encore l’éternel contraste de la terre et du ciel, de l’homme et du créateur, de la passion et du calme immuable, de la mort et de la vie éternelle.

Mais ce n’était pas le moment de philosopher ; un millier de pensées m’assaillirent en un instant, se succédant confusément les unes aux autres sans que je pusse m’arrêter à une seule. Un voile épais s’étendait sur mes facultés, mon esprit était un véritable chaos. Il y avait plusieurs minutes que j’étais là devant ce cadavre, lorsque par un vigoureux effort je sortis de la stupeur où j’étais plongé pour songer enfin à ce que j’avais à faire dans cette triste circonstance.

Je savais que la maison que j’avais remarquée le matin n’était qu’à quelques minutes du lieu où je me trouvais, mais elle appartenait à Dawson sur qui s’étaient portés d’abord mes soupçons. Je me rappelais la mauvaise réputation de cet homme, et celle de son compagnon Thornton encore plus endurci et plus mal famé que lui. Je me souvenais de la répugnance que ce malheureux homme assassiné avait montrée à accepter leur compagnie, et les raisons trop bien motivées sur lesquelles il se fondait pour cela. Mes soupçons acquirent enfin un tel degré de certitude que je résolus d’aller à

Chester Park pour y donner l'alarme, plutôt que de courir le risque inutile d'affronter les meurtriers au sein même de leur repaire. Et pourtant, me disais-je, en reprenant lentement ma route, si ce sont eux qui ont commis le crime, comment expliquer l'apparition et la fuite de ce cavalier déguisé ?

Je me rappelai alors tout ce que Tyrrell m'avait dit de la poursuite à laquelle il avait été en butte de la part de ce mystérieux personnage, et cette circonstance singulière, qu'il avait précisément passé auprès de moi presque aussitôt après que Tyrrell m'eut quitté. Mes réflexions associaient cette circonstance à un nom que je n'osais me dire même tout bas à moi-même, et cependant je trouvais malgré moi dans ce nom une explication à cette poursuite et même à cette mort. Tout cela me rendit indécis, et me fit rejeter complètement la condamnation que j'avais d'abord prononcée contre Thornton et son ami. Aussi lorsque j'arrivai à la porte blanche et à la petite avenue qui conduisait à la maison de Dawson, je résolus, à tout évènement, de faire halte à cette habitation isolée et d'observer l'effet que produirait ma communication.

J'eus peur un moment pour ma propre sûreté, mais ce sentiment disparut presque aussitôt. En effet, en supposant même que ces gens fussent coupables, ils n'auraient eu aucune raison pour faire une victime de plus en renouvelant sur moi leur attentat. Je me sentais d'ailleurs capable de commander à mon visage et de ne laisser rien passer dans mes manières, des soupçons que je pouvais concevoir.

Au premier étage brillait une lumière qu'aucun souffle n'agitait. Quel contraste entre le calme de la vie et le silence forcé et effrayant de la scène de mort à laquelle je venais d'assister. Je frappai deux coups à la porte ; personne ne vint à mon appel, seulement je vis aller et venir la lumière du premier étage.

Ils viennent, me dis-je ; mais non, une fenêtre s'ouvrit et je vis, non sans une grande joie et un grand soulagement, un canon de fusil sortir de la fenêtre et se braquer sur moi ; je me mis à l'abri derrière le mur en grande hâte.

« Passez votre chemin, gredin, me dit une voix rude mais tremblante, sinon je vous fais sauter la cervelle.

— Mon bon monsieur, dis-je, sans quitter ma position, je viens pour affaire urgente, et je voudrais parler à M. Thornton ou à M. Dawson ; et vous feriez bien, en conséquence, si cela ne vous contrarie pas, d'attendre pour m'adresser les compliments que vous me prodiguez, que j'aie remis mon message.

— Monsieur, notre maître et M. Thornton ne sont pas revenus de Newmarket et nous ne pouvons laisser entrer personne avant leur retour, » me répondit la voix sur un ton qui s'était un peu radouci, grâce sans doute à mon raisonnement persuasif. Tandis que je réfléchissais à la réponse que je devais faire, une grosse tête rouge qui ressemblait à celle de l'acteur Liston, apparut en dehors de la fenêtre, protégée par le fusil et sembla examiner ma personne et mon cheval. Puis une autre tête plus civilisée et ornée d'un bonnet à fleurs se glissa par-dessus l'épaule de mon premier interlocuteur. Le résultat de ce double examen me fut favorable et les deux têtes parurent rassurées.

« Monsieur, me dit la dame, mon mari et M. Thornton ne sont pas de retour, et nous avons été si alarmés par une attaque qui a été tentée récemment contre notre maison, que je ne puis admettre personne ici avant le retour de ces messieurs.

— Madame, lui répondis-je en me découvrant respectueusement, je ne veux pas vous alarmer par le récit de l'événement dont je devais entretenir M. Dawson ; mais ayez la bonté de lui dire, à son retour, d'aller visiter les environs de la mare, sur la lande ; il fera alors ce qu'il jugera convenable. »

À ce discours qui, j'en conviens, n'avait rien de très-rassurant, le fusil se mit à trembler si fort que je jugeai qu'il y aurait le plus grand danger à demeurer plus longtemps dans le voisinage. En conséquence, je sortis de l'avenue et repris ma route vers Chester Park.

J'arrivai enfin au château ; ces messieurs étaient encore à table. Je fis prier lord Chester de me parler, et je lui racontai la scène dont j'avais été témoin et la cause de mon retard.

« Quoi ! Brown Bob est boiteux ? me dit-il, et Tyrrell, pauvre pauvre garçon ! c'est déplorable ! Il faut que nous sortions à l'instant. Ici, John ! Tom ! Wilson ! » Et Sa Seigneurie se mit à crier et à tirer la sonnette avec une agitation extraordinaire.

Le majordome en second apparut et lord Chester lui dit : « Mon premier valet de chambre ! — Sir John Tyrrell est assassiné. — Une affreuse entorse à la jambe. — Préparez des lanternes, il faut aller avec M. Pelham. — Pauvre homme ! — Qu'on envoie chercher de suite le docteur Physicon. — M. Pelham vous dira tout ce qu'il faut faire. — Brown Bob ! — Le cou coupé d'une oreille à l'autre ! — Qu'est-ce qu'il faut faire ? » Et après cette harangue aussi claire que péremptoire, le marquis se laissa tomber dans son fauteuil, en proie à une sorte d'attaque de nerfs.

Le maître-d'hôtel en second le regardait avec une profonde stupéfaction. « Venez, lui dis-je, je vais vous expliquer ce que Sa Seigneurie désire. » Et, faisant sortir cet homme de la chambre, je lui donnai brièvement les instructions nécessaires. Je commandai un cheval frais pour moi, et quatre hommes à cheval pour m'accompagner. Pendant qu'on faisait les préparatifs, la nouvelle se répandit rapidement et je fus bientôt entouré de toute la maison. Plusieurs de ces messieurs désirèrent m'accompagner et lord Chester, qui avait fini par sortir de sa stupeur, voulut conduire lui-même la marche. Nous sortîmes au nombre de huit et nous arrivâmes bientôt à la maison de Dawson. La lumière brillait toujours au premier étage. Nous sonnâmes, et au bout de peu d'instants, Thornton vint lui-même nous ouvrir la porte. Il paraissait pâle et agité.

« Quelle abomination ! dit-il aussitôt, nous arrivons à l'instant même de la lande !

— Accompagnez-nous, monsieur Thornton, lui dis-je d'une voix ferme en fixant mes yeux sur les siens.

— Certainement, me répondit-il aussitôt, sans faire paraître la moindre confusion. Je vais mettre mon chapeau. »

Il resta un instant dans la maison.

« Ne soupçonnez-vous pas ces gens-là ? me dit à l'oreille lord Chester.

— Je n'ai pas précisément des soupçons, lui dis-je, mais des doutes. »

Nous reprîmes l'avenue. « Où est M. Dawson ? dis-je à Thornton.

— Oh ! il est à la maison, me répondit Thornton. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Allez-y, » répondis-je.

Thornton resta absent pendant quelques minutes ; il reparut suivi de Dawson. « Pauvre garçon, me dit-il à voix basse, il a été tellement frappé de ce spectacle qu'il en est encore tout bouleversé ; du reste, comme vous verrez, il est à moitié ivre. »

Je ne répondis pas, mais je regardai attentivement Dawson ; il était évident, ainsi que le disait Thornton, qu'il était ivre ; il avait les yeux hagards et il vacillait sur ses jambes ; mais il y avait dans son état quelque chose de plus que de l'ivresse ; il était agité et tremblait de tout son corps. Mais cela pouvait être la conséquence naturelle (et par conséquent innocente) de l'effroi que lui avait causé la vue du cadavre ; aussi, n'y attachai-je pas beaucoup d'importance.

Nous arrivâmes au lieu de l'évènement ; le corps semblait n'avoir point été changé de place. « Mais, dis-je à Thornton, en le prenant à part, pendant que tout le monde, saisi d'effroi, entourait le cadavre, pourquoi ne l'avez-vous pas fait porter à la maison ?

— J'allais revenir ici avec le domestique dans cette intention, me répondit le joueur, car ce pauvre Dawson était trop gris et trop ému pour pouvoir nous aider.

— Et comment se fait-il, lui dis-je en cherchant à lire dans ses yeux, que votre ami et vous ne fussiez pas de retour à la maison quand j'y ai passé, car enfin vous étiez bien en avance sur moi, et je ne vous ai pas rencontrés depuis que vous m'aviez quitté ? »

Thornton me répondit sans aucune hésitation : « C'est parce que pendant le plus fort de l'orage nous nous sommes mis à l'abri sous un vieux hangar que nous nous sommes rappelés dans les environs, et que nous y sommes restés jusqu'à ce que la pluie eût cessé. »

Il est probable, me dis-je, qu'ils sont innocents, et je revins considérer le cadavre que nos compagnons avaient relevé. Il avait à la tête une large plaie contuse produite vraisemblablement par un instrument pesant avec lequel on l'avait assommé. Les doigts de la main droite avaient de profondes entailles ; il y en avait un qui était entièrement séparé : le malheureux homme avait probablement voulu saisir l'arme tranchante avec laquelle avaient été faites les autres blessures, l'une au cou, l'autre au côté, toutes deux suffisantes pour donner la mort.

En le déshabillant, on découvrit une autre blessure mais d'une nature moins grave, et en soulevant le corps on trouva à terre la lame cassée d'une arme tranchante qui parut être un long couteau-poignard. Le chirurgien qui examina le corps peu de temps après exprima l'opinion que le poignard s'était cassé sur une côte : il expliquait ainsi le peu de profondeur de la blessure dont je viens de parler. Je regardai avec attention dans l'herbe haute et épaisse, pour voir si je ne trouverais pas quelque autre trace du meurtrier ; Thornton m'aidait dans cette recherche. À une distance de quelques pieds du cadavre, il me sembla voir un objet brillant, je courus, et ramassai vivement cet objet : c'était une miniature. J'allais crier, quand Thornton me dit tout bas : « Silence ! je connais ce portrait, c'est bien ce que je soupçonnais. »

Je ressentis au cœur une douleur poignante. D'une main désespérée et tremblante, j'essuyai le portrait qui était couvert de sang quoiqu'il fût placé à une assez grande distance du corps. Je considérai les traits de la personne qui y était représentée ; c'était une jeune femme d'une singulière beauté ; je ne l'avais jamais vue. En retournant cet objet, je vis derrière deux boucles de cheveux entrelacées ; dans l'une on reconnaissait facilement les longs cheveux noirs et soyeux d'une femme ; l'autre était une boucle de cheveux châtains. Il y avait autour quatre initiales, que je regardai avec une vivo anxiété. « Je n'y vois plus clair, dis-je à voix basse à Thornton, et je ne peux pas lire ces initiales.

— Moi je les vois bien, me répondit-il en parlant bas, mais avec une sorte de joie sauvage qui me glaça le cœur : voici quelles sont ces lettres : G. D. R. G., ce sont les initiales de Gertrude Douglas et de *Réginald Glanville*. »

Je le regardai ; nos yeux se rencontrèrent, je lui saisis vivement la main. Il me comprit, « Gardez-le, me dit-il, nous n'en dirons rien. » Tout cela prend du temps à raconter, mais ce fut l'affaire d'un instant.

« Avez-vous trouvé là quelque chose, Pelham ? me cria l'un de nos compagnons.

— Non, » lui dis-je en cachant le portrait sur ma poitrine, et je marchai vers le groupe, d'un air insouciant.

Nous transportâmes le corps à la maison de Dawson. La pauvre dame eut une attaque de nerfs : nous entendîmes ses cris lorsque nous déposâmes le

corps sur une table, dans le parloir.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? dit lord Chestcr.

— Rien, » telle fut la réponse générale. Il n'y a pas de drame, si intéressant qu'il soit, qui puisse lutter contre la crainte d'un rhume de cerveau.

— Allons à la maison, alors, et envoyons chercher le magistrat le plus proche, » s'écria notre hôte. On ne se le fit pas dire deux fois.

Lorsque nous fûmes en route, lord Chester me dit : « Ce drôle de Dawson avait l'air bien mal à l'aise, avez-vous quelque soupçon contre lui et son ami ?

— Non, » lui répondis-je avec énergie.

CHAPITRE LXVI

Le pays tout entier fut en émoi aussitôt que le meurtre fut connu. Tous les myrmidons de la justice se livrèrent aux plus actives recherches afin de découvrir les assassins. Quelques personnes, d'abord arrêtées préventivement, furent presque aussitôt relâchées. Thornton et Dawson eurent à subir un interrogatoire et une enquête très-rigoureux, mais on ne put produire contre eux la plus petite preuve ; aussi furent-ils mis hors de cause. La seule circonstance qui autorisât les soupçons à leur égard, c'est qu'ils s'étaient arrêtés en route, mais la raison qu'ils en donnèrent, et qu'ils m'avaient donnée à moi-même, était plausible et naturelle. Ils indiquèrent le hangar où ils s'étaient abrités, et comme pour mieux confirmer l'assertion de Thornton, un gant qui lui appartenait, fut trouvé dans cet endroit. Enfin, et par-dessus tout, ma déposition, dans laquelle je fus contraint de mentionner la circonstance du cavalier déguisé qui m'avait dépassé sur la route et que j'avais vu ensuite sur le lieu même du crime, fit retomber tout le poids des soupçons sur cet homme inconnu.

Tous les efforts que l'on fit pour le découvrir furent inutiles. On acquit la certitude qu'un homme, enveloppé d'un manteau, avait été vu à Newmarket, mais on n'avait pas fait grande attention à lui ; on sut aussi qu'une personne dont le signalement se rapportait à celle-là, avait laissé quelque temps à l'écurie un cheval gris, dans une auberge de Newmarket. Mais au milieu de la foule des étrangers, on n'avait fait aucune remarque particulière sur le cavalier ni sur le cheval.

À mesure que l'enquête se poursuivait, les témoignages différaient ; il y avait quatre ou cinq hommes qui avaient mis leurs chevaux à l'écurie ; un garçon d'écurie disait que le cheval était bai, un autre qu'il était noir, un troisième déposa que le gentleman était remarquablement grand, mais le garçon de l'hôtel affirmait solennellement avoir servi un verre de grog à un gentleman de mauvaise mine, enveloppé d'un manteau, et qui était

remarquablement petit. En somme, on ne put saisir aucune preuve matérielle et, malgré leur zèle, les officiers de police durent renoncer à trouver le moindre indice qui pût les mettre sur la voie d'une découverte positive.

Quant à moi, aussitôt que je pus décemment m'échapper, je quittai Chester Park, ayant en poche une dépêche très-satisfaisante de Sa Seigneurie à lord Dawton, et je me trouvai de nouveau sur la route de Londres.

Hélas ! combien mes pensées étaient changées ! combien la tournure de mon esprit était différente de ce qu'elle était la dernière fois que j'avais parcouru cette route ! Alors, j'étais plein d'espoir, d'énergie, d'ambition et d'affection pour Réginald Glanville, d'adoration pour sa sœur ! Maintenant je revenais triste et désespéré, sans une seule pensée consolatrice. Rien ne pouvait me distraire du sombre et profond désespoir qu'avait fait naître en mon âme cette nuit fatale. Qu'était-ce désormais pour moi que l'ambition ? L'homme le plus égoïste a besoin de reporter sur quelqu'un à qui il s'associe, pour qui il thésaurise, les triomphes et les plaisirs dont il ne saurait jouir seul. Quel était à présent cet être de mon choix, cet ami de mon cœur ? Mon plus ancien ami, celui que ses chagrins m'avaient fait estimer davantage, pour lequel je sentais croître mon affection en raison du mystère de sa vie, Réginald Glanville, était un assassin ! oui, c'était un scélérat, un être cruel et lâche qui pouvait d'un instant à l'autre tomber sous le coup de la loi. Et elle ! elle, la seule femme au monde que j'eusse vraiment aimée, elle qui avait pénétré dans les replis les plus cachés de mon cœur ambitieux et entreprenant, c'était la sœur d'un assassin !

Alors je me rappelai la joie sauvage que j'avais vu briller dans les yeux de Thornton, lorsqu'il tenait en main ce médaillon, témoignage de la culpabilité de Glanville ; et malgré toute mon horreur pour le crime de mon ancien ami, je tremblais pour ses jours. Je n'étais pas non plus satisfait de la prévarication dont je m'étais rendu coupable comme témoin. Sans doute, j'avais dit la vérité, mais je ne l'avais pas dite tout entière ; et mon cœur bondissait et se soulevait avec douleur contre cette miniature que je cachais dans mon sein.

Je me disais que pour sauver un criminel, au salut duquel j'étais, par sentiment, personnellement intéressé, j'avais pactisé avec l'honneur, rusé

avec la vérité et manqué au plus sacré et au plus inviolable des devoirs, celui de la justice.

J'avais le pouls agité et les joues en feu lorsque j'arrivai à Londres. Dans la nuit, j'eus une fièvre violente ; on fit venir les vautours de la médecine ; je fus saigné copieusement, et retenu au lit pendant six jours. Au bout de ce temps, la force de ma constitution et ma jeunesse reprirent le dessus. Je lus avidement le premier journal qui me tomba sous la main. Le nom de Glanville frappa mes regards. Je lus le paragraphe qui le concernait : c'était un dithyrambe, un panégyrique pompeux de son génie et du grand avenir qui lui était réservé. Je regardai à une autre colonne, et j'y vis un long discours qu'il avait prononcé la veille à la chambre des Communes.

Cela est-il possible ? me disais-je. Oui, et c'est là un des mystères incompréhensibles du cœur humain. Un homme peut commettre le plus grand crime et (si ce crime n'est point suivi d'un autre) le cours ordinaire de sa vie n'en sera point changé ni interrompu. Pour tout le monde, dans tout ce qu'il entreprend, en toutes choses enfin il est le même qu'avant. Il peut servir son pays, obliger ses amis, être brave, généreux, bienveillant, tout aussi bien que par le passé. Un crime, si hideux qu'il soit, ne cause pas nécessairement une révolution dans le caractère et la destinée d'un homme. Ce n'est que par une suite non interrompue de désordres et de mauvaises actions si insignifiantes qu'elles puissent paraître en elles-mêmes, que le sens moral s'altère et que le cœur s'endurcit.

Ma mère n'était pas à Londres quand j'y revins. On lui avait écrit pendant ma maladie et, tandis que je parcourais le journal, on me remit une lettre d'elle que je transcris ici.

« Mon cher Henry,

« Dans quelle terrible inquiétude je suis à votre égard ! Écrivez-moi de suite. Je voulais partir moi-même pour Londres, mais je suis auprès de cette chère lady Dawton qui ne veut pas entendre parler de mon départ, et, dans votre intérêt, je ne dois pas lui déplaire. À propos, pourquoi n'avez-vous pas été voir lord Dawton ? mais j'oublie que vous avez été malade. Mon cher, cher enfant, cette maladie me rend bien triste ; comme vous devez être pâle à présent ! justement voilà la belle saison qui approche ; quel malheur !

Je vous en prie, ne mettez pas une cravate noire la première fois que vous rendrez visite à lady Roseville ; mettez plutôt une cravate de fine batiste, cela donnera à votre teint un air plutôt délicat que maladif. Quel médecin avez-vous pris ? je prie Dieu que ce soit sir Henry Halford ; je serais trop malheureuse s'il en était autrement. Personne ne peut savoir ce que je souffre. Votre père, le pauvre homme, a été au lit ces trois derniers jours avec la goutte. Tâchez de reprendre le dessus, mon cher enfant, et lisez quelques livres de littérature légère pour vous distraire. Mais je vous en prie, sitôt que vous serez bien, allez chez lord Dawton, il meurt d'envie de vous voir ; pourtant prenez garde de vous enrhumer. Comment avez-vous trouvé lady Chester ? je vous en prie, prenez bien soin de vous et écrivez le plus tôt possible à votre malheureuse et affectionnée mère.

« F. P.

« *P. S.* Comme cet événement du pauvre sir John Tyrrell est affreux ! »

Je jetai cette lettre loin de moi. Que Dieu me pardonne si l'accès de misanthropie auquel j'étais en proie me rendit moins respectueux et moins reconnaissant que je ne l'étais d'habitude à ma mère pour sa sollicitude.

Je pris au hasard un des nombreux livres dont ma table était couverte ; c'était l'ouvrage d'un moraliste français à l'usage des gens du monde ; cette lecture fit prendre un nouveau cours à mes pensées. Mon esprit revint à ses premiers projets d'ambition. Qui ne sait que les malheurs privés poussent les hommes à se jeter dans le tourbillon des affaires publiques ? La politique est comme le fleuve Léthé, nous nous y plongeons pour oublier nos chagrins.

J'attirai à moi mon buvard et j'écrivis à lord Dawton. Trois heures après que j'eus envoyé ma lettre, lui-même vint me rendre visite. Je lui remis la lettre de lord Chester, mais il avait déjà reçu de ce noble personnage la notification du succès de ma mission. Il se confondit en éloges et en remercîments.

« Savez-vous, me dit cet homme d'État, que vous avez fait la conquête de lord Guloseton ? Il parle de vous en public dans les termes les plus avantageux. Il serait à désirer que nous eussions sa voix et celle de ses amis. Il faut nous renforcer, mon cher Pelham ; tout dépend de la crise actuelle.

— Êtes-vous sûr du cabinet ? lui demandai-je.

— Oui, la chose n'est pas encore rendue publique, mais nous savons, nous, de source certaine, quels sont ceux qui doivent quitter le ministère, et quels seront leurs successeurs ; moi je dois avoir le ministère de…

— Je félicite Votre Seigneurie de tout mon cœur. Quel est le poste que vous me destinez ? »

Lord Dawton changea de visage. « Ah ! mon Dieu ! Pelham, il n'y a encore rien de décidé quant aux positions secondaires, mais on ne vous oubliera pas, non, non, soyez-en bien sûr, mon cher Pelham. »

Je jetai au noble lord un regard qui, je m'en flatte, n'appartient qu'à moi. Est-ce que par hasard, me dis-je, cet avorton de ministre prétend se jouer de moi comme d'un outil secondaire ? qu'il y prenne garde ! Cette colère d'un moment s'apaisa.

« Lord Dawton, lui dis-je, un mot, et ce sera tout, pour le moment. Est-ce votre intention de me faire entrer au parlement aussitôt que vous serez au ministère ? Quant à ce que vous voulez faire du reste pour moi, je ne vous le demande pas.

— Mais oui, assurément, Pelham, comment pouvez-vous en douter ?

— Cela me suffit ! et maintenant écoutez cette lettre que je reçois de France.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Deux jours après mon entrevue avec lord Dawton, je me promenais tranquillement à cheval dans Green Park ; j'étais de mauvaise humeur ; je fus dépassé par une de ces voitures privilégiées dont les maîtres ont le droit de dire : *hoc iter est nobis*. Une douce voix cria au cocher d'arrêter, et m'interpella en ces termes :

« Quoi, le héros de Chester Park est de retour ici, et il n'est pas encore venu me faire le récit de ses aventures !

— Charmante lady Roseville, lui dis-je, je m'avoue coupable de négligence mais non de trahison. J'ai eu le tort, il est vrai, de ne pas me

présenter devant vous, mais maintenant que je vous vois je suis à vous corps et âme : commandez et j'obéis.

— Vous voyez, Hélène, dit lady Roseville en se tournant vers une jeune fille qui était assise près d'elle rougissante et la tête inclinée, vous voyez ce que c'est que d'être un chevalier errant ; son langage même est digne de l'Amadis de Gaule ; mais, dit-elle en s'adressant à moi, vos aventures sont trop sérieuses pour qu'on en parle légèrement. Nous vous donnons l'ordre de vous rendre ce soir en notre castel ; nous serons seule.

— Belle dame, j'obéirai, mais dites-moi, de grâce, combien de personnes signifie le mot *seule*.

— Ah ! répondit lady Roseville, je crains que nous n'ayons avec nous quelques personnes, mais, je pense, Hélène, que nous pouvons promettre à notre chevalier de n'être pas plus de douze. »

Je saluai et continuai ma course. Que n'eussé-je point donné pour pouvoir toucher les mains de la jeune compagne de la comtesse, seulement pendant une seconde ? *Mais*… et ce terrible *mais* me donne le frisson. Je piquai des deux et partis fièrement au galop. Le vent soufflait avec violence et, pour me garantir le visage, je courbais la tête de sorte que je ne dirigeai plus mon cheval qui était fougueux et plein d'ardeur.

Tout à coup une voix pressante me cria : « Holà ! Monsieur, holà. Au nom du ciel, ne m'écrasez pas avant dîner ; après, vous ferez ce que vous voudrez. »

Je m'arrêtai. « Ah ! lord Guloseton ! que je suis heureux de vous voir ; je vous en prie, excusez ma cécité et la stupidité de mon cheval. »

Il n'est si mauvais vent, répondit le noble gourmand, qui ne nous apporte quelque chose de bon ; voilà un excellent proverbe dont la vérité se montre tous les jours. En effet, si désagréable que soit un vent froid et pénétrant, néanmoins il n'y a pas de doute que c'est un merveilleux stimulant pour l'appétit, le plus grand bienfait des cieux. J'espère qu'en me soufflant un peu de goût pour mon sauté de foie gras, ce vent-ci pourra aussi pousser à ma table un convive qui pourra partager mon dîner et ma joie. Faites-moi l'honneur de dîner avec moi aujourd'hui.

— Dans quel salon dînerez-vous aujourd'hui, milord Lucullus ?

— Dans le salon de Diane, répondit Guloseton, car c'est elle sans doute qui a abattu le chevreuil dont lord H*** m'a envoyé un gigot que nous mangerons aujourd'hui, c'est de la vieille race de Meynell. Je ne vous invite pas à tenir compagnie à M. tel ou tel ou à lord n'importe qui, mais je veux que vous teniez compagnie à un *sauté de foie gras* et à un gigot de venaison.

— J'irai certainement leur présenter mes hommages ; je ne savais pas, autrefois, combien les choses sont une meilleure compagnie que les hommes. C'est Votre Seigneurie qui m'a initié à cette grande vérité.

— Dieu me pardonne, s'écria Guloseton d'un air de dépit, je vois venir le duc de Stilton, un odieux personnage : ne m'a-t-il pas dit l'autre jour, à mon *petit dîner* (je m'excusais auprès de lui de l'erreur commise par un de mes *artistes* qui s'était trompé de vinaigre et avait pris de l'ordinaire pour du Chili,) ne m'a-t-il pas dit… Au fait, que croyez-vous qu'il m'ait dit ? vous ne le devineriez pas. Il m'a dit, ma parole, qu'il ne s'inquiétait pas de ce qu'il mangeait, et qu'il pouvait faire un excellent dîner avec un beefsteak ! Pourquoi, diantre, alors, venir dîner avec moi ? Pouvait-il me dire rien de plus blessant ? Vous comprenez mon indignation quand je jetai les yeux sur ma table et que je vis tant de bonnes choses préparées pour un pareil idiot ! »

Ce dernier mot était à peine sorti de la bouche du noble gourmand que le haut personnage dont il s'agissait nous accosta. Je pris plaisir à voir le mépris de Guloseton ; il ne se donnait pas la peine de le dissimuler pour une personne que toute l'Europe honorait, et l'ennui qu'il éprouvait dans la compagnie d'un homme dont la société était recherchée, ambitionnée par chacun, comme le *summum bonum* de la distinction la plus honorable. Quant à moi, qui ne me sentais pas du tout de goût pour la société, je quittai bientôt ce couple mal assorti et je gagnai l'autre parc.

Au moment où j'y entrais, j'aperçus, monté sur un petit poney de mauvaise mine, M. Wormwood de désagréable mémoire. Quoique nous ne nous fussions pas vus depuis notre séjour commun chez sir Lionel Garrett, et que nous fussions alors dans les termes de la plus stricte et de la plus froide politesse, il vint au-devant de moi et m'adressa la parole.

« Mon cher monsieur, me dit-il avec un sourire affreux, je suis heureux de vous revoir ; mais mon Dieu comme vous êtes pâle. J'ai appris que vous aviez été bien malade. Avez-vous été consulter cet homme qui, dit-on, se fait fort de guérir la phthisie la plus avancée ?

— Oui, lui dis-je, il m'a lu deux ou trois lettres de remercîments de personnes qu'il a soignées. La dernière, m'a-t-il dit, était d'un gentleman qui était presque désespéré, un M. Wormwood.

— Oh ! vous êtes facétieux, vous voulez vous amuser, dit le cynique, froidement, mais parlez-moi donc, de grâce, de cette horrible affaire de Chester-Park. Comme cela a dû être désagréable pour vous d'être arrêté comme meurtrier.

— Monsieur, lui dis-je avec hauteur, que voulez-vous dire ?

— Ah ! vous n'avez pas été arrêté, vraiment ? tant mieux, cela m'avait fait de la peine ; mais tout le monde le disait.

— Mon cher monsieur, répliquai-je, depuis quand vous occupez-vous de ce que tout le monde dit ? Si j'en faisais autant, moi, je ne me promènerais pas avec vous ! Mais j'ai toujours soutenu, en dépit de tout le monde, et même au point d'être universellement blâmé pour la singularité de mes opinions, que vous, mon cher monsieur Wormwood, vous n'étiez ni un sot, ni un ignorant, ni un insolent, ni un malotru. J'ai soutenu, seul contre tous, que vous étiez, au contraire, un auteur très-décent et un excellent homme ; que vous étiez si bienveillant que vous passiez votre vie à rendre service et à répandre le bonheur autour de vous ; ce bonheur, je l'éprouve en vous disant : *bonsoir*. »

Et sans attendre la réponse de M. Wormwood, je rendis la main à mon cheval. Je me perdis bientôt au milieu de la foule qui commençait à encombrer la promenade.

Hyde-Park est un lieu insipide. Les Anglais du beau monde font d'une affaire un plaisir et du plaisir une affaire. Ils sont venus au monde privés du sourire ; ils errent dans les lieux publics comme certains vents d'Est, froids, incisifs, insupportables, ou comme un groupe de brouillards échappés par un jour de gelée de l'antre de Borée, uniquement pour lutter à qui sera le plus sombre. Lorsqu'ils vous demandent : « Comment vous portez-vous ? » il semble qu'ils prennent la mesure de votre cercueil. Ils se donnent toujours

à la vérité beaucoup de mal pour être agréables ; mais ils sont comme Sisyphe, la pierre qu'ils s'efforcent péniblement de rouler jusqu'au haut de la montagne leur échappe des mains et vient rebondir rudement contre vos jambes. Ils sont quelquefois polis, incivils toujours. Leur chaleur est toujours artificielle, leur froideur ne l'est jamais. Ils ont de la roideur sans dignité, de la platitude sans agréments. Ils vous font un affront sous le prétexte de *vous dire franchement la vérité*, ils blessent vos sentiments et ils appellent cela dire loyalement le *fond de leur pensée*. Ils ne font aucun cas des détours ingénieux qu'inspire la charité, mais ils n'en sont ni plus francs ni plus loyaux pour cela. Ils professent une profonde horreur pour la servilité, et ils sont à genoux devant la noblesse titrée ; à les entendre ils ne font aucun cas d'un ministre, et ils remuent ciel et terre pour être invités par la femme d'un ministre. Et leurs amusements ! c'est la chaleur, la poussière, la monotonie de cet odieux parc dans la journée ; et le soir, même scène répétée dans un étroit espace renfermé où la chaleur est plus forte, l'air moins respirable, la prison plus étroite avec moins de facilité pour s'échapper. Nous sommes toujours à errer comme les damnés de l'histoire de Valhek, nous passons notre vie, comme le roi philosophe de *Sans-souci*, à conjuguer le verbe *je m'ennuie*.

CHAPITRE LXVII

Les réflexions qui terminent le chapitre précédent indiquent que je n'étais pas d'humeur à faire un convive très-aimable ni très-sociable, quand je me rendis pour dîner chez lord Guloseton. Mais dans ce monde, peu importent les dispositions intérieures de notre esprit, le masque cache les rides du front et la contraction des lèvres.

Guloseton était étendu sur son sofa, les yeux attachés sur une belle Vénus placée au-dessus de sa cheminée. « Soyez le bienvenu, Pelham, me dit-il, vous me voyez en train d'adorer ma divinité domestique. »

Je me jetai à la renverse à l'autre extrémité du sofa, et je fis à mon classique Épicurien je ne sais quelle réponse qui nous égaya fort. Nous parlâmes ensuite tableaux, peintres, poètes, antiquité, et enfin nous nous entretînmes de l'ouvrage du D^{r} Henderson sur les vins.

Nous nous abandonnâmes sans contrainte à la fascination enchanteresse de ce dernier sujet, et remplis d'un enthousiasme qui ne fit que rendre plus étroite notre sympathie naturelle, nous descendîmes à la salle à manger, aussi satisfaits l'un de l'autre que doivent être deux bons compagnons de plaisir.

« À la bonne heure ! dis-je en jetant un regard sur la table bien servie, et sur les bouteilles de champagne frappées à la glace, voilà un vrai dîner d'ami. Je me fie bien rarement à l'hospitalité, *miserum est alienâ vivere quadrâ*. Un dîner d'ami, une réunion de famille, sont choses pour lesquelles j'ai une aversion que je ne cherche pas à dissimuler. C'est terrible qu'en Angleterre on ne puisse pas avoir un ami sans courir le risque d'être tué d'un coup de pistolet ou d'être empoisonné. Si votre ami vous fait une invitation et que vous la refusiez, il se figure que vous voulez l'insulter et vous dit quelque mauvaise parole qui vous met dans la nécessité de le

provoquer. Si vous acceptez, vous mourez d'une indigestion de ragoût de mouton ou de navets, ou encore…

— Mon cher ami, me dit Guloseton, la bouche pleine, tout cela est parfaitement vrai, mais ce n'est pas le moment de parler, *mangeons*. »

Je reconnus la justesse de son observation, et nous n'échangeâmes plus un seul mot à part les exclamations que nous arrachaient la surprise, le plaisir, l'admiration ou le mécontentement, à mesure que les mets se succédaient. Enfin le dessert arriva et nous fûmes seuls.

Lorsque je jugeai que mon hôte avait assez fait honneur à son vin, je me mis en devoir de renouveler mes attaques. Je l'avais déjà précédemment misa l'épreuve du côté de la vanité en lui parlant du pouvoir, de la considération, mais en vain ; j'essayai d'une autre batterie.

« Combien il y a peu de personnes, lui dis-je, qui soient capables de donner un dîner passable, et combien il y en a pourtant qui savent payer un juste tribut de louanges à un dîner bien entendu ! Je ne crois pas qu'il pût y avoir de plus grand triomphe pour un Épicurien ambitieux que de voir à sa table les premières et les plus considérables personnes de l'État s'incliner avec respect devant la profondeur, la variété, la pureté et la magnificence de son goût. Quel honneur que de leur faire oublier dans l'extase que procurent les jouissances pures du palais, les plus audacieux et les grands projets qui occupent d'ordinaire toutes leurs pensées. Je les vois d'ici ceux que l'Angleterre tout entière poursuit de sollicitations et de demandes de places, devenus à leur tour solliciteurs et postulants empressés pour obtenir une place à une table distinguée. Je ris en pensant que tous les grands mouvements des ministères, seraient conçus et exécutés sous l'influence du suc nourrissant des viandes savamment apprêtées et de l'excitation que font naître les vins généreux. Sous l'influence d'une cuisse de chevreuil comme celle que nous venons de déguster, quelles nobles et puissantes mesures politiques doivent s'engendrer ! Quelle délicatesse, quelle subtilité, quelle finesse doit produire un *sauté de foie !* Quelles divines améliorations dans l'assiette des impôts peut inspirer un ragoût *à la financière !* Oh ! si ma bonne étoile voulait que je fusse cet homme-là, je n'envierais ni la fortune de Napoléon ni le génie de S. »

Guloseton se mit à rire : « L'ardeur de votre enthousiasme fait tort à votre jugement, mon cher Pelham ; vous êtes comme Montesquieu, la vivacité de votre imagination vous fait avancer des paradoxes que la froide raison vous ferait rejeter. Par exemple vous conviendrez que si l'on avait à sa table toutes ces personnes distinguées, on serait forcé de parler davantage et par conséquent de manger moins. Bien plus, de deux choses l'une, ou vous seriez excité par votre triomphe ou vous ne le seriez pas ; cela est incontestable : si vous n'êtes pas excité, vous vous ennuyez sans profit ; si vous êtes excité vous faites tort à votre digestion ; il n'y a rien de préjudiciable à l'estomac comme l'inquiétude fébrile que donnent les passions. Toutes les philosophies recommandent le calme comme le το καλον de leur code ; vous voyez donc bien qu'en suivant votre système, si l'on risque de gagner d'un côté on risque de l'autre d'être mortifié ! La mortification ! mot terrible ; combien d'apoplexies dérivent de cette source ! Non, Pelham, arrière l'ambition ; emplissez votre verre et apprenez enfin le secret de la vraie philosophie ! »

Que le ciel confonde cet homme, anathème sur lui, me dis-je en moi-même ; mais je criai tout haut : « Vive le *Salomon des sautés !*

— Il y a quelque chose, me dit Guloseton, dans votre physionomie et dans vos manières, de si franc, de si honnête, que non-seulement on se sent bien disposé d'abord en votre faveur, mais que l'on désire même devenir votre ami aussi. Je vous dirai, en confidence, que rien ne m'amuse comme de voir la cour que me font tous les partis. Je me ris des conflits insensés et passionnés où je vois les autres engagés, et j'aimerais autant songer à me faire chevalier errant comme Don Quichotte, ou à attaquer les ennemis invisibles de cet échappé de Bedlam, que de me mêler aux luttes acharnées de la politique. En restant comme je fais, éloigné de ce combat furieux, je puis m'en moquer ; mais si je m'engageais dans la mêlée, j'en sortirais blessé et meurtri. Je suis le philosophe qui rit, je n'ai pas envie de devenir le philosophe qui pleure. Je dors bien, je n'ai pas envie de mal dormir. Je mange bien ! pourquoi voulez-vous que j'aille m'exposer à perdre l'appétit ?

« Je ne suis ni troublé ni attaqué dans les paisibles jouissances où je mets mon bonheur, pourquoi irais-je affronter les injures des journalistes et les plaisanteries acérées des pamphlétaires ? Je puis inviter qui il me plaît,

pourquoi me mettrais-je dans la nécessité d'inviter des gens qui ne me plaisent pas ? Enfin, mon bon Pelham, pourquoi irais-je aigrir mon caractère, raccourcir ma vie, livrer ma verte vieillesse à la flanelle et aux médecins, et du plus heureux des sages, devenir le plus misérable des fous ? L'ambition me rappelle ce que Bacon dit de la colère : Elle est comme la pluie, elle se brise contre l'objet sur lequel elle tombe. Pelham, mon enfant, goûtez-moi de ce *Château Margot*. »

Quoique ma vanité fût blessée du peu de succès de mon entreprise, je ne pus m'empêcher de sourire de plaisir, en entendant mon hôte développer ses préceptes de sagesse. Pourtant il s'agissait de mon honneur diplomatique, et je voulais à tout prix en venir à mes fins ; lorsque plus tard je renouvelai mes tentatives de séduction, ce fut par une tout autre méthode. Je n'avais pourtant pas perdu mon temps ; lorsque je quittai ce moderne Apicius, il m'avait ouvert un nouvel horizon, montré une page nouvelle dans le livre de l'humanité. Je savais désormais qu'il n'y a pas de vertu qui puisse égaler le sensualisme pour faire d'un homme un parfait philosophe. Il n'y a point de contentement pareil à celui d'un épicurien, pas de code de morale aussi difficile à attaquer que son inertie et son indolence ; l'épicurien est le seul être au monde pour qui le présent ait plus de charmes que l'avenir.

Mon cabriolet m'eut bientôt transporté chez lady Roseville. La première personne que je vis en entrant au salon, ce fut Hélène. Elle leva sur moi ses yeux avec douceur comme elle avait coutume de faire à mon approche. C'est la sœur d'un assassin ! me cria durement une voix intérieure ; je la saluai de loin et passai outre.

J'abordai Vincent. Il paraissait abattu et découragé. Il voyait clairement que son parti était vaincu ; ce qui le mettait surtout en fureur c'est qu'on faisait circuler le nom de la personne désignée pour le poste qu'il avait ambitionné pour lui-même. Cet homme était précisément le pendant de Sa Seigneurie : un érudit toujours prêt à faire des citations, dont l'instruction ne le cédait pas à celle de Vincent et qui avait autant d'esprit de saillies que lui… mais ce personnage est encore aujourd'hui aux affaires, et je n'en veux pas dire davantage de peur d'avoir l'air de le flatter.

Revenons à notre sujet. On a remarqué sans doute que lord Vincent recourait moins depuis quelque temps à ce genre d'esprit un peu pédantesque dont il faisait parade autrefois. Le fait est qu'il jouait un autre

jeu : il essayait de laver sa réputation de ce reproche de fatuité littéraire dont elle était entachée. Il voyait combien il est nécessaire, dans la vie politique, d'avoir l'air d'un homme du monde plutôt que d'un savant ; et quoiqu'il ne dédaignât pas de montrer ses connaissances classiques et son érudition, pourtant il eût préféré qu'elles lui valussent la réputation d'un homme sérieux et grave, plutôt que celle d'un homme agréable, mais original. Combien il y a peu de gens qui conservent, passé un certain âge, leur caractère natif. Nous finissons tous pour ainsi dire par avoir une seconde peau ; les petites faiblesses, les penchants, les excentricités auxquels nous nous livrions d'abord par pure affectation, s'agglomèrent, se condensent, et nous forment une enveloppe qui finit par faire partie de nous-mêmes.

« Pelham, me dit Vincent avec un sourire glacé, la victoire sera pour vous. La bataille ne sera pas gagnée par les plus forts. Les Whigs triompheront.

> Fugêre pudor, verumque, fidesque ;
> In quorum subiêre locum fraudesque dolique,
> Insidiæque, et vis, et amor sceleratus habendi.

— Voilà une petite citation assez modeste, lui dis-je. Vous avouerez, du moins, que l'*amor sceleratus habendi* se cachait peut-être bien à l'ombre de cette *pudor* et de cette *fides* qui caractérisent votre parti. Autrement je ne saurais comment m'expliquer la violence des efforts auxquels nous avons eu l'honneur de résister.

— Ne craignez rien, me répondit Vincent, je ne veux pas vous réfuter ; ce n'est pas à nous, c'est-à-dire aux vaincus, à argumenter contre vous, nos vainqueurs. Mais dites-moi je vous prie, ajouta Vincent avec un sourire qui ne me plut pas, quel est, dans ce partage des fruits du beau jardin d'Hespérie, la petite pomme qui vous est tombée en partage ?

— Mon bon Vincent, n'anticipons pas sur les évènements ; s'il tombe une pomme dans mon giron, que ce ne soit point une pomme de discorde entre nous.

— Qui parle de discorde ? demanda lady Roseville en venant à nous.

— Lord Vincent, lui dis-je, s'imagine que le fruit célèbre dont on a dit *detur pulchriori* (qu'il soit donné à la plus belle), c'est lui-même ; souffrez, en conséquence, que j'offre mon ami à Votre Seigneurie. »

Vincent murmura quelque chose que, en raison de l'amitié et de l'estime que j'avais pour lui, je ne voulus pas entendre. Je me dirigeai vers une autre partie du salon où j'aperçus lady Dawton. C'était une grande belle femme aussi fière qu'il appartient à la femme d'un libéral. Elle me reçut avec une grâce tout inusitée et je m'assis près d'elle. Il y avait trois douairières et un vieux beau de l'ancienne école qui faisaient la conversation avec la superbe comtesse. On parlait de la société en général.

« Non, disait le vieux beau qui s'appelait M. Clarendon, la société est bien différente aujourd'hui de ce qu'elle était dans ma jeunesse. Vous vous rappelez, lady Paulet, les délicieuses soirées de l'hôtel D*** ? Où trouverons-nous jamais rien de semblable ? quelle aisance, quel monde, et quel mélange piquant ! Si l'on se trouvait assis par hasard à côté d'un bourgeois, on pouvait être sûr que c'était un homme distingué par son esprit ou son talent. On ne tolérait pas, comme aujourd'hui, les gens seulement pour leur richesse.

— C'est vrai, s'écria lady Dawton, c'est l'introduction des gens de rien qui gâte la société d'aujourd'hui. » Et les trois douairières soupirèrent *amen* à cette remarque.

« Pourtant, répliquai-je, puisque l'on peut dire cela ici en toute sécurité sans être accusé de faire une fâcheuse personnalité sans forme de compliment, ne pensez-vous pas que, sans ce mélange nous formerions une société un peu monotone ? Ne trouvez-vous pas que les dîners les plus gais et les soirées les plus amusantes sont ceux où l'on voit un ministre à côté d'un faiseur de calembours, un poëte à côté d'un prince et un fat comme moi près d'une beauté comme lady Dawton ? Plus il y a de variété dans la conversation, plus on y trouve d'agrément.

— C'est très-juste, répondit M. Clarendon, mais c'est précisément parce que cette variété me plaît, que je n'aime pas une société mélangée. Si l'on ne connaît pas la personne à côté de laquelle on a l'avantage d'être assis, on ne saurait traiter aucun sujet sans se tenir sur ses gardes. Je laisse de côté la politique, parce que, grâce à l'esprit de parti, il est rare que nous

rencontrions des personnes avec lesquelles nous soyons en opposition formelle. Mais si le malheur veut que nous riions des méthodistes, il peut se faire justement que notre voisin soit un des saints de cette secte ; si nous disons du mal d'un livre nouveau, c'est peut-être lui qui l'a écrit ; si nous faisons l'observation que le piano est mauvais, il se peut que ce soit son père qui l'ait fabriqué ; si nous nous plaignons du peu de sûreté qu'offrent les placements de fonds dans le commerce, il est possible que justement son oncle soit tombé en faillite la semaine précédente. Je ne parle même pas des cas exceptionnels : je ne fais que rapporter des circonstances très-ordinaires qui puissent s'appliquer à des individus comme chacun de nous en rencontre tous les jours. Ainsi, vous voyez que la variété des sujets de conversation est interdite dans ces sociétés métis, parce qu'il n'y a pas moyen, même en changeant de sujet, de ne pas blesser quelqu'un. »

Voyant que nous l'écoutions avec attention, sir Clarendon continua ainsi : « Ce n'est là qu'une des moindres objections qu'on puisse faire à la promiscuité qui tend à se produire chez nous, il y en a une beaucoup plus forte, c'est l'imitation universelle qui en résulte. Depuis que les salons sont envahis par le flot des gens du commun, il y a des sociétés qui, pour éviter le contact et la souillure, se réduisent à de petites coteries. Vivant entre elles seulement et n'admettant point d'étranger dans leur familiarité, quoiqu'elles ne puissent se dispenser de rendre de nombreuses visites, ces personnes s'imprègnent pour ainsi dire d'un certain air, adoptent certaines modes, certains mots, voire même une sorte d'accent ou une prononciation particulière qui n'appartiennent qu'à elles. Quiconque n'a point comme elles ces petites excentricités est condamné par cela même comme vulgaire et mal élevé. Comme l'exclusivisme de ces sortes de gens les rend d'un accès difficile, même pour les personnes dont la position sociale est réellement supérieure à la leur, ces supérieurs eux-mêmes, par suite d'un sentiment commun à tous les hommes et qui nous porte à priser les choses rares lors même qu'elles sont sans valeur, sont les premiers à solliciter l'honneur de faire leur connaissance. Ils tiennent à montrer qu'ils y sont arrivés, en imitant à dessein ces bizarreries qui sont comme les hiéroglyphes de cette caste sacrée. Les gens placés au-dessous gagnent cette maladie et imitent ceux qu'ils considèrent comme les mieux placés pour être au courant du mot d'ordre de la mode. Ces manières, qui ne sont

convenables pour personne, se transmettent de seconde, de troisième, de quatrième main, jusqu'à ce qu'elles dégénèrent en quelque chose qui est pis que l'absence absolue de manières. Voilà pourquoi vous voyez tout le monde timide, roide, emprunté et mal à l'aise ; les gens sont habillés d'un habit qui ne va point à leur taille, auquel ils n'ont point été accoutumés, et dans lequel ils sont aussi mal à leur aise qu'un sauvage de l'Inde dans les bottes et les vêtements d'un Européen civilisé.

— C'est de là aussi, ajoutai-je, que naît cette vulgarité d'idées et de manières qui gagne la société tout entière, car il n'y a rien de si plébéien que l'imitation.

— C'est une vérité évidente, dit Clarendon, mais ce que je déplore le plus, c'est la méthode peu judicieuse qu'emploient certaines personnes pour remédier à ce mal, et diminuer les désagréments de ce mélange. Je me souviens que, lors de l'ouverture des salons d'Almack, on avait l'intention d'éloigner les riches roturiers, de ce lieu dont le ton devait être si contraire au leur. On institua dans cette intention des dames patronnesses, en même temps on eut soin de fixer le prix d'admission à un taux très-bas et d'éviter tout ce qui pouvait ressembler à du luxe et à de l'ostentation dans le service. C'était une admirable institution pour servir les intérêts de la petite oligarchie qui l'avait fondée ; eh bien, cela n'a fait qu'augmenter encore la manie de l'imitation et la vulgarité. Peut-être les annales de ce cercle renferment-elles des choses plus fâcheuses pour l'aristocratie anglaise que l'histoire de l'Europe entière n'en pourrait fournir. Et comment les *Messieurs et Mesdames Jourdain* auraient-ils pu manquer de suivre servilement l'exemple ridicule de *Monseigneur le Duc et Pair.*

— C'est une chose étrange, dit une des douairières, que de tous les romans qui se donnent pour des tableaux de la société, et dont nous sommes inondés chaque année, il n'y en ait presque pas un qui en présente une description passable !

— Cela n'est pas étrange, dit Clarendon en souriant ; pour peu que Votre Seigneurie veuille bien y réfléchir, elle sera de mon avis. La plupart des historiens de notre petit grand monde n'y ont jamais mis les pieds. C'est tout au plus s'ils ont eu la chance de pouvoir se trouver accidentellement sur le chemin de B… et de C…, personnages de seconde ou même de troisième catégorie. Il y en a quelques-uns, il est vrai, qui sont

gentilshommes, mais des gentilshommes qui ne savent pas écrire, sont d'aussi mauvais historiens de nos mœurs que les écrivains qui ne sont pas gentilshommes. Dans un ouvrage que je ne veux pas nommer, parce qu'il est très-populaire, les dialogues sont d'une roideur et d'un collet-monté tout à fait ridicules. L'auteur nous représente des comtesses dont la conversation ne roule que sur leur famille, et des comtes qui ne savent que citer des titres. Il n'y est question que de rang, de dignité, de préséance, comme si les plus grands d'entre nous n'étaient pas trop absorbés par les petites affaires de ce bas-monde pour avoir le temps de s'occuper de ces vanités-là ! Il n'y a qu'un moyen, pour un homme d'esprit, de bien crayonner le *beau monde*, c'est de se persuader que les ducs, les lords et les nobles princes, boivent, mangent, parlent, et marchent absolument comme tous les autres êtres civilisés, à quelque classe qu'ils appartiennent. Il faut qu'il sache que les sujets de conversation sont le plus souvent les mêmes dans toutes les sociétés, avec cette différence seulement que, chez nous, on se parle avec plus de familiarité et d'aisance que dans les sociétés qui sont au-dessous de la nôtre et où l'on se figure que les personnes de haut rang doivent être majestueuses, que les affaires de l'État se traitent avec solennité, comme cela se voit dans les tragédies, que nous nous donnons sans cesse du monseigneur les uns aux autres, que nous nous moquons des bourgeois et que nous faisons nos papillotes avec des feuillets du livre de Debrett sur la pairie. »

Nous accueillîmes par un rire approbateur ce discours plein de vérité.

« Il n'y a rien, dit lady Dawton, qui m'amuse comme de voir la distinction que les romanciers cherchent à établir entre les gens titrés et ceux qui ne le sont pas. Ils semblent ignorer tout à fait qu'un bourgeois d'une famille ancienne et d'une grande fortune est parfois d'un rang plus élevé en réalité, jouit de plus d'estime et a même plus de poids dans ce qu'ils appellent la *fashion* que bien des membres de la chambre haute. Ce qui m'amuse le plus, c'est qu'ils ne veulent voir aucune différence entre tous les gens titrés : pour eux, lord A…., le petit baron, a exactement la même valeur que lord Z…, le grand marquis ; ils leur prêtent la même hauteur et la même importance.

— Mais, mon Dieu, dit un petit comte français qui venait de s'approcher de nous, comment se fait-il que vous regrettiez de ne pas trouver une

description intéressante de la société quand la société est elle-même si ennuyeuse ? Plus le portrait serait ressemblant, plus il serait assommant. Votre manière de vous amuser consiste à vous tenir sur un escalier où l'on s'étouffe et à vous plaindre de votre sort.

L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe sur l'escalier.

— C'est vrai, dit Clarendon, nous avons tort en cela. Nous sommes un peuple plein de sens, d'intelligence, de bravoure, de sagacité, de générosité ; nous sommes industrieux, enfin nous avons l'âme bien placée ; mais il faut avouer que nous sommes terriblement ennuyeux pour nous-mêmes et pour le reste du monde. Lady Paulet, puisque vous voulez absolument partir sitôt, faites-moi l'honneur d'accepter mon bras.

— Vous voulez dire, votre main : dit le Français.

— Je vous demande pardon, répondit le galant vieillard, je dis comme votre brave compatriote qui avait perdu ses jambes à la bataille, à une belle dame comme celle qui est en ce moment à mon côté. Elle lui demandait s'il n'aurait pas mieux aimé perdre les deux bras ? Non, madame (et c'est la réponse à votre observation, monsieur le comte), j'ai besoin de mes mains pour garantir mon cœur. »

La déroute s'étant mise dans notre petite réunion, je me dirigeai vers une autre partie du salon où se tenaient Vincent, lady Roseville, Hélène et deux ou trois autres personnes réunies autour d'une table couverte de livres et de gravures. Hélène était assise à la droite de lady Roseville ; il y avait un siège vacant à côté d'elle, je fis semblant de ne pas m'en apercevoir et j'allai m'asseoir de l'autre côté, à la gauche de lady Roseville.

« Oserai-je demander à miss Glanville, dit lord Vincent en prenant sur la table un petit volume, si elle admire beaucoup les poésies de cette dame ?

— Sont-ce les poésies de mistress Hemans ? demanda Hélène, oh ! j'en suis enchantée, plus que je ne saurais dire ; si c'est le Sanctuaire de la forêt que vous tenez là, je suis sûre, qu'en y jetant les yeux, vous partagerez mon admiration. »

Vincent tourna les feuillets avec le calme et l'indifférence d'un homme fort blasé sur les livres ; mais à peine en avait-il parcouru deux pages que sa

physionomie s'anima : « C'est très-beau, dit-il, vraiment et complètement beau. Quelle chose singulière qu'un pareil livre ne soit pas plus connu ! Je ne l'avais jamais vu. Mais de qui sont ces notes au crayon ?

— De moi, je crois, » dit Hélène d'un air modeste.

Lady Roseville mit la conversation sur Byron.

« Je dois avouer que, pour ma part, dit lord Edward Neville (auteur assez connu et de beaucoup de mérite), je suis fatigué de tous ces chants plaintifs dont on nous gratifie depuis tant d'années. Lord Byron ne s'est pas plus tôt déclaré malheureux, que tous les jeunes gens à face pâle et à cheveux noirs se sont plantés devant leur miroir et ont pris une mine lamentable ; après quoi, ils ont composé des odes au Désespoir. Quiconque s'est senti capable d'aligner quelques vers s'est mis à faire rimer « âme flétrie et mélancolie. » Jamais on ne vit pareil penchant pour le genre triste.

— Il serait assez intéressant, dit Vincent, de rechercher l'origine de cette manie douloureuse. On en fait remonter à tort la responsabilité à ce pauvre lord Byron. Cela nous est venu certainement de l'Allemagne ; peut-être Werther est-il le premier héros de cette école ?

— Il y a, dis-je, un préjugé inexplicable et très-répandu, d'après lequel tout ce qui est sombre est réputé profond, et tout ce qui est gai déclaré futile. On a habillé cette pauvre philosophie en grand deuil, et on lui a donné un cercueil pour pupitre avec un crâne pour écritoire.

— Oh ! s'écria Vincent, je me rappelle quelques vers qui se rapportent si bien à votre observation que je vous demande la permission de vous interrompre pour les citer. Madame de Staël a dit, dans un de ses ouvrages, que la mélancolie était la mère de la perfection. À quoi mon auteur répond :

Une femme nous dit et nous prouve en effet,
Qu'avant quelque mille ans l'homme sera parfait,
Qu'il devra cet état à la mélancolie.
On sait que la tristesse annonce le génie ;
Nous avons déjà fait des progrès étonnants ;
Que de tristes écrits ! que de tristes romans !
Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,
Et la mélancolie a gagné nos théâtres.

— Ah ! m'écriai-je, je ne savais pas que vous connussiez si bien mon livre favori[1].

— Le vôtre ? dit vivement Vincent. Dieux ! quelle sympathie ! j'en ai fait pendant longtemps mes délices, mais,

> Dis-nous qui peut donner à César aujourd'hui
> Cet air sombre et chagrin, ce front chargé d'ennui ! »

Mes yeux allaient se fixer sur le visage de Vincent pour y chercher l'explication de cette phrase, lorsqu'ils se rencontrèrent avec ceux de Glanville qui venait d'entrer à l'instant. J'aurais dû deviner qu'il était attendu, en voyant lady Roseville jeter des regards inquiets du côté de la porte, chaque fois qu'elle se fermait ou s'ouvrait. On ne se trompe pas à de pareils signes ; cette agitation, cette rêverie, trahissent une femme qui aime.

Glanville me parut plus pâle, et peut-être aussi plus triste que de coutume ; mais il n'était ni distrait ni absorbé ; il ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'approcha de moi et me tendit la main avec une grande cordialité. Sa main ! me dis-je, et je ne pus me décider à la toucher ; je ne fis que lui adresser un salut ordinaire. Il me regarda d'un œil fixe et inquisiteur, puis se détourna brusquement. Lady Roseville s'était levée, elle le suivait des yeux. Il s'était jeté sur un canapé près de la fenêtre. Elle alla s'asseoir à côté de lui. Je détournai les yeux. J'avais les joues en feu, mon cœur battait vivement, je me trouvais, à présent, à côté d'Hélène Glanville ; elle avait les yeux baissés, et elle paraissait regarder des gravures, mais je crus voir sa main trembler.

Il y eut un moment de silence. Vincent causait avec les autres personnes qui étaient assises autour de la table : en pareille circonstance une femme prend toujours la première la parole.

« Nous ne vous avons pas vu depuis votre retour à Londres, monsieur Pelham, me dit Hélène.

— J'ai été très-malade, » lui répondis-je ; je sentis que ma voix faiblissait. Hélène me considéra avec anxiété ; je ne pus soutenir l'éclat de ces grands yeux, si tendres, si profonds, et ce fut à mon tour de paraître occupé à considérer les gravures.

« Vous êtes pâle, » me dit-elle d'une voix douce. Je n'osais parler. Quelque habitué que je fusse à la dissimulation, je me sentais tremblant comme un enfant coupable, en présence de la femme que j'aimais. Il y eut un autre silence ; enfin, Hélène me dit : « Comment trouvez-vous mon frère ce soir ? »

Je tressaillis : oui, c'était bien son frère ; cette pensée me ramena à moi-même. Je répondis avec tant de froideur, tant de hauteur, qu'Hélène rougit et me dit, en se levant d'un air digne, qu'elle allait retrouver lady Roseville. Je la saluai légèrement, et elle se dirigea vers la comtesse. Je pris mon chapeau et je partis, mais je n'étais pas seul, j'emportais le livre annoté de la main d'Hélène ; pendant bien des jours amers et des nuits sans sommeil, ce livre m'a tenu compagnie : je l'ai, en ce moment, devant moi ; il est ouvert à une page qui porte encore les traces de mes larmes !

---

1. ↑ La Gastronomie de Berchoux.

CHAPITRE LXVIII

Je ne rencontrais plus Hélène que rarement, car j'allais peu dans le monde, et je m'occupais de plus en plus de politique. Parfois, cependant, fatigué de moi-même et de mes graves occupations, je me rendais aux sollicitations de ma mère, et je me laissais conduire dans quelqu'une de ces retraites nocturnes du dieu que nous appelons *Plaisir*, et que les Grecs appelaient *Moria*. Il était rare que le hasard ne nous fît pas trouver ensemble. C'est alors que ma tâche devenait pénible et douloureuse ; il me fallait commander à mes lèvres, à mes yeux, à mon âme, brider et garrotter mon cœur bondissant qui, chaque jour, à chaque instant, s'élançait vers elle. Il me fallait bien en convenir avec moi-même ; maintenant que les flots impétueux de mes passions étaient domptés, tout en moi était aride, desséché, brûlé d'un feu que je ne pouvais plus éteindre. Il y avait pourtant quelques charmes à ma tristesse ; quand je la regardais danser, quand je l'entendais chanter de sa douce voix, je me trouvais soulagé, presque heureux, à l'idée que son pas était moins léger maintenant, que lorsque je la menais à mon bras ; que les airs qu'elle se plaisait maintenant à chanter, étaient moins gais que ceux qu'elle chantait autrefois.

Placé à distance, loin des regards, j'aimais à laisser errer mes yeux sur ses joues pâles et tristes, à remarquer qu'elle était absorbée par moments, alors que ses yeux paraissaient le plus brillants, ses lèvres le plus animées, et à reconnaître que, malgré le mystère terrible qui s'opposait à l'union de nos mains, il y avait une chaîne invisible et magnétique qui retenait nos deux cœurs unis.

Hélas ! pourquoi faut-il que la plus noble des passions soit aussi la plus égoïste ? que même en faisant tous les sacrifices du monde à la personne que nous aimons, nous lui demandions perpétuellement de se sacrifier de même pour nous ; que si nous ne pouvons pas avoir le bonheur de lui faire du bien, nous trouvions une consolation à pouvoir l'affliger, et que nous

soyons forcés de reconnaître, tout en la détestant, la vérité de cette maxime du sage :

> L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime ?

La beauté d'Hélène n'était pas de celles qui ne consistent que dans la fraîcheur de la jeunesse et dans le prestige de l'expression ; elle était aussi exempte de défauts qu'elle était éblouissante ; personne ne pouvait mettre en doute, ni cet éclat, ni cette perfection ; partout où j'allais, j'entendais un concert de louanges en sa faveur. Nous pouvons dire ce que nous voudrons de la puissance de l'amour, il n'en est pas moins vrai qu'il emprunte une partie de sa force à l'opinion : rien ne sanctionne et ne consolide l'affection comme l'orgueil. Quand j'entendais toutes les voix faire à l'envi le panégyrique de sa beauté ; quand je voyais que la puissance de son esprit, les charmes de sa conversation, la fermeté de son jugement uni à la plus vive imagination, faisaient d'elle une personne remarquable aux yeux du monde, je sentais malgré moi s'accroître, et mon ambition, et ma tendresse. Je m'affermissais dans mon amour et je maudissais mille fois l'obstacle qui s'opposait à mon bonheur.

Cependant il y avait une circonstance à laquelle, en dépit de l'évidence du crime de Glanville, mon esprit aimait à se rattacher comme à une dernière planche de salut. En cherchant dans les poches du malheureux Tyrrell, on ne trouva pas l'argent qu'il m'avait dit avoir sur lui. Si c'eût été Glanville qui l'eût assassiné, en tous cas il ne l'eût pas volé. Il est vrai que, dans la lutte qui vraisemblablement s'était engagée entre la victime et le meurtrier, l'argent avait pu tomber de la poche de Tyrrell soit dans l'herbe qui était très-épaisse en cet endroit, soit dans l'étang bourbeux auprès duquel le meurtre avait été commis. Il était possible aussi que Thornton, sachant que la victime avait sur elle une aussi forte somme et n'ignorant pas que cette circonstance avait été communiquée soit à moi soit à quelque autre, n'eût pas pu, alors qu'il était venu sur le lieu du crime avec Dawson, résister à une pareille tentation. Néanmoins il y avait, dans ce fait, passage pour un rayon d'espoir, et j'étais trop emporté par mon tempérament et

aussi par mon amour pour ne pas me retourner vivement de ce côté, et faire taire, par instants, les pensées sombres qui navraient mon esprit.

Je me trouvais souvent en contact immédiat avec Glanville. Engagés l'un et l'autre dans le même parti, dans les mêmes entreprises politiques, nous nous rencontrions souvent en public et quelquefois seuls. Je restais toujours froid et réservé, et l'attitude de Glanville confirmait plutôt qu'elle ne détruisait mes soupçons, car il ne me questionnait point sur les causes de ma conduite et il imitait ma froideur. Cependant, j'avais le cœur brisé lorsque je voyais dans sa maigreur croissante, dans ses joues creuses, le progrès fatal de la maladie qui devait le mettre au tombeau. Tandis que toute l'Angleterre retentissait du nom du jeune orateur sans rival et que tous les partis s'unissaient pour lui prédire les plus brillants succès, je sentais combien il était peu probable, quand même l'auteur de ce crime échapperait aux recherches vigilantes de la justice, que le monde possédât bientôt autre chose que le souvenir de cet homme de génie. Il y avait, dans son amour des lettres, ses habitudes de luxe et de dépense, l'énergie de son esprit, son isolement, sa tristesse, sa hauteur, la réserve de ses manières et la sévérité de ses mœurs, quelque chose qui me rappelait l'Allemand Wallenstein. Il n'était pas non plus tout à fait exempt des superstitions de cet homme méchant mais extraordinaire. À la vérité il ne croyait point aux fables romanesques de l'astrologie, mais il était, en secret, l'avocat zélé du monde des esprits. Il ne rejetait pas comme absolument fausse l'histoire des visites que les revenants font aux vivants. Si j'avais moins bien connu les inconséquences de l'esprit humain, j'aurais été surpris de voir un esprit si fort et si sensé du reste, montrer à cet égard tant de crédulité et de faiblesse, constater sa croyance en une fiction si contraire à la réflexion, en contradiction absolue avec la philosophie qu'il aimait passionnément et les principes qu'il professait hautement.

Un soir, chez lady Roseville, il n'y avait que Vincent, Clarendon et moi, lorsque Réginald et sa sœur entrèrent. Je me levai pour partir, la belle comtesse ne le voulut pas permettre, et lorsque jetant les yeux sur Hélène je la vis rougir sous mon regard, la faiblesse de mon cœur prit le dessus et je restai.

La conversation roula en partie sur les livres et principalement sur la science *du cœur et du monde*, car lady Roseville était un peu *philosophe* et

un peu plus que *littéraire ;* sa maison comme les hôtels de M^me^ du Deffand et de M^me^ d'Épinay, était une de celles où l'on traitait le mieux les sujets les plus graves et les plus légers, où il était de mode de ne pas se gêner sur les choses et de ne pas ménager les personnes. Donc la médisance n'y était point interdite ; et les maximes sur les hommes, les réflexions sur les mœurs y étaient aussi bien à leur place que les observations sur l'opéra et les bals.

Toutes les personnes qui se trouvaient réunies ce soir-là, étaient faites pour se comprendre ; elles étaient toutes du monde, et en même temps habituées aux travaux de cabinet, mais chacune d'elles avait une manière différente d'exprimer ses connaissances ou ses observations. Clarendon était sec, précis, fin ; il avait cette philosophie soupçonneuse commune à tous les hommes qui n'en sont pas à leur début dans le monde. Vincent relevait son érudition par des citations ou des métaphores, et par une grande originalité d'expression. Lady Roseville ordinairement parlait peu, sa conversation avait plus de grâce que de solidité. Elle était naturellement mélancolique et pensive, et ses observations se ressentaient de ces dispositions de son esprit, mais elle était aussi *dame de cour*, accoutumée à dissimuler, et son langage était gai et badin, alors que les sentiments qu'il couvrait, étaient tristes et rêveurs.

Hélène Glanville écoutait avec attention et ne parlait qu'à regret. Bien que la variété et l'étendue de ses connaissances fussent très-supérieures à celles de la plupart des femmes, elle détestait d'en faire parade. L'enfantillage, la vivacité, la tendresse étaient les traits saillants de son caractère.

Les fleurs étaient à la surface ; mais au fond se cachait la mine précieuse ; la beauté des unes frappait tout le monde, à peine soupçonnait-on la richesse de l'autre.

La manière dont s'exprimait Glanville était élégante et sentencieuse. Il n'aimait pas les détails fatigants ; il résumait, en un axiome, plusieurs années d'études. Il était quelquefois fantasque, quelquefois paradoxal ; le plus souvent sombre, mélancolique, plein d'amertume.

Quant à moi, j'étais plus expansif chez lady Roseville que partout ailleurs, mettant selon ma philosophie favorite, de la gaieté dans les choses sérieuses, et de la gravité dans les choses gaies. Peut-être est-ce là une

méthode plus judicieuse qu'on ne se l'imaginerait : en effet, la plupart des choses auxquelles on attache ordinairement de l'importance, ne méritent que le ridicule, et celles qu'on regarde comme des bagatelles, ont souvent une portée qu'on ne soupçonnait pas.

Vincent prit un volume, c'étaient les poésies posthumes de Shelley. « Que de jolies choses il y a là, dit-il ; malheureusement ce sont de jolis fragments d'une architecture de mauvais goût ; ils sont imparfaits en eux-mêmes et procèdent d'une école défectueuse ; pourtant tels qu'ils sont, on y voit la main d'un maître. Cela ressemble aux tableaux de Paul Véronèse qui souvent blessent les yeux, offensent la raison, mais respirent la force et la puissance ; les fautes mêmes y ont de la majesté. Ce siècle-ci sera peut-être le seul qui leur ait rendu justice, mais les disciples des écoles futures mettront au pillage leurs glorieux débris. Les écrits de Shelley fourniraient la matière de cent volumes, c'est un admirable musée de curiosités mal classées ; ce sont des diamants maladroitement montés, mais un seul de ces diamants ferait la fortune d'un bijoutier habile. Les poètes de l'avenir se serviront de lui comme le Mercure d'Homère se sert de la tortue, qu'il fait chanter après sa mort ; leurs lyres seront faites avec son écaille.

« Si je ne me trompe, dit Clarendon, voici ses défauts littéraires : il est trop savant dans ses poésies, trop poète dans ses œuvres scientifiques. La science est le fléau des poètes. Vous figurez-vous comme Pétrarque serait beau, sans ses conceptions platoniques ? Représentez-vous l'imagination luxuriante de Cowley, se développant en liberté sur les spectacles sublimes de la nature, au lieu de s'arrêter aux minuties de l'art. Milton lui-même qui a peut-être fait un étalage de science plus gracieux et plus magnifique qu'aucun autre poète, aurait été beaucoup plus populaire s'il avait voulu être plus simple. La poésie est faite pour la multitude, la science n'est faite que pour quelques-uns. Vous n'avez qu'à les mêler, l'érudition y gagnera quelques lecteurs, mais la poésie perdra les siens.

— C'est vrai, dit Glanville, aussi les philosophes-poètes sont-ils les plus populaires et les poètes-philosophes sont-ils les moins lus de tous.

— Prenez garde, dit Vincent en souriant, votre observation est très-fine, mais elle pourrait nous égarer ; la remarque est vraie, avec une certaine restriction toutefois, c'est que la philosophie qui nuit à la popularité d'un poète, c'est celle de la science et non celle de la sagesse. Toutes les fois

qu'elle consiste dans la connaissance des ressorts les plus apparents du cœur humain et non dans les recherches abstraites de subtilités métaphysiques, la philosophie devient populaire au même titre que la poésie, parce que, au lieu de ne s'adresser qu'à un petit nombre d'hommes, elle frappe tout le monde. Ainsi c'est la philosophie de Shakspeare qui fait qu'il est dans toutes les mains et pénètre dans tous les esprits ; tandis que la philosophie du poète Lucrèce, un des plus puissants esprits qui aient existé, nous force souvent à fermer son livre fatigant à force de profondeur. La philosophie n'est donc déplacée dans la poésie que lorsque, revêtant le costume de la science, elle devient sévère et rude, et qu'elle cesse dès lors, d'être harmonieuse comme le luth d'Apollon.

— Hélas ! dis-je, combien l'éducation est devenue plus difficile aujourd'hui qu'autrefois ! On n'avait anciennement qu'un but, acquérir des connaissances, et maintenant il nous faut non-seulement les acquérir, mais encore apprendre à nous en servir, et même il y a bien des circonstances où le comble de la science est de paraître ignorant.

— Peut-être, dit Glanville, le dernier degré du savoir doit-il être de garder en effet notre ignorance ? Quel est l'homme qui après avoir consumé sa vie et sa santé à la poursuite de la science, s'est jamais déclaré satisfait et a jamais été récompense de ses peines ? Le sens commun nous dit que la meilleure manière d'employer la vie est d'en jouir. Le sens commun nous apprend également ce qu'il nous faut pour cela : la santé, le bien-être, la satisfaction, mais la satisfaction modérée de nos passions. Qu'est-ce que tout cela a à faire avec la science ?

— Je pourrais vous répondre, dit Vincent, que j'ai été moi-même un de ces chercheurs qui creusent et explorent péniblement les profondeurs de l'esprit humain. Je puis donc, par expérience, vous parler du plaisir, de l'orgueil, de la satisfaction, que j'ai retirés de ces études et dont j'ai accru la somme de mes jouissances. Mais j'aurai la candeur d'avouer que j'y ai éprouvé d'un autre côté des désappointements, des mortifications, des désespoirs, et un affaiblissement physique qui ont plus que balancé les avantages précédents. Le fait est, à mon avis, que l'individu est victime de la peine qu'il se donne, mais que le résultat de ses efforts n'est pas perdu pour l'humanité. C'est nous qui avons le plaisir facile de récolter ce qu'a semé péniblement le laboureur. Le génie de Milton ne l'a point sauvé de la

pauvreté et de la cécité. Le Tasse est mort en prison, et Galilée a été poursuivi par l'inquisition. Ils ont été victimes de leur peine, et nous, la postérité, nous en profitons. L'empire de la littérature est tout le contraire des gouvernements : ici c'est tout pour un seul, là c'est un seul pour tous. La sagesse et le génie doivent avoir leurs martyrs comme la religion ; et le résultat est le même : *semen ecclesiæ est sanguis martyrum*. Cette réflexion doit nous consoler de leur malheur, car peut-être a-t-elle suffi pour les consoler eux-mêmes. Au milieu du passage le plus touchant du livre le plus admirable qui existe, car on y goûte à la fois les pensées les plus générales et un intérêt soutenu pour le héros, je veux parler des deux derniers chants de Childe Harold, le poëte s'échauffe à l'idée qu'il laissera

… Dans son genre un certain souvenir à la langue de son pays.

« Et qui peut lire la noble et saisissante apologie d'Algernon Sidney, sans prendre part autant à sa consolation qu'à ses malheurs ? En parlant de la loi qui est devenue un piège au lieu d'être une protection et en signalant son incertitude et ses dangers sous le règne de Richard II, il dit : « Dieu seul sait quel sera le résultat de pareils actes commis de nos jours ; peut-être dans sa miséricorde viendra-t-il bientôt visiter son peuple affligé, je meurs dans cette espérance, bien que je ne sache ni quand ni comment il le fera. »

— J'aime, dit Clarendon, l'enthousiasme qui tire son espoir d'une si noble source ; mais, croyez-vous que la vanité soit un mobile moins puissant que la philanthropie ? n'est-ce pas le désir de briller parmi les hommes qui nous pousse aux actions éclatantes ? Et si ce désir peut créer ne peut-il pas aussi soutenir ? Je veux bien que l'éclat, le bruit, la réputation, ne président point aux commencements des grands travaux, mais la certitude d'obtenir par la suite ces avantages n'est pas un médiocre stimulant. Supposez par exemple que cet espoir ait produit le Paradis perdu, et vous conviendrez qu'il a pu également soutenir le poète au milieu de ses malheurs. Croyez-vous qu'il ait pensé plus au plaisir que son ouvrage procurerait à la postérité, qu'à l'estime que la postérité ferait de son ouvrage ? Si Cicéron ne nous avait pas laissé sur lui-même des mémoires où il se peint avec tant de franchise, combien n'exalterions-nous pas son patriotisme et sa philanthropie ! Maintenant que nous savons que son but et

sa récompense étaient la vanité, pourquoi n'étendrions-nous pas aux autres cette connaissance que nous avons grâce à lui de la nature humaine ? Pour ma part, je serais désolé de savoir pour combien la vanité entrait dans le patriotisme sublime de Sydney, ou dans la fermeté invincible de Caton. »

Glanville fit un signe d'assentiment.

« Mais, dis-je ironiquement, pourquoi se montrer si peu charitable pour cette pauvre vanité, puisque personne ne nie qu'elle puisse produire de bonnes et grandes actions ? Pourquoi la flétrir comme un vice, quand elle engendre ou du moins seconde tant de vertus ? Je m'étonne que les anciens n'aient pas élevé le plus beau de leurs temples au Dieu de la vanité ? Quant à moi, je ne parlerai plus dorénavant de la vanité que comme du *primum mobile* de tout ce qui excite notre vénération et notre admiration. Oui, je croirai faire un très-beau compliment à un homme en lui disant qu'il est doué d'une remarquable vanité.

— Je suis de votre avis, dit Vincent en riant. La cause qui fait que nous n'aimons pas la vanité des autres c'est qu'elle est continuellement en rivalité avec la nôtre. De toutes les passions (si toutefois la vanité en est une) c'est la plus indiscrète ; elle va toujours contant ses secrets. Si elle consentait à se taire, elle serait aussi gracieusement reçue dans la société, que n'importe quel autre, intrus de qualité, dont les habits sont bien faits et les manières irréprochables. C'est son bavardage qui la perd. Mais en vérité il est clair que la vanité en elle-même n'est ni un vice ni une vertu, pas plus qu'un canif n'est en lui-même dangereux ni utile. C'est la personne qui l'emploie qui lui donne ses qualités ; par exemple où un grand esprit désire-t-il briller, où met-il sa vanité ? dans les grandes actions. Pour un esprit frivole la vanité sera dans les frivolités ; et ainsi de suite pour toutes les variétés d'esprits. Mais je ne puis admettre, avec M. Clarendon, que mon admiration pour Algernon Sydney (quant à Caton je ne l'ai jamais admiré) serait bien diminuée, si je découvrais que sa résistance à la tyrannie ait été due en grande partie à sa vanité, ou que cette même vanité l'ait consolé lorsqu'il fut tombé victime de son héroïque résistance. Qu'est-ce que cela prouverait ? qu'au milieu des sentiments divers qui se disputaient son âme, l'indignation contre les oppresseurs, l'enthousiasme pour la liberté, l'amour de ses semblables, la noble ambition d'être conséquent avec lui-même jusqu'à la mort, une foule d'autres sentiments tout aussi purs et aussi

honorables, il y en avait un moins désintéressé, (et peut-être n'occupait-il qu'une très-petite place) le désir que sa vie et sa mort fussent appréciées avec justice ? Mépriser la renommée c'est presque mépriser la vertu. N'accusez pas cette vanité qui se borne à désirer que l'on tienne compte aux braves gens de leurs bonnes actions. Après l'estime de nous-mêmes, dit le meilleur des philosophes romains, c'est encore une vertu que de désirer l'estime des autres.

— Au ton dont vous prononcez le mot *estime*, dit lady Roseville, je suppose que vous y attachez un sens particulier.

— Oui certainement, dit Vincent, je l'emploie par opposition au mot *admiration*. Nous pouvons convoiter l'admiration générale en faisant une mauvaise action (car il y a telle mauvaise action qui a un *clinquant* qu'on peut prendre pour le brillant de l'or), mais on ne peut s'attendre à *l'estime* générale que si l'on a fait une *bonne* action.

— Ne pouvons-nous pas, dit Hélène, tirer de cette distinction une conséquence qui nous aidera beaucoup à mieux définir la vanité ? ne devons-nous pas en conclure que la vanité qui ne désire que l'estime des autres est toujours une vertu, et que celle qui ne vise qu'à l'admiration est fréquemment un vice ?

— Nous pouvons admettre cette déduction, dit Vincent, mais avant d'en finir avec ce sujet, je ne puis m'empêcher de signaler la sottise des esprits superficiels qui s'imaginent qu'en étudiant les mobiles qui font agir les hommes, les philosophes ont pour but de déprécier leurs actions. Diriger où il convient notre admiration n'est pas la détruire ; et pourtant combien n'excitons-nous pas la colère des enthousiastes mal à propos, lorsque nous décrivons des sentiments vrais au lieu des sentiments exagérés qu'ils préféreraient ! C'est ce qui fait que les avocats de la doctrine de l'*utilité*, la plus bienfaisante et la plus indulgente de toutes les philosophies, sont flétris des épithètes de gens intéressés et égoïstes. On leur reproche de décrier la perfection morale et de ne pas croire aux actions généreuses. Le vice n'a pas de meilleur ami que le préjugé qui s'intitule vertu. *Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres, c'est qu'ils veulent leur bien*. »

Au moment où Vincent finissait de parler, mes yeux se fixèrent par hasard sur Glanville ; il s'en aperçut et rougit. Mais il n'évita pas mon

regard ; nous tenions les yeux fixés l'un sur l'autre avec persistance, lorsque Hélène, se retournant subitement, remarqua l'expression singulière de nos yeux et mit sa main dans celle de son frère avec une sorte de frayeur.

Il était tard ; il se leva pour sortir et en passant près de moi il me dit, à voix basse : « Encore un peu de temps et vous saurez tout. » Je ne répondis rien. Il quitta la chambre avec Hélène.

« Lady Roseville, dit Vincent, voilà une soirée bien sérieuse par la faute de notre pédantisme et de nos assommantes citations d'histoire ancienne. » Les yeux de la personne à laquelle il s'adressait étaient fixés sur la porte. Moi, j'étais tout contre elle, et, en entendant ces mots, elle se détourna brusquement, une larme tomba sur ma main ; elle s'en aperçut. Je ne voyais pas son visage, mais je compris qu'elle rougissait. Elle était comme moi, si parfois elle s'abandonnait à un sentiment, elle avait une connaissance trop profonde du monde pour ne pas rentrer promptement en possession d'elle-même ; aussi répondit-elle sur un ton railleur au mauvais compliment que Vincent nous faisait, et reçut-elle nos adieux avec sa grâce habituelle et même avec plus d'enjouement que de coutume.

CHAPITRE LXIX

L'anxiété et les incertitudes de mes projets politiques, la fatigue d'une vie passée au milieu du tourbillon des affaires, et surtout le déplorable état de ma passion, altéraient ma santé : je perdis l'appétit, le sommeil, et mes belles couleurs. Ma mère déclara qu'avec une pareille mine, je ne pouvais pas espérer captiver une héritière. Cela me donna à réfléchir et je me dirigeai un matin vers Hampton-Court dans l'intention de respirer l'air de la campagne. C'est une chose qui a bien son charme que de tourner le dos à la grande cité alors que l'animation des plaisirs y est à son comble. La misanthropie est un sentiment qui n'est point à dédaigner, pourvu qu'on n'en abuse pas ; on éprouve une satisfaction mêlée d'une douce mélancolie à parcourir à pas lents la campagne, en maudissant la ville. Je m'arrêtai à un joli petit cottage, à un mille environ de Londres. De la fenêtre de mon salon je jouissais de la perspective luxuriante de trois cochons, d'une vache et d'une bauge de paille ; je pouvais en cinq minutes gagner le bord de la Tamise, en prenant un petit chemin qui passait à travers la cour d'un four à chaux. On ne rencontre pas tous les jours une aussi belle occasion de jouir des beautés de la nature ; vous devez penser si j'en profitai de mon mieux. Je me levais de bon matin, je faisais une promenade avant le déjeuner, pour ma santé, et je rentrais au logis avec une migraine des mieux conditionnées, pour ma peine. Je lisais ensuite pendant trois heures, après quoi je faisais une nouvelle promenade de deux heures en pensant à Abernethy, à la dyspepsie, aux pilules bleues, jusqu'au dîner. J'avais complètement oublié lord Dawton, l'ambition, Guloseton, l'épicuréisme, tout enfin, excepté… lecteur tu sais sans doute qui était excepté… la dame de mes pensées.

Un jour, séduit par la beauté du ciel, je laissai là mon livre une heure plus tôt que de coutume, et je m'élançai dehors avec une légèreté d'allure et une allégresse d'esprit auxquelles je n'étais plus accoutumé depuis longtemps. Je venais de sauter par-dessus une barrière placée à l'entrée d'un de ces

sentiers ombreux et frais, pour l'amour desquels, nos vieux poètes, je suppose, ont surnommé notre île la *joyeuse Angleterre*, quand je fus arrêté par un aboiement rapide et bref. Cet aboiement partait d'une haie qui bordait la route ; je me retournai et vis, assis dans le fossé, un homme qui avait l'air d'un colporteur. Devant lui était une grande boîte ouverte ; çà et là étaient épars des articles de lingerie, et des objets pour la toilette des femmes. L'homme paraissait fort occupé à examiner les profondeurs cachées de son magasin ambulant. Un petit terrier noir s'avança vers moi avec un grognement peu amical. À bas ! criai-je. Tous les étrangers ne sont pas des ennemis quoique en général les Anglais soient disposés à le croire.

Là-dessus, l'homme leva la tête ; peut-être avait-il été frappé de la singularité de mon apostrophe à son camarade, car mettant poliment la main à son chapeau, il me dit :

« Monsieur, le chien n'est pas méchant, en vous donnant l'alarme il voulait me la donner à moi. Les chiens, voyez-vous, ont une certaine connaissance de la nature humaine ; ils savent que les meilleurs d'entre nous peuvent ne pas éviter toujours de se laisser surprendre. »

Étonné à mon tour d'une pareille remarque venant d'un tel homme : « Vous êtes un moraliste, lui dis-je : je ne m'attendais pas à tomber précisément sur un philosophe. Avez-vous dans votre boîte quelques objets qui puissent me convenir ? si cela est je serai enchanté de faire aller le commerce d'un marchand si plein de bonnes maximes.

— Non, monsieur, me dit le prétendu colporteur, et en même temps, remettant ses étoffes dans la boîte et la fermant à clef, non, monsieur, dit-il, je ne fais que porter le bien d'autrui ; je n'ai qu'une chose qui m'appartienne, ce sont mes maximes et je les vendrai ce que vous m'en donnerez.

— Vous êtes modeste, mon ami, lui dis-je, et votre franchise seule est d'un prix inestimable à une époque de tromperie, et sur cette terre natale de l'hypocrisie.

— Ah, monsieur, me dit ma nouvelle connaissance, je vois bien que vous êtes une de ces personnes qui voient le mauvais côté des choses. Pour ma part, je regarde notre époque comme la meilleure qui ait jamais existé et notre pays comme le plus vertueux de l'Europe.

— Je vous félicite de votre opinion, monsieur l'optimiste, lui dis-je, mais votre observation me porte à penser que vous êtes à la fois historien et voyageur ! ai-je raison ?

— Oh ! répondit le porte-balle, j'ai quelque peu feuilleté les livres et je n'ai pas peu fréquenté mes semblables. J'arrive d'Allemagne et je vais rejoindre mes amis à Londres. Je suis chargé de cette boîte d'effets : je demande au ciel la grâce de pouvoir la remettre à destination en bon état !

— Amen, dis-je, acceptez mes vœux, et prenez ceci par-dessus le marché, maintenant je vous souhaite le bonjour.

— Je vous remercie mille fois, monsieur, de l'un et de l'autre, me dit l'homme, mais voudriez-vous me faire encore la faveur de m'enseigner le plus court chemin pour aller à…

— Je vais justement moi-même dans cette direction, si vous voulez que nous fassions une partie de la route ensemble, vous ne risquerez plus ensuite de vous égarer.

— Votre Honneur a trop de bonté, repartit l'homme à la boîte en se levant et en chargeant son fardeau sur ses épaules, il y a bien peu de gentlemen de votre rang qui voulussent consentir à faire trois pas en compagnie d'un gentleman de mon espèce. Vous riez, monsieur, peut-être pensez-vous que je ne pourrais pas me regarder moi-même comme un gentleman. Pourtant j'ai autant de droit à ce titre que la plupart de ceux qui le prennent. Je ne fais pas le commerce. Je n'ai pas d'état : j'erre où je veux, et je m'arrête où il me plaît ; en un mot je ne reconnais d'autre occupation que mon indolence, d'autre loi que mon caprice. Maintenant, monsieur, ne conviendrez-vous pas que je peux me dire gentleman ?

— À coup sûr, lui répondis-je, vous m'avez l'air de tenir le milieu entre un capitaine à demi-solde et le roi des Bohémiens.

— Vous l'avez dit, monsieur, » reprit mon compagnon en souriant. En ce moment il était à côté de moi et, tout en marchant, je pouvais l'examiner à mon aise. C'était un homme de taille moyenne, d'une structure athlétique, paraissant avoir trente-huit ans. Il portait un frac bleu foncé qui n'était ni usé ni neuf, mais qui était mal fait et beaucoup trop long et trop large pour sa taille : son gilet était de velours fané et avait été autrefois comme la tunique de l'ambassadeur de Perse, « rougissant d'écarlate et ruisselant

d’or » ; pour le moment on l’eût échangé avantageusement à Monmouth-Street pour la somme légale de deux shellings neuf pence. Sous ce gilet, on en découvrait un autre, en cachemire, qui semblait beaucoup trop neuf pour le reste du costume. Quoique sa chemise fût d’une couleur qui indiquait qu’elle n’avait pas été blanchie depuis longtemps, je remarquai non sans quelque défiance, qu’elle était d’une finesse très-respectable ; une épingle ornée d’une pierre qui était peut-être fausse, mais qui pouvait être tout aussi bien un vrai diamant, brillait au bas d’une sale cravate en poil de chèvre, comme l’œil de la bohémienne à travers ses cheveux épais.

Son pantalon était gris-clair, et la justice de la Providence ou au moins de son tailleur s’était récupérée sur sa culotte de la prodigalité déployée dans la longueur de son habit, car les canons en étaient beaucoup trop étroits pour les membres musculeux qu’ils recelaient, et remontant bien au-dessus de la cheville, étalaient à l’œil de l’observation dans tout son développement une grosse botte à la Wellington, portrait véritable de l’Italie sur la carte.

La figure de l’homme était vulgaire et commune : une de ces têtes qu’on voit grouiller par centaines dans Fleet Street ou à la Bourse. Les traits en étaient petits, irréguliers, assez plats. Cependant, quand vous aviez jeté deux ou trois fois les yeux sur sa physionomie, vous y trouviez dans l’expression quelque chose de singulier et d’accentué qui compensait la vulgarité de ses traits. L’œil droit tournait le dos à l’œil gauche, et formait ce genre de loucherie effrayante qu’on ne saurait mieux comparer pour la forme qu’à ces fusils irlandais fabriqués pour tirer en côté. Ses sourcils étaient larges et velus : on aurait dit des broussailles où ses yeux de renard étaient allés se terrer. Autour de ce gîte on voyait un vrai labyrinthe sans fin de ces rides vulgairement appelées la patte d’oie, profondes, embrouillées, emmêlées ; elles rappelaient aux plaideurs ces toiles d’araignées qui ont envahi les dossiers d’un procès à la Chancellerie. Le reste de sa physionomie, non moins étrange d’ailleurs, était parfaitement uni et insignifiant. Les lignes mêmes, ordinairement si fortement accusées chez les hommes de son âge, des narines au coin de la bouche, n’étaient pas plus apparentes que chez un jeune garçon de dix-huit ans.

Son sourire était franc ; sa voix claire et animée ; son abord ouvert et bien supérieur à sa position sociale ; c’était celui d’un homme qui se sent votre égal, sans pourtant se méconnaître. Mais, malgré toutes ces considérations

qui militaient en sa faveur, il y avait une telle expression de malice et de ruse dans cet œil vigilant et obstiné, ainsi que dans le réseau de rides qui formait ses dépendances, que je ne pouvais me défendre de me défier de lui, tout en prenant goût à sa compagnie. Peut-être cela tenait-il à ce qu'il était en effet trop franc, trop familier, trop dégagé pour être tout-à-fait naturel. L'expérience donne bientôt à l'honnête homme plus de réserve. Il n'est rien de tel que les coquins pour être ouverts et communicatifs ; la confiance et le sans-gêne ne leur coûtent rien. Pour en finir avec le portrait de ma nouvelle connaissance, je dois ajouter que je fus frappé de lui trouver dans la physionomie quelque chose qui ne m'était pas tout-à-fait inconnu, ce quelque chose que, selon toute probabilité, nous n'avons pourtant jamais vu, mais, qu'en raison même de sa vulgarité, nous imaginons avoir déjà rencontré plus de cent fois.

Nous marchions d'un bon pas, et cependant il faisait chaud. Le fait est que l'air était si pur, l'herbe si verte, l'atmosphère de midi si pleine du bourdonnement, du mouvement, de la vie de la création qu'on se sentait plutôt fortifié et rafraîchi qu'énervé par la chaleur.

« Nous avons là, monsieur, un magnifique pays, me dit mon héros porte-balle. En sortant des tristes et stériles parages du continent, on se croit transporté dans un véritable paradis. Un cœur vertueux est toujours patriote, monsieur. Pour ma part, il me prend à chaque instant des élans de reconnaissance pour remercier la Providence, quand je considère ses œuvres, et je ressemble aux vallées du psaume qui sont prêtes « à rire et à chanter. »

— Comment donc, mais vous n'êtes pas seulement philosophe, vous êtes de plus enthousiaste ! Encore un peu et, si je me trompe, je vais découvrir que j'ai l'honneur de saluer aussi en vous un poète.

— Mais, monsieur, répliqua notre homme, j'ai fait quelques vers dans ma vie ; d'ailleurs j'ai fait un peu de tout, car j'ai toujours été grand amateur de la variété : mais, si Votre Honneur veut bien me permettre de lui renvoyer sa question : ne seriez-vous pas vous-même un favori des muses ?

— Je ne peux pas me flatter de cela. Je poux tout au plus parler de mon bon sens, l'antipode du génie, vous savez, s'il faut en croire l'opinion reçue.

— Le bon sens ! répéta mon compagnon avec un sourire singulier et fort expressif, accompagné d'un clignement plein de malice dans l'œil gauche. Le bon sens ! ah ! pour cela, ce n'est pas mon fort, monsieur. Vous êtes alors à ce que je puis croire un de ces gentlemen qu'il n'est pas facile d'attraper et qui ne se laissent pas aisément tromper par les actes ou les apparences ; moi, au contraire, j'ai été dupe toute ma vie. Un enfant m'en ferait accroire. Je suis la personne du monde la moins défiante.

— Oui, me dis-je en moi-même, et trop ingénu de moitié. Il faut que cet homme-là soit un fripon ; mais qu'est-ce que cela me fait ? C'est la première et la dernière fois que je l'aurai vu : et, fidèle à mon habitude de ne jamais perdre une occasion d'étudier les caractères individuels, je me dis qu'on pourrait tirer grand parti d'une pareille connaissance, surtout dans le commerce. Aussi trouvais-je que c'était grand dommage que mon compagnon m'eût déclaré qu'il n'exerçait aucun métier.

— Mais, monsieur, me dit-il, j'ai de temps en temps un état, ma profession nominale est le courtage. J'achète des châles et des mouchoirs de pauvres comtesses, et je les revends à de riches bourgeoises. Je monte de linge les nouveaux ménages à des conditions plus modérées que dans les magasins, et je fournis au fiancé ses cadeaux de noces et ses bijoux à quarante pour cent au-dessous du prix des joailliers. J'aime même autant une intrigue qu'un mariage, et à défaut de joyaux, je vends volontiers, dans ce cas, mes bons offices. Un joli garçon comme Votre Honneur peut bien avoir quelque affaire secrète : vous pourriez alors compter sur ma discrétion et mon zèle. Bref, vous voyez en moi un brave garçon, bien innocent, bien bon enfant, incapable de faire du mal à personne pour rien au monde, et disposé à faire plaisir à qui que ce soit pour quelque chose.

— Je vous fais mon compliment de vos talents, et, quand j'aurai besoin d'un tiers entre Vénus et moi, je ne manquerai pas de vous employer. Avez-vous toujours exercé cette profession peu laborieuse, ou ne vous en a-t-on pas donné d'abord une autre ?

— On avait d'abord voulu faire de moi un orfèvre, répondit notre ami, mais la Providence en a décidé autrement. Comme on m'avait appris dès mon enfance à répéter « Notre père, qui êtes aux cieux… » notre père m'a entendu et il m'a délivré de la tentation… le fait est qu'elle est terriblement séduisante, quand elle se présente sous la figure d'une cuiller d'argent.

— Ma foi ! vous êtes bien le plus honnête coquin que j'aie jamais rencontré et en vérité on vous confierait volontiers sa bourse rien que pour la franchise avec laquelle vous avouez que vous seriez disposé à la voler. Mais, faites-moi donc le plaisir de me dire s'il ne serait pas possible que j'aie déjà eu le bonheur de vous voir. Je ne peux pas m'ôter cela de l'idée, et pourtant, comme je n'ai jamais été en prison, ni au violon, ni à Old Bailey, ma raison me dit qu'il faut bien que je me trompe.

— Point du tout, monsieur, vous ne vous trompez pas, répliqua ce digne monsieur. Je me souviens de vous à merveille, et je n'ai jamais vu une figure comme la vôtre sans m'en souvenir. J'ai eu l'honneur de vider quelques petits verres de liqueurs britanniques, dans la même salle où vous étiez un soir, en compagnie de mon ami M. Gordon.

— Hé ! lui dis-je, je vous remercie de ce détail, cela me rappelle à présent qu'il me dit même que vous étiez l'homme le plus ingénieux de toute l'Angleterre, et que vous aviez l'heureuse faculté de prendre le bien d'autrui pour le vôtre. Je suis charmé d'avoir fait votre précieuse connaissance. »

Mon nouvel ami, qui n'était autre que M. Job Jonson, sourit avec sa béatitude ordinaire et me fit une profonde révérence de remerciement avant de reprendre :

« M. Gordon ne vous a pas trompé, monsieur. Je me flatte qu'il y a en effet peu de gentlemen qui entendent mieux que moi l'art de l'expropriation. D'ailleurs je ne l'avouerais pas, que tout le monde le dirait pour moi : ma réputation est faite. Vous saurez, monsieur, que j'ai toujours eu la fortune contre moi, et que je n'ai trouvé que deux remèdes à ce mal, deux vertus, monsieur, la persévérance et le savoir-faire. Pour vous donner une idée de ma mauvaise fortune, je vous dirai que j'ai été arrêté vingt-trois fois, pour suspicion. Vous jugerez de ma persévérance, quand vous saurez que j'ai été vingt-trois fois arrêté justement, et de mon savoir-faire, si vous voulez bien vous rappeler que j'ai été relâché vingt-trois fois faute de trouver un témoignage légal contre moi.

— Je suis plein de vénération pour vos mérites, M. Jonson, répliquai-je, puisque vous voulez bien prendre ce nom, quoique je soupçonne qu'à l'instar des divinités païennes, vous ne manquiez pas d'autres titres à

prendre, dont les uns chatouillent plus agréablement vos oreilles que les autres.

— Non, répondit l'homme aux deux vertus, je ne rougis jamais de mon nom, et en vérité, je n'ai jamais rien fait pour le déshonorer. Jamais je n'ai fréquenté une mauvaise compagnie, jamais je ne me suis livré à une crapuleuse débauche ; tout ce que j'ai exécuté en vertu de ma profession, je l'ai fait d'une manière supérieure, en véritable artiste, et non en truand comme tant d'autres aventuriers. De plus, j'ai toujours eu du goût pour la littérature polie, et je me suis même mis quelque temps en apprentissage chez un libraire, uniquement pour lire les ouvrages qu'il publiait, avant qu'ils fussent en vente. En un mot je n'ai négligé aucune occasion de développer mon esprit, et le pis qu'on puisse dire contre moi, c'est que je me suis trop bien rappelé mon catéchisme ; je me suis donné tout le mal possible « pour apprendre à travailler sérieusement de manière à gagner ma vie et faire mon devoir dans la position où il a plu à la Providence de m'appeler en ce monde. »

— J'avais souvent entendu dire, répondis-je, qu'il y a de l'honneur parmi les voleurs, mais je suis bien aise d'apprendre de votre bouche qu'ils ont aussi de la religion : vos parrain et marraine doivent être fiers d'avoir tenu sur les fonts un filleul qui a si bien profité du baptême.

— Ils doivent l'être en effet, monsieur, car c'est par eux que j'ai commencé mes tours d'adresse. L'histoire en est un peu longue, mais, si jamais vous désirez l'entendre, je me ferai un plaisir de vous la raconter.

— Merci, merci ! en attendant, il faut que je vous souhaite le bonjour. Voici votre chemin à droite. Je vous renouvelle mes remerciements d'avoir bien voulu condescendre à accompagner un individu aussi ordinaire que mon humble personne.

— Oh ! ne parlez pas de cela, Votre Honneur. Je serai toujours trop heureux de faire route avec un gentleman de bon sens comme vous. Adieu, monsieur, au plaisir de vous revoir ! »

Là-dessus M. Jonson prit son chemin et nous nous séparâmes.

Je m'en revins à la maison, en rêvant à mon aventure, charmé de mon aventurier. Je n'étais plus qu'à trois pas de ma porte, quand je fus accosté, sur le ton le plus lamentable, par un pauvre vieux mendiant, qui paraissait

réduit à la plus profonde misère et dans un état de santé déplorable. Malgré mes principes en fait de charité, je me laissai émouvoir par ce spectacle déchirant jusqu'à lui faire l'aumône. Je mis la main à la poche ; plus de bourse. Je cherche de l'autre côté, et voilà que mon mouchoir, mon portefeuille, un médaillon en or qui avait appartenu à M^{me} Danville avaient disparu de compagnie.

Ce qui prouve qu'il ne faut pas faire société avec ces messieurs à double vertu, et qu'on leur paie bien les compliments qu'ils vous font sur votre bon sens.

Le mendiant continuait de m'importuner.

« Voulez-vous lui faire servir à manger et lui donner un petit écu », dis-je à mon hôtelière.

Deux heures après, elle vient à moi toute troublée : « Ah ! monsieur, ma théière d'argent… c'est ce gueux de mendiant ! »

Un trait de lumière vint m'éclairer… « Ah ! M. Job Jonson ! m'écriai-je dans une rage indescriptible. Laissez-moi tranquille, madame ; laissez-moi. » Je ne pus en dire davantage, j'étais hors de moi. Et qu'on ne vienne pas me dire que la honte est la compagne de la faute. Le scélérat qui a fait le mal n'est jamais aussi honteux de lui-même que l'innocent qu'il a trompé.

CHAPITRE LXX

Je restai huit jours dans le repos de ma retraite, pendant lesquels je ne jetai pas une seule fois les yeux sur un journal. Admirez un peu ma philosophie ! Le neuvième, je commençai à penser qu'il était grandement temps pour moi d'avoir des nouvelles de Dawton ; et m'apercevant que je n'avais mangé que deux flûtes pour mon déjeuner, et que certaines rides prématurées commençaient à me donner une plus chétive apparence, je me préoccupai de nouveau des « Beautés de Babylone. »

Tandis que j'étais dans ces obligeantes dispositions à l'égard de la grande ville et de ses habitants, mon hôtesse me remit deux lettres. L'une était de ma mère, l'autre de Guloseton. J'ouvris la dernière d'abord ; elle s'exprimait ainsi.

« Cher Pelham,

« J'ai été très-chagrin d'apprendre que vous aviez quitté la ville, et d'une manière si inattendue encore. J'ai obtenu votre adresse à l'hôtel Mivart et je me dépêche d'en faire usage. Je vous en prie, revenez à la ville sur-le-champ. On m'a fait cadeau d'un filet de chevreuil sur lequel je veux avoir votre opinion ; c'est un morceau trop délicat pour le garder, car ce sont les meilleurs qui se gâtent le plus vite : *corruptio optimi pessima*, comme Moore, si je ne me trompe, le dit des fleurs, appliquant seulement à la douceur de leur parfum ce que je dis ici de la corruption d'un mets savoureux. Ainsi, vous le voyez, il faut que vous veniez sans perdre de temps.

« Mais vous, mon ami, à quoi donc avez-vous pu dépenser votre temps ? Moi j'ai été tenu éveillé toute la nuit, à me demander comment diable vous faites pour dîner. Le poisson, il n'en faut pas parler à la campagne ; les poulets meurent de la pépie partout ailleurs qu'à Londres ; le gibier n'est

plus de saison ; il est impossible d'envoyer chez Giblet pour de la viande. Il est également impossible d'en avoir partout ailleurs ; et quant aux seules productions naturelles de la campagne, les végétaux et les œufs, je n'ai pas besoin d'une pénétration extraordinaire pour être certain que votre cuisinier ne peut transformer les derniers en omelette aux huîtres, ni les premiers en légumes à la crème.

« Vous voyez donc par une série de démonstrations incontestables que vous devez littéralement mourir de faim. À cette pensée des pleurs roulent dans mes yeux ; pour l'amour du ciel, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, par-dessus tout, pour l'amour du chevreuil, hâtez-vous de revenir à Londres. Je me figure vous voir au dernier degré d'atrophie, léger comme un fétu, maigre comme l'ombre d'un lévrier.

« Je n'ai pas besoin d'en dire là-dessus davantage. Je puis me reposer sur votre propre prudence du soin de me procurer le plaisir immédiat de votre compagnie. Vraiment, si j'avais à m'appesantir plus longtemps sur votre mélancolique position, je ne pourrais résister à ma sensibilité. Mais revenons à nos moutons (expression charmante, soit dit en passant). Ah ! les Français sont nos maîtres en toutes choses, depuis la science souveraine de la cuisine jusqu'à l'art moins important de la conversation. Ils faut que vous me disiez votre opinion sincère, impartiale, réfléchie sur le chevreuil. Pour ma part je ne m'étonnerais pas de voir la mythologie du nord placer la chasse parmi les principaux plaisirs de leur paradis, si le chevreuil était l'objet de leur chasse, mais *nihil est omni parte beatum*. Je ne le trouve pas assez gras, mon cher Pelham, et je ne vois pas comment remédier à ce défaut ; car si nous nous adressons à l'art pour le rendre plus moelleux ce sera aux dépens du fumet qu'il doit à la nature ; divin fumet, mon cher Pelham, qui fut toujours mon grand argument en faveur de la liberté. Claquemurées, enchaînées, confinées dans les villes, et dans l'esclavage, toutes choses perdent la fraîche et généreuse saveur que peuvent seules leur donner la liberté et la campagne.

« Dites-moi, mon ami, quel a été le dernier sujet de vos réflexions ? Mes pensées se sont arrêtées, souvent et sérieusement, sur la *terra incognita*. Les régions encore inconnues du *pays culinaire*, que les plus profonds investigateurs ont laissées vierges et inexplorées… sur le veau. Mais nous

en reparlerons, plus tard ; la légèreté d'une lettre convient mal aux profondeurs d'une recherche philosophique.

« Lord Dawton m'a sondé hier sur mon vote. Et puis, me disait-il, quel dommage que vous ne parliez jamais à la chambre des Lords : « Fit orator », lui répondis-je, fi des orateurs ! Vous voyez que je n'ai pas trop mal paraphrasé le vieil adage des rhéteurs.

« Adieu, mon cher ami, car mon ami, vous l'êtes, si le philosophe est dans le vrai en définissant la véritable amitié, celle qui consiste *à rechercher les mêmes biens, à fuir les mêmes maux*[1]. Vous détestez les panais au naturel… ainsi fais-je ; vous aimez les pâtés de foie gras, et moi aussi, mon ami : nous voilà donc les meilleurs amis du monde !

« Guloseton. »

Passons de mon ami, à ma mère, pensai-je, en ouvrant l'épître maternelle que je transcris ici :

« Mon cher Henri,

« Venez à la ville sans perdre de temps ; chaque jour les ministres remplissent les moindres places, et il faut une mémoire bien sûre chez un homme politique pour se souvenir des absents. M. V*** a dit hier à un dîner auquel j'étais présente, que lord Dawton lui a promis le bourg de ***. Or vous savez, mon cher Henri, que c'est justement celui qu'il vous a promis à vous-même, faites-y attention. Lord Dawton est une assez bonne pâte d'homme, mais il a refusé une fois de se battre en duel ; or s'il a négligé son honneur dans une circonstance, il peut le négliger dans une autre : à tout, événement, vous n'avez pas de temps à perdre.

« Le jeune duc de *** donne un bal demain soir : c'est mistress *** qui paye toute la dépense, et je sais avec certitude qu'elle l'épousera dans une semaine ; ceci est un secret encore. La société sera bien mêlée, mais le bal mérite qu'on y aille. J'ai un billet pour vous.

« Lady Huffemail et moi, nous pensons que nous ne patronnerons pas la nouvelle duchesse, mais nous ne sommes pas encore décidées. Lady Roseville, cependant, parle avec un grand respect du mariage projeté, et dit

que puisque nous admettons la *convenance* comme règle principale dans un mariage, elle ne se souvient pas d'un exemple où on en ait tenu plus de compte que dans celui-ci.

« Il doit y avoir plusieurs promotions dans la noblesse. Les amis de lord *** font exprès courir le bruit qu'il obtiendra un titre de duc ; mais j'en doute. Cependant, il l'a bien mérité ; car non-seulement il donne les meilleurs dîners de la ville, mais aussi les meilleurs comptes-rendus de ces dîners dans le Morning Post le lendemain ; voilà ce qui s'appelle, ou je ne m'y connais pas, soutenir comme il faut la dignité de notre ordre.

« J'espère très-ardemment que, dans votre retraite à la campagne, vous ne négligez pas votre santé, ni, permettez-moi d'ajouter, votre esprit, et que vous trouvez l'occasion tous les deux jours de cultiver la valse, ce que vous pouvez très-bien faire avec le secours d'un fauteuil. Je vous enverrais, si je ne vous attendais pas sitôt ici, les Réminiscences musicales de lord Mount E… ; non-seulement parce que c'est un livre très-amusant, mais aussi parce que je désire que vous donniez à la musique plus d'attention que vous ne paraissez disposé à le faire. B**** qui n'est jamais très-raffiné dans ses bons mots, dit que lord M*** semble avoir considéré le monde comme un concert, dans lequel le meilleur rôle est au premier violon. En vérité, il est très-divertissant de voir la vénération que porte notre musical ami à l'orchestre et à ses exécutants. Je fais des vœux au ciel, mon cher Henri, pour que le cher homme puisse vous communiquer un peu de son ardeur. Je suis tout à fait mortifiée parfois de votre ignorance des airs et des opéras ; rien ne fait un meilleur effet dans la conversation que la connaissance de la musique, comme vous l'apprendrez un jour ou l'autre.

« Dieu vous bénisse, mon très-cher Henri. Sûre de vous voir, prochainement, j'ai envoyé retenir votre ancien appartement à l'hôtel Mivart ; n'allez pas me désappointer.

« Votre mère,

« F. P. »

Je lus la lettre qui précède deux fois d'un bout à l'autre, et je sentis mes joues s'enflammer et mon cœur se gonfler en revoyant le passage relatif à lord Dawton et au bourg. Le nouveau ministre avait certainement depuis

quelques semaines joué double jeu avec moi. Il lui aurait été facile depuis longtemps de me procurer une position subordonnée, plus facile encore de me placer dans le parlement ; cependant il s'était contenté de promesses douteuses et de vaines civilités. Ce qui pourtant me paraissait le plus inexplicable, c'était son motif pour rompre ou pour éluder ses engagements ; il savait que je l'avais servi lui et son parti plus que la moitié de tous les siens ; il professait, non-seulement en ma présence, mais dans la société, la plus haute estime pour mon habileté, mes connaissances et mon application : il savait donc bien si je pouvais être dans l'occasion un ami utile ; et, les mêmes qualités jointes à la position que me donnaient ma naissance et mes relations pouvaient facilement lui faire augurer que je ne serais pas au besoin un ennemi moins influent.

Cette réflexion calma les battements de mon cœur et l'agitation de mon pouls. Je froissai la maudite lettre dans ma main ; j'arpentai trois fois la chambre, je m'arrêtai à la sonnette, je la tirai avec violence, je commandai des chevaux de poste à l'instant même, et en moins d'une heure j'étais sur la route de Londres.

Combien varie l'esprit humain selon la différence des lieux ! Dans nos passions, aussi bien que dans nos croyances, nous sommes de vrais esclaves de notre position géographique. Même l'imperceptible variation d'un seul mille suffira pour mettre en révolution tous les flux et les reflux, tous les torrents de nos cœurs. L'homme qui est doux, généreux, bienveillant et bon, à la campagne, entre-t-il sur la scène des débats, le voilà qui devient aussitôt fier ou rampant, égoïste ou dur, précisément comme si les vertus n'étaient faites que pour la solitude, et les vices pour la ville. Je sens que j'ai mal exprimé ce que je voulais dire ; n'importe, je n'en rendrai que mieux mes sentiments à l'instant dont je parle, car pour l'instant j'étais trop ardent et trop préoccupé pour ajuster mes mots. À mon arrivée chez Mivart je me donnai à peine le temps de changer de toilette avant de me rendre chez lord Dawton. Il faut qu'il me donne une explication, pensais-je, ou un dédommagement, ou une réparation. Je frappai à la porte ; le ministre était sorti. « Vous lui donnerez cette carte, dis-je au portier, et lui direz que je reviendrai demain à trois heures. » J'allai me promener à Brookes ; là je rencontrai M. V***. Ma connaissance avec lui était légère ; mais c'était un homme de talent, et, ce qui convenait mieux à mon but, un homme d'un

naturel ouvert. J'allai à lui, et nous entrâmes en conversation. « Est-il vrai, lui dis-je, que j'aie à vous féliciter sur la certitude de votre nomination à *** au bourg de *** de lord Dawton ?

— Je le crois, reprit V***, lord Dawton me l'a promis la semaine passée, et M. H***, le présent membre, a accepté les districts de Chiltern[2]. Vous savez que toute notre famille soutient chaudement lord Dawton dans la crise présente, et l'on a positivement insisté pour ma nomination à ce bourg. Ainsi vont les choses, vous voyez, M. Pelham, même en ces vertueux jours de pureté parlementaire.

— C'est vrai, dis-je, en dissimulant mon chagrin, vous et Dawton vous avez fait un admirable échange. Pensez-vous que l'on puisse croire que le ministère est bien assis ?

— Nullement ; tout dépend de la motion qui sera présentée la semaine prochaine. Dawton la regarde comme la bataille décisive de cette session. »

Lord Gavelton nous ayant rejoint en ce moment, je continuai notre promenade de l'air le plus indifférent en apparence. Au bout de Saint-James-Street, la voiture bien connue de lady Roseville passa devant moi. Elle s'arrêta un moment. « Nous nous rencontrerons chez le duc de *** ce soir, dit-elle, n'est-ce pas ?

— Si vous y allez, certainement, » repris-je.

Je retournai chez moi, à mon appartement solitaire, et si je souffris quelque peu des tourments de l'espérance déçue et de l'ambition mécontente, l'ennui ne doit pas en revenir au lecteur. Mes moments agréables sont pour le monde, mes heures sombres sont pour moi seul ; et, comme cet enfant de Sparte, au milieu même des douleurs de la mort, je voudrais garder sous mon manteau les dents et les griffes qui s'enfonceraient dans ma poitrine.

---

1. ↑ Idem velle, atque idem nolle, ea demùm firma amicitia. (SALL.)
2. ↑ Manière familière de dire qu'un membre du parlement a cédé son siège pour une compensation, pour une place du gouvernement, par exemple.

CHAPITRE LXXI

La première personne que je vis chez le duc de ***, fut M. Mivart, il faisait l'office de gentleman huissier : la seconde fut ma mère ; elle était, comme d'habitude, entourée d'hommes, « ombres des héros qui avaient été, » restes des anciens jours, où elle aurait pu rivaliser dans l'art de la danse, même avec la gracieuse duchesse de B***. Sur les dandies de son temps elle avait conservé son ancien empire ; et il était assez amusant d'entendre les discours amoureux de chaque *ci-devant jeune homme* qui continuait, par habitude, les compliments que trente ans auparavant il avait commencés par admiration.

Ma mère était véritablement ce que le monde appelle une charmante femme. Peu de personnes avaient plus de succès dans la société : ses manières étaient la perfection même, son sourire, un charme ; elle vivait, se mouvait, respirait, seulement en vue du monde, et le monde lui tenait compte de la persévérance de son zèle. Cependant, si ses lettres ont donné à mes lecteurs quelque idée de son caractère, ils auront pu voir que ce même désir de suprématie dans le ton donnait (le ciel me pardonne mon impiété filiale !) une sorte de demi-vulgarité à ses idées ; car ceux qui vivent exclusivement pour l'opinion des autres, manquent toujours de cette dignité personnelle qui seule peut donner de l'élévation aux sentiments. Les plus réellement irréprochables aux yeux de la mode sont souvent ceux à qui manque l'aristocratie franche et naturelle de l'esprit.

Je rejoignis le cercle de ma mère et bientôt lady Frances trouva l'occasion de murmurer à mon oreille : « Vous avez bonne mine et vous êtes un fort joli homme ; je vous déclare que vous me ressemblez un peu, surtout par les yeux. Je viens d'entendre dire que miss Glanville va être une riche héritière, car le pauvre sir Réginald ne peut vivre longtemps encore. Elle est ici ce soir ; ne perdez pas cette occasion, je vous prie. »

Mes joues brûlèrent comme du feu à ce discours. Ma mère me fit observer tranquillement que j'avais de belles couleurs, et qu'il fallait en profiter pour chercher immédiatement à rencontrer miss Glanville de peur qu'elles ne vinssent à se passer si j'y mettais le moindre retard ; et elle me laissa là pour parler d'un déjeuner public qui devait se donner bientôt. Je passai dans le salon de danse ; là je trouvai Vincent ; je ne l'avais jamais vu plus en train.

« Eh bien ! dit-il, en ricanant, vous n'occupez pas encore votre siège. Je suppose que le représentant de lord Dawton dont vous devez prendre la place est comme Thésée, *sedet æternumque sedebit*. C'est bien dommage que vous ne puissiez pas entrer avant la semaine prochaine ; car nous allons avoir de brûlantes motions dans la Chambre basse, à ce que disent les astrologues. »

Je souris. « Ah, mon cher ! lui dis-je, Sparte a beaucoup de fils plus dignes que moi ! Cependant comment vont les nobles lords Lesborough et Lincoln ? Avouez qu'on n'a jamais vu une pareille paire d'amis formés exprès par la nature.

— Peuh ! fit Vincent assez brusquement, ils iront leur petit bonhomme de chemin, avant que vous fassiez le vôtre. Oubliez-les, mais ne vous oubliez pas, souvenez-vous que César joue le rôle d'ingrat. »

Vincent me quitta ; mes yeux étaient rivés à terre ; la belle lady *** passa près de moi : « Quoi ! vous, rêveur ! dit-elle en riant ; il ne manque plus que de voir notre hôte lui-même tourner à la mélancolie !

— Dam ! lui dis-je, comment voulez-vous qu'on soit joyeux en votre absence ? Pourtant, si la mythologie de Moore est vraie, la beauté n'en aime que mieux la folie quand elle emprunte quelque chose à la raison ; mais, venez, ce n'est pas ici la place des discours graves, c'est plutôt celle des étourdis. Joignons-nous aux valseurs.

— Je suis engagée.

— Je le sais ! croyez-vous que je voulusse danser avec une femme qui ne le fût pas ? Le beau triomphe pour la vanité en ce cas ! Allons, il faut que vous me préfériez à un engagement ; » et en parlant ainsi j'entraînai ma conquête.

Son partner projeté était M. V*** ; juste au moment où nous venions de nous joindre aux danseurs, il nous découvrit et s'approcha avec son long, sérieux et respectueux visage. La musique commença et le moment d'ensuite le pauvre V*** fut près d'être culbuté. Plein du plus politique dépit, je pirouettai droit contre lui, m'excusai avec mon sourire le plus caressant, et le laissant essuyer sa bouche et se frotter l'épaule, il présentait au naturel l'espérance déconfite.

Bientôt je me lassai de ma danseuse, et, l'abandonnant au destin, j'allai rôder dans une autre pièce. Là, assise seule, se tenait lady Roseville. Je me plaçai près d'elle ; il existait une espèce de franc-maçonnerie entre elle et moi ; chacun de nous en savait sur l'autre plus que le monde n'en connaissait, et nous avions pour lire dans nos cœurs des signes plus sûrs que les mots. Je vis bientôt qu'elle n'était pas de bonne humeur : tant mieux, c'était une compagnie qui n'en convenait que mieux à un aspirant éconduit comme moi.

La chambre où nous nous tenions était presque déserte ; nous n'avions pas d'interruption à craindre et notre conversation prit une teinte sentimentale.

« Combien la foule, dit lady Roseville, sait peu de chose des individus qui la composent : de même que les couleurs les plus opposées peuvent se fondre en une seule, perdre leur nuance particulière et se voir ainsi classées sous un seul nom, ainsi chacun des invités va s'en retourner chez lui en parlant de la gaieté de la fête, sans songer un seul moment que cette gaieté générale ne se compose que de douleurs particulières.

— J'ai souvent pensé, lui dis-je, que nous sommes bien sévères dans nos jugements envers les autres, que souvent nous accusons d'être mondains les gens qui n'ont que le tort de le paraître aux yeux du monde. Vous, par exemple, quand on vous a vue dans vos moments les plus brillants, on ne vous supposerait jamais capable de faire l'aveu qui vient de vous échapper.

— Je ne voudrais pas le faire à beaucoup d'autres que vous, répondit lady Roseville. Non, vous n'avez pas besoin de me remercier. J'ai quelques années de plus que vous ; j'ai vécu plus longtemps dans le monde, j'ai vu beaucoup de ses divers caractères ; et mon expérience m'a appris à apprécier un caractère comme le vôtre. Vous paraissez frivole à la

superficie, mais je sais que vous avez un esprit, non-seulement capable des plus sérieuses et des plus importantes affaires, mais habitué à les approfondir avec réflexion. Vous paraissez efféminé, mais je sais que personne n'est plus hardi ; indolent, et nul n'a une ambition plus active ; égoïste achevé, et je sais qu'aucun intérêt terrestre ne pourrait obtenir de vous une bassesse ou une injustice, non, pas même un abandon vénal de vos principes. C'est parce que je vous connais ce caractère-là que je suis franche et ouverte avec vous. D'ailleurs, je reconnais dans cet orgueil jaloux, avec lequel vous cachez vos sentiments les plus élevés et les plus profonds, quelque chose qui ressemble au mobile le plus puissant qui anime mon esprit. Tout cela m'intéresse chaudement à votre sort ; puisse-t-il être aussi brillant que mes pressentiments me l'ont fait voir ! »

Je contemplais la figure de la belle causeuse quand elle finit par ce souhait : peut-être en ce moment de solitude mon cœur fut-il infidèle à Hélène ; mais c'est une infidélité qui s'effaça aussi vite que le souffle de mon haleine sur le miroir. Tout fat que j'étais, je savais parfaitement que l'intérêt que l'on me montrait était désintéressé de toute passion. Tout coureur que j'avais été, je savais aussi combien peut être pure l'amitié d'une femme, *pourvu qu'elle en aime un autre !*

Je remerciai chaudement lady Roseville de la bonne opinion qu'elle avait de moi. « Peut-être, ajoutai-je, si j'osais solliciter votre avis, ne me trouveriez-vous pas tout à fait indigne de votre estime.

— Mon avis, répondit lady Roseville, serait en vérité pire qu'inutile, s'il n'était pas dirigé par une certaine connaissance que peut-être vous ne possédez pas. Vous paraissez surpris. Eh bien ! écoutez-moi, n'êtes-vous pas assez lié avec lord Dawton ? N'attendez-vous pas de lui quelque chose de digne de votre rang et de votre mérite ?

— En vérité, lui dis-je, vous me surprenez. Quelque intimes que puissent être mes rapports avec lord Dawton, je les croyais beaucoup plus secrets qu'ils ne paraissent l'être. Néanmoins, je reconnais que je suis en droit d'attendre de lord Dawton, non, peut-être, la récompense d'un service, mais au moins l'accomplissement d'une promesse : et je commence à croire que je serai trompé dans cette attente.

— Vous le serez, répondit lady Roseville. Baissez la tête davantage, les murs ont des oreilles. Vous avez un ami, un infatigable et ardent ami parmi ceux qui sont maintenant au pouvoir ; dès qu'il eut appris que l'on promettait à M. V*** le bourg qu'il savait vous être promis depuis longtemps, il alla droit à lord Dawton. Il le trouva avec lord Clandonald ; ce qui ne l'empêcha pas de rompre la glace immédiatement. Il parla très-chaudement de vos droits ; il fit plus, il les confondit avec les siens, qui ne sont pas de médiocre importance, et ne demanda d'autre récompense pour lui-même que l'accomplissement de la promesse qui vous est faite depuis longtemps. Dawton était extrêmement confus, et lord Clandonald répliqua pour lui, que certainement l'on ne pouvait nier votre talent, qu'il était fort grand, que vous aviez sans nul doute rendu d'éminents services à leur parti, et que, par conséquent, il était de bonne politique de vous attacher à leurs intérêts ; mais qu'il y avait en vous une certaine fierté, une prétention, et il pouvait le dire (remarquez la gradation), une indépendance véritablement des plus déplaisantes dans un homme aussi jeune ; que d'ailleurs il était impossible de se fier à vous, que vous ne vous engagiez à aucun parti, que vous ne parliez seulement que de clauses et de conditions, que vous traitiez la proposition de votre entrée au Parlement plutôt comme une grâce de votre part que comme une faveur de lord Dawton, qu'en un mot, l'on ne pouvait compter sur vous. Lord Dawton alors reprit courage et parla dans le même sens en faisant un long panégyrique de V***, un long récit de ce qu'on lui devait, et du zèle de sa famille ; ajoutant que dans une crise comme celle qui se présentait, il était absolument nécessaire d'engager plutôt un allié certain qu'un appui douteux et indécis ; que pour sa part, s'il vous plaçait dans le Parlement, il n'était pas plus sûr d'y faire entrer un ami qu'un ennemi ; que grâce au mariage de votre oncle, vos espérances n'étaient nullement proportionnées à vos prétentions, et que le même talent qui vous recommandait à la faveur en qualité d'allié, rendait aussi périlleux de vous placer dans un poste où vous pouviez devenir un ennemi fort incommode. Toutes ces raisons, et d'autres encore du même genre furent poussées avec vigueur par le digne couple ; et votre ami fut obligé de prendre congé, parfaitement convaincu que, à moins que vous ne prissiez une humeur complaisante, ou que vous ne fussiez disposé à donner des gages plus assurés au nouveau ministère, vous n'aviez rien à en attendre au moins pour le présent. Le fait est, qu'il a trop grand'peur de vous et qu'il

aimerait mieux vous tenir en dehors de la Chambre que de contribuer le moins du monde à vous y obtenir un siège. Vous pouvez compter là-dessus, comme je vous le dis.

— Je vous remercie de tout mon cœur, dis-je avec chaleur, en saisissant et en serrant la main de lady Roseville. Vous me confirmez ce que je soupçonnais depuis longtemps. Maintenant je suis sur mes gardes, et ils verront que je ne suis pas moins fort sur l'attaque que sur la parade. Mais ce n'est pas le moment de me vanter ; ayez l'obligeance de me dire le nom de mon ami inconnu ; je n'aurais jamais cru qu'il y eût une créature au monde qui voulût se déranger d'un pas pour Henry Pelham.

— Cet ami, reprit lady Roseville d'une voix hésitante et en rougissant, c'était sir Réginald Glanville.

— Quoi ! m'écriai-je, répétez-moi le nom ou… je m'arrêtai et me remis. Sir Réginald Glanville, repris-je avec hauteur, est beaucoup trop gracieux de s'occuper de mes affaires. Il faut que je sois étrangement changé si j'ai besoin du zèle officieux de personne pour me servir de redresseur de torts.

— Non, M. Pelham, se hâta de dire la comtesse, vous êtes injuste envers Glanville, envers vous-même. Quant à lui, il ne se passe pas un jour qu'il ne fasse mention de vous avec les plus grands éloges et la considération la plus affectueuse. Il disait dernièrement que vous avez changé à son égard, mais qu'il n'est pas surpris de ce changement ; quant à la cause il n'en parle jamais. Si ce n'est pas trop d'indiscrétion souffrez que je m'en enquière ; peut-être (oh ! combien cela me rendrait heureuse) me serait-il possible de vous réconcilier. Si vous connaissiez, si seulement vous pouviez deviner la moitié du caractère noble et élevé de Réginald Glanville, vous ne permettriez pas à de légers différends de vous séparer.

— Ce ne sont pas de légers différends, lui dis-je en me levant, et il ne m'est pas permis d'en faire connaître la cause. Cependant, Dieu vous bénisse, très-chère lady Roseville, et préserve ce bon et généreux cœur de pires assauts que ceux de l'ambition désappointée ou de la confiance trahie. »

Lady Roseville tenait ses yeux fixés à terre, son sein se soulevait avec violence, elle avait compris le sens de mes paroles. Je la quittai pour retourner chez moi.

CHAPITRE LXXII

Le lendemain matin, je reçus un billet de Guloseton, qui m'invitait à venir dîner avec lui à huit heures, pour me rencontrer avec son chevreuil. Je lui renvoyai une réponse affirmative, et alors je me mis à réfléchir mûrement sur ce que j'avais de mieux à faire avec lord Dawton. Il serait assez plaisant, disait la colère, d'aller lui demander hardiment le bourg qu'il vous promit si souvent, et en cas de refus, de le braver, de le tancer, et de rompre avec lui.

— C'est vrai, répliquait ce raisonneur plus simple et moins théâtral que nous pouvons appeler connaissance du monde ; mais cela n'aurait ni utilité ni dignité. Le sens commun ne querelle jamais personne. Allez voir lord Dawton, si vous voulez, demandez-lui de remplir sa promesse, avec votre sourire de seconde qualité, et recevez ses défaites avec votre sourire premier numéro. Puis vous ferez après ce qu'il vous plaira. Brisez avec lui ou ne brisez pas, vous pouvez faire l'un et l'autre avec grâce et tout tranquillement ; ne faites jamais de scènes, or les reproches et la colère ne manquent jamais d'en faire quelqu'une.

— Vous avez raison, dis-je en réponse à cette dernière suggestion ; et ayant arrêté ma résolution, je me rendis à trois heures moins le quart à la maison de lord Dawton.

« Ah ! Pelham, dit le petit ministre, enchanté de vous voir si bon visage ; c'est affaire à la campagne, mais vous allez rester à la ville maintenant, je l'espère, jusqu'à la fin de la saison ?

— Certainement, lord Dawton, ou, à tout événement, jusqu'à la prorogation du Parlement. Comment, en vérité, pourrais-je faire autrement avec la bonne promesse de Votre Seigneurie, que j'ai devant les yeux ! M. ***, le membre pour votre bourg de *** a, je crois, accepté les districts

de Chiltern ? Je vous suis vraiment bien obligé de la promptitude que vous avez mise à remplir votre promesse envers moi.

— Hem ! mon cher Pelham, hem ! » murmura lord Dawton. Je me penchai vers lui comme pour l'écouter avec déférence, mais en réalité pour mieux voir son embarras, et jouir de plus près de sa confusion. Il leva les yeux et saisit mon regard, et comme il ne fut pas trop satisfait de l'expression involontaire de mes yeux, il devint de plus en plus embarrassé ; enfin il rappela son courage.

« Eh mais ! cher monsieur, dit-il, oui vraiment, je vous ai promis ce bourg ; mais souvent les amitiés personnelles doivent être sacrifiées au bien public. Tout notre parti insistait pour que l'on envoyât M. V*** à la place du dernier membre : que pouvais-je faire ? J'ai fait valoir vos droits ; mais tous, jusqu'au dernier, se sont récriés sur ceux de votre rival. Il est certain qu'il est plus âgé que vous et que sa famille est très-puissante dans la Chambre-Basse ; bref, vous apercevez, mon cher Pelham vous comprenez… vous devez sentir combien ma position était délicate ; on ne pouvait pas commencer par se montrer trop ardent pour ses propres amis, et je fus forcé de céder. »

Lord Dawton s'était tant bien que mal acquitté de son speech ; il ne me restait donc plus qu'à le féliciter sur ce chef-d'œuvre.

« Mon cher lord, commençai-je, vous ne pouviez pas me faire plus de plaisir : M. V*** est un très-estimable homme, et je ne voudrais pour rien au monde vous avoir exposé au soupçon de faire passer une vétille telle que votre honneur, c'est-à-dire, la promesse que vous m'avez faite, avant les exigences, c'est-à-dire les intérêts de votre parti ; mais n'en parlons plus. Votre Seigneurie était-elle chez le Duc de *** la nuit dernière ? »

Dawton saisit avec joie l'occasion de changer de conversation, et nous nous mîmes à causer et à plaisanter sur des sujets indifférents jusqu'au moment où je pensai qu'il était temps de me retirer. Je le fis avec la plus cordiale apparence d'égards et d'estime ; et ce ne fut qu'après avoir franchi le seuil de sa porte que je laissai un libre cours à la bile amère que j'avais sur le cœur. Je tournai mes pas vers Green Park, et je me promenais lentement le long de l'avenue principale, les mains derrière le dos et les yeux fixés à terre, quand j'entendis prononcer mon nom. En regardant

derrière moi j'aperçus lord Vincent à cheval ; il s'arrêta à causer avec moi. Dans l'humeur où j'étais contre lord Dawton, je l'accueillis avec plus de chaleur que je n'avais fait naguère ; et lui de son côté se trouvant dans des dispositions sociables, sembla si satisfait de notre rencontre, et de mon humeur qu'il mit pied à terre pour se promener avec moi.

« Ce parc est bien différent maintenant, dit Vincent, de ce qu'il était du temps du Joyeux Monarque ; cependant c'est encore un lieu beaucoup plus à mon goût que son frère ambitieux, le romantique Hyde Park. Il y a une certaine mélancolie qui n'est pas sans douceur à se promener dans les lieux consacrés par l'histoire ; car tous tant que nous sommes nous vivons plus dans le passé que dans le présent.

— Voyez, dis-je, comme les hommes sont toujours les mêmes dans tous les âges. À la place même où nous voici, combien d'hommes ont été animés des mêmes sentiments qui nous font agir maintenant ! combien ont fait peut-être la même remarque que vous venez de faire ! C'est cette identité universelle qui nous rattache avec le plus de puissance au passé. C'est plaisir de voir comme nous ressemblons aux Agamemnons des temps jadis, et nous ne laissons perdre aucun des personnages disparus, à voir le soin que nous mettons à ressembler aussi aux Thersites du temps.

— C'est vrai, reprit Vincent ; si les sages et les grands hommes savaient seulement quelle légère différence il y a entre eux et les fous ou les gens du commun, ils ne prendraient pas tant de peines pour être grands et sages ; comme dit le proverbe chinois, ils sacrifient un tableau pour en avoir les cendres. Il est presque à regretter que ce désir d'avancement soit si nécessaire à notre existence. L'ambition est souvent un beau sentiment, mais qui jamais ne donne le bonheur. Cyprien, dans un beau passage sur l'envie, l'appelle « la vermine de l'âme » ; cependant, peut-être, cette passion même est-elle moins dévorante, moins semblable au *tabes pectoris*, que l'ambition. Vous êtes surpris de ma véhémence ? Le fait est que je suis furieux en pensant où peut nous entraîner la folie de regarder seulement en haut, et de fouler aux pieds, sans y faire attention, dans l'aveuglement de nos désirs, les affections que nous trouverions partout sous nos pas. Tenez ! vous et moi, depuis longtemps nous nous sommes perdus de vue. Pourquoi ? est-ce l'effet de quelque dispute, de quelque désagrément particulier, de quelque découverte blessante pour l'honneur, la fidélité, la

loyauté de l'un de nous ? Non ! mais simplement parce que je dîne avec lord Lincoln, et vous avec lord Dawton, voilà tout. Ah ! que les Jésuites ont raison de dire que ceux qui vivent pour le public doivent renoncer à tout attachement privé. Le jour où nous devenons citoyens, nous devons cesser d'être hommes. Notre vie privée est comme Léon X ; du moment qu'elle expire, toute paix, tout confort, toute joie, toute société, meurent nécessairement avec elle ; et un âge de fer, *barbara vis et dira malorum omnium incommoda*, doit lui succéder.

— C'est dommage que nous n'ayons pas suivi la même route, lui dis-je ; aucun plaisir n'aurait été plus grand pour moi que de confondre nos intérêts politiques ; mais…

— Peut-être n'y a-t-il pas de mais, interrompit Vincent ; peut-être comme les deux chevaliers du vieux conte, nous donnons seulement des noms différents au même bouclier, parce que nous ne le voyons pas du même côté ; imitons-les de même dans leur réconciliation, aussi bien que dans leur querelle, et puisque nous avons déjà rompu des lances l'un contre l'autre, reconnaissons notre erreur et renonçons à nos différends. »

Je restai silencieux ; la vérité est que je ne voulais pas en dire trop long. Vincent continua.

« Je sais, dit-il, et c'est en vain que vous le cachez, que Dawton a mal agi avec vous. M. V*** est mon cousin germain ; il vint à moi le lendemain du jour où le bourg lui avait été donné, et me rapporta tout ce que Clandonald et Dawton lui avaient dit à ce propos. Croyez-moi, ils ne vous ont pas épargné ; vous avez grièvement offensé le premier ; vous savez qu'il s'est brouillé sans retour avec son fils Dartmore, et qu'il persiste à dire que vous êtes l'ami et l'instigateur de ce candide jeune homme dans toutes ses débauches et ses extravagances. *Tu illum corrumpi sinis*. Je vous dis cela sans hésitation, car je sais que vous avez moins de vanité que d'ambition, et je ne crains pas de froisser la première pour rendre service à la seconde. Quant à moi, je vous avoue nettement et franchement qu'il n'y a rien que je ne fisse pour vous assurer à notre parti. Joignez-vous à nous, et, comme je vous l'ai souvent répété, vous serez sur les bancs parlementaires sans le moindre délai de notre part. Je ne puis vous promettre plus, car je ne puis me promettre davantage à moi-même, mais à partir de cet instant votre fortune, si je juge bien votre habileté, est entre vos mains. Vous secouez la

tête. Assurément vous devez voir que nos divergences ne sont pas très-violentes, elles portent moins sur les mesures que sur les hommes. Il n'y a pour ainsi dire qu'un malentendu entre nous ; et nous devons reconnaître la sagesse du conseil donné par Aulu-Gelle : « qu'il faut être fou pour aller sacrifier des intérêts importants à des distinctions de mots qui n'ont pas entre elles l'épaisseur d'un cheveu ». Vous riez de la bizarrerie de ma citation ; les proverbes les plus bizarres sont souvent les plus vrais. »

Si mon lecteur était tenté de n'avoir pas trop bonne opinion de moi quand j'avouerai que je me sentis flottant et irrésolu à la fin de ce discours, qu'il se place pour un moment dans ma position, qu'il se sente indigné de la trahison, de l'injustice, de l'ingratitude d'un homme ; et, qu'au plus fort de son ressentiment, il se voie flatté, courtisé, cajolé par l'offre de l'amitié et du crédit d'un autre. Qu'il méprise personnellement le premier, comme il estime le second ; et qu'il soit, par-dessus tout, convaincu aussi bien que *persuadé* de la vérité des assertions de Vincent, c'est-à-dire, qu'on ne lui demandait aucun sacrifice de principes, ou d'idées, non, rien qu'une alliance contre les hommes, opinions réservées. Et quels étaient ces hommes ? m'étaient-ils attachés par un seul lien ? méritaient-ils un seul égard de ma reconnaissance ? Non ! C'étaient des hommes qui, plus que tous les autres, m'avaient abreuvé des plus grands affronts, et méritaient de moi la plus mince estime.

Cependant, si des sentiments humains pouvaient me faire balancer, je sentais que ce n'était pas par ceux-là seuls que je devais me décider. Je ne suis pas un homme dont les vertus et les vices soient réglés par l'impulsion et la passion du moment ; si je suis prompt à agir, je suis lent d'habitude à délibérer. Je me tournai vers Vincent et lui serrai la main : « Je n'ose pas me décider à vous répondre maintenant, lui dis-je, accordez-moi jusqu'à demain, j'aurai alors eu le temps de réfléchir et de prendre une détermination. »

Je n'attendis pas sa réponse ; je m'éloignai rapidement, je tournai le passage qui conduit à Pall Mall, et me hâtai de rentrer au logis pour me consulter avec mon cœur. Hélas ! ce n'était pas pour trouver plus de calme.

Dans ces confessions je ne me suis point fait scrupule d'avouer mes erreurs et mes faiblesses ; tout ce qui pouvait donner plaisir ou profit au lecteur lui appartenait. Je n'ai laissé de voile que sur les émotions les plus

sombres et les plus orageuses de mon âme ; toutes les choses qui ne pouvaient ni amuser ni instruire les autres, je les ai gardées pour moi.

Les heures s'écoulèrent, le moment de m'apprêter arriva, je sonnai Bedos, je m'habillai comme d'habitude, les grandes émotions dérangent peu les opérations mécaniques de la vie, et je courus chez Guloseton.

Il n'avait jamais été plus amusant ; le dîner, de son côté, n'avait jamais été meilleur ; mais, me croyant assez intime avec mon hôte pour ne pas être obligé de dissimuler mes sentiments, je restai distrait, préoccupé, maussade.

« Qu'avez-vous, mon ami, me dit l'excellent épicurien ; vous n'avez ni applaudi mes bons mots, ni goûté mes escalopes ; et votre humeur morose n'a pas eu plus d'égards pour mon chevreuil que pour mes sentiments ? » Le proverbe a bien raison de dire que « le chagrin est expansif. » Je confesse que j'étais pressé de m'ouvrir à quelqu'un en qui je pusse me confier. Guloseton m'écouta avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Il me dit avec bonté : « Quelque peu que je me soucie moi-même de ces matières, je sais cependant sympathiser avec ceux qui s'y intéressent. Je désirerais pouvoir vous servir plus utilement que par des avis. Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez pas, j'imagine, hésiter à accepter l'offre de Vincent. Peu importe que vous soyez assis sur un banc ou sur l'autre, pourvu que ce ne soit pas dans un courant d'air ; ou que vous dîniez chez lord Lincoln ou chez lord Dawton, si leurs cuisiniers se valent ? Quant à Dawton, j'ai toujours pensé que c'était un fourbe, un pauvre hère, qui achète ses vins bon marché et vend cher ses services. Allons, mon cher ami, buvons à sa confusion. »

En même temps, Guloseton remplit mon verre jusqu'aux bords. Il m'avait montré de la sympathie, je pensai donc qu'il était de mon devoir de le payer de retour ; et nous ne nous séparâmes que quand les yeux du bon vivant virent plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en rêva jamais le philosophe à jeun.

CHAPITRE LXXIII

Je me levai de bonne heure comme à mon ordinaire ; le sommeil avait servi à calmer, et, je l'espère, aussi à améliorer mes sentiments. J'avais eu le loisir de réfléchir que n'ayant embrassé mon parti par aucun motif privé ou intéressé, ce n'était pas par un motif privé ou intéressé non plus qu'il m'était permis de l'abandonner. Nos passions sont de terribles sophistes ! Quand Vincent m'avait dit, la veille, que c'était des hommes, et non des principes que j'aurais à me séparer, et qu'un tel divorce méritait à peine le nom de changement, mon cœur avait adopté ce sophisme, et l'avait pris pour une vérité.

Mais maintenant je commençais à en reconnaître l'illusion ; si le gouvernement était aussi parfait dans son mécanisme qu'il est loin de l'être (quoique j'aie la confiance qu'il peut le devenir), peu importerait quelles pures machines régleraient ses ressorts. Mais le caractère principal d'une constitution comme la nôtre est l'incertitude. Les hommes y proportionnent invariablement les mesures de leur politique à la hauteur de leur talent ou de leurs désirs ; et au rebours de la maxime du tailleur, les mesures y font rarement l'homme. Il ne fallait donc pas une grande pénétration pour voir combien il était dangereux de confier aux préjugés aristocratiques de Lincoln, ou à la véhémente imbécillité de Lesborough, l'exécution des mêmes mesures qui pouvait être remise en toute sécurité au sens droit de Dawton, et, surtout aux talents éminents et variés de ses auxiliaires. Mais la différence vitale entre les deux partis était moins dans les chefs que dans la masse. Sous la bannière de Dawton étaient enrôlés les hommes les meilleurs, les plus purs, les plus sages du jour. Ils prenaient sur eux l'initiative de toutes les mesures actives, et lord Dawton était simplement leur instrument. L'esprit droit, sans prétention, un peu faible de lord Dawton, cédait volontiers aux plus capables de son parti une autorité qu'il était si désirable qu'ils exerçassent. Dans le parti de Vincent au contraire, à

l'exception de lui, il y avait à peine un individu qui eût l'honnêteté requise pour s'intéresser aux projets qu'ils faisaient semblant de prendre au sérieux, ou les talents nécessaires pour les amener à bien ; ni l'arrogant Lincoln, ni son brusque et despote compagnon Lesborough, n'étaient de trempe à souffrir cette tranquille mais puissante intervention des autres à laquelle Dawton se soumettait sans hésiter.

Je n'en étais que plus résolu à rendre toute la justice possible au parti de Dawton, en me sentant une inclination naturelle qui m'entraînait vers l'autre. Car dans toutes les matières où la vanité blessée et l'intérêt personnel peuvent se trouver en jeu, j'ai toujours appelé toute la maturité de mes réflexions sur l'examen particulier du côté de la question que ces mauvais conseillers sont le moins disposés à faire valoir. Pendant que je me sentais peu à peu mais sûrement entraîné vers une décision, je reçus de Guloseton le billet suivant :

« Je ne vous ai rien dit hier soir de ce qui va faire le sujet de ma présente lettre, de peur que vous ne fussiez tenté de l'imputer plutôt à l'effet subit des vapeurs du vin, qu'à ma sincère estime pour votre esprit, à ma sincère affection pour votre cœur, à ma sympathie sincère pour votre ressentiment et vos intérêts.

« On me dit que le triomphe de lord Dawton ou sa déconfiture dépendent entièrement du succès de la motion sur la question de ***, qui doit être présentée à la Chambre des Communes, le ***. Je me soucie fort peu, vous le savez, pour mon propre compte, de la façon dont cette question sera décidée ; ne pensez donc pas que je fasse aucun sacrifice en vous demandant de me permettre de suivre votre avis pour disposer de mes quatre voix. J'imagine, naturellement, que vous ne serez pas fâché qu'elles suivent le parti opposé à lord Dawton ; et sur le reçu d'une ligne de votre main à cet effet, mes quatre voix recevront leur direction.

« Ayez l'obligeance aussi, je vous prie, de prendre sur vous tout le mérite de cette mesure, et de dire (partout où cela peut vous être utile) que les votants et leur influence sont à votre discrétion. J'ai la confiance que nous ferons voir à ce dragon que Bel n'est pas mort, et que nous le renverserons de son piédestal.

« Plaignez-moi, mon cher ami ; je dîne aujourd'hui en ville, et je sens déjà, à un frisson intuitif, que la soupe sera froide et que le xérès sera chaud. Adieu.

Tout à vous,
« GULOSETON. »

Maintenant, donc, mon triomphe, ma vanité et ma vengeance pouvaient se trouver satisfaits. Devant moi se présentait une occasion d'or pour déployer ma propre puissance et humilier celle du ministre. Ma poitrine se gonflait à cette pensée. Qu'on me pardonne, si, pour un moment, tous mes calculs de haute moralité s'évanouirent, et si je ne vis plus que l'offre de Vincent et la générosité de Guloseton. Cependant je réprimai les élans de mon cœur et je forçai mon esprit orgueilleux à l'obéissance.

Je plaçai la lettre de Guloseton devant moi ; et, comme je la relisais pour y répondre, la bonté désintéressée et la délicatesse d'un homme que j'avais longtemps, dans l'injustice de mes pensées, taxé d'égoïsme, se présentèrent à moi avec tant de force, et contrastèrent si profondément avec l'inanité d'autres amis plus retentissants qui faisaient grand bruit de leur dévouement et de leurs principes que mes yeux se remplirent de larmes.

Mille déceptions font moins de peine qu'un bon procédé ne fait de plaisir.

J'écrivis en réponse une lettre bien sentie de remercîments empressés pour une offre dont la bonté m'avait pénétré jusqu'au fond de l'âme. Je détaillai avec quelque étendue les motifs qui m'avaient amené à la décision que j'avais prise ; j'esquissai aussi la nature de l'importante motion qu'on allait présenter à la Chambre, et fis voir combien, en conscience, il m'était impossible de m'opposer au parti de lord Dawton dans le débat. Je terminai en répétant les expressions que me suggérait ma reconnaissance ; et après avoir décliné toute influence sur les voix de Guloseton, je me hasardai à ajouter que, si j'avais voulu en faire usage, c'eût été pour appuyer Dawton, non comme homme, mais comme ministre, non comme ami personnel, mais comme serviteur des intérêts de l'État.

Je venais d'expédier cette lettre quand Vincent entra, je le mis au fait de ma détermination, quoique de la manière la plus respectueuse et la plus amicale. Il parut grandement désappointé et essaya d'ébranler ma

résolution ; mais quand il vit que tout était inutile, il finit par sembler satisfait, et même touché de mes raisons. Quand nous nous séparâmes, ce fut avec la promesse réciproque qu'aucun différend politique ne viendrait altérer de nouveau l'estime que nous avions l'un pour l'autre.

Lorsque je me retrouvai seul et que je me vis ramené au pied même de l'échelle que j'avais gravie si haut et si heureusement, quand je vis qu'en rejetant toutes les ouvertures de mes amis, j'étais laissé totalement seul et sans secours au milieu de mes ennemis, quand je regardai au delà et que je n'aperçus pas la plus faible lueur d'espérance, pas un marchepied pour me remettre en selle et recommencer ma carrière brisée dès le début, peut-être une atteinte de regret me traversa-t-elle l'esprit. Mais il y a un merveilleux réconfort dans une bonne conscience, et l'on apprend bientôt à regarder avec confiance dans l'avenir, quand on se sent autorisé à jeter les yeux avec orgueil sur le passé.

Mon cheval arriva à la porte à l'heure habituelle de mes promenades ; avec quelle joie je m'élançai sur son dos ! je sentis le grand air rafraîchir mes joues fiévreuses et je courus vers les avenues de verdure qui bordent la grande cité du côté de l'ouest. Je ne connais rien qui dispose mieux à la gaîté qu'un cheval ardent. Je ne m'étonne pas que l'Empereur romain ait fait un consul de son coursier. C'est à cheval que je sens toujours le mieux ce dont je suis capable, que j'apprécie le mieux mes ressources. C'est à cheval que je conçois toujours mes plans les plus subtils et que je devine le mieux les moyens d'exécution. Donnez-moi seulement un bout de bride et l'espace libre devant moi, et je suis Cicéron-Caton-César. Démontez-moi : une fois à pied, je redeviens une simple motte de cette terre que vous me condamnez à toucher : le feu, l'énergie, la substance éthérée se sont envolés ; je suis la terre sans le soleil, le tonneau sans le vin, les habits sans l'homme.

Je retournai au logis l'esprit remonté et l'âme recueillie ; j'arrachai ma pensée aux soucis de ma propre situation, pour l'arrêter sur ce que lady Roseville m'avait dit de l'intervention de Réginald Glanville en ma faveur. Cet homme extraordinaire continuait toujours à exciter puissamment mon intérêt ; et je ne pouvais, sans être ému des sentiments les plus doux, songer aux efforts qu'il avait faits pour ma cause, efforts que je n'avais pas sollicités et qui me seraient restés inconnus, sans la communication de lady

Roseville. Quoique les agents de la justice fussent encore activement occupés à la poursuite du meurtrier de Tyrrel, et que les journaux fussent toujours pleins de conjectures sur leur peu de succès, la curiosité publique avait commencé à se refroidir sur cette affaire. Je m'étais trouvé une ou deux fois dans la société de Glanville lorsque ce meurtre avait été mis sur le tapis, et j'avais examiné de près sa tenue en présence d'un sujet qui devait le toucher si cruellement. Cependant je n'avais pu remarquer ni confusion ni changement extraordinaire dans sa contenance ; peut-être ses joues pâles le devenaient-elles un peu plus, son œil rêveur, plus distrait encore, ses pensées errantes plus vagues qu'auparavant ; mais combien d'autres causes que le crime supposé pouvaient expliquer des signes aussi douteux et aussi futiles !

« Bientôt vous saurez tout. » Ces dernières paroles qu'il m'avait adressées, résonnaient encore à mes oreilles ; et avec la plus grande ardeur mes désirs allaient au-devant de l'accomplissement de cette promesse. L'espoir aussi, ce flatteur décevant, trop souvent l'antithèse de la raison, m'insinuait tout bas que ce n'était pas là l'assurance d'un coupable. Cependant il avait dit à lady Roseville, qu'il ne s'étonnait pas que je me fusse éloigné de lui. N'étaient-ce pas là des paroles qui ne semblaient pas admettre une interprétation aussi favorable que celles qu'il m'avait adressées à moi-même ? De plus, en faisant cette réflexion à part moi, une autre encore, d'une nature moins flatteuse pour le désintéressement de Glanville, se présentait d'elle-même. Son intervention en ma faveur auprès de lord Dawton ne pouvait-elle pas être dictée plutôt par une bonne politique, que par l'amitié ? ne pouvait-il pas se dire, si, comme je l'imaginais, il était instruit de mes soupçons et en reconnaissait la terrible justesse, qu'il ferait bien de mériter au moins mon silence ? Telles étaient les pensées qui venaient m'assaillir en foule, et laissaient mon âme se débattre dans le doute.

Mes réflexions ne me faisaient pas non plus illusion sur la nature de l'affection de lady Roseville pour Glanville. À en juger par l'apparente froideur et l'austérité prétendue de sir Réginald, il était vraisemblable que cette affection était innocente, au moins dans le fait. Il y avait même quelque chose de candide dans la manière dont elle paraissait se glorifier de son attachement plutôt que s'en cacher. Il est vrai qu'elle n'était retenue par

aucun lien, elle n'avait ni mari ni enfants dont l'oubli pût rendre son amour criminel. Libre et sans empêchement, si elle avait donné son cœur à Glanville, il lui était toujours facile de rendre ce don légitime et éternel par les bénédictions de l'Église.

Hélas ! renfermée comme elle l'est, dans le cercle étroit et limité de ses devoirs, combien la femme connaît peu de chose de la vie errante et des actions variées de son amant ? Lady Roseville, par exemple, lorsque dans la chaleur de son enthousiasme, elle parlait du caractère élevé et généreux de Glanville, ne se doutait guère de l'infâme et lâche forfait dont il était plus que soupçonné. Pendant que son plus ardent désir était peut-être de s'allier à la destinée de cet homme, les fantaisies les plus déréglées de son imagination n'auraient jamais été jusqu'à deviner le sort qui tôt ou tard attendait le scélérat si la mort ne se hâtait pas de l'y soustraire.

Quant à Thornton je ne l'avais point revu et je n'avais jamais entendu parler de lui depuis mon départ de chez lord Chester, mais ce n'était qu'un délai qui devait expirer bientôt. J'avais à peine gagné Oxford Street, en retournant chez moi, quand je l'aperçus traversant la rue avec un autre homme. Je me retournai pour examiner avec attention les traits de son compagnon, et, en dépit d'un grand changement de toilette, d'une énorme paire de fausses moustaches et des dehors factices d'un âge plus avancé, mon tact d'observation habituelle me fit reconnaître à l'instant mon spirituel et vertueux ami, M. Job Jonson. Ils disparurent dans une boutique, et je ne pensai pas que ce fût la peine de les surveiller davantage quoique je conservasse toujours contre M. Job Jonson un dépit rétrospectif que j'étais fermement résolu à satisfaire à la première occasion favorable.

Je passai près de la porte de lady Roseville. Quoique l'heure fût avancée et que je n'eusse par conséquent que peu de chances de la rencontrer chez elle, je pensai cependant que cette chance valait du moins la peine de m'en informer. À mon agréable surprise, je fus reçu : il n'y avait personne au salon. Le domestique me dit que lady Roseville était occupée en ce moment, mais qu'elle pourrait me voir bientôt et me priait de vouloir bien attendre.

Agité comme je l'étais par diverses réflexions, j'allais et venais (dans mon humeur impatiente) par les chambres spacieuses qui formaient les appartements de réception de lady Roseville. À l'extrémité la plus éloignée

se trouvait un petit boudoir, dans lequel n'étaient admis que les favoris peu nombreux de la déesse. Comme j'approchais de ce côté, j'entendis des voix, et le moment d'après je reconnus les tons graves de celle de Glanville. Je me retirai à la hâte de peur d'entendre la conversation ; mais à peine avais-je fait trois pas que le son convulsif d'un sanglot de femme arriva à mon oreille. Bientôt après, des pas descendirent l'escalier, et la porte de la rue s'ouvrit.

Les minutes s'écoulaient, et je devenais impatient. Le domestique rentra. Lady Roseville se trouvait si soudainement et si sérieusement indisposée qu'elle était incapable de me recevoir ; il me fallut quitter la maison pour retourner chez moi, l'âme en proie aux conjectures les plus étranges.

Le jour suivant fut un des plus importants de ma vie. Je me tenais pensif près de ma cheminée, écoutant avec la plus morne attention une vielle poussive qui stationnait en face de ma fenêtre, quand Bédos annonça la visite de sir Réginald Glanville. Il se trouvait, que le matin même, j'avais tiré la miniature que j'avais trouvée dans le champ funeste, de l'endroit secret où je la gardais ordinairement, pour l'examiner de près. Je craignais qu'une recherche plus minutieuse n'y fît découvrir quelque indice fatal à son propriétaire, quelque preuve plus convaincante que les initiales et l'interprétation de Thornton.

La peinture était posée sur la table quand Glanville entra : mon premier mouvement fut de la saisir et de la cacher : mon second, de la laisser et de surveiller l'effet que sa vue pourrait produire sur lui. En prenant ce dernier parti, je voulus cependant rester maître de choisir le moment où je jugeais à propos de découvrir la miniature ; et, passant devant la table, je jetai négligemment mon mouchoir sur le portrait. Glanville m'aborda tout d'un coup, et son visage, ordinairement d'une expression froide et réservée, prit un air plus franc et plus décidé.

« Vous avez depuis peu changé à mon égard, me dit-il ; comme je tiens à votre ancienne amitié, je suis venu vous en demander la raison.

— La mémoire de sir Réginald Glanville, répondis-je, ne peut-elle lui en fournir aucune raison probable ?

— Elle le peut, reprit Glanville, mais je ne voudrais pas m'en rapporter seulement à elle. Asseyez-vous, Pelham, et écoutez-moi. Je lis dans vos

pensées, et je pourrais affecter d'en mépriser le sens ; peut-être depuis deux ans cela m'était-il permis. Mais à présent je ne puis que les plaindre et les excuser. Je suis venu à vous aujourd'hui, avec la confiance et l'affection de nos premières années pour réclamer comme alors votre bonne opinion et votre estime. Si vous demandez quelque explication qui dépende de moi, elle vous sera donnée. Mes jours touchent à leur fin. J'ai réglé mes comptes avec les autres, je voudrais faire de même avec vous. Je confesse que je souhaiterais ardemment laisser après moi dans votre cœur le même souvenir d'affection que j'aurais pu réclamer jadis ; quels que soient vos soupçons, je n'ai rien fait pour la perdre. J'ai, d'ailleurs, un intérêt plus cher que le mien encore à consulter dans ce souhait que je vous exprime. Vous rougissez, Pelham, vous savez à qui je veux faire allusion ; pour l'amour de ma sœur, si ce n'est pour moi, vous m'entendrez. »

Glanville s'arrêta un moment. Je levai le mouchoir de dessus la miniature que je poussai vers lui : « Reconnaissez-vous cela ? » lui dis-je tout bas.

Avec un cri sauvage qui vibra dans mon cœur, Glanville se précipita pour saisir le portrait. Il le regarda ardemment et profondément et ses joues s'enflammèrent, ses yeux étincelèrent, sa poitrine se souleva. Le moment d'après il se renversa sur son siège, dans un de ces demi-évanouissements auxquels chaque émotion soudaine et violente soumettait ses nerfs épuisés.

Avant que j'eusse pu venir à son aide, il était remis. Il me regarda d'un air égaré et courroucé. « Parlez, s'écria-t-il, parlez ; où avez-vous eu cela ? par pitié, répondez ?

— Rentrez en vous-même, lui dis-je sévèrement. J'ai trouvé ce témoignage de votre présence sur le lieu où Tyrrell a été assassiné.

— C'est vrai, c'est vrai, » dit Glanville lentement et d'un ton distrait et concentré. Il s'arrêta brusquement, et se couvrit le visage de ses mains ; puis, sortant de cette attitude par un mouvement soudain :

« Dites-moi, demanda-t-il avec un accent étouffé et triomphant, n'était-il pas… n'était-il pas rouge du sang de l'homme assassiné ?

— Misérable ! m'écriai-je, vous glorifiez-vous de votre crime ?

— Arrêtez ! dit Glanville se levant. Et prenant tout à coup un ton de hauteur. Ce n'est pas vos accusations que je dois écouter en ce moment. Si vous êtes toujours désireux d'en peser la justice avant de les juger une

bonne fois, je vous en fournirai l'occasion : je serai chez moi à dix heures ce soir ; venez me trouver et vous saurez tout. À présent la vue de cette peinture m'a ôté mes forces. Vous verrai-je ? »

Toute ma réponse se borna à l'expression rapide de mon assentiment ; et Glanville quitta aussitôt la chambre.

Pendant toute la durée de ce jour, mon esprit fut tourmenté par un état d'excitation fiévreuse tout à fait extraordinaire. Je ne pouvais rester un seul instant à la même place : mon pouls battait avec l'irrégularité du délire. La dernière heure je plaçai ma montre devant moi et je tins constamment mes yeux fixés dessus. Ce n'était pas seulement la confession de Glanville que j'avais à entendre ; mon propre destin, mon union future avec Hélène reposaient sur l'histoire de cette nuit. Pour moi, quand je rappelais à mon esprit la vivacité avec laquelle Glanville avait reconnu ce portrait et la lenteur, presque la répugnance avec laquelle il s'était souvenu du lieu où il avait été trouvé, je ne pouvais permettre à mon esprit, si confiant qu'il pût être, de conserver le moindre espoir.

Quelques minutes avant dix heures je me rendis à la maison de Glanville. Il était seul. La peinture était devant lui.

Je tirai ma chaise près de la sienne en silence, et levant accidentellement les yeux, je rencontrai le miroir qui se trouvait en face. Je tressaillis à la vue de mon propre visage ; la vivacité de l'intérêt que je m'attendais à trouver dans ces explications l'avait rendu plus pâle encore que celui de mon compagnon.

Il y eut une pause de quelques moments ; après quoi Glanville commença ainsi.

CHAPITRE LXXIV

HISTOIRE DE SIR RÉGINALD GLANVILLE

« Vous vous rappelez mon caractère en pension, la difficulté que vous aviez à me tirer de l'isolement visionnaire et distrait qui, même à cette époque, était plus conforme à mes goûts que tous les plaisirs et toutes les sociétés recherchés par les autres enfants. Vous vous rappelez la joie profonde, et pour vous inexplicable, avec laquelle je retournais à mes rêveries et à ma solitude. Ce caractère est demeuré le même dans la vie ; les circonstances, loin de l'altérer, lui ont donné de la force. Il en a été de même pour vous ; votre caractère, vos habitudes, vos goûts, qui contrastaient si fort avec les miens dans l'enfance, n'ont rien perdu de ce qui fait ce contraste. Votre ardeur pour les diverses ambitions de la vie est encore l'antipode de mon indifférence : votre résolution hardie, infatigable, réfléchie dans la poursuite de votre but fait honte encore à mon indolence et à mon esprit rêveur. Vous êtes encore le disciple du monde, en attendant que vous deveniez son maître ; moi je suis son fugitif et je mourrai sa victime.

« Après notre séparation au sortir du collège, j'allai passer quelque temps chez mon tuteur dans le comté de***. Je fus bientôt las de cet endroit ; et la mort de mon père me rendant en grande partie mon maître, je ne perdis pas de temps pour le quitter. J'étais pris de cette manie de voyages assez commune à toutes les personnes de mon âge et de mon humeur. Ma mère me laissait la disposition presque illimitée de la fortune qui devait m'appartenir un jour ; et, cédant à mes désirs plutôt qu'à ses craintes, elle me permit à l'âge de dix-huit ans de partir seul pour le continent. Peut-être la tranquillité et la réserve de mon caractère lui faisaient-elles moins craindre pour moi les dangers de la jeunesse que si j'eusse été d'un naturel plus actif et plus versatile. C'est une erreur qui n'est pas rare ; une humeur sérieuse et contemplative est souvent la pire de toutes pour acquérir

promptement la connaissance du monde : c'est du moins la plus propre à souffrir profondément de l'expérience.

« Je choisis pour quelque temps ma résidence à Spa. C'est, vous le savez peut-être, un endroit par lui-même assez ennuyeux pour qu'il n'y ait d'autre amusement possible que le jeu. Tout le monde jouait et je n'échappai pas à la contagion. Je n'en avais même nulle envie ; car j'étais comme le ministre Godolphin, mon goût prononcé pour le silence me faisait aimer le jeu pour l'amour du jeu, parce qu'il dispensait de la conversation. Voilà ce qui me fit faire la connaissance de M. Tyrrell qui alors demeurait à Spa. Il n'avait pas à cette époque tout à fait dissipé sa fortune, mais il faisait chaque jour un pas vers cette fin désirable. La connaissance d'un joueur n'est pas difficile à faire, ni à garder pourvu que l'on joue aussi.

« Nous devînmes aussi intimes que la réserve de mes habitudes m'a permis jamais de le devenir avec tout autre que vous. Il avait quelques années de plus que moi, il connaissait bien le monde, il avait fréquenté les meilleures sociétés, et dans ce temps-là, quelle que fût la vulgarité de son esprit, il n'avait pas encore cette grossièreté de manières qui le distingua bientôt après : car les mauvaises fréquentations ne sont pas longues à produire leur effet. Notre connaissance était donc assez naturelle, surtout si l'on considère que ma bourse était entièrement à sa disposition : l'emprunt est une double bénédiction pour celui qui reçoit et pour celui qui donne ; le premier devient complaisant et soumis, et le prêteur pense favorablement de celui qu'il a obligé.

« Nous nous séparâmes à Spa, avec la promesse mutuelle de nous écrire. Je ne me souviens pas si cette promesse fut tenue, probablement non ; cependant nous n'en fûmes pas moins bons amis pour avoir été mauvais correspondants. Je continuai mes voyages environ une année encore. Alors je retournai en Angleterre, toujours le même, aussi mélancolique, aussi rêveur, aussi enthousiaste qu'auparavant. Il est vrai que ce sont les circonstances qui font l'homme ; mais l'homme aussi peut faire souvent les circonstances. Je veux dire qu'elles reçoivent leurs influences de la disposition préalable de nos esprits : ce qui élève l'un abaisserait l'autre, et ce qui gâte mon voisin est peut-être ce qui serait bon pour me corriger. Ainsi l'expérience du monde rend quelques personnes plus éprises du monde, d'autres plus détachées ; et la satisfaction des sens devient une lutte

pour certains esprits, une seconde nature pour d'autres. Quant à moi, j'avais goûté de tous les plaisirs que peuvent procurer la jeunesse et l'opulence et ils m'étaient plus antipathiques que jamais. Je m'étais mêlé à beaucoup de variétés de l'espèce humaine, et j'étais rivé plus que jamais à la monotonie du moi.

« Et si je me rappelle ces particularités, ce n'est pas dans l'espoir de m'attribuer un caractère extraordinaire : je crois que notre époque en a produit beaucoup de semblables. Dans quelque temps d'ici, ce sera une recherche curieuse d'approfondir les causes de cette maladie aiguë de l'esprit qui a été, qui est encore une espèce d'épidémie. Vous me connaissez assez pour croire que je ne suis pas tourmenté de l'affectation ridicule de m'approprier un caractère artificiel, ou de créer en ma faveur un intérêt factice. Je suis loin de vouloir vous faire prendre un vice d'organisation pour une distinction de l'esprit. Pardonnez-moi donc un peu de prolixité. J'avoue qu'il m'est très-pénible d'arriver franchement à mes confessions, et je tâche de m'y préparer en faisant traîner le prélude. »

Ici Glanville s'arrêta quelques moments. En dépit de la sentencieuse froideur avec laquelle il faisait semblant de parler, je voyais qu'il était puissamment et péniblement affecté.

« Si bien donc, continua-t-il pour reprendre le fil de son récit, qu'après avoir demeuré quelques semaines avec ma mère et ma sœur, je profitai de leur départ pour le continent et je résolus de faire un voyage dans toute l'Angleterre. Les gens riches, et j'ai toujours été très-riche, sont bientôt extrêmement fatigués de l'embarras des richesses. Je m'arrêtais avec délices à l'idée de voyager sans équipage et sans domestiques ; je pris simplement un cheval favori, et le chien noir, le pauvre Terreur, que vous voyez en ce moment à mes pieds.

« Le jour où je commençai à mettre ce plan à exécution fut pour moi le début d'une nouvelle et terrible existence. Cependant il faut que vous me pardonniez de ne pas entrer ici dans de bien grands détails. Qu'il vous suffise de savoir que je fis la connaissance d'une personne… pour la première et la seule fois de ma vie, j'aimai ! Cette miniature est un essai tenté pour rendre ses traits ; les initiales qui sont derrière, entrelacées avec celles de mon nom, sont les siennes.

— Oui, dis-je sans y penser, ce sont les initiales de Gertrude Douglas.

— Quoi ! s'écria Glanville d'un ton élevé qu'il réprima à l'instant et qui finit par un murmure faible et inarticulé, combien il y a de temps que je n'ai entendu ce nom ! et maintenant… maintenant… » Il s'interrompit brusquement, puis reprit d'une voix plus calme : « Je ne sais comment vous avez pu apprendre son nom : peut-être me l'expliquerez-vous ?

— Je l'ai appris de Thornton, dis-je.

— Et vous en a-t-il dit davantage ? s'écria Glanville, comme suffoqué. — La terrible histoire…

— Pas un mot, me hâtai-je de dire ; il était avec moi quand je trouvai le portrait, et il m'a expliqué les initiales.

— C'est bien ! répondit Glanville se remettant, vous allez voir tout à l'heure si j'ai des raisons pour voir avec plaisir ces infâmes lèvres profaner l'histoire que je suis en train de vous raconter. Gertrude était fille unique ; quoique de sang noble, elle n'était un parti convenable pour moi ni par le rang ni par la fortune. Ne vous disais-je pas à l'instant que le monde ne m'avait pas changé ? Voyez ma folie ; un an avant de la voir, je n'aurais pas pensé que ce fût elle, mais moi qui serais honoré par ce mariage — et douze misérables mois avaient suffi pour… — Dieu me pardonne ! J'abusai de son amour — de sa jeunesse — de son innocence — elle s'enfuit avec moi — et ce n'était pas pour aller à l'autel ! »

Glanville fit encore une pause, puis, par un violent effort, il vainquit son émotion et continua :

« Le vice ne devrait jamais s'arrêter à moitié chemin — l'homme ne devrait jamais répandre ses plus pures affections sur la femme qu'il perd — jamais il ne devrait à la fois nourrir dans son cœur un sentiment de tendresse et satisfaire l'égoïsme de sa passion. Un débauché qui aime réellement sa victime est un des êtres les plus misérables. En dépit de mon amour heureux et triomphant ; en dépit de la première ivresse de la possession ; de la plus douce, de la plus profonde joie que cause la réciprocité de pensée, de sentiment, de sympathie ; pour la première fois, au milieu du luxe que pouvaient me procurer mes richesses, au milieu des couleurs voluptueuses et printanières dont la jeunesse, la santé et le premier amour entourent la terre que foule la femme aimée et l'air qu'elle respire :

en dépit de ces choses, en dépit de tout, je découvris que je n'étais pas du tout heureux. Si les joues de Gertrude paraissaient une idée plus pâles, ou ses yeux moins brillants, je me rappelais le sacrifice qu'elle m'avait fait et je croyais qu'elle le sentait aussi. Vainement, avec le tendre et généreux dévouement qui ne se rencontre que dans la femme, elle m'assurait que mon amour la dédommageait de tout ; plus sa tendresse était touchante, plus le remords était poignant. Je n'aimai jamais qu'elle. L'amour n'est donc pas pour moi un lieu commun, et je ne puis, même aujourd'hui, juger son sexe comme en général le fait le nôtre. Je pensais, je pense encore, que l'ingratitude envers une femme est souvent un crime plus odieux, et je suis convaincu qu'il entraîne un châtiment plus douloureux, que l'ingratitude envers un homme. Mais assez sur ce sujet ; si vous me connaissez, vous pouvez pénétrer la nature de mes sentiments ; sinon, c'est en vain que j'espérerais votre sympathie.

« Jamais je n'ai aimé à demeurer longtemps dans le même endroit. Nous traversâmes la plus grande partie de l'Angleterre et de la France. Quels doivent être les charmes de l'amour quand il est accompagné de l'innocence et de la joie, puisque, même dans le péché, dans le remords, dans le chagrin, il donne un ravissement auprès duquel tout le reste est sans saveur ! Oh ! c'étaient là des instants trempés dans le véritable élixir de vie ; des moments où l'âme débordait des flots pressés de la tendresse et de la sympathie, où le cœur était trop plein pour parler et trop agité pour se taire ! C'est alors que je posais mon front brûlant sur son sein, et je sentais, pendant que ma main pressait les siennes, que mes visions s'étaient réalisées, et que mon humeur vagabonde s'était enfin près d'elle fixée dans le repos.

« Je me rappelle, comme si j'y étais, qu'une nuit, nous traversions une des plus belles parties de l'Angleterre ; c'était dans toute la plénitude et tout l'éclat de l'été, et la lune remplissait de sa présence le vaste ciel de juin et répandait une plus triste et plus pâle beauté sur le visage de Gertrude. Elle était toujours d'une humeur mélancolique et abattue ; c'est un rapport de plus qu'elle avait avec moi ; cette nuit-là, quand je jetai les yeux sur elle, je ne fus pas surpris de voir ses yeux pleins de larmes. « Vous allez vous moquer de moi, dit-elle, pendant que je les essuyais avec mes baisers et que je lui en demandais la cause ; mais j'ai un pressentiment que je ne puis

chasser ; il me dit qu'avant quelques mois, vous traverserez de nouveau cette route, mais que moi je ne serai pas avec vous, ni peut-être même sur cette terre. » Elle avait raison dans ses pressentiments, elle ne se trompait que sur la date de sa mort qui n'arriva que plus tard.

« Nous choisîmes notre résidence pour quelque temps dans une position magnifique à peu de distance d'un petit établissement de bains. Ce fut là qu'à ma grande surprise, je rencontrai Tyrrell. Il était venu, en partie pour voir un parent sur lequel il fondait quelques espérances, et en partie pour refaire sa santé fort endommagée par ses déréglements et ses excès. Je ne pouvais refuser de renouer connaissance avec lui ; et, véritablement, je le pensais trop homme du monde et de société pour sentir avec lui, au sujet de Gertrude, cette singulière délicatesse qui me faisait éviter en général tout commerce avec mes anciens amis. Il était dans un grand embarras pécuniaire, beaucoup plus profond que je ne l'imaginais alors ; car je croyais que cet embarras n'était que momentané. Cependant ma bourse, comme auparavant, fut à sa disposition, et il ne se fit pas faute d'y puiser largement. Il venait fréquemment à la maison ; la pauvre Gertrude, qui pensait que j'avais, pour l'amour d'elle, fait un sacrifice réel en renonçant à mes connaissances, s'efforçait de vaincre sa défiance habituelle, et un sentiment, plus pénible que la défiance, bien naturel dans sa position ; elle affectait même de trouver dans la société de mon ami un plaisir qu'elle était bien loin d'éprouver.

« Je fus retenu à *** pendant plusieurs semaines par l'accouchement de Gertrude. L'enfant, heureuse créature ! mourut huit jours après sa naissance. Gertrude était encore au lit qu'elle ne pouvait quitter, quand je reçus un lettre d'Hélène, qui me disait que ma mère était arrêtée alors à Toulouse, et dangereusement malade. Si je désirais la voir encore une fois, Hélène pensait que je n'avais pas de temps à perdre pour me mettre en route et traverser le détroit. Vous pouvez vous imaginer ma situation, ou plutôt vous ne le pouvez pas, car vous ne sauriez concevoir la plus petite partie de cet immense amour que je portais à Gertrude. Pour vous, pour tout autre homme, ce n'eût pas été un sacrifice bien pénible peut-être de la quitter, même pour un laps de temps incertain ; pour moi c'était comme si l'on m'arrachait la vie.

« Je lui procurai une sorte de demi-compagne et de demi-garde : je pourvus pour elle à tout ce que l'amour le plus inquiet et le plus rempli de sollicitude peut suggérer ; et, l'esprit tourmenté de sombres présages, je me rendis à la hâte vers le premier port de mer où je mis à la voile pour la France.

« Quand j'arrivai à Toulouse, ma mère était beaucoup mieux, mais encore dans un état de santé très-incertain et très-inquiétant. Je demeurai avec elle pendant plus d'un mois, durant lequel chaque courrier m'apporta quelques mots de Gertrude et lui reporta un message de « mon cœur au sien » en retour. Ce n'était pas une petite consolation, d'autant plus que chaque lettre annonçait un progrès dans les forces et dans la santé. À la fin du mois, je me préparais au retour, ma mère se remettait tout doucement et je n'avais plus de craintes pour elle ; mais il y a dans notre destinée de ces chaînons mystérieux qui sont fatalement enlacés les uns aux autres et qui ne se démêlent que dans les angoisses de notre dernier arrêt. La veille du jour fixé pour mon départ, j'étais allé dans une maison où sévissait une maladie épidémique ; la nuit je me plaignis d'une oppression cruelle ; avant le matin j'étais en proie à une fièvre violente.

« Tant que j'eus la connaissance de mon état, j'écrivis constamment à Gertrude, en lui cachant avec soin ma maladie ; mais pendant plusieurs jours je fus dans le délire. Quand je recouvrai le sentiment je demandai avec empressement mes lettres ; il n'y en avait pas : — pas une ! Je ne pouvais pas croire que je fusse éveillé ; cependant les jours continuaient à s'écouler, et pas une ligne d'Angleterre — de Gertrude. Dès que je le pus, j'insistai pour que l'on mît les chevaux à ma voiture ; je ne pouvais endurer plus longtemps les tortures de mon incertitude. Je pressai mon voyage autant que le permettait ma faiblesse : enfin j'arrivai en Angleterre. Je descendis à *** par la même route que j'avais suivie avec elle. Les moindres paroles de son pressentiment prophétique, à cette époque, tombaient sur mon cœur comme de la glace : « Avant quelques mois vous traverserez de nouveau cette route, mais moi, je ne serai pas avec vous, ni peut-être même sur cette terre ! » À cette pensée j'aurais, je crois, demandé comme un bienfait à la tombe de s'ouvrir pour moi. Son silence inexplicable et prolongé en dépit de toutes les pressantes instances, de toutes les sollicitations de mes lettres, me

remplissait des plus affreux pressentiments. Ah ! Dieu ! ah ! Dieu ! ce n'était rien en comparaison de la vérité !

« Enfin j'arrivai à ***. Ma voiture s'arrêta devant la maison même ; j'avais un frisson glacial ; je tremblais de tous mes membres ; la glace de mille hivers semblait se figer au milieu de mon sang. La sonnette résonne une fois, deux fois, pas de réponse ; j'aurais voulu sauter hors de la voiture ; j'aurais voulu forcer l'entrée, mais j'étais incapable de me mouvoir. Un homme enchaîné dans son cauchemar, sous l'oppression magique de l'incube qui l'étouffe, est moins anéanti que moi. Enfin, une vieille femme, que je n'avais jamais vue auparavant, parut.

« Où est-elle ? Comment ! » Je ne pus en articuler davantage ; mes yeux s'étaient fixés sur la figure curieuse et épouvantée que je voyais en face de moi. Mes regards, pensai-je, ont dit peut-être tout ce que mes lèvres n'ont pu prononcer ; je m'étais trompé ; la vieille femme ne me comprenait pas plus que je ne la comprenais moi-même. Une autre personne parut, je reconnus sa figure ; c'était celle d'une fille qui avait été à notre service. Croirez-vous qu'à cette vue, à la vue d'une personne dont les traits ne m'étaient pas inconnus et pouvaient s'attacher au souvenir de Gertrude respirant, vivant et présente, un frisson de joie courut en moi ; mes craintes semblèrent s'évanouir, le charme se rompre.

« Je m'élançai de la voiture ; je saisis la fille par sa robe. « Votre maîtresse, dis-je, votre maîtresse ; elle se porte bien ; elle est vivante ? parlez, parlez ! » La fille poussa un cri ; ma véhémence, et peut-être ma maigreur et l'altération de mes traits lui faisaient peur. Cependant elle avait les nerfs robustes de la jeunesse et fut bientôt rassurée. Elle me pria d'entrer, elle allait me raconter tout. Ma femme (Gertrude avait toujours porté ce nom) était vivante, et elle la croyait en bonne santé, mais il y avait quelques semaines qu'elle était partie. Tremblant et plein de crainte encore, mais transporté dans les cieux, par comparaison avec ma première douleur, je suivis la fille et la vieille femme dans la maison.

« La première me présenta de l'eau. Maintenant, dis-je, quand j'en eus bu un grand coup avec délices, je suis prêt à entendre tout ; ma femme a quitté cette maison, dites-vous ; pour quel endroit ? » La fille hésita et regarda à terre ; la vieille femme qui était un peu sourde, et ne comprenait pas parfaitement mes questions, ni la nature de l'intérêt personnel que

j'attachais à la réponse, se mit à dire : « Que demande le gentleman ? la pauvre jeune dame qui était ici dernièrement ? Dieu lui vienne en aide !

— Qu'est-elle devenue ? m'écriai-je avec un nouvel effroi. Qu'est-elle devenue ? Où est-elle allée ? Qui l'a enlevée ?

— Qui l'a enlevée ! grommela la vieille femme contrariée de mon ton d'impatience ; qui l'a enlevée ! mais le médecin des fous, bien sûr !

« Je n'en entendis pas davantage, ma constitution ne pouvait supporter plus longtemps les angoisses que mon esprit avait souffertes ; je tombai sans vie par terre.

« Quand je revins à moi, c'était au milieu de la nuit. J'étais couché, la vieille femme et la fille étaient à mes côtés. Je me levai lentement et avec calme. Vous savez, tous les hommes qui ont souffert beaucoup connaissent cette étrange anomalie du désespoir : le calme dans l'angoisse la plus violente. J'appris peu à peu de mes gardiennes, abusées par mon air d'indifférence, que Gertrude, quelques semaines auparavant, avait manifesté certains symptômes de folie ; que ces symptômes en quelques heures avaient pris le caractère le plus alarmant. Pour quelque motif que les deux femmes ne pouvaient m'expliquer, elle avait peu de temps auparavant congédié la compagne que j'avais laissée avec elle ; elle se trouvait donc seule avec des domestiques. Ils envoyèrent chercher les mauvais praticiens de l'endroit, qui essayèrent leurs remèdes sans succès ; sa folie augmenta ; les domestiques, avec l'horreur superstitieuse qu'inspire cet état aux basses classes, devinrent de plus en plus alarmés ; l'hôtesse insista pour qu'on l'enlevât de chez elle ; et, et, je vous l'ai dit, Pelham, je vous l'ai dit, ils la chassèrent ; ils la reléguèrent dans une maison de fous ! j'écoutai tout cela… tout ! oui, d'un bout à l'autre, avec patience. Je pris l'adresse de sa présente demeure ; c'était environ à vingt milles de ***. Je demandai des chevaux frais, et je partis immédiatement.

« J'arrivai là à la pointe du jour. C'était une vieille et vaste maison, qui semblait ne pas avoir de porte. Sombre et triste, le bâtiment massif paraissait digne de la destination à laquelle il était consacré. Il se passa beaucoup de temps avant que nous pussions éveiller quelqu'un qui répondît à notre appel ; enfin je fus introduit dans un petit parloir ; je revois encore en souvenir tous les menus objets qui garnissaient cette chambre ! variétés

étranges qui se rencontrent dans les passions extrêmes ! quelquefois le même sentiment émoussera tous nos sens ; quelquefois il les rendra cent fois plus subtils !

« Enfin parut un homme au teint de rose, aux lèvres souriantes. Il me montra une chaise, se frotta les mains, et me pria de lui expliquer mon affaire ; peu de mots suffirent. Je demandai humblement à voir sa malade. Je demandai qui l'avait autorisé à se charger de lui donner ses soins. La figure de l'homme changea visiblement. Il n'était pas très-charmé de la nature de ma visite. « La dame, dit-il, froidement, avait été confiée à ses soins, avec une rémunération honnête, par M. Tyrrel ; et, sans la permission de ce gentleman, il ne pourrait même pas se permettre de me la laisser voir. » Je réprimai mon agitation ; j'avais quelque expérience, sinon de la nature des maisons de fous, au moins de l'espèce humaine. Je réclamai la malade comme ma femme ; je lui exprimai la reconnaissance de ses soins et le suppliai d'accepter une nouvelle récompense que je lui présentai et qu'il accepta en effet avec ardeur. La glace était rompue ; il n'y a pas d'enfer dont un rameau d'or ne vous puisse ouvrir les portes.

« L'homme ne me retint pas plus longtemps ; il se hâta de me conduire. Nous traversâmes de longs corridors ; quelquefois le faible gémissement de la souffrance et de la faiblesse arrivait à mon oreille ; quelquefois c'était le murmure confus d'un soliloque que radotait quelque idiot. D'un corridor qui coupait celui par lequel nous avancions, partit un cri farouche et perçant, qui s'éteignit tout à coup dans le silence ; peut-être comprimé sous le fouet !

« Nous étions alors dans un autre département de l'établissement. Tout était calme, silencieux, sourd, sans vie ; cela me semblait plus effrayant encore que le terrible cri que je venais d'entendre. Mon guide avançait lentement, parfois rompant le calme de cette obscure galerie par le tintement de ses clefs, parfois par un panégyrique à voix basse de sa digne personne et de son humanité. Je le suivais sans l'écouter, sans lui répondre.

« Nous lisons dans les annales de l'inquisition, que chaque membre, chaque muscle, chaque nerf de la victime étaient tendus jusqu'à leur dernière limite avec tant d'intelligence, de précision et d'exactitude que le corps n'aurait pu endurer une goutte de douleur de plus. Eh bien ! j'étais comme cela. Nous arrivâmes à une petite porte, à main droite : c'était

l'avant-dernière dans le corridor. Nous nous arrêtâmes devant. « Un moment, dis-je, un seul moment, » car j'étais si faible et j'avais le cœur si malade, que je m'appuyai contre la muraille pour me remettre avant de lui laisser ouvrir la porte. Quand il l'eut ouverte, ce fut un soulagement pour moi, plus grand que je ne puis l'exprimer, de voir que tout était plongé dans l'obscurité. Attendez, monsieur, me dit mon guide, en entrant ; et un bruit sourd m'apprit qu'il ôtait les barres du lourd volet. La lumière grise et froide du matin pénétra lentement ; une sombre figure était étendue sur un lit misérable à l'extrémité la plus reculée de la chambre. Elle se souleva au bruit. Elle tourna son visage de mon côté ; je ne tombai pas, je ne m'évanouis pas, je ne criai pas ; je me tenais debout sans mouvement, comme scellé dans la pierre ; et cependant c'était Gertrude que je contemplais. Oh, ciel ! quel autre que moi eût pu la reconnaître ? Ses joues étaient celles des morts, la peau décolorée était collée aux os. L'œil était morne et vitreux par moments ; puis, l'instant d'après, il brillait d'un éclat terrible et extraordinaire, mais il y manquait le rayon de l'intelligence, de la connaissance, de la mémoire. Elle me regarda longtemps et fixement ; une voix creuse et cassée, mais qui m'allait toujours au cœur, sortit de ses lèvres pâles qui se mouvaient à peine dans cet effort suprême. « J'ai grand froid, disait-elle, mais si je me plains vous me battrez. » Elle retomba sur le lit, et se cacha le visage.

« Mon guide, qui était appuyé avec insouciance près de la croisée, se tourna vers moi avec une sorte de ricanement, « Voilà comme elle est, monsieur, dit-il, sa folie est d'une espèce singulière : nous n'avons pas encore pu jusqu'à présent découvrir jusqu'où elle va ; quelquefois elle semble avoir la conscience du passé, quelquefois elle paraît avoir entièrement oublié toutes choses. Pendant des jours entiers elle est parfaitement silencieuse, ou, du moins, elle ne dit rien de plus que ce que vous venez d'entendre ; mais, d'autres fois, elle délire avec tant de violence, que, que… *mais jamais je n'emploie la force que lorsqu'on ne peut pas faire autrement*. »

« Je regardai cet homme, mais comment lui répondre autrement qu'en le mettant en pièces à l'instant ? Je sortis de la chambre à la hâte ; mais je ne quittai pas la maison sans Gertrude, je la plaçai dans la voiture, à côté de moi, malgré toutes les protestations et toutes les craintes du gardien, qui

furent aisément réduites au silence par la somme que je lui donnai. La vérité est que je recueillis de sa conversation, que Tyrrel avait parlé de Gertrude comme d'une malheureuse qu'il avait séduite, et dont il était bien aise de se débarrasser. Merci, Pelham, de ce froncement de sourcils, mais gardez votre indignation pour quelque chose de mieux.

« J'emmenai ma victime, comme je l'appelais alors, dans un lieu retiré et solitaire : j'eus pour elle toutes les consultations que pouvait fournir l'Angleterre ; tout fut inutile. Nuit et jour j'étais à ses côtés, mais jamais, un seul moment, elle ne sembla me reconnaître. Cependant il y avait des instants de délire farouche et violent où mon nom était prononcé dans les transports de l'enthousiasme le plus passionné, où mes traits, comme s'il eussent été loin, comme si je n'eusse pas été présent à ses yeux étaient rappelés et dépeints avec toute la délicatesse des détails les plus fidèles. Je m'agenouillais devant elle dans les moments où aucun être humain n'était près de nous, je pressais sa main amaigrie, j'essuyais la rosée de son front, et je contemplais son visage convulsif et changeant. Je l'appelais d'une voix qui autrefois eût pu calmer ses plus violentes émotions ; et j'avais la douleur de voir son œil s'arrêter sur moi avec l'indifférence la plus complète, ou la plus véhémente et la plus terrible aversion. Cependant à tout moment, elle proférait des paroles qui me glaçaient jusqu'à la moelle des os ; des mots que je n'aurais pas osé croire quand ils auraient eu quelque sens et quelque vraisemblance dans leur extravagance, mais qui pénétraient dans mon cerveau et s'y déchaînaient comme la flamme dévorante d'un incendie. Il y avait de la vérité dans ce délire, de la raison dans cette incohérence, et mon calice n'était pas encore plein.

« Enfin, un médecin, qui me parut avoir plus de connaissance que les autres des mystérieux effets de son affreuse maladie, me conseilla de la conduire dans les lieux qui avaient servi de théâtre à sa première enfance. « Ce sont là les scènes, disait-il avec raison, qui de toutes celles de la vie laissent le plus tendre souvenir ; et j'ai remarqué dans beaucoup de cas de folie qu'on se rappelle plus aisément les lieux que les personnes ; peut-être si nous pouvions seulement rattacher un des anneaux de la chaîne, rétablirait-il la communication avec les autres. »

« Je suivis ce conseil, et je partis pour Norfolk. Sa première habitation n'était éloignée que de quelques milles du cimetière où vous m'avez

rencontré une fois et dans lequel sa mère avait été enterrée. Elle était morte avant la fuite de Gertrude ; la mort du père l'avait suivie de près ; peut-être mes souffrances n'étaient-elles qu'une juste punition qui m'était infligée en retour. La maison avait passé en d'autres mains et je n'eus pas de difficulté à m'en accommoder. Grâce au ciel, le chagrin de rencontrer quelqu'un des parents de Gertrude me fut épargné.

« Il était nuit quand nous nous rendîmes à la maison. J'avais placé dans la chambre où elle avait l'habitude de coucher tout l'ameublement et les livres qui d'après mes informations, s'y trouvaient autrefois. Nous la déposâmes dans son ancien lit de jeune fille. Je me cachai dans un coin de la chambre, et comptai les minutes tristes et monotones jusqu'à ce que la lumière du jour commençât à poindre. Je passe les détails, cette expérience réussit en partie. Hélas ! elle ne réussit que trop. Plût à Dieu qu'elle fût descendue dans la tombe sans révéler son épouvantable secret ! Plût à Dieu, mais… »

Ici la voix de Glanville défaillit, et il y eut un court instant de silence avant qu'il recommençât à parler.

« Gertrude, dès ce moment, eut beaucoup d'intervalles lucides ; mais ma présence suffisait toujours pour les changer en délires extravagants, plus incohérents même que jamais n'avait été sa folie. Elle cherchait à se sauver de moi avec des cris d'épouvante ; elle ensevelissait sa figure dans ses mains et ressemblait à une personne oppressée, obsédée par une apparition surnaturelle, tout le temps que je restais dans la chambre. Du moment que je la quittais, elle commençait, petit à petit, à se remettre un peu.

« Mais la plus amère de toutes les afflictions pour moi, c'est que l'on m'empêchait de la garder, de veiller sur elle, d'en prendre soin, c'était comme si l'on m'eût ravi ma dernière espérance. L'insouciant ou l'homme du monde ne peuvent pas comprendre la profondeur d'un véritable amour ; j'avais l'habitude d'attendre tout le jour à sa porte, et je ne puis dire quel bonheur c'était pour moi de saisir ses accents, ou de l'entendre se mouvoir, soupirer, pleurer même. Toute la nuit, comme elle ne pouvait se douter de ma présence, je couchais à terre près de son lit ; et quand il m'arrivait de tomber dans un sommeil court et convulsif au milieu de mes rêves rapides et vaporeux, je la voyais encore avec tout l'amour dévoué, toute l'éclatante beauté qui faisaient autrefois mon unique bonheur, mon univers.

« Un jour on m'appela de mon poste auprès de sa porte, mais on vint me chercher à la hâte, elle était tombée dans de violentes convulsions. Je volai au haut de l'escalier, et je la soutins dans mes bras jusqu'à ce que l'accès eût cessé ; alors nous la remîmes au lit ; jamais elle ne s'en releva plus. Mais sur ce lit de mort, les paroles, aussi bien que la cause de son ancienne folie, furent expliquées, le mystère fut dévoilé.

« C'était par une nuit calme et sans un souffle de vent. La lune, qui était dans son déclin, entrait par les volets à moitié fermés, et, sous sa grave et éternelle clarté, Gertrude se rendit à mes prières et me révéla tout. Cet homme, mon ami, Tyrrell avait souillé ses oreilles de ses déclarations, et s'étant vu interdire l'entrée de la maison, il avait corrompu la femme que j'avais laissée avec elle et l'avait chargée de remettre ses lettres ; cette femme fut chassée, mais Tyrrell n'était pas un scélérat ordinaire ; il entra dans la maison un soir, quand personne ne s'y trouvait que Gertrude. Approchez-vous de moi Pelham, plus près, tendez votre oreille : il usa de force, et de violence ! Cette nuit même la raison de Gertrude l'abandonna, vous connaissez le reste.

« Du moment que j'eus reconnu d'après les phrases entrecoupées de Gertrude, toute l'horreur du crime, à ce moment même le démon de la vengeance entra dans mon âme. Tout sentiment humain sembla s'enfuir de mon cœur ; il se concentra dans un brûlant, avide et farouche besoin, le besoin de la vengeance ! J'aurais voulu m'élancer loin du lit, mais la main de Gertrude était attachée à la mienne, et me retenait. La pression humide, glacée, devint plus froide, plus froide encore, elle cessa. La main tomba, je me retournai, un léger mais effroyable frisson passa sur ce visage rendu plus pâle encore par la clarté de la lune, une convulsion agita les membres, un murmure s'échappa des lèvres défaillantes et décolorées. Je ne puis vous dire le reste, vous savez, vous devinez.

« Huit jours après, nous l'ensevelîmes dans le cimetière solitaire où elle avait, dans ses moments lucides, témoigné le désir de reposer à côté de sa mère. »

CHAPITRE LXXV

« Grâce au ciel, la partie la plus pénible de mon histoire est terminée. Vous pourrez maintenant vous expliquer notre rencontre au cimetière. Je m'assurai un logement dans une chaumière non loin du lieu qui contenait les restes de Gertrude. Toutes les nuits j'errais dans cet endroit solitaire, et je soupirais après une place de repos à côté de la dormeuse dont j'enviais la couche dans l'égoïsme de mon âme. Je me prosternais sur le tertre qui la recouvrait : je ne rougissais pas de verser des larmes. Dans le débordement douloureux de mon cœur j'oubliais les orageuses passions qu'il avait juré de satisfaire ; vengeance, haine, tout s'évanouissait. Je levais la tête vers les cieux pour implorer leur pitié : j'adressais des exclamations à l'air silencieux et tranquille ; et quand je ramenais mes regards sur ce tertre insensible, je ne pensais à rien qu'à la douceur de nos jeunes amours, à l'amertume de sa mort prématurée. Ce fut dans de tels moments que vos pas vinrent interrompre ma douleur : dès l'instant que d'autres m'avaient vu, que d'autres yeux avaient pénétré dans le sanctuaire de mes regrets, dès cet instant, ce qu'il y avait encore de tendresse et de sentiments pieux et saints dans les ténèbres de mon esprit sembla s'évanouir comme un songe confus. Je revins au souvenir cruel, inexorable, qui devait être désormais la clef et le pivot de mon existence. Je me rappelai la dernière nuit de la vie de Gertrude ; je frissonnai en pensant à ces mots, murmurés à voix basse, dont le sens terrible avait brisé mon âme. Je sentis encore la froide et terrible étreinte de ses doigts amaigris et mourants ; je retrempai de nouveau mon cœur dans une volonté de fer, et jurai une profonde, une éternelle, une implacable vengeance.

« Le lendemain du jour où vous m'aviez vu, je quittai ma demeure. J'allai à Londres et j'essayai de mettre en ordre ces plans de vengeance. La première chose à découvrir était la demeure actuelle de Tyrrell. J'appris, par hasard, qu'il était à Paris, et, deux heures après en avoir reçu l'avis, je partis

pour cette ville. Lorsque j'arrivai là, ses habitudes de joueur le découvrirent bientôt à mes recherches. Je le vis un soir dans une maison de jeu. Il était évidemment dans une position embarrassée, et la fortune du tapis vert était contre lui. Sans qu'il m'aperçût, je délectais mes yeux de l'altération progressive de sa physionomie, à mesure que ces péripéties mortelles, poignantes, qui ne se rencontrent qu'à la table de jeu, se peignaient dans ses traits. Tandis que je l'examinais, une pensée de vengeance plus exquise et plus raffinée que jamais vint illuminer mon esprit ; tout entier à la méditation de cette conception infernale, j'allai dans la pièce voisine qui était presque vide. Là je m'assis, pour essayer de développer avec plus de détails et de perfection l'ébauche informe de mon plan.

« L'archi-tentateur me favorisa d'un fidèle allié dans mes projets. J'étais perdu dans mes rêveries quand je m'entendis appeler par mon nom. Je levai la tête, et vis un homme que j'avais souvent rencontré avec Tyrrell, tant à Spa qu'à l'établissement de bains où, en compagnie de Gertrude, j'avais rencontré Tyrrell. C'était un individu de basse naissance et de caractère plus bas encore : ce qui ne l'empêchait pas, grâce à sa grosse gaieté et à son assurance vulgaire, de passer pour un homme d'infiniment d'esprit, une sorte d'Yorick auprès des gens en rapport de goûts avec Tyrrell. Cette réputation bien peu justifiée, et l'habitude du jeu qui met de niveau tous les rangs, l'avait élevé, dans certaines sociétés, bien au-dessus du sien. Ai-je besoin de vous dire que cet homme était Thornton ? Je ne le connaissais que fort légèrement ; cependant il m'accosta avec cordialité et s'efforça d'entrer avec moi en conversation. « Avez-vous vu Tyrrell ? dit-il ; il y est retourné ; qui a bu, boira…, vous savez. » Je me tournai tout pâle en entendant prononcer le nom de Tyrrell, et je répondis très-laconiquement, je ne sais plus quoi. « Ah ! ah ! répliqua Thornton, m'examinant avec un air d'impertinente familiarité, je vois que vous ne lui avez pas pardonné ; il est vrai qu'il vous a joué un vilain tour à *** ; il a séduit votre maîtresse, ou quelque chose comme cela. Il m'a conté toute l'affaire : comment, je vous prie, se porte maintenant la pauvre fille ? »

« Je ne fis pas de réponse ; je m'affaissai sur moi-même : j'étais suffoqué. Tout ce que j'avais souffert ne me semblait rien auprès de l'indignité que j'endurais alors. *Elle, elle !* qui autrefois avait été mon orgueil, mon honneur, ma vie, voilà comme on parlait d'elle. Je ne pouvais

m’appesantir sur cette idée. Je me levai à la hâte, et jetant sur Thornton un coup d’œil qui aurait couvert de confusion un homme moins impudent et moins endurci que lui, je quittai la pièce.

« Cette nuit, pendant que je m’agitais dans l’insomnie de la fièvre sur mon lit d’épines, je me dis que Thornton pouvait m’être utile pour l’exécution du plan que j’avais formé. Dès le lendemain matin je me mis à sa recherche. J’achetai (ce n’était pas très-difficile) à la fois sa discrétion et son aide. Mon plan de vengeance, aux yeux d’un homme qui n’aurait pas étudié comme vous les variétés de la nature humaine, pourrait paraître bien subtil et bien recherché ; car pendant que les gens superficiels sont disposés à admettre comme toute naturelle l’excentricité dans le calme et le sang-froid de la vie ordinaire, ils ne veulent pas reconnaître qu’elle puisse exister dans la fougue des passions. Comme si, en de pareils moments, on pouvait regarder comme absurde aucun des moyens qui peuvent conduire au but. Si l’on pouvait mettre à nu les secrets d’un cœur agité par la passion et ses palpitations désordonnées, il s’y trouverait beaucoup plus de romanesque que dans toutes les fables dont nous nous détournons avec incrédulité et que nous traitons avec dédain, comme des exagérations hyperboliques.

« Parmi les mille plans de punition qui s’étaient succédé dans mon esprit, la mort de ma victime n’était que l’objet final. Car la mort, la crise d’un moment ne me paraissait qu’une trop faible réparation pour la vie d’angoisse, de langueur, de désespoir, à laquelle m’avait condamné sa trahison. Mais enfin, ma peine à moi, ma cruelle peine, j’aurais pu la lui pardonner. C’était le sort de cette créature innocente, immolée, qui irritait l’aiguillon et nourrissait le venin de ma vengeance. Cette vengeance ne pouvait être satisfaite par un châtiment ordinaire. Si le fanatisme ne peut être rassasié que par la torture et les flammes, vous pouvez facilement supposer une furie non moins inexorable à une haine aussi mortelle, aussi concentrée, aussi juste que la mienne. Si le fanatisme peut se persuader alors qu’il est une vertu, ma haine se le persuadait aussi.

« Mon plan était d’attacher Tyrrell de plus en plus à la table de jeu, d’être témoin de son entêtement, de délecter mes yeux de la fiévreuse anxiété de son esprit en suspens, de le mener pas à pas aux plus profonds abîmes de la pauvreté, de rassasier mon âme de l’abjection et de l’humiliation de sa pénurie ; de le dépouiller de tout secours, de toute consolation, de toute

sympathie, de toute amitié ; de le suivre, sans être vu, à son misérable et sale logis ; d'observer les combats de la nature en proie à la nécessité contre les dégoûts de l'orgueil, enfin d'être aux aguets pour voir sa constitution s'user, ses yeux se creuser, ses lèvres devenir livides, et tous les terribles et douloureux progrès du besoin dévorant, jusqu'aux dernières angoisses de la faim. Alors, dans ce dernier état, mais seulement alors, je pourrais me révéler ; me tenir debout auprès du lit de mort où il serait étendu sans espoir et sans secours ; crier à son oreille frappée de vertige un nom qui pourrait tripler les horreurs de ses souvenirs ; arracher à sa conscience dans la lutte de l'agonie, la dernière planche, la dernière paille, auxquelles, dans sa rage, elle pourrait s'accrocher ; je pourrais enfin épaissir les ombres qui environnent le départ de la vie, en ouvrant devant son esprit frissonnant de terreur les portes béantes de l'enfer impatient qui le réclame.

« Poussé par la fièvre de ces projets impies, je ne pensai plus qu'à les accomplir. J'employai Thornton, qui restait lié avec Tyrrell, à l'attirer de plus en plus à la maison de jeu, et comme, au gré de mon impatience, les chances inégales de la table publique n'étaient pas assez rapides dans leurs résultats pour consommer la ruine d'un joueur, même aussi véhément et aussi impétueux que Tyrrell, Thornton saisissait toutes les occasions de l'engager dans quelque jeu particulier et d'accélérer la crise par les artifices illicites dans lesquels il était passé maître. Mon ennemi avançait chaque jour vers les derniers degrés de la ruine ; de proches parents il n'en avait aucun ; tous ses parents éloignés, il les avait désobligés ; tous ses amis et même ses simples connaissances, il les avait fatigués de ses importunités ou dégoûtés par sa conduite. Dans le monde entier il semblait ne pas avoir un être qui voulût lui tendre une main secourable pour le sauver de la misère la plus absolue. Tout ce qu'il avait pu sauver des débris de son ancienne fortune, tout ce qu'il avait pu mendier auprès de ses anciens amis, avait été immédiatement risqué à la maison de jeu, et perdu aussitôt.

« Peut-être cela ne fût pas arrivé si vite, si Thornton n'eût pas habilement nourri et soutenu ses espérances. Il avait été longtemps employé par Tyrrell en qualité d'agent d'affaires ; il connaissait bien toutes celles du joueur ; et quand il promettait, au pis aller, de trouver quelque expédient pour les relever, Tyrrell adoptait facilement une assurance aussi flatteuse.

« Sur ces entrefaites, j'avais pris le nom et le déguisement sous lesquels vous m'avez rencontré à Paris. Thornton m'avait présenté à Tyrrell comme un jeune Anglais d'une grande richesse et d'une inexpérience plus grande encore. Le joueur alla vivement au devant d'une connaissance dont Thornton lui persuada facilement qu'il pourrait tirer si grand parti. Je pus ainsi noter, jour par jour, que mon projet réussissait, que ma vengeance marchait rapidement à son triomphe,

« Ce n'est pas tout. J'ai dit qu'il n'y avait pas dans le monde entier un être qui voulût sauver Tyrrell du sort qu'il avait mérité et qu'il allait bientôt subir. Pourtant, il y en avait un que l'affection lui attachait encore et pour lequel il semblait conserver quelques-uns des sentiments plus purs des jours d'autrefois où il était moins dégradé et moins coupable. Cette personne, (vous devinerez aisément que c'était une femme) je n'eus pas de repos que je ne l'eusse enlevée à ma victime. Je ne voulais pas lui laisser une consolation, à lui qui ne m'en avait laissé aucune. J'usai de tous les moyens de séduction pour le ruiner dans son affection. Tout ce que les promesses et les serments pouvaient faire, fut essayé ; enfin, ce ne fut pas sans succès ; je triomphai. La femme devint mon esclave. C'est elle qui, toutes les fois que Tyrrell hésitait dans sa course vers la destruction, combattait ses scrupules et triomphait de sa répugnance. C'est elle qui m'informait en détail du pitoyable état des finances de ce misérable et qui aida, de tout son pouvoir, à en accélérer la ruine. La trahison plus cruelle encore de l'abandonner dans son plus extrême besoin, je la réservai pour une occasion meilleure. J'en jouissais d'avance avec une joie sauvage.

« Je fus gêné dans mon plan par deux circonstances ; d'abord par votre connaissance avec Thornton, et secondement par une somme très-inattendue de deux cents livres sterling que Tyrrell reçut vers cette époque en retour de son renoncement à toute réclamation ultérieure contre les acquéreurs de son bien. Quant à la première, comme elle pouvait contrarier mes desseins, ou me mettre en évidence, vous devez me pardonner d'y avoir promptement mis un terme ; la seconde me jeta dans une grande consternation car la première idée de Tyrrell fut de renoncer au jeu et de s'efforcer de vivre de cette maigre pitance qu'il venait de recevoir, aussi longtemps que la stricte économie le lui permettrait.

« Cette idée, Marguerite, la femme dont j'ai parlé, suivant mes instructions, la combattit avec tant d'art et de succès que Tyrrell céda à son penchant naturel et retourna de nouveau à la table de jeu. Cependant j'étais poursuivi sans cesse par mon impatience de voir finir cette partie préliminaire de ma vengeance ; aussi, Thornton et moi nous convînmes qu'il donnerait à Tyrrell le conseil de risquer tout, contre moi, tout, jusqu'à son dernier liard, dans une partie. Tyrrell, qui comptait bien, pour se refaire, sur mon inexpérience au jeu, tomba aisément dans le piège ; et la seconde nuit de notre partie il avait perdu non-seulement le reste de son petit avoir, mais il avait signé des billets pour une somme bien trop importante, pour s'en acquitter jamais.

« Enorgueilli, enflammé presque fou de mon triomphe, je cédai à la joie du moment. Je ne savais pas que vous fussiez si près. Je me découvris ; vous vous rappelez la scène. Je rentrai joyeux chez moi ; et pour la première fois depuis la mort de Gertrude, je fus heureux. Là seulement je m'imaginais qu'allait commencer ma vengeance ; je me réjouissais dans l'espoir brûlant de contempler la faim et toutes ses horreurs. Le jour suivant, quand Tyrrell se tourna dans son désespoir vers celle qu'il croyait son amie fidèle, sa dernière amie sur la terre le railla et s'éloigna de lui.

« Remarquez bien, Pelham, que j'étais là tout près et que j'entendis tout.

« Mais là devait finir brusquement ma vengeance. Au moment où ma soif ne demandait qu'à se satisfaire, tout à coup la coupe est arrachée de mes lèvres. Tyrrell disparut ; personne ne savait où il était. Je mis Thornton en campagne. Une semaine après il m'envoya dire que Tyrrell était mort dans le dernier dénûment, de faim et de désespoir. Croiriez-vous qu'en apprenant cette nouvelle, mes premiers sentiments furent seulement de la rage et du désappointement ! C'est vrai, il était mort, mort dans toute la misère que mon cœur pouvait lui souhaiter, mais je ne l'avais pas vu mourir.

« Je ne sais pas encore aujourd'hui, quoique souvent je l'aie questionné, quel intérêt Thornton avait à me tromper par ce conte. Pour ma part je crois qu'il était trompé lui-même ; il est certain, (car je m'en suis informé) qu'une personne, répondant parfaitement au signalement de Tyrrell, avait péri dans l'état indiqué par Thornton ; et c'est là sans doute ce qui l'avait jeté dans l'erreur.

« Je quittai Paris, et je retournai en Normandie, de là en Angleterre (où je restai quelques semaines) ; là je vous rencontrai de nouveau, mais je pense que ce ne fut qu'après avoir été persécuté par les insolences et les importunités de Thornton. Les instruments de nos passions sont à deux tranchants ; comme ces monarques, qui employaient des animaux monstrueux dans leurs armées, nous découvrons que nos perfides alliés sont moins pernicieux pour les autres que pour nous-mêmes. Mais je n'étais pas d'un caractère à souffrir patiemment les railleries et la domination d'une de mes créatures. J'avais eu assez de peine à endurer sa familiarité, quand j'avais absolument besoin de ses services. Ce n'était pas pour supporter son indiscrétion quand ces services, non d'amitié mais d'intérêt, n'étaient plus désormais nécessaires. Thornton, comme tous les drôles de son espèce, avait un bas orgueil que je blessais sans cesse. Il s'était trouvé sur un pied de familiarité avec des gens qui étaient plus que mes égaux par le rang ; et il ne pouvait souffrir la hauteur avec laquelle mon dégoût pour son caractère me forçait de le traiter. Il est vrai que la profusion de mes libéralités était telle, qu'elle faisait digérer au malheureux les affronts dont il était si largement payé ; cependant, avec la haine rusée et malicieuse qui lui était naturelle, il savait bien me les rendre en nature. Tout en m'aidant, il affectait de tourner ma vengeance en ridicule ; et quoiqu'il vît bientôt qu'il ne pouvait oser, sans péril pour sa vie, souffler un mot contre Gertrude, ou contre sa mémoire, cependant il essayait par des remarques générales et des insinuations perfides de me piquer au vif sur les points mêmes les plus délicats. De là une profonde et cordiale antipathie qui naquit entre nous, grandit, se fortifia, jusqu'à ce que, je crois, semblable aux Furies dans les enfers, notre haine mutuelle devînt notre commun châtiment.

« À peine fus-je retourné en Angleterre, que je l'y trouvai, attendant mon arrivée. Il me favorisa de nombreuses visites et de fréquentes demandes d'argent. Quoiqu'il ne fût en possession d'aucun secret qui intéressât véritablement mon honneur, il savait bien qu'il en possédait un qui importait à ma tranquillité ; et il en profitait habilement. À la fin cependant, il me lassa. Je découvris qu'il s'enfonçait de plus en plus dans la lie et le rebut de la société, et je ne pus supporter plus longtemps l'idée d'endurer sa familiarité et d'entretenir ses vices.

« Je passe les détails de mes propres sentiments aussi bien que l'histoire de ma vie extérieure dans le monde. Il s'était fait dans mon esprit un grand changement ; je n'étais plus déchiré par des passions violentes et contraires ; sur la mer tumultueuse une morte et pesante torpeur s'était abattue, les vents même, nécessaires à la santé, avaient cessé.

« Je dormais sur l'abîme sans vagues. Une passion violente et qui nous absorbe entièrement est peut-être la pire de toutes les immoralités, car elle laisse l'esprit trop stagnant et trop épuisé pour l'activité et l'énergie qui font partie de nos devoirs réels. Cependant, maintenant qu'était écarté le sentiment qui régnait en tyran dans mon esprit, j'essayais de secouer l'apathie qu'il avait produite pour revenir aux occupations et aux affaires diverses de la vie. Tout ce qui pouvait me détourner de mes sombres souvenirs, ou donner un mouvement momentané à l'apathie de mon esprit, je m'y accrochais avec la passion et l'ardeur d'un enfant. Ainsi vous m'avez trouvé entouré de toutes les jouissances du luxe dont je me dégoûtais aussitôt que la nouveauté en était passée ; tantôt soupirant après les vanités de la gloire littéraire, tantôt après les vains hochets plus futiles encore que donne la richesse. Il fut un temps où je m'enfermais dans mon cabinet, pour m'appesantir sur les dogmes des savants et sur les erreurs des sages ; d'autres fois, je me plongeais dans les occupations plus entraînantes et plus actives de la foule vivante qui roulait autour de moi, et je me flattais qu'au milieu des applaudissements des sénateurs, et du tourbillon des affaires, je pourrais endormir les voix du passé et le spectre des morts.

« Si ces espérances se réalisèrent, et, si je ne livrai pas là un combat inutile, vous n'avez, pour le savoir, qu'à regarder cette figure égarée, ce corps tous les jours penché davantage vers l'ombre du tombeau ? Mais je vous ai promis de ne pas m'étendre sur cette partie de mon histoire ; aussi bien n'est-ce pas nécessaire. Il y a pourtant une chose, une seule chose, qui ne se rattache pas précisément à mes confessions, et dont il est juste que je parle pour l'amour d'un être sensible et innocent.

« Dans le monde froid et indifférent que je fréquentais, il y avait un cœur qui depuis des années s'était entièrement donné à moi. Dans ce temps-là, j'ignorais le don que je méritais si peu, ou bien (car c'était avant que je connusse Gertrude) j'aurais pu le payer de retour et éviter des années de crime et d'angoisses. Depuis lors, la personne à laquelle je fais allusion

s'était mariée, et, par la mort de son mari, elle était redevenue libre une seconde fois. Intimement liée avec ma famille et plus particulièrement avec ma sœur, elle me rencontrait alors constamment. Sa compassion pour le changement qu'elle remarquait en moi était plus forte même que sa réserve, et c'est la seule raison pour laquelle je parle d'un attachement qu'autrement j'aurais dû cacher. Je crois que vous avez déjà compris de qui je veux parler, et puisque vous avez découvert sa faiblesse, il est juste que vous connaissiez aussi sa vertu ; il est juste que vous appreniez qu'en elle ce ne fut pas le caprice ou la passion d'un moment, mais un amour long et caché ; ce fut par pitié, et non par un mépris de l'opinion peu fait pour son sexe, qu'elle ne craignit pas de hasarder quelques imprudences. Enfin elle est, en ce moment, innocente de toute chose, hormis peut-être de la folie de m'aimer.

« Je passe au temps où je découvris que, soit exprès soit sans intention, j'avais été trompé, et que mon ennemi vivait encore ! qu'il vivait honoré, prospère, entouré des faveurs du monde. Toutes les pensées orageuses, les sentiments, les passions, depuis longtemps calmées, se précipitèrent de nouveau dans une mêlée terrible et tumultueuse. Le lit tranquille où s'était reposé mon esprit fut balayé bien loin ; tout sembla naufrage, convulsion des éléments luttant les uns contre les autres ; mais ce n'est là qu'une description banale et inerte de mes sentiments ; les mots ne peuvent être que des lieux communs pour exprimer la révulsion que j'éprouvais. Cependant au milieu de tout il y avait une pensée dominante et suprême auprès de laquelle le reste était comme des atomes dans l'immensité, la pensée de la vengeance ? mais comment l'assouvir ?

« Placé comme Tyrrell l'était alors dans l'échelle sociale, toute autre réparation que celle que j'avais rejetée d'abord, semblait désormais impossible. Ce fut donc à celle-là, toute faible, toute miséricordieuse qu'elle me parût, que j'eus recours. Vous avez bien voulu vous charger de mon cartel pour Tyrrell, vous vous rappelez sa conduite. Une mauvaise conscience ne peut jamais faire de nous que des lâches ! La lettre enfermée pour moi dans celle qu'il vous adressa ne contenait que ce banal argument employé si souvent par ceux qui nous ont fait outrage, c'est-à-dire le refus d'attenter à notre vie après avoir ruiné notre bonheur. Quand j'appris qu'il avait quitté Londres, ma rage ne connut plus de bornes ; j'étais

complètement fou d'indignation ; la terre vacillait devant mes yeux ; j'étais presque suffoqué par la violence, par le tourbillon de mes émotions. Je ne me donnai pas le temps de réfléchir, et je quittai la ville pour courir après mon ennemi.

« Je découvris que toujours attaché, quoique moins follement, je crois, que par le passé, à ses anciens amusements, il était dans le voisinage de Newmarket, attendant les courses qui devaient bientôt y avoir lieu. À peine eus-je appris son adresse que je lui écrivis un autre défi rédigé avec plus de force encore et d'un style plus insultant que celui dont vous vous étiez chargé. Dans celui-ci je lui disais que son refus ne lui servirait de rien ; que j'avais juré que ma vengeance l'atteindrait ; et que, tôt ou tard, à la face du ciel et en dépit de l'enfer, mon serment serait rempli. Souvenez-vous de ces paroles, Pelham, j'y reviendrai plus tard.

« La réponse de Tyrrell fut brève et dédaigneuse ; il affectait de me traiter comme un fou. Peut-être (et je confesse que l'incohérence de ma lettre autorisait ce soupçon), croyait-il que je l'étais réellement. Il terminait en disant que s'il recevait encore de mes lettres, il se mettrait à l'abri de mes attaques sous la protection des lois.

« Au reçu de cette réponse, une résolution inflexible, opiniâtre, une volonté de fer pénétra dans mon sein. Je ne trahis mon agitation par aucune marque extérieure ; je m'assis en silence, je plaçai cette lettre et le portrait de Gertrude devant moi. Là, silencieux et sans mouvement, je demeurai des heures. Je me souviens que je fus éveillé de ma sombre rêverie par l'horloge qui sonnait la première heure du matin. À ce son solitaire et sinistre les souvenirs d'effroi romanesque que les fables de notre enfance y ont attachés se précipitèrent froids et lugubres dans mon esprit ; des gouttes glacées tombaient de mon front ; le sang se figeait dans mes veines. À ce moment je tombai à genoux et proférai le frénétique et terrible serment, dont maintenant je n'oserais répéter les mots, qu'avant trois jours expirés, l'enfer ne serait plus privé de sa proie. Je me levai, je me jetai sur mon lit, et je dormis.

« Le lendemain je quittai ma demeure, j'achetai un cheval vigoureux et rapide, et, me dissimulant de la tête aux pieds sous un long manteau de cavalier, je m'en allai seul, renfermant dans mon cœur la calme et froide conviction que mon serment serait tenu. Je plaçai, cachés dans mes

vêtements, deux pistolets ; mon intention était de suivre Tyrrell partout où il irait, jusqu'au moment où nous nous trouverions seuls et sans crainte d'aucun dérangement. Alors j'étais déterminé à le forcer au combat, et, pour qu'aucun tremblement de la main, aucune erreur de la vue troublée ne pût trahir mon but, à nous placer pied contre pied, et la bouche de chaque pistolet à la tempe de chaque antagoniste, et je ne fus pas détourné un moment de cette résolution en songeant que ma propre mort devait être aussi certaine que celle de ma victime. Au contraire, cette manière de mourir et de déjouer ainsi la mort plus lente, mais non moins sûre qui me minait de jour en jour, je l'envisageais avec la même joie farouche, fiévreuse, avec laquelle tant d'hommes se sont précipités au combat et ont cherché une mort qui leur était moins cruelle que la vie.

« Pendant deux jours, quoique chaque jour je visse Tyrrell, le destin ne m'offrit aucune occasion d'exécuter mon dessein. Le surlendemain arriva, Tyrrel était sur le champ de courses ; certain qu'il y resterait quelques heures, je mis mon cheval fatigué à l'écurie dans la ville, et, m'asseyant dans un coin obscur de la course, je me contentai de le surveiller de loin, comme le serpent fait sa victime. Peut-être vous souvenez-vous d'avoir passé devant un homme assis à terre dans un manteau de cavalier. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'était moi. Je vous vis galoper près de moi, mais dès que vous fûtes parti j'oubliai cet incident : car je contemplais la foule qui roulait au loin, comme un enfant observe les figures de la fantasmagorie, sachant à peine si mes yeux ne me trompaient pas, me sentant envahi par une sorte de sensation de stupeur et d'effroi, et caressant la conviction que ma vie ne ressemblait pas à celle des créatures qui passaient devant moi.

« Le jour décroissait, je retournai chercher mon cheval, je revins aux courses, et, me tenant assez loin pour ne point exciter de soupçons, je suivis les mouvements de Tyrrell. Il rebroussa chemin vers la ville, s'y reposa, se rendit à une maison de jeu, y resta peu de temps, retourna à son hôtel et demanda son cheval.

« Dans tous ces mouvements je ne perdais pas de vue l'objet de ma poursuite ; et mon cœur bondit de joie quand, enfin, je le vis sortir seul. Je le suivis jusqu'à ce qu'il laissât la grande route. Alors je pensai que le moment pour moi était arrivé. Je doublai le pas, et je l'avais presque atteint,

lorsque quelques cavaliers venant à paraître me forcèrent à ralentir ma course. D'autres interruptions pareilles vinrent encore retarder l'exécution de mon projet. Enfin tout fut tranquille. J'éperonnai mon cheval, j'étais déjà sur les talons de mon ennemi, quand je le vis joindre un autre homme. Cet homme, c'était vous. Je serrai les dents et repris haleine, en me retirant de nouveau à distance. Bientôt deux hommes me dépassèrent, et je reconnus que quelque accident de voyage les avait arrêtés près de vous pour vous assister. Il paraît, d'après votre témoignage sur un événement ultérieur, que ces hommes étaient Thornton et son ami Dawson. À ce moment ils passèrent trop rapidement, et j'étais trop occupé de mes propres pensées pour les observer : je n'avais d'yeux que pour Tyrrell et vous, parfois saisissant le contour de vos figures à la clarté de la lune, parfois (avec le sens subtil de l'impatience) distinguant seulement le bruit aigu des sabots de vos chevaux sur les cailloux du chemin. Enfin une lourde averse survint ; imaginez ma joie, quand Tyrrell vous quitta et s'éloigna seul !

« Je vous dépassai et je suivis mon ennemi de toute la vitesse de mon cheval ; mais il n'égalait pas celui de Tyrrell, qui courait au grand galop. Quoi qu'il en soit, j'arrivai enfin à une descente raide et presque à pic. Je fus forcé d'avancer lentement et avec prudence ; cependant je ne m'en préoccupais pas le moins du monde, j'étais convaincu que Tyrrell était obligé de prendre les mêmes précautions. Ma main était sur mon pistolet que je venais de saisir pour ma vengeance préméditée, quand un cri aigu, perçant, solitaire, vint éclater à mon oreille.

« Aucun bruit ne suivit, tout redevint silencieux. J'approchais justement du bas de la descente, lorsqu'un cheval sans cavalier passa devant moi. L'averse avait cessé et la lune depuis quelques minutes s'était échappée de derrière les nuages ; à sa clarté je reconnus le cheval monté par Tyrrell. « Peut-être, pensai-je, il a désarçonné son maître et maintenant ma victime ne peut plus m'échapper ! » Je poussai en avant à la hâte, quoique la côte fût encore rapide. J'arrivai en un lieu d'une singulière désolation, c'était une vaste friche avec un étang sur la droite et un arbre flétri bien reconnaissable, qui suspendait au-dessus ses rameaux. Je me précipitai en avant. Dieu clément ! mon ennemi avait échappé à mon bras, il était là gisant, devant moi, dans tout le calme de la mort !

— Quoi ! m'écriai-je, interrompant Glanville, car je ne pus me contenir plus longtemps, ce n'est pas par vous que Tyrrell est tombé ? » À ces mots, je saisis sa main, et surexcité comme je l'avais été par le pénible et émouvant intérêt de son récit, je fondis en pleurs de reconnaissance et de joie. Réginald Glanville était innocent. Hélène n'était pas la sœur d'un assassin !

Après une courte pause Glanville continua :

« Je contemplai fixement son visage tourné en l'air et bouleversé, dans un profond et morne silence ; une terreur sombre et vague se glissa dans mon cœur ; j'étais là debout sous la voûte solennelle et sacrée des cieux, et je sentais que la main de Dieu était étendue sur moi, qu'un mystérieux et redoutable arrêt venait d'être rendu, que ma colère téméraire et impie, au fort même de sa furie, avait été brisée, comme le vain emportement d'un enfant, que le plan que j'avais concerté dans la folle sagesse de mon cœur, avait été suivi, pas à pas, par un œil qui voit tout, et déjoué au moment de son succès présumé, par un impénétrable et terrible jugement. J'avais souhaité la mort de mon ennemi, eh bien ! mon souhait était accompli. Comment ? je ne pouvais le savoir ni le deviner ; là, un morceau d'argile inerte et insensible, incapable de faire ou de souffrir une injure était gisant à mes pieds. Il semblait que, au moment où mon bras s'était levé, le Divin Vengeur eût réclamé sa prérogative, que l'ange qui avait frappé l'Assyrien, eût immolé encore cette vulgaire victime, et qu'en punissant la faute d'un mortel coupable, il l'eût soustrait par une barrière éternelle à la vengeance d'un ennemi mortel !

« Descendant de cheval, je me penchai sur l'homme ainsi frappé d'une mort inattendue. Je tirai de mon sein la miniature qui ne me quittait jamais et je trempai l'image de Gertrude dans le sang du traître qui l'avait abusée. À peine avais-je fini que mon oreille entendit un bruit de pas ; je rejetai, à la hâte, je le crus du moins, la miniature dans mon sein, et remontant à cheval je me sauvai précipitamment. À cette heure, et pendant plusieurs autres qui lui succédèrent, je crois que tout sentiment fut suspendu en moi. J'étais comme un homme assailli par un rêve qui dirige ses pas errants, ou comme le possédé pour lequel le monde vivant, le monde de l'activité et des affaires n'est qu'une terre habitée par des figures imaginaires, des ombres

flottantes, et pleine des monstres enfantés par les ténèbres et les terreurs de la tombe.

« Ce ne fut que le jour suivant que je m'aperçus que le portrait me manquait, je retournai sur les lieux, je le cherchai avec le plus grand soin, mais en vain, je ne pus le retrouver ; je revins à la ville, et bientôt après les journaux m'informèrent de ce qui était arrivé ensuite. Je vis avec épouvante que toutes les apparences me désignaient comme le coupable, et que les officiers de police étaient occupés en ce moment de mon manteau et de la couleur de mon cheval qui semblaient les mettre sur la voie. Ma mystérieuse poursuite sur les pas de Tyrrell, le déguisement que j'avais pris, mon apparition devant vous sur la route et ma fuite à votre approche, valaient des volumes de témoignages contre moi. Un indice plus fort restait encore et il était réservé à Thornton de le révéler. À ce moment ma vie était entre ses mains. Peu de temps après mon retour à la ville, il força l'entrée de ma chambre, ferma la porte, mit le verrou, et, dès que nous fûmes seuls, me dit avec une sauvage expression de triomphe et de défi : « Sir Réginald Glanville, vous m'avez plusieurs fois, souvent même, insulté par votre orgueil et plus encore par vos dons. Maintenant c'est à mon tour de vous insulter et de triompher de vous, sachez qu'un mot de moi pourrait vous envoyer au gibet !

« Il récapitula alors en détail les indices qui existaient contre moi, et tira de sa poche la lettre menaçante que j'avais écrite la dernière fois à Tyrrell. Vous vous rappelez que dans cette lettre je disais que ma vengeance était déchaînée contre lui, et que, tôt ou tard, elle l'atteindrait.

« Joignez, dit Thornton froidement, en remettant la lettre dans sa poche, joignez ces mots aux preuves qui existent déjà contre vous, et je ne donnerais pas un farthing de votre vie. »

« Comment Thornton s'était-il procuré ce papier si important pour ma sûreté, je n'en sais rien : mais quand il le lut je tressaillis du danger auquel je me voyais exposé. Un coup d'œil suffit pour me montrer que j'étais entièrement à la merci du scélérat qui se tenait devant moi : il vit mon embarras et jouit de mon trouble.

« Maintenant, dit-il, nous nous connaissons tous les deux ; pour le moment j'ai besoin de mille livres sterling ; vous ne me les refuserez pas,

j’en suis sûr ; quand elles seront finies, je reviendrai ; jusque-là vous pouvez vous passer de moi. Je lui jetai un mandat de cette somme et il partit.

« Vous pouvez concevoir la mortification que je souffris dans ce sacrifice de l’orgueil à la prudence, mais ce n’étaient pas des motifs ordinaires qui m’engageaient à m’y soumettre. Comme je marchais rapidement vers la tombe, il m’importait peu que ce fût une mort violente qui vînt abréger une vie dont la limite était déjà fixée et que j’étais bien loin de vouloir prolonger ; mais je ne pouvais endurer la pensée de déverser sur ma mère et ma sœur le malheur et la honte. Quand j’embrassai d’un coup d’œil toutes les circonstances qui se dressaient contre moi, mon orgueil semblait souffrir encore moins d’humiliation à prendre ce parti, qu’à l’idée de voir s’ouvrir pour moi le cachot du criminel, de comparaître en meurtrier devant un tribunal, d’entendre les huées et les imprécations, de la populace, d’affronter la mort de l’assassin, et de laisser dans la postérité cette tache à mon nom.

« Mais au-dessus de ces motifs il faut compter encore mon éloignement et mon antipathique aversion pour tout ce qui devait, selon toute apparence, révéler la secrète histoire du passé. Je défaillais à la pensée que le nom et le sort de Gertrude seraient dévoilés aux yeux du vulgaire, exposés aux commentaires, aux censures, aux risées du public désœuvré et curieux. Il me sembla donc qu’il ne fallait pas un grand effort de philosophie pour vaincre mes sentiments d’humiliation devant l’insolence et le triomphe de Thornton, et me consoler en me disant, que le peu de mois que j’avais à vivre m’auraient bientôt délivré à la fois de ses extorsions et de l’existence.

« Cependant, depuis peu, les persécutions et les exigences de Thornton se sont élevées à ce point, que j’ai eu toutes les peines du monde à me contraindre et à subir sa loi. La lutte est trop forte pour ma constitution ; elle précipite le plus terrible et le dernier combat que j’aurai à livrer « avant que le scélérat cesse de me persécuter ; avant que la victime harassée trouve enfin le repos. » Depuis quelques jours j’en suis venu à une résolution que je suis maintenant sur le point d’exécuter ; c’est de quitter ce pays et de chercher un refuge sur le continent. Là je me soustrairai aux poursuites de Thornton et au danger dont elles me menacent ; là, inconnu et tranquille, j’attendrai la fin de mon mal.

« Mais deux devoirs me restaient à remplir avant mon départ ; je les ai maintenant accomplis tous les deux. L'un était envers l'être au cœur ardent et noble qui m'a honoré de son intérêt et de son affection, l'autre envers vous. Je suis allé hier chez elle, je lui ai esquissé cette histoire que je viens de vous raconter en détail. Je lui ai fait voir à nu les ravages de mon cœur, je lui ai parlé du mal qui me consume. Oh ! la belle chose que l'amour d'une femme ! Elle voulait me suivre au bout du monde ; recevoir mon dernier soupir, me voir enfin couché dans le repos qui doit finir mes peines ; et cela sans une espérance, sans une pensée de récompense, même de la part de mon indigne amour.

« Mais en voilà assez ! — Je lui ai fait mes adieux. Vos soupçons, je les avais vus et pardonnés, ils étaient si naturels ; je me devais de les dissiper ; je sens que j'y ai réussi ; mais j'avais encore une autre raison pour vous faire mes confessions. J'ai usé le roman de mon cœur, et maintenant je n'ai aucune indulgence pour les petites délicatesses et les petits scrupules qui souvent viennent embarrasser la route de notre bonheur réel. J'ai remarqué vos premières intentions sur Hélène, et avec, beaucoup de joie, je l'avoue ; car je reconnais, au milieu de toute votre ambition mondaine, de toute l'expression artificielle de votre extérieur compassé, que votre cœur n'en est pas moins un cœur ardent et généreux ; votre esprit, une intelligence d'élite ; et ma sœur fût-elle dix fois plus parfaite que je ne le crois, je ne lui souhaiterais pas sur la terre un mari plus digne d'elle. J'ai vu dans ces derniers temps votre éloignement pour Hélène, et, en même temps que j'en devinais la cause, j'ai senti, quoi qu'il dût m'en coûter, que je devais la détruire. Elle vous aime… quoique, peut-être, vous ne le sachiez pas ; elle vous aime beaucoup et véritablement ; et puisque ma vie jusqu'ici s'est passée dans une inaction qui n'a profité à personne, je voudrais au moins être utile à deux êtres que j'aime si chèrement, et pouvoir espérer que leur bonheur commencera à ma mort.

« Et maintenant, Pelham, j'ai fini ; je suis faible et épuisé, je ne puis supporter plus longtemps, même votre société. Pensez à ce que je viens de vous dire, et permettez-moi de vous revoir demain ; car après-demain je quitte l'Angleterre pour toujours. »

CHAPITRE LXXVI

Ce n'était pas avec un cœur entièrement soulagé, mais avec une joie tempérée et sobre, que je voyais maintenant mon ami innocent du crime dont mes soupçons l'avaient accusé, en même temps que le seul obstacle à mon mariage avec sa sœur était désormais levé. Il est vrai que l'épée était toujours suspendue sur sa tête, et que tant qu'il vivait il ne pouvait y avoir pour lui d'assurance raisonnable d'échapper à la honte et à la mort des criminels. Aux yeux du monde la barrière qui me séparait d'Hélène était donc loin d'être complètement détruite, mais, au moment où je parle, mes désappointements m'avaient dégoûté du monde, et je me tournai avec un redoublement de tendresse vers celle dont le pur et saint amour pouvait être à la fois ma récompense et mon asile.

D'ailleurs cette considération personnelle n'était pas mon seul motif dans la conduite que j'étais résolu à adopter ; au contraire, elle était plutôt subordonnée dans mon esprit au désir de donner à un ami, qui alors m'était plus cher que jamais, sa seule consolation sur cette terre, et à Hélène la protection la plus sûre pour le cas où quelque danger menacerait son frère. À ces sentiments, il s'en mêlait d'autres qui, dans des temps plus heureux, auraient été des transports de bonheur, en voyant aboutir si heureusement un amour profond et dévoué. Mais je n'avais pas le droit de me livrer à cette joie tant que la vie même de Glanville était aussi incertaine, et je la réprimais aussitôt qu'elle venait me tenter.

Après une nuit sans sommeil je me rendis chez lady Glanville. Il y avait longtemps que je n'y étais allé, et le domestique qui me fit entrer parut un peu surpris d'une visite si matinale. Je demandai à voir la mère, je l'attendis au parloir. Mon exorde ne fut pas long. En très-peu de mots j'exprimai mon amour pour Hélène et je lui demandai d'être ma médiatrice ; je crus pouvoir me prévaloir auprès d'une si tendre mère de l'approbation donnée par Glanville à mes prétentions.

« Hélène est en haut dans le salon ; dit lady Glanville. Je vais la préparer à vous recevoir ; si vous obtenez son consentement, vous avez le mien.

— Voulez-vous alors, lui dis-je, me permettre de vous prévenir ? pardonnez à mon impatience, et laissez-moi la voir avant vous. »

Lady Glanville était une femme de la bonne vieille école ; elle tenait un peu aux formes et aux cérémonies. Je n'attendis donc pas sa réponse, car je prévoyais bien qu'elle pourrait ne pas m'être favorable, mais avec mon assurance accoutumée je quittai la chambre, et je gagnai à la hâte le haut de l'escalier. J'entrai dans le salon, j'en fermai la porte. Hélène était au fond de la pièce ; et comme j'étais entré d'un pas léger, elle ne m'aperçut que lorsque je fus près d'elle.

Elle tressaillit en me voyant, et ses joues, très-pâles à mon arrivée, devinrent tout à coup cramoisies. « Bon Dieu ! est-ce vous ! dit-elle en balbutiant. Je… je pensais, mais excusez-moi pour un instant, je vais appeler ma mère.

— Demeurez un moment au contraire, je vous en supplie, c'est de la part de votre mère que je viens ; elle m'a renvoyé à vous. » Et d'une voix tremblante et précipitée, car toute ma hardiesse habituelle m'avait abandonné, je lui fis, en mots rapides et brûlants, l'aveu de l'amour secret depuis longtemps amassé dans mon cœur ; je lui racontai ses doutes, ses craintes et ses espérances.

Hélène se renversa sur sa chaise, silencieuse et accablée par ses sentiments, comme par la véhémence des miens. Tombant à genoux je saisis sa main ; je la couvris de mes baisers ; elle ne la retira pas. En levant les yeux, je pus lire dans les siens tout ce qu'avait espéré mon cœur, sans oser se flatter du succès.

« Vous, vous ! dit-elle, quand enfin elle put trouver des paroles ; je m'étais imaginé que vous ne pensiez qu'à l'ambition et au monde ; je ne me serais jamais figuré cela. » Elle s'arrêta, rougissante et embarrassée.

« Il est vrai, lui dis-je, que vous aviez le droit de penser ainsi, car, jusqu'à ce moment, je n'ai jamais soulevé à vos yeux un coin du voile qui vous cachait mon cœur avec ses secrets et violents désirs. Mais trouvez-vous que mon amour en soit moins un trésor parce qu'il était caché ? ou moins profond parce que je le cachais au fond de mon âme ? Non, non ; croyez-

moi, cet amour ne devait pas être mêlé aux choses ordinaires de la vie ; il était trop pur pour être profané par les légèretés et les folies qui sont tout ce que j'ai voulu montrer de ma nature aux yeux du monde. Ne vous imaginez pas, si j'ai eu l'air d'un oisif avec les désœuvrés, d'un égoïste avec les gens intéressés, d'un homme froid, vain, et frivole avec ceux pour qui de pareilles qualités étaient à la fois un passe-port et une vertu ; ne vous imaginez pas pour cela que je n'avais rien en réserve au fond de l'âme de plus digne de vous et de moi. Mon amour même pour vous montre que je suis plus sage et meilleur que je ne l'ai paru. Parlez-moi, Hélène ; voulez-vous me permettre de vous appeler de ce nom ? dites-moi un mot, une syllabe ! parlez-moi, dites-moi que vous avez lu dans mon cœur et que vous ne me repousserez pas ? »

Il ne vint pas de réponse sur ces lèvres chéries ; mais leur doux et tendre sourire me dit que je devais espérer. Cette heure, je me la rappelle et la bénis encore ; cette heure fut la plus heureuse de ma vie.

CHAPITRE LXXVII

De chez Hélène, je me rendis à la hâte chez sir Réginald. Le vestibule était dans toute la confusion d'un prochain départ. Je m'élançai par-dessus tout l'attirail de livres et de caisses qui m'obstruaient le chemin et j'atteignis d'un bond le haut de l'escalier. Glanville, comme d'habitude, était seul ; sa figure était moins pâle que la veille, et quand je la vis s'éclaircir à mon approche, j'espérai, dans l'ardeur de ma nouvelle félicité, qu'il pourrait à la fois triompher de son ennemi et de son mal.

Je lui dis tout ce qui venait de se passer entre Hélène et moi.

« Et maintenant, ajoutai-je, en lui serrant la main, j'ai une proposition à vous faire, à laquelle il faut que vous consentiez. Laissez-moi vous accompagner à l'étranger ; j'irai avec vous, quelque coin du monde que vous puissiez choisir. Nous concerterons ensemble tous les moyens possibles pour cacher notre retraite. Quant au passé, je ne vous en parlerai jamais. Dans vos heures de solitude je ne vous troublerai jamais par une sympathie importune et maladroite. Je vous soignerai, je veillerai sur vous, avec la patience d'un ami, et la tendresse d'un frère. Vous ne me verrez que quand vous le désirerez. Votre solitude sera toujours respectée. Quand vous vous porterez mieux, car je vous prédis que cela viendra, je vous quitterai pour revenir en Angleterre et assurer, en mettant les choses au pis, un protecteur à votre sœur. Alors je retournerai seul vers vous afin que votre retraite ne puisse être exposée au danger d'être connue même d'Hélène, et vous m'aurez à vos côtés jusqu'à… jusqu'à…

— Jusqu'à la fin ? interrompit Glanville. Ces larmes (les premières que j'aie versées depuis longtemps, bien longtemps) vous disent que je sens jusqu'au fond du cœur, votre amitié et votre attachement désintéressé. Mais au moment où votre amour pour Hélène vient d'être couronné de succès, je ne veux pas vous arracher au bonheur d'en jouir. Croyez-moi, tout ce que je pourrais retirer de votre société, ne me procurerait pas la moitié du bonheur

que j'éprouverai à savoir que vous et Hélène vous êtes heureux l'un par l'autre. Non, non, ma solitude, à cette pensée, perdra toute son amertume. Vous entendrez parler de moi une fois encore ; ma lettre contiendra une demande, et cette dernière faveur que je réclamerai de vous devra vous consoler et satisfaire à la bonté de votre cœur. Pour moi, je mourrai comme j'ai vécu : seul. Toute société dans mes chagrins me semblerait étrange et importune. »

Je ne voulus pas laisser continuer Glanville. Je l'interrompis par de nouveaux arguments et de nouvelles prières, auxquels il semblait enfin disposé à se rendre, et j'avais la ferme espérance d'avoir vaincu sa détermination, quand nous fûmes frappés d'étonnement par un bruit soudain et violent dans le vestibule.

« C'est Thornton, dit Glanville avec calme. J'avais dit de ne pas le recevoir, et il entre de force. »

À peine sir Réginald avait-il parlé, que Thornton s'élança brusquement dans la chambre.

Quoiqu'il fût midi à peine, il était déjà à moitié ivre ; et ses yeux nageaient dans sa tête avec une expression hébétée de triomphe et d'insolence pendant qu'il les roulait en nous regardant tour à tour.

« Oh, oh ! dit-il, sir Réginald songeait à me brûler la politesse, n'est-ce pas ? Vos damnés domestiques me disaient que vous étiez sorti ; mais je les ai bientôt fait taire. Parbleu ! je les ai rendus aussi doux que des petits moutons ; ce n'est pas pour rien que j'ai appris à me servir de mes poings. Ainsi vous partez demain pour l'étranger ; sans ma permission, encore ; on voilà une fameuse plaisanterie. Allons, allons, mon brave camarade, vous n'avez pas besoin de me faire la mine ; en vérité, vous me regardez d'un air aussi grognon qu'un chien de boucher qui vient de se faire casser la tête. »

Glanville qui était livide de colère réprimée se leva avec fierté.

« M. Thornton, dit-il d'une voix calme, quoique, dans l'excès de son agitation, il tremblât de la tête aux pieds, je ne suis pas maintenant disposé à me soumettre à votre insolence et à vos importunités. Vous allez quitter cette chambre sur le champ. Si vous avez quelques nouvelles demandes à me faire, je les entendrai ce soir à l'heure qu'il vous plaira de m'indiquer.

— Non, non, mon bel ami, dit Thornton avec un grossier ricanement ; vous avez de l'esprit comme trois, — un fou et deux imbéciles ! mais c'est égal, vous ne me referez pas. Je n'aurai pas plus tôt le dos tourné, que vous décamperez aussi ; et quand je reviendrai, Votre Honneur sera déjà à moitié chemin de Calais. Mais, Dieu me bénisse ! monsieur Pelham, est-ce vous ? Je ne vous avais pas encore aperçu, vraiment ; je suppose que vous n'êtes pas dans le secret ?

— Je n'ai pas de secrets pour M. Pelham, dit Glanville ; et peu m'importe que vous discutiez toutes vos infâmes manœuvres avec moi en sa présence. Puisque vous doutez de ma parole, il est au-dessous de ma dignité de la défendre, et votre affaire peut s'expédier maintenant aussi bien que plus tard. On ne vous a pas trompé en vous informant que j'ai l'intention de quitter demain l'Angleterre ; et maintenant, monsieur, qu'est-ce que vous voulez ?

— Par Dieu, sir Réginald Glanville ! s'écria Thornton, qui semblait piqué au vif par la méprisante froideur de Granville, vous ne quitterez pas l'Angleterre sans ma permission. Oh ! vous pouvez froncer le sourcil, tant que vous voudrez, mais je vous dis que vous ne le ferez pas ; non, vous ne bougerez pas même de cette chambre à moins que je ne vous crie : allez ! »

Glanville ne pouvait se contraindre plus longtemps. Il se serait élancé sur Thornton, mais je le saisis et je l'arrêtai. Je lisais dans la figure malicieuse et colorée de son persécuteur tout le danger auquel une seule imprudence l'exposerait, et je tremblais pour son salut.

Je lui dit tout bas, en le forçant à se rasseoir : « Laissez-moi seul arranger les choses avec cet homme, et je vais tâcher de vous délivrer de lui. » Je n'attendis pas sa réponse, mais, me tournant vers Thornton, je lui dis froidement quoique civilement : « Sir Réginald Glanville m'a instruit de la nature des prétentions vraiment extraordinaires que vous lui manifestez. S'il suivait mon avis, il remettrait immédiatement l'affaire entre les mains de ses conseillers judiciaires. Sa mauvaise santé, néanmoins, le chagrin de quitter l'Angleterre, et le désir de sacrifier à peu près tout à son repos, l'engagent, plutôt que de prendre cette alternative, à faire taire vos importunités, en cédant à vos réclamations, tout illégales et injustes qu'elles sont. Si donc, vous honorez maintenant sir Réginald de votre visite, avec intention de lui faire une demande avant son départ de l'Angleterre, la

dernière demande à laquelle il doive accéder, vous aurez la bonté de dire à quelle somme s'élèvent vos prétentions ; si elles sont raisonnables, je pense que sir Réginald voudra bien m'autoriser à dire qu'elle vous sera accordée.

— À la bonne heure ! cria Thornton, voilà ce que j'appelle parler en homme de bon sens ! et quoique je ne sois pas charmé d'avoir affaire à un tiers, quand la personne intéressée est là présente, cependant comme vous avez toujours été très-civil avec moi, je ne fais aucune difficulté de traiter avec vous. Veuillez passer ce papier à sir Réginald, s'il veut prendre la peine de le signer, il peut aller aux chutes du Niagara, je ne m'y oppose pas, je ne le gênerai pas ; ainsi ce qu'il a de mieux à faire est de poser la plume sur le papier et de se débarasser de moi tout d'un coup, car je reconnais qu'ici je suis aussi bien-venu que la neige pendant la moisson. »

Je pris le papier qui était plié et le donnai à Glanville qui se tenait appuyé sur le dos de sa chaise, à demi épuisé par la rage. Il y jeta un coup-d'œil, puis il le déchira en mille morceaux et le foula aux pieds : « Allez ! s'écria-t-il, allez, coquin, faites ce que vous voudrez ! Je ne veux pas me réduire à la misère pour vous enrichir. Toute ma fortune répondrait à peine à cette extorsion.

— Comme il vous plaira, sir Réginald, répondit Thornton en grinçant des dents, comme il vous plaira. Il n'y a pas loin pour aller d'ici à Bond-Street, ni pour sauter de Newgate à la potence. Faites comme il vous plaira ! » Et le scélérat se jeta sur le divan, considérant le visage de Glanville avec une impudente et maligne effronterie qui semblait dire : je vois bien que vous voudriez regimber mais vous êtes pris.

Je tirai Glanville à part : « Mon cher ami, lui-dis-je, croyez que je partage toute votre indignation ; mais il faut se résigner à tout plutôt que d'exaspérer ce misérable : qu'est-ce qu'il demande ?

— Je vous parle à la lettre, reprit Glanville, quand je vous dis qu'il enveloppe d'un coup presque toute ma fortune, à l'exception des terres qui sont assurées à l'héritier masculin de la famille ; car mes habitudes de prodigalité ont considérablement diminué mon bien ; c'est la somme exacte que j'avais mise de côté pour le présent de noces de ma sœur, en sus de sa propre fortune.

— Alors, lui dis-je, vous la donnerez à cet homme ; votre sœur n'a plus besoin de dot : son mariage avec moi la dispense d'en avoir une. Quant à vous, vos besoins ne sont pas nombreux, et, quelle que soit ma fortune, vous pouvez la partager.

— Non, non, non ! » s'écria Glanville, et sa généreuse nature redoublant de fureur, il se débarrassa de mon étreinte pour s'avancer d'un air menaçant vers Thornton. Celui-ci était toujours étendu sur le divan, nous regardant d'un air moitié dédaigneux, moitié triomphant.

« Quittez cette chambre à l'instant, dit Glanville, ou vous vous en repentirez !

— Quoi ! un autre meurtre, sir Réginald ? dit Thornton. Non pas, non pas, je ne suis pas un moineau, pour me laisser tordre le col par des mains de femme comme les vôtres. Accordez-moi ma demande, signez le papier et je vous laisserai tranquille à tout jamais.

— Je ne ferai pas une telle folie, répondit Glanville. Si vous voulez accepter cinq mille livres sterling, vous aurez cette somme ; mais quand j'aurais déjà la corde autour du col vous ne tirerez pas de moi un farthing de plus !

— Cinq mille livres ! répéta Thornton, une babiole, un jouet d'enfant, vous vous moquez de moi, sir Réginald, non, tenez ! je suis un homme raisonnable, et je veux bien rabattre une bagatelle de mes justes prétentions ; mais n'allez pas abuser de ce que je suis trop bon enfant ; faites-moi une bonne petite position de fortune pour la vie ; que j'aie une paire de chevaux de chasse, une jolie maisonnette avec quelques dépendances, une jeune fille selon mon cœur, et nous serons quittes. Maintenant, M. Pelham, qui est un gentleman avisé, et qui voit plus loin que le bout de son nez, sait bien que l'on ne peut pas avoir tout cela pour cinq mille livres ; mettons donc mille livres par an, c'est-à-dire, donnez-moi vingt mille livres net, et je n'exigerai pas un sou de plus. Parbleu, c'est étonnant comme cela vous altère de boire ! M. Pelham, passez-moi donc ce verre d'eau. Il me semble que je vois trente-six mille chandelles ! »

Voyant que je ne bougeais pas, Thornton se leva, avec un juron contre l'orgueil, et s'avançant vers la table, d'un air fanfaron, il se saisit d'un verre d'eau qui se trouvait là par hasard. Tout auprès était le portrait de la

malheureuse Gertrude. Le joueur, qui évidemment était tellement gris qu'il avait à peine conscience de ses mouvements ou de ses paroles (autrement, selon toute probabilité, pour me servir d'une comparaison empruntée à sa profession, il n'aurait pas ainsi perdu la carte), ramassa le portrait.

Glanville vit son geste et fut près de lui en un instant.

« N'y touchez pas de vos mains maudites, cria-t-il avec une indomptable furie, lâchez-le sur-le-champ, ou je vous mets en pièces. »

Thornton serra fortement la peinture dans sa main. « Voilà bien du tapage ! » dit-il d'un air railleur : a-t-on jamais vu tant de bruit pour une méchante… ? » (et il se servit d'une expression trop grossière pour être répétée).

Le mot était à peine sorti de sa bouche, qu'il fut renversé tout de son long sur le plancher. Et Glanville ne s'arrêta pas là. Avec toute la vigueur de sa constitution nerveuse, pleinement rachetée de la faiblesse de la maladie par la furie du moment, il saisit le joueur comme si c'eût été un enfant, et le traîna à la porte : l'instant d'après, j'entendis son corps pesant rouler en bas plus vite qu'on ne descend ordinairement un escalier, quand on se respecte.

Glanville reparut. « Juste ciel ! m'écriai-je, qu'avez-vous fait ? » Mais il était encore trop abîmé dans les transports de sa fureur pour faire attention à moi. Il s'appuya, palpitant et sans haleine, contre la muraille, les dents serrées, les yeux étincelants, et brillant d'un feu rendu plus terrible par l'éclat fiévreux qui venait de son mal.

En ce moment j'entendis Thornton remonter les escaliers ; il ouvrit la porte et ne fit qu'un pas dans la chambre. Jamais je ne vis un visage humain empreint d'une plus atroce expression de haine et de rage. « Sir Réginald Glanville, dit-il, je vous remercie du fond du cœur. Quand on veut écorcher un ours, il faut se sentir des ongles de fer. Vous m'avez envoyé un cartel, le bourreau vous apportera ma réponse. Bonjour, sir Réginald, bonjour, M. Pelham. » En parlant ainsi, il ferma la porte, et descendant l'escalier rapidement, fut hors de la maison en un instant.

« Il n'y a pas de temps à perdre, lui dis-je ; faites mettre des chevaux de poste à votre voiture, et partez sur-le-champ.

— Vous vous trompez, reprit Glanville, revenant lentement à lui. Il ne faut pas que je fuie ; ce ne serait pas seulement inutile ; ce serait bien pis. Je

ne pourrais pas donner de plus forte preuve contre moi. Rappelez-vous que, si réellement Thornton est allé me dénoncer, les agents de police m'arrêteraient bien avant que j'eusse atteint Calais, et que si même j'échappais à leurs poursuites jusque-là, je serais en leur pouvoir aussi bien en France qu'en Angleterre : mais, pour vous dire la vérité, je ne pense pas que Thornton fasse de déposition. L'argent, sur un caractère comme le sien, exerce une tentation plus forte que la vengeance, et il n'aura pas été trois minutes au grand air qu'il verra la folie de perdre une moisson d'or qu'il peut encore récolter avec moi, pour satisfaire sa colère d'un moment. Non, le meilleur plan que j'aie à suivre est d'attendre ici jusqu'à demain, comme je l'avais résolu dans l'origine. Pendant ce temps, selon toute probabilité, il me fera une autre visite et nous verrons à régler ses prétentions. »

En dépit de mes craintes, je ne pouvais que reconnaître la justesse de ces observations, d'autant plus qu'un argument, encore plus fort qu'aucun de ceux que m'avait présentés Glanville, me venait malgré moi à l'esprit ; c'était ma conviction intérieure que Thornton lui-même était coupable du meurtre de Tyrrell, et qu'en conséquence, dans son propre intérêt, il éviterait tant qu'il pourrait l'examen nouveau et approfondi de ce terrible événement.

Nous nous trompions tous les deux. Les scélérats ont des passions aussi bien que les honnêtes gens ; et par suite, ils manquent souvent à leur propre intérêt pour obéir à ces passions.

Glanville était tellement affaibli par sa dernière émotion qu'il me supplia de nouveau de le laisser à lui-même. Je le fis, sous la promesse, qu'il me recevrait encore dans la soirée, car malgré ma persuasion que Thornton n'exécuterait pas ses menaces, je ne pouvais vaincre un pressentiment secret de crainte et de malheur.

CHAPITRE LXXVIII

Je retournai chez moi, tourmenté par mille pensées contradictoires en songeant à la scène dont je venais d'être témoin. Plus je réfléchissais, plus je regrettais la fatalité des circonstances qui avait poussé Glanville à céder aux demandes de Thornton. Il est vrai que l'intérêt personnel de Thornton pouvait être considéré comme une garantie suffisante du soin qu'il prendrait de cacher des faits aussi visiblement entachés d'extorsion. D'ailleurs, il était difficile de dire, en face du formidable échafaudage de présomptions apparentes qui se dressait contre Glanville, qu'il pût adopter un autre parti, en toute sécurité.

Je partageais aussi complètement ses sentiments à l'égard de l'infortunée Gertrude et j'étais plein de sympathie pour sa délicatesse ; mais malgré tout, c'était avec une aversion inexprimable que j'envisageais l'idée de cette confession tacite de culpabilité que sa condescendance pour les exactions de Thornton impliquait si malheureusement ; c'était donc une consolation pour moi de penser qu'on n'eût pas donné suite à l'avis que j'avais ouvert un peu vite, et qu'on n'eût pas fait de nouvelle concession à ses extorsions. Mon intention présente, dans le cas où Glanville persisterait à rejeter mon offre de l'accompagner, était de rester en Angleterre, pour y poursuivre une enquête sur l'assassinat. Je ne désespérais pas d'atteindre ce but si désirable, par le moyen de Dawson ; car je ne doutais pas que Thornton et lui ne fussent les meurtriers, et j'espérais par adresse ou par intimidation arracher à Dawson un aveu.

Occupé de ces pensées, je tâchai de tuer le temps jusqu'à ce que le soir me rappelât de nouveau au principal objet de mes réflexions. Dès que la porte de Glanville fut ouverte, je vis d'un coup d'œil que j'étais arrivé trop tard ; toute la maison était dans la confusion ; plusieurs des domestiques étaient dans le vestibule, s'entretenant ensemble avec cet air de mystère et cette agitation qui accompagnent toujours les craintes et les conjectures des

gens du commun. Je pris à part le valet qui était depuis quelques années au service de Glanville et qui se montrait singulièrement attaché à son maître. Il m'apprit qu'il y avait un peu plus d'une heure, M. Thornton était revenu à la maison accompagné de trois hommes d'apparence très-suspecte. « En résumé, monsieur, » me dit-il, abaissant la voix au diapason d'un murmure, « je connaissais de vue l'un d'eux ; c'était M. ***, l'inspecteur de Bow Street avec ses hommes. Sir Réginald quitta la maison, en disant simplement, avec sa tranquillité habituelle, qu'il ne savait pas quand il reviendrait. »

Je cachai mon trouble et m'efforçai autant que j'en étais capable de calmer les appréhensions manifestes du domestique. « À tout événement, Seymour, lui dis-je, je sais que je puis assez me fier à vous pour vous avertir de ne pas ébruiter la chose. Surtout laissez-moi vous prier de fermer la bouche à tous ces imbéciles qui sont là à flâner dans le vestibule. Promettez-moi de ne donner aucune alarme inutile à lady et à miss Glanville. »

Le pauvre homme me promit, en effet avec des larmes dans les yeux, qu'il obéirait à mes injonctions ; et, le visage calme, mais le cœur défaillant, je m'éloignai de la maison. Je ne savais de quel côté diriger ma course ; heureusement je me rappelai que, selon toute probabilité, je serais un des premiers témoins appelés pour l'interrogatoire de Glanville. Peut-être, avant de regagner mon logis, y aurais-je déjà reçu une signification à cet effet. En conséquence, je revins sur mes pas, et au moment où je rentrais à mon hôtel, le garçon me dit d'un air mystérieux, qu'un gentleman m'attendait. Assis près d'une fenêtre dans ma chambre, et s'essuyant le front avec un mouchoir de soie rouge, se tenait en effet un homme court et trapu ; son teint ardent et bourgeonné lui donnait l'apparence d'une mûre. Sous une paire de sourcils épais perçaient deux yeux singulièrement petits qui faisaient ample compensation par le feu dont ils brillaient à ce qui leur manquait en grandeur. Ils étaient noirs, vifs, un peu farouches dans leur expression. Un nez de cette forme indécise que le bon peuple appelle je crois une trogne, formait l'arc sublime, le pont, le crépuscule, pour s'exprimer ainsi, entre le couchant empourpré de l'une des joues et le levant enflammé de l'autre. Sa bouche était petite, et relevée à chaque coin, comme une bourse dont on a tiré les cordons : il régnait autour quelque

chose de revêche et de rechigné ; de sorte que si elle ressemblait à une bourse, c'était à celle d'une avare. Il avait un beau menton rond et florissant qui n'avait pas été condamné à jouir seul de sa prospérité comme un célibataire égoïste. Au contraire c'était un menton à deux dos comme une selle de fermier. De chaque côté d'un front très-bas, borné circulairement par des soies d'un noir sombre et rasées en brosse, on voyait une énorme oreille prodigieusement rubiconde de la même couleur que les caroncules empourprées qui ornent la gorge d'un coq-dinde en fureur. Ces oreilles étaient si larges et si rouges que jamais je n'avais vu pareille chose, c'étaient de vraies merveilles de la nature.

Cette figure enchanteresse, vêtue d'un grave habillement noir mat, rehaussé par une longue chaîne de montre en or, avec un abondant assortiment de breloques, se leva à mon entrée avec un grognement solennel, et un salut plus solennel encore. Je fermai la porte avec soin, et lui demandai ce qui l'amenait. Comme je l'avais prévu, c'était un mandat du magistrat de*** pour assister à un interrogatoire particulier le jour suivant.

« Mauvaise affaire, monsieur, mauvaise affaire, dit M*** ; il serait tout à fait choquant de pendre un gentleman de la qualité de Sir Réginald Glanville et un orateur si distingué, par-dessus le marché ; mauvaise affaire, monsieur, très-mauvaise affaire.

— Oh ! dis-je, tranquillement, il n'y a point de doute que Sir Réginald ne soit innocent du crime qui lui est imputé. Probablement, M…, je pourrai demain en appeler à votre assistance pour établir quels sont les véritables meurtriers. Je crois avoir le fil de cette affaire.

M*** dressa les oreilles, ces énormes oreilles ! « Monsieur, dit-il, je serais heureux de vous accompagner, très-heureux ; vous n'avez qu'à me donner le fil dont vous parlez, et j'aurai bientôt découvert les scélérats. Horrible chose, monsieur, qu'un meurtre ! tout-à-fait horrible ; c'est un peu fort qu'un gentleman ne puisse rentrer chez lui d'une course ou d'une partie de plaisir, sans avoir le cou coupé d'une oreille à l'autre, d'une oreille à l'autre, monsieur ; et à ces mots, les protubérances auriculaires de l'orateur semblèrent, comme par un sentiment d'horreur intelligent, s'enflammer d'un double incarnat.

— C’est très-vrai, M*** répondis-je, dites bien que je ne manquerai pas de me rendre à l’instruction ; en attendant, bonsoir ! » À cet avis, mon rubicond ami me fit une profonde révérence, et s’évanouit de la chambre comme un revenant.

Laissé à moi-même, je repassai avidement et avec anxiété toutes les circonstances qui pouvaient combattre les présomptions contraires à Glanville, et diriger les soupçons du côté où j’étais sûr qu’était le crime. Je ne pensai pas à autre chose jusqu’au matin, où je tombai dans un sommeil pénible qui dura quelques heures. Lorsque je me réveillai, il était presque temps de me rendre à l’assignation du magistrat. Je m’habillai à la hâte et bientôt je me trouvai dans la chambre de l’enquête.

Il est impossible de s’imaginer un homme plus affable et cependant plus équitable que le magistrat auquel j’eus l’honneur de me présenter. Il parla avec un grand sens sur le sujet pour lequel j’étais appelé, m’avoua que la déposition de Thornton était très-claire et très-compromettante, exprima la confiance que mon témoignage viendrait contredire un rapport auquel il avait beaucoup de répugnance à croire ; puis il procéda aux questions. Je vis avec une affliction que je puis à peine exprimer que toutes mes réponses agissaient puissamment contre la cause que je m’efforçais de soutenir. Je fus obligé de reconnaître qu’un homme à cheval avait passé devant moi après que Tyrrel m’eut quitté ; qu’en arrivant sur le lieu où fut trouvé le mort, je vis le même cavalier dans cet endroit : et que je croyais, non, que j’étais sûr (comment dire le contraire ?) que cet homme là était bien Réginald Glanville.

Thornton avait déjà offert d’ajouter un témoignage de plus. Il pouvait prouver, que le dit cavalier était monté sur un cheval gris, vendu à une personne qui répondait parfaitement au signalement de Sir Réginald Glanville ; et qu’en outre ce cheval était encore dans les écuries du prisonnier. Il produisit une lettre qu’il avait trouvée disait-il, sur la personne du mort, signée de Sir Réginald Glanville, et contenant les plus terribles menaces contre la vie de Sir John Tyrrel. Enfin, pour couronner le tout, il me somma de témoigner que nous avions découvert ensemble, sur le lieu même où fut commis le crime, une miniature appartenant au prisonnier, qui depuis lui avait été rendue et se trouvait maintenant en sa possession.

À la fin de cet examen, le digne magistrat secoua la tête en signe d'évidente détresse. « J'ai connu sir Réginald Glanville personnellement, dit-il, dans sa vie privée comme dans sa vie publique, j'ai toujours pensé que c'était le plus droit et le plus honorable des hommes. J'éprouve la plus grande douleur d'être obligé de dire qu'il sera de mon devoir absolu de le faire passer en jugement. »

J'interrompis le magistrat ; je demandai que Dawson fût produit. « Je me suis enquis déjà, dit-il, auprès de Thornton de cet homme dont le témoignage est d'une importance évidente ; il me dit que Dawson a quitté le pays et qu'il ne peut donner aucun indice sur son adresse.

— Il ment ! m'écriai-je, dans la brusque angoisse de mon cœur ; on fera paraître son complice. Écoutez-moi ; j'ai été, après Thornton, le principal témoin contre le prisonnier, et quand je vous jure qu'en dépit de toutes les apparences, j'ai la confiance la plus solennelle dans son innocence, vous pouvez vous en fier à l'assurance que je vous donne, qu'il y a des circonstances en sa faveur qui n'ont pas encore été appréciées, mais que je m'engage à produire bientôt. » Alors je dis à l'oreille du magistrat ma ferme conviction que le crime partait de l'accusateur lui-même. Je m'étendis avec force sur la circonstance que Tyrrell m'avait contée, que Thornton avait connaissance d'une forte somme qu'il portait sur lui, et de l'étrange disparition de cette somme lorsque son cadavre fut examiné sur le lieu fatal. Après avoir montré qu'il était impossible de supposer que Glanville eût volé cet argent, j'insistai fortement sur la position misérable, les habitudes dissolues et le caractère endurci de Thornton ; je rappelai à l'esprit du magistrat la singulière absence de Thornton qui n'était pas dans sa maison quand j'allai l'y demander, et la nature douteuse de son excuse ; j'ajoutai bien des choses encore, mais toutes également en vain. Tout ce que je pus obtenir, à force de pressantes instances, ce fut un sursis, motivé sur l'assurance que je pourrais confirmer mes soupçons par des preuves beaucoup plus fortes avant que le délai fût expiré.

« Il est très-vrai, dit l'équitable magistrat, qu'il y a bien quelques apparences contre le témoin ; mais certainement elles n'équivalent pas à quelque chose de plus qu'un léger soupçon. Si cependant, vous pensez positivement que vous puissiez vérifier quelques faits pour éclairer ce crime mystérieux et diriger les recherches de la justice d'un autre côté,

j’ajournerai la question et renverrai le prisonnier à un autre jour ; voulez-vous que ce soit après-demain ? Si d’ici là on ne peut rien découvrir d’important en sa faveur, il sera nécessairement mis en jugement. »

CHAPITRE LXXIX

Lorsque je quittai le magistrat, je ne savais où porter mes pas. Il n'y avait cependant pas de temps à perdre : il ne s'agissait pas de s'abandonner à la stupeur que la situation de Glanville m'avait causée d'abord ; je la secouai, par un effort violent, et m'adressai à toute l'énergie de mon esprit pour tirer le meilleur parti du court répit que j'avais réussi à obtenir. À la fin, une de ces pensées soudaines, qui, par leur soudaineté même, paraissent plus lumineuses qu'elles ne le sont réellement, me passa par l'esprit. Je me rappelai le caractère accompli de M. Job Jonson, que j'avais vu en compagnie de Thornton. Or, quoiqu'il ne fût pas très-vraisemblable que Thornton eut fait de M. Jonson le confident de ses affaires secrètes, cependant la finesse et la pénétration remarquables du caractère du digne Job n'avaient pu rester tellement inoccupées pendant son association avec Thornton, qu'elles n'eussent fait quelques découvertes qui pouvaient m'aider puissamment dans mes recherches. D'ailleurs, comme il est littéralement vrai que dans la filouterie organisée de Londres, « les oiseaux de même espèce vont au même perchoir, » il n'était nullement invraisemblable que l'honnête Job eût pu être honoré de l'amitié de M. Dawson, aussi bien que de la compagnie de M. Thornton ; auquel cas je comptais avec plus de confiance encore sur les aveux de cette noble paire d'amis.

Je ne pouvais cependant me cacher à moi-même, que ce n'était qu'un raisonnement bien incertain et bien peu logique ; il y avait même des moments où les apparences contre Glanville ressemblaient si bien à la vérité, que toute mon amitié pouvait à peine bannir de mon esprit l'importun soupçon qu'il pouvait bien m'avoir trompé, et que l'accusation n'était peut-être pas dénuée de tout fondement.

Cette malencontreuse idée, cependant, ne ralentit nullement la rapidité avec laquelle je me hâtai de me rendre au mémorable cabaret où j'avais

autrefois rencontré M. Gordon. C'est là que j'espérais trouver l'adresse de ce gentleman, ou celle du « club, » où il m'avait conduit, en compagnie de Tringle et de Dartmore. Soit à ce club, soit de la bouche de ce gentleman, j'espérais avec quelque vraisemblance obtenir des nouvelles de M. Job Jonson ; sinon, j'étais résolu à retourner au bureau de police, et à employer le gentleman à la trogne dont j'avais fait connaissance la nuit dernière, à la recherche du pieux Job.

Le destin m'épargna tout un monde d'embarras ; tandis que je marchais à la hâte droit devant moi, le hasard me fit tourner les yeux de l'autre côté de la rue, et j'aperçus un homme habillé de la même manière que les journaux appellent le *nec plus ultrà* de la mode, c'est-à-dire : orné du plus fastueux équipement qui se soit jamais étalé à Margate, ou qui jamais ait brillé sous les galeries du Palais-Royal. Le vêtement inférieur de ce petit-maître consistait en un pantalon bleu collant chargé de ganses en profusion et terminé par des bottes à l'écuyère, ornées d'éperons de cuivre du poli le plus brillant ; son gilet de velours noir était parsemé d'étoiles d'or ; sa redingote verte était couverte de fourrure, malgré la chaleur de la saison, et chargée de riches brandebourgs qui annonçaient plus de prodigalité que de goût. Un petit chapeau français, qui n'aurait pas été trop grand pour milord *** était posé de côté au centre d'un système de longues boucles de cheveux noirs, que mon œil, accoutumé dès longtemps à pénétrer les secrets de l'art de la toilette, reconnut de suite pour une perruque. Une farouche moustache noire, extrêmement frisée, se promenait amoureusement de la lèvre supérieure jusqu'aux yeux, qui, dans leur direction trahissaient une malheureuse disposition à l'excentricité. Pour compléter le portrait il ne faut pas oublier les couleurs qui consistaient dans une touche délicate du vermillon le plus élégant : on ne saurait sans injustice la qualifier du nom grossier de peinture : c'était plutôt un léger coloris.

Mes yeux ne se furent pas plus tôt posés sur cette figure, que traversant du côté de la rue dont elle faisait l'ornement, je suivis ses mouvements à distance respectueuse, mais convenable pour l'observer.

À la fin mon freluquet entra dans la boutique d'un joaillier d'Oxford-Street ; d'un air indifférent, deux minutes après je fis semblant d'avoir à faire un tour dans la même boutique ; le patron était occupé à montrer, à mon homme, ses articles de bijouterie, et, séduit, le malheureux ! par la

splendeur de la perruque et du gilet, il me repassa à son apprenti. Dans un autre moment, j'aurais peut-être été indigné de voir que cet air noble, dont je me suis toujours piqué, n'était pas aussi universellement reconnu que je me l'étais imaginé dans ma vanité ; mais pour l'instant, j'étais trop affairé pour penser à ma dignité insultée. Pendant que je faisais semblant d'être absorbé dans l'examen de quelques breloques, j'avais l'œil ouvert sur mon superbe collègue en emplettes ; enfin, je lui vis mettre à part une bague de diamant et la fourrer, par un mouvement tout particulier de l'index, dans la fourrure de sa vaste manche : et coup sur coup d'autres articles de petite dimension disparurent de la même manière.

Le gentleman alors se leva, se montrant très-satisfait du goût parfait du joaillier, et dit qu'il repasserait le samedi. Il espérait bien que la parure qu'il avait commandée serait achevée, et effectua gravement son départ au milieu des salutations multipliées du boutiquier et de ses commis. Cependant de mon côté, j'achetai un cachet de peu de valeur et suivis ma vieille connaissance, car le lecteur a sans doute deviné depuis longtemps que le gentleman n'était autre que M. Job Jonson.

L'homme aux deux vertus accomplit tout le pèlerinage d'Oxford-Street à petits pas et en se pavanant tout le long du chemin. Il s'arrêta à Cumberland-Gate, et là, regardant autour de lui, d'un air de gentleman indécis, sembla réfléchir s'il irait se joindre ou non aux flâneurs du parc. Heureusement pour cette société distinguée, ses doutes se terminèrent en sa faveur, et M. Job Jonson entra dans le parc. Chacun se pressait alors vers Kensington-Gardens ; l'homme aux deux vertus en conséquence coupa à travers le parc, pour prendre le plus court, quoique ce fût le chemin le moins fréquenté, décidé à faire aux amateurs de plaisirs champêtres le dangereux honneur de sa compagnie.

Aussitôt que j'aperçus qu'il n'y avait que peu de personnes dans le voisinage pour m'observer, et qu'elles se composaient d'un grand garde du corps avec sa femme, d'une famille de jeunes enfants avec leur bonne, et d'un pauvre capitaine éreinté des Indes-Orientales, qui se promenait pour faire du bien à son foie, je rattrapai l'incomparable Job, et lui faisant un profond salut, je l'abordai respectueusement de cette sorte.

« M. Jonson, je suis ravi de vous rencontrer encore, permettez que je vous rappelle la charmante matinée que j'ai passée avec vous dans le

voisinage de Hampton-Court. Je m'aperçois, à vos moustaches et à votre habit militaire, que depuis ce jour, vous êtes entré dans l'armée ; je félicite d'une aussi admirable acquisition les troupes de la Grande-Bretagne. »

L'assurance de M. Jonson l'abandonna pour un moment, mais il ne fut pas long à se remettre. Il prit un air farouche, et relevant sa moustache, sourit amèrement, comme le gouverneur de Voltaire[1]. « Corblou ! monsieur, s'écria-t-il, prétendez-vous m'insulter ? Je ne connais aucun de vos messieurs Jonson, et c'est la première fois que je jette les yeux sur vous.

— Voyez-vous, mon cher M. Job Jonson, répliquai-je, comme je puis prouver non-seulement tout ce que je dis là, mais beaucoup plus encore que je ne veux pas dire, par exemple votre petite méprise de tout à l'heure dans la boutique du joaillier d'Oxford Street, etc., etc., peut-être serait-il mieux pour vous de ne pas m'obliger à faire un rassemblement et (pardonnez la brusquerie de mon discours) à vous mettre entre les mains d'un constable ? J'espère que vous m'épargnerez ce désagrément. Et tout d'abord je vous pardonne parfaitement de m'avoir débarrassé du comfort inutile d'un portefeuille et d'un mouchoir, de l'accessoire peu philosophique d'une bourse, et d'un bijou en or, gage efféminé d'amour ; puis, songez donc qu'il m'est parfaitement indifférent que vous leviez des contributions sur les joailliers ou sur les gentlemen, et que je suis loin de vouloir m'immiscer dans vos inoffensives occupations ou porter atteinte à vos innocents amusements. Je vois, M. Jonson, que vous commencez à me comprendre ; permettez-moi de vous faciliter les choses, par un avis additionnel qui, précédé de la promesse de vous ouvrir ma bourse, mérite peut-être de m'ouvrir un peu votre cœur. J'ai, en ce moment, grand besoin de votre aide, faites-moi la faveur de me l'accorder, et je vous récompenserai à votre pleine satisfaction. Maintenant sommes-nous amis, M. Job Jonson ? »

Mon vieil ami partit d'un bruyant éclat de rire. « Eh bien ! monsieur, je dois dire que votre franchise m'enchante. Je ne puis plus longtemps feindre avec vous ; véritablement, je commence à voir que ce serait inutile ; mais d'ailleurs, j'ai toujours adoré la candeur, c'est ma vertu favorite. Dites-moi ce que je peux faire pour vous et je mets mes services à votre disposition.

— Un mot, lui dis-je : voulez-vous être ouvert et franc avec moi ? je vous ferai certaines questions, qui n'intéressent en rien votre propre sûreté, mais sur lesquelles, si vous voulez me servir, vous devez me donner vos réponses les plus candides. Pour vous affermir dans cette honnête résolution, sachez aussi que les dites réponses seront portées mot pour mot devant une cour de justice, et que, par conséquent, vous ferez preuve de prudence en les conformant aussi rigoureusement à la vérité que vos inclinations pourront vous le permettre. Pour contrebalancer cette déclaration, qui, je l'avoue, n'a rien de bien attrayant, je vous répète que les questions qui vous seront faites seront complètement étrangères à vos propres affaires, et que, si vous réussissiez à me donner l'assistance que j'espère de votre obligeance, je vous témoignerais ma reconnaissance de manière à vous satisfaire. Vous ne serez plus dans la nécessité d'exploiter à l'avenir les gentlemen campagnards et les boutiquiers trop confiants ; toutes vos occupations présentes, n'auront plus pour vous d'autre intérêt que de servir dans l'occasion à votre amusement particulier.

— Je vous répète que je suis à votre disposition, répliqua M. Jonson, mettant gracieusement la main sur son cœur.

— Permettez-moi alors, d'arriver de suite au point essentiel. Combien de temps avez-vous connu M. Thomas Thornton ?

— Pendant quelques mois seulement, reprit Job, sans le moindre embarras.

— Et M. Dawson ? »

Une légère altération parut sur le visage de Jonson ; il hésita.

« Excusez-moi, monsieur, dit-il, mais vraiment, je ne vous connais pas le moins du monde, et je puis tomber dans quelque piège de la loi, de laquelle, le ciel le sait, je suis aussi ignorant que l'enfant qui n'est pas encore né. »

Je reconnus la juste susceptibilité de ce maître fourbe, et dans mon zèle absolu pour servir Glanville, je regardai l'inconvénient de me faire connaître d'un escroc et d'un filou comme une considération qui ne méritait pas qu'on y prît garde. En conséquence, donc, pour dissiper ses doutes, et, en même temps, poussé par le désir d'avoir un endroit plus secret et plus tranquille pour notre conférence, je lui proposai de m'accompagner chez

moi. D'abord M. Jonson hésita, mais bientôt, moitié persuasion moitié intimidation, je l'amenai à ne plus faire aucune résistance.

Comme je n'étais pas autrement flatté de me faire voir en public avec un personnage d'un extérieur aussi magnifique et d'un caractère aussi connu, je le fis marcher devant moi vers l'hôtel Mivart, et je le suivis de près, sans tourner jamais l'œil ni à droite ni à gauche, de peur qu'il n'essayât de m'échapper. Mais il n'y avait pas de danger, car M. Jonson était un homme hardi et rusé, et il n'avait pas grand besoin de se mettre en frais de pénétration pour découvrir que je n'étais ni un inspecteur de police ni un mouchard, et que je lui avais fait des ouvertures sérieuses. Il n'avait donc pas besoin d'un grand courage pour m'accompagner à mon hôtel.

Il y avait bon nombre d'étrangers de haut rang chez Mivart, et les garçons prirent mon compagnon pour un ambassadeur au moins. Il reçut leur hommage avec la dignité mêlée de condescendance naturelle à un homme de sa distinction.

Comme la journée n'était pas très-avancée, je crus dans les convenances de l'hospitalité d'offrir à M. Jonson quelques rafraîchissements. Il accepta sans cérémonie ma proposition. Je commandai quelques viandes froides et deux bouteilles de vin, puis me souvenant des vieilles maximes, je remis à parler de mon affaire jusqu'à ce qu'il eût terminé son repas. Je conversai avec lui simplement de lieux-communs ordinaires, et, dans un autre temps, je me serais singulièrement amusé du mélange d'impudence et de duplicité qui formait le fond de son caractère.

Enfin son appétit était satisfait, et l'une des bouteilles était vide, l'autre était devant lui. Le corps renversé avec aisance sur mon fauteuil de bureau, les yeux en apparence baissés vers la terre, mais me lançant à tout moment un regard pénétrant et curieux, M. Jonson se prépara pour notre conférence ; je crus que c'était le moment de commencer :

« Vous dites que vous êtes lié avec M. Dawson, où est-il à présent ?

— Je ne sais pas, répondit laconiquement Jonson.

— Allons, dis-je, pas de plaisanterie, si vous ne le savez pas, vous pouvez l'apprendre.

— Il est possible que je le puisse, mais il me faudrait du temps, reprit l'honnête Job.

— Si vous ne pouvez sur le champ m'indiquer sa demeure, lui dis-je, notre entretien est terminé ; c'est là le point de départ de mes recherches. »

Jonson fit une pause avant de répondre. « Vous m'avez parlé franchement, ne faisons rien à moitié ; dites-moi, tout d'un coup, la nature du service que je peux vous rendre, quelle sera ma récompense, et alors vous aurez ma réponse. Quant à Dawson, je vous avouerai qu'autrefois je l'ai connu beaucoup et que nous avons fait ensemble bien des folies que je ne serais pas flatté de faire connaître aux gentlemen de la police. Vous comprendrez donc que j'aie naturellement de la répugnance à vous parler de lui, à moins que Votre Honneur ne me dise le pourquoi et le comment. »

J'étais quelque peu surpris de ce discours et de l'œil fin et rusé que je voyais fixé sur moi pendant tout le cours de sa harangue ; mais après tout, je n'étais pas sûr le moins du monde que le meilleur parti et le plus sage que j'eusse à prendre pour arriver à mon but ne fût pas d'accéder à sa proposition. Toutefois, il y avait quelques questions préliminaires sur lesquelles il fallait d'abord avoir une réponse : peut-être Dawson était-il un trop cher ami du candide Job, pour que ce dernier voulût compromettre sa sûreté ; ou peut-être (et c'était plus probable) Jonson ne savait-il absolument rien de ce que je voulais savoir. Dans ce cas ma communication devenait inutile ; en conséquence, après un moment de réflexion :

« Patience, lui dis-je, mon cher M. Jonson, patience ; vous saurez tout en son temps ; cependant il faut dans l'intérêt même de Dawson, me répondre les yeux bandés, par exemple, si en ce moment, votre pauvre ami Dawson était dans un danger imminent, et que vous eussiez le pouvoir de le sauver, ne feriez-vous pas tout ce que vous pourriez pour cela ? »

Les petits traits grossiers de M. Job furent comme pétrifiés par une espèce de désappointement assez drôle : « Est-ce tout ? dit-il. Non ! à moins que je ne fusse bien payé de mes peines pour lui, il pourrait aller à Botany Bay ; cela me serait bien égal.

— Quoi ! m'écriai-je d'un ton de reproche, est-ce là votre amitié ? Je pensais, à l'instant même, que vous m'aviez dit que Dawson avait été un de vos anciens et fidèles associés.

— Ancien, oui, Votre Honneur ; fidèle, non. Il y a peu de temps, je me trouvai dans une grande détresse ; Thornton et lui avaient, le diable sait

comment, deux mille livres environ à eux deux. Eh bien ! je n'ai pas pu tirer de Dawson un rouge liard, ce grippe-sous de Thornton ne lui a rien laissé.

— Deux mille livres ! dis-je d'une voix calme, quoique mon cœur battît violemment ; c'est une bien grosse somme pour un pauvre diable comme Dawson. Y a-t-il longtemps qu'il avait ça ?

— Environ deux ou trois mois, répondit Jonson.

— Dites-moi, je vous prie, avez-vous beaucoup vu Dawson dans ces derniers temps ?

— Oui.

— Vraiment ! je croyais que vous veniez de me dire à l'instant, que vous ne connaissiez pas sa demeure.

— En effet, je ne la connais pas, repartit froidement Jonson ; ce n'est jamais chez lui que je le vois. »

Je gardai le silence, car en ce moment, je calculais avec soin et rapidement les avantages et les inconvénients qu'il y aurait de ma part à donner à Jonson la confiance qu'il me demandait.

Pour réduire la question à la forme la plus simple de la logique, ou il avait le pouvoir de m'aider dans mes investigations, ou il ne l'avait pas ; s'il ne l'avait pas, il ne pouvait pas non plus les gêner beaucoup, et par conséquent il importait peu qu'il fût ou non dans ma confidence S'il avait ce pouvoir, l'embarras était de savoir si je devais agir franchement avec lui ou recourir au stratagème ; c'est-à-dire, s'il serait plus sage de lui confier toute l'affaire, ou de continuer à tirer de lui ce que je pourrais, sans le mettre dans ma confidence. Or, l'inconvénient de la franchise était que, s'il avait le désir de mettre à couvert Dawson et son ami, il serait ainsi mieux préparé à le faire, et même à les mettre en garde contre mes soupçons. Mais l'indifférence qu'il avait témoignée à l'égard de Dawson semblait rendre cette probabilité très-faible. Les avantages d'une communication sincère et franche étaient plus apparents : Job, dans ce cas n'aurait plus lieu de craindre que sa sûreté ne fût mise en jeu, et si je réussissais à lui démontrer qu'il avait plus d'intérêt à servir l'innocent que le coupable, j'aurais à l'instant à ma disposition, non-seulement tous les renseignements qu'il pouvait posséder présentement, mais encore son expérience et son adresse pour trouver de nouvelles preuves, ou me suggérer au moins des idées

utiles. De plus, en dépit de ma vanité et de la bonne opinion que j'avais de ma propre pénétration, j'étais obligé de confesser qu'il n'était pas vraisemblable que mon interrogatoire eût beaucoup de succès avec un vieux renard et un pécheur endurci comme M. Jonson. « Employez un voleur pour prendre un voleur », est un de nos plus sages proverbes, et l'on sait que les proverbes sont la sagesse des nations ; c'est ce qui me décida à ne rien lui cacher.

Tirant ma chaise près de Jonson, et fixant mes yeux sur son visage, je commençai par esquisser rapidement la situation de Glanville (dont je lui cachai seulement le nom), et les accusations de Thornton. J'exposai mes propres soupçons contre l'accusateur, et mon désir de découvrir Dawson, que Thornton me semblait mettre sous le séquestre avec beaucoup d'habileté. Enfin je conclus par une promesse solennelle, que si celui qui m'écoutait pouvait, par son zèle, ses efforts, son talent ou ses expédients, nous aider à convaincre les hommes qui, j'en avais l'assurance étaient les vrais meurtriers, il y gagnerait immédiatement une pension de trois cents livres par an.

Tout le temps que je mis à lui exposer la chose, le patient Job se tint muet et tranquille, fixant les yeux à terre, sans faire voir autrement que par l'élévation accidentelle de ses sourcils qu'il prît le plus mince intérêt au récit. Lorsque cependant, je touchai à la péroraison qui se terminait si délicatement par la mention d'une pension annuelle de trois cents livres, un changement visible s'opéra sur le visage de M. Jonson ; il se frotta les mains avec un air de grande satisfaction ; un sourire soudain éclaira ses traits et ensevelit presque ses yeux au milieu d'une avalanche de rides. Le sourire s'évanouit, aussi rapidement qu'il était venu, et M. Job se tourna vers moi avec un aspect solennel et calme. « Eh bien ! Votre Honneur, dit-il, je suis charmé que vous m'ayez dit tout : il faut voir maintenant ce qu'on peut faire. Quant à Thornton, j'ai peur que nous ne puissions pas tirer grand'chose de lui. C'est un vieux malfaiteur dont la conscience est aussi dure qu'une brique ; mais pour Dawson j'en augure mieux. Toutefois, il faut que vous me laissiez aller présentement, car c'est une affaire qui demande beaucoup de réflexions particulières. Demain je viendrai vous trouver, monsieur, avant dix heures, puisque vous dites que les choses sont si pressantes ; et vous verrez alors, j'en ai l'assurance, que vous n'aurez pas

lieu de vous repentir de la confiance que vous avez placée dans un homme d'honneur. »

En parlant ainsi, M : Job Jonson vida le reste de la bouteille dans son verre, et termina ses libations par un petit claquement joyeux des lèvres, suivi d'un long soupir.

« Ah, Votre Honneur ! dit-il, le bon vin aiguise merveilleusement l'intelligence ; mais, voyez-vous, un vrai philosophe est toujours modéré ; pour ma part, je ne vais jamais au delà de mes deux bouteilles. »

Et en disant ces mots, le vrai philosophe me planta là.

Je ne fus pas plus tôt délivré de sa présence, que mes pensées volèrent vers Hélène. Je n'avais pu ni l'aller voir ni lui écrire de toute la journée ; et j'avais une crainte horrible que ma précaution auprès du valet de sir Réginald n'eût été rendue vaine, et que l'alarme causée par son emprisonnement ne fût arrivée jusqu'à ses oreilles, peut-être aussi jusqu'à celles de lady Glanville. Ne pouvant pas résister à cette inquiétude, je ne tins pas compte de l'heure avancée, et je me rendis immédiatement à Berkeley Square.

Lady et miss Glanville étaient seules, elles dînaient : le domestique me répondit avec son insouciance habituelle, sans avoir l'air préoccupé. « Ainsi elles vont tout à fait bien ? » lui dis-je, soulagé, quoique toujours inquiet ; et satisfait sur ce point, je retournai chez moi, où j'écrivis une lettre longue, et consolante, je l'espère, à sir Réginald.

---

1. ↑ Don Fernand d'Ibarra.

CHAPITRE LXXX

Ponctuel au rendez-vous, le lendemain matin arriva M. Job Jonson. J'avais été dans les tortures de l'attente les trois dernières heures avant son arrivée, et la chaleur de mon accueil dut chasser le peu de défiance qui aurait pu troubler encore un gentleman aussi timide.

Sur mon invitation il s'assit, et voyant que mon déjeuner était sur la table, il fit la remarque que le grand air lui donnait toujours un fameux appétit. Je ne me le fis pas dire deux fois et je poussai les flûtes vers lui. Il se mit immédiatement à la besogne ; pendant le premier quart d'heure, sa bouche fut trop bien occupée pour permettre aux paroles l'impertinente indiscrétion d'interrompre cet exercice. Enfin la table fut desservie et M. Jonson commença.

« J'ai bien médité sur notre affaire, Votre Honneur, et je crois que nous pouvons manœuvrer de manière à étriller les coquins. Car j'en tombe d'accord avec vous : il n'y a aucun doute que Thornton et Dawson ne soient les véritables criminels. Mais, monsieur, que de difficultés ! quelle délicatesse il faut ! que de dangers personnels à courir ! Ma vie peut payer le désir que j'ai de vous être utile ; vous ne serez donc pas surpris que j'accepte votre offre libérale des trois cents livres de pension, si je réussis. Je puis vous assurer maintenant, monsieur, que ma première intention était de refuser toute récompense ; car je suis bienveillant de mon naturel, et j'aime par goût à faire une bonne action. En vérité, monsieur, si je n'avais à penser qu'à moi dans ce monde, je dédaignerais toute rémunération, car la vertu porte en soi sa récompense ; mais un vrai moraliste, Votre Honneur, ne doit pas oublier ses devoirs les plus importants. J'ai une petite famille à laquelle ma perte ferait un tort irréparable ; c'est là le seul motif, Votre Honneur, qui me porte à profiter de votre générosité. » Le moraliste en terminant, tira de la poche de son gilet un papier qu'il me présenta avec son salut ordinaire de déférence.

J’y jetai un coup d’œil ; c’était un billet évidemment rédigé dans toutes les formes légales, par lequel je m’engageais, dans le cas où Job Jonson, avant l’expiration de trois jours, donnerait le renseignement qui devait conduire à la découverte et au châtiment des véritables meurtriers de sir John Tyrrell, à assurer au dit Job Jonson la pension annuelle de trois cents livres.

« C’est avec beaucoup de plaisir que je vais signer ce papier, lui dis-je, mais permettez-moi, par parenthèse, de remarquer que, puisque vous acceptez seulement cette pension, pour faire du bien à votre petite famille, en cas de mort, cette pension cessant avec votre vie, laissera vos enfants aussi dénués de tout qu’ils le sont présentement.

— Pardonnez-moi, Votre Honneur, répliqua Job, sans être déconcerté le moins du monde par la vérité de ma remarque, je puis m’assurer !

— J’oubliais cela, lui dis-je, en signant le papier et le lui rendant ; maintenant à notre affaire. »

Jonson examina gravement et minutieusement l’intéressant document que je lui rendais, et le serrant avec soin sous triple enveloppe, il le plaça dans un vaste portefeuille rouge qu’il enfonça dans une poche intérieure de son gilet.

« C’est juste, monsieur, dit-il avec lenteur, à notre affaire ! Avant tout, il faut cependant que vous me promettiez, sur votre honneur de gentleman, le plus rigoureux secret sur mes communications. »

J’y consentis facilement, autant que ce secret ne serait pas un obstacle au but que je me proposais ; et Job, satisfait de cette condition, reprit :

« Il faut que vous me pardonniez si, pour arriver au point en question, je pars d’un autre point qui peut vous sembler tiré d’un peu loin. »

J’approuvai cette réflexion par un signe de tête, et Job continua.

« J’ai connu Dawson pendant quelques années ; ma connaissance avec lui a commencé à Newmarket, car j’ai toujours eu une certaine inclination pour le turf. C’était un garçon extravagant et étourdi qui se laissait aisément entraîner à toute sorte de mauvais coups, mais il s’en tirait toujours à son honneur. En résumé, quand il devint l’un des nôtres, ce qui ne fut pas long, avec ses habitudes de dissipation, nous les considérâmes comme un

instrument très-utile ; c'est un individu, en même temps assez vicieux pour entreprendre une mauvaise action, mais beaucoup trop faible pour la poursuivre ; aussi on l'employait souvent, mais toujours avec défiance. Quand j'ai dit qu'il devint des nôtres, je vois que ce mot a excité votre curiosité. Je voulais simplement parler d'une société clandestine dont nous bornions les opérations à des exploits sur les domaines du turf. Je crois devoir faire cette distinction (poursuivit M. Jonson d'un air aristocratique), parce que j'ai l'honneur d'appartenir à plusieurs autres sociétés dans lesquelles Dawson n'aurait jamais pu être admis, si bien donc, monsieur, que notre club à la fin fut dissous, et Dawson abandonné à ses propres moyens d'existence. Son père était encore vivant, et le jeune héritier présomptif, s'étant fâché avec lui, se trouvait dans la plus grande détresse. Il vint à moi avec une piteuse histoire et une figure plus piteuse encore. En cet état j'eus compassion du pauvre diable et je lui procurai, grâce à mon crédit, l'admission dans une bande de bons compagnons que j'ai visitée, par parenthèse, la nuit dernière. Là je l'ai pris sous ma surveillance particulière ; et, autant que faire se peut avec une tête dure et lourde comme celle d'un dromadaire, je lui enseignai quelques tours élégants de ma profession. Cependant le chien d'ingrat retourna bientôt à ses anciennes habitudes, et me frustra de ma moitié dans une prise à laquelle je l'avais aidé de ma personne. Je hais la perfidie et l'ingratitude, Votre Honneur, ce sont des vices si monstrueusement indignes d'un homme comme il faut !

« Je l'avais perdu de vue, lorsqu'il y a deux ou trois mois, il revint à Londres assister à nos réunions en compagnie de Thornton qui avait été élu membre du club quelques mois auparavant. Depuis notre dernière rencontre, le père de Dawson était mort, et je pensais que la brillante figure qu'il faisait par la ville s'expliquait par son récent héritage. Je me trompais : le vieux Dawson avait si fort engagé sa propriété, que son jeune héritier ne put en tirer assez pour payer ses dettes. En conséquence, avant de venir à la ville il abandonna à ses créanciers son intérêt viager sur le bien. Quoi qu'il en soit, maître Dawson semblait au pinacle de la fortune. Il avait des chevaux et régalait la société de champagne et de venaison. Bref, il n'y aurait pas eu de terme à ses prodigalités si Thornton n'avait pas été là pour le sucer comme une sangsue.

« Ce fut environ vers cette époque que je demandai à Dawson une bagatelle pour me préserver de la prison ; car j'étais malade, alité, et je ne savais comment faire. Croiriez-vous, monsieur, que le coquin m'envoya au diable et que Thornton répondit, amen ! Je n'ai jamais oublié l'ingratitude de mon protégé, quoique, lorsque je revins à la santé, j'aie paru le faire par politique. Je ne pus pas plus tôt sortir, que je fis face à toutes mes nécessités. Il n'y a qu'un sot qui meure de faim avec une belle ville comme Londres devant lui ! À mesure que s'augmentaient mes finances, celles de Dawson déclinaient à vue d'œil, et avec elles sa belle humeur. Il devint pensif et abattu, ne fut plus d'aucune de nos parties ; enfin, petit à petit il en vint à n'être plus qu'un membre tout à fait inutile de la corporation. Pour ajouter à sa mélancolie, un matin il assista à l'exécution d'un de nos infortunés associés ; cela fit sur lui une impression profonde ; de ce moment, il devint tout à fait maussade et découragé. On l'entendait fréquemment se parler à lui-même, il ne pouvait endurer qu'on le laissât seul dans les ténèbres, enfin il desséchait de chagrin.

« Une nuit que lui et moi nous étions assis à côté l'un de l'autre, il me demanda si jamais je ne m'étais repenti de mes péchés, et ajouta, avec un gémissement, que jamais il est vrai je n'avais commis un crime aussi odieux que celui dont il était coupable. Je le pressai de pousser plus loin ses aveux, mais il ne le voulut point. Cependant, je rapprochai cette demi-confidence de sa richesse soudaine et des mystérieuses circonstances de la mort de sir John Tyrrell ; et de vagues soupçons pénétrèrent dans mon esprit. À cette époque, et il est vrai, toujours depuis que Dawson avait reparu, nous étions dans la fréquente habitude de discuter le meurtre fameux qui occupait alors l'attention publique. Comme Dawson et Thornton avaient été témoins dans l'enquête, nous nous adressions souvent à eux pour éclaircir nos doutes. Dawson, dans ces occasions, ne manquait jamais de pâlir et de détourner la question. Thornton, au contraire, soutenait la conversation avec son impudence habituelle. La répugnance de Dawson pour parler du meurtre me revint alors à la mémoire avec assez de force pour confirmer mes soupçons. En conversant avec un ou deux de nos camarades, je découvris que mes doutes étaient partagés ; que Dawson, quand il était tourmenté plus que d'habitude par ses humeurs noires, avait fréquemment fait allusion à

quelque crime épouvantable qu'il avait commis, et au remords incessant qu'il en éprouvait.

« Insensiblement, Dawson alla de pis en pis ; sa santé déclina, il avait peur de son ombre ; il buvait énormément, et, dans son ivresse, prononçait des mots qui faisaient dresser les cheveux sur la tête de nos novices.

« Il ne faut pas souffrir cela, dit Thornton, que son audacieuse effronterie semblait autoriser à mener haut la main tous nos aimables collègues ; ses rêvasseries et son radotage démoraliseraient tous nos jeunes conscrits ; et alors, sous ce prétexte, Thornton fit emmener le malheureux dans un asile secret. Cet asile est connu seulement des chefs de la bande et approprié à la réception des individus qui, par une faiblesse analogue à celle de Dawson, pourraient mettre en danger les autres ou se compromettre eux-mêmes. C'est là que plus d'un pauvre diable avait été enfermé secrètement entre quatre murs, sans qu'on lui permît jamais de revoir la lumière du ciel. Il est juste que les mignons de la lune, aussi bien que ceux des monarques, aient leurs prisonniers d'état, et leurs victimes d'état.

« La nuit dernière, après votre obligeante confidence, je retournai à la réunion ; Thornton y était, et de très-mauvaise humeur. Quand nos camarades furent partis, et que nous nous trouvâmes seuls à l'un des coins de la chambre, je commençai négligemment à lui parler de l'accusation de votre ami, qui, d'après ce que j'ai appris depuis, est sir Réginald Glanville. C'est un de mes anciens amis aussi ; oui, vous pouvez ouvrir de grands yeux, monsieur ; mais je vous réponds sur ma vie que j'ai visité ses poches une certaine nuit à l'Opéra. Thornton fut grandement surpris de me voir déjà au fait d'une circonstance qui jusque-là avait été gardée secrète. Cependant j'en fis honneur à ma sagacité qui n'avait pas besoin de beaucoup de renseignements pour s'édifier ; alors il laissa échapper négligemment qu'il ne pouvait pas se pardonner l'accusation qu'il avait portée contre le prisonnier et qu'il était fort inquiet des pressantes recherches que l'on faisait de Dawson. Convaincu de plus en plus de son crime, je quittai le lieu de a réunion pour me rendre à la retraite de Dawson.

« De peur qu'il ne vînt à s'évader, Thornton l'avait étroitement confiné dans l'une des pièces les plus secrètes de la maison. Sa solitude et l'obscurité de sa prison, combinées avec ses remords, avaient agi sur son esprit, qui jamais n'avait été bien fort, il est devenu presque fou. Il se tordait

aux prises avec les plus violents reproches d'une conscience malade dont mon expérience, qui ne date pas d'hier, ait jamais été témoin. La vieille sorcière, qui est l'Hécate de ce séjour (vous voyez, monsieur, que j'ai reçu une éducation classique) fit beaucoup de façons pour m'admettre auprès de lui, parce que Thornton lui avait fait les menaces les plus terribles, en cas de désobéissance. Mais elle n'osa pas résister à mes ordres. En conséquence j'eus une longue entrevue avec ce malheureux ; il croit fermement que Thornton a l'intention de l'assassiner ; et dit que s'il pouvait s'échapper de son cachot, il irait se livrer au premier magistrat qu'il trouverait sous sa main.

« Je lui racontai qu'un innocent avait été arrêté pour le crime dont je savais que Thornton et lui étaient coupables. Alors, prenant sur moi l'office de prédicateur, je l'exhortai à expier, autant que possible, son crime passé, par une entière et fidèle confession qui amènerait la délivrance de l'innocent et la punition du coupable. Je lui fis espérer que cette confession pourrait peut-être servir à le faire considérer comme « témoin du roi », et lui obtenir à ce titre le pardon de son crime. Enfin je lui promis d'employer tout mon zèle et toute mon activité pour le tirer de la caverne où il est présentement retenu.

« Il me répondit qu'il ne désirait pas vivre ; qu'il souffrait les plus grandes tortures d'esprit ; et que le seul soulagement que la terre pût lui offrir serait d'alléger ses remords par un aveu complet de son crime, et d'espérer le pardon dans l'avenir en expiant son crime sur l'échafaud ; toutes ces choses, et bien d'autres encore du même genre me furent articulées par mon poltron avec accompagnement de soupirs et de gémissements. J'aurais ardemment désiré recueillir sa confession sur-le-champ et l'emporter avec moi, mais il refusa de me la donner, à moi ni à personne ; il ne voulait la faire qu'à un ministre dont il me suppliait de lui procurer les services. Je lui dis d'abord que la chose était impossible ; mais touché de sa détresse et de ses remords, je lui promis enfin de lui en amener un ce soir qui lui administrerait les secours spirituels et recevrait en même temps sa déposition. Mon idée était alors de me déguiser sous le costume du révérend et de lui rendre le double service qu'il réclame, mais depuis j'ai pensé à un meilleur plan.

« Comme mon caractère, vous savez, Votre Honneur, n'est pas prisé par les magistrats aussi haut qu'il devrait l'être, toute confession qui serait faite à ma personne pourrait bien n'avoir pas la même valeur que si elle était faite à quelque autre, à un gentleman, comme vous par exemple. D'ailleurs, ce serait mal à moi de paraître en témoignage contre quelqu'un de nos frères ; pour deux raisons, la première, parce que j'ai juré solennellement de ne jamais le faire ; et la seconde, parce que j'ai une chance très-certaine, si je le fais, de rejoindre prochainement sir John Tyrrell dans le royaume éternel. Mon plan présent, sauf votre approbation, serait donc d'introduire Votre Honneur en qualité de ministre, et vous n'auriez plus qu'à recevoir sa confession, que vous pourriez écrire tout au long. Ce plan, je l'avoue naïvement, n'est pas sans de grandes difficultés, ni même sans quelque danger, car j'ai non-seulement à vous faire passer auprès de Dawson pour un prêtre, mais aussi auprès de Brimstone Bess pour un de nos joyeux lurons. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'un ministre véritable pourrait frapper longtemps à sa porte avant qu'elle lui fût ouverte. Il faut donc que vous restiez muet comme une carpe, à moins qu'elle ne vous apostrophe dans son argot, car alors je vous dicterai vos réponses ; autrement, elle ne manquerait pas d'éventer la mèche, et, s'il se trouvait quelques bons camarades dans la maison, nous n'en sortirions ni l'un ni l'autre comme nous y serions entrés.

— Mon cher M. Job, repris-je, il me semble qu'il y a un plan beaucoup plus facile que tout cela, c'est tout simplement de dire aux agents de Bow-Street où l'on peut trouver Dawson, je suppose qu'ils sauront bien le tirer des bras de Brimstone Bess, sans difficulté et sans danger. »

Jonson sourit.

« Je ne jouirais pas longtemps de ma pension, Votre Honneur, si je livrais à l'ennemi notre meilleure ruche. Je serais un homme mort avant la fin de la semaine. Vous-même, vous n'avez qu'à m'accompagner ce soir, et je vous défie de jamais reconnaître où l'endroit est situé ; vous aurez beau retourner ciel et terre, et chercher la place dans Londres avec toute la police à votre disposition, vous ne le retrouverez jamais. Et puis, Dawson n'est pas la seule personne dans la maison dont la justice cherche la piste. Il y en a une vingtaine d'autres que je n'ai pas envie d'envoyer à la potence. Ils se cachent gentiment dans les coins et recoins de la maison, comme de bons

petits raisins de Corinthe dans un pudding. L'honneur me défend de les trahir, et pour rien au monde !… Non, monsieur, le seul plan auquel je puisse m'arrêter est celui que je vous ai proposé ; si vous ne l'approuvez pas (et certainement il est sujet à objections) il faut que j'en imagine quelqu'autre : seulement cela peut entraîner des retards.

— Non, mon bon Job, répliquai-je, je suis prêt à vous suivre, mais ne pourrions-nous pas manœuvrer pour mettre Dawson en liberté, et recevoir ainsi plus à l'aise sa déposition ? son témoignage verbal vaut mieux que toutes les dépositions écrites du monde.

— C'est très-vrai, répondit Job, s'il est possible de donner à Bess un croc en jambe, nous le ferons. Cependant, monsieur, ne lâchons pas la proie pour l'ombre, ayons la confession d'abord, et nous tenterons l'évasion après. J'ai pour cela, monsieur, une autre raison que vous comprendriez aisément si vous connaissiez nos pénitents comme moi. Le vieux proverbe dit, monsieur, que le diable étant malade… vous savez le reste : eh bien ! aussi longtemps que Dawson sera relégué dans un trou obscur, et s'imaginera voir des démons dans tous les coins, il pourrait bien être tourmenté du besoin de faire des aveux, sans en être aussi curieux, quand il se verra au grand soleil. Les ténèbres et la solitude sont d'étranges stimulants pour la conscience, et nous ferons bien de ne pas en perdre le bénéfice, pendant que nous y sommes.

— Vous êtes un admirable moraliste, m'écriai-je, et je suis impatient de vous accompagner… À quelle heure voulez-vous que ce soit ?

— Pas beaucoup avant minuit, répondit Jonson, mais il faut que Votre Honneur retourne à l'école pour y apprendre sa leçon jusque-là. Supposez que Bess s'adresse à vous en ces termes : dites donc, cornant de paroufle défardeur, allez-vous pitancher l'eau-daffe, ou jaspiner dans l'égrugeoir[1]. Je parie que vous ne sauriez que répondre.

— J'ai peur que vous n'ayez raison, M. Jonson, lui dis-je d'un ton un peu humilié.

— Cela ne fait rien, répliqua le compatissant Job, nous sommes tous des ignorants, le savoir ne s'acquiert pas en un jour. Je vais vous apprendre avant la nuit le petit nombre de termes d'argot les plus communs et les plus nécessaires dans notre grimoire de Saint-Gilles, je préparerai d'avance la

vieille dame à ne pas être étonnée de trouver en vous un novice dans la profession. Comme il faut que je vous déguise avant, et que cela ne peut se faire ici, voulez-vous dîner avec moi dans mes appartements ?

— Je serai trop heureux, lui dis-je, assez surpris de la proposition.

— Je reste dans Charlotte Street, Bloomsbury, n° —. Il faut me demander sous le nom du capitaine de Courcy, dit Job avec dignité ; nous dînerons à cinq heures, pour avoir le temps de préparer votre initiation préliminaire.

— De tout mon cœur. » Là-dessus M. Job Jonson se leva, et, me rappelant ma promesse de lui garder le secret, prit congé de moi.

---

1. ↑ Dites donc voleur de curé, venez-vous ici pour boire du gin ou pour jacasser en chaire ?

CHAPITRE LXXXI

Malgré tout mon amour pour les entreprises et les aventures, je ne puis dire que j'eusse précisément choisi le projet que j'avais en perspective pour mon amusement de la soirée, si j'avais été laissé à ma propre volonté ; mais la situation de Glanville ne me permettait pas de m'occuper de moi ; et, bien loin de reculer devant le danger auquel j'étais sur le point de m'exposer, j'appelais de mes vœux les plus ardents l'heure de rejoindre Jonson.

J'avais encore beaucoup de temps devant moi jusqu'à cinq heures ; et la pensée d'Hélène ne me laissa aucun doute sur l'emploi que j'allais en faire. Je me rendis à Berkeley Square ; lady Glanville se leva vivement quand j'entrai dans le salon.

« Avez-vous vu Réginald ? dit-elle, ou savez-vous du moins pour quel pays il est parti ? »

Je répondis, négligemment, qu'il avait quitté la ville pour peu de jours, et, simplement à ce que je croyais, pour une petite excursion, afin de prendre l'air de la campagne.

« Vous nous rassurez, dit lady Glanville ; nous avons été tout à fait alarmées par les manières de Seymour. Il paraissait si troublé quand il nous a dit que Réginald avait quitté la ville, que j'ai cru en vérité qu'il lui était arrivé quelque accident. »

Je m'assis auprès d'Hélène qui paraissait entièrement occupée de finir une bourse. Pendant que je murmurais à son oreille des mots qui multipliaient les roses par milliers sur ses joues, lady Glanville m'interrompit tout-à-coup par cette exclamation : « Avez-vous lu les journaux d'aujourd'hui, M. Pelham ? » et sur ma réponse négative, elle m'indiqua du doigt un article du *Morning Herald*, qui, dit-elle, avait piqué toute la matinée leur curiosité, il était ainsi conçu :

« Avant-hier dans la soirée, une personne de qualité et de distinction a été amenée secrètement devant le magistrat de X. Depuis lors, elle a subi un interrogatoire, dont la nature, aussi bien que le nom de l'individu, est encore un mystère. »

Je crois que j'ai un empire assez absolu sur mon visage, pour ne permettre à mes muscles ni à ma physionomie d'éprouver la moindre altération, si je venais à apprendre la plus grande calamité qui me pût arriver. Je ne trahis donc aucune des émotions que la lecture de ce paragraphe excita dans mon âme, je parus au contraire aussi intrigué que lady Glanville, je me mis avec elle en frais de suppositions et de conjectures jusqu'à ce qu'elle se rappela ma situation présente dans la famille, et me laissa seul avec Hélène.

Pourquoi le tête-à-tête des amants est-il si peu intéressant aux yeux du monde, lorsqu'il n'y a peut-être pas un de nous qui n'ait aimé ? l'expression des autres sentiments nous intéresse tous, l'expression de l'amour nous ennuie et nous fatigue. Mais l'entrevue de cette matinée était loin de ressembler à ces délicieuses réunions que l'histoire de l'amour, à cette période primitive de son existence, retrace si souvent. Je ne pouvais m'abandonner à un bonheur qu'un instant pouvait détruire. J'avais beau cacher mon anxiété et ma froideur à Hélène, je regardais comme un crime de me permettre même l'apparence d'un transport joyeux, quand je savais que Glanville gisait seul en prison ; avec une accusation de meurtre si spécieuse et des chances si grandes de condamnation.

L'horloge avait sonné quatre heures avant que j'eusse quitté Hélène, et sans retourner à mon hôtel, je me jetai dans un fiacre qui me conduisit vers Charlotte Street. Le digne Job me reçut avec sa dignité et son aisance accoutumées ; ses appartements consistaient en un premier étage, meublé selon toutes les notions d'élégance de Bloomsbury, c'est-à-dire, de tapis de Bruxelles tout neufs et d'un éclat éblouissant ; de miroirs convexes enrichis de massives bordures dorées avec des aigles au sommet ; de fauteuils en bois de rose, avec des coussins on étoffe de Perse ; de brillantes grilles de cheminée, avec un pot de fleur en papier jaune découpé. En résumé, il y avait là toute cette recherche particulière de décorations de tapissier, que Vincent qualifiait assez bien du nom de *bibelophilie*. Jonson ne paraissait

pas peu fier de ses appartements, aussi ne manquai-je pas de le complimenter sur leur élégance.

« Entre nous, me dit-il, l'hôtesse qui est veuve, croit que je suis un officier à demi-solde, et me suppose des intentions matrimoniales à son endroit ; pauvre femme ! mes boucles noires et mon habit vert pomme possèdent un charme qui me surprend moi-même. Qui voudrait être un sale filou, quand il y a tant à gagner à se faire baron de haute volée…

— C'est juste, M. Jonson, lui dis-je ; mais je vous avoue que je suis surpris qu'un gentleman de votre talent s'abaisse à l'a b c de la profession. Je m'étais toujours imaginé que vous abandonniez exclusivement le soin de visiter les poches aux voleurs vulgaires ; maintenant je sais à mes dépens, que vous ne dédaignez pas cette habileté manuelle.

— Votre Honneur parle comme un juge, répondit Job ; le fait est, que je mépriserais ce que vous appelez avec raison l'a b c de la profession, si je ne me flattais pas de donner à ces exercices vulgaires un charme particulier et de les ennoblir d'une dignité qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Pour vous donner une idée de la dextérité supérieure avec laquelle je gouverne mes tours de main, sachez que je suis allé quatre fois dans cette boutique où vous m'avez vu emprunter cette bague de diamant, que vous voyez briller maintenant à mon petit doigt. Quatre fois j'ai emporté quelque témoignage de mes visites ; bien mieux, le boutiquier est si loin de me soupçonner, que deux fois il m'a gratifié du piteux récit des pertes que je lui ai causées. Je m'attends dans quelques jours, à lui entendre raconter l'histoire du diamant envolé, rapprochée de la présence plus que suspecte de *Votre Honneur !* Avouez-moi que ce serait grand dommage de permettre à mon sot amour-propre de contrarier les talents dont m'a gratifié la Providence. Mépriser les petites *délicatesses* de l'art, que j'exécute si parfaitement, serait à mon avis, aussi absurde que pour un poète épique de dédaigner la composition d'une épigramme parfaite, ou pour un musicien consommé la mélodie d'une romance irréprochable.

— Bravo ! M. Job, dis-je, un véritable grand homme comme vous peut ennoblir des riens. »

J'allais continuer, mais je fus arrêté tout court par l'entrée de l'hôtesse, qui était belle, blonde, bien mise ; une femme avenante enfin, d'environ

trente-neuf ans et onze mois, ou, pour parler avec moins de précision *entre trente et quarante*. Elle venait annoncer que le dîner était servi en bas. Nous descendîmes, et nous trouvâmes un somptueux repas de bœuf rôti et de poisson ; ce premier service fut remplacé par cette grande friandise des gens du commun, un canard aux petits pois.

« Sur ma parole, M. Jonson, vous vivez comme un prince ; votre dépense de chaque semaine doit être assez considérable pour un célibataire.

— Je ne sais pas, reprit Jonson, avec un air de noble indifférence, je n'ai jamais payé ma bonne hôtesse en autre monnaie qu'en compliments, et je ne le ferai jamais autrement selon toute probabilité. »

Fut-il jamais application plus frappante de l'admonition de Moore :

> « Ô dames, donnez-vous de garde
> D'un jeune et joyeux chevalier » etc.

Après dîner nous remontâmes dans le garni que Job appelait emphatiquement son appartement ; et alors il procéda à mon initiation en m'apprenant les phrases du noble langage « d'argot » qui pouvaient m'être utiles tout à l'heure. Ce que j'avais appris de ce jargon élégant à Cambridge m'avait déjà initié à quelques connaissances élémentaires qui me rendirent les enseignements de Jonson moins étranges et moins difficiles à comprendre. Dans cette leçon « douce et sainte, » les heures s'écoulèrent jusqu'à ce que le moment fût arrivé de faire ma toilette. M. Jonson me conduisit alors dans le sanctuaire de sa chambre à coucher. Je me heurtai contre une énorme malle. En entendant l'anathème involontaire que cet accident évoqua sur mes lèvres, Jonson me dit : « Ah, monsieur ! obligez-moi d'essayer de remuer cette malle. »

Je lui obéis, mais sans pouvoir la faire bouger d'un pouce ;

« Votre Honneur n'avait pas encore vu une *boîte à bijoux* aussi lourde, je pense, dit Jonson, avec un sourire.

— Une boîte à bijoux !

— Oui, répliqua Jonson, une boîte à bijoux, car elle est pleine de *pierres précieuses !* Quand je m'en irai, porté sur les livres de ma bonne hôtesse

pour une somme assez ronde, je lui recommanderai, en termes sérieux, de prendre le plus grand soin de *ma boîte*. Corbleu ! quel trésor ce serait pour Mac Adam ; il pourrait avec les cailloux qu'elle contient macadamiser toute une rue.

À ces mots, M. Jonson ouvrit une garde robe qui donnait dans la chambre, et en tira un habillement complet d'un noir de rouille.

— Là ! dit-il avec un air de satisfaction, là ! voici votre premier pas vers la chaire. »

Je retirai mes propres vêtements, et avec quelques soupirs bien naturels, sur la laideur de ma prochaine métamorphose, je me revêtis lentement des habillements ecclésiastiques qu'il me fallait endosser ; ils étaient beaucoup trop larges et un peu trop courts pour moi ; mais Jonson me tourna et retourna, comme si j'eusse été son fils aîné, mis en culotte pour la première fois, et déclara avec un serment emphatique, que tout cela m'allait à ravir.

Mon hôte ensuite ouvrit un grand nécessaire de toilette en fer-blanc, d'où il tira diverses poudres, des lotions et des couleurs. Il fallait toute l'amitié que je portais à Glanville pour me soutenir dans l'opération que j'eus alors à supporter. Mon pauvre teint, pensais-je, avec des pleurs dans les yeux, va rester gâté pour toujours ! Pour couronner l'œuvre, Jonson me dépouilla en quatre coups de ciseaux des boucles luxuriantes qui, grâce à l'indulgence dont elles avaient profité si longtemps, pouvaient se croire autorisées à se révolter contre la nouvelle dynastie que Jonson appelait maintenant *la couronne*. Cette dynastie consistait en une perruque mal peignée, quoique admirablement faite, de couleur rousse. Quand je fus ainsi complètement ajusté de la tête aux pieds, Job me fit mirer dans une glace de grandeur naturelle, une psyché, ma foi !

Je serais bien resté là toute ma vie à me considérer sans pouvoir reconnaître ni mes formes, ni mon visage. Je crus un moment que mon âme avait subi par la métempsycose, une véritable transmigration et ne conservait plus dans son nouveau corps un atome de celui qu'elle habitait dans l'origine. Ce qui me paraissait le plus singulier, c'est que je ne me trouvais pas le moins du monde une figure ridicule ni *outrée*, grâce à l'habileté de M. Jonson. Je le comblai d'éloges qu'il prit *au pied de la lettre*. Jamais, en vérité, il n'y eut d'homme aussi fier d'être un coquin.

« Mais, pourquoi ce déguisement ? lui dis-je. Vos amis, probablement, sont assez versés dans les mystères de la métamorphose, pour percer à jour vos artifices, et comme ils ne m'ont jamais vu jusqu'ici, quel inconvénient y aurait-il que j'allasse les trouver en personne naturelle ?

— C'est vrai, répondit Job, mais vous ne réfléchissez pas que sans ce déguisement vous pourriez être reconnu plus tard ; nos amis se promènent dans Bond Street aussi bien que Votre Honneur, et dans ce cas, vous risqueriez votre peau bel et bien.

— Vous m'avez convaincu, lui dis-je, et maintenant, avant de partir, permettez-moi d'ajouter un mot relativement à notre *objet*. Je vous déclare sincèrement que selon moi, la déposition écrite de Dawson n'est qu'un point secondaire : et que, par cette raison, si on ne peut la corroborer plus tard par un témoignage verbal, elle sera tout à fait insuffisante pour la décharge de Glanville, condamné par les apparences, et pour la conviction des véritables meurtriers. Si donc, il est possible d'enlever Dawson, après nous être assurés de sa confession, il ne faut pas y manquer. Je crois devoir insister d'autant plus particulièrement Sur ce point, que ce matin vous m'avez paru ne pas le considérer comme moi.

— Je suis tout à fait de l'avis de Votre Honneur, répartit Job, et vous pouvez être sûr que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour remplir votre attente. Et cela, non seulement par cet amour de la vertu qui est enraciné dans mon cœur, quand je n'ai pas de motif plus puissant qui m'en détourne ; mais à cause aussi de ce souvenir plus terrestre, de la pension dont nous sommes convenus. Or, elle n'aura d'effet qu'en cas de succès, sans tenir compte d'une honnête intention qui n'aurait pas réussi. Dire que je n'ai aucune objection à faire à l'élargissement de Dawson, ce serait tromper Votre Honneur ; j'avoue que j'en ai une : et cette objection est, premièrement la crainte qu'il ne fasse des révélations sur d'autres affaires que celle du meurtre de sir John Tyrrell ; secondement, les scrupules que j'éprouve à paraître intervenir dans son évasion. L'une et l'autre de ces chances m'exposent à un grand danger ; cependant on ne gagne pas trois cents livres de pension annuelle à Se croiser les bras, et tout compensé, je suis décidé.

— Vous êtes un homme de bon sens, monsieur Job, lui dis-je, et je suis sûr que vous allez gagner haut la main votre pension et que vous en jouirez

longtemps. »

Comme je disais ces mots, le watchman qui passait sous notre fenêtre, cria : « onze heures sonnées ! » et Jonson, se levant brusquement, changea à la hâte ses habits de mirliflore pour un costume plus simple, et jetant sur le tout un plaid écossais, il m'en donna un semblable dans lequel je m'enveloppai soigneusement. Nous descendîmes les escaliers sans bruit ; Jonson nous fit sortir par le « sésame ouvre-toi » d'un passe-partout qu'il gardait sur lui.

CHAPITRE LXXXII

Comme nous avancions dans Tottenham Court Road, où nous nous attendions à trouver un fiacre, mon compagnon mit beaucoup de feu et d'énergie à me convaincre de la nécessité d'obéir implicitement à toutes les instructions et à tous les avis qu'il pourrait me donner dans le cours de notre aventure. « Souvenez-vous, ajouta-t-il avec instance, que le moindre écart à cet égard, peut non seulement nous faire manquer le but que nous nous proposons d'atteindre, celui d'emmener Dawson, mais encore exposer notre vie au péril le plus imminent. » Je promis sur l'honneur de me conformer à ses moindres prescriptions.

Nous arrivâmes à une place de fiacres. Jonson en choisit un, et donna un ordre au cocher en prenant soin que je n'en entendisse pas un mot. Durant la demi-heure que nous fûmes enfermés dans ce véhicule, Job me fit passer et repasser mon examen de « catéchisme d'argot, » comme il l'appelait. Il se montra très-satisfait de la vivacité de mes dispositions naturelles, et me fit l'honneur de m'assurer qu'il ne demandait pas plus de trois mois pour faire de moi le plus rusé filou qui eût jamais dévalisé un honnête homme.

J'étais trop flatté de ce compliment pour ne pas l'en remercier comme je devais.

« N'allez pas supposer, dit Jonson quelques minutes après, d'après l'usage que nous faisons de cette langue, que notre club ne soit composé que de voleurs infimes. C'est précisément le contraire ; nous sommes une compagnie de gentlemen aventuriers qui portons les habits les plus élégants, montons les meilleurs chevaux, hantons les meilleures maisons de jeu, les réunions les plus distinguées, et quelquefois même nous mêlons à la première société de Londres. Notre nombre est limité ; nous n'avons rien de commun avec les fripons ordinaires, et si mes petits amusements particuliers (comme vous les appelez si bien), étaient connus dans la compagnie, il y a gros à parier que j'en serais chassé pour « pratiques

indignes d'un gentleman. » Nous nous abaissons rarement à nous parler « argot » dans nos réunions ordinaires, mais nous le trouvons nécessaire dans beaucoup d'occasions où la fortune ne nous est pas favorable. La maison que nous allons visiter cette nuit est une espèce de colonie que nous avons établie pour toutes les personnes d'entre nous qui sont en danger de *manger*[1]. Elles demeurent là cachées quelquefois plusieurs semaines de suite, puis on finit par les embarquer pour le continent, ou par les faire rentrer dans le monde, dans un nouveau rôle, avec un autre nom. C'est dans ce refuge des malheureux que nous envoyons également tous ceux de la bande qui sont, comme Dawson, poursuivis par des scrupules capables de mettre la communauté en danger. Ils y restent comme dans un hôpital, jusqu'à la mort, ou jusqu'à la guérison. En résumé, cette maison et ses pensionnaires nous servent à nous défendre contre nos ennemis. La vieille Brimstone Bess, à laquelle je vais vous présenter, est, comme je vous l'ai déjà dit, la gardienne de la place. Le langage auquel se complaît le plus particulièrement cette respectable dame est celui dans lequel vous venez d'acquérir de si utiles connaissances. Partie pour lui faire la cour et partie par inclination, le dialecte adopté dans sa maison est presque entièrement « l'argot ! » Vous voyez donc bien s'il était nécessaire de ne pas paraître tout à fait novice dans une langue qui non-seulement est celle du pays, mais à laquelle tout compagnon fidèle de notre société, si haut placé qu'il soit dans sa profession, n'est jamais étranger. »

Au moment où Jonson terminait son discours, la voiture s'arrêta. Je regardai vivement par la portière. Jonson observa le mouvement : « Nous n'avons point fait encore la moitié du chemin, Votre Honneur, » dit-il. Nous quittâmes la voiture, que Jonson me laissa le soin de payer, et nous allâmes à pied.

« Dites-moi franchement, monsieur, dit Job, savez-vous où vous êtes ?

— Pas le moins du monde, » repris-je en regardant avec soin une rue longue, triste et mal éclairée.

Job roula sur moi ses yeux sinistres avec un regard inquisiteur, puis tournant brusquement à droite, il pénétra dans une espèce de passage couvert ou de cour qui se terminait par une allée. L'allée déboucha soudainement sur une station pour trois fiacres. Job en appela un. Nous y

entrâmes. Une adresse fut donnée, toujours secrètement, et nous voilà partis d'un train si furieux que jamais, je pense, carcasse de fiacre ne se vit à pareille fête. Je remarquai que nous étions alors arrivés à une partie de la ville qui m'était absolument étrangère. Les maisons étaient vieilles, et pour la plupart de la plus chétive apparence ; il me sembla que nous enfilions un labyrinthe de ruelles ; une fois je m'imaginai que je saisissais, à travers une ouverture soudaine, une vue rapide de la rivière, mais nous passions si rapidement que mes yeux avaient pu me tromper. Enfin, nous nous arrêtâmes ; le cocher fut congédié comme l'autre, et je me retrouvai à pied sous la conduite et presque à la merci de mon honnête compagnon.

Jonson ne m'adressait pas la parole, il était silencieux et absorbé. J'eus donc tout le loisir de considérer ma situation présente. Quoique (grâce à ma constitution physique) je sois aussi aguerri contre la peur que peuvent l'être bien des gens, cela n'empêchait pas quelques frissons de me passer dans le dos, quand j'examinais autour de moi les obscurs et effroyables hangars (ce n'étaient pas des maisons), qui s'élevaient des deux côtés de notre route. Seulement, par ci par là, une lampe isolée versait une lumière malingre sur les ruelles sinistres et tortueuses, (par parenthèse ruelle est un mot bien poli pour la chose) à travers lesquelles nos pas éveillaient un bruit solitaire. Quelquefois cette faible lumière était tout à fait interceptée et je pouvais à peine saisir le vague contour des formes de mon compagnon. Cependant, il faisait des enjambées à travers les ténèbres avec la rapidité machinale d'un homme qui connaît chaque pavé. J'écoutais avec la plus vive attention pour saisir la voix du watchman ; c'était en vain. C'étaient des accents qui ne se faisaient jamais entendre dans ces retraites désolées. Mon oreille ne saisissait que le bruit de nos propres pas, ou les éclats accidentels de quelque obscène, de quelque infâme orgie qui sortaient d'une masure mal close. De temps en temps quelque malheureux, réduit à la plus abjecte extrémité par le besoin, venait, en guenilles dégoûtantes, à la lueur des quinquets rares et fumeux, interrompre notre marche par des sollicitations qui me glaçaient le sang dans les veines. Petit à petit ces simulacres même de vie cessèrent aussi… la dernière lampe se déroba entièrement à nos yeux ; nous tombâmes dans la plus complète obscurité.

« Nous voici au terme de notre voyage, » murmura Jonson.

À ces mots mille fâcheuses réflexions firent irruption malgré moi dans mon esprit : j'étais sur le point de faire un plongeon dans la plus secrète retraite de ces hommes dont une longue habitude de bassesse et d'immoralité avait endurci le cœur au point de lui laisser peu d'analogie avec le mien. Désarmé et sans défense, j'étais au moment de pénétrer un secret dont leur vie dépendait peut-être. Je n'avais rien à attendre d'eux qu'une main sûre armée du couteau meurtrier, car l'instinct de la conservation justifie les moyens les plus extrêmes aux yeux de ces misérables ? Et quel était mon compagnon ? Un homme qui littéralement se glorifiait de la perfection de ses pratiques odieuses, qui n'était peut-être pas allé jusqu'au bout dans la carrière du crime, mais qui ne désavouait pas les principes qui y mènent. Il ne balancerait pas un moment entre son intérêt et sa conscience. Notez qu'il ne cherchait pas à me dissimuler le danger auquel j'étais exposé ; lui-même, il ne semblait pas se faire illusion sur le péril qu'il courait, quoique ce péril ne fût pas certainement aussi grand que celui auquel j'étais exposé moi-même. Je me repentais amèrement, tandis que ces réflexions traversaient mon esprit, d'avoir négligé de me munir de quelque arme en cas de besoin ; la pire mort est de succomber sans combat.

Cependant, ce n'était pas le moment de se laisser aller à la crainte, c'était plutôt un de ces terribles épisodes qui se présentent si parement dans la monotonie de la vie commune. Le danger stimule nos âmes, une énergie que nous ne pouvions nous supposer se dresse comme les esprits à la voix du magicien et vient offrir à l'occasion qui l'invoque un secours inattendu et surnaturel.

Il y avait quelque chose aussi dans les dispositions de mon guide qui me donnait en lui plus de confiance que ne semblaient devoir en inspirer les occupations de sa vie : une hardiesse franche et naturelle, une foi ingénue dans ses capacités, mal employées mais réelles, qui n'avaient rien de la bassesse et du métier d'un coquin ordinaire. De plus j'avais tellement lié son intérêt au mien, que je ne pouvais deviner aucune raison possible pour le soupçonner soit de vouloir me tromper, soit même de ne pas mettre en œuvre toutes les ressources de son habileté pour veiller à notre mutuelle sûreté, ou à notre succès commun.

Forçant donc mon esprit à ne s'appesantir que sur le côté encourageant de l'entreprise, je continuai à avancer avec mon digne camarade, en silence

et dans les ténèbres, pendant quelques minutes encore. Jonson alors s'arrêta.

« Êtes-vous tout à fait préparé, monsieur ? dit-il à voix basse ; si le cœur vous manque, au nom du ciel, retournons sur nos pas ; la moindre apparence de peur vous coûtera la vie. »

Mes pensées étaient tout entières à Réginald et à Hélène, je répondis :

« Vous m'avez dit et vous m'avez convaincu que je puis me fier à vous ; le but que je veux atteindre m'est aussi précieux que la vie.

— Je regrette de n'avoir pas une lumière, reprit Job en réfléchissant ; j'aurais voulu voir votre figure ; mais voulez-vous me donner votre main, monsieur ? »

Je le fis, et Jonson la tint dans la sienne pendant plus d'une minute.

« Pardieu, monsieur, dit-il enfin, c'est bien malheureux que vous ne soyez pas un des nôtres, vous vivriez et vous mourriez en brave. Votre pouls est ferme comme le fer ; et votre main ne tremble pas. Il faudrait que la fortune fût bien injuste pour qu'il arrivât malheur à un cœur aussi intrépide. »

Job avança de quelques pas. « Maintenant, monsieur, murmura-t-il, souvenez-vous de votre argot ; faites exactement ce que j'aurai l'occasion de vous dire, et tournez avec soin le dos à la lumière, dans le cas où nous serions en compagnie. »

À ces mots il s'arrêta. Je sentis au toucher (car il faisait trop obscur pour rien voir) qu'il se baissait, pour écouter ; puis il tapa cinq fois à ce que je pris alors pour la porte, mais par suite je reconnus que c'était un volet de fenêtre ; à ce signal, une faible lumière perça à travers les ais, et une voix basse murmura quelques sons que mon oreille ne put saisir. Job répliqua sur le même ton avec des mots qui me furent parfaitement inintelligibles ; la lumière disparut ; Job fit un mouvement circulaire, comme s'il eût tourné le coin du bâtiment. J'entendis tirer lentement les lourds verrous et les barres d'une porte ; quelques moments après, une voix rude dit dans le dialecte des voleurs :

« Job le mirliflore, le prince des zigs, est-ce vous ? êtes-vous venu seul à la cambuse, ou amenez-vous double[2] ?

— Ah, Bess, ma *féesante*, que je devienne aveugle si mes *ardents* ne voient pas votre *binette* avinée en dépit de la *sorge*. Parbleu, vous avez une chouette trogne, me présenter seul à la cambuse, non ! ma rupine ; ne vous ai-je pas dit que j'amènerais un pater cove pour goualer des jasantes à Dawson ?

— Esclavez votre rouscaillante, bigois que vous êtes, vous mériteriez d'être bouisé pour votre jaspinage ; entrez et que le diable vous emporte ! »

Sur cette invitation, Jonson me saisissant par le bras me poussa dans la maison, et passa derrière moi.

« Allez chercher une lumière, Bess, pour introduire le monsieur en habit noir avec le respect qui lui convient. Je bâclerai la lourde[3] de la cambuse. »

À cet ordre donné d'un ton d'autorité, la vieille femme, grommelant d'étranges jurons entre ses dents, s'il est permis de parler ainsi, sortit ; quand elle fut assez loin pour ne pouvoir entendre, Job me dit à voix basse :

« Remarquez que je vais laisser les verrous sans les tirer ; la porte s'ouvre avec un loquet que vous presserez ainsi, n'oubliez pas le ressort ; il est facile, mais particulier ; si vous êtes forcé d'y recourir, vous vous souviendrez aussi, par-dessus tout, quand vous serez dehors, de tourner à droite, et d'aller tout droit devant vous. »

La vieille reparut alors avec une lumière, Jonson cessa de parler, et s'avança à la hâte au-devant d'elle : je le suivis. La vieille femme demanda si la porte avait été fermée avec soin, et Jonson, avec un juron, répondit affirmativement.

Nous avançâmes par un long et très-étroit corridor, Bess ouvrit une petite porte à droite, et nous introduisit dans une vaste pièce, qu'à mon grand désappointement, je trouvai occupée déjà par quatre hommes. Ils étaient assis, à moitié engloutis par la fumée, auprès d'une table [2] de chêne, avec un large bol de liqueur devant eux. Dans le fond de cette chambre, qui ressemblait à la cuisine d'un cabaret, était un de ces énormes paravents comme on en voyait autrefois ; un feu économique brûlait tristement dans la grille, et à côté était une de ces chaises à haut dossier qui se voient fréquemment dans les vieilles maisons et dans les vieux tableaux. Une horloge était placée dans un coin, et dans l'encoignure opposée se trouvait

un escalier qui descendait probablement à une cave. Sur une rangée de tablettes figuraient des bouteilles contenant les différentes liqueurs les plus généralement demandées parmi les gentlemen de l'argot ; on y voyait aussi un violon d'ancienne structure, deux brides et quelques outils d'apparence étrange, probablement plus en usage parmi les francs lurons que parmi les honnêtes gens.

Brimstone Bess était une femme de taille moyenne, mais avec des os et des muscles qui n'auraient pas fait honte à un gladiateur. Un bonnet qui eût pu être plus propre, jeté plutôt que posé sur le derrière de sa tête, laissait voir, dans tous leurs avantages, les maigres boucles d'ébène grisonnantes qui ornaient sa physionomie. Ses yeux, grands, noirs et saillants, brillaient d'un feu éclatant bien digne de l'expression de cette mégère. Le nez était large, bulbeux, et, aussi bien que tout le reste de sa vaste figure, enlumine du plus brillant écarlate. Il était évident qu'il avait fallu vider bien des bouteilles de « composés britanniques » pour entretenir cette brûlante et phosphorique illumination.

L'expression de la figure n'était pas précisément mauvaise. Au milieu des traces profondes du vice flétrissant et de la passion sans frein, au milieu de tout ce qu'il y avait de hardi et de masculin, de violent et de rusé, dans sa physionomie, il y avait aussi un air secret de grossière bonne humeur, un clignotement de l'œil qui annonçait une disposition à la gaieté et à la plaisanterie ; enfin sa lèvre retroussée montrait que, quelque dégradée que pût être la créature, elle avait conservé encore le trait saillant de son caractère, en continuant d'aimer à rire.

L'habillement de cette dame n'était pas aussi humble que l'on aurait pu le supposer. Une robe de soie cramoisie, ornée de volants et de falbalas jusqu'aux genoux, était relevée avec goût par un châle d'un jaune éclatant. Une paire de lourds pendants étincelait à ses oreilles. Probablement toute cette parure devait son origine à la politique de ses hôtes, qui avaient assez vu de la vie pour savoir que l'âge qui calme toutes les autres passions n'éteint jamais celle de la toilette dans le cœur de la femme.

À peine les quatre drôles eurent-ils jeté les yeux sur moi, qu'ils se levèrent tous.

« Mordieu[4], Bess ! cria le plus grand de la troupe, quel gosselin est-ce là ? est-ce ici un mannezingue pour que tout marpant y apporte son hauge ?

— Ho, ho, mon môme, cria Job, ne soyez pas arbif : pourquoi crier au cornant sur un cornillant : le gosselin est un chenu marpant et un zigue à moi ; et de plus c'est une aussi jolie fleur de Tyburn qu'il y en eut jamais pour monter le cheval produit par un gland. »

Sur cette présentation élogieuse je fus entouré sur-le-champ, et l'un des quatre proposa que je fusse immédiatement « élu. »

Cette motion, probablement, ne promettait pas une cérémonie agréable, car Job la repoussa d'un air de dictateur, et rappela à ses camarades que tout convenable qu'ils pussent trouver de s'abaisser par occasion, ils étaient cependant des gentlemen escrocs, et non des voleurs de nuit et des faiseurs de mouchoirs vulgaires, et que, par conséquent, ils devaient m'accueillir avec les formes civiles qui convenaient à leur position sociale.

Sur cet avis qui fut reçu avec un mélange de rires et de déférence (car Job paraissait être un homme influent parmi ces Philistins) le plus grand de la compagnie, qui portait le nom euphonique de Patte d'araignée, me demanda poliment si je voulais « souffler un nuage avec lui ! » et sur mon consentement (car je pensais qu'une telle occupation serait une excellente excuse pour garder le silence), il me présenta une pipe pleine de tabac, à laquelle dame Brimstone mit le feu, et bientôt je fis de mon mieux pour épaissir encore plus l'atmosphère autour de nous.

M. Job Jonson commença alors avec habileté à détourner de moi la conversation pour la reporter sur les anciens associés de la bande ; on les désignait tous sous des noms singuliers bien capables de dérouter toute impertinente curiosité. L'un se nommait Vilbrequin, et l'autre Blaguefort, un troisième, Magicien, un quatrième, Pomme d'api. Le plus grand des membres présents de la compagnie, s'appelait (comme je l'ai déjà dit ci-dessus), Pattes d'araignée, et le plus petit, Trotte-menu ; Job lui-même était honoré du vénérable nom de « Cochon d'Inde. »

Job finit par expliquer la cause de ma présence, c'est-à-dire le désir qu'il avait de calmer la conscience de Dawson en costumant un camarade, que le pêcheur ne pût reconnaître, comme un bailleur d'absolutions, et de lui procurer ainsi le bénéfice des choses saintes sans mettre la compagnie en

danger par sa confession. Cette explication fut reçue avec beaucoup de bonne humeur, et Job, saisissant le moment favorable, se leva bientôt après, et, se tournant vers moi, me dit :

« Démurge, mon chenâtre mion, il faut que nous remouquions les bricards, et que nous mouchaillions le pantre aux peccavis[5]. »

Je ne me fis pas dire deux fois de déguerpir.

« Que le[6] boulanger t'antrole, Cochon d'Inde, pour avoir effarouché le picton, dit Pattes d'araignée, en humant le bol qui était déjà presque vide.

— Bloquez le picton ! cria mistress Brimstone, oui, et allez faire une tête dans la filasse. Comment, vous ne voudriez pas picter jusqu'au luisant dans une chouette cambuse comme la mienne, tout comme si vous étiez dans une piaule ?

— Voilà qui est chenument gazouillé ! s'écria Fib. Une chouette cambuse, vraiment ! oui, comme le square de mistress Newman ; des grinches aux trois coins, et la béquille au quatrième[7] ! »

Ce trait d'esprit fut reçu avec de grands applaudissements ; et Jonson, ayant pris un chandelier des jolis doigts de mistress Brimstone exaspérée, la main de la dame devenue libre fort à propos, s'appliqua immédiatement sur la joue de Trotte-menu avec un mouvement si délibéré qu'elle terrassa presque l'imprudent railleur. Jonson et moi nous ne perdîmes pas un moment pour profiter de la confusion produite par cette aimable remontrance, nous sortîmes de la chambre à l'instant et nous fermâmes sur nous la porte.

---

1. ↑ Trahir ses camarades. Terme d'argot.
2. ↑ « Job le bien frisé, mon prince des fripons, est-ce vous ? êtes-vous venu seul à la maison, ou amenez-vous quelqu'un avec vous ?

   — Ah, Bess, ma mignonne, que je sois frappé d'aveuglement si mes yeux ne voient pas votre face avinée en dépit de la nuit. Parbleu, vous avez une bonne figure. Venir seul à la maison ? non, ma bonne femme ;

   ne vous avais-je pas dit que j'amènerais un curé pour dire des prières pour Dawson ?

   — Retenez votre langue, fou que vous êtes, vous mériteriez d'être fouetté pour votre bavardage, entrez, et que le d… vous emporte. »
3. ↑ Je fermerai la porte de la maison.

4. ↑ « Mordieu, Bess ! cria le plus grand de la troupe, quel compagnon est-ce là ? Est-ce ici une auberge pour que tout individu y apporte sa malle ? — Ho, ho, mon petit ! cria Job, ne soyez pas en colère : pourquoi crier au bœuf sur un veau : l'homme est un bon compagnon et un de mes camarades. »
5. ↑ Parlons mon brave, il faut que nous montions l'escalier pour aller voir le pécheur.
6. ↑ Que le diable t'empoigne, Cochon-d'Inde, pour interrompre nos libations.
7. ↑ « Cessez de boire ! cria Mrs Brimstone, oui, et allez vous coucher. Vous ne voudriez pas rester à boire, jusqu'au jour, dans une honnête maison telle que la mienne, comme si vous étiez dans une gargotte. — Voilà qui est parfaitement parlé ! s'écria Trotte-menu. Une honnête maison, vraiment ! oui, comme le square de Newgate, des voleurs de trois côtés, et la potence au quatrième ! »

CHAPITRE LXXXIII

Nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin, quand nous fûmes arrêtés par une porte ; Job l'ouvrit, et un étroit escalier, éclairé d'en haut par une lampe qui donnait peu de clarté, se trouva devant nous. Nous montâmes et nous nous trouvâmes dans une espèce de galerie : là était suspendue une autre lampe, au-dessous de laquelle Job ouvrit un cabinet.

« Voici le lieu où Bess dépose ordinairement les clefs, dit-il ; nous les trouverons là, j'espère. »

Parlant ainsi, maître Job entra, me laissant dans le corridor ; mais bientôt il revint avec un air désappointé.

« La vieille rosse les a laissées au-dessous, dit-il, il faut que j'aille en bas les chercher ; Votre Honneur voudra bien attendre ici jusqu'à ce que je remonte. »

Joignant l'action aux paroles, l'honnête Job descendit aussitôt, me laissant seul avec mes réflexions. Juste en face du cabinet était la porte de quelque appartement ; je m'y appuyai par hasard, elle était seulement poussée et s'ouvrit ; la conséquence ordinaire dans de semblables accidents est une certaine impulsion en dehors du centre de gravité. Je ne suis pas exempt de la loi générale, et en conséquence j'entrai dans la chambre d'une façon tout à fait contraire à celle que mes inclinations naturelles m'auraient fait adopter de préférence. Mon oreille fut frappée par une voix faible, qui partait d'un lit placé dans le coin opposé : elle demandait, dans le langage des voleurs et avec l'accent languissant de la faiblesse corporelle, qui était là ? Je ne jugeai pas nécessaire de faire de réponse, mais je m'occupais de sortir aussi doucement que possible, quand mon œil s'arrêta sur une table aux pieds du lit, sur laquelle, au milieu de deux ou trois objets confondus ensemble, étaient déposées une paire de pistolets, et une de ces admirables épées, fabriquées selon les règlements militaires modernes, dans le double

but de donner un coup de pointe et de taille. La lumière qui me permettait de découvrir le contenu de la pièce provenait d'une veilleuse placée dans la grille de la cheminée. Ces symptômes généraux de maladie, en même temps que quelques autres menus détails, (combinés avec la faible voix de celui qui avait parlé) me frappèrent de l'idée que je m'étais introduit dans la chambre de quelque membre valétudinaire de la bande. Enhardi par cette découverte, et m'apercevant que les rideaux étaient tirés hermétiquement autour du lit, de telle manière que celui qui l'occupait ne pouvait rien voir de ce qui se passait au-dehors, je ne pus résister au désir de faire deux pas sans bruit vers la table, et d'enlever doucement une arme, dont l'air aimable et poli semblait me faire des avances comme à un ami dès longtemps connu, dès longtemps éprouvé.

Ce larcin cependant ne s'effectua pas avec si peu de bruit, que la voix ne s'adressât à moi de nouveau, sur un ton un peu plus élevé, m'appelant par le nom de Brimstone Bess, demandant, avec force jurons, ce qu'elle avait ? et priant qu'on lui donnât à boire. J'ai à peine besoin de dire que, comme la première fois, je ne fis aucune réponse, et je me glissai hors de la chambre aussi légèrement que possible. Je bénissais ma bonne fortune d'avoir jeté sur mon chemin l'arme dont l'usage m'était le plus familier. À peine avais-je regagné le passage que Jonson reparut avec les clefs ; je lui montrai mon trésor (car véritablement il n'était pas détaillé à pouvoir se cacher aisément).

« Êtes-vous fou, monsieur ? dit-il, ou pensez-vous que le meilleur moyen pour éviter les soupçons soit de vous promener avec une épée nue à la main ? Je ne voudrais pas que Bess vous eût vu pour le meilleur diamant que j'aie jamais emprunté. » À ces mots, malgré ma répugnance, Job me retira l'épée de la main.

« Où avez-vous pris cela ? »

Je le lui expliquai à voix basse, et Job rouvrant la porte par laquelle j'étais entré avec si peu de cérémonie, posa l'arme sans bruit sur la première chaise qu'il trouva sous sa main. Le moribond, dont naturellement la maladie rendait les sens doublement subtils, cria de nouveau d'un ton de mauvaise humeur : qui va là ? Et Job répliqua, en langue d'argot, que Bess l'avait envoyé en haut pour chercher ses clefs qu'elle s'imaginait y avoir laissées. L'invalide répondit par une prière à Jonson de lui donner un coup à

boire, et nous eûmes à subir un nouveau retard jusqu'à ce que sa demande fut exaucée ; nous enfilâmes alors le corridor. Quand nous fûmes arrivés à un autre escalier qui conduisait à une porte, Job l'ouvrit, et nous entrâmes dans une chambre de dimensions non communes.

« C'est ici, dit-il, l'appartement où Bess Brimstone se livre au sommeil ; tout individu qui entre dans le corridor, conduisant non-seulement à la chambre de Dawson, mais à plusieurs autres occupées par ceux des amis qui réclament comme lui un soin particulier, doit passer préalablement par cette pièce. Vous voyez cette sonnette qui est dans la ruelle du lit ; je vous assure que ce n'est pas un carillon ordinaire ; elle communique avec toutes les chambres à coucher de la maison. Elle sonne seulement en cas de grande alarme, pour avertir chaque compagnon de veiller sur sa personne. Il y en a deux de ce modèle, l'une dans la chambre que nous venons de quitter, l'autre dans une pièce occupée par Pattes d'araignée, qui est notre chien de garde et a son chenil au-dessous. Les marches, dans la chambre commune, qui semblent descendre à une cave, conduisent à son antre. Comme nous aurons à revenir par cette chambre, vous voyez combien il serait difficile de soustraire Dawson, et que si la vieille dame sonnait l'alarme, toute la ruche serait sur pied en un moment. »

Après ce discours, Job me conduisit hors de la chambre par une porte percée en face, qui nous découvrit un passage, de même étendue et de même forme que celui que nous venions de quitter au-dessous. Tout au bout était l'entrée d'un appartement devant lequel Jonson s'arrêta.

« Tenez, dit-il, tirant de sa poche un petit cahier de papier avec une écritoire de corne ; tenez, Votre Honneur, prenez ces objets, vous pourrez avoir besoin de noter les parties principales de la confession de Dawson ; maintenant nous voici à sa porte. Job alors introduisit dans la serrure l'une des clefs d'un trousseau volumineux, et le moment d'après nous fûmes dans l'appartement de Dawson.

La chambre basse et étroite, mais d'une longueur considérable, se trouvait dans une complète obscurité, et la faible et vacillante lumière que tenait Jonson, luttait seulement avec les ténèbres plutôt qu'elle ne les pénétrait. Au centre de la pièce était placé le lit. Sur ce lit, le visage pâle et creux, se penchait ardemment vers nous une forme maigre et exténuée. Je me souvenais fort peu de Dawson, que je n'avais vu, comme on sait, qu'une

seule fois auparavant. Je me le figurais comme un homme de taille moyenne et de formes athlétiques, avec un teint clair et vermeil. La créature que j'avais maintenant devant les yeux formait un contraste absolu avec cette image. Ses joues étaient jaunes et tirées ; sa main, levée pour écarter les rideaux, avait plutôt l'air de la serre d'un vautour affamé, tant elle était maigre, allongée, flétrie de couleur et de forme.

Dès qu'il put nous apercevoir, il s'élança à moitié du lit, et s'écria, avec cet élan de joie qu'on éprouve quand on se sent décharger la poitrine d'un poids de terreur et d'inquiétude qui la tenait suffoquée, « Merci, mon Dieu, merci, mon Dieu ! c'est vous enfin ; et vous avez amené un ecclésiastique. Dieu vous bénisse, Jonson, je reconnais que vous êtes un véritable, un fidèle ami.

— Allons, bon courage ! dit Job, j'ai fait entrer par fraude ce digne gentleman, qui, j'en suis sûr, vous sera d'un grand soulagement, mais il faut être franc avec lui et ne rien lui déguiser.

— Je le serai, je le serai, s'écria Dawson, avec une expression farouche et vindicative, ne fût-ce que pour le faire pendre, lui. Tenez, Jonson, donnez-moi votre main, approchez davantage de la lumière, je commence. Lui, le diable, l'esprit malin, il est venu ici aujourd'hui ; il m'a menacé de me tuer ; et j'ai écouté, écouté, toute la soirée, et j'ai cru entendre son pas le long du corridor, monter l'escalier, s'arrêter à la porte ; mais non, ce n'était pas lui, ce n'était rien, Job ; enfin vous êtes venu, mon bon, mon cher, mon digne Job. Oh ! c'est si horrible d'être abandonné dans les ténèbres, et de ne pas dormir, et dans cette grande, grande chambre, où la nuit semble l'éternité, et où l'on a de telles visions, Job, de si épouvantables, de si épouvantables visions. Tâtez mon poignet, Jonson, et ici mon dos, ne croiriez-vous pas que l'on a versé sur moi un seau d'eau ? eh bien ! non, c'est seulement une sueur froide. Oh ! c'est une chose affreuse que d'avoir une mauvaise conscience, Job ; mais vous ne me quitterez pas jusqu'au jour, maintenant, mon cher, mon bon Job !

— Fi, fi, Dawson, dit Jonson, pas de ces terreurs ! soyez homme ; vous êtes comme un enfant effrayé par un conte de sa nourrice. Voici l'ecclésiastique venu pour soulager votre pauvre conscience, voulez-vous l'entendre à présent ?

— Oui, dit Dawson ; oui ! mais allez-vous en de la chambre, je ne puis dire tout si vous restez ici ; allez, Job, allez ! vous ne m'en voulez pas ? ce n'est pas pour vous offenser.

— Vous en vouloir ! dit Job ; que le bon Dieu bénisse le pauvre garçon ! non, pour sûr, non. Je me tiendrai en dehors de la porte, jusqu'à ce que vous ayez fini avec l'ecclésiastique ; mais dépêchez-vous, car la nuit est presque écoulée, et je ne réponds pas de la vie du curé s'il demeure ici après le point du jour.

— Je me hâterai, dit le coupable, en tremblant, mais Job, où allez-vous, que faites-vous ? Laissez la lumière ! ici, Job, auprès du lit. »

Job lui obéit, et quitta la chambre en fermant la porte, mais il ne s'éloigna pas assez pour ne pas entendre, pourvu que le pénitent parlât un peu haut, toutes les particularités de sa confession.

Je m'assis à côté du lit, et prenant la main de squelette du malheureux, je lui parlai dans les termes les plus consolants et les plus encourageants que je pus appeler à mon aide. Il parut entièrement calmé par mes paroles et finit par me supplier de le laisser joindre ses prières aux miennes. Je m'agenouillai à terre, et mes lèvres trouvèrent facilement des mots pour ce langage, qui, quelles que soient les formules de notre foi, semble, dans toutes les émotions violentes de nos cœurs, la voie la plus naturelle pour les exprimer. C'est là, au chevet de la maladie ou du remords, que les ministres de Dieu exercent leur véritable pouvoir ! c'est là que leur office est véritablement une mission divine bien au-dessus de toutes les missions terrestres ; c'est là que, en versant le baume et la consolation, en guérissant le cœur brisé, en relevant l'esprit terrassé et dégradé, ils sont la voix et l'oracle du père, qui nous a créés dans sa bonté et nous jugera dans sa miséricorde ! Je me levai, et, après une courte pause, Dawson qui se montrait impatient de se soulager par la confession, commença ainsi.

« Je n'ai pas le temps, monsieur, de parler de la première partie de ma vie. Je l'ai passée sur les champs de course, et à la table de jeu ; tout cela, je le reconnais, était très-mauvais et très-coupable ; mais j'étais un garçon étourdi et paresseux, avide de tout ce qui ressemblait à des aventures et à des coups de tête ; si bien, monsieur, qu'il y a maintenant plus de trois ans, je rencontrai pour la première fois un certain Tom Thornton. C'était à une

partie de boxe ; Tom avait été choisi pour président d'une espèce de club de fermiers et de riches paysans ; comme c'était un camarade gai et amusant, habitué à la société des gentlemen, il était en grande faveur auprès de nous tous. Il se montrait fort civil avec moi et j'étais tout-à-fait charmé de ses attentions. Je ne sus pas cependant grand'chose de lui à cette époque ni pendant plus de deux ans après, mais il y a quelques mois nous nous rencontrâmes de nouveau. J'étais mal accommodé ; lui pareillement, et c'est ce qui nous rapprocha plus intimement. Il passait une grande partie de sa vie dans les maisons de jeu, et s'imaginait avoir trouvé une méthode certaine pour maîtriser le hasard. Ainsi toutes les fois qu'il ne rencontrait pas un gentleman qu'il pût tromper avec des dés pipés, ou tricher aux cartes, etc., il se rendait dans un « enfer » pour y tenter son jeu infaillible. Je ne m'apercevais pas cependant que sa recette lui rapportât beaucoup ; et quoique de temps en temps, soit par cette méthode, soit par quelque autre, il eût en sa possession d'assez fortes sommes d'argent, cependant elles étaient dépensées aussitôt que gagnées. Le fait est qu'il n'est pas homme à jamais devenir riche : c'était un vrai dissipateur en toutes choses, il aimait les femmes et la boisson, et ne songeait qu'à fréquenter les gens d'un rang au-dessus du sien. Aussi affectait-il une grande indifférence pour l'argent ; et si, à une course ou à un combat de coqs, de véritables gentlemen voulaient bien l'accompagner chez lui, il ne les lâchait pas sans les avoir fêtés et régalés le mieux du monde.

« Il était donc toujours pauvre, et à bout de ressources. Il m'introduisit auprès de trois ou quatre gentlemen, comme il les appelait, que plus tard j'ai reconnus pour des marqueurs, des voleurs et des escrocs. Cette société-là eut bientôt raison du peu d'honnêteté que m'avaient laissée mes propres déportements. Ils n'appelaient jamais les choses par leurs vrais noms ; de manière qu'elles ne paraissaient jamais aussi mauvaises qu'elles l'étaient réellement ; escroquer un gentleman ne sonnait pas à l'oreille comme un crime quand c'était seulement « effaroucher un faraud ; » ni la déportation comme un châtiment, quand on l'exprimait en riant par les mots de « bier à la camplouse. » Si bien que, petit à petit, mes idées du juste et de l'injuste, de tout temps assez embrouillées, devinrent parfaitement confuses. L'habitude de traiter dans la conversation tous les crimes comme des sujets

de plaisanterie, me les fit considérer bientôt comme des matières de très-peu d'importance, de véritables bagatelles.

« Alors, monsieur, aux dernières courses de Newmarket, au printemps, Thornton et moi nous étions aux aguets. Il était descendu pour y séjourner, le temps des courses, dans une maison que je venais d'hériter de mon père, mais qui était plutôt pour moi une occasion de dépense qu'un avantage ; surtout parce que ma femme, qui était la fille d'un aubergiste, était très-négligente et très-dépensière. Là nous fûmes mis dedans par un jockey que nous avions gagné à grands frais, et nous perdîmes dans les paris une somme considérable. Entre autres personnes, je perdis avec sir John Tyrrell. J'en exprimai ma contrariété à Thornton. Il me dit de ne pas m'en inquiéter. « Promettez, me dit-il, à sir John de le payer s'il veut venir à la ville ; je suis parfaitement convaincu qu'avec ma recette infaillible au jeu nous pourrions gagner assez pour acquitter cette dette. » Il était si pressant que je me laissai persuader ; mais Thornton m'a dit depuis que son seul motif était d'empêcher sir John d'aller chez le marquis de Chester (où il était invité) avec la société de milord ; et d'avoir ainsi une occasion d'accomplir le crime qu'il méditait alors.

« En conséquence, selon le désir de Thornton, je priai sir John Tyrrell de venir avec moi à Newmarket. Il le fit. Je le quittai, je rejoignis Thornton, et nous nous rendîmes à la maison de jeu. Nous étions engagés dans ce jeu infaillible de Thornton quand sir John entra. J'allai à lui, je m'excusai de ne pas le payer, et je lui dis que je m'acquitterais dans trois mois. Cependant, sir John entra dans une grande colère et me traita avec tant de grossièreté que toute la table le remarqua. Quand il fut parti, je dis à Thornton combien j'étais blessé et indigné du traitement de sir John. Il m'enflamma encore davantage, exagéra la conduite de sir John, me dit que j'avais souffert la plus grossière insulte. Enfin, pour vous donner une idée du transport de colère où il me jeta, j'allai jusqu'à dire que, si j'étais un gentleman, je voudrais me battre avec Tyrrell sans me lever de table.

« Quand Thornton vit que j'étais ému à ce point, il me fit sortir de la chambre, et me conduisit dans une auberge. Là il commanda à dîner et fit servir plusieurs bouteilles de vin. Je n'ai jamais eu la tête forte : il le savait, et me pressa de boire avec tant d'adresse que je ne savais plus ce que je faisais, ni ce que je disais. Alors il s'étendit longuement sur notre position

gênée. Ce n'était pas pour lui, disait-il ; il était garçon et il ne lui fallait pour vivre qu'une pomme de terre ; mais moi, j'avais à ma charge une femme et un enfant que je ne pouvais laisser mourir de faim. Sir John m'avait déshonoré publiquement ; j'étais un homme perdu pour les courses, aucun gentleman ne voudrait plus parier avec moi, et mille autres choses du même genre. Quand il fut sûr de l'effet qu'il avait produit sur moi, il me dit alors qu'il avait vu sir John recevoir une forte somme qui suffirait et au delà pour payer nos dettes et nous faire vivre en vrais gentlemen ; puis, enfin, il me proposa de le voler. Tout gris que j'étais, je fus un peu ému de sa proposition. Cependant les termes railleurs sous lesquels il déguisait la grandeur et le danger du crime, les diminuèrent extrêmement l'un et l'autre à mes yeux, bref je finis par consentir.

« Nous allâmes à l'hôtel de sir John et nous apprîmes qu'il venait de sortir ; nous nous mîmes aussitôt à sa poursuite. Il était déjà nuit close. À quelque distance de la grande route, après nous être engagés dans un sentier étroit nous dépassâmes un homme à cheval. Je remarquai seulement qu'il était enveloppé dans un manteau, mais Thornton me dit positivement : « Je connais bien cet homme, il a suivi Tyrrel tout le jour, et quoiqu'il essaye de se cacher, j'ai pénétré son déguisement : c'est le mortel ennemi de Tyrrell.

« Au pis aller, ajouta Thornton (paroles que je ne compris pas en ce moment), nous pouvons toujours faire retomber sur lui la chose.

« Un peu plus loin, nous tombâmes sur Tyrrell et sur un gentleman, à notre grand désappointement. Le cheval du gentleman avait éprouvé un accident, et Thornton mit pied à terre pour lui offrir ses services. Il assura le gentleman que la bête était tout à fait estropiée et ne pourrait guère le ramener chez lui ; il proposa alors à sir John de nous accompagner en lui disant que nous le remettrions dans la bonne voie ; sir John rejeta cette offre avec hauteur et nous poursuivîmes notre chemin.

« Notre coup est manqué, dis-je, puisque le voilà avec une autre personne.

« Pas du tout, répliqua Thornton, j'ai donné à l'animal un traître coup de couteau qui ne va pas hâter sa course, et si je connais bien sir John Tyrrell, c'est un damoiseau, il n'aura pas la patience d'attendre son compagnon, et de s'exposer à l'averse qui va tomber.

« Mais, lui dis-je, car je commençais alors à me remettre de mon ivresse, la lune est levée, et, à moins que cette averse ne la cache, sir John nous reconnaîtra ; ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller au plus vite nous coucher à la maison.

« Sur ce, Thornton me traita de poule mouillée et m'assura qu'effectivement les nuages cacheraient la lune, ou si non, ajouta-t-il, je sais un bon moyen de faire taire les bavards. À ces mots je fus grandement alarmé, et je lui déclarai que s'il méditait un meurtre et non plus simplement un vol, je ne voulais pas m'en mêler davantage. Thornton se mit à rire et me dit de ne pas faire le niais. Pendant ce débat, voilà une ondée terrible qui tombe ; nous galopons à la hâte vers un gros arbre sur le bord d'un étang. Je voulais rentrer chez moi, mais Thornton ne voulut pas me laisser aller, et comme je ne lui résistais jamais, je restai, quoique fort à contre-cœur, sous l'arbre avec lui.

Au même instant nous entendîmes le pas d'un cheval.

« C'est lui, c'est lui, s'écria Thornton avec un sauvage accent de joie, et seul ! Alerte, il faut nous jeter sur lui, c'est moi qui lui crierai : la bourse ou la vie ! vous, retenez votre langue ;

« Les nuages et la pluie battante avaient tellement assombri la nuit, que, sans être complètement noire, elle était assez obscure pour cacher nos visages. Juste comme Tyrrell approchait, Thornton se précipita en avant et s'écria en déguisant sa voix. « Arrêtez, sur votre vie ! » je le suivis, et nous voilà tous les deux aux côtés de sir John.

« Il essaya de passer entre nous mais Thornton le saisit par le bras. Il y eut une rude lutte, à laquelle je ne pris pas part ; enfin Tyrrel se débarrassa de Thornton, et je le saisis à mon tour. Il éperonna son cheval, qui se cabra et nous jeta presque à terre moi et mon cheval. En ce moment Thornton asséna à ce malheureux un violent coup sur la tête avec le manche de son lourd fouet. Le coup fut si violent qu'il le renversa sur le sol. Thornton mit pied à terre, et m'en fit faire autant. Il n'y a pas de temps à perdre, dit-il, tirons-le hors du chemin et dépouillons-le. En conséquence, nous le portâmes (toujours privé de sentiment) au bord de l'étang que vous savez, pendant que nous cherchions l'argent dont Thornton avait parlé, la pluie cessa, et la lune parut derrière les nuages. Nous fûmes arrêtés quelque

temps par cette circonstances que Tyrrel avait retiré son portefeuille de la poche où Thornton le lui avait vu mettre aux courses pour le cacher dans une poche intérieure.

« Nous venions de découvrir le portefeuille et de nous en emparer, lorsque sir John revint de son évanouissement, et que ses yeux s'ouvrirent en face de Thornton. Or Thornton était encore penché sur lui et examinait le contenu du portefeuille pour s'assurer que tout allait bien. Le clair de lune ne laissa aucun doute à Tyrrell sur nos personnes ; et se débattant pour se relever, il s'écria : « Je vous connais ! je vous connais ! et je vous ferai pendre ». Il n'eût pas plus tôt proféré ces imprudentes paroles que tout fut fini pour lui. « Nous verrons, sir John, » dit Thornton, posant le genou sur la poitrine de Tyrrel, et le clouant à terre. Pendant qu'il était ainsi occupé, il me dit de tâter la poche de son habit pour y prendre son couteau à gaine.

Thornton lui plongea deux fois le couteau dans le corps. La seconde fois, la lame toucha un os et se brisa en deux : si grande fut la violence du coup, qu'au lieu de rester dans les chairs l'éclat du couteau alla retomber à terre, au milieu de la fougère et des herbes touffues.

« Pendant que nous nous occupions à le chercher, Thornton dont l'oreille était plus exercée que la mienne distingua le bruit d'un pas de cheval. En selle ! en selle ! cria-t-il, et sauvons-nous. » Nous nous élançâmes sur nos chevaux et nous nous enfuîmes à toute bride. Je voulais retourner dans ma maison parce que nous l'avions presque sous la main ; mais Thornton insista, voulut absolument se réfugier sous un vieux hangar qui se trouvait à un quart de mille environ à travers champs : et nous nous y rendîmes.

— Arrêtez, lui dis-je ; que fit Thornton de la moitié du couteau qui lui était restée dans la main ? La jeta-t-il, ou l'emporta-t-il avec lui ?

— Il la prit avec lui, répondit Dawson, car son nom était gravé sur la plaque d'argent du manche ; il n'osa donc la jeter dans l'étang, comme je le lui conseillais dans la crainte qu'il ne fût retrouvé quelque jour. Tout près du hangar est une plantation de jeunes sapins. Thornton et moi nous y entrâmes, il y creusa un trou avec le bout de la lame qui restait au couteau, et il l'y enterra en recouvrant le trou de terre.

— Décrivez-moi la place, » dis-je. Dawson s'arrêta, et sembla se recueillir. L'attente me mettait sur les épines, car j'avais mesuré d'un seul

coup d'œil toute l'importance de sa réponse.

Après quelques instants, il secoua la tête. « Je ne puis décrire la place, dit-il, le bois est trop épais ; cependant je connais si bien le lieu que, si j'étais dans n'importe quelle partie de la plantation, je le montrerais tout de suite. »

Je lui dis de se reposer de nouveau, de se recueillir, et, à tout hasard, d'essayer de m'indiquer la place. Cependant, ses explications sur ce point étaient si obscures, si embrouillées que je fus forcé d'y renoncer en désespoir de cause. Il continua.

« Après cela, Thornton me fit tenir les chevaux ; il voulait, disait-il, s'en aller seul, pour voir si nous pouvions rentrer ; il partit donc, et revint au bout d'une demi-heure environ, me dire, qu'il était retourné là-bas, qu'il avait vu près du cadavre, l'homme au manteau ; que ce dernier s'était enfui en entendant les pas d'un autre cavalier, qui, à ce que j'ai su depuis, était M. Pelham.

« Il n'y a pas de doute maintenant, dit-il, nous allons avoir la clameur publique contre nous. Cependant si vous êtes ferme et résolu, aucun danger ne peut nous advenir ; vous n'avez qu'à me laisser seul rejeter tout le crime sur sir Réginald Glanville.

« Nous voilà remontés à cheval et nous dirigeant vers la maison. Nous nous faufilons au haut de l'escalier par les derrières. Le linge et les mains de Thornton étaient tachés de sang. Il changea de linge, enferma avec soin celui qu'il venait de quitter et le brûla à la première occasion. Nous nous présentons alors comme si de rien n'était, on nous apprend que M. Pelham est venu à la maison ; mais comme, très-heureusement, notre maison avait été visitée dernièrement par des vagabonds qui l'avaient dévalisée, ma femme et les domestiques avaient refusé de le recevoir. Je tombai dans une grande agitation, et je fus extrêmement effrayé. Cependant, M. Pelham ayant laissé un message pour nous donner rendez-vous à l'étang, Thornton insista sur la nécessité d'y aller pour éviter tout soupçon. »

À leur retour, comme Dawson avait toujours les nerfs excessivement agités, Thornton insista pour qu'il allât se coucher. Quand notre société de chez Lord Chester vint à la maison, Thornton alla dans la chambre de son complice, et lui fit avaler un grand verre d'eau-de-vie, qui le grisa assez

pour le rendre moins sensible au danger de sa situation. Plus tard quand le portrait fut trouvé, circonstance que Thornton lui communiqua, avec celle de la lettre menaçante adressée par Glanville au défunt et découverte dans le portefeuille de Tyrrell, Dawson reprit courage, et la justice ayant fait fausse route, il se conduisit de manière à pouvoir subir son interrogatoire sans éveiller de soupçons. Il se rendit alors à la ville avec Thornton, et suivit assidûment le club, où Jonson l'avait déjà fait admettre. Tout d'abord, grâce à ses nouvelles connaissances, et tant que dura le premier éblouissement du trésor si mal acquis, il réussit en partie à étouffer ses remords. Mais le succès du crime est trop contre nature pour être de longue durée. Sa pauvre femme, qu'après tout il semblait aimer véritablement, tomba malade, et mourut. À son lit de mort, elle lui révéla les soupçons qu'elle avait eus de son crime, lui déclara que c'étaient ces soupçons qui l'avaient minée et qui avaient fini par détruire sa santé ; cet évènement tragique secoua la coupable torpeur dans laquelle était plongée sa conscience. Quand il eut dissipé sa part de l'argent volé, il tomba, comme Job avait dit, dans l'abattement et la tristesse, et souvent parla avec tant de force à Thornton de ses remords, qu'alarmé par la pusillanimité de son complice il se décida à le faire transférer dans l'espèce du tombeau où il gisait présentement.

Ici commença son véritable châtiment ; secrètement confiné dans son appartement, tout au bout de la maison, sa solitude n'était jamais interrompue que par les courtes et brusques visites de son geôlier femelle, et (ce qui était pire que la solitude même) par les rares apparitions de Thornton. Ce misérable semblait porter dans le crime une disposition qui, pour l'honneur de la nature humaine, ne se rencontre que rarement, c'est-à-dire, l'amour du mal pour le mal. Avec une malignité doublement cruelle puisqu'elle était inutile, il privait Dawson de la seule grâce qu'il implorât, de la lumière pendant les heures d'obscurité ; et non-seulement il insultait à sa couardise, mais il ajoutait encore à ses terreurs par des menaces de le réduire une bonne fois au silence.

Ces craintes avaient produit un effet si prodigieux sur l'esprit de cet homme, que la prison même lui paraissait un élysée en comparaison de l'enfer qu'il endurait. Aussi, quand sa confession fut terminée, et que je lui dis : « Si vous étiez hors de ce lieu, répéteriez-vous devant le magistrat tout ce que vous m'avez raconté ?» il sauta de joie à cette seule pensée. La

vérité est qu'indépendamment de ses remords, de cette voix intérieure et impérieuse qui, dans toutes les annales du meurtre, semble pousser le criminel à l'expiation finale de son crime, il y avait encore dans son esprit un sentiment de cruelle et lâche vengeance contre son complice inhumain. Peut-être même trouvait-il une consolation à son propre destin dans l'espoir de faire retomber sur la tête de Thornton quelques-unes des tortures que le scélérat lui avait infligées.

J'avais noté sur mon carnet les principaux passages de sa confession, je n'avais plus qu'à me hâter de rejoindre Jonson, qui m'attendait à la porte, d'où il avait, comme je l'ai dit par avance, tout entendu :

« Vous voyez, lui dis-je, que tout concluant qu'ait été ce récit, il ne contient aucune preuve secondaire pour le confirmer. Le seul témoignage qu'il pourrait nous fournir serait le reste du couteau brisé, où est gravé le nom de Thornton ; mais vous avez entendu de la bouche de Dawson, qu'il serait impossible à tout autre que lui dans un bois de grande étendue de trouver l'endroit en question ; vous ne pouvez donc manquer de convenir avec moi, que nous ne devrons pas quitter cette maison sans Dawson. »

Job changea de visage.

« Je vois aussi clairement que vous, dit-il, qu'il serait nécessaire pour ma pension, et pour l'entier acquittement de votre ami, de produire le témoignage personnel de Dawson. Mais il est tard maintenant ; les hommes peuvent être encore en bas à boire ; Bess peut être encore éveillée et debout. Même en la supposant couchée, comment pourrions-nous passer par sa chambre sans la déranger ? J'avoue que je ne vois aucune chance d'effectuer l'évasion cette nuit sans courir le risque presque assuré de nous faire couper la gorge. Reposez-vous donc sur moi du soin de le faire échapper aussitôt que cela se pourra, probablement demain, et retirons-nous tranquillement, satisfaits des résultats que nous avons obtenus déjà. »

Jusque là, j'avais implicitement obéi à Job : ce fut alors mon tour de commander. « Voyez-vous, lui dis-je, d'un ton calme mais ferme, je suis venu dans cette maison sous vos auspices, seulement pour obtenir le témoignage de cet homme. Celui qu'il a donné, jusqu'à présent, ne peut avoir plus de valeur qu'un fétu en justice ; et puisque je me suis risqué au milieu des couteaux de vos associés, je veux que ce soit pour quelque

chose. Je vous le déclare franchement, soit que vous marchiez avec moi soit que vous me trahissiez, je quitterai ces murs avec Dawson, ou j'y laisserai mon cadavre.

« Vous êtes une bonne lame, monsieur, dit Jonson qui sembla plus satisfait que contrarié de me voir si résolu, et nous allons aviser à ce que l'on peut faire. Attendez ici, Votre Honneur, pendant que je descends voir si ces garnements sont allés se coucher, et si le terrain est libre. »

Job descendit et je rentrai dans la chambre de Dawson. Quand je lui dis que nous étions résolus, s'il était possible, à le faire évader, rien ne peut donner une idée de son ravissement et de sa gratitude. Mais il exprimait ces sentiments d'une manière si servile et si basse, avec tant d'ignobles menaces de vengeance contre Thornton, que je pus à peine cacher mon dégoût.

Jonson revint, et me fit signe de sortir de la chambre.

« Ils sont tous au lit, monsieur, dit-il, Bess aussi bien que les autres. En vérité, la vieille fille a tant bu qu'elle dort comme si elle ne devait plus se réveiller qu'au jour du jugement. Je me suis assuré aussi que la porte de la rue n'a pas été refermée au verrou, de manière qu'après tout, si nous ne réussissons pas cette nuit, il n'y a pas de raison pour que nous fassions mieux une autre fois. Je ne crains que la maladresse de ce poltron. J'ai laissé toutes grandes ouvertes les deux portes de Bess ; ainsi nous n'avons qu'à nous glisser par là ; quant à moi, je n'en suis pas à mon coup d'essai, et je pourrais dérober aussi bien mon passage à travers la chambre d'un malade, qu'un rayon de soleil à travers le trou d'une serrure.

— Eh bien ! lui dis-je dans le même style, je ne suis pas non plus un éléphant, et mon maître de danse avait l'habitude de me dire que je pourrais marcher sur l'aile d'un papillon sans compromettre l'éclat de ses couleurs ; (pauvre Coulon ! il ne se doutait guère de l'usage auquel devaient plus tard me servir ses leçons !) ainsi détalons prestement, maître Job.

— Arrêtez, dit Jonson ; j'ai encore une cérémonie à accomplir avec notre oiseau en cage. Faut-il que je lui mette encore un bâillon ? car bien que, s'il s'échappe, je doive quitter l'Angleterre, peut-être pour toujours, pour éviter toute rencontre avec ces bons lurons, et que, par conséquent, je me soucie peu qu'il babille sur mon compte ; cependant il y a quelques braves

compagnons dans le club auxquels je ne voudrais pas faire tort pour tout l'or des Indes. Ainsi je vais faire jurer à maître Dawson notre grand serment ; le diable lui-même n'oserait trahir celui-là, je pense[1] ! Votre Honneur voudra bien se tenir à la porte en dehors, car nous ne pouvons avoir de témoins pendant qu'on le prononce. »

Job entra ; moi je restai à la porte. Quelques minutes après, j'entendis les accents suppliants de la voix de Dawson. Job ne tarda pas à revenir. « Le chien de poltron ne veut pas prêter le serment, » dit-il, « et je me laisserai plutôt couper la main que de tourner la clef pour lui ouvrir avant qu'il l'ait prononcé. Mais quand Dawson vit que Job avait quitté la chambre et emporté la lumière, le lâche, poursuivi par ses remords, accourut à la porte pour supplier Job de revenir. « Jurerez-vous alors ? dit Jonson. « Oui, oui, » répondit-il.

Alors Job rentra, quelques minutes se passèrent, puis il reparut ; Dawson était habillé et le tenait par le pan de son habit. « C'est fait, » me dit-il d'un air satisfait.

Le serment avait été prononcé ; quel était ce serment ? je l'ignore, mais il n'était jamais violé.

Dawson et Job ouvrirent la marche, je les suivis, nous traversâmes le corridor, et nous arrivâmes à la chambre de Mrs Brimstone endormie. Job se pencha vivement pour écouter, avant de nous faire entrer ; il se saisit du bras de Dawson, et me faisant signe de le suivre, se glissa à travers la chambre, d'un pas que la taupe aveugle n'aurait pas entendu. L'adroit voleur ne manqua pas de voiler soigneusement avec sa main la chandelle qu'il portait, en passant près du lit. Je vis que Dawson tremblait comme la feuille et que l'agitation de ses membres rendait son pas moins sourd et moins léger. Ils avaient presque déjà dépassé le lit, lorsqu'en tournant mes regards vers Brimstone Bess, je vis avec un frisson ses yeux s'ouvrir lentement et se fixer sur mes compagnons. Le regard de Dawson s'était porté dans la même direction, et quand il rencontra les gros yeux vitreux et ébahis de la vieille, il poussa un petit cri. Autre danger ; sans cette exclamation, Bess eût pu, dans la vision équivoque de l'assoupissement, laisser passer le troisième sans trop y prendre garde et s'imaginer que ce n'étaient que moi et Jonson qui revenions de l'appartement de Dawson.

Mais son oreille n'eut pas plus tôt saisi ce bruit, qu'elle se leva brusquement et s'assit droite sur son lit, en nous regardant avec un mélange d'étonnement et de colère.

Ce fut un moment terrible, nous nous arrêtâmes rivés au sol ! « Ohé, mes petits, » s'écria Bess, retrouvant enfin la parole, vous voilà dans vos petits souliers, à ce qu'il me semble ! Esclavez vos arpions, maître Cochon d'Inde, vous entrolez Dawson, hein ! Mais Bess vous escarche, mon marpant, Bess vous escarche[2]. »

Jonson parut irrésolu un instant ; mais un instant seulement. « Sauvez-vous, sauvez-vous, » s'écria-t-il, « ou vous êtes perdu ; » et avec Dawson (à qui véritablement la peur prêtait des ailes) ils furent hors de la chambre en un moment. Je ne perdis pas de temps pour suivre leur exemple ; mais la vigilante et furieuse sorcière fut plus leste que moi ; elle tira violemment la sonnette sur laquelle elle avait déjà posé la main ; le signal d'alarme retentit comme un écho dans une caverne ; en bas, tout autour, loin, près, de mur en mur, de chambre en chambre, le son semblait se multiplier et se répéter ! et en moins de temps qu'il n'en faut pour respirer elle s'élança de son lit et me saisit, juste au moment où je venais d'atteindre la porte.

« En avant, en avant, en avant, » criait à Dawson la voix de Jonson, comme ils avaient déjà gagné le corridor et laissé la chambre dans une complète obscurité. D'une poigne ferme, musculeuse, nerveuse, presque masculine, la sorcière s'accrocha à ma gorge et à ma poitrine. Par derrière, dans quelques-unes des nombreuses pièces qui donnaient sur le corridor que nous avions quitté, j'entendais des bruits qui ne m'annonçaient que trop avec quelle rapidité s'était répandue l'alarme. Une porte s'ouvrit, des pas approchèrent, c'en était fait de moi ; mais le désespoir me donna de l'énergie : ce n'était pas le moment de se montrer trop scrupuleux observateur des égards dus au beau sexe. Jetant Bess sur le plancher, je m'arrachai de ses mains, et me sauvai en descendant les escaliers avec toute la précipitation que permettait l'obscurité. Je gagnai le corridor à l'extrémité duquel pendait la lampe maintenant défaillante qui brûlait comme vous savez, près de la chambre du malade où j'avais fait sans le vouloir ma malencontreuse culbute. Il me passa par l'esprit une pensée qui me donna une nouvelle force et de nouvelles jambes ; je volai le long du corridor guidé par la lumière mourante. L'escalier que j'avais quitté

tremblait sous les pas de ceux qui me poursuivaient. J'étais à la porte du malade, je l'enfonçai, je saisis l'épée sur la chaise où Dawson l'avait mise, et éprouvant, au contact de cette arme familière la même sensation que si la force de dix hommes eût passé dans mon seul bras, je bondis au bas de l'escalier qui était devant moi. Franchissant la porte du fond, qu'heureusement Dawson avait laissée ouverte : je la lançai presque à la figure de mes ennemis. Je me trouvai alors dans le long passage qui conduisait à la porte de la rue, sain et sauf, mais dans les plus épaisses ténèbres. Une lumière éclata d'une porte à gauche ; celle de la chambre commune dans laquelle nous étions entrés d'abord. Elle s'ouvrit et Pattes d'Araignée avec un de ses camarades, le premier portant une chandelle, regardèrent en dehors. Je passai près d'eux comme une flèche, et, guidé par leur lampe, je m'enfuis de plus belle jusqu'à ce que j'eusse atteint la porte. Imaginez mon effroi. Soit par effet du hasard, soit précaution cruelle de mes compagnons de fuite pour empêcher qu'on ne les poursuivît, au moment de l'ouvrir, je la trouvai fermée.

Cependant les deux scélérats étaient arrivés sur moi ; presque sur leurs talons il en venait deux autres, probablement ceux qui me poursuivaient depuis l'étage supérieur. Heureusement le passage (comme je l'ai dit plus haut) était très-étroit ; et tant que l'on n'userait pas d'armes à feu, et qu'on ne ferait pas contre moi une charge générale, je ne doutais pas que je ne fusse capable de tenir les bandits en respect jusqu'à ce que j'eusse trouvé le moyen de faire jouer le loquet.

Tandis que ma main gauche était occupée à chercher ce malheureux loquet, je faisais assez bon usage de la droite pour tenir mes adversaires à distance respectueuse. Celui qui s'était aventuré le plus près de moi, était Trotte-menu ; il avait une arme exactement semblable à la mienne, tout le passage retentissait de jurons et de menaces. « Butez le mion ! basourdissez-le, basourdissez-le avant qu'il débride la lourde !… Fib, entaillez-le de part en part ; s'il parvient à s'esbigner nous épouserons tous la veuve. »

Jusque-là, au milieu de la confusion, je n'avais pas été capable de me rappeler les instructions de Job pour ouvrir le loquet ; enfin je m'en souvins et pressai la cheville, le loquet se leva, j'ouvris la porte ; mais pas assez pour m'échapper par l'ouverture. Les scélérats virent que ma fuite était

imminente. « Précipitez-vous sur le mion ![3] précipitez-vous sur lui ! » cria la voix forte de quelqu'un qui était derrière. À ces mots, Trotte-menu fut poussé sur la pointe tendue de ma lame ; mon bras n'eut pas besoin de faire un effort, l'épée lui entra dans la poitrine et il tomba à mes pieds baigné dans son sang ; l'attaque dont ils attendaient ma perte, devint mon salut ; ébranlés par la chute de leur compagnon, ils me laissèrent passer ; je profitai de la confusion du moment, j'ouvris la porte avec violence, et, me souvenant de l'avis de Job, je tournai à droite, avec une rapidité qui rendait toute poursuite impossible.

---

1. ↑ Ceux qui sont familiers avec les annales de Newgate savent combien sont tenus religieusement les serments de cette effrayante franc-maçonnerie.
2. ↑ Halte-là, maître Cochon-d'Inde, vous êtes en train d'enlever Dawson, hein ? Mais Bess vous voit, mon bonhomme, Bess vous voit.
3. ↑ Tuez-le camarade, jetez-le en bas avant qu'il n'ouvre la porte… Fib, percez-le, de part en part, s'il s'échappe d'ici, nous serons tous pendus.

CHAPITRE LXXXIV

Le jour avait déjà commencé à poindre, mais tout était encore tranquille et silencieux ; mes pas faisaient retentir le pavé solitaire d'un bruit étrange à cette heure encore muette. Néanmoins, quoique toute poursuite eût cessé depuis longtemps, je continuai toujours à courir machinalement, jusqu'au moment où, faible et hors d'haleine, je fus forcé de m'arrêter. Je regardai autour de moi, mais je ne reconnaissais rien qui me fût familier dans ces rues étroites et sales. Leurs noms même m'étaient comme une langue inconnue. Après un court repos je recommençai ma course vagabonde, et j'arrivai enfin à une ruelle appelée River Lane[1] ; le nom ne me trompait pas et après un court trajet je vis en face de moi la Tamise ; là, à mon inexprimable joie, je découvris un batelier solitaire qui me transporta immédiatement à Whitehall Stairs.

Jamais, je pense, un amoureux, au déclin de la saison, n'arriva à cet escalier dans l'agréable but d'accompagner sa propre dame, ou la femme d'un autre, au parc verdoyant de Richmond, ou aux jardins d'Hampton dorés par le soleil, avec une joie plus ardente et plus animée que celle que je ressentis lorsque repoussant le bras du rude batelier je m'élançai sur les marches bien connues. Je me dirigeai à la hâte vers cette place de jarvys[2], qui souvent a été l'espoir et l'abri des membres attardés de Saint-Stephen, ou des fugitifs trempés de l'Opéra, je secouai un cocher endormi, et me fis descendre à l'hôtel Mivart.

Le portier, entre deux sommes, m'examina et me dit de m'en aller ; j'avais oublié, jusque-là, mon étrange accoutrement. « Peuh, mon ami, lui dis-je, M. Pelham ne peut-il aller à une mascarade aussi bien que ses supérieurs ? » Ma voix et mes paroles dégrisèrent mon cerbère qui me permit d'entrer ; je me hâtai de me rendre à mon lit, et je n'eus pas plus tôt posé la tête sur l'oreiller que je tombai dans un profond sommeil. Il faut avouer que je l'avais bien mérité. Je n'avais pas été plus de deux heures

dans le pays des rêves, que je fus éveillé par quelqu'un qui me saisissait le bras, Les événements de la nuit passée étaient encore si présents à ma mémoire, que je sautai comme si je me sentais un couteau sur la gorge, mes regards tombèrent sur la figure de M. Job Jonson.

« Grâce au ciel, monsieur, vous êtes sauvé ! Je n'avais guère l'espoir de vous trouver ici en venant.

— Mais, lui dis-je, en me frottant les yeux, il est pourtant bien vrai que je suis sain et sauf, honnête Job ; cependant je crois que je n'ai pas grands rcmercîments à vous faire pour une circonstance qui m'a été particulièrement assez désagréable. Vous m'auriez épargné beaucoup d'embarras à moi-même et quelque chose de pis à votre digne ami M. Trotte-Menu, si vous eussiez laissé la porte ouverte, au lieu de m'enfermer dans votre club, comme vous vous plaisez à l'appeler !

— C'est bien vrai, monsieur, dit Job, et je suis extrêmement chagrin de cet accident ; c'est Dawson qui a fermé la porte, dans son trouble extrême, quoique je lui eusse spécialement recommandé de ne pas le faire, le pauvre diable ne savait pas où il en était.

— Vous l'avez mis en sûreté, dis-je vivement.

— Oui, fiez-vous-en à moi pour cela, Votre Honneur. Je l'ai enfermé à la maison pour venir vous trouver ici.

— Nous ne perdrons pas de temps pour le mettre en lieu plus sûr encore, dis-je en sautant en bas du lit : vite, allons rue ***.

— Doucement, doucement, monsieur, répondit Jonson. Vous ferez tout ce qu'il vous plaira, mon rôle à moi est terminé. Maintenant, je vais coucher à Douvres cette nuit, et déjeuner à Calais demain. Si cela ne gênait pas Votre Honneur, je vous prierais de me compter d'avance le premier quartier de ma pension et de me faire toucher le reste exactement sur la maison Lafitte à Paris, à l'ordre du capitaine de Courcy. Je ne puis encore trop dire où je compte demeurer désormais ; mais soyez assuré qu'il y aura peu d'endroits, la vieille et la nouvelle Angleterre exceptées, où je ne puisse mener joyeuse vie, grâce à la libéralité de Votre Honneur.

— Fi ! mon brave garçon, repris-je, n'abandonnez jamais un pays auquel vos talents font tant d'honneur ; restez ici, et réformez-vous à l'aide de votre pension. Si jamais je puis voir mes propres souhaits accomplis, je

tâcherai que les vôtres n'y perdent rien non plus ; car je penserai toujours à vos services avec reconnaissance… quoique vous m'ayez fermé la porte au nez.

— Non, monsieur, reprit Job, la vie est un trésor dont je désire ardemment jouir encore quelques années. Or, pour le moment, mon séjour en Angleterre l'exposerait d'une manière fort triste aux hasards de « la loi du club. » En outre je commence à penser qu'une bonne réputation est une agréable chose quand elle n'est pas trop gênante, et comme je désespère de la trouver en Angleterre, je ferai aussi bien d'en essayer à l'étranger. Si Votre Honneur veut aller chez le magistrat, lui demander un mandat d'amener et un agent de police, pour me débarrasser de mon dépôt, aussitôt que je me verrai déchargé de ma responsabilité j'aurai l'honneur de vous faire mes adieux.

— À la bonne heure, comme il vous plaira. Maudits soient vos chiens de cosmétiques ? Comment diable pourrai-je jamais reprendre mon teint naturel ? Voyez-vous, maraud ! vous m'avez peint sur le côté gauche de la bouche une longue ride qui est assez épaisse pour engloutir tout ce que j'eus jamais de beauté. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? l'eau semble n'y rien faire ?

— Certainement non, monsieur, dit Job avec calme, je serais un piètre barbouilleur si mes couleurs s'en allaient avec une éponge mouillée.

— Bonté divine ! m'écriai-je avec une véritable terreur panique : comment, au nom du ciel, peut-on les enlever ? est-ce que je vais ressembler par hasard, avant d'avoir atteint ma vingt-troisième année, à un prêtre méthodiste qui a dépassé la quarantaine, coquin que vous êtes !

— Votre Honneur peut répondre mieux que personne à la dernière question, répliqua Job. Quant à la première, j'ai là un onguent : si vous permettez que je vous l'applique, il vous enlèvera toutes les couleurs autres que celles dont la nature vous a gratifié. »

À ces mots, Job tira une petite boîte ; et, après m'être soumis quelques instants à son adresse, j'eus l'ineffable joie de me voir rendu à mon état naturel. Néanmoins mon ravissement ne fut pas sans mélange en songeant à la perte de mes boucles de cheveux : je remerciai le ciel, cependant, que ce malheur me fût arrivé seulement après qu'Hélène avait accepté l'offre de

mes vœux. Un amoureux dévoué désormais à une seule dame ne doit pas d'ailleurs être trop dangereux, pour ne pas faire trop de ravages dans le reste du monde féminin : il faut bien un peu de pitié pour ce pauvre beau sexe.

Quand ma toilette fut achevée, nous nous rendîmes, Jonson et moi, chez le magistrat. Il attendit au coin de la rue, pendant que j'entrai dans la maison.

Il serait inutile de raconter encore les détails qui firent frissonner le saint homme, dont les yeux étaient fixés avec effroi sur le divan.

Ayant appelé à mon aide le redouté M. *** l'homme à la trogne couleur de mûre, nous montâmes dans un fiacre et nous nous dirigeâmes vers la demeure de Jonson, Job montant la garde sur le siège.

« Je pense, monsieur, dit M. *** regardant en haut l'homme aux deux vertus, que j'ai déjà eu le plaisir de voir ce monsieur quelque part.

— Très-probablement, répondis-je, c'est un jeune homme qui a déjà fait parler de lui. »

Quand nous eûmes coffré en sûreté dans la voiture Dawson (qui paraissait plus tranquille d'esprit et même plus courageux que je m'y étais attendu), Job me fit signe de le suivre dans un petit parloir. Je lui signai une traite de cent livres sur mes banquiers, quoiqu'en ce moment ce fût comme si l'on eût tiré de mes veines la dernière goutte de mon sang, et je promis de bonne foi que si le témoignage de Dawson était couronné de succès, et à dire vrai, je n'en doutais plus, la pension lui serait régulièrement payée, comme il le désirait. Nous prîmes ensuite affectueusement congé l'un de l'autre.

« Adieu, monsieur, dit Job, je pars pour un monde nouveau, celui des honnêtes gens !

— S'il en est ainsi, répondis-je, voilà un adieu véritable ! car sur cette terre nous ne nous rencontrerons plus jamais. »

Nous retournâmes à *** Street. Comme je descendais de la voiture, une femme, enveloppée de la tête aux pieds dans un manteau, vint rapidement au-devant de moi et me saisit par le bras. « Pour l'amour de Dieu, dit-elle, d'une voix basse et précipitée, venez me parler un seul moment à l'écart. »

Remettant Dawson aux soins de l'agent de police, je fis ce que l'on désirait de moi. Quand nous eûmes descendu la rue quelques pas, la femme s'arrêta. Quoiqu'elle tînt son voile abaissé sur son visage, il n'y avait à se tromper ni sur sa voix ni sur son air, je la reconnus aussitôt. « Glanville, dit-elle, dans une grande agitation, sir Réginald Glanville ; dites-moi, est-il réellement en danger ? » Elle s'arrêta court, elle ne put en dire davantage.

« J'espère que non ! répondis-je, ayant l'air de ne pas reconnaître celle qui me parlait.

— J'espère que non ! répéta-t-elle, est-ce là tout ? » Et alors les sentiments passionnés de son sexe surmontant toute autre considération, elle me saisit par la main et me dit : « Oh, M. Pelham, par pitié, dites-moi, est-il vrai qu'il soit à la discrétion de ce scélérat de Thornton ? Vous n'avez pas besoin de me rien déguiser ; je connais toute la fatale histoire.

— Calmez-vous, chère lady Roseville, lui dis-je d'une voix caressante ; car il est inutile d'affecter plus longtemps de ne pas vous reconnaître, Glanville est sauvé ; j'ai amené avec moi un témoin dont la déposition doit le faire mettre en liberté.

— Dieu vous bénisse, Dieu vous bénisse ! « dit lady Roseville, et elle fondit en larmes. Mais bientôt recouvrant une partie de cette dignité qui n'abandonne jamais pour longtemps une femme vertueuse et d'un esprit cultivé, elle reprit fièrement, quoique avec amertume : « Ce n'est pas un motif ordinaire, ce n'est pas le motif que vous avez pu raisonnablement m'attribuer, qui m'a amenée ici. Sir Réginald Glanville ne peut jamais être qu'un ami pour moi, mais, de tous les amis, le plus cher et le plus précieux. J'ai appris sa disparition par son domestique, et comme je connaissais son histoire secrète, jugez quelle inquiétude mortelle j'ai dû en concevoir. En résumé, je… je… mais les explications sont inutiles maintenant ; vous ne direz jamais que vous m'avez vue ici, M. Pelham ; vous tâcherez même de l'oublier… adieu. »

Lady Roseville, refermant alors avec soin son manteau sur elle, me quitta d'un pas vif et léger, et, tournant le coin de la rue, disparut à mes yeux. Je retournai à mon homme ; je demandai une entrevue immédiate avec le magistrat. « Je suis venu, lui dis-je, pour remplir l'engagement que j'ai pris, et faire acquitter l'innocent. » Alors je lui racontai brièvement mes

aventures, évitant seulement (selon ma promesse) tout ce qui aurait pu faire reconnaître Job, mon associé. Je préparai ainsi le digne magistrat aux aveux et à la déposition de Dawson. Ce malheureux venait de terminer son récit, quand un agent entra et dit tout bas au magistrat que Thornton était là qui attendait.

« Faites entrer, » dit M*** à voix haute. Thornton entra en effet comme d'habitude avec ses airs d'effronterie fanfaronne, mais il n'eut pas plus tôt arrêté les yeux sur Dawson que sa physionomie subit une altération mortelle. Dawson ne put contenir la lâche pétulance de son ressentiment. « Ils savent tout, Thornton ! » s'écria-t-il, avec un regard de triomphe. Le scélérat déconcerté tourna lentement ses yeux, de son ancien complice vers nous, en murmurant quelque chose que nous ne pûmes entendre. Il lut sur ma figure, sur celle du magistrat, que sa sentence était prononcée. Le désespoir lui donna de la présence d'esprit, et il se précipita tout à coup vers la porte. Les agents qui étaient là de planton le saisirent.

Pourquoi détailler le reste de la scène ? Ce jour-là même il fut envoyé devant les tribunaux, et sir Réginald Glanville fut honorablement rendu à la liberté, et acquitté sans hésitation.

---

1. ↑ Ruelle de la rivière.
2. ↑ Vieux fiacres.

CHAPITRE LXXXV

Le principal intérêt de mes aventures, si véritablement je puis me flatter qu'elles en aient jamais eu un peu, est maintenant terminé, le mystère est expliqué, l'innocent acquitté, et le coupable condamné. En outre, tous les obstacles qui s'opposaient au mariage du très-indigne héros avec l'héroïne incomparable étant écartés, ce ne serait plus qu'une oiseuse prolixité de se traîner sur les détails préliminaires d'une cour orthodoxe et conforme à l'usage. Ce n'est pas à moi non plus de m'étendre sur les expressions exagérées de reconnaissance, auxquelles le cœur affectueux de Glanville se livra à propos des efforts heureux que j'avais faits en sa faveur : mais il ne voulait pas me faire grâce du plus mince éloge que j'avais pu mériter à cet égard. Il raconta à lady Glanville et à Hélène mes aventures au milieu des camarades du digne Job ; la bouche de la mère, et les yeux de la chère sœur, achevèrent de me faire bénir la bonne fortune qui m'avait rendu l'instrument du salut de Glanville et de son acquittement. Je ne fus pas condamné à voir se prolonger sans pitié ce temps, que l'on a peut-être raison d'appeler le plus heureux de la vie, mais que nous (je parle des vrais amants), par cet esprit de contradiction commun à la nature humaine, nous voudrions abréger de plus de moitié.

Mes noces furent fixées à un mois à partir du jour qui rendit Glanville à la liberté. Réginald était même plus ardent que moi à avancer l'époque désirée ; dans la persuasion où il était que sa fin approchait rapidement. Son unique vœu était d'être témoin de notre union. Ce désir et l'intérêt qu'il prenait à notre bonheur lui donnaient une nouvelle énergie et une nouvelle animation qui nous faisait espérer vivement qu'il se rétablirait complètement. La nature même du mal auquel il était en proie entretenait cette douce croyance de nos cœurs : il avait les joues colorées et les yeux vifs, sous cette animation factice se cachait le ravage des progrès incessants de sa maladie.

Depuis le jour mémorable où j'avais rencontré lady Roseville dans *** Street, nous ne nous étions pas revus. Elle s'était renfermée dans son splendide hôtel et les journaux étaient pleins de regrets sur la maladie présumée et sur la retraite certaine d'une dame dont les fêtes et les réjouissances leur avaient fourni leurs pages les plus brillantes. La seule personne admise auprès d'elle était Hélène. Depuis quelque temps elle ne lui faisait plus mystère de son inclination, et recevait par elle des nouvelles quotidiennes et sûres de la santé de sir Réginald. Plusieurs fois, quand à une heure avancée, je quittais les appartements de Glanville, je passai devant une figure de femme complètement déguisée, et qui paraissait veiller sous ses fenêtres, toujours ouvertes à cause de la chaleur de la saison, pour plonger peut-être un coup d'œil dans la chambre du malade et entrevoir en passant sa figure amaigrie et languissante. Si la femme qui veillait ainsi, triste et solitaire, était celle que je soupçonnais, il fallait qu'en effet elle fût dominée par un amour bien puissant et bien profond, pour lui sacrifier ainsi l'orgueil et la fierté de la noble comtesse de Roseville !

Je passe à un personnage très-différent dans cette *véridique histoire*. Mon père et ma mère étaient absents de la ville et chez lady H. quand mon mariage fut arrêté ; je leur écrivis à tous deux pour leur demander d'approuver mon choix. Je reçus de lady Frances cette réponse :

« Mon très-cher fils,

« Votre père désire que je réunisse ses félicitations aux miennes, sur le choix que vous avez fait. Je me hâterai de retourner à Londres, pour être présente à la cérémonie. Cependant il ne faut pas m'en vouloir, si je vous dis, qu'avec votre figure, vos perfections, votre naissance, et (par-dessus tout) votre ton distingué, vous eussiez pu choisir parmi les plus élevées et les plus riches familles du pays. Cependant je n'éprouve aucun déplaisir, aucun désappointement, en songeant à votre future épouse. Sans parler de l'ancienneté de son nom (les Glanville ont formé des mariages avec les Pelham sous le règne de Henry II), c'est un grand pas vers les distinctions futures qui vous attendent dans votre carrière que d'épouser une beauté, je dis une beauté aussi célèbre que miss Glanville. Peut-être est-ce un des moyens les plus sûrs pour arriver au ministère. Les quarante mille livres que miss Glanville doit, dites-vous, recevoir, ne font, assurément, qu'un mince

revenu ; quoique avec votre propre fortune, cette somme en argent comptant, eût augmenté de beaucoup la propriété de Glenmoris, si votre oncle (je ne puis pas lui pardonner), ne se fût pas remarié.

« Cependant ne perdez pas de temps pour vous faire admettre à la Chambre. À tout événement le capital assurera votre élection dans un bourg, et vous maintiendra en bonne position jusqu'à ce que vous soyez dans l'administration. Là, naturellement, votre fortune n'importe guère. Les petits boutiquiers seront trop heureux d'inscrire votre nom sur leurs livres. Assurez-vous donc que l'argent est libre et que vous en pouvez disposer. Il faut que miss Glanville comprenne que son intérêt, aussi bien que le vôtre, est que vous ayez la libre disposition d'une fortune que vous trouveriez autrement insuffisante pour vivre. Comment, je vous prie, se porte sir Réginald Glanville ? Sa toux est-elle aussi opiniâtre que d'habitude ? À propos, comment est faite la substitution de son bien ?

« Voulez-vous donner à Stonor l'ordre de nous tenir la maison prête pour vendredi ? nous reviendrons à l'heure du dîner. Permettez-moi de vous féliciter encore très-sincèrement de votre choix. J'avais toujours pensé que vous aviez plus de bon sens, je ne dis pas seulement plus de génie, que tous les jeunes gens de ma connaissance. Vous l'avez prouvé dans cette occasion importante. Le bonheur domestique, mon très-cher Henry, doit être la pensée dominante de tout Anglais, quelque élevée que soit sa position. Quand je réfléchis sur les qualités de miss Glanville et sur sa réputation de beauté, je ne fais nul doute que vous ne possédiez le bonheur que vous méritez. Mais assurez-vous que le maniement de la fortune vous appartiendra ; le pauvre sir Réginald n'est pas du tout, je crois, avare ni mondain ; il n'insistera donc pas sur ce point. — Dieu vous bénisse, et vous accorde toutes sortes de félicités !

« Pour toujours, mon cher Henry, votre très-affectionnée mère,

« F. Pelham.

« P. S. Je pense qu'il vaudrait mieux laisser croire que miss Glanville a quatre-vingt mille livres. Ayez donc soin de ne pas me contredire là-dessus. »

Les jours, les semaines s'écoulèrent. Ah, les heureux jours ! cependant je ne vous regrette pas, jours fortunés, quand je vous rappelle à mon souvenir. Celui qui aime vivement a toujours des craintes au milieu même de ses espérances les mieux fondées. Quel bonheur d'échanger l'inquiétude de l'attente, contre la joie de sentir que le trésor est à vous pour toujours !

Le jour arriva. J'étais à ma toilette, et Bédos, dans le plus grand trouble, (pauvre garçon, il était aussi heureux que moi-même !) quand une lettre me fut apportée marqué d'un timbre étranger. Elle était de mon exemplaire ami Job Jonson, et quoique je ne l'aie pas ouverte, bien entendu, ce jour-là, cependant je veux qu'elle soit plus favorisée du lecteur ; c'est-à-dire, s'il veut bien ne pas sauter, sans les lire, les tendres épanchements que voici :

« Rue des Moulins, n^{o} —. Paris.

« Honoré Monsieur,

« Je suis arrivé sain et sauf à Paris, et en lisant ici dans les journaux anglais le plein succès de notre entreprise, aussi bien que dans le Morning Post du…, votre prochain mariage avec miss Glanville, je n'ai pu m'empêcher de prendre la liberté de vous complimenter de ces deux événements. J'en profite pour vous rappeler en même temps le jour exact où le premier quartier de ma pension me sera dû : c'est le… de… ; car je présume que Votre Honneur a eu la bonté de me faire présent de la traite de cent livres pour acquitter mes frais de voyage.

« Je sais que les camarades sont furieux contre moi ; mais comme Dawson était trop lié par son serment pour les trahir le moins du monde, j'ai la confiance que je finirai par apaiser le club et retourner en Angleterre. Un vrai patriote, monsieur, ne se console jamais d'avoir abandonné son pays natal. Quand je serais forcé de visiter la terre de Van Diemen, les nœuds qui m'attachent aux lieux qui m'ont vu naître seraient assez forts pour me faire saisir avec empressement la première occasion d'y revenir ! Je ne suis pas, Votre Honneur, très-épris des Français. — Ils sont oisifs, frivoles, nécessiteux ; en somme, c'est une pauvre nation. Si je vous disais, monsieur, que l'autre jour, dans un café, je vis un gentleman de très-noble encolure, cacher quelque chose que je ne pus discerner clairement. Comme

il l'enveloppait avec soin avant de le mettre dans sa poche, je jugeai que c'était au moins un pot au lait en argent. En conséquence, je le suivis dehors, et par pure curiosité, — j'assure Votre Honneur que ce n'était par aucun autre motif, — je fis passer ce trésor égaré dans ma propre poche. Vous comprenez, monsieur, avec quel intérêt je me hâtai de me rendre à un endroit solitaire des Tuileries, où je tirai soigneusement le petit paquet de ma poche, je dépliai les papiers les uns après les autres, pour arriver à quoi ? monsieur, pour arriver à cinq morceaux de sucre ! Oh ! les Français sont un bien triste peuple… un triste peuple… en vérité. J'espère pouvoir bientôt retourner en Angleterre. Cependant je me rends en Hollande pour voir comment ces riches bourgeois dépensent leur temps et leur argent. Je suppose que le pauvre Dawson, aussi bien que ce coquin de Thornton, seront pendus avant que vous receviez cette lettre, — ils ne l'ont pas volé. Voilà comme il y a toujours des coquins qui déshonorent les professions les plus honnêtes. Il faut qu'un praticien sache bien mal son métier pour en être réduit à couper la gorge à un homme, quand il devrait se contenter de couper sa bourse. Là-dessus, Votre Honneur, vous souhaitant toute sorte de félicités ainsi qu'à madame,

« Je prends la liberté de me dire comme toujours votre très-obéissant et très-humble serviteur,

« Ferdinand de Courcy, etc., etc. »

Frappé de la mine joyeuse de mon honnête valet, au moment où je prenais de ses mains mes gants et mon chapeau, je ne pus m'empêcher de vouloir aussi lui procurer une félicité semblable à celle que j'allais posséder.

« Bédos, lui dis-je, Bédos, mon brave camarade, vous avez quitté votre femme pour me suivre ; je ne veux pas que vous soyez plus longtemps victime de votre fidélité. Envoyez-la chercher, nous trouverons une chambre pour elle dans notre futur établissement. »

Le visage souriant du Français subit un changement rapide.

« Ma foi, dit-il dans sa propre langue, monsieur est trop bon. Un excès de félicité endurcit le cœur ; et, dans la crainte d'oublier toute la

reconnaissance que je dois à Dieu, je supporterai, avec la permission de monsieur, le chagrin de voir ma femme adorée rester où elle est. »

Après une aussi pieuse réplique, j'aurais été plus qu'impie si j'avais insisté davantage sur ce point.

Je trouvai tout préparé à Berkeley Square. Lady Glanville est une de ces femmes prévoyantes qui veulent qu'on fasse bien les choses et ne négligent rien. Nous allâmes à l'église avec Réginald. Quoiqu'il fût alors affaibli au point de pouvoir à peine supporter la moindre fatigue ; c'est lui qui insista pour servir de père à Hélène. Il était ce matin-là, et même depuis deux ou trois jours, infiniment mieux ; et notre bonheur semblait doublé par l'espoir de le voir se rétablir complètement.

Quand nous revînmes de l'église, notre intention était de partir immédiatement pour *** Hall ; c'était une résidence que j'avais arrêtée pour nous recevoir. En rentrant à la maison, Glanville me tira à part, je suivis ses pas faibles et chancelants dans un appartement particulier.

« Pelham, me dit-il, nous ne nous verrons plus ! N'importe, vous êtes heureux maintenant, et moi, je le serai dans peu. Mais il est encore un service que j'ai à réclamer de votre amitié ; quand je serai mort, faites-moi enterrer à côté d'elle, et que la même tombe nous recouvre tous deux. »

Je pressai sa main, et avec des larmes dans les yeux, je lui fis la promesse qu'il me demandait.

« C'est bien, dit-il, je n'ai plus rien à faire avec cette vie. Dieu vous bénisse, mon ami, mon frère ; ne pensez plus à moi ; ce serait un nuage qui vous gâterait votre bonheur. »

Il se leva et nous nous disposions à quitter la pièce ; Glanville s'appuyait sur mon bras ; quand il eut fait quelques pas vers la porte, il s'arrêta tout à coup. M'imaginant que c'était l'effet de la souffrance ou de la faiblesse, je jetai les yeux sur son visage, ses traits s'altérèrent subitement, ses yeux se fixaient avec égarement dans le vide.

« Dieu bienfaisant, est-ce vrai ? est-ce possible ? » dit-il à voix basse.

Avant que je pusse parler, je sentis sa main lâcher mon bras, il tomba sur le plancher, je le soulevai, un sourire ineffable de sérénité et de paix

reposait sur ses lèvres ; sa figure était celle d’un ange, mais l’âme s’était envolée.

CHAPITRE LXXXVI

Maintenant quelques mois se sont écoulés depuis mon mariage. Je vis tranquillement à la campagne, au milieu de mes livres, et jetant les yeux avec calme, plutôt qu'avec impatience, vers le temps qui me ramènera de nouveau dans le monde. Le mariage pour moi n'est pas le tombeau de toutes les espérances humaines et de toute énergie, comme souvent il l'est pour les autres. Je ne suis pas plus attaché à mon fauteuil, et je n'ai pas plus de répugnance à me raser, que par le passé. Je ne borne pas mes espérances à l'heure du dîner, ni mes projets « aux migrations de la chambre bleue à la chambre brune[1]. » Le mariage m'a pris ambitieux, il ne m'a pas guéri de cette passion ; il a seulement mis en un faisceau mes projets épars et donné un corps à mes rêves. Si je suis moins avide qu'auparavant de la réputation qui s'acquiert dans la société, je suis plus ardent pour l'honneur qu'on peut obtenir dans le monde ; et au lieu d'amuser mes ennemis, et les salons, j'ai la confiance d'être utile encore à mes amis et au genre humain.

Cette espérance est-elle tout-à-fait vaine et insensée ; dans la bonne opinion que j'ai de moi-même comme tous les hommes (et vous ajouterez plus que les autres), peut-être me suis-je abusé à la fois sur la puissance et sur l'intégrité de mon esprit, car l'une est inutile sans l'autre, c'est ce que ni le monde ni moi nous ne pouvons décider encore. « Le temps, dit un des Pères, est la seule pierre de touche qui distingue le prophète du charlatan. »

Cependant, ami lecteur, durant les deux années que je me propose de consacrer à la retraite et à l'étude, je ne serai pas tellement occupé de mes champs et de mes in-folios que cela me rende incivil envers toi. Si jamais tu m'as connu à la ville, je t'invite de bon cœur à me venir faire visite à la campagne. Je te promets que les vins et les mets de ma table ne feront pas honte au compagnon de Guloseton ; et que ma conversation ne sera pas plus ennuyeuse que mon livre. Je te ferai compliment de tes chevaux, tu me féliciteras de ma femme. Un verre de vin vieux à la main, nous causerons

des événements du jour, et, si les derniers nous attristent, eh bien ! nous aurons toujours la ressource de nous consoler avec les souvenirs du passé. Bref, à moins que tu ne sois trop insensible ou trop difficile, ce sera ta faute si nous ne sommes pas excellents amis.

Je sens qu'il ne serait pas poli de ma part après avoir tenu compagnie à lord Vincent, dans le voyage de ces pages qui n'est pas toujours amusant, de le congédier brutalement sans un mot d'adieu. Puisse-t-il dans la route politique qu'il a choisie, trouver toute l'admiration que ses talents méritent ; et si jamais nous nous rencontrons comme adversaires, puissions-nous ne pas nous décocher de traits plus acérés qu'une citation ou une plaisanterie !

Lord Guloseton correspond régulièrement avec moi, et la dernière lettre contenait la promesse de me faire visite dans le courant du mois, pour aiguiser par l'air de la campagne son appétit qui s'est beaucoup émoussé, dans ces derniers temps.

Mon oncle m'a écrit, il y a trois semaines, pour m'annoncer la mort de l'enfant que lady Glenmorris lui avait donné. Sincèrement je souhaite que cette perte puisse être réparée. J'ai déjà bien assez de fortune pour mes besoins, et bien assez d'espérances pour mes désirs.

Thornton est mort comme il avait vécu, le réprouvé ! le scélérat ! « Peuh, dit-il, dans son langage brutal, au digne prêtre qui l'assistait à ses derniers moments avec plus de zèle que de succès ; peuh ! quelle différence y a-t-il entre votre argot et le mien ? N'est-ce pas de même un vain son ? Seulement vous êtes la cloche et moi je vais être le battant. Pendant que vous jaserez encore, moi je me balancerai suspendu. »

Dawson est mort en prison, tranquille et repentant. La lâcheté qui gâte l'honnête homme, est souvent ce qui sauve le coquin.

J'ai reçu de lord Dawton une lettre dans laquelle il me prie d'accepter un bourg (à sa nomination) qui vient de devenir vacant. Quel dommage que la générosité, si prodigue pour ceux qui n'en ont que faire, soit souvent si avare pour ceux qui en auraient besoin ! Il n'est pas nécessaire de vous dire ma réponse. J'espère cependant apprendre à lord Dawton qu'on peut pardonner au ministre sans oublier l'affront. En attendant je me contente de m'ensevelir dans ma retraite avec mes professeurs muets de logique et de

législature, pour justifier dans la suite la bonne opinion que Sa Seigneurie a de mes capacités. Adieu, Brutus, nous nous rencontrerons à Philippes !

Il y a quelques mois que lady Roseville a quitté l'Angleterre ; les dernières nouvelles que nous avons reçues d'elle nous informaient qu'elle vivait à Sienne dans la retraite la plus absolue et dans un triste état de santé.

« Le jour marche, même quand l'orage dérobe le soleil. — Ainsi le cœur se brise ; mais, tout brisé qu'il est, il n'en continue pas moins à vivre. »

Et la pauvre lady Glanville ! la mère d'un fils si beau, si heureusement doué, et perdu si malheureusement ! que pourrais-je vous en dire que vous, vous, et vous, vous tous qui êtes père ou mère, n'ayez ressenti mille fois plus vivement dans ces replis du cœur trop profonds pour y laisser pénétrer les paroles de consolation ou les larmes. Il y a encore bien des heures où je trouve la sœur de celui qui nous a quittés, dans un chagrin dont ne peut la consoler même son époux ; et moi, moi, ô mon ami, mon frère, ne crois pas que je t'aie oublié dans la mort ? Je laisse tomber la plume, je me détourne de mon travail, ton chien est à mes pieds, il me regarde, comme s'il comprenait ma pensée, avec un œil rempli de larmes.

Mais ce n'est pas ainsi que je veux me séparer de mon lecteur ; notre premier bonjour ne s'est pas dit dans le chagrin, nos adieux ne se feront pas dans la tristesse. Toi, donc qui m'as suivi à travers les phases variées de mes confessions, je voudrais bien pouvoir me rendre cette justice que j'ai eu quelquefois en vue ton instruction, lorsque je paraissais seulement me vouer à ton amusement. Mais je ne veux pas insister là-dessus ; c'est souvent le moyen de faire perdre à la leçon morale la plus grande partie de son effet. Trop heureux si j'ai seulement ouvert à tes yeux une page fidèle et moins rebattue que tant d'autres du grand livre, du livre varié de la vie humaine. Dans ce monde d'activité je n'ai pas été un contemplateur sans but, ni un comparse oisif. Tandis que tout autour de moi veillait, se tenait debout, je ne me suis pas jeté sur mon lit pour dormir, pas même pour me donner le luxe d'un rêve de poète. Semblable à l'écolier, je n'ai vu dans l'étude que l'étude, mais dans l'action une volupté.

Néanmoins, tout ce que j'ai vu, ou entendu, ou senti, je l'ai recueilli dans ma mémoire, pour le couver avec mes propres pensées, j'en dépose le résultat devant vous,

« Sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum ;

mais non pas, peut-être,

Totus in illis. »

Quelque société que j'aie représentée, mes esquisses sont prises sur nature : j'ai été un témoin et non un copiste. Je n'ai jamais évité un cercle ou un individu qui pouvaient me présenter la vie sous un point de vue nouveau, ou l'homme sous de nouveaux rapports. Il est juste cependant d'ajouter que, n'ayant pas voulu faire de satires individuelles, mais des observations générales, j'ai, à l'occasion, dans les caractères secondaires (tels que ceux de Russelton et de Gordon) emprunté seulement les contours à la nature et que je me suis réservé de les peindre à ma guise.

Quant à ce qui me touche personnellement j'ai été plus candide. Je n'ai pas seulement montré, *non parca manu*, mes fautes, mais (sacrifice beaucoup plus rare !) mes faiblesses ; décidé, avant tout, à ne rien épargner pour votre amusement, je ne vous ai pas ménagé le rire, même à mes propres dépens. Pardonnez-moi donc si je ne suis pas un de ces héros à la mode dans nos romans de la fashion ; pardonnez-moi si je n'ai pas pleuré sur un « génie méconnu, » si je ne me suis pas vanté de posséder un « cœur Breton » et convenez qu'un homme qui, lorsque les Werther sont si à la mode, n'a pas essayé de jouer ce rôle, est au moins une nouveauté dans la littérature, quoique (j'en ai peur) il soit assez commun dans la vie.

Et maintenant, bienveillant lecteur, que fidèle au proverbe, en voulant dire un mot pour toi j'en ai dit deux pour moi-même, je ne te retiendrai pas plus longtemps. Quoique tu puisses penser de moi, et de mes mille défauts, comme auteur et comme homme, crois-moi, c'est avec un désir sincère et affectueux de me séparer de toi en bons termes que je te dis adieu !

1. ↑ Vicaire de Wakefield.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- M0tty
- Raymonde Lanthier
- Jahl de Vautban
- Cantons-de-l'Est

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur